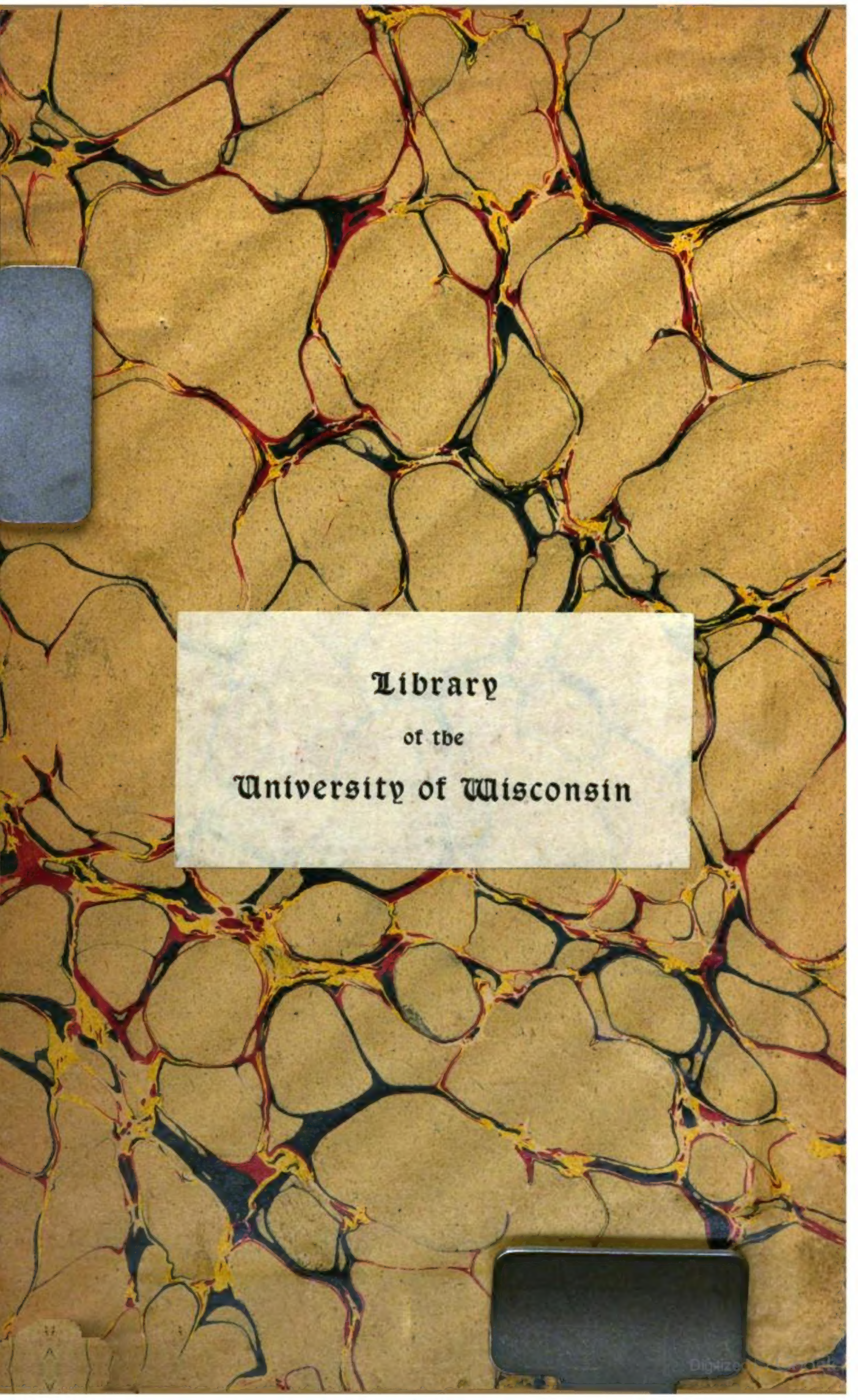
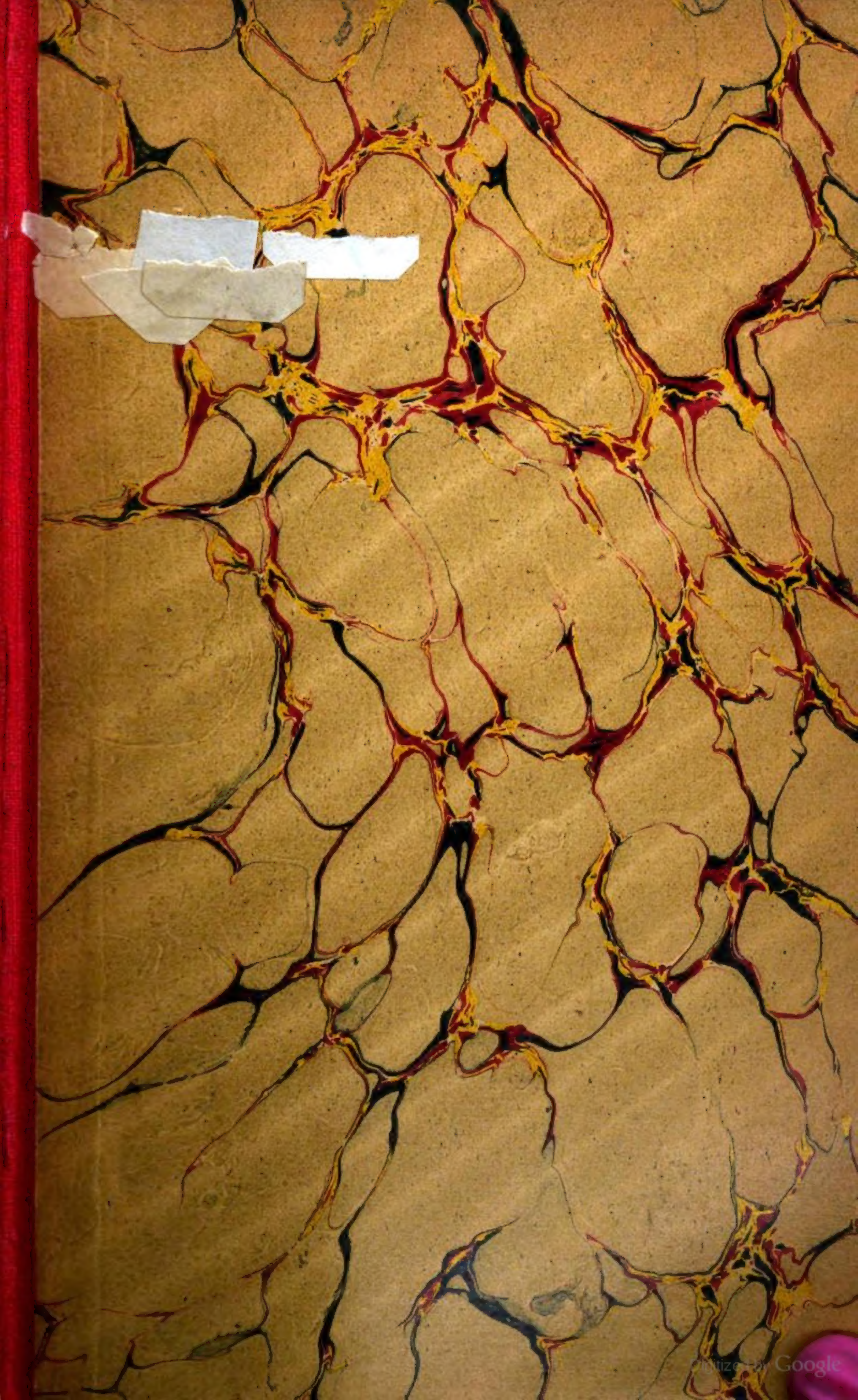




Library
of the
University of Wisconsin



HISTOIRE

DE

LA PREMIÈRE CROISADE

Lyon. — Imp. d'A. Vingtrinier.

HISTOIRE

DE LA

PREMIÈRE CROISADE

PAR J.-F.-A. PEYRÉ

ANCIEN MAGISTRAT

AVEC PLANS ET CARTES-ITINÉRAIRES

TOME PREMIER



PARIS
AUG. DURAND, LIBRAIRE
Rue des Grès, 7

LYON
GIRAUDIER, LIBRAIRE
Place Bellecour, 8

1859

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

LOIS DES FRANCS, contenant la Loi Salique et la Loi Ripuaire; précédées d'une préface par M. Isambert. — Un volume in-8°, 1828; Paris, Firmin Didot. — Lyon, Auguste Brun, rue du Plat, 13. — Paris, Durand, rue des Grès.

LOIS DES BOURGUIGNONS (*Loi Gombette*), in-8°, 1855. — Lyon, Aug. Brun, rue du Plat, 13. — Paris, Durand, rue des Grès.

CIVILISATION DE L'AFRIQUE CENTRALE, ou Appel à la formation d'une Société dont le but serait de substituer l'influence française à l'influence maure, dans les contrées de l'Afrique situées au nord de l'équateur. — Brochure in-8°, 1832; Paris, Delaunay.

MANUEL D'ARCHITECTURE RELIGIEUSE AU MOYEN AGE, 2e édition, enrichie de figures explicatives par M. Tony Desjardins, architecte. — Un volume in-12, 1848; Paris, Didron. — Lyon, Librairie chrétienne, quai des Célestins, 51.

AVANT-PROPOS

I.

En offrant aux amis des études historiques le résultat de nos travaux sur la plus ancienne de nos guerres saintes, celle qu'on a justement nommée l'époque héroïque de notre histoire, nous devons tout d'abord avouer qu'une objection nous a été faite avec une grande apparence de légitimité. Ce travail, nous a-t-on dit, a été exécuté par le savant historien des Croisades, et le temps a consacré l'excellence de son œuvre. L'histoire que vous annoncez n'est donc pas à faire : vous arrivez trop tard.

Nous répondons :

Nul plus que nous ne rend un juste hommage aux solides travaux de l'écrivain à qui nous devons une des œuvres historiques les plus magistrales des temps modernes. Dans sa grande *Histoire des Croisades*, si lentement et si sagement élaborée, M. Michaud a laissé

bien loin derrière lui les travaux de ses devanciers. Ses récits, ordinairement si fidèles, nous ont toujours paru comme ceux d'un pieux pèlerin rendant compte des faits accomplis sous ses yeux. La panetière et le bourdon n'ont pas même semblé manquer à l'illusion. On sait en effet que, plein de dévotion pour l'œuvre à laquelle il avait consacré ce qui lui restait de forces et de vie à dépenser, l'habile académicien avait singulièrement élargi le cercle des devoirs imposés à la conscience de l'historien. On n'a pas oublié que son travail sur les sources les plus authentiques ne pouvait satisfaire ses scrupules de Bénédictin, tant qu'une obscurité semblait couvrir encore les récits des chroniqueurs contemporains qui formaient la base de ses grands travaux. On sait enfin qu'à un âge avancé il était parti pour l'Orient en compagnie de son jeune ami, M. Poujoulat, cet autre Bénédictin; qu'ensemble ils avaient marché, les chroniques à la main, à la recherche de la vérité historique, étudiant pas à pas sur les lieux mêmes la marche, les étapes et les divers campements des Croisés; assistant aux siéges des villes et aux dispositions stratégiques des armées; s'efforçant partout d'illuminer des rayons de la critique moderne les obscurités que leur avaient léguées les chroniqueurs des anciens temps.

De tels travaux méritent tout notre respect, et sans doute ne doivent jamais périr. Mais le plan dont M. Michaud poursuivait depuis longtemps la réalisation, plan dans lequel il embrassait la longue série des Croisades qui a rempli la fin du XIe, tout le XIIe, et la meilleure partie du XIIIe siècle, était trop vaste pour recevoir tous les développements de détail que peut faci-

lement admettre un cadre circonscrit dans les limites d'un petit nombre d'années. Or le but que nous nous sommes proposé n'a point été le même que celui du docte écrivain, et toute notre ambition a été de borner notre travail à l'exposition des faits particuliers à la première Croisade, accomplis en moins de cinq années. Il ne faut pas oublier que la série des événements qui ont été la suite et comme le corollaire de ce premier ébranlement des peuples de l'Occident, que les Croisades subséquentes en un mot sont demeurées complètement en dehors des études auxquelles nous avons voulu nous consacrer. Un cadre aussi restreint dans la durée des événements appelés à le remplir pouvait donc convenablement s'ouvrir à des détails et à des faits secondaires, répandus et presque perdus dans les chroniques anciennes et les grandes collections du siècle dernier; documents oubliés, fort riches pourtant en enseignements historiques, mais que M. Michaud devait systématiquement écarter d'un travail d'ensemble embrassant une durée de près de deux siècles entiers. Ajoutons que plusieurs documents remplis des plus intéressantes révélations demeurées inconnues à l'historien des Croisades, n'ont été signalés à la science moderne que postérieurement à la mise au jour de ses grands travaux.

Voilà pourquoi nous avons cru que, même après les publications de Michaud, et celles moins respectables de Maimbourg, de Dom Vaissette dans son *Histoire générale de Languedoc*, de Mailly de Dijon, de l'Anglais Charles Mills, et du professeur allemand Wilken, il restait quelque chose à faire pour mettre en complète lumière tous les trésors que recèle encore la mine féconde

des chroniques nationales et étrangères. Voilà pourquoi nous avons voulu faire connaître dans leurs derniers détails les premiers actes du grand drame humanitaire qui a traversé le moyen âge, et au complet dénoûment duquel la génération qui vient de naître, ou celle qui suivra, aura sans doute le bonheur d'assister. Tout n'était pas dit en effet sur les événements qui ont préparé les voies aux entraînements de la première Croisade; sur le départ et les marches séparées des divers corps dont se composaient les armées de l'Occident; sur leur séjour sous les murs de Constantinople et la longue traversée de l'Asie-Mineure; sur la mémorable bataille de Dorylée et les siéges de Nicée, d'Antioche et de Jérusalem. Des dates restées incertaines avaient besoin d'être précisées, et des détails pleins d'intérêt restaient encore à dégager de l'obscurité profonde où depuis si longtemps ils se trouvaient enfouis et ignorés de la foule des lecteurs. Voilà pourquoi nous n'avons pas craint de rentrer dans une arène qui paraissait si glorieusement et pour toujours fermée.

II.

Les sources d'une histoire de la première Croisade sont nombreuses. La difficulté n'est pas aujourd'hui de les rechercher, de les découvrir au prix d'une perte de temps considérable, mais bien de les rapprocher, d'en peser la valeur au poids d'une sévère critique, et de concilier tous les témoignages trop souvent contradictoires qu'elles renferment. M. Michaud, dans sa *Biblio-*

thèque des Croisades, a donné de ces sources diverses une longue nomenclature, plus étendue que celle qu'avait fournie M. Mailly, vers la fin du siècle dernier, et il ne nous a pas été difficile, grâce aux indications de nos devanciers, de rassembler les nombreux matériaux d'un travail qui devait, au sein de la plus douce retraite, absorber pendant sept années nos plus chères et plus constantes préoccupations.

Les monuments que nous ont laissés les chroniqueurs pour nous conserver le souvenir des faits qui se rattachent aux guerres des Croisades, ont été pour la plupart réunis par Bongars dans un recueil intitulé : *Gesta Dei per Francos*, deux tomes en un volume in-folio publiés à Hanau en l'année 1611. Quelques-uns de ces monuments, inconnus de Bongars, ont été depuis mis au jour, et se trouvent compris dans les grandes collections de Duchesne, de Martène, de D'Achéry, de Labbe, de Mabillon et de Muratori, ainsi que dans la Byzantine et d'autres recueils de moindre importance. La collection de Bongars, malgré la correction de ses textes à laquelle on n'a peut-être point assez rendu justice, a paru depuis quelque temps perdre de son intérêt par la découverte de quelques manuscrits plus complets que ceux qui avaient été sous les yeux du savant compilateur. Mais nous devons faire observer que les fragments nouveaux révélés par les découvertes postérieures, s'appliquent généralement aux époques qui ont succédé à celle de la première Croisade, et que la comparaison des textes d'un même auteur fournis d'abord par Bongars et ensuite par ses successeurs, n'est point, en ce qui touche spécialement l'époque dont nous nous occupons, trop au désavantage

du plus ancien de ces savants éditeurs. D'un autre côté, la commodité d'un recueil qui réunit en un seul faisceau une multitude de monuments, épars ailleurs dans un grand nombre de volumes, offre pour une étude approfondie un avantage inappréciable qu'on ne saurait contester. Nous croyons donc que le *Gesta Dei per Francos* doit rester en possession de la haute estime dont il jouissait dans les temps voisins de sa publication, et que nous avons été véritablement en droit de fonder sur cette importante collection la principale base de notre travail. Nous faisons toutefois observer que nous n'avons jamais négligé d'établir des comparaisons entre les divers textes d'un même chroniqueur, que nous avions sous les yeux, toutes les fois que l'intérêt de la vérité semblait nous en faire un devoir; que souvent même nous avons eu recours aux manuscrits originaux.

Le premier document que renferme la grande collection de Bongars porte le titre de *Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum*. Il est sans nom d'auteur. Mais la comparaison de ce texte avec une chronique portant le nom de *Pierre* TUDEBODE, prêtre de Civray, intitulée *Historia de Hierosolymitano itinere*, éditée par Duchesne, au tome IV de ses *Scriptores coætanei*, démontre l'identité presque absolue de ces deux documents. Il doit donc rester pour constant que cette œuvre anonyme n'est que la reproduction plus ou moins modifiée de la chronique de Pierre Tudebode, qui assistait à l'expédition de la première Croisade, et qui le premier a voulu en transmettre les détails à la postérité. L'importance de ce document anonyme ne le cède en rien à celle de l'original dû à la plume inculte du prêtre de Civray; car

il en reproduit toute la substance, le plus souvent sans en changer les termes, et l'enrichit parfois d'additions intéressantes. C'est pourquoi nous n'avons pas hésité, toutes les fois que nous avons eu à le citer, à le désigner sous le nom de Tudebode qui nous paraît devoir lui être restitué. Nous devons toutefois avertir que, lorsque nous avons eu à nous appuyer spécialement sur le texte de l'œuvre originale éditée par Duchesne, nous avons toujours eu soin de faire la distinction qui convient entre le Tudebode de ce savant compilateur, et celui de Bongars resté caché sous le voile de l'anonyme. Quand nous citerons en témoignage le nom de ***Tudebode*** sans autre indication, il doit être bien entendu que c'est au premier anonyme qui figure en tête de la collection de Bongars qu'il faudra rapporter la citation que nous en ferons, l'auteur de l'œuvre originale étant constamment désigné par nous sous le nom de ***Tudebode de Duchesne.***

L'auteur anonyme dont nous venons de parler n'est pas le seul imitateur, ou si l'on veut le seul plagiaire du prêtre de Civray. Mabillon, dans son ***Musæum italicum***, nous en a conservé un autre, dont l'œuvre anonyme dépasse peut-être, par la révélation de certains faits dignes de mémoire qu'on ne retrouve nulle part ailleurs, l'intérêt qui s'attache à l'œuvre de l'auteur original et à celle du premier anonyme de Bongars. Cette chronique, à laquelle nous avons fait de fréquents emprunts, a plusieurs titres, et entre autres celui de ***Belli sacri Historia***, par lequel nous le désignons toujours.

Un autre texte ancien, appartenant à la même catégorie, conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale sous le numéro 5135 A, et qui ne paraît

pas avoir été consulté jusqu'ici, nous a également fourni de précieux renseignements.

Tudebode, qui avait été témoin oculaire des événements de la Croisade et devait ainsi jouir d'une grande autorité, n'a pas eu seulement l'honneur de produire des imitateurs anonymes. Il en a eu d'autres qui n'ont pas craint de mettre leurs noms au bas de l'imitation, toujours manifeste, souvent littérale. Ce sont Robert-le-Moine et l'évêque de Dol Baudri, qui lui-même a eu pour imitateur presque servile l'Anglais Orderic Vital, ainsi que nous le verrons en son lieu.

Robert-le-Moine, dont l'ouvrage est intitulé *Historia Hierosolymitana*, n'est pas seulement imitateur; il a des qualités qui lui sont propres, et une élégance pleine de simplicité que Tudebode était loin d'avoir. Son style est habituellement clair et animé, exact dans la description des lieux. Un des chroniqueurs les plus volontiers cités, il mérite une grande créance, surtout lorsqu'il parle du concile de Clermont auquel il assista. Comme la plupart des historiens de son temps, il a une grande tendance au merveilleux. Du reste, il n'a figuré en personne qu'au premier et aux derniers actes de la Croisade.

L'évêque de Dol, Baudri ou Balderic, qui fut aussi l'imitateur de Tudebode, donna à l'œuvre originale une forme beaucoup plus littéraire dans sa chronique intitulée : *Historia Ierosolymitana*. Quoiqu'il n'eût pas fait partie de l'expédition et qu'il n'eût assisté qu'au seul concile de Clermont, il sut donner à son récit un cachet de vérité qu'expliquent assez les sources authentiques auxquelles il avait puisé, soit dans une relation

anonyme qui lui tomba sous la main, celle de Tudebode sans doute ou d'un de ses plagiaires, soit dans la conversation des Croisés revenus de la Terre-Sainte. Cette chronique paraît mériter d'autant plus de confiance qu'on voit, par une lettre qui figure en tête, que l'auteur avait eu soin de communiquer son travail à Pierre, abbé de Maillezais (*Abbas Malleocensis*), qui avait en personne assisté à l'expédition, et que celui-ci déclara dans sa réponse n'avoir rien à reprendre à l'œuvre de son ami.

Raymond d'Agiles, chapelain du comte de Toulouse, partage avec Tudebode, Robert-le-Moine et Foulcher de Chartres, l'avantage d'avoir été témoin oculaire, au moins en partie, des événements qu'il rapporte. Dans son œuvre intitulée : ***Historia Francorum qui ceperunt Iherusalem***, il se montre habituellement le plus crédule des hommes. Mais il ne copie personne, et son ouvrage offre une précieuse ressource à ceux qui étudient l'histoire de la première Croisade, malgré les visions perpétuelles dont il ne cesse d'entremêler ses récits. C'est qu'il est vrai en racontant ces fables. Il peignait son époque naïvement, telle qu'elle se montrait à des esprits fortement prévenus, telle enfin qu'elle se formulait dans les préjugés contemporains. Il ne songeait pas à penser et à parler, à la fin du XI[e] siècle, comme on devait penser et parler sept ou huit siècles plus tard : il était de son temps et voilà tout. Les événements, dans son livre, se présentent en beaucoup de cas comme ils s'offrent à la mémoire du chroniqueur, sans méthode et sans ordre, et parfois il retourne en arrière et revient sur ses pas, ce qui ne contribue pas peu à rendre le récit confus et

les recherches fort difficiles, au point que la patience du lecteur s'en trouve fréquemment ébranlée. Mais ces imperfections sont rachetées par l'importance de ses révélations touchant la marche et les actes du comte de Toulouse, à la chapelle duquel il était attaché.

Le prêtre FOULCHER DE CHARTRES, parti pour l'expédition à la suite de son seigneur le comte Etienne de Blois, s'était plus tard attaché à la fortune du comte Baudouin, qu'il avait suivi lorsque celui-ci était allé prendre possession de la principauté d'Edesse. Il ne le quitta pas depuis lors, et son récit, dans la chronique intitulée : ***Gesta peregrinantium Francorum, cum armis Hierusalem pergentium***, offre un intérêt particulier, surtout lorsqu'il décrit les faits et gestes de son nouveau seigneur. Il était grand amateur de merveilles, et les phénomènes célestes les plus simples avaient toujours à ses yeux une grande signification. Mais il rachetait cette excessive crédulité, commune à tout son siècle, par une appréciation des choses militaires plus éclairée que celle qu'il était permis d'attendre des moines élevés à l'ombre des cloîtres, car il était aussi habile dans le maniement des armes que dans la direction de la chapelle du prince auquel il était attaché en qualité de chapelain. On lui doit aussi la révélation des dates d'un certain nombre d'événements, dates trop habituellement négligées par les écrivains des Croisades.

L'œuvre de Foulcher de Chartres a été abrégée par un ANONYME dont le travail, sous le titre de ***Gesta Francorum expugnantium Hierusalem***, a été inséré par Bongars à la page 561 et suiv. de sa collection. Cette imitation n'est pas sans intérêt, car elle contient des

faits qui ne se trouvent pas dans la chronique originale, et plus d'une fois elle nous a aidé à apprécier le véritable sens de certains passages de l'œuvre dont l'auteur anonyme s'était attaché à fournir une reproduction abrégée.

Dans sa chronique intitulée : ***Gesta Dei per Francos***, titre adopté depuis par Bongars, Guibert, abbé de Nogent, ne cesse de se montrer à la recherche de l'expression et des effets oratoires. Sa continuelle prétention à l'éloquence nuit fréquemment chez lui à la clarté du langage, qualité la plus essentielle de l'art d'écrire, et rend parfois ses déductions très-difficiles à suivre. Mais ce désavantage est en partie racheté par la révélation de certains faits de détail remplis d'intérêt, qu'on chercherait vainement dans les récits des autres chroniqueurs. L'abbé de Nogent s'est fait une certaine réputation d'esprit fort, parce qu'il attaque, en les signalant, les grossières superstitions de son temps, trop facilement accueillies par les écrivains de l'époque. Mais il montre fréquemment que lui-même n'est pas exempt d'une crédulité puérile, et il ne peut tout à fait échapper aux préjugés contemporains.

Albert d'Aix et Guillaume de Tyr, sont, parmi les historiens du moyen âge, ceux qui ont traité avec le plus d'étendue la grande épopée de nos guerres d'Orient. Leurs récits rigoureusement pourraient suppléer à ceux de tous les autres historiens des Croisades, quoique ces deux écrivains n'aient point, comme quelques-uns des chroniqueurs contemporains, assisté en personne aux événements qu'ils décrivent. Albert d'Aix, le premier en date, avait été en relation avec une multitude de guer-

riers ayant pris une part personnelle à la première Croisade. Guillaume de Tyr, qui écrivait un demi-siècle plus tard, avait eu à sa disposition des mémoires contemporains, dont quelques-uns sans doute ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et il devait être bien instruit des événements qui se traduisaient sous sa plume. Albert d'Aix entrait davantage dans les détails, qu'on peut croire parfois être en droit de suspecter, et se plaisait dans le récit des événements particuliers qui se succédaient. Guillaume de Tyr, plus sévère, négligeait quelquefois les détails, ainsi qu'il le dit lui-même au livre IV, chapitre 17 de son livre, afin d'imprimer à son récit une marche plus rapide et plus grave, et de présenter à ses lecteurs un ensemble plus imposant et plus digne de la majesté de l'histoire. Les travaux d'Albert d'Aix tiennent plus de la chronique ; ceux de Guillaume de Tyr davantage de l'histoire proprement dite. Leur témoignage inspire en général de la confiance. Mais il faut prendre garde qu'Albert d'Aix se montre peu scrupuleux dans la reproduction des noms propres de lieux et de personnes, qui sous sa plume deviennent quelquefois méconnaissables. L'œuvre du chanoine d'Aix est intitulée : *Historia Hierosolimitanæ expeditionis*, et celle de l'archevêque de Tyr, *Historia rerum in partibus transmarinis gestarum, etc.*

Quant à l'auteur de la chronique intitulée : *L'estoire de Eracles empereur et la conqueste de la terre d'outremer*, qu'on est convenu d'attribuer à BERNARD-LE-TRÉSORIER, son œuvre écrite en langage français du XIIIe siècle, offre tantôt une traduction littérale quelquefois abrégée, tantôt une simple imitation de Guillaume de

Tyr, tantôt enfin, mais plus rarement, des appréciations personnelles ou même un récit différent de celui qui sert de base à son travail. Quelquefois, dans son naïf langage, il éclaircit ce qui peut paraître obscur ou douteux dans les récits de l'historien qui lui sert de guide, et plus d'une fois nous avons été bien inspiré de le consulter.

Nous n'avons pas dû négliger de mettre à contribution un manuscrit du XIII[e] siècle, conservé à la Bibliothèque impériale sous le numéro 387 du fonds de Sorbonne, portant le titre de ROUMANS DE GODEFROY *de Buillon et de Salehadin et de tous les Rois, etc.* Ce manuscrit, de même qu'un autre du XIV[e] siècle, numéro 383 du même fonds de Sorbonne, fournit entre autres de précieux détails sur la ville de Jérusalem au temps des Croisades, détails que M. le comte Beugnot a reproduits à la fin du second volume de sa belle édition des *Assises de Jérusalem.* Mais, dans l'examen que nous en avons fait, nous n'avons pas tardé à constater que cette œuvre présente, au moins dans certaines parties, des passages absolument identiques, non seulement dans le sens, mais encore dans l'expression littérale, avec les passages correspondants de la traduction de Guillaume de Tyr attribuée à *Bernard-le-Trésorier.* On peut, en comparant les chapitres 3, 4, 5, 6 du livre VIII de ce dernier écrivain, avec les chapitres compris aux folios 74, 75 et 76 du *Roumans de Godefroy*, dont nous parlons, se convaincre que ces deux ouvrages ne diffèrent en cette partie que par des variantes insignifiantes et comme il en existe toujours dans les manuscrits anciens d'un même texte. C'est assurément un fait fort singulier, inattendu, et que nous regrettons de ne pas être en

mesure d'éclaircir complètement par une vérification plus étendue, n'ayant actuellement sous les yeux qu'une copie des chapitres compris aux folios 74, 75 et 76 du manuscrit numéro 387 du *Roumans de Godefroy*. Mais ce que nous venons de dire suffira pour montrer l'intérêt qu'offrirait l'examen approfondi de cette question que nous croyons être le premier à signaler, et pour engager d'autres personnes à continuer notre investigation.

Jacques de Vitri, évêque d'Acre ou Ptolémaïs, dans son grand travail sur les contrées d'Orient qu'il habitait, nous offre peu de lumières sur la marche des événements de la première Croisade, qui n'occupe, dans son livre intitulé : *Historia Ihierosolimitana abbreviata*, que l'espace de deux pages et demie de l'édition *in-folio* de Bongars. Mais en revanche il nous fournit des notions précieuses et étendues, qu'on chercherait vainement ailleurs, sur les origines et la géographie de ces contrées reculées ; sur les nations qui l'habitent, l'état des mœurs et des religions des différentes races chrétiennes et musulmanes qui s'y sont établies à diverses époques ; enfin sur toutes les branches de l'histoire naturelle des pays appartenant à la Terre-Sainte ; toutes connaissances qui étaient assez peu familières aux peuples de l'Occident, à l'époque où écrivait Jacques de Vitri, c'est-à-dire au commencement du XIIIe siècle.

Le Vénitien Marin Sanuto dit *Torsello*, qui, dans le but de ranimer l'esprit éteint des Croisades, adressa au Pape, en l'année 1321, un mémoire intitulé : *Liber secretorum fidelium crucis*, a consacré une partie du livre troisième de cet ouvrage à l'exposition des faits relatifs à la première Croisade. Quoique venu le dernier,

et longtemps après les chroniques contemporaines, ce travail n'est point à dédaigner, l'auteur paraissant avoir étudié à de bonnes sources, dont quelques-unes sans doute peuvent être aujourd'hui considérées comme perdues. Les récits qu'il renferme, généralement méthodiques et clairs, fournissent parfois des aperçus nouveaux qui ne sont pas sans intérêt, non plus que les cartes géographiques et topographiques qui l'accompagnent, malgré la grande défectuosité d'exécution matérielle qu'on est en droit de leur reprocher.

Les sources que tient à notre disposition le recueil de Bongars ne sont pas les seules qui intéressent l'histoire de la première Croisade. Indépendamment de la chronique anonyme intitulée ***Belli sacri historia***, dont nous avons parlé à l'occasion des imitations de Tudebode, nous en avons encore plusieurs autres qui ne présentent pas un moindre intérêt.

Raoul de Caen, qui s'est porté historiographe de Tancrède, ne s'est pas borné au récit des événements auxquels a pris une part personnelle le héros, des faits et gestes duquel il a voulu perpétuer le souvenir. La plupart des faits qui se rattachent à l'histoire de la première expédition de la Terre-Sainte, occupent, dans son travail, une place importante, et ses récits animés ont l'avantage d'émaner de la plume d'un homme de guerre auquel le métier des armes était plus familier qu'au plus grand nombre des chroniqueurs appelés à juger les événements à travers les grilles d'un cloître. Le style de cet écrivain affecte parfois une concision pleine d'obscurité. Plus souvent, habituellement même, une prolixité désespérante, où le fil qui lie la suite des événements

semble à chaque instant prêt à se rompre, devient pour le lecteur une véritable cause de fatigue. Raoul de Caen se complaît à étaler son érudition classique, ce qui était un grand mérite de son temps, et impatiente le lecteur par le retour incessant de ses antithèses toujours pleines d'emphase et d'affectation, comme par ses perpétuels jeux de mots ou de consonnances puériles. Du reste on voit qu'en rédigeant son histoire cet écrivain rêvait de poème épique. Il invoque sa Muse, ***Spiritus alme***. Pluton, Proserpine, le Styx, viennent comme naturellement se placer sous sa plume, et la foi que doit inspirer le grave témoignage de l'historien s'en trouve sensiblement affectée. Sur les 157 chapitres dont se compose son livre, 36 sont écrits en vers, et l'on peut supposer que l'ouvrage entier devait successivement recevoir cette dernière forme. Du reste, tous ces défauts sont rachetés par des révélations ou appréciations pleines d'intérêt que ne donne aucun autre historien, et aussi par les points de vue nouveaux sous lesquels il présente certains événements. Mais cet avantage même n'offre pas un médiocre embarras à l'écrivain consciencieux qui s'est donné la difficile tâche de concilier la foule des documents divers qui nous ont été transmis sur cette grande époque par la littérature du moyen âge.

Baudri avait imité Tudebode : Orderic Vital a suivi et souvent reproduit littéralement Baudri. Cependant, comme les imitateurs directs de Tudebode, il a beaucoup mis du sien dans ses emprunts, ainsi qu'il l'a fait notamment au chapitre x du livre ix contenant l'énumération des forces que les Croisés mirent en ligne à la grande bataille d'Antioche, énumération qui ne se trouve

ni dans Baudri ni ailleurs. L'historien anglais n'est pas toujours heureux dans les emprunts qu'il fait à d'autres sources que celle de l'évêque de Dol, notamment dans le chapitre XI du même livre consacré à la conduite tenue par Baudouin lors de son expédition de la province d'Edesse. Cette relation relative à Baudouin, en complet désaccord avec les données historiques fournies par les autres chroniqueurs, doit être rejetée.

Indépendamment des sources principales dont nous venons de donner un rapide exposé, l'écrivain moderne qui fait, du grand ébranlement contemporain des dernières années du XI[e] siècle, l'objet de ses études spéciales, est encore appelé à consulter les chroniques de moindre importance et d'autres documents sans nombre, disséminés dans les savantes compilations des Duchesne, Martène et Durand, Mabillon, Labbe, d'Achery, Muratori. Il doit enfin avoir recours au ***Recueil des historiens des Gaules et de la France*** que nous devons aux Bénédictins, aux ***Acta sanctorum*** des Bollandistes, aux ***Annales ecclesiastici*** de Baronius; sans oublier l'***Historia major Angliæ*** de Matthieu Paris, non plus que la ***Gallia christiana***.

Il ne faudrait pas surtout oublier les pièces en quelque sorte officielles, telles que les Lettres du souverain pontife, de l'empereur Alexis Comnène, et des princes de l'Occident, projetant quelques lumières sur les événements qui ont préparé ou accompagné l'expédition de la Croisade. Nous les avons soigneusement recueillies et comprises dans le recueil des ***Pièces justificatives*** qui font suite à notre travail.

Il faut enfin, à toutes ces sources abondantes, ajouter

les documents fournis par les littératures grecque, arménienne et arabe, dont l'étude fournit un utile contrôle et de précieux points de comparaison avec les nombreux récits dus aux historiens latins.

La princesse grecque ANNE COMNÈNE, fille plus enthousiaste que véridique de l'empereur Alexis, dans son livre de l'*Alexiade* qui figure dans la *Byzantine*, dévoile par ses fréquentes indiscrétions les ressorts cachés de la politique timide et soupçonneuse de la cour de Byzance. A travers ses réticences ou ses exagérations, qui toujours trahissent ses prédilections passionnées pour la gloire de son père, principal héros de son poème, elle donne sur le séjour des Croisés à Constantinople, comme sur le mystère qui parut accompagner la reddition de Nicée, des détails pleins d'intérêt qu'on chercherait vainement dans toute la série des écrivains occidentaux. Mais à côté de la vérité, dont la source devait lui être familière, siége souvent l'erreur, et il faut une grande attention pour ne pas se laisser surprendre. Dans le récit des événements auxquels a pris part la politique impériale, on trouve Anne Comnène habituellement portée à exalter chez son père, non ce qui est le mieux en soi, mais ce qui lui semble le plus habile, et elle ne prend nul souci de déguiser son admiration pour des actes d'improbité politique, tant elle met de naïveté et de complaisance à céder à l'inspiration qu'elle puise dans le génie du Bas-Empire et les traditions de sa famille.

L'histoire arménienne de MATTHIEU D'EDESSE renferme sur la première Croisade des détails précieux, mais qu'il faut sans cesse peser au poids d'une critique attentive,

pour ne pas se laisser entraîner à des erreurs témoignant que l'historien de l'Arménie n'était pas toujours bien instruit des événements qui se passaient dans les contrées voisines du pays qu'il habitait. Il nous a été donné d'étudier cette chronique arménienne, grâce à la traduction partielle accompagnée d'excellentes notes qu'en a publiée, en 1850, sous le titre de ***Récit de la prémière Croisade***, M. Edouard Dulaurier, d'après quatre manuscrits du couvent de Saint-Lazare, à Venise, et un manuscrit de la Bibliothèque nationale, à Paris.

Les CHRONIQUES ARABES, analysées par M. Reinaud, dans le quatrième volume de la ***Bibliothèque des Croisades*** de M. Michaud, nous ont fourni des renseignements, peu étendus à la vérité, mais qui ont le mérite d'être exposés au point de vue du peuple vaincu, avantage inappréciable qu'il n'est pas toujours donné à l'historien de pouvoir se procurer.

Un document, enfin, resté longtemps ignoré, mis en lumière depuis un petit nombre d'années, nous a offert de précieuses ressources qui avaient manqué à l'auteur de l'***Histoire des Croisades***. Nous voulons parler de la Chanson de Geste, composée par le trouvère Richard, révisée par Graindor de Douai, aujourd'hui connue sous le nom de CHANSON D'ANTIOCHE, dont l'infatigable éditeur, M. Paulin Paris, s'est attaché, dans une savante introduction et dans les notes qui accompagnent le texte, à nous signaler l'importance historique. Ce poème, qui dut être contemporain des événements qu'il rapporte, ne doit point, malgré sa forme et le titre sous lequel il est connu, être considéré comme étant frappé au coin d'une œuvre pure d'imagination. Des révélations inattendues,

des points de vue nouveaux, des peintures de mœurs pleines de vérité, tout concourt à donner à ce précieux document un intérêt qui doit le faire rechercher. Sa valeur historique, dans les limites que nous allons dire, ne saurait être méconnue, et l'historien scrupuleux de la première Croisade ne pourrait se dispenser d'en faire une étude attentive. Oui, sans doute; mais il faudrait bien se garder de s'y abandonner sans réserve et de lui accorder en toute circonstance une confiance aveugle. Il faut, en parcourant cette œuvre, marcher incessamment la sonde à la main; car ce n'est pas un guide toujours sûr, et parfois elle nous offre des notions inconciliables avec les données les plus certaines des monuments contemporains. La forme épique y nuit quelquefois au fond du sujet. Le poète se laisse visiblement entraîner. Les faits même qu'il est permis de tenir pour avérés, ne sont pas toujours exempts d'une exagération compromettante, incompatible avec la sévérité des exigences historiques, et contre laquelle il convient de se tenir constamment en garde. Toutefois, et sous le bénéfice de cette observation, il est juste de reconnaître que cette Chanson de Geste doit, par exception, conserver une place honorable dans la collection des documents historiques applicables à la première Croisade.

Quant à une autre ***Chanson de Geste***, dite ***de Jérusalem***, restée jusqu'à ce jour inédite, dont il existe plusieurs manuscrits à la Bibliothèque impériale, nous n'avons pas dû nous y attacher, sa valeur historique nous ayant, dès l'abord, paru tout à fait douteuse et contestable.

III.

Quelques chroniqueurs nous ont longuement fait connaître les causes préparatoires du prodigieux ébranlement qui devait entraîner les peuples de l'Europe occidentale sur les voies lointaines de la Terre-Sainte. Les premiers chapitres de notre histoire contiennent, sur cet intéressant sujet, d'assez amples détails puisés aux meilleures sources, et que nous ne reproduirons pas ici. Nous nous sommes efforcé d'y montrer comment les susceptibilités religieuses de la partie la plus belliqueuse de ces peuples s'étaient trouvées, de siècle en siècle, de plus en plus surexcitées par les récits lamentables venus de l'Orient. Nous avons tracé le tableau des misères profondes et des avanies sans nombre qu'avaient à supporter, aux avenues du Saint-Sépulcre, les pieux pèlerins qui se pressaient sur les routes de Jérusalem pour donner satisfaction aux naïfs épanchements de leur foi, et à la tendance générale autant qu'irrésistible des croyances populaires de l'époque. Nous avons passé en revue les causes qui, dans l'Occident, venaient fatalement favoriser ce développement singulier, sans précédent dans les siècles antérieurs, des goûts aventureux dont tout à coup se trouvait atteinte la société chrétienne à tous ses degrés. Nous avons enfin montré comment les souffrances des classes, depuis les plus élevés jusqu'aux plus infimes degrés de l'échelle sociale, avaient préparé les esprits à se jeter avec passion dans les voies nouvelles qui allaient être

offertes comme un rameau d'espérance aux populations en proie aux angoisses du désespoir. Cent ans avant les Croisades, aux approches de l'an mille, la misère des temps avait fait naître parmi les peuples comme une vague pensée d'expiation, et les terreurs d'une prochaine fin du Monde étaient devenues le produit insensé de cette disposition générale des esprits. Plus tard, et vers la fin du XIe siècle, le malaise toujours croissant des sociétés chrétiennes, les malheurs qu'entretenaient, pour tous, les abus de la féodalité, donnèrent naissance à un indicible besoin de réforme et de changement, et ne contribuèrent pas médiocrement à précipiter les peuples sur les pas du prédicateur étrange qui venait leur ordonner de tout quitter en Europe pour la Terre-Sainte, d'abandonner leurs palais et leurs chaumières pour aller conquérir un tombeau au fond de la Syrie, et *combattre pour Dieu*, comme on disait alors, contre les disciples de Mahomet. « Il fallait (dit très-bien « M. Heeren dans son *Essai sur l'influence des « Croisades*, ouvrage couronné par l'Institut) un évé- « nement extraordinaire, une grande impulsion morale, « une grande idée en un mot, une idée qui dût saisir « et enlever l'esprit du siècle, qui dût exiger le concours « de toutes les forces pour être réalisée; il ne fallait rien « moins que cet embrasement général pour miner « l'ancien édifice, pour nettoyer le terrain et diriger « l'activité de tous vers l'établissement d'un meilleur « ordre de choses. » Nous avons enfin fait voir comment cette tendance générale, confuse et instinctive, à soupirer après une réforme des anciennes conditions d'existence morale et matérielle, qui prenait sa source

dans l'excès des misères publiques, et s'appuyait sur le zèle religieux caractérisant cette époque du moyen âge, fut encore entretenue par des causes secondaires qui favorisèrent le mouvement. A côté de la croyance, généralement admise, qu'en combattant pour la cause de Dieu on acquérait des droits à la protection du Ciel et à l'expiation des plus grands crimes, venaient quelquefois se ranger des considérations d'un autre ordre. La plupart des seigneurs sacrifiaient en même temps à l'espoir de se créer des établissements en Asie, et d'y acquérir des domaines ou des principautés comme avaient fait les Normands dans le midi de l'Italie. Les simples chevaliers et le menu peuple n'étaient pas indifférents à la perspective de trouver, dans le pillage et les hasards d'une vie d'aventure, un dédommagement aux sacrifices qu'ils s'imposaient au départ. Quelques moines, à contre-cœur retenus dans l'obscurité des cloîtres, s'empressaient de saisir l'unique occasion qui leur était offerte de rompre les liens qui les tenaient écartés du monde. Les hommes vivant habituellement de brigandage, tout en courant solliciter auprès des prêtres l'absolution de leurs péchés passés, s'abandonnaient volontiers à l'espoir de trouver, dans la confusion des armes et le désordre des camps, une occasion plus favorable de s'enrichir en donnant satisfaction à leurs criminels instincts. C'est là ce qu'a parfaitement vu M. Mailly, dans le résumé qui termine le troisième livre de son introduction à l'*Esprit des Croisades*, publié à Dijon en 1780.

« Sous quelque face donc qu'on envisage les Croi-
« sades, d'après l'esprit et les mœurs du siècle, et les

« passions indestructibles de l'homme, on voit qu'elles « devaient avoir lieu, qu'elles étaient dans la nature et « l'ordre commun des événements humains. Evêques, « abbés, prêtres, moines, princes, seigneurs, mar- « chands, ouvriers, laboureurs, vieillards, femmes, « enfants, tous devaient les envisager du même œil, « tous devaient également y prendre part, tous y trou- « vant un intérêt à satisfaire. Le peuple avait à se déli- « vrer de la misère et des impôts les plus accablants; « les seigneurs à rétablir, par les dépouilles de la « guerre, leur fortune dissipée dans le libertinage, à se « former des établissements, à céder aux élans d'un « caractère inquiet et indépendant; les ecclésiastiques, « les uns à se délivrer de la sévérité d'un joug que la « plupart ne portaient qu'en frémissant, les autres à « obéir aux impulsions d'un zèle inconsidéré; les « moines, les uns à briser les portes de leurs prisons, « les autres à se livrer avec encore plus de licence à la « vie vagabonde qu'ils avaient embrassée; la foule « obscure et sans nom qui les suivait, à changer de place, « à chercher une fortune meilleure, à voir des objets « nouveaux, à relâcher les liens de la tyrannie, à se « plonger plus profondément encore dans toutes les tur- « pitudes de la débauche, et les ténèbres du fanatisme « et de la superstition; tous enfin, à gagner le ciel, « dont ils croyaient s'ouvrir les portes par ces expé- « ditions. »

Dans les idées de ce temps-là, surtout aux yeux des classes supérieures, la voie des luttes ensanglantées dans lesquelles allait se précipiter la société chrétienne pour opérer une révolution devenue nécessaire, n'avait

rien que de parfaitement louable et légitime. Le moine Guibert, aux premières pages de son livre, exprime avec complaisance cette opinion que, puisque aucune invasion de nations barbares ne venait fournir aux gens de guerre l'occasion d'exercer leur noble profession, la divine Providence avait dû faire intervenir les guerres saintes, afin d'ouvrir de nouvelles voies de salut aux grands du monde et au simple peuple. De cette façon, ajoute l'abbé de Nogent, pour mériter la faveur céleste, ils pourront cesser de s'entre-égorger comme faisaient les anciens païens, sans rompre avec leurs habitudes guerrières, et faire divorce avec le siècle, sans être obligés d'embrasser la profession religieuse et de peupler les monastères.

Au sommaire que nous venons de présenter, des causes qui ont fatalement amené ou seulement facilité l'avénement des Croisades, nous eussions voulu pouvoir ajouter des considérations relatives à l'influence qu'ont eues, sur l'état politique des peuples et les progrès de la raison humaine, ces formidables rencontres entre les civilisations, ou les barbaries si l'on veut, des deux pôles opposés de l'ancien monde. Mais cet examen, si rempli d'une haute instruction, ne devait point nécessairement entrer dans notre plan. Les événements au sein desquels se sont lentement élaborées les conséquences heureuses ou funestes produites par les guerres saintes, se sont accomplis pendant la longue durée de deux siècles. Or, toute notre ambition a été, comme nous l'avons dit, de nous borner à embrasser dans notre travail la courte période de cinq années, pendant

laquelle s'est développée toute la série des événements de la première Croisade, qui s'est terminée par la défaite de l'Islamisme et la conquête de Jérusalem. Nous avons vu, dans l'étude que nous avons faite, poindre les germes des influences que devaient exercer plus tard ces gigantesques luttes, prises dans leur ensemble, entre les deux nationalités rivales combattant pour la suprématie de leurs croyances religieuses. Mais nous n'avons pas assisté à leur complet développement; et il y aurait certainement témérité, à nous, à vouloir aborder un sujet incomplètement étudié, si souvent traité d'ailleurs, et particulièrement par le savant docteur Heeren, professeur à l'Université de Gœttingue. Nous devons donc nous borner à tracer succinctement le tableau des influences immédiates qui nous ont paru directement ressortir des faits accomplis pendant la durée de la première Croisade. Ces influences, à la vérité, ne sont pas nombreuses, ni bien caractérisées, mais elles ont l'avantage d'appartenir incontestablement à notre sujet; et nous ne saurions omettre d'en faire ici une rapide exposition.

Le résultat le plus immédiat de la prédication de la première Croisade fut d'entraîner au loin les mauvaises passions qui entretenaient au sein des nations chrétiennes le malaise et l'agitation, et par là de paralyser l'action des impurs ferments s'agitant à la surface et dans les bas-fonds de la société. Les guerres privées qui désolaient en ce temps les malheureuses contrées de l'Occident, cessèrent tout à coup, grâce au renouvellement de la *Trêve de Dieu* que proclama le concile de Clermont,

grâce surtout au déplacement de l'esprit guerrier, qui changeait de direction et se tournait du côté du soleil d'Orient.

En même temps disparurent les rapines et les brigandages dont pour lors la société chrétienne était infestée, lesquels se reproduisirent sous les yeux des autorités locales, qui semblaient prendre à tâche de les encourager en ne leur opposant aucune répression efficace. Le génie du mal reçut une autre impulsion, et le pays put enfin respirer.

Indépendamment du renouvellement de la *Trève de Dieu*, le concile de Clermont prononça, pour toute la durée de l'expédition, la suspension des poursuites des créanciers, à raison des dettes que les malheurs des temps avaient multipliées et rendues excessives, et sous le poids desquelles le peuple gémissait ; despotique mesure qui produisit au milieu de la nation un immense allégement.

A ces causes diverses d'apaisement, il convient encore d'ajouter les restitutions auxquelles donna fréquemment lieu le départ pour la Croisade. Ces restitutions étaient le prix obligatoire des absolutions que les Croisés devaient demander aux prêtres avant de se mettre en campagne. Il y en a de nombreux exemples, et la formule par laquelle on faisait abandon des biens *justement ou injustement* acquis était devenue comme une simple formule d'usage. Il est vrai que parfois le pénitent restituait à Dieu ce qu'il avait pris aux hommes, et qu'alors les couvents profitaient de ces restitutions imposées à la conscience des Croisés pour la rémission de leurs péchés. Nous nous bornerons à citer l'abandon fait, la veille de son

départ, par le comte de Saint-Gilles aux moines de Cluny (nº VIII de nos *Pièces justificatives*).

Ce furent là, à la vérité, des bienfaits transitoires, et qui pourraient ne pas paraître avoir eu d'action sur l'avenir de la civilisation européenne. Mais il est certain qu'ils durent exercer au contraire une grande influence; car, à la faveur du calme matériel et moral qui devait en résulter, la nation put enfin se recueillir et se préparer à la liberté, dont l'affranchissement des communes ne devait pas tarder à devenir le gage assuré.

Il ne serait pas difficile d'établir que l'art de la guerre, et en particulier la force et l'autorité du commandement, ont fait des progrès marqués pendant le cours de la première Croisade. Jusque-là les seigneurs étaient généralement restés parqués dans leur isolement, uniquement occupés à faire pour leur compte personnel la guerre à leurs voisins, à leurs suzerains quelquefois, ou à leurs vassaux révoltés. Mais ce n'étaient que des levées de boucliers presque aussitôt dissoutes que formées, qui ne s'étendaient pas au-delà du coup de main qui les avait provoquées. Aucune grande et lointaine entreprise n'était venue enlever la noblesse à ses étroites habitudes de commandement rebelle à tout contrôle. Au départ pour la Terre-Sainte, chaque baron était encore jaloux de sa propre individualité, et ne s'avouait dépendant d'aucune autorité supérieure, sinon dans les limites de la famille féodale. C'est au point qu'on put, au début de l'expédition, douter que Godefroy de Bouillon eût sur les autres chefs, ses compagnons, autre chose qu'une autorité de déférence et d'estime, tant était faible la force de cohésion qui unissait entre

elles les diverses bandes chrétiennes marchant ensemble à la conquête de Jérusalem, tant étaient relâchés les liens disciplinaires qui auraient dû rattacher entre eux les princes de l'armée. Chacun agissait pour son compte et sous l'empire à peu près exclusif de ses velléités personnelles; chacun, à peu d'exception près, rêvait une fortune indépendante, et semblait avoir oublié le but final de l'expédition. Au commencement du siége d'Antioche, le prince Boémond put dire à deux nobles barons, *Guy-le-Rouge* et *Guillaume-le-Charpentier* vicomte de Melun, l'un et l'autre surpris en flagrant délit de désertion : « Vous êtes nobles; il vous est permis de vous « retirer, *patet via*. Mais vos tentes seront retenues et « conservées pour l'éternelle honte de votre nom et de « votre race (Raoul de Caen, chapitre LX). » Les mœurs déjà commençaient, quoique timidement, à corriger ce qu'il y avait d'excessif dans la liberté d'action qui était l'apanage de la noblesse. L'autorité du camp tendait à dominer celle du donjon féodal. La nécessité des situations qui se succédaient, la présence des armées ennemies, nombreuses et menaçantes, continuèrent à préparer cette grande révolution, qu'on ne vit définitivement s'accomplir dans les siècles suivants que lors de l'établissement des armées permanentes. Peu à peu les événements qui se succédèrent autour des Croisés, les échecs et les hasards variés de la guerre, firent entrevoir l'avantage qu'il y aurait pour tous à laisser le pouvoir suprême se centraliser dans une main puissante, capable d'imprimer l'unité de mouvement et de direction à une grande expédition en marche. La règle d'autorité alla en se dessinant de jour en jour davantage; l'affer-

missement de la discipline y gagna, et chaque chef, comme chaque corps d'armée, commença à se considérer comme faisant partie d'un grand tout, qui n'avait rien de mieux à faire que de se mettre sous les ordres d'une intelligence supérieure et dirigeante. Il y eut bien encore des révoltes d'amour-propre, des dérogations au principe d'unité; mais ce principe s'était fait jour, et ne devait pas périr dans la série des événements qui allaient s'accomplir, soit dans les Croisades suivantes, soit dans le cours des siècles postérieurs. Et qu'on ne dise pas que l'art seul de la guerre, l'art de tuer les hommes, profitait de cette révolution opérée dans les habitudes de la noblesse. Le principe monarchique et gouvernemental était appelé à y puiser plus tard une force protectrice qu'avait affaiblie le régime féodal, et qui devait se réveiller un jour, au grand avantage de la nation en général et des classes populaires en particulier. Mais écoutons Chateaubriand :

« On doit aux Croisades la recomposition des armées « nationales, décomposées par les petits cantonnements « militaires de la féodalité : tant de cheftains éparpillés « sur le sol, et étrangers les uns aux autres, apprirent « à se connaître à la tête de leurs vassaux ; les serfs « recommencèrent le peuple français dans les camps « comme les bourgeois dans les villes. La chrétienté « parut aussi pour la première fois sous la forme d'une « immense nation, agissant par l'impulsion d'un seul « chef. Et qu'allait-elle conquérir ? Un tombeau. » Chateaubriand, ***Etudes historiques***, règne de Philippe Ier.

Les conséquences politiques et immédiates qui devaient

directement ressortir de la première Croisade ne sauraient être méconnues, si l'on se reporte au danger que faisait courir à la liberté des peuples de l'Europe la marche conquérante des Turcs appartenant à la grande famille de Seldjouk. Ces hordes belliqueuses, fanatisées par la loi du Coran, qui prescrivait aux disciples de Mahomet la conquête violente de toutes les consciences et l'établissement du règne universel de la foi musulmane, s'avançaient incessamment en suivant le cours du soleil, se partageaient les lambeaux épars de l'empire arabe dans la Syrie, de l'empire byzantin dans la vaste étendue de l'Asie-Mineure, et déjà déployaient leurs tentes en vue de Constantinople et non loin des eaux du Bosphore. Une victoire encore sur la civilisation décrépite des Grecs du Bas-Empire, et nulle puissance au monde n'eût été capable d'empêcher le successeur du premier Soliman de faire abreuver ses cavales dans les eaux du Danube, et d'en remonter le cours en se rapprochant du Rhin. Alexis Comnène, le faible empereur, avait sans doute une vue claire de la situation, lorsque dans son épouvante il venait faire confidence de ses appréhensions aux princes de l'Europe, au pontife de Rome, et aux Pères du concile convoqué à Plaisance sous la présidence du pape Urbain. Qui donc pourrait douter que la soumission de Nicée, la victoire de Dorylée, la prise d'Antioche et la défaite de Kerboghâ, ont certainement fait rétrograder l'Islamisme, aux dernières années du XI[e] siècle, et par suite sauvé l'empire grec et préservé l'Occident? Sans cette intervention si opportune des armes latines, qui donc eût empêché les bandes musulmanes de l'Orient de prendre pied à

Constantinople, de s'y fortifier, et de saisir la première occasion de pénétrer au sein de la famille européenne, pour aller, avec toutes les forces de l'Orient, donner la main à leurs coreligionnaires les Sarrasins d'Espagne, dont la domination, remontant au VIIIe siècle, paraissait si solidement affermie? Et quel nouveau Charles Martel eût été cette fois assez fort, ou assez heureux, pour barrer la marche victorieuse de ces fanatiques conquérants?

La première Croisade exerça sans doute encore d'autres influences, bonnes ou mauvaises, sur le développement de la civilisation moderne, sur l'étendue des connaissances géographiques et les destinées du commerce maritime et de l'industrie au moyen âge. Mais ces influences se confondent avec celles qu'il est juste d'attribuer aux guerres saintes prises dans leur ensemble; et il serait difficile aujourd'hui, sinon impossible, de les en dégager, et de faire la part exacte du contingent de la première Croisade dans la préparation des résultats généraux qui ont été obtenus. Nous devons donc nous borner à l'exposition succincte que nous venons de donner, et nous contenter d'ajouter aux autres résultats certains de la première Croisade, la précieuse découverte de la canne à sucre, que firent, dans leur trajet d'Antioche à Jérusalem, les Croisés du comte de Toulouse, par qui la connaissance ne tarda pas à s'en répandre dans les royaumes de l'Occident.

Quoi qu'il en soit des controverses passionnées auxquelles a donné lieu la question de savoir si les Croisades doivent être absoutes ou condamnées au tribunal de l'impartiale postérité, sans nous expliquer sur les

influences générales de ces expéditions, nous nous bornerons à déclarer ici qu'appréciée, non dans quelques-uns de ses détails, mais dans son ensemble, dans son but, dans sa marche, dans ses résultats définitifs, la première de ces guerres saintes nous apparaît comme revêtue d'un caractère de grandeur et de généreux entraînement qu'on ne peut méconnaître, et que ce serait accuser une incontestable indigence de vue, que de se montrer, en la jugeant, surtout frappé de quelques défaillances partielles, inséparables des temps d'ignorance où cette œuvre gigantesque s'accomplissait.

IV.

Nous nous sommes constamment efforcé, dans le cours de cette publication, de ne pas oublier que, dans l'exécution du plan que nous nous étions tracé, nous n'avions aucune thèse à soutenir, aucune théorie à faire triompher. Libre de toute préoccupation systématique, nous avons principalement appliqué notre attention à rechercher la vérité historique, en la dégageant, autant qu'il était en nous, des obscurités et contradictions que nous ont transmises les documents contemporains. Nous avons voulu, obscur chroniqueur des derniers jours, nous donner la tâche pénible de rassembler, en les discutant, les faits déjà connus, et de rendre à la lumière d'autres faits restés enfouis dans l'obscurité des dépôts que leur avait ouverts la science des temps anciens. A ce modeste rôle s'est bornée notre ambition. Néanmoins, tout en restant fidèle au précepte : ***Scribitur***

ad narrandum, non ad probandum, nous n'avons pas négligé de formuler à l'occasion les appréciations qui nous semblaient naturellement ressortir des événements dont le mouvant tableau venait se dérouler sous nos yeux. Mais nous n'avons point pensé qu'il entrât obligatoirement dans nos devoirs d'historien de pénétrer dans le domaine de la ***Philosophie de l'histoire***, dont le rôle est de rechercher, dans la succession des événements, toutes les données propres à l'édification des théories humanitaires qu'elle est appelée à faire triompher. Au chroniqueur, de rassembler les matériaux épars et d'enregistrer les faits ; au philosophe, de les mettre en œuvre, d'en déduire les conséquences fécondes, et de construire l'édifice des enseignements moraux dont ils renferment le germe impérissable.

Cette dernière tâche entraîne d'autres soins, et, pour le moment du moins, nous ne l'avons pas acceptée.

Qu'il nous soit permis de consigner ici l'expression de notre gratitude pour le concours empressé qu'a bien voulu nous prêter, dans l'exécution de nos plans et cartes-itinéraires, M. Laurent de Dignoscyo, dont le talent est si généralement apprécié. Nous sommes heureux de reconnaître aussi l'habileté avec laquelle l'œuvre de cet éminent artiste a été traduite par le burin de M. E. Rembielinski, graveur à Paris.

HISTOIRE

DE

LA PREMIÈRE CROISADE

CHAPITRE PREMIER.

Temps qui ont préparé les Croisades. — Pèlerinages à Jérusalem, avant l'invasion des Arabes.

C'était, aux premiers temps de l'Ère chrétienne, une coutume consacrée de visiter les lieux sanctifiés par l'œuvre mystérieuse de la Rédemption. A la vérité, Jérusalem, presque entièrement détruite, en l'an 70, par le fils de Vespasien, avait été saccagée de nouveau, soixante ans plus tard, par un lieutenant de l'empereur Adrien. Mais les souvenirs de la Passion ne s'étaient pas éteints, et les dieux que ce prince avait élevés sur les autels d'*Ælia Capitolina* (1), en avaient été chassés au commencement du IVe siècle par la main de Constantin, le plus illustre de ses successeurs. Le grand empereur avait voulu restituer à Jérusalem son ancien nom,

An 70 de l'Ère chrétienne.

(1) C'était le nom qu'Adrien avait imposé à la ville de Jérusalem, en la relevant de ses ruines, en même temps qu'il faisait à tous les membres de la nation juive la défense de pénétrer, à l'avenir, dans l'enceinte de ses murs.

et proclamer dans ses murs le culte du Christ, auquel il venait solennellement de se convertir. En l'année 335, un temple avait été consacré par ses soins au-dessus de la grotte du Saint-Sépulcre, et tous les lieux glorifiés par le mystère de la Passion étaient définitivement rendus à la vénération des Chrétiens de tous les pays. Quelques années auparavant l'impératrice Hélène, mère de Constantin, avait visité en grande pompe Jérusalem et découvert le bois de la vraie croix. De si hauts exemples de piété, un si noble pèlerinage, enflammaient le zèle des Chrétiens, et l'on vit de pieux voyageurs appartenant à toutes les classes, venir de toutes parts avec plus d'ardeur qu'autrefois, visiter les lieux où s'était accomplie la rédemption du genre humain. Les malheurs des temps, l'incertitude d'un avenir toujours menacé, quelquefois l'importunité d'un remords ou le trouble de la conscience, faisaient sentir le besoin d'un changement de scène ou d'une puissante expiation, et tournaient tous les cœurs vers les lieux d'où la foi chrétienne avait commencé à rayonner dans le monde. D'un autre côté, l'interprétation judaïque de ce passage d'un verset du psaume 131 : *Nous adorerons le Seigneur au lieu où ses pieds se sont reposés* (1), et d'un autre passage du treizième chapitre du livre de Tobie : *Jérusalem, cité de Dieu ! Les nations éloignées viendront à toi, et dans tes murs adoreront le Seigneur*, venait ajouter à l'entraînement général ; et la fin du IVe siècle vit le nombre des pèlerinages s'accroître dans des proportions considérables.

An 335.

Fin du IVe siècle.

Un grand nombre de pèlerins se laissèrent néanmoins aller au mouvement d'une inquiète curiosité, ou bien à la gloire

(1) Verset VIIe. *Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.* Il paraît que le texte hébreu disait simplement : « Nous nous prosternerons sur le « marchepied du tabernacle. »

qui s'attachait à l'accomplissement d'une si lointaine pérégrination, et n'ambitionnaient que la stérile approbation de leurs concitoyens. Beaucoup cédaient à des considérations moins avouables encore, et l'on dut bientôt reconnaître que des désordres de tous genres, des libertés excessives, avaient souvent fini par se mêler à ces actes d'une piété trop souvent indiscrète. Les choses même arrivèrent à ce point que plusieurs Pères de l'Eglise, au nombre desquels il faut compter Grégoire de Nysse et saint Jérôme, se crurent dans l'obligation de condamner la pratique des pèlerinages. « Ne « rêvez pas de longs voyages, disait saint Augustin ; mais « portez vos pas du côté où vous trouvez la foi ; car c'est « par l'amour, non par la navigation, que vous devez aller « au Seigneur qui toujours est présent en tous lieux. »

Toutefois ce désir pieux ou profane de visiter les lieux saints ne reçut pas de ralentissement, et la voix des docteurs ne fut que faiblement écoutée. Il faut convenir qu'outre l'avantage d'obtenir, par le seul fait du voyage, la rémission de tous ses péchés, une grande considération s'attachait, dans l'esprit des peuples, à l'acte de piété qu'accomplissait le pèlerin, et venait faciliter son œuvre en la rendant plus attrayante. Parti de sa ville natale, avec le consentement de sa famille et l'approbation de son évêque, qui, après examen des motifs du pèlerinage, lui avait remis la croix d'étoffe, la panetière et le bourdon, il savait que l'intérêt qui s'attachait à sa pieuse entreprise ne s'affaiblirait pas en route. Des itinéraires bien tracés, dont quelques-uns (1) sont parvenus jus-

(1) On avait, entre autres, l'*Itinéraire d'Antonin*, recueil officiel, dressé par ordre de cet empereur, vers le milieu du II[e] siècle ; l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, rédigé par un pèlerin d'Aquitaine, vers l'année 333 de notre ère, et qui était un extrait des itinéraires officiels de l'empire, accompagné des observations personnelles de l'auteur ; l'*Itinéraire de saint Antonin*, composé dans le VI[e] siècle.

qu'à nous, lui étaient fournis avec une espèce de passeport ou de recommandation. Des asiles et des hospices, un accueil généralement bienveillant, l'attendaient sur la ligne qu'il devait parcourir et ensuite au lieu de sa destination. Parfois même des navires, notamment ceux de la ville de Marseille, le conduisaient gratuitement, et dans tous les cas pour un prix considérablement réduit. A son retour il était fier de montrer et de distribuer les reliques qu'il rapportait; il était recherché, festoyé; les aumônes ne lui manquaient pas (1).

Le dévoûment du pèlerin n'était pas toujours purement volontaire. Tantôt c'était un enfant que ses parents avaient voué dès le berceau au pèlerinage de la Terre-Sainte, vœu téméraire qui manquait rarement de s'accomplir. Tantôt c'était un grand personnage, condamné pour ses crimes à visiter les lieux saints dans le plus complet dénûment, qui acceptait cette pénitence publique avec la plus entière et la plus persévérante soumission.

La sécurité dont jouissaient les pèlerins pendant les premiers siècles, naturellement affermie sous la domination des empereurs romains qui s'étendait sur la Palestine, fut à peine troublée par les diverses irruptions des barbares, Huns, Goths et Vandales. Les pèlerins rencontrèrent même le plus souvent des facilités inespérées dans la marche des armées envahissantes, respectés qu'ils étaient par des guerriers dont l'âpre courage commençait à se laisser amollir au contact de la foi nouvelle.

Ve et VIe siècles.

Les Ve et VIe siècles continuèrent à voir la ville sainte visitée par les pèlerins des diverses contrées du monde chré-

(1) Il y eut aussi plus tard d'autres lieux de pèlerinage; mais ils étaient moins saints, moins vénérés. Ce furent ceux de Rome, du Mont-Cassin, près de Naples, de Saint-Jacques de Compostelle, en Galice, des déserts de la Thébaïde, dans la Haute-Égypte, sans parler d'une multitude d'autres qui jouirent d'une célébrité moins grande.

tien ; et, sans parler de l'impératrice Athénaïs ou Eudoxie, femme de l'empereur Théodose II, qui termina dans la pénitence ses jours à Jérusalem, en l'année 460, les chroniques nous conservent le souvenir de quelques-uns de ces pèlerinages anciens.

Mais une tempête accourue de l'Orient devait bientôt passagèrement troubler cette longue sécurité. Dans les premières années du VIIe siècle, une armée persane, conduite par le roi Chosroës II, entra dans l'Asie-Mineure, pénétra dans la Syrie, battit les légions romaines, s'empara de la Palestine et des contrées voisines, pillant et dévastant les églises. La ville sainte fut violée, et ses habitants massacrés ou traînés en esclavage aussi bien que ceux des provinces environnantes (1). Le bois de la vraie croix fut, en l'année 614, emporté par Chosroës comme un brillant trophée de sa victoire, et pendant quelques années la religion mage fut triomphante aux lieux où s'était assis le berceau de la foi chrétienne. Mais cette profanation n'eut heureusement qu'un règne éphémère. Dès l'année 622 (2), la victoire revint aux Romains, et les adorateurs du feu furent battus et chassés de la Palestine et des autres possessions de l'Empire. Bientôt on put voir l'empereur Héraclius, vainqueur, mais plein d'humilité, monter pieds nus au Calvaire, portant sur ses épaules la croix sainte reprise au fils du roi des Perses (3),

Commencement du VIIe siècle.

An 614.

An 622.

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 2. Selon cet historien, la dépopulation qui suivit l'invasion de Chosroës, fut ce qui facilita le plus la conquête que les Arabes firent de la Syrie quelques années plus tard.

(2) Date devenue célèbre, à un autre titre, par la fuite de Mahomet à Médine, et qui a servi à fonder l'Hégire, ère des Mahométans, dont le commencement correspond au 16 juillet 622 de l'ère chrétienne.

(3) C'est en commémoration de ce glorieux événement, accompli en l'année 628, que l'Église a institué la fête de l'*Exaltation* de la Sainte-Croix, qui se célèbre tous les ans le 14 septembre ; la fête de l'*Invention* de la

puis ensuite fournir les fonds nécessaires pour la reconstruction des églises renversées par Chosroës. Un long cri de reconnaissance se fit entendre au sein de la famille chrétienne. C'est que la perspective d'une sécurité profonde s'ouvrait devant elle, et lui permettait de visiter, comme autrefois, non seulement la ville de Jérusalem et le tombeau de Notre Seigneur, mais aussi les autres lieux de la Palestine où semblaient respirer encore les souvenirs sacrés.

Sainte-Croix, par l'impératrice Hélène, en l'année 326, se célébrant annuellement le 3 mai.

CHAPITRE II.

Temps qui ont préparé les Croisades. — Pèlerinages pendant l'occupation des Arabes et jusqu'à l'invasion turque.

Pendant que les Chrétiens jouissaient en paix des facilités nouvelles que la victoire sur les Perses venait de leur ouvrir, une autre tempête, qui devait être à la fois plus violente et d'une plus longue durée, s'élevait menaçante et se grossissait au fond de l'Arabie. Mahomet venait d'apparaître, juste au moment où l'Orient tendait de toutes parts à s'affaisser et tombait en dissolution. Le titre, dont il se disait investi, de prophète chargé d'annoncer une foi nouvelle, la doctrine qu'il prêchait, annonçaient au monde l'avénement d'une grande rénovation, et déjà tenaient en suspens l'attention des hordes errantes dont il était entouré. Mais ses conquêtes et ses prédications n'avaient pas encore dépassé les limites de l'Arabie, sa patrie ; à peine depuis deux ans s'était-il fait ouvrir les portes de la Mecque, que la mort le surprit, en l'année 632 de l'ère chrétienne, laissant en héritage à ses disciples et à ses lieutenants son fanatisme et l'accomplissement de la mission qu'il s'était donnée.

Cet héritage avait été accepté avec un bouillant enthousiasme. Peu d'années s'étaient écoulées depuis sa mort, que déjà Omar Ier, son parent et son second successeur, continuant l'œuvre ébauchée du calife Abou-Bekr avait soumis la Syrie, l'Egypte et la Perse à la fortune des Musulmans. Dans les premiers jours de l'année 638 (de l'année 636 selon quelques-uns), Jérusalem, cette ville sainte promise par le coran aux enfants de l'Arabie, fut condamnée à voir flotter sur ses murs l'étendard du Prophète, tandis que le cousin de Mahomet foulait en maître le seuil du Saint-Sépulcre. Cependant la faible population qui restait à Jérusalem fut épargnée par Omar, qui lui permit de continuer l'exercice du culte chrétien et de réparer son église, celle du Saint-Sépulcre qui avait été ruinée par les Perses. Pendant le séjour de ce prince dans les murs de Jérusalem, il se fit montrer l'emplacement où avait été le temple du Seigneur, celui de Salomon, qui avait été rasé par Titus, mais dont les vestiges subsistaient encore, et qu'il ne faut pas confondre avec l'église du Saint-Sépulcre. Sur cet emplacement il fit élever à grands frais, et avec une somptuosité tout orientale, un temple nouveau, qui devint la mosquée d'Omar, et fut peu de temps après richement doté par les libéralités du fondateur (1).

Milieu du VIIe siècle.

Après la mort du calife Omar, le joug arabe s'appesantit sur la famille chrétienne. Les avanies de tout genre ne furent pas épargnées aux enfants du Christ, et ce ne fut qu'avec

(1) Le plus grand luxe fut apporté à cette construction, où furent prodigués les marbres et les bois les plus précieux. Au temps où Guillaume de Tyr écrivait son histoire, c'est-à-dire en 1182, on voyait encore au dedans comme au dehors de l'édifice une inscription arabe, tracée en mosaïque, que l'on croyait contemporaine de l'édification de cette mosquée, indiquant le nom du fondateur, le chiffre auquel s'était élevée la dépense, l'année de la fondation et celle de l'achèvement de l'édifice. *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 2 et 3.

peine d'abord qu'ils purent continuer l'exercice de leur culte. Plus tard ils trouvèrent quelques adoucissements aux rigueurs que l'islamisme faisait peser sur eux et des témoignages positifs établissent qu'au commencement du VIII[e] siècle les Chrétiens pouvaient, malgré le voisinage de la mosquée d'Omar, entretenir des lampes dans les églises qui renfermaient les objets de leur culte. On sait même qu'une foire attirait tous les ans à Jérusalem un grand concours de fidèles, qui pouvaient avec assez de liberté se livrer aux principales pratiques de leur foi. Une relation écrite par une religieuse de Heidenheim rapporte qu'un peu plus tard, toujours dans le VIII[e] siècle, l'évêque Willibald s'étant rendu sur les saints lieux avec toute sa famille, fut arrêté à Emèse (1) et conduit devant l'émir, qui, en présence d'un nombreux auditoire, rendit aux pèlerins ce témoignage : « J'ai souvent vu de ces hommes arriver de leur « pays, et j'ai reconnu qu'ils ne recherchent point le mal, « mais l'accomplissement de leur loi. » Ce témoignage et beaucoup d'autres documents prouvent bien que le cours des pèlerinages ne fut pas complètement interrompu sous la domination des premiers successeurs du Prophète. Néanmoins, au rapport des chroniqueurs, tous les mouvements politiques qui s'opéraient dans l'empire musulman se traduisaient pour les Chrétiens de la Terre-Sainte et pour les pèlerins d'Occident, en fréquentes alternatives de terreur et de sécurité, ce qui faisait dire à Guillaume de Tyr que les Chrétiens ressemblaient à un malade dont les douleurs croissent ou s'apaisent au gré des variations de l'atmosphère (2).

Commencement du VIII[e] siècle.

Enfin, vers le déclin du VIII[e] siècle et au commencement du IX[e], des jours plus heureux parurent s'annoncer pour les fidèles de la Palestine. L'empereur Charlemagne, qui

Fin du VIII[e] siècle, et commencement du IX[e].

(1) Aujourd'hui Homs ou Hems, dans la Syrie, entre Alep et Damas.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. 1[er], chap. 3.

avait contribué en Occident à rehausser l'éclat du Saint-Siége, entreprit de relever aussi la fortune des Chrétiens d'Orient, soit par les secours en argent qu'il leur envoya, soit par l'influence salutaire qu'il sut exercer sur l'esprit d'Haroun-al-Raschid, le plus illustre des califes abbassides de Bagdad (1). Ce Prince des Croyants d'ailleurs, qui avait des démêlés avec l'Empereur grec, avait intérêt à se ménager l'amitié des chefs de l'Occident ; et il savait que rien n'était plus propre à le conduire à ce résultat, que la protection des intérêts chrétiens aux lieux qui avaient été le berceau du Christianisme. Les disciples du Christ jouirent donc, sous le règne d'Haroun comme sous celui de ses premiers successeurs, d'une protection et d'une sécurité inacoutumées, qui continuèrent puissamment à ramener les pèlerins aux lieux sanctifiés par la vie et la passion du Sauveur. Mais cette passagère tranquillité n'assurait pas de tous points et pour toujours le service du culte chrétien dans la cité de Jérusalem. Bien des misères restaient encore. Une telle sécurité, toujours plus ou moins précaire, n'était jamais absolument complète, et se trouvait parfois cruellement compromise ; en

(1) La race des califes *Abbassides* d'Orient, qui avait succédé à celle des *Ommiades*, dont le séjour était à Damas, régna à Bagdad depuis la fin du VIII[e] siècle jusqu'après le milieu du XIII[e]. Elle fut particulièrement illustrée par les règnes du premier Al-Mansour, d'Haroun-Al-Raschid et d'Al-Mamoun, qui se montrèrent les zélés protecteurs des sciences et des lettres, pendant que leurs co-religionnaires d'Afrique portaient le ravage dans l'Occident, en Sicile et jusque dans les faubourgs de Rome. L'influence de Charlemagne sur le calife Haroun fut si grande, au dire de Guillaume de Tyr, que les Chrétiens d'Orient semblaient vivre sous la domination du prince franc plutôt que sous celle du calife. L'historien Eginhard nous apprend aussi que ce dernier poussa la condescendance jusqu'à concéder à son illustre allié la *propriété* du tombeau de Notre-Seigneur. *Sacrum illum et salutarem locum, ut illius potestati ascriberetur, concessit. Guillaume de Tyr*, liv. 1[er], chap. 3.

sorte que dans plus d'une circonstance l'Orient chrétien fut réduit à solliciter des subsides auprès des peuples de l'Occident (1).

Vers la fin du IXe siècle, plus de deux cents ans avant le départ de la première Croisade, deux moines apportèrent en Europe une lettre d'Hélie, patriarche de Jérusalem (2), ayant pour objet d'implorer des secours pour racheter les domaines et les vases sacrés, remis en gage aux Musulmans par les Chrétiens dans le but d'obtenir les fonds nécessaires à la reconstruction de leurs églises. Cette lettre rappelle les anciennes tribulations des sectateurs de la Croix, dont l'Europe sans doute devait déjà la connaissance aux récits pleins d'amertume des pèlerins. Elle fait connaître les espérances fondées sur la récente conversion d'un gouverneur de Jérusalem, et les facilités que les habitants de cette ville ont momentanément trouvées auprès des infidèles. Elle ajoute que, si les Chrétiens ne sont mis dans la possibilité de rentrer promptement dans la possession de leurs biens

Fin du IXe siècle.

(1) Aujourd'hui même, en 1851, cette foi dans la solidarité chrétienne et dans l'amitié des Francs, se montre en Syrie aussi vive qu'avant les croisades. Comment, sans elle, pourrait s'entretenir la résistance des Maronites, ces courageux représentants des croyances catholiques dans le Liban, au milieu des périls dont le fanatisme des Druses ne cesse de les entourer? Espérons qu'en échange de tant de constants efforts pour maintenir la foi chrétienne autour de son berceau, l'Europe enfin aura pour ces frères d'Orient d'autres arguments que les paroles éloquentes de nos poètes et de nos hommes de la tribune aux harangues !

(2) Cette lettre curieuse, portant la date de l'année 881, est rapportée par Achéri, dans son *Spicilegium veterum scriptorum*. Elle est adressée à Charles-le-Jeune, à tous les princes de l'illustre race du grand empereur Charles, aux rois de tous les pays des Gaules, aux comtes, aux évêques, aux abbés, ... aux saintes sœurs, à tous les adorateurs de Jésus-Christ, aux femmes illustres, aux princes, aux ducs, et à tous les catholiques et orthodoxes de tout l'univers chrétien. Voyez la pièce n^{o} I, dans le recueil de nos *Pièces justificatives*.

engagés, on ne tardera pas à voir les pauvres et les moines en proie aux horreurs de la faim, les esclaves chrétiens déchus de l'espoir d'être rachetés, et l'huile manquer aux cérémonies du culte. Cette lettre se termine par un appel à la solidarité qui doit unir tous les membres de la grande famille chrétienne.

Seconde moitié du Xe siècle. Dans la seconde moitié du Xe siècle, l'empereur grec Nicéphore Phocas, profitant habilement des dissensions qui régnaient à la cour des califes, et de l'affaiblissement qui en était la suite, reprit l'offensive contre les Sarrasins. Le sort des armes ne tarda pas à remettre les Grecs en possession de la Cilicie, d'Antioche et d'une partie de la Syrie. Mais ces victoires mêmes furent fatales aux Chrétiens de la Palestine, qui sentirent le joug mahométan s'appesantir sur eux, et virent même leur patriarche condamné à mourir sur un bûcher. Malheureusement les premiers succès des Chrétiens ne furent pas de longue durée. Leur armée fut surprise et battue sur les bords du Tigre, et un grand nombre d'entre eux se virent conduire en esclavage. A la mort de Nicéphore,
An 969. en 969, un long cri de douleur s'éleva parmi les prisonniers chrétiens, que l'empereur Jean Zimiscès, meurtrier et successeur de Nicéphore, semblait avoir oubliés sur la terre étrangère. « Dieu vous demandera compte, au jour du jugement, « lui écrivirent-ils, de l'abandon dans lequel gémissent les « soldats du Christ sur une terre éloignée.» Ce douloureux appel fut entendu. Jean Zimiscès, secondé par les Chrétiens de Syrie et d'Arménie, organisa contre les infidèles une vaste expédition, à laquelle il paraît que les Occidentaux, notamment les Vénitiens, prirent une part indirecte. Déjà,
An 972. en l'année 972, Damas, le Liban, Jérusalem, étaient rentrés en la possession des Grecs, lorsque quatre ans plus tard le poison vint mettre un terme aux jours et aux victoires de l'empereur Zimiscès. Cet événement rétablit la fortune des

Sarrasins ; et par le sort de la guerre Jérusalem retomba, non plus comme précédemment sous l'empire des califes de Bagdad, mais sous celui des califes fatimites (1) qui régnaient en Egypte et avaient entrepris d'élever leur puissance sur les débris de celle des Abbassides affaiblis.

Les Chrétiens se félicitèrent d'abord de la fortune qui les avait fait passer sous l'autorité de ces nouveaux maîtres, dont le joug leur sembla plus léger que celui des califes d'Orient. Ils crurent entrevoir la fin de leurs maux, que les événements de la guerre n'avaient fait qu'appesantir sur eux. On les vit en effet, sous le gouvernement des premiers califes d'Egypte, reprendre confiance, et avec plus de liberté que jamais vaquer aux opérations de leur négoce, établir des foires, relever leurs hospices et leurs églises, et enfin appeler à eux l'affluence des pèlerins de toutes les parties du monde chrétien. Mais l'avènement qui eut lieu en l'année 996, du calife fatimite Hakem-Biamrillah, fils d'une An 996.
mère chrétienne, nommée Marie, et neveu d'Oreste ou Jérémie patriarche de Jérusalem, vint promptement mettre un terme à cette confiante sécurité, et donner un nouveau cours au régime de terreur sous lequel les enfants du Christ avaient été si longtemps courbés. Le poids de la tyrannie qui pesait sur les Chrétiens de Palestine, comme sur les pèlerins d'Occident qu'une préoccupation pieuse ou les nécessités d'une solennelle expiation ne cessaient d'amener à Jérusalem, ne tarda pas à s'appesantir d'une manière plus odieuse encore que par le passé. Les exigences devenaient excessives, les rigueurs plus intolérables. Les rançons les plus arbitraires, les avanies les plus insultantes, attendaient les Croisés au

(1) La dynastie des califes *Fatimites*, sectateurs d'Ali, qui régnait en Egypte et sur le nord de l'Afrique, avait pris naissance vers l'an 909 de Notre Seigneur. Elle subsista jusqu'en l'année 1171, époque à laquelle le turc Saladin lui substitua sa propre dynastie, celle des *Ayoubites*.

seuil même du Saint-Sépulcre ; et les plus grands seigneurs ne pouvaient s'y soustraire, et se trouvaient quelquefois réduits à user d'adroits subterfuges pour en dissimuler la honte. Nous n'en citerons qu'un seul exemple. Les chroniques rapportent que, vers l'année 1009, le comte d'Anjou, Foulques III, dit Nerra ou le Noir, muni des lettres et de la bénédiction du pape Sergius IV, avait entrepris le voyage de Jérusalem pour expier le meurtre de sa femme Elisabeth et l'incendie de la ville de Saumur. Arrivé au terme de son long voyage, le comte Foulques ne put obtenir la permission de pénétrer dans la cité sainte, qu'à la condition de payer une somme considérable, soit pour lui-même, soit pour les nombreux pèlerins que leur extrême indigence condamnait à errer autour des murs sans pouvoir en franchir l'enceinte. Mais lorsque les Chrétiens introduits dans la ville, se présentèrent au devant du Saint-Sépulcre, ils en trouvèrent les portes fermées. Toutefois, comme la haute naissance du comte était connue, on lui fit dérisoirement entendre que toutes prohibitions seraient levées s'il consentait à répandre d'odieuses souillures sur la croix et le tombeau du Seigneur. Foulques-Nerra cédant à la nécessité feignit de se soumettre à ce qu'on exigeait de lui ; et bientôt, muni d'une vessie de bélier remplie de vin blanc convenablement cachée sous ses vêtements, et trompant la vigilance des gardiens, il parut se prêter à la profanation (1). Après quoi, rien ne s'opposa plus

Vers l'an 1009.

(1) « Nempe cognito quod vir Dei alti sanguinis esset, deludendo dixe- « runt nullo modo ad sepulcrum optatum pervenire posse, nisi super « illud et crucem dominicam mingeret ; quod vir prudens licet invitus « annuit. Quæsitâ igitur arietis vesicâ, purgatâ atque mundatâ, et optimo « vino albo repletâ ; quin etiam apte inter ejus femora posita est, et « comes discalceatus ad sepulcrum Domini accessit, vinumque super « sepulcrum fudit ; et sic ad libitum cum omnibus suis intravit. » *Gestes des Consuls* ou Comtes *d'Anjou*, par un moine bénédictin, tome x du

à ce que le comte et ses compagnons vinssent faire librement leurs adorations au pied du Saint-Sépulcre. Cet événement ne saurait se rapporter à une époque antérieure aux derniers mois de l'année 1009, puisque le pape Sergius, qui avait donné des lettres au comte d'Anjou, n'était monté sur le trône pontifical que dans l'intervalle écoulé entre le 17 juin et le 24 août de la même année, et qu'il faut tenir compte de la durée du voyage du comte Foulques. Ce pèlerinage dut précéder de fort peu de jours l'époque de la destruction de l'église du Saint - Sépulcre , ordonnée par le calife Hakem.

Les mêmes chroniques nous apprennent que Robert Ier, duc de Normandie, père naturel de Guillaume-le-Conquérant, partit pour Jérusalem en l'année 1035, afin de *satisfaire à Dieu*, et d'expier selon la dévotion du temps le crime d'empoisonnement dont il s'était rendu coupable envers son frère Richard III, auquel il avait succédé (1). A son retour, ce prince mourut, lui-même empoisonné, le 2 juillet de la même année dans la ville de Nicée, et sa dépouille mortelle fut confiée à l'église de Sainte-Marie de la même ville. An 1035.

Le caractère irrésolu du calife Hakem et ses cruels instincts furent également funestes aux Chrétiens, aussi bien que la fantaisie sacrilége de se faire élever des autels, à laquelle

Recueil des historiens des Gaules et de la France, par Dom Bouquet. Voyez aussi, au même volume, l'*Histoire du couvent de St-Florent*, par un moine de Saumur. Le premier de ces deux chroniqueurs ajoute que le comte Foulques, en se baissant pour embrasser le saint tombeau, détacha avec les dents, sans que les gardiens s'en aperçussent, un fragment de la pierre, qui sembla s'amollir au contact de ses larmes, et qu'à son retour il rapporta un morceau de la vraie croix, et bâtit à Loches, près de l'Indre, une église sous l'invocation du Saint-Sépulcre.

(1) *Gestes des Consuls* ou Comtes *d'Anjou*, par un moine bénédictin, tome x du *Recueil des historiens*.

An 1009. il ne craignit pas de s'abandonner (1). En l'année 1009 (2), au rapport de deux chroniques contemporaines, les Juifs d'Orléans, jaloux de l'influence que les Chrétiens venaient récemment de prendre en Orient et surtout à Jérusalem, députèrent au nouveau calife fatimite un moine défroqué, du couvent de Moûtiers, nommé Robert. Ce moine apostat portait, renfermée à l'intérieur d'un bâton, une lettre écrite en caractères hébraïques, par laquelle les Juifs faisaient savoir au sultan Hakem que le désir de visiter le tombeau du Christ devenait de jour en jour si impérieux en Occident, que l'on pouvait être assuré que l'affluence des pèlerins menacerait d'anéantir la puissance des Musulmans, à Jérusalem, autant de temps que resterait debout ce monument du culte chrétien. Cette lettre allait même jusqu'à dire qu'une armée formidable se rassemblait chez les Francs, pour passer en Orient et porter aux Sarrasins une guerre d'extermination. A la réception de cet avis le calife égyptien, soit qu'il fût véritablement effrayé des dangers que faisait entrevoir cette communication, soit que seulement il voulût donner à ses peuples un gage éclatant de sa haine contre les Chrétiens, gage qu'il pouvait croire nécessaire à cause du culte professé

(1) Les Druses, nation belliqueuse de la Syrie, considèrent ce prince égyptien comme étant le fondateur de la secte à laquelle ils sont attachés, et professent pour sa mémoire une sorte de culte ou d'adoration.

(2) La chronique d'Adémar de Chabannes rapporte que la destruction de l'église du Saint-Sépulcre eut lieu en l'année 1010, année qui selon lui fut marquée, aux nones d'octobre, par une éclipse de lune. Or, les auteurs de *l'Art de vérifier les dates*, nous apprennent qu'en 1010 il n'y eut point d'éclipse de lune pendant ce mois là ; qu'au contraire il y en eut une totale le 6 octobre de l'année 1009, jour qui correspond au 2 des nones d'octobre de cette dernière année. Il y a donc lieu de donner, comme nous l'avons fait, la préférence à la date fournie par la chronique de Raoul Glaber, et de fixer le voyage du comte Foulques, et la destruction du Saint-Sépulcre aux derniers mois de l'année 1009.

par sa mère, s'empressa d'expédier des ordres pour que l'église du Saint-Sépulcre, ou *de la Résurrection*, comme la nomme Guillaume-de-Tyr, fût rasée jusqu'en ses fondements, aussi bien que l'église de Saint-Georges, objet de la vénération des Chrétiens dans la ville de Ramlé, l'antique Arimathie ; et cet ordre ne fut que trop fidèlement exécuté par les soins du gouverneur de cette dernière ville, nommé Hyaroë (1). Après l'accomplissement de son odieuse mission, l'émissaire des enfants d'Israël revint à Orléans. Mais bientôt, reconnu et dénoncé par un compagnon de traversée, il se vit saisi, battu de verges et brûlé vif aux portes de la ville, après qu'on lui eût arraché la confession de son crime ; et cette exécution fut suivie d'une des plus furieuses persécutions qui ait jamais été dirigée contre la nation juive (2). Nous ferons ici la remarque qu'en général il faut se tenir en garde contre ces accusations souvent irréfléchies, qui dans tout le cours du moyen âge manquaient rarement de précéder les grandes persécutions dont le peuple juif était à la veille de devenir l'objet ; mais qu'il ne faut pas considérer comme tout à fait improbables ces tentatives des Juifs, qui avaient pour but de ruiner en Orient et surtout à Jérusalem l'influence de la grande famille chrétienne, qu'ils considéraient comme leur plus mortelle ennemie. Remarquons en-

(1) *Chronique d'Adémar de Chabannes.* — *Raoul Glaber*, liv. III, chap. 7. — *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 4. — Le moine Raoul Glaber affirme que l'intérieur du saint tombeau résista à la violence des démolisseurs, et que cinq années après la destruction du temple qui le renfermait, c'est-à-dire vers l'année 1014, des travaux furent entrepris pour la reconstruction de ce temple, en pierres taillées et polies, par ordre de Marie, la mère chrétienne du calife Hakem. — L'église du Saint-Sépulcre ou de la Résurrection avait été primitivement bâtie par Constantin-le-Grand, puis reconstruite par ordre de l'empereur Héraclius.

(2) *Raoul Glaber*, liv. III, chap. 7.

core que ces bruits de prochaine invasion des territoires musulmans, dont les Juifs se rendaient les échos, n'étaient point, quoi qu'on en ait dit, dépourvus de fondement réel. Nous verrons tout à l'heure qu'à partir du pontificat de Sylvestre II, les papes s'efforçaient d'entretenir l'esprit de haine et d'hostilité qui animait les Chrétiens contre les ennemis de leur foi, et qu'à la nouvelle de la destruction du temple de Jérusalem, une lettre encyclique de Sergius IV, tenta de provoquer une immense levée de boucliers contre les Sarrasins en possession de la Terre-Sainte.

Ces brutales exécutions ne furent pas les seuls témoignages de la haine que le sultan Hakem-Biamrillah portait au Christianisme. Bientôt on vit ce prince s'efforcer de susciter et d'entretenir les jalouses susceptibilités des Musulmans, qui voyaient avec peine les enfants du Christ rester seuls chargés de la perception des impôts et de quelques autres emplois dans l'administration ; et il ne vint que trop facilement à bout d'assurer l'accomplissement de cette odieuse machination, dirigée contre des hommes qui ne cessaient de se montrer inoffensifs. Bientôt la fureur de ces peuples fanatiques ne connut plus de bornes ; et l'on vit sous les plus légers motifs s'organiser une vaste persécution contre les Chrétiens, et leur sang couler à flots sur les rivages du Nil, comme sur la terre de Palestine et dans toute l'étendue de la Syrie. Le moindre prétexte, la plus fugitive occasion, servait la haine aveugle des ennemis du nom chrétien. Un matin il arriva que le cadavre d'un chien fut trouvé gisant dans le vestibule d'une mosquée. Les Egyptiens ne manquèrent pas d'accuser de cette profanation les sectateurs de la Croix. Une vive agitation s'en suivit, et des rassemblements tumultueux se formèrent aussitôt. Déjà des vociférations et des cris de mort s'échappaient de toutes les bouches ; les glaives étaient tirés ; une catas-

trophe générale paraissait inévitable. A cet instant de suprême attente, un jeune chrétien va spontanément se présenter aux chefs musulmans, se déclare auteur de la profanation, et s'offre en expiation d'une faute qui n'est pas la sienne, faute commise en haine des Chrétiens par un infidèle (1). Aussitôt la fureur populaire se calme; le flot menaçant se retire; le fer musulman tranche une vie héroïque; le peuple chrétien est sauvé...., et le nom du libérateur s'efface de toutes les mémoires!

Aux motifs de persécution que nous avons signalés, il faut encore ajouter, d'une part, la grande affluence de pèlerins qui circulaient dans les rues de Jérusalem, et, par leur seule présence, semblaient devenir une cause permanente d'inquiétude pour les enfants du Prophète; d'autre part, la terreur qu'inspiraient aux Sarrasins les démonstrations hostiles que venaient faire sur les côtes de Syrie les vaisseaux de quelques unes des nations maritimes de l'Europe. On ne pouvait enfin ignorer en Orient combien étaient ardentes les prédications du moine Gerbert (2), qui depuis monta sur le trône pontifical sous le nom de Sylvestre II. Ce fougueux religieux, après avoir été personnellement témoin des outrages prodigués sur la Terre-

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 5. — C'est à ce glorieux événement que le Tasse paraît avoir emprunté le touchant épisode d'*Olinde et Sophronie*, qu'on lit au second chant de la *Jérusalem délivrée*. Il est à remarquer qu'aucune chronique n'a transmis à la postérité le nom de ce généreux sauveur de la famille chrétienne de Jérusalem.

(2) Gerbert, issu d'une pauvre famille d'Auvergne, fut un des plus savants hommes de son temps. Appartenant à l'Ordre célèbre des Bénédictins, il lui fut donné d'avoir pour élèves deux princes, dont l'un devint empereur et l'autre roi, Othon III et Robert, fils de Hugues Capet. Il fut nommé archevêque de Reims, puis de Ravenne, et enfin élevé, en l'année 999, sous le nom de Sylvestre II, sur la chaire pontificale, qu'il occupa pendant quatre années.

Sainte aux sectateurs du Christ, s'était donné la mission de faire germer des pensées de vengeance dans l'âme des Chrétiens d'Occident, et de soulever l'Europe contre les oppresseurs de la foi chrétienne en Asie, ainsi que le
An 1003. témoigne la lettre adressée en l'an 1003 par ce pontife, au nom de l'Église de Jérusalem, à toute la Chrétienté (1).

Ces traditions de haine contre les ennemis du nom chrétien s'étaient conservées parmi les premiers successeurs de Sylvestre, et la récente découverte, faite par M. J. Lair,
An 1010. d'une lettre encyclique adressée, vers l'année 1010, par le pape Sergius IV, en apprenant la destruction du temple de Jérusalem, aux rois, aux princes, et à tout le clergé du monde catholique, nous apprend que les idées de Gerbert avaient germé dans la tête de ses premiers successeurs. « Nous apprenons, dit le pape, par des envoyés arrivés de « l'Orient, que le sépulcre du Sauveur vient d'être renversé « de fond en comble par les Payens. Rome et toutes les « Églises en sont troublées et plongées dans la conster- « nation...... Que les Chrétiens sachent que j'ai formé le « dessein de m'embarquer en personne dans un port de « mer, pour aller, s'il plaît à Dieu, détruire les enfants « d'Agar et restaurer le saint tombeau...... Nous voulons, « avec l'aide de tout le peuple chrétien, des Italiens, des « Vénitiens et des Génois, armer cette année même, mille « navires pour aller débarquer en Syrie et venger le Ré- « dempteur et son tombeau....... Nous faisons savoir que « déjà un grand nombre d'habitants des villes situées sur « le bord de la mer nous ont écrit pour nous annoncer « qu'ils vendent leurs biens, équipent des vaisseaux, fa- « briquent des armes, et se préparent à traverser les mers

(1) Voyez cette lettre de Gerbert au numéro II de nos *Pièces justificatives*. Voyez aussi les *Annales ecclésiastiques*, de Baronius, année 1003, n° 6.

« pour venger le Saint-Sépulcre...... Nous ordonnons donc
« que dans toutes les églises et toutes les provinces, chacun,
« grands et petits, observe la paix, parce que sans la paix
« nul ne peut servir Dieu...... Que ceux donc qui voudront
« combattre pour le Seigneur viennent se ranger auprès de
« nous. Que ceux qui ne voudront pas faire partie de l'ex-
« pédition nous envoient leurs offrandes pour équiper des
« navires et préparer des armes, et les déposent dans les
« mains de l'évêque Jean, afin de remplir ainsi le ban
« pontifical et de compter parmi les défenseurs de Dieu (1). »
L'histoire ne fait aucune mention de cette expédition, qui manqua soit par la mort prématurée du pape, soit par défaut de concours suffisant, soit enfin par toute autre cause restée inconnue.

A tous les maux qui pesaient si cruellement sur la famille chrétienne, à l'arbitraire des taxes, aux violences souffertes soit dans la personne des disciples du Christ, soit dans celle de leurs femmes ou de leurs enfants, étaient, comme nous l'avons dit, venus se joindre la profanation et le renversement d'un grand nombre d'églises, la dispersion des Chrétiens de Jérusalem. D'autres causes, d'un ordre tout différent, vinrent encore apporter du trouble dans les esprits. Le deuil en effet de la nature sembla vouloir s'as-

(1) Cette lettre encyclique de Sergius IV, dont nous venons de donner un extrait, a été publiée pour la première fois par M. J. Lair, dans un des numéros de l'année 1857 de la *Bibliothèque des Chartes*, d'après une copie du onzième siècle, conservée à la Bibliothèque impériale, *Chartes de Baluze*, *Bulles*, nº 2. Nous sommes heureux de faire figurer, sous le numéro 2 *bis* de nos *Pièces justificatives*, ce précieux document historique, qui jusqu'ici avait échappé aux recherches des écrivains qui ont écrit sur les Croisades. Cette pièce mentionnant la destruction de l'église du Saint-Sépulcre, qui eut lieu vers la fin de l'an 1009, nous paraît devoir être rapportée à l'année 1010, ou 1011 au plus tard.

socier aux calamités de ce temps ; et les peuples ne virent pas sans effroi les eaux du Nil, et le Bosphore qui baigne Constantinople, rouler des glaces pour la première fois, et des villes entières bouleversées par d'affreux tremblements de terre qui se renouvelèrent pendant plusieurs mois. Les contrées de l'Orient n'étaient pas seules en proie à ces terreurs, fondées sur le renversement des éléments et de l'ordre moral. Une comète, des feux errants, des pluies de pierres observées à Joigny, dans la Champagne, avaient aussi porté l'épouvante au sein des populations de l'Occident (1). D'un autre côté, les colères qu'avait soulevées la nouvelle des désastres qui pesaient sur les Chrétiens de Palestine, se trouvaient coïncider avec l'étrange appréhension de la fin prochaine du monde, qui s'était emparée des esprits aux approches de l'an mille. Il faut voir au livre Ier, chap. 8, de l'*Histoire de Guillaume de Tyr*, comment, dans l'Occident et dans presque tout le monde chrétien, les désordres, les corruptions de tous genres et les plus honteux dérèglements de mœurs avaient, dans les dernières années du Xe siècle, fait irruption dans toutes les classes de la société; comment la foi, la justice et la charité s'étaient retirées du milieu des hommes, au point que la fin des temps paraissait prochaine, et que le chaos semblait prêt à rétablir son ancien empire sur la création; comment les rapines, les brigandages et les attaques à main armée s'exerçaient avec impunité sur les grandes routes, au sein des

Approche de l'an 1000.

(1) Quant à ces pluies de pierres, dont la chute, le jour comme la nuit, ne blessa jamais personne, le moine de Cluny, Raoul Glaber, atténue singulièrement la portée que les peuples leur assignèrent, en assurant que plusieurs voisins d'Arlebaud, sur les terres duquel ce phénomène s'était reproduit plusieurs années de suite, reconnurent dans ces pierres miraculeuses quelques unes des bornes qui avaient servi à marquer les limites de leurs champs. *Raoul Glaber*, liv. II, chap. 10.

villes et jusque dans les asiles des églises, qui n'étaient plus respectés. Il faut y voir comment les princes des peuples, eux-mêmes, ne craignaient pas de jeter leurs sujets dans les cachots pour les dépouiller plus facilement, et allaient promenant, sous le plus léger prétexte, le meurtre et l'incendie sur les terres de leurs voisins, sans aucun respect pour la foi des traités ; comment enfin tous ces désordres se commettaient sous les yeux des gens d'église, qui s'y associaient par leur conduite scandaleuse, et restaient sans voix pour s'y opposer, semblant, dit l'archevêque de Tyr, être devenus des *chiens muets, destitués de la faculté d'aboyer.*

Le chroniqueur Raoul Glaber ne fait pas un tableau moins saisissant des calamités qui fondirent sur l'Occident aux approches de l'an mille. Cinq années de famine se succédèrent dans le monde entier. Des pluies torrentielles, qui durèrent trois années consécutives, empêchèrent d'ensemencer les champs. Là où l'ensemencement fut possible, la mesure de grains confiée à la terre ne rendit tout au plus qu'un sixième à l'époque de la moisson. Ce fléau, venu d'Orient, arriva dans la Gaule et la Grande-Bretagne en passant par la Grèce et l'Italie. Des maux effroyables furent la suite de l'intempérie des éléments. Beaucoup de personnes appartenant aux basses classes du peuple moururent de faim, ou ne purent soutenir leur triste existence qu'en faisant leur pâture des plus vils aliments, tels que la chair des reptiles et des bêtes immondes, ou bien en se nourrissant de pains dans la composition desquels on faisait entrer une certaine quantité d'argile blanche mêlée à de la farine. Quelques-uns même furent réduits à se nourrir de chair humaine, les plus douces affections de famille et de consanguinité étant mises à l'écart, au point que la plume se refuse à retracer certains détails des scènes d'horreur dont la faim devint

l'instigatrice dans le sein des familles. On alla, dit le chroniqueur, jusqu'à déterrer les cadavres pour s'en repaître. Un habitant des bords de la Saône, convaincu d'avoir présenté au marché de Tournus de la chair humaine, qu'il avait préalablement fait cuire, fut condamné au supplice du feu, aussi bien qu'un malheureux dont tout le crime était d'avoir, pressé par la faim, déterré et mangé de cette même chair qu'on avait enfouie. Un jour on découvrit dans la forêt de Châtenay, à trois milles de Mâcon, près d'une chapelle élevée sous le vocable de Saint-Jean, le repaire d'un misérable qui égorgeait les voyageurs et faisait de leur chair un horrible festin. Quarante-huit têtes humaines furent trouvées chez lui. Ce monstre fut aussitôt garrotté et livré aux flammes. « Nous avons, dit froidement le moine de Cluny, auteur du « récit, nous avons nous-même été présent à cette exécu- « tion (1). » Pour surcroît de calamités, vers le même temps, les armées des Sarrasins d'Afrique vinrent s'abattre sur les côtes d'Espagne, et promenèrent à plusieurs reprises le ravage et la mort sur toute la péninsule et jusqu'à la grande chaîne des Pyrénées (2).

L'excès des maux effroyables sous lesquels était courbée la grande famille chrétienne avait incliné les esprits vers la singulière croyance en la fin du monde devant coïncider avec la clôture du siècle, qui se répandit on ne sait comment aux approches de l'an mille. Chacun aspirait à se préparer à cette grande et prochaine réparation du mal moral qui s'était répandu dans la société. Chacun ambitionnait le privilége de se trouver en personne sur la terre consacrée par le mystère de la rédemption, le jour où, suivant l'opinion commune, devait éclater le second avénement du Fils de l'Homme qui

(1) *Chronique de Raoul Glaber*, liv. II, chap. 9, et liv. IV, chap. 4.

(2) *Chronique de Raoul Glaber*, liv. II, chap. 9.

était partout annoncé. On avait hâte de se dépouiller de ses biens au profit de fondations pieuses ; on ne bâtissait plus, même des églises (1) ; on faisait publiquement pénitence, et le nombre des pèlerinages s'accroissait parmi toutes les classes dans des proportions jusqu'alors inconnues.

Enfin, l'année 1021 fut signalée par la mort du tyran Hakem-Biamrillah, qui périt assassiné par un de ses coreligionnaires. Grâce d'abord à l'intervention de l'empereur Romain III, Argyre, surnommé *Héliopolitain*, les Chrétiens respirèrent, sentirent renaître l'espoir, et purent, à l'aide des secours que leur fit plus tard passer l'empereur grec Constantin Monomaque, reprendre les travaux de construction de l'église du Saint-Sépulcre, qui fut achevée en l'an 1048, sous le patriarchat de Nicéphore (2). Tel était pourtant An 1021.

(1) Cette terreur, inspirée par la croyance en la fin du monde, qui avait été fatale à tous les genres de progrès, cessa aussitôt que l'an mille, qui fermait la marche du Xe siècle, eut achevé de fournir sa carrière. On peut lire au liv. III, chap. 4, de la chronique de Raoul Glaber, moine de Cluny, avec quelle ardeur les Chrétiens s'empressèrent, à l'avénement du XIe siècle, de restaurer leurs églises et leurs monastères, de rebâtir même, dans de meilleures conditions d'art, ceux de ces monuments qui n'avaient pas besoin de restauration. « Aux terreurs populaires, disions-« nous dans une précédente publication, avait succédé une confiance que « venait de justifier l'événement ; et, comme on devait s'y attendre, une « réaction s'était opérée, puissante et favorable, au progrès des lettres et « de l'art architectural. Une activité prodigieuse fut partout développée, « et de belles églises, d'un caractère tout nouveau, s'élevèrent en grand « nombre en France, en Allemagne, en Italie. Ce fut, pour l'architecture « religieuse, une véritable renaissance, qui trancha sur le passé plus « heureusement que ne devait le faire, plus tard, la grande Renaissance « du XVIe siècle. » Voyez notre *Manuel d'architecture religieuse au moyen âge*. Paris, Didron, 1848.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. Ier, chap. 6. — Marin Sanuto, *Liber secretorum*, liv. III, partie 3, chap. 8. — La reconstruction dont il est ici question, fut sans doute la reprise et l'achèvement des travaux qui avaient

l'abaissement de la condition des Chrétiens de Palestine, que, malgré l'adoucissement réel résultant de la mort du calife égyptien qui les avait si cruellement opprimés, ils se voyaient encore journellement condamnés à souffrir les plus dégradants outrages. Les plus dures humiliations, rapporte Guillaume de Tyr, les crachats, les soufflets, les chaînes, les prisons, les supplices et la mort même ne leur étaient pas épargnés sous la domination des Égyptiens, comme précédemment sous celle des Perses. Mais combien le règne des Turcs devait, ajoute le chroniqueur, peser plus lourdement encore sur le peuple de Dieu (1)!

Cependant le mouvement qui poussait les populations vers la Terre-Sainte s'accélérait de jour en jour, quoique la pensée d'une prochaine fin du monde fût devenue complètement étrangère à cet entraînement, depuis qu'on avait vu le monde traverser cette grande épreuve et survivre à l'avénement du XI[e] siècle. De toutes parts on voyait les pèlerins quitter à l'envi leurs chaumières, leurs villes, leurs châteaux, et cheminer en troupes nombreuses. Insensiblement ces rassemblements tumultueux et sans discipline se grossirent et finirent par devenir si considérables qu'ils reçurent des contemporains le nom d'*armées du Seigneur* (2), quoiqu'il ne fût

été ordonnés, vers l'an 1014, par Marie, mère chrétienne du sultan Hakem, du vivant même de son fils. Baronius, dans ses *Annales ecclésiastiques*, année 1064, n° 43-56, nous apprend que, lors de l'expédition des sept mille pèlerins, conduits par un archevêque de Mayence, dont il sera bientôt question, la ville de Jérusalem était encore couverte des ruines opérées par le calife Hakem, et que les pieux pèlerins contribuèrent, par leurs aumônes, à les faire en partie disparaître.

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. 1[er], chap. 6.

(2) Bollandistes, *Acta sanctorum*, tome IV, 23 juin, chap. 5, § 32. « Jam quippe sub ejus contubernio tanta tamque multiplex copia populi « coierat (*Pontifex*), ut *Exercitus Domini* diceretur. »

pas encore question du grand ébranlement des croisades qui devait éclater dans les dernières années du XI[e] siècle. Le plus habituellement ces troupes de pèlerins dirigées sur Constantinople, trouvaient dans cette ville un accueil empressé. Mais il n'en fut pas toujours ainsi. En représailles des hostilités que les Normands venaient de commettre contre la Pouille, qui alors était une possession grecque, le passage sur les terres impériales fut interdit par l'empereur Basile II, vers l'année 1016, et tous les pèlerins latins sans distinction furent arrêtés et conduits dans les prisons de Constantinople (1). Toutefois cette rigueur inusitée n'eut qu'une durée passagère, et ne s'étendit pas au-delà de l'année 1019. Vers l'an 1016.

Le zèle qui poussait en avant les populations de l'Occident ne parut point ralenti par cette suspension momentanée des bonnes dispositions de la cour de Byzance. Quelques années avant le milieu du XI[e] siècle, un abbé du monastère de Saint-Viton, nommé Richard, partit pour le pèlerinage des lieux saints, suivi de 700 pèlerins défrayés par le duc de Normandie. Jamais jusqu'alors une si grande multitude d'hommes ne s'était associée pour accomplir en commun ce périlleux devoir de la dévotion qui était alors en honneur. Parvenus à Constantinople, les pèlerins furent accueillis avec beaucoup de bonté par l'empereur et le patriarche. Puis ils continuèrent paisiblement leur marche sur Jérusalem, où ils purent faire leurs adorations au pied du Saint-Sépulcre, auprès duquel il leur fut donné d'assister, le samedi-saint, veille de la fête de Pâques, à l'apparition miraculeuse du feu sacré qui se reproduisait chaque année (2). Vers le milieu du XI[e] siècle.

(1) *Chronique d'Ademar de Chabannes*, années 1016 à 1019, au *Recueil des historiens*, de Dom Bouquet, tome x, page 156.

(2) *Chronique d'Ademar de Chabannes*, D. Bouquet, *Historiens de France*, tome x, page 144.

An 1054. Quelques années plus tard, en l'an 1054, une troupe confuse de 3,000 pèlerins, qui reçut des populations le nom d'*armée du Seigneur*, partit du nord de la France sous la conduite de Lietbert, évêque de Cambrai et d'Arras, franchit le Rhin et le Danube, traversa le pays des Hongrois et la Pannonie. Le souverain de ce dernier pays, inquiet d'abord, fit secrètement observer la marche et la conduite de ces étrangers, et finit par leur procurer les vivres et approvisionnements nécessaires, lorsqu'il eut reconnu qu'ils étaient inoffensifs et se livraient exclusivement à des pratiques de piété. D'incroyables fatigues à travers d'épaisses forêts et le fer des Bulgares attendaient la pieuse caravane sur la route qui lui restait à parcourir. Plusieurs d'entre eux furent dépouillés, égorgés même. D'autres, découragés, s'apprêtaient à reprendre le chemin de leur patrie, lorsqu'ils furent retenus par les exhortations de leur évêque. Enfin, après mille vicissitudes, on arriva à Laodicée-sur-mer, aujourd'hui Latakia, entre Antioche et Tripoli de Syrie. Lietbert s'embarqua ensuite avec les débris mutilés de sa petite troupe, et fit voile vers la Palestine. Mais Dieu n'avait pas voulu que son dessein s'accomplît : la tempête le rejeta dans un port de
Juin et juillet 1054. l'île de Chypre, où il séjourna depuis le 4 juin jusqu'au 31 juillet. Les matelots hésitèrent à reprendre la mer ; l'or et les promesses du Pontife parurent les décider, et la petite expédition se rembarqua pour la Terre-Sainte. Mais bientôt la terreur qu'inspiraient les Arabes restés maîtres de la campagne de Jérusalem, fit changer de résolution à ces marins qui, sans en prévenir Lietbert, tournèrent la proue du côté de Laodicée, et y débarquèrent les pèlerins. En proie au plus profond découragement, le chef de cette désastreuse expédition, par le conseil de l'évêque du lieu, abandonna la suite de son entreprise ; sa petite troupe, cruellement décimée, se dispersa, et, presque seul, en compagnie de l'évêque de

Laon, Hélinard, qui, plus heureux, revenait de la ville sainte, il eut le privilége de revoir les foyers de la patrie, où l'édification d'une église sous le vocable du Saint-Sépulcre ne tarda pas à témoigner en même temps de la grandeur de son infortune et de la vivacité de sa foi (1).

La déplorable issue de cette expédition n'eut aucune influence sur le développement de l'esprit qui poussait les peuples d'Occident à faire le pèlerinage de la Terre-Sainte. En l'année 1064 ou 1065, une troupe plus nombreuse en- **An 1064 ou 1065.** core, qui ne comptait pas moins de 7,000 pèlerins, à la tête desquels se trouvaient Sigefroy, archevêque de Mayence, Guillaume, évêque d'Utrecht, Gonthier, évêque de Bamberg, et enfin Othon, évêque de Ratisbonne, quitta, à l'automne, les bords du Rhin et s'aventura sur la même route à peu près qui avait été si fatale à l'expédition de l'évêque de Cambray. Bien accueillie à la cour de Byzance, la nouvelle expédition, après quelques jours de repos, franchit les eaux du Bosphore et traversa sans coup férir les vastes contrées de l'Asie-Mineure et de la Syrie. Mais arrivés près de Ramlé, l'antique Arimathie, à quelques lieues en avant de Jérusalem, les pèlerins se virent soudainement attaqués, le jour même du Vendredi-Saint, par une bande nombreuse d'Arabes qui tenaient la campagne. Comme les Chrétiens étaient généralement mal armés, ils allèrent chercher un refuge au milieu des ruines d'un vieux château démantelé, où ils entreprirent de se défendre avec les pierres qui se trouvèrent sous leurs mains. Quelques heureuses sorties leur procurèrent des armes. Mais la lutte était trop inégale, les forces ennemies, dont le nombre allait toujours croissant, s'élevant déjà à plus de douze mille combattants. L'eau manquait, les pèlerins étaient à la fois décimés par le fer ennemi, la

(1) Bollandistes, *Acta sanctorum*, tome IV, de juin, page 595.

soif et la faim, et par surcroît privés de sommeil depuis trois jours. L'un des évêques, celui d'Utrecht, blessé au bras, avait été surpris, dépouillé par les Arabes et laissé nu au milieu des champs avec beaucoup d'autres chrétiens. Une plus longue résistance était devenue impossible. Dans cette fatale extrémité, le jour même de Pâques, sur les neuf heures du matin, après une lutte désespérée, un prêtre ouvrit l'avis de céder à la nécessité et de livrer à ces hordes, qu'animait surtout le désir du pillage, tout l'or dont les Chrétiens étaient porteurs, en échange de la vie et de la liberté de leurs personnes. D'actives négociations furent entamées, puis fatalement rompues par suite d'un malentendu ou de la brutalité du chef arabe. Tout espoir déjà semblait perdu, lorsque tout à coup on vit accourir l'émir de Ramlé qui, prévenu par un pèlerin échappé à la faveur de la nuit, avait rassemblé des forces supérieures pour attaquer les Arabes nomades, qu'il considérait comme ses plus mortels ennemis (1). A peine introduit dans le camp des Chrétiens, le chef musulman s'engagea, moyennant une somme convenue, à fournir aux étrangers une forte escorte pour les conduire à Jérusalem. Heureux de pouvoir à ce prix sortir d'embarras, les pèlerins s'abandonnèrent avec confiance et se mirent sans hésitation sous la conduite des auxiliaires que leur adressait la Providence. Bientôt après, parvenus devant la ville sainte, ils se virent accueillis avec de grandes démonstrations de joie par leurs frères les Chrétiens d'Orient, et introduits en grande

(1) On sait que les Musulmans qui obéissaient aux califes fatimites d'Égypte, alors maîtres de Jérusalem et de la Palestine, étaient en guerre perpétuelle avec les Sarrasins ou Arabes, qui reconnaissaient l'autorité des califes abbassides de Bagdad, dont les hordes errantes ne vivaient que de rapine et de pillage.

pompe par le Patriarche, à la lueur des torches et au son des cymbales et des autres instruments de musique. A peine arrivés au terme de leur laborieuse pérégrination, il fut enfin donné aux voyageurs d'aller se prosterner et faire leurs adorations aux lieux qui avaient été témoins de la vie et des miracles de Notre-Seigneur. Mais ils ne purent s'éloigner des murs de Jérusalem, ni visiter Jéricho et les rives du Jourdain, à cause de la crainte qu'inspiraient les Arabes qui parcouraient le pays. Après avoir accompli leur vœu, et avant la fin du printemps, les survivants de cette expédition s'embarquèrent sur des vaisseaux génois, qui les ramenèrent dans l'Occident au nombre de deux mille seulement (1).

Nos chroniques sont pleines de détails relatifs à ces expéditions de la Terre-Sainte, qui devenaient de plus en plus fréquentes. L'une des dernières et la plus déplorable de toutes, fut celle qui eut pour conducteur Thierri, comte de Trèves, qui pour s'absoudre du meurtre de son évêque Conon ou Conrad, qu'il avait trois fois précipité du haut d'une roche élevée, entreprit en l'année 1068, le pèlerinage An 1068.
de Jérusalem. Mais l'infortuné Comte ne revint pas; et l'on ne sut jamais dans l'Occident ce qu'il était devenu, non plus que les nombreux pèlerins qui s'étaient associés à son aventureuse expédition (2).

(1) *Annales ecclésiastiques* de Baronius, année 1064, n°s 43-56. — *Historiens de France*, de Dom Bouquet, tome XIe, pages 22, 62, 432, 643.

(2) *Recueil des historiens de France*, de D. Bouquet, tome XIe, page 74 et 638.

CHAPITRE III.

Temps qui ont préparé les Croisades. — Pèlerinages depuis l'invasion turque jusqu'à la première Croisade.

La coupe des maux qui devaient fondre sur la société chrétienne n'était pas épuisée, et la Providence tenait encore en réserve ses plus douloureuses expiations. Une nation tartare, celle des Turcs ou Turcomans, que Guillaume de Tyr nomme *la verge des peuples*, *le marteau du monde*, établie à l'est de la Caspienne, au nord de l'Oxus ou Djihoun, entre la mer d'Aral et les dépendances les plus occidentales de l'empire chinois, tentait depuis longtemps de faire irruption dans les provinces les plus hospitalières du midi de l'Asie. Vers le milieu du XI[e] siècle, une division considérable de cette nation, sous la conduite de Togrul-Beg (1)

(1) Le Turc Togrul-Beg, fils de Mikhaïl et petit-fils de Seldjouk, fut le fondateur de la dynastie turque des *Seldjoucides*, qui gouverna quelque temps la Perse et l'Islamisme sous l'autorité nominale des califes abbassides de Bagdad. La manière dont Togrul-Beg fut porté au suprême pouvoir, mérite d'être rappelée. Les Turcs ou Turcomans ayant reconnu que ce qui les retenait dans un état d'infériorité réelle vis-à-vis de leurs voisins,

qu'elle venait de se donner pour chef, parvint à s'établir sur les terres du califat de Perse, où régnaient les princes arabes Abbassides, descendants de l'illustre Haroun-al-Raschid. Togrul s'empara de Bagdad, principal siége de l'Empire musulman, parut s'incliner devant l'autorité du calife, et ne tarda pas à se convertir, avec ses bandes, à la religion de l'islamisme dont il voulut se déclarer protecteur. Mais cette tribu victorieuse aspirait à de plus grandes destinées; et, bientôt, sous le gouvernement de Togrul et celui d'Alp-Arslan, son fils ou son neveu, elle entreprit d'étendre sa domination au-delà des limites de sa nouvelle conquête. En
An 1059. l'an 1059, la ville de Jérusalem tomba une première fois au pouvoir des Turcs, qui en chassèrent les Egyptiens (1).

c'était l'absence du pouvoir royal parmi eux, résolurent de se donner un roi par la voie du sort. A cet effet, les cent principales familles furent invitées à déposer chacune une flèche ayant une marque distinctive. Puis un jeune enfant, plongeant la main sous le voile qui recouvrait ces flèches, en retira, au hasard, celle qui représentait la tribu des Seldjoucides. Alors chacun des cent membres les plus distingués de cette famille apporta à son tour une flèche sur laquelle était inscrit son nom. L'enfant procéda de même, et le nom de Seldjouk, désigné par cette seconde élection du sort, fut acclamé par la nation. *Guillaume de Tyr*, livre Ier, chap. 7. — Toutefois il faut remarquer que le nom de *Seldjouk* ou *Selduc*, est pris ici pour celui de *Togrul;* Guillaume de Tyr, auquel nous avons emprunté ce trait de mœurs antiques, donnant souvent au fils le nom du père ou de l'ayeul. C'est ainsi qu'au livre III de son histoire et ailleurs, cet historien donne à Kilidje-Arslan, sultan d'Iconium, le nom de *Soliman* qui était celui de son père. La plupart des chroniqueurs ont donné ou suivi cet exemple.

(1) Voyez Albéric de Trois Fontaines, cité par les auteurs de *l'Art de vérifier les dates*, au chapitre consacré au patriarchat de Sophrone II. Le récit du vieil historien semble s'accorder avec celui de l'archevêque de Tyr, qui porte à trente-huit ans la durée de l'occupation des Turcs. C'est en effet le nombre d'années qui s'écoula depuis l'an 1059 jusqu'à la dépossession des Turcs, opérée par les armes égyptiennes vers l'année 1098. *Guillaume de Tyr*, liv. Ier, chap. 6, et liv. VII, chap. 19 et 23.

Quelques années plus tard, deux branches de la famille Seldjoucide se partagèrent une partie des vastes contrées de la Perse. Une autre, sous la conduite de Soliman I[er], cousin et l'un des officiers du sultan Malek ou Mélik-Schah, fils d'Alp-Arslan, vint pour son propre compte, en l'année 1074, s'établir à Iconium, puis à Nicée, dans l'Asie-Mineure (1). Une quatrième, enfin, qui obéissait aussi à Melik-Schah, fit irruption dans la Syrie et la Palestine, et la ville de Jérusalem vit pour la seconde fois l'orgueil de ses murs s'abaisser sous les pas de cette race tartare, en l'an 1076, c'est-à-dire peu d'années avant l'arrivée des premiers Croisés, qui devaient y rétablir, pour quelque temps, le règne du Christ. Dans cette expédition, la naturelle barbarie des Turcs vainqueurs, fortifiée de l'antipathie héréditaire qui existait entre leurs alliés les Abbassides de Bagdad, qui suivaient la secte d'Omar, et les Fatimites d'Egypte et de Syrie, attachés à celle d'Ali (2), se traduisit par le massacre des Chrétiens et des

An 1074.

An 1076.

(1) Iconium est aujourd'hui la ville turque de Konieh, au cœur de l'Asie-Mineure. L'emplacement de Nicée, la ville des Conciles, se trouve à Isnik, sur le lac du même nom, au sud-est de Constantinople et de la mer de Marmara. C'est depuis la conquête de Soliman I[er], faite en 1074 sur les empereurs d'Orient, que le nom de *Turquie* est resté imposé à l'Asie-Mineure. Le sultan turc Mélik-Schah, dont il est ici question, est, ainsi que son père Alp-Arslan, désigné par Guillaume de Tyr sous le nom de *Belfetoh* (*Abul-Fath*); et par Bernard-le-Trésorier, sous celui de Belfeth. Mais ces historiens semblent confondre ces deux sultans turcs Mélik et Alp-Arslan, et n'en faire qu'une seule individualité, ce qui est manifestement une erreur.

(2) La division profonde qui existe en Orient, entre les sectateurs d'Omar ou *sunnites* et ceux d'Ali ou *schyites* c'est-à-dire hérétiques, prend sa source dans l'opinion qu'ont ces derniers que l'avénement d'Omar et des premiers califes avait été une usurpation commise au préjudice d'Ali qui, prétendant à la succession immédiate de Mahomet, son beau-père, n'était pourtant parvenu qu'en quatrième ordre au califat. La suite des événe-

Musulmans de Jérusalem, dont le sang se confondit dans les rues de la ville prise d'assaut. La cité sainte fut livrée au pillage, les temples des deux religions furent souillés et profanés, et les Chrétiens purent un instant regretter les diverses dominations arabes qu'ils avaient vues se succéder autour du Saint-Sépulcre (1).

La fureur des Turcs ne s'exerça pas seulement dans l'enceinte des murs sacrés. Toutes les contrées où leurs hordes vinrent se fixer, à savoir : la Syrie, la Palestine, la plus grande partie de l'Asie-Mineure, devinrent aussitôt le théâtre de leurs brutales passions et des traitements les plus excessifs. A la différence des Arabes, dont la civilisation plus douce avait, jusqu'à un certain point, tendu à s'amalgamer avec celles des peuples vaincus (2), les Turcs, ceux de Bagdad

ments arabes a fait varier les siéges de la domination de ces deux sectes. Aujourd'hui l'Empire Ottoman, l'Egypte, les États Barbaresques, sont occupés par les sectateurs d'Omar ; la Perse, l'Inde, les provinces entre le Tigre et l'Euphrate, la Syrie (les *Druses*), et l'Arabie septentrionale (les *Wahabites*), reconnaissent en tout ou en partie les doctrines d'Ali.

(1) La ville de Jérusalem conquise en 1076 par les armes du Seldjoucide Mélik-Schah, passa bientôt, par la cession qu'en fit ce prince, dans la famille turque des *Ortocides*, établie en Syrie vers l'année 1082. Mais cette dernière famille se laissa dépouiller, en 1098, par Aboul-Casem-Mostali, sixième calife fatimite d'Égypte. Ce fut sous cette nouvelle, mais éphémère possession des Égyptiens, que l'étendard des Croisés fut, en 1099, glorieusement planté sur les remparts de Jérusalem, qui fut ainsi, deux fois dans l'espace d'une seule année, soumise d'abord par les armes des Egyptiens, puis par celle des Chrétiens. Voyez le livre d'Eckard, abbé du monastère d'Uraugen, dans la collection de Martène et Durand. — Voyez aussi Guillaume de Tyr, liv. I[er], chap. 6, et liv. VII, chap. 19 et 23.

(2) Nous avons vu qu'à Jérusalem les Chrétiens étaient fréquemment revêtus de fonctions publiques, notamment de la perception des impôts, et que les enfants de Mahomet ne craignaient pas de leur ouvrir leur bourse et de leur prêter de l'argent. A Bagdad, les savants de l'Occident étaient fort recherchés par les califes abbassides.

exceptés, continuèrent à vivre en plein air, abrités seulement par leurs tentes, s'attachant à conserver toute la rudesse qu'ils avaient contractée dans la vie errante des steppes de la Tartarie. Rien n'était sacré à leurs yeux, ni la pudeur des femmes, ni la faiblesse des enfants en bas âge, sur lesquels ils pratiquaient brutalement la circoncision, ni les richesses que la civilisation du Bas-Empire avait répandues au milieu des populations successivement arrachées à la domination des empereurs grecs. Ils brisaient ou mutilaient les figures consacrées par le culte des Chrétiens, ou louaient à ceux-ci, à prix d'argent, au mois ou à l'année, le droit de conserver à l'intérieur des maisons ces images vénérées. Les plus beaux enfants de la Syrie étaient ravis à leurs mères, qu'on insultait près du cadavre de leurs époux égorgés. Les jeunes garçons étaient conduits dans des lieux de prostitution, et, par un odieux rafinement d'impudicité, jetés dans les bras de leurs propres sœurs, après qu'on leur avait troublé la raison par un usage immodéré du vin. Défense était faite aux mères de trahir au dehors la douleur qu'elles ressentaient à la vue de tant d'indignités. Ce n'est pas tout : chaque jour les mères chrétiennes étaient offertes et livrées aux lubriques passions de la foule sous les regards de leurs propres filles ; les jeunes vierges sous les yeux de leurs mères, et tour à tour elles étaient contraintes d'applaudir à ces odieuses scènes, par l'impudicité des danses et des chants qui leur étaient violemment imposés (1). Quant aux sujets chrétiens, qui se voyaient réduits en captivité et emmenés

(1) *Histoire de Raymond d'Agiles*, page 171 de la collection de Bongars. — *Guibert de Nogent*, liv 1er, chap. 5. La délicatesse de nos mœurs ne nous permet pas d'entrer ici dans les hideux détails où croit devoir descendre le pieux abbé de Nogent. — Voyez encore la lettre d'Alexis au comte de Flandre, n° VI de nos *Pièces justificatives*.

dans les pays lointains, leur sort n'était pas moins digne de pitié. Chaque jour ces infortunés étaient condamnés à remplacer les animaux de trait dans les travaux de l'agriculture, à se soumettre à l'ignominie du joug, et à s'atteler à la charrue pour tracer de pénibles sillons, sans relâche exposés aux outrages du fouet et de l'aiguillon.

Depuis que, des rives des Dardanelles et du Bosphore au cœur de la Judée, les avenues de Jérusalem se trouvaient envahies par ces hordes inhospitalières, l'arrivée des pèlerins d'Occident éprouvait des temps d'arrêt et des contrariétés sans exemple dans le passé, si même elle ne se trouvait pas souvent absolument empêchée. A peine les voyageurs venaient-ils de quitter Constantinople ou les rivages d'Europe, qu'ils se voyaient odieusement rançonnés et menacés dans leur vie par ces peuplades farouches, avides, et, par-dessus tout, ennemies du nom chrétien. Si, après mille vicissitudes, ils étaient assez heureux pour échapper à tous ces dangers et toucher enfin aux murs de Jérusalem, il leur était le plus souvent interdit de pénétrer dans son enceinte, faute de pouvoir acquitter la rançon d'une pièce d'or que les Turcs imposaient au zèle fervent des voyageurs chrétiens. Ils erraient alors, affaiblis et décimés, et mouraient de misère autour de cette nouvelle terre promise qui semblait toujours reculer devant eux ; car, à peine sur mille pèlerins s'en trouvait-il un seul qui, au terme du voyage, fût en état de suffire à tous ses besoins. Ceux que cette difficulté ne pouvait retenir, ou pour lesquels elle se trouvait levée par la charité de quelque seigneur franc, avaient encore bien des avanies à subir au terme même de leur long pèlerinage, et dans l'exercice journalier des pratiques de leur foi. Nulle part ils ne pouvaient se promettre une entière sécurité, pas même au pied des saints autels, où la brutale intolérance des Turcs venait attaquer et frapper les ministres même de

la religion. Chaque jour voyait ces disciples de Mahomet entrer, pendant les offices divins, dans les églises réparées et entretenues avec tant de soin par le corps des fidèles, s'asseoir sur les saints autels, briser les marbres, fouler aux pieds les calices et les autres ornements du culte catholique, et enfin pousser l'indignité jusqu'à saisir le Patriarche de Jérusalem par la barbe et les cheveux, pour le précipiter ensuite au bas de son siége (1), scène impie qui se renouvelait souvent. Plus d'une fois le pieux martyr fut traîné comme un vil esclave, et jeté sans motif dans l'obscurité d'une étroite prison.

Cependant, au milieu de tant d'indignités, aucun espoir ne restait du côté de Constantinople, qui n'avait pas su défendre les provinces asiatiques les plus rapprochées du Bosphore. C'est que l'Empire grec, perdu dans les molles subtilités de ses écoles, sans souvenirs comme sans vertus, se laissait aller à la lente décomposition qui le minait, et se sentait fatalement entraîné vers la catastrophe finale qui devait, beaucoup plus tard, en 1453, livrer la Rome nouvelle à Mahomet II et aux plus redoutables ennemis de la religion du Christ. Il ne devait point en être ainsi des puissances de l'Occident, pleines d'une sève encore un peu barbare, mais vigoureuse, et qu'une foi vive faisait rapidement circuler dans toutes les veines du corps chrétien ; et nous verrons bientôt comment éclata le contraste entre la corruption décrépite des Grecs du Bas-Empire et le généreux entraînement des Francs, ces derniers venus de la civilisation inspirée par le Christianisme (2).

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 10.

(2) Nous ne pouvons résister au désir de citer une heureuse et rapide appréciation, faite par M. Michaud, tome 1er de son *Histoire des Croisades*, du caractère propre de chacune des trois civilisations, que les secrets desseins de la Providence venaient de rapprocher pour les opposer l'une

An 1074. Le pape Grégoire VII, Hildebrand, eut quelque temps la pensée d'aller au-delà des mers, pour aider à la délivrance des Chrétiens d'Orient. L'empereur grec, Michel Ducas, dit *Parapinace*, avait sollicité son appui contre l'invasion musulmane qui déjà menaçait Constantinople, en ayant soin de faire briller à ses yeux l'espoir de contribuer à ramener l'Église d'Orient au giron de l'Église latine. Cet appel, qui n'avait pour but immédiat que la protection des intérêts grecs, fut entendu par le Pontife qui se hâta d'écrire, le
2 févr. 1074. 2 février 1074, à Guillaume, comte de Bourgogne, pour l'engager, suivant la promesse que celui-ci en avait faite au pape Alexandre II, à lever une armée destinée à aider le Saint-Siége à chasser les Normands du midi de l'Italie. « Cette « armée, ajouta le Père des Fidèles, ne servira pas à ré- « pandre le sang chrétien, car, à la vue d'un tel déploiement « de forces, les Normands se soumettront sans coup férir ; « et, d'ailleurs, nos forces papales pourraient à elles seules

à l'autre et retremper les peuples dans de communes et salutaires épreuves.
« Cependant cette barbarie des peuples de l'Occident ne ressemblait « point à celle des Turcs, dont la religion et les mœurs repoussaient « toute espèce de civilisation et de lumières ; ni à celle des Grecs, qui « n'étaient plus qu'un peuple corrompu. Tandis que les uns avaient tous « les vices d'un état presque sauvage, et les autres toute la corruption « d'un état en décadence, il se mêlait aux mœurs barbares des Francs « quelque chose d'héroïque et de généreux qui semblait tenir des pas- « sions de la jeunesse. La barbarie grossière des Turcs leur faisait mépri- « ser tout ce qui était noble et grand ; les Grecs avaient une barbarie « savante et polie, qui les remplissait de dédain pour l'héroïsme et les « vertus militaires. Les Francs étaient aussi braves que les Turcs et « mettaient plus de prix à la gloire que les autres peuples. Le sentiment « d'honneur qui créa en Europe la chevalerie, dirigeait leur bravoure et « leur tenait lieu quelquefois de justice et de vertu. » Il ne manque à ce tableau que le trait relatif à la nation arabe, qui, à la vérité, avait dû se modifier un peu en perdant une partie de ses tendances généreuses au contact abrutissant des Turcs.

« suffire à cette besogne. La pacification faite, nous passe-« rons les mers et irons à Constantinople pour porter se-« cours aux Chrétiens sans cesse exposés aux avanies des « Sarrasins. Sachez bien, ajoutait Hildebrand, que les hom-« mes qui feront partie de cette sainte expédition, seront « récompensés avec usure par les princes des apôtres Pierre « et Paul (1). » Deux autres lettres furent ensuite adressées par le Pontife romain : l'une, à la date du 1er mars 1074, à tous les fidèles en général ; l'autre, le 16 décembre, aux fidèles également, mais plus spécialement à ceux d'au-delà des monts. Le pape Grégoire, dans ces deux lettres, engageait les hommes d'Occident à s'armer pour la délivrance du territoire grec et de leurs frères d'Orient courbés sous l'oppression des Turcs (2). Ces ardentes prédications obtinrent d'abord tout le résultat que le Pape en attendait. En peu de jours une armée de plus de cinquante mille hommes se rassembla pour prendre part à la guerre sainte. Déjà Grégoire se disposait à se placer en personne à la tête de cette expédition, dans le double but de combattre les infidèles et de mettre un terme au chisme de l'Église d'Orient, en ramenant les Arméniens et les Grecs à la communion romaine. Mais, au moment de partir, un scrupule le surprit. Il lui vint à la pensée que l'empereur Henri IV pourrait bien être tenté de profiter de son éloignement pour entreprendre quelque expédition contre le Saint-Siége. Il écrivit donc, cette même année 1074, au chef de l'Empire (3), pour sonder ses dispositions, essayer de l'intéresser à cette grande entreprise, et lui offrir

1er mars 1074.

(1) *Annales ecclésiastiques* de Baronius, année 1074, nº 49.

(2) Voyez le texte de ces deux lettres, aux numéros III et IV de nos *Pièces justificatives*.

(3) Voyez, au numéro V de nos *Pièces justificatives*, le texte de la lettre du Pape à l'empereur Henri IV. Voyez aussi les *Annales ecclésiastiques*, de Baronius, année 1074, nº 49.

l'honneur de devenir, pendant l'absence du Pape, le défenseur des possessions de l'Église romaine. Mais l'empereur, alors occupé à mettre à la raison les Saxons qui s'étaient révoltés, resta sourd à cet appel. Le Pontife, d'un autre côté, voyant, ou plutôt feignant de voir s'améliorer les affaires grecques, renonça pour toujours à son expédition (1). Sans doute, il faut croire que la longue querelle des investitures, qui l'année précédente s'était élevée entre la cour de Rome et l'empereur d'Allemagne, querelle animée autour de laquelle venaient s'absorber les préoccupations de ces deux grandes puissances du moyen-âge, ne resta pas étrangère à l'abandon d'un projet qui, tout en ayant pour but direct et prochain la protection du territoire grec, n'en renfermait pas moins le germe d'une expédition dans la Terre-Sainte pour la délivrance du Saint-Sépulcre.

Le désir de venger les injures faites au nom chrétien n'avait pourtant pas cessé de fermenter au fond des cœurs, et l'on
An 1087. vit, en 1087, le pape Victor III, pontife malgré lui, marquer son règne de quatre mois par d'ardentes prédications contre les infidèles. Ces pieuses excitations furent entendues. Bientôt une armée formidable, accourue de tous les points de l'Italie, vint se ranger sous l'étendart de Saint-Pierre. Les Pisans et les Génois se mirent à la tête de cette vaste coalition, et leurs vaisseaux ne tardèrent pas à la débarquer sur le sol qui recouvrait les souvenirs effacés de l'antique Carthage. Les chroniques rapportent qu'une armée de cent mille Sarrasins fut taillée en pièces par les Latins; que deux des principales villes du littoral, Al-Madhia et Sibilia, tombèrent au pouvoir

(1) *Annales ecclésiastiques*, de Baronius, année 1074, n° 52. Les affaires grecques étaient loin en réalité de s'améliorer; car en cette même année 1074 le sultan Soliman Ier s'emparait d'Iconium et s'approchait de Nicée et des rives du Bosphore. Il est donc vraisemblable que le Pape ne céda qu'à la crainte que lui inspirait la politique de son terrible antagoniste.

des Chrétiens, le jour de la fête de saint Sixte, et furent dépouillées et rasées; qu'enfin le roi du pays fut soumis à payer un tribut annuel au Saint-Siége. Les immenses richesses enlevées à ces deux villes, puis transportées en Italie, servirent, ajoutent les chroniques, à décorer la cathédrale de Pise et à construire une autre église sous l'invocation du saint que nous venons de nommer. La grandeur et la promptitude des résultats obtenus firent une telle impression sur l'esprit des contemporains, qu'ils n'hésitèrent pas à les attribuer à un effet miraculeux de la protection divine, en assurant que, le jour même de la victoire, la nouvelle s'en était répandue dans toute l'Italie (1). Cette brillante expédition, que M. Michaud considère comme une véritable Croisade, n'eut pourtant pas le caractère purement religieux, et en quelque sorte désintéressé de celle qui allait bientôt être prêchée par le pape Urbain. Il est en effet permis de croire que les trafiquants de Gênes et de Pise se préoccupèrent avant tout des intérêts matériels de leur commerce, sans cesse entravé par les déprédations que les Sarrasins ne cessaient d'exercer sur les côtes méridionales de l'Europe.

Tel fut le succès de cette expédition, dont on a peu parlé, destinée cependant à marquer, avant les Croisades, le dernier acte considérable de cet esprit qui poussait les peuples d'Occident à la rencontre des infidèles. On a pu remarquer que le goût des voyages à la Terre-Sainte se reporte aux époques les plus anciennes du moyen âge; qu'il avait d'abord entraîné des pèlerins isolés, puis des bandes peu nombreuses réunies pour leur commune sûreté, puis enfin ce que nos pères sont convenus d'appeler les *Armées du Seigneur*. L'es-

(1) *Annales ecclésiastiques*, de Baronius, et notes du P. Pagi, tom. 17, année 1087, numéro VIII. — *Chronique du Mont-Cassin*, par le cardinal Léon de Marsi, livre III, chap. 71.

prit qui souffla les Croisades, dans les dernières années du XI[e] siècle, ne fut donc pas un esprit nouveau, une inspiration sans racines dans les temps antérieurs; et il faut reconnaître que le mouvement qui entraîna les Croisés ne fut que le développement, parvenu à son point de maturité, de causes variées lentement élaborées par la Providence depuis l'établissement du Christianisme dans l'Occident.

Nous allons passer à l'histoire des Croisades proprement dites.

CHAPITRE IV.

Prédication de la première Croisade. — Pierre l'Ermite. — Urbain II.

L'œuvre conduite par la Providence était parvenue à ce point avancé de préparation, lorsqu'on vit apparaître bien loin du théâtre des événements un homme obscur, de petite taille, dépourvu d'avantages physiques, sans mission apparente comme sans appui dans le monde. Qu'il fût privé d'aïeux ou bien originaire d'une noble famille d'Amiens, c'est ce que nous n'avons pas à rechercher. Ce qui est certain, c'est que cet homme, qu'on nommait Pierre l'Ermite (1), tour

(1) Il paraît que ce nom de *l'Ermite* était un nom patronymique appartenant à la famille de Pierre, plutôt que l'indication d'une vie passée dans la solitude du désert. Orderic Vital lui donne le nom de *Pierre d'Achères*, qui est celui d'un village du département de l'Aisne. Anne Comnène le nomme Cucupètre, comme qui dirait *Pierre l'encapuchonné*. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 4. — *Alexiade* d'Anne Comnène, liv. X. — Nous devons ajouter que Guillaume de Tyr affirme que Pierre était *Ermite* de nom et d'effet, *Et re et nomine cognominabatur Heremita*, liv. 1er, chap. 11. — Il existe deux *histoires* anciennes de Pierre l'Ermite, l'une de A. Thevet, 4 pages in-12, l'autre du père Pre d'Oultreman, 68 pages

à tour engagé dans le monde, dans l'église et dans l'armée, puis poussé au fond d'un cloître, se sentit, par la mobilité de ses goûts et les excitations d'une aventureuse piété, invinciblement conduit à faire, comme tant d'autres, le pèlerinage de la Terre-Sainte. Parvenu à Jérusalem, le spectacle des tortures infligées aux enfants du Christ l'émut profondément, et tout d'abord détermina sa vocation.
An 1094. En l'année 1094, il eut plusieurs entrevues avec le patriarche Siméon II, et l'accueil sympathique qu'il en reçut ne fit qu'affermir sa résolution de se vouer sans relâche à la délivrance des Chrétiens de la Palestine. Une extase qu'il eut sur les marches du Saint-Sépulcre lui fit croire à une secrète mission du ciel. « Lève-toi, Pierre, hâte-toi, lui dit « Jésus-Christ qu'il crut voir debout devant lui; poursuis avec « courage l'exécution de ta mission. Je serai avec toi. Il « est temps de purger les lieux saints et de secourir mes « serviteurs. » Dès lors Pierre n'eut plus d'hésitations. Il descendit vers la mer, emportant les lettres du patriarche scellées d'une croix, et celles de quelques fidèles de Jérusalem, à l'adresse du Souverain Pontife et des principaux chefs de l'Occident. Un vaisseau marchand se trouva prêt à lever l'ancre pour se diriger sur la Pouille. Pierre en profita, et après une heureuse traversée aborda au port de Bari (1). Dé-

in-18. Elles méritent l'une et l'autre assez peu de confiance. Voyez les *Recherches sur Pierre l'Hermite*, par Léon Paulet. Paris. Renouard, 1856.

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. Ier, chap. 11 et 12. — *Albert d'Aix*, liv. Ier, chap. 2-6. — Le texte de la lettre remise par le Patriarche de Jérusalem à Pierre l'Ermite se trouve au commencement du livre quatrième d'une *Histoire des gestes des Francs*, publiée en latin, au XVIe siècle, par Paul Emile, de Vérone. Mais, à raison des doutes qui peuvent s'élever sur l'authenticité de cette pièce, nous ne nous sommes pas cru autorisé à la faire figurer au rang de nos *Pièces justificatives*. Le livre IV est tout entier consacré à la première Croisade.

barqué sur la terre d'Italie, sa première visite fut pour le pape Urbain II. Le souverain pontife, cédant à un pieux attendrissement, s'empressa de joindre ses propres excitations à la voix d'en haut qui semblait avoir parlé, et chargea l'ermite devenu pèlerin d'aller dans toute l'Europe prêcher la délivrance des saints lieux aux peuples de la Chrétienté.

Vivement exalté par les encouragements du chef de l'Eglise, Pierre quitta Rome et se mit à parcourir l'Italie, la France et l'Allemagne des bords du Rhin, prêchant la guerre sainte en même temps que la réforme des mœurs. Ses allures étaient des plus modestes : il cheminait monté sur un âne (1), les pieds nus, vêtu d'une tunique de laine grossière et d'un froc descendant jusqu'aux talons, le tout recouvert d'un manteau roux. Une corde ceignait ses reins, et il tendait en avant la croix qu'il offrait comme un étendard de guerre devant rallier tous les fidèles de la chrétienté. Cet homme extraordinaire se montrait fort libéral et consacrait une bonne partie des dons qui lui parvenaient de toutes parts, à marier en les dotant, les femmes qui vivaient dans le désordre. Il savait apaiser en tous lieux, par l'autorité de sa parole, les haines et les discordes. Sa vie était rude et austère, et, s'il en faut croire Robert-le-Moine et l'abbé de Nogent, il allait jusqu'à s'interdire d'une manière absolue l'usage du pain et

(1) *Qui non equi, non muli mulæve, sed asini tantum vehiculo, quocumque pergebat, utebatur.* — Voyez la chronique anonyme intitulée : *Belli sacri historia*, publiée dans le *Museum italicum* de Mabillon, tom. 1er, 2e partie, page 131 de l'édition de 1687. Cette chronique fort intéressante est aussi connue sous le titre de *Historia de viâ Hierosolymis, qualiter recuperata sit, qualiterque etiam Antiochia et eadem Jerusalem ab invasione gentilium per fideles Christi liberatæ fuerint*, et encore sous celui-ci : *Historia peregrinorum euntium Jerosolymam ad liberandum Sanctum-Sepulcrum de potestate Ethnicorum.* Par un motif facile à apprécier, nous ne citerons à l'avenir cette chronique que sous le premier de ces trois titres.

de la viande, pour ne se nourrir que d'un peu de vin et de poisson (1). Un spectacle si émouvant et à la fois si nouveau ne pouvait manquer d'attirer l'attention des peuples simples au milieu desquels il se produisait. L'homme de Dieu, chez qui l'esprit était vif et le regard pénétrant, fut avidement écouté. L'éloquence passionnée et un peu sauvage de ses prédications, la vive peinture des profanations qui se commettaient autour du saint tombeau et du sang chrétien coulant à flots dans les murs de Jérusalem, les larmes et les gémissements qu'il sut entremêler au récit des avanies dont les pèlerins étaient l'objet de la part des infidèles, tout contribuait à remuer puissamment les populations qui se précipitaient sur son passage. Bientôt le nouveau prophète fut considéré comme un saint; on se disputait tous les objets qu'il avait touchés, et jusqu'aux poils arrachés à son humble monture (2). Il n'y eut désormais qu'une préoccupation, celle de tout quitter, de tout sacrifier pour obéir à l'envoyé de Dieu; et, en attendant, des pensées de réforme et de concorde s'emparèrent de tous les esprits.

La vive sympathie qu'avait montrée le pape Urbain pour les projets de Pierre l'Ermite n'avait pas eu seulement pour cause déterminante l'entraînement produit par les récits de ce dernier. Déjà, comme les deux pontifes ses prédécesseurs immédiats dans la chaire de saint Pierre, il se préoccupait des maux qui pesaient sur les Chrétiens d'Orient. Il avait surtout à répondre aux pressantes sollicitations de l'empereur Alexis Ier Comnène, qui, témoin des progrès des Turcs

(1) *Robert-le-Moine*, liv. Ier. — *Guibert de Nogent*, liv. II, chap. 8.

(2) Rien n'est plus curieux que l'observation faite, au sujet de cette dernière circonstance, par le chroniqueur Guibert. « Nous ne donnons « pas, dit cet abbé de Nogent, ce fait comme étant l'expression de la « vérité; mais nous le produisons en faveur du vulgaire qui aime la « nouveauté. » *Guibert*, liv. II, chap. 8.

dans l'Asie-Mineure (1), et tremblant de voir sa capitale devenir la proie de ces farouches envahisseurs, avait depuis quelques années fait passer des lettres suppliantes aux princes de l'Occident. Dans l'une de ces lettres, adressée à Robert I[er], dit le Frison, comte de Flandre, dont la substance nous est conservée par le moine Guibert, le monarque grec s'attache à faire ressortir la gloire qu'il y aurait pour les Occidentaux à sauver la nouvelle Rome de la destruction qui la menace, et à prévenir la profanation des saintes reliques, notamment celle des corps de six apôtres conservés à Constantinople, et de la tête de saint Jean-Baptiste qu'entouraient encore toutes les apparences de la vie (2). « Si cette gloire ne vous suffit pas, ajoute l'empereur, « sachez que vous trouverez ici d'immenses trésors et « aussi les plus belles femmes de l'Orient, la beauté incomparable des femmes grecques devant paraître un « motif suffisant pour attirer dans les plaines de la Thrace « les armées des Francs. » Dans une autre lettre enfin, adressée à Robert II, qui avait succédé en 1093 à Robert-le-Frison, son père, l'Empereur Alexis avait fait un nouvel appel au fils de son ancien allié, en se fondant sur les mêmes arguments, à l'exception du motif tiré de la beauté des femmes grecques, dont cette fois il ne parlait pas (3).

Pendant la tenue d'un concile qui fut convoqué à Plaisance

(1) Sous la conduite de Soliman I[er] et de ses premiers successeurs, qui s'étaient, en l'année 1074, établis à Iconium et un peu plus tard à Nicée, avant-poste de Constantinople.

(2) « Cela ne peut être vrai, ajoute naïvement le chroniqueur, car les « moines de Saint-Jean-d'Angély se vantent de posséder la tête du Précurseur. Or, il n'y a pas deux Jean-Baptiste, et un seul homme ne saurait « avoir deux têtes. » *Guibert de Nogent*, liv. 1[er], chap. 5.

(3) Voyez le numéro VI de nos *Pièces justificatives*, ainsi que le petit éclaircissement qui figure en tête.

Premiers jours de mars 1095. dans les premiers jours de mars de l'année 1095, le pape reçut avec pompe les ambassadeurs d'Alexis, qui venaient solliciter auprès de cette assemblée une intervention assez puissante pour opposer une barrière au progrès des armes musulmanes. Mais il ne fut pris aucune décision sur cette grave affaire, les pères du concile s'étant montrés surtout préoccupés des questions de dogme et de discipline qui avaient motivé leur convocation.

Loin de paralyser le zèle du souverain pontife, cet échec ne servit qu'à fortifier ses résolutions; et il fut arrêté dans ses conseils que la question serait plus tard soumise à la décision d'une nouvelle assemblée composée d'éléments différents. Ce fut donc au sein d'une nation belliqueuse, dont les généreux instincts pussent, mieux que sur la terre italique, offrir la chance de peser sur la grande décision qu'il s'agissait de provoquer, que le pape Urbain, d'ailleurs Français d'origine, dut choisir le siége où devait se tenir cette assemblée. Sa première pensée fut de désigner Vézelay, *Vigiliacum*, pour le lieu où devait se traiter la grande question des lieux saints; puis il songea à la ville du Puy-en-Velay (1). En conséquence, le souverain pontife
Juillet 1095. traversa la chaîne des Alpes au mois de juillet de la même année, arriva dans les premiers jours d'août à Valence, et
15 août 1095. alla le 15 août célébrer au Puy la fête de l'Assomption. Mais les dispositions pour la tenue du concile ne lui paraissant pas suffisantes, il porta définitivement ses vues sur la ville de Clermont, au cœur de la France, où la réunion du concile fut fixée au 18 novembre 1095. Le pape parcourut ensuite diverses provinces du midi, et d'abord alla faire la dédicace de l'église bénédictine de la Chaise-Dieu; traversa le Gévaudan; visita en passant le monastère de Chirac sur la

(1) *Guillaume de Tyr et Bernard-le-Trésorier*, liv. 1er, chap. 14.

limite du Rouergue ; se trouva à Nîmes à la fin d'août ; arriva à Saint-Gilles et y célébra, le 1er septembre, la fête du patron de l'abbaye ; puis, après y avoir séjourné jusqu'au 7, il passa le Rhône à Tarascon, d'où il se rendit à Avignon pour, de là, remonter la rive du fleuve. Il visita ensuite la célèbre abbaye de Cluny où il avait été moine, y consacra l'autel de Saint-Pierre, parcourut une partie de la Bourgogne, et parvint enfin, le 14 novembre, dans la ville de Clermont, où devait, quatre jours, plus tard se tenir la grande assemblée (1).

1er septembre 1095.

14 novembre 1095.

L'affluence fut considérable à ce solennel rendez-vous des peuples, où de si graves intérêts devaient être débattus. Les populations laïques accoururent avec le même empressement que les hommes d'église qui avaient été spécialement convoqués, et les délégués des princes souverains. Ce fut au point qu'un grand nombre de personnes furent contraintes de camper en plein air malgré la rigueur de la saison. Cependant les grands princes de l'Occident ne parurent point en personne ; mais trois cent dix évêques ou abbés se présentèrent pour tenir le concile ; entre autres Dalmace, archevêque de Narbonne, avec Godefroy de Maguelonne et Bertrand de Nîmes, ses suffragants ; Guillaume, évêque d'Orange, Bernard de Lodève, Matfred de Béziers; Pierre, abbé d'Aniane, de la maison de Sauve. Mais le plus illustre de tous fut Aymar ou Adhémar de Monteil, évêque du Puy (2).

(1) *Histoire générale de Languedoc*, par Dom Vaissette, tom. II, liv. XV, chap. 55. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 2. Il paraîtra sans doute inutile de faire remarquer qu'il convient d'attribuer à une erreur de copiste la date de 1097, assignée à la tenue du concile par le moine Guibert, au livre II, chap. 2 de son histoire.

(2) *Robert-le-Moine*, liv. Ier. — *Foulcher de Chartres*, chap. Ier, et son abréviateur auteur anonyme du *Gesta Francorum expug.*, chap. Ier. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 2. — *Hist. gén. de Languedoc*, par Dom

18 novembre 1095. Au jour qui avait été fixé, le pape présida à l'ouverture du concile. Les premiers jours, après quelques réformes ecclésiastiques, l'assemblée s'occupa de questions d'humanité, et remit en vigueur la fameuse *Trève de Dieu*, qui faisait pénétrer à certains jours de la semaine les douceurs et la sécurité de la paix au milieu des plus grandes fureurs des guerres privées, la honte et la grande plaie de ces temps-là (1). Des sentences d'excommunication furent aussi fulminées ou renouvelées : contre l'anti-pape Guibert, contre l'empereur d'Allemagne Henri IV et ses adhérents, et contre le roi de France Philippe Ier et la reine Bertrade (2). Enfin le
26 novembre 1095. jour si impatiemment attendu, le 26 novembre 1095 (3), qui devait clore les actes du concile, arriva. Urbain II, entouré de ses cardinaux, accompagné de Pierre l'Ermite, se montra sur une estrade au milieu de la principale place de la ville, où s'était portée la foule immense des fidèles de toutes les conditions. La grande préoccupation du jour fut enfin abordée. Pierre, dans son costume de pèlerin que les peuples avaient contracté l'habitude de vénérer, dut d'abord prendre la parole comme il le faisait en toute occasion. Tout ce que le promoteur de la croisade avait dans l'âme de chaleur et de convictions dut être mis au service de la grande cause dont il s'était depuis longtemps déclaré l'apôtre. Ses

Vaissette, tom. II, liv. XV, chap. 55. — *Annales ecclésiastiques* de Baronius, année 1095, n° 24.

(1) Voyez les curieux détails donnés par Orderic Vital, au livre IX, chap. 2 et 3 de son histoire au sujet de ces réformes ecclésiastique, et de la *Trêve de Dieu*, cette si salutaire création du XIe siècle.

(2) Marin Sanuto, *Liber secretorum*, liv. III, IVe partie, chap. 2.

(3) Dom Vaissette, au liv. XV, art. 57 de son *Histoire générale de Languedoc*, dit que le Concile de Clermont fut clos le 28 novembre. Les Bénédictins de *l'Art de vérifier les dates*, fixent au 26 novembre l'époque de la clôture de ce même concile.

émouvantes peintures des souffrances des Chrétiens, des indignités dont les prêtres et les choses saintes étaient journellement l'objet à Jérusalem et jusque dans l'enceinte du Saint-Sépulcre, durent, s'il était possible, dépasser leur effet ordinaire, et préparer l'entraînement qui allait se déclarer au milieu de cette masse enthousiaste (1).

Le pape Urbain prit enfin la parole. Avec l'autorité qui s'attachait à la sainteté de l'éminent sacerdoce dont il était revêtu, il montra à cette foule déjà passionnée le berceau du Christianisme souillé, le tombeau du Christ profané, les prêtres immolés, les vieillards, les enfants, les vierges chargés de fers et livrés aux plus révoltants outrages. Il ajouta que la foi des peuples était menacée, et montra que les Infidèles, auteurs de tant de maux, s'avançaient vers l'Occident, et déjà semblaient braver la capitale de l'empire d'Orient. Mais laissons parler le moine Robert, qui assista en personne au concile de Clermont, et fut l'un des plus fidèles témoins de ce grand acte politique. Nous ne manquerons pas de faire, à cette occasion, remarquer qu'il n'existe, au fond comme à la forme, aucune identité dans la reproduction faite par les chroniqueurs du discours prononcé par le souverain pontife devant l'assemblée de Clermont. Cette diversité singulière peut laisser supposer que le père com-

(1) Aucun chroniqueur ne fait connaître la part d'action que dut prendre l'Ermite Pierre au Concile de Clermont, ce qui n'a pas empêché M. Mailly, au livre 1er de son *Esprit des Croisades*, de lui faire prononcer une longue allocution, tout entière puisée dans la féconde imagination de l'auteur. Nous devons toutefois dire que le discours placé par l'évêque Baudri dans la bouche du pape Urbain, débute par une allusion à l'impression où se trouvait encore l'assemblée à la suite des paroles qui venaient d'être prononcées par une voix qui ne pouvait être autre que celle du pieux cénobite en possession des sympathies générales. Baudri, *Historia Jerosolimitana*, liv. 1er.

mun des fidèles avait plusieurs fois, pendant la tenue du concile et en dehors de l'assemblée qui devait en clore les actes, pris la parole sur le sujet des préoccupations générales, et que la tradition s'était formée et perpétuée parmi les assistants, suivant l'impression personnelle que chacun d'eux avait reçue dans chacune de ces diverses occasions. Il faut dire aussi que l'emphase et le goût déclamatoire, communs à plusieurs chroniqueurs, n'ont pas dû médiocrement contribuer à dénaturer le caractère du discours attribué au pape Urbain. Quoi qu'il en soit, la leçon de Robert-le-Moine, à laquelle nous avons donné la préférence, nous a semblé, mieux que toutes les autres, reproduire la physionomie du langage que dut tenir le chef de l'Église, et plus fidèlement répondre à l'esprit du temps et aux dispositions des auditeurs (1).

(1) La reproduction faite par le moine de Saint-Remi, du texte du discours prononcé par le pape Urbain, nous a paru mériter d'autant plus de confiance, qu'il avait été spécialement chargé par son abbé de rédiger la relation de ce qui s'était passé sous ses yeux au Concile de Clermont, ainsi que lui-même s'en explique dans la préface placée en tête de son histoire. — L'opinion que nous venons d'émettre sur la diversité des discours mis dans la bouche du Pape, peut s'appuyer sur ce passage dont notre chroniqueur a accompagné le discours que nous rapportons : « Hæc, « *et id genus plurima*, ubi papa Urbanus urbano sermone peroravit. » On peut voir les autres textes du discours du Pape, fournis par *Baudri*, liv 1er; par *Foulcher de Chartres*, chap. 1er; par *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 15. — Un auteur anglais du XIIe siècle, Guillaume Malmesbury, met dans la bouche du pape Urbain un discours trop empreint de raisonnements subtils et de longueurs déclamatoires pour avoir pu représenter l'expression du zèle passionné qui devait animer le pape Urbain en présence des rudes et grossiers auditeurs dont il était principalement entouré. L'auteur moderne de l'*Histoire* anglaise *des Croisades*, M. Charles Mills, adopte ce discours sur la foi de son savant compatriote ; mais il nous semble qu'à tous égards le discours plus coloré et plus rempli de vives impressions, reproduit par le moine Robert, mérite la préférence que nous lui avons donnée.

« Nation des Francs, nation d'au-delà des monts, nation « que ses antécédents représentent comme étant l'élue de « Dieu ; distinguée des autres peuples par sa situation géo- « graphique, sa foi catholique et son respect pour la sainte « Église, c'est à vous que s'adressent notre discours et nos « exhortations ; c'est à vous que nous voulons apprendre « quelles tristes circonstances nous ont amené sur votre « terre, et quels dangers vous menacent, vous et toute la « société des fidèles. Des pays de Jérusalem et de Cons- « tantinople, il nous est parvenu une grave rumeur sou- « vent reproduite, à savoir que la nation des Perses, peuple « maudit et ennemi de Dieu, a envahi les domaines de la « chrétienté, y a promené le fer, la rapine et l'incendie. « Les captifs qui tombent sous leurs mains sont impitoya- « blement égorgés ou conduits sur la terre étrangère. Les « églises de Dieu sont rasées de fond en comble ou consa- « crées à la célébration du culte des Infidèles. Les autels « sont renversés, après avoir été profanés par d'indignes « souillures. Les Chrétiens sont condamnés à subir la cir- « concision, et le sang qui en provient est répandu sur les « autels ou versé dans les cuves baptismales. Par un raffi- « nement de cruauté, ils ouvrent le ventre des Chrétiens, « leur arrachent les entrailles, à l'aide desquelles ils les lient « à un arbre, et, dans cet état, les flagellent juqu'à ce que la « vie les abandonne. Quelquefois, dans cette horrible posi- « tion, il les font périr à coups de flèches, ou bien s'exer- « cent à leur trancher la tête d'un seul coup. Que vous « dirai-je des indignes traitements qu'ils font subir aux « femmes ? Ils sont tels qu'il est plus sage de les passer « sous silence. Ces peuples ont soumis à leur domination « une partie de l'empire grec si étendue, qu'on pourrait à « peine la franchir dans une marche de deux mois. A qui « donc convient-il de venger de pareils outrages et de recon-

« quérir ces domaines, mieux qu'à vous auxquels Dieu a « donné, de préférence aux autres nations, l'éclat des armes, « la grandeur du courage, l'agilité du corps et la force de « faire courber le front de tous ceux qui vous résistent ? « Échauffez votre vertu au souvenir de la vigueur qu'ont « montrée vos ancêtres et de la puissance de Charlemagne, « de son fils Louis et des rois leurs successeurs, par qui « le règne des Turcs a été anéanti, et les possessions de la « sainte Église agrandies aux dépens des Infidèles (1). Surtout « laissez-vous émouvoir par la pensée que le tombeau du « Christ est au pouvoir des nations immondes, et que les « lieux saints, loin d'être honorés comme ils devraient l'être, « sont présentement livrés à d'abominables profanations. « O braves guerriers, issus d'une race toujours victorieuse, « gardez-vous de dégénérer, mais souvenez-vous des vertus « de vos ancêtres. Que ceux d'entre vous qui portent dans « le cœur l'amour de leurs parents, de leurs enfants, de « leurs compagnes, n'oublient pas ces paroles de l'Évangile : « *Quiconque aime son père ou sa mère plus que moi n'est « pas digne de moi. Quiconque à cause de mon nom abandonnera sa maison, son père, sa mère, sa femme, ses « enfants ou ses domaines, recevra en échange le centuple et possèdera la vie éternelle.* Qu'aucun de vous ne « se laisse dominer par l'attrait de ses possessions ou « par des considérations mondaines, parce que la terre

(1) Il existait chez nos pères une vieille légende, reproduite par plusieurs chroniqueurs des Croisades, qui conduisait Charlemagne à la tête d'une puissante armée jusque dans la capitale des empereurs grecs, d'où le grand Prince n'était revenu qu'après l'extermination des Infidèles. Aux temps de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, les Turcs n'avaient pas encore fait leur apparition sur la scène du monde ; mais leur nom, sous la plume des chroniqueurs, se confondait souvent au moyen âge avec celui des Perses, des Arabes et des Musulmans en général.

« que vous habitez, circonscrite par la mer et les mon-
« tagnes, suffit à peine à vous contenir, quelle est
« pauvre et peut tout au plus fournir la nourriture à ceux
« qui la cultivent ; d'où il résulte que vous passez votre
« vie à vous entre-déchirer et à vous faire des guerres
« acharnées, fatales à tous les partis. Que les haines donc
« et les querelles s'apaisent ; que les guerres et les dissen-
« sions sommeillent. Élancez-vous sur la route du Saint-
« Sépulcre ; ravissez la Terre-Sainte aux mains d'une nation
« exécrable. Soumettez-la à votre domination, cette terre qui
« a été donnée par Dieu aux enfants d'Israël, et où, selon le
« langage de l'Écriture *coulent le lait et le miel*. Jérusalem
« est le centre, l'*ombilic* du monde, une terre fertile entre
« toutes et un second paradis de délices. Le Rédempteur
« du genre humain l'a illustrée par son avénement et le
« séjour qu'il y a fait, consacrée par sa passion, rachetée par
« sa mort et signalée par sa sépulture. Cette royale cité,
« placée au milieu du monde, est tenue en captivité par
« ses ennemis et soumise aux pratiques superstitieuses des
« nations qui sont dans l'ignorance du vrai Dieu. Elle vous
« appelle à grands cris pour que vous lui apportiez sa déli-
« vrance, vous en qui tout son espoir se fonde, comme
« étant de tous les peuples de la terre celui à qui Dieu,
« comme nous l'avons dit, a départi la plus grande vertu
« guerrière. Engagez-vous donc dans la voie sainte, sûrs
« que vous devez être d'obtenir la rémission de vos péchés
« et la gloire impérissable du ciel (1). »

« Les chiens, ajoute un autre chroniqueur, sont entrés
« dans le sanctuaire, devenu la demeure des démons. Les
« lieux sanctifiés par les saints mystères servent d'étables
« aux troupeaux, d'écuries aux bêtes de somme. Il vous

(1) *Robert-le-Moine*, liv. 1er.

« appartient de les délivrer et de venger la gloire de celui « qui est né et mort dans ces lieux pour vos péchés. Que « les voleurs, les incendiaires, les ravisseurs, les homi- « cides et autres criminels sachent qu'ils peuvent encore « espérer de posséder le royaume des cieux, s'ils marchent « en armes pour délivrer leurs frères et sauver le nom « chrétien. — Cette fois votre courage, source ordinaire « de tant d'injustices, aura l'occasion de s'exercer dans une « guerre légitime ; et vous allez être appelés, nouveaux « Macchabées, à défendre la famille d'Israël. En attendant, « vous pouvez être assurés que ceux qui mourront dans la « sainte entreprise avec le repentir de leurs fautes, auront « les récompenses éternelles, et que dès à présent ceux qui « s'y associeront seront placés sous la protection de l'Eglise, « défense étant faite à tous, sous peine d'excommunication, « de les molester dans leurs personnes ou dans leurs « biens (1). »

A ces mots, la foule assemblée ne put contenir les élans de son enthousiasme qui allait en croissant. *Dieu le veut! Dieu le veut! Dieix lo volt!* fut le cri d'assentiment qu'une voix unanime fit entendre.— « *Dieu le veut!* s'écria le saint « Pontife ; dans cette éclatante unanimité je reconnais le doigt « de Dieu ; que cette parole soit désormais votre cri de « guerre, et le signal de l'assistance au milieu de vous du « Dieu des combats. » Après quoi, le Pontife déclara qu'il n'engageait point les vieillards et les infirmes à s'associer à une expédition, dont ils ne pourraient qu'embarrasser la marche. Puis il recommanda aux femmes de ne pas se mettre en route sans être assistées de leurs maris, de leurs frères ou de leurs protecteurs légitimes ; et défendit aux prêtres et aux clercs de partir sans l'autorisation de leur Evêque,

(1) *Guillaume-de-Tyr*, liv. 1er, chap. 15.

ajoutant que chaque pèlerin même laïc devrait au départ se munir de la bénédiction d'un prêtre (1).

Quand le Pape eut achevé de parler, un des cardinaux qui l'assistait, nommé Grégoire, fit à haute voix sa confession en présence de la foule prosternée; et tous les assistants se frappant la poitrine en signe d'adhésion à cette formule de confession, reçurent du Pape l'absolution générale de leurs péchés, la bénédiction, la dispense du jeûne et de l'abstinence pendant l'expédition (2), et enfin l'invitation de rentrer dans leurs foyers en attendant le jour du départ. Puis des croix d'étoffe rouge furent distribuées à tous ceux qui s'engagèrent à faire contre les Infidèles le service de guerre qu'on nomma la CROISADE. Ces croix, qui étaient cousues aux vêtements soit sur l'épaule droite soit sur le dos entre les deux épaules (3), firent donner à ceux qui les portaient le nom de CROISÉS que l'histoire leur a conservé. L'évêque du Puy, Adhémar de Monteil, tombant aux genoux du Pape, fut le premier qui demanda la croix, que d'autres évêques sollicitèrent après lui, notamment Guillaume évêque d'Orange, homme religieux et craignant Dieu (4). S'il faut croire au témoignage du moine Eckart, premier abbé d'Uraugen ou d'Uraugia, dans la forêt Herciniène, qui écrivait en 1117, cent mille croix furent distribuées entre les assistants, appartenant pour la plupart aux pays d'Aquitaine, de Normandie, d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande, de Bretagne, de Galice, de Gascogne, de France, de Flandre et de Lorraine (5).

Le pape Urbain avait sur les bras trop d'affaires en Europe,

(1) *Robert-le-Moine*, liv. 1er.

(2) *Robert-le-Moine*, liv. 1er. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 2.

(3) *Tudebode*, liv. II, chap. 4.

(4) *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 16. — *Guibert*, liv. II, chap. 5.

(5) *Ekkeardi abbatis libellus*, etc., chap. 5, inséré dans l'*Amplissime collection* de Martène et Durand, tome V, page 507.

notamment sa grande querelle des Investitures avec l'Empereur d'Allemagne et sa lutte contre l'Anti-Pape, pour pouvoir commander en personne l'armée des Croisés. Il s'excusa, disant : « C'est à nous de prier, et comme Moïse de tendre les « mains au ciel ; à vous de combattre les Amalécites. » Puis après avoir pris l'avis des évêques, dans une réunion qui eut lieu le lendemain, il désigna, avec le titre de Légat apostolique pour conduire l'expédition, l'évêque Adhémar, qui avait suivi avec distinction la carrière des armes avant d'entrer dans le sacerdoce, et avait même déjà fait le pèlerinage de Jérusalem, et que recommandait aux yeux de tous son habileté dans les affaires du monde autant que sa piété et la sainteté du caractère dont il était revêtu. Il lui donna ensuite pour coadjuteur Guillaume évêque d'Orange (1). L'époque du départ de l'expédition fut fixée au jour de l'Assomption de l'année suivante, c'est-à-dire au 15 août 1096. Le Concile plaça les Croisés sous la protection spéciale de l'Eglise, les exempta d'impôts, et suspendit jusqu'à leur retour les poursuites de leurs créanciers. Enfin des censures ecclésiastiques furent décrétées contre tous ceux qui s'abstiendraient de comparaître au jour du départ.

Sur ces entrefaites on vit arriver les envoyés de Raymond de Saint-Gilles comte de Toulouse, qui vinrent solennellement déclarer que leur maître entendait s'associer à la sainte expédition ; que déjà même il avait pris la croix et se trouvait entouré d'une nombreuse milice prête à marcher avec lui. « Que tous les amis de Dieu, ajoutèrent-ils, se « joignent au Comte dont les grandes richesses et l'assis- « tance seront au service des indigents qui marcheront à « sa suite. Grâce à Dieu, ils auront pour les conduire, le

(1) *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 2. — *Histoire générale de Languedoc*, tom. II, liv. XV, chap. 55.

« sacerdoce et le trône, l'Évêque et le Comte, Moïse et « Aaron (1). » Déjà sans doute s'annonçaient les premiers symptômes de l'ambition qui, non moins que les élans de sa piété, poussait Raymond à vouloir obtenir le premier rang dans la conduite des armées du Seigneur, qui allaient marcher à la conquête de Jérusalem.

La renommée des grands intérêts qui venaient de se débattre à Clermont, et des résolutions qui avaient été prises, se répandit avec la rapidité de l'éclair dans tout l'univers chrétien. Ce fut au point que les contemporains crurent à l'existence d'un miracle de la sagesse divine, destiné à montrer que le projet de marcher sur Jérusalem n'était pas l'œuvre des hommes. Selon le moine de Saint-Remi, le jour même où fut décrétée la Croisade, le souffle de Dieu en porta la nouvelle jusqu'aux confins du monde et dans les îles baignées par l'Océan, à la grande joie des peuples chrétiens et à la confusion des nations musulmanes (2). Il faut dire pourtant que, contrairement au récit des autres chroniqueurs, l'Allemand Eckart abbé d'Uraugen, bien placé pour juger des effets produits au-delà du Rhin par ces premiers ébranlements de l'esprit des Croisades, affirme que la renommée du grand mouvement qui se préparait en Occident, ne parvint pas d'abord dans la France orientale (la Franconie), la Saxe, la Thuringe, la Bavière et l'Allemagne. Ce chroniqueur ajoute que le schisme qui existait, depuis le pape Alexandre, entre l'Empire et la Cour de Rome, fut cause que

(1) *Histoire de Baudri*, liv. 1er. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 2. — Il semble résulter du récit de ces deux chroniqueurs, que les princes de l'Occident n'avaient pas tous attendu la clôture du Concile pour attacher sur leurs vêtements le signe de la Croisade. Orderic Vital donne mal à propos à Raymond de St-Gilles, dont il s'agit ici, le nom de *Bérenger*, qui n'appartenait qu'à un autre Raymond, comte de Barcelonne.

(2) *Robert-le-Moine*, liv. 1er.

les prédications ne s'étendirent pas sur les pays occupés par les populations teutones, qui montrèrent beaucoup d'étonnement lorsqu'elles virent les premières légions des Latins traverser leur territoire pour se rendre en Orient (1).

Le souverain Pontife parcourut ensuite diverses provinces de France, pour agir par l'autorité de sa parole sur les populations qui n'avaient pas assisté au Concile de Clermont.
25 décembre 1095. Il visita Saint-Flour, puis Limoges où il célébra la fête de Noël; traversa, au commencement de 1096, le Poitou, l'Anjou, le Maine; et par Vendôme arriva à Tours, où pendant le carême il tint un nouveau concile, dans lequel furent confirmées les résolutions prises à Clermont. Le Saint-Père se dirigea ensuite vers les provinces méridionales; célébra,
13 avril 1096. le 13 avril 1096, la fête de Pâques à Saintes; consacra l'église de Saint-André à Bordeaux ; visita Toulouse où il séjourna, et Carcassonne; arriva les derniers jours de juin dans l'île
6 juillet. de Maguelonne; passa à Montpellier; dédia, le 6 juillet, en présence du comte Raymond, la cathédrale de Nîmes, pen-
Milieu de juillet. dant le Concile qui fut tenu dans cette ville ; séjourna du 15 au 20 juillet à Saint-Gilles, où il consacra l'autel de la nou-
30 juillet. velle église ; passa le 30 juillet à Cavaillon ; reprit bientôt la route d'Italie, et arriva dans le Milanais avant le milieu du
1re moitié de septembre 1096. mois de septembre (2), laissant en chaque lieu aux évêques le soin de continuer l'œuvre de prédication qu'il avait entreprise. Partout le souverain Pontife fut religieusement obéi par le clergé, qui ne cessait de bénir et de délivrer des croix aux nombreux fidèles de tout âge et de tout sexe accourant en foule pour offrir de marcher contre les Sarrasins. Ces

(1) *Livre d'Eckart*, chap. IX, inséré au tome V de l'*Amplissime collection* de Martène et Durand.

(2) *Histoire générale de Languedoc*, tom. II, liv. XV, art. 56-59. — Voyez aussi *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 4.

croix se plaçaient sur l'épaule droite, *seur la destre espaule*, au dire de Bernard-le-Trésorier. L'enthousiasme qui avait éclaté dans les provinces de France, ne tarda pas à gagner les pays voisins. L'Allemagne, et l'Angleterre, le Danemark, l'Espagne et l'Italie voulurent aussi fournir leur contingent pour grossir l'armée de la Croix. Aucun peuple de l'Occident n'eût osé rester en dehors du grand mouvement qui s'accomplissait. « Il n'était pas, si nous en croyons Guillaume de Tyr, « dans tous les royaumes d'Occident, une seule personne « qui fût disposée à s'autoriser de son âge, de son sexe, de « sa condition, de son état, ou de tout autre considération, « pour refuser de s'associer de cœur et de langage au vœu « de la Croisade (1). Robert-le-Moine ajoute que plus de trois cent mille chrétiens de tous les pays, cédant à une divine impulsion, formèrent la résolution de se croiser (2).

Il faut reconnaître pourtant que cet entraînement vers des régions et des dangers inconnus ne devait pas être attribué aux seuls élans d'une foi vive et au seul enthousiasme du Chrétien. D'autres causes s'y joignaient encore. Les priviléges et immunités, les amnisties temporaires, accordés aux Croisés par les canons du Concile, la misère des temps, qui était générale alors (3), l'amour du merveilleux et de la vie d'aventures, l'espoir d'un changement de fortune, et la

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 16.

(2) *Robert-le-Moine*, liv. 1er. — Marin Sanuto, *Liber secretorum*, liv. III, IVe partie, chap. 2.

(3) Selon *Guibert de Nogent*, liv. II, chap. 6, la disette était si grande que beaucoup de pauvres gens étaient réduits à se nourrir de racines sauvages et des plus vils aliments. — Le moine allemand Eckart, premier abbé d'Uraugen ou Uraugia, au chap. 8 de son livre, inséré au tome V, page 507 de l'*Amplissime collection* de Martène et Durand, dit que la Gaule était depuis quelques années affligée par la guerre civile, la famine et la mortalité causée par une maladie qui avait pris naissance près de

perspective d'un établissement pareil à celui qu'avaient obtenu en Italie Robert Guiscard et ses aventuriers normands, l'impossibilité actuelle de guerroyer en Europe, consacrée par une menace d'excommunication, la certitude de racheter ses péchés en se battant contre les infidèles et cédant à ses goûts chevaleresques, l'éclat des principautés et des siéges pontificaux qui semblaient attendre en Asie de nouveaux possesseurs; toutes ces causes réunies concoururent à grossir les bataillons de la Croisade. Et puis, une imagination superstitieuse s'en mêla. Des météores, des signes extraordinaires parurent dans le ciel et furent interprétés dans le sens de la grande préoccupation qui dominait tous les esprits. On parla d'une légion d'oies qui marchait à la délivrance de Jérusalem, poussée par l'esprit de Dieu (1). On alla jusqu'à voir d'illustres morts se dresser sur leur tombe pour prêcher la guerre sainte contre les infidèles.

A peine la grande Croisade fut-elle entrée dans le domaine de l'histoire contemporaine et arrêtée en principe, qu'on vit se produire un singulier phénomène, qu'il n'était pourtant pas difficile de prévoir. Les désordres qui, alors plus qu'en aucun autre temps agitaient le fond de la société, cessèrent tout à coup, et l'on vit les gens de rapine et de brigandage se jeter aux pieds des prêtres pour obtenir, avec le pardon de leurs crimes, la faveur de se joindre à la milice

l'église de Ste-Gertrude, à Nivelle, maladie cruelle qui brûlait comme un feu invisible, et dont l'un des symptômes était de faire tomber les pieds et les mains, ce qui remplissait de terreur les populations.

(1) *Guibert de Nogent*, liv. VII, chap. 29. — Il est juste de dire que le chroniqueur, quoique avec une certaine réserve, invite le lecteur à se tenir en garde contre ces ridicules croyances qui tendent à compromettre la gravité du Christianisme. — Voyez *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 31. — Peut-être qu'un vague et lointain souvenir des oies du Capitole ne fut pas étranger à cette bizarre rumeur.

qui se recrutait pour les pays lointains (1). Que ce fût par un retour de sincère piété, ou par la perspective de rencontrer des occasions plus multipliées de sacrifier à leurs aventureux instincts, toujours est-il que la Croisade fut un puissant exutoire qui entraîna loin de l'Europe affaiblie les mauvaises comme les bonnes passions, dont le ferment ne laissait alors aucun repos aux sociétés chrétiennes.

Le temps qui devait précéder l'époque fixée pour le départ fut mis à contribution pour les dispositions à prendre en vue d'une si lointaine et si aventureuse expédition. On préparait ses armes, que l'Église bénissait avec solennité; on réalisait sa fortune; on aliénait à vil prix ses immeubles. Les objets qui devaient servir à l'expédition se vendaient fort cher, pendant que ceux qu'on ne pouvait emporter trouvaient à peine des acheteurs; si bien, dit le moine Guibert, que sept brebis se donnaient pour cinq deniers (2). De toutes parts, par une propagande active, on s'excitait mutuellement à prendre la croix. Toute autre préoccupation s'effaçait. Les moines désertaient leurs cloîtres, plusieurs avec l'espérance de n'y jamais rentrer. Les pieux reclus abandonnaient les prisons où ils s'étaient volontairement enfermés; les maris se séparaient de leurs femmes, les femmes de leurs maris; les pères de leurs fils, les fils de leurs pères; tant le lien de la charité même s'était relâché sous la pression de cette ferveur nouvelle. Les femmes, dit la chronique, se réjouissaient du départ de leurs époux chéris, et s'affligeaient lorsqu'elles les voyaient rester (3). Tous soins des intérêts mondains, toutes affaires, toutes cultures, étaient négligés, et l'impatience montait toujours. C'est que les populations se per-

(1) *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 2.

(2) *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 2. — *Guibert de Nogent*, liv. II, chap. 6.

(3) *Guillaume de Tyr*, liv. I[er], chap. 16 et 17. — *Baudri*, liv. I[er].

suadaient que tout ce grand mouvement était déterminé par la volonté et l'intervention directe de Dieu. On se rappelait qu'en France, le mercredi, 4 avril 1095, une innombrable quantité d'étoiles filantes avaient été vues dans le ciel, et l'on disait que c'était un signe divin, précurseur de l'ébranlement qui se préparait dans la chrétienté (1). Enfin, longtemps avant le temps fixé par les résolutions du Concile, et dès que les rigueurs de l'hiver eurent fait place à une température plus douce, on vit les populations s'ébranler pour aller rejoindre les lieux fixés pour les divers rendez-vous du départ. Ce fut alors un curieux et bien étrange spectacle que celui de cette foule si diversement composée, mal armée, sans discipline, quoique animée d'un esprit commun et tendant au même but; où les hommes de toutes conditions, les évêques et gens d'église, les femmes, les enfants, les vieillards, les filles de joie, marchaient pêle mêle avec les guerriers rompus aux durs exercices et au maniement des armes. La foi la plus ardente et le désordre des mœurs campaient ensemble sans trop de scandale, tant le but auquel tous convergeaient semblait tendre à sanctifier toutes choses. Les chants religieux et les fanfares de guerre étaient partout confondus et formaient, avec les prédications, le lien qui retenait ces masses nombreuses, si diversement distinguées par la variété des costumes et des conditions. Rien ne peint mieux, au surplus, l'enthousiasme qui animait les premiers Croisés, que le récit plein de vie et de naturel que nous fournit un chroniqueur

(1) *Baudri*, liv. 1er. — Le chroniqueur expose que ces étoiles pouvaient, vu leur multitude, se confondre avec la grêle et ne s'en distinguaient que par l'éclat qu'elles répandaient. « Beaucoup de gens, ajoute-t-il, assurent « qu'elles arrivent jusqu'à terre; mais nous n'oserions l'affirmer. » — Voyez aussi *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 2, et la chronique anonyme intitulée : *Belli sacri historia*, au tome 1er du *Museum italicum* de Mabillon, chap. 1er.

anonyme, copiste ou plagiaire de Tudebode, mais souvent original, et toujours rempli d'intérêt.

« A peine cette prédication se fut-elle étendue sur la « France, l'Allemagne, l'Angleterre, et jusque dans les ré- « gions les plus reculées de l'occident, du nord et du midi, « qu'il se produisit parmi les populations un tel ébranlement, « qu'on crut un instant que tout le monde, sans distinction « de sexes, allait s'enrôler pour la sainte expédition. Le « père n'osait pas retenir son fils, la femme son mari, ni le « maître son serf. La crainte et l'amour de Dieu ne permet- « taient pas d'apporter le moindre obstacle à quiconque vou- « lait partir. Tous ceux qui se mettaient en route cousaient « des croix sur leur épaule droite, à l'imitation du Christ qui, « marchant pour nous à la Passion, porta la croix sur son « épaule. L'ébranlement fut si grand, qu'on ne voyait aucune « voie, aucune route, aucune ville, aucun château, aucune « plaine, aucune montagne, qui ne fût couverte de tentes et de « pavillons, et aussi d'hommes et de femmes nobles ou non « nobles, portant tous des croix sur leurs épaules. Ceux qui « venaient des contrées lointaines marchaient avec tant de joie, « qu'on eût dit qu'ils avaient quitté leurs demeures dans un « jour de suprême désolation. Ils avaient avec eux des trom- « pettes, des clairons, et toute espèce d'instruments de « musique, faisant entendre les sons les plus variés; et ils « emportaient une si prodigieuse quantité d'objets en bois, « fer, or ou argent, qu'on ne saurait en faire l'énumération. « Ils avaient aussi des armes de toutes sortes, des lances, « des épées, des cottes de mailles, des boucliers, des casques, « des arcs, des piques (*gisarmis*), des masses d'armes « (*salibis*), et enfin des haches (*accettis*).

« Voilà pour le menu peuple.

« Quant aux princes, aux comtes, aux ducs, aux sei- « gneurs, ils étaient si riches que leurs pavillons et leurs

« tentes resplendissaient d'or. Leurs lits se distinguaient « par l'éclat de la dorure et des couleurs. Sous ces lits on « voyait entassés des marcs d'argent, comme le bois sous « les lits des paysans. Ils portaient à leur suite de petites « barques qu'ils lançaient à l'eau, auxquelles ils suspendaient « des filets qui ne permettaient à aucun poisson d'échapper. « Ils emportaient avec eux cette sorte d'oiseau de proie qu'on « nomme faucon (*gyrifalcus*), lequel, une fois lancé dans les « airs, imprime une telle terreur aux oiseaux, qu'en l'aper- « cevant ils se précipitent à terre et se laissent prendre avec « la main. Ils emportaient aussi une multitude d'autres objets « qu'il serait trop long d'énumérer. Mais ce que nous ne « devons pas omettre, c'est que toutes les routes étaient » couvertes des tentes des pèlerins marchant à la délivrance « du Saint-Sépulcre ; en sorte qu'on n'eût pu trouver aucune « cité, aucun château, aucune prairie, où ne se trouvassent « des tentes dressées. Ceux qui accomplissaient le saint « pèlerinage, et ceux qui s'attachaient à leurs pas, s'écriaient « dans la joie de leur cœur : ***Deus lo vult, Deus lo vult***, « c'est-à-dire ***Dieu le veut.*** Plusieurs fois, sur l'épaule de « ceux qui avaient succombé dans la sainte voie, on dé- « couvrit des empreintes de croix, prodige qui poussa beau- « coup de gens à s'unir au pieux pèlerinage (1). »

On vit aussi, au rapport du moine Guibert, un bon nombre de pauvres gens atteler à des chars à deux roues des bœufs que l'on ferrait à la manière des chevaux, et placer sur ces chariots le peu de provisions qu'ils avaient pu se procurer. Sur ces chars, ils conduisaient aussi leurs petits enfants qui, à chaque ville ou chaque château qu'ils rencontraient, ne manquaient jamais, dans la naïveté de leur ignorance, de

(1) *Belli sacri historia*, chap. 1 et 2, au tome 1er, 2e partie, du *Museum italicum* de Mabillon.

demander si c'était là cette ville de Jérusalem où on les conduisait (1). Une telle affluence de pèlerins plus ou moins étrangers au dur métier des armes, devenait une cause d'affaiblissement pour les expéditions qui étaient en voie de s'organiser. C'est ce qu'a très-bien fait remarquer un écrivain anglais, auteur d'une *Histoire* moderne *des Croisades*, lorsqu'il dit que « la guerre venant du peuple, et non pas seulement de ceux qui le gouvernaient, les princes ne purent « restreindre ni limiter à leur gré le nombre des guerriers « qui voulurent participer à la sainte entreprise, et que des « troupes moins considérables eussent été bien plus puissantes que tous ces essaims d'hommes de classes et de « nations différentes (2). »

Les préoccupations des Croisés, et notamment des chefs du rang le plus élevé, ne s'étaient pas bornées à préparer les mesures matérielles par lesquelles ils prétendaient assurer le succès de l'expédition. On les vit aussi chercher à mériter la rémission de leurs péchés et la protection du ciel par des œuvres qu'ils jugeaient agréables à Dieu et par les dons considérables que plusieurs d'entre eux firent aux églises et aux monastères les plus renommés. Des chartes authentiques nous en ont conservé le souvenir, notamment, pour ne parler ici que du comte de Toulouse, celles par lesquelles ce prince, peu de temps avant l'époque fixée pour son départ, fit de riches libéralités aux abbayes de Cluny et de la Chaise-Dieu, ainsi qu'à l'église du Puy en Velay (3).

(1) *Guibert de Nogent*, liv. II, chap. 6.

(2) *Histoire des Croisades*, de Charles Mills, liv. VI, page 260 de la traduction de M. Paul Tiby.

(3) Voyez le nº VIII de nos *Pièces justificatives*. — A cette pièce relative au comte de Toulouse, nous en joignons trois autres, sous les nºs VII, XVI et XVIII, qui établissent que cet entraînement qui poussait les princes à faire, à la veille d'une Croisade et en vue de la rémission de leurs péchés,

Cependant, il avait été convenu que les Croisés, rangés sous les bannières des chefs auxquels ils étaient personnellement attachés, se diviseraient en plusieurs grands corps d'armée, et n'entreraient que successivement en campagne, suivant les convenances respectives; qu'en outre ils suivraient des routes différentes, afin de ne pas épuiser les pays par où ils devaient passer, et de ménager les moyens d'approvisionnement nécessaires à une si grande multitude d'hommes (1). On vit en effet, au dire de Foulcher de Chartres, chapelain de Baudouin, les départs des Croisés s'échelonner, dans toute la chrétienté, du mois d'avril au mois d'octobre 1096, et les différents corps d'armée suivre des directions diverses, pour ne se réunir définitivement que dans le voisinage de Constantinople (2) et au seuil de la terre asiatique, sous les murs de Nicée, ainsi que nous le verrons plus loin.

l'abandon de tout ou partie de leurs biens aux églises et aux couvents, avait gagné toutes les classes de la société chrétienne, sans exception des plus pauvres.

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 17.

(2) *Foulcher de Chartres*, chap. 2.

CHAPITRE V.

Départ des premiers Croisés rassemblés par Pierre l'Ermite. — Avant-garde conduite par Gauthier-sans-Avoir. — Passage à travers l'Allemagne, la Hongrie, la Bulgarie. — Désastre de cette armée.

Le terme assigné pour le départ des Croisés semblait bien reculé au gré des plus impatients. La foule qui s'amassait autour de Pierre l'Ermite, subjuguée par la puissance de sa parole, ne tarda pas à vouloir se mettre sous sa conduite sur la route qui conduisait à la Terre-Sainte. On était alors dans la Basse-Lorraine, comprise entre le Rhin, la Meuse et la Moselle, et au commencement de l'année 1096. L'expédition partit le 8 mars (1), se dirigeant sur Cologne, où l'on 8 mars 1096.
arriva le samedi veille de la fête de Pâques, c'est-à-dire le 12 avril. Pendant les huit jours que Pierre s'arrêta dans cette 12 avril 1096.
ville, il ne cessa de se livrer à des pratiques pieuses, et de prêcher la Croisade aux Allemands qui accouraient au devant

(1) *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 7. — *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 18. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 4. — Selon la table chronologique de l'*Art de vérifier les dates*, la fête de Pâques tombait, cette année 1096, au 13 du mois d'avril.

de lui (1), et dont un grand nombre sans doute appartenait à la rive gauche du Rhin. Le nombre des soldats de la Croix grossissait incessamment, et bientôt, suivant l'appréciation de l'historien Michaud, se serait élevé au chiffre de près de cent mille combattants, non compris les femmes, les enfants et les simples pèlerins, dont la présence ne pouvait être qu'un embarras dans une telle expédition ; et ce nombre devait encore s'accroître dans la traversée de l'Allemagne. Mais en consultant les données fournies par Guillaume de Tyr, et confirmées par le témoignage de Marin Sanuto, cette appréciation devrait être notablement réduite, puisque nous allons voir qu'après le départ de l'avant-garde conduite par Gauthier-sans-Avoir, il ne restait auprès du prédicateur de la Croisade qu'un corps de quarante mille hommes (2). Or on ne peut guère supposer que la force mise à la disposition de Gauthier, envoyé en avant sans cavalerie, dût être égale ou supérieure à celle que s'était réservée l'Ermite Pierre qui était considéré comme l'âme et le chef véritable de cette première expédition. Quoi qu'il en soit, on ne tarda pas à comprendre la nécessité de diviser en deux corps l'armée qui s'était formée autour du général improvisé, si toutefois

(1) *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 4.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. Ier, chap. 19. — Marin Sanuto, *Liber secretorum*, liv. III, partie IV, chap. 4. — Au liv. IX, chap. 4 de son histoire, *Orderic Vital* ne porte qu'à trente mille les forces françaises et allemandes, réunies sous la conduite de Pierre l'Ermite et de Gauthier-sans-Avoir. De son côté, l'abbé d'Uraugen, l'Allemand *Eckart*, dit formellement que le nombre des Croisés qui partirent en la compagnie de Pierre l'Ermite s'élevait à quinze mille hommes seulement, nombre qui sans doute s'accrut pendant la marche de l'expédition. Anne Comnène, au liv. X de l'*Alexiade*, évalue à quatre-vingt mille hommes de pied et cent mille cavaliers, le nombre des guerriers qui suivirent la bannière de Pierre l'Ermite. Mais on sait que ce n'est jamais sans une grande défiance qu'il convient d'accueillir le témoignage de la fille de l'empereur Alexis.

il convient de donner le nom d'armée à un rassemblement formé d'éléments si confus. L'un de ces corps, composé principalement de Français (1), qui devait servir d'avant-garde et ne comptait que des hommes de pied, et huit chevaux seulement au dire d'Albert d'Aix, fut placé sous la conduite d'un gentilhomme nommé, comme nous venons de le dire, Gauthier-sans-Avoir (2). L'autre composé en grande partie d'Allemands, fut réservé pour marcher sous les ordres immédiats de l'homme de Dieu dont la parole entraînante avait provoqué un si prodigieux ébranlement.

Cependant, presque aucune précaution d'ensemble n'avait été prise pour préparer le succès de l'expédition; et personne, ni les chefs ni les simples Croisés, ne semblaient en avoir le moindre souci. C'était la cause de Dieu qui se trouvait en jeu; Dieu seul devait pourvoir à tout. Il paraissait à tous hors de doute qu'après avoir fendu les eaux de la mer Rouge pour ouvrir au peuple hébreu les portes de la Terre-Promise, le Dieu des armées allait visiblement renverser tous les obstacles, et conduire par la main les soldats du Christ à la délivrance du Saint-Sépulcre. Le soin des approvisionnements était en grande partie resté confié

(1) *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 4. — *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 7.

(2) Cette dénomination de *sans-avoir*, *sine habere*, *sensaveir*, *senz-aveir*, *sans-aveir*, *sens-avehor*, commune au moyen âge, exprimait très-bien la condition désavantagée des cadets de famille réduits à la plus mince légitime, ou celle des seigneurs qui avaient aliéné leurs fiefs. Pour beaucoup de ces guerriers ruinés, la Croisade s'offrait comme le moyen le plus assuré de rappeler la fortune qui s'était détournée d'eux. Gauthier est aussi surnommé *sans-savoir*, dans la traduction de Guillaume de Tyr, légèrement attribuée à Bernard-le-Trésorier, traduction offrant un intérêt très-grand, même à côté du texte original. Une partie de la famille de Gauthier-sans-Avoir, à savoir Gauthier de Poix (*de Pexeio*), près d'Amiens, son oncle, et les autres neveux de ce dernier, Guillaume, Simon et Matthieu, s'était jointe à l'expédition. Voyez *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 4.

à la prévoyance individuelle, qui ne se préoccupait que de l'avenir le plus prochain. On allait à la Terre-Sainte comme à un rendez-vous de plaisir, et l'on voyait des chefs conduire, comme au sein de la plus profonde paix, leurs chiens et leurs faucons pour servir aux délassements du voyage. Des ambulances, il n'est pas certain qu'il en fût question. Nul ne se rendait compte des difficultés de tous genres qui allaient se présenter. Et pourtant, outre les provinces Rhénanes que l'on allait parcourir, et les Etats de l'Allemagne où les Croisés étaient sûrs de recevoir un bon accueil, on devait rencontrer des peuplades peu connues, et que l'on pouvait appréhender de trouver inhospitalières.

Après avoir quitté Cologne (1), franchi le Rhin, traversé la Bavière, l'Autriche et la vallée du Danube supérieur, les Croisés devaient parvenir au pays des Hongrois (2), situé à l'ouest et au nord du Danube, et occupant alors tout l'espace compris entre le littoral de la mer Adriatique et les monts Krapacks ou Carpathes. Ils devaient ensuite, en se jetant dans les vallées de la Drave et de la Save, arriver sur le territoire des Bulgares (3), au sud du Bas-Danube entre

(1) Pour l'intelligence des détails que nous avons à présenter, nous avons cru devoir, dans une vue d'ensemble, placer, dès-à-présent, sous les yeux du lecteur, le croquis géographique de la ligne que les Croisés allaient avoir à parcourir, et donner un aperçu des divers peuples avec lesquels ils devaient successivement se trouver en contact. Cette courte esquisse trouvera plus tard son utilité.

(2) Les Madgyars, d'origine scythe ou tartare, comme les Turcs, vinrent s'établir, vers l'année 894, sur les terres de la Hongrie. Dès le déclin du X[e] siècle, ou dans les premières années du XI[e], ils embrassèrent la foi chrétienne, c'est-à-dire un demi-siècle avant l'époque où les Turcs Seldjoucides se proclamaient en Perse les défenseurs de l'Islamisme. L'autorité des empereurs grecs n'était pas reconnue des Hongrois, qui n'avaient pas consenti à subir le joug impérial.

(3) Les Bulgares, originaires du nord de la mer Caspienne et des contrées

sa rive droite et la chaine des monts Balkan (1). Ces peuples, de même que les Hongrois, étaient convertis au christianisme, mais encore demi-barbares; et le souvenir des avanies qu'ils avaient fait subir aux anciens pèlerins, devait inspirer de légitimes inquiétudes. Après le pays des Bulgares, on devait rencontrer un pays ami, l'ancienne Thrace (2), soumis à l'autorité des empereurs de Constantinople où les Croisés étaient attendus. Mais, le Bosphore franchi, on devait rencontrer dans toute la longue traversée de l'Asie-Mineure ou pays de Roum, les Turcs Seldjoucides d'Iconium et de Nicée, les plus farouches des Musulmans; puis ensuite les Turcs de la Syrie, autre rameau de la même famille, qui étaient comme leurs frères de fanatiques ennemis du nom chrétien, et qui bientôt devaient être remplacés sur quelques points, notamment à Jérusalem, par les Sarrasins d'Egypte. Telles étaient les difficultés de l'entreprise qu'allaient insoucieusement affronter des bandes à peine armées, sans munitions suffisantes, où les vieillards, les enfants et les femmes allaient embarrasser la marche du petit nombre de guerriers qui se trouvaient en état de combattre.

Ce fut dans de telles conditions, et pendant que les

baignées par le Bolga ou Volga qui leur a donné son nom, passèrent au Ve siècle sur les rivages septentrionaux de la Mer-Noire, d'où ils allèrent plus tard s'établir sur la rive gauche du Bas-Danube, dans les provinces occupées par la Moldavie et la Valachie actuelles; puis enfin se fixèrent au midi de ce fleuve, où les Croisés les rencontrèrent. Ces peuples s'étaient convertis au Christianisme vers le milieu du IXe siècle; mais ils avaient retenu une grande partie de leur rudesse et de la barbarie native de leurs mœurs. Soumis par les empereurs de Constantinople, ils n'en conservaient pas moins une demi-indépendance.

(1) Le mont *Hæmus* des anciens, *Mons Bagularius* de Guillaume de Tyr, liv. II, chap. 4.

(2) La Roumélie ou Romanie actuelle, dans la Turquie d'Europe.

Allemands se pressaient pour entendre la parole éloquente du prédicateur de la Croisade, c'est-à-dire dans l'intervalle qui s'écoula entre le 12 et le 20 avril 1096 (1), que le corps commandé par Gauthier-sans-Avoir se mit en marche au sortir de Cologne, suivant l'ordre réglé par Pierre l'Ermite (2). Au-delà du Rhin, en Allemagne, cette avant-garde rencontra peu de difficultés, le concours des populations lui demeurant complètement acquis. Il en fut de même d'abord dans le pays des Hongrois, où les bandes de Gauthier rencontrèrent, de la part du roi Calemann ou Coloman, l'accueil le plus bienveillant. Ce prince, qui était chrétien, ne fit nulle difficulté de livrer passage aux Croisés à travers ses États, et de leur fournir tous les approvisionnements nécessaires jusqu'à la frontière bulgare. Cependant, à peine la Save qui sépare les deux pays eut-elle été franchie par le gros de l'armée, qu'un fâcheux incident vint inopinément troubler la bonne harmonie qui jusque-là n'avait cessé de régner entre les pèlerins francs et les sujets de Coloman. Seize traînards de l'armée de Gauthier, restés en arrière sur la rive hongroise, auprès de Maleville (*Mala Villa*), la moderne Semlin, pour faire quelques approvisionnements, furent, pour une cause demeurée inconnue, assaillis à l'improviste, battus, dépouillés et renvoyés nus à leur corps d'armée, par ordre du gouverneur Guz qui commandait dans cette ville. Inutile de dire que les Croisés ressentirent vive-

(1) Voyez *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 4.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. Ier, chap. 18. — *Albert d'Aix*, liv. Ier, chap. 7. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 4. — Suivant le témoignage de ce dernier historien, ce premier départ ne fut pas concerté avec l'Ermite Pierre; mais les Français qui étaient en la compagnie de Gauthier-sans-Avoir, refusèrent d'attendre le prédicateur de l'expédition, et le laissèrent à Cologne continuer le cours de ses prédications sur le peuple allemand, qui accourait pour l'entendre et venait se ranger sous sa bannière.

ment cet outrage ; mais la difficulté de repasser le fleuve et le désir d'aller en avant firent ajourner la vengeance qu'on eut d'abord la pensée d'en tirer (1).

En arrivant dans le pays des Bulgares, l'armée ne tarda pas à s'apercevoir que les sympathies dont elle s'était vue entourée au début de l'expédition, venaient tout à coup à lui manquer. Les vivres n'arrivaient plus ; les chaussures, les vêtements étaient usés, et tout à la fois faisait défaut. Dans une telle extrémité, Gauthier se hâta de presser la marche de ses bandes, pour les placer sous la protection de l'empereur Alexis Ier, Comnène. Mais il fallait d'abord traverser toute la Bulgarie, dont les habitants, Chrétiens pourtant, paraissaient peu disposés à voir des frères dans les nouveaux arrivants, et, d'ailleurs, méconnaissaient volontiers l'autorité des empereurs de Constantinople (2). Les vivres continuaient à manquer aux Croisés, et il y avait nécessité d'y pourvoir au plus vite. Sur le refus donc d'en fournir que fit Nichita (3), duc des Bulgares et gouverneur de Belgrade,

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. Ier, chap. 18. — *Albert d'Aix*, liv. Ier, chap. 7, 8 et 9. — La rivière que les Croisés traversèrent, nommée *Maroé* par Guillaume de Tyr, *Maroa* par Albert d'Aix, est, selon quelques personnes, la même que celle de *Marova*, qui se jette dans le Danube, un peu au-dessous de Sémendrie. Mais c'est là une manifeste erreur. Le cours d'eau que l'on devait franchir pour se rendre de Maleville à Belgrade, ne saurait être une autre rivière que la Save. Nous en trouvons surabondamment la preuve au chap. 3 du liv. II de l'histoire de l'archevêque de Tyr, où la même rivière reçoit le nom de *Savoa*.

(2) En l'année 1018, la Bulgarie, où se trouvait confondu le territoire actuel de la Servie, avait été réduite en province de l'Empire d'Orient, par les armes de l'empereur Basile II. Mais l'autorité des souverains de Constantinople était faiblement reconnue, tant qu'elle ne se faisait pas appuyer par la présence d'une force suffisamment respectable.

(3) *Albert d'Aix*, liv. Ier, chap. 8, 9 et 10. — La série des rois bulgares s'était continuée jusqu'en l'année 1018, époque à laquelle nous venons

ville située près du confluent de la Save, sur les confins du pays des Hongrois, qu'on venait de quitter, le chef Gauthier n'hésita pas à recourir à la violence pour procurer à son armée les moyens de subsister, et fit incontinent main basse sur les troupeaux de bœufs et de moutons qui erraient dans la campagne. Le pillage, en ramenant momentanément l'abondance dans l'armée, eut pour effet immédiat d'accroître l'indiscipline, et avec elle le désordre ne connut plus de bornes. A la vue de ces déprédations, qui chaque jour se renouvelaient, les Bulgares coururent aux armes, et bientôt se portèrent, au nombre de cent quarante mille hommes, au devant de ces bandes affamées, pour les dissiper et tenter de ravoir les troupeaux qui venaient de leur être enlevés par ces étrangers. L'inégalité des forces était trop grande, la résistance impossible; les Croisés se dispersèrent: cent quarante d'entre eux, réfugiés dans un oratoire, y furent surpris, entourés et brûlés vifs. Les autres, attaqués avec furie et bientôt mis en pleine déroute, furent poursuivis par le fer et la faim à travers les immenses forêts qui s'étendaient sur tout le pays. Enfin, après s'être vus exposés à tous les genres de privations, avoir échappé à mille dangers, les débris démoralisés de cette armée parvinrent en vue de la ville de Niczh, Nissa, l'antique Naïsse, patrie du grand Constantin, aujourd'hui comprise, ainsi que Belgrade, dans la principauté de Servie. Là, ils retrouvèrent leur chef Gauthier-sans-Avoir, qui, contraint de se séparer de ses gens, s'était enfoncé dans ces tristes solitudes où il avait, seul et sans escorte, erré pendant huit jours. Parvenu à Nissa, le récit de son désastre

de voir qu'elle subit l'ascendant des armes impériales. Depuis lors, des gouverneurs prenant le titre de *Ducs des Bulgares* administrèrent, au nom des empereurs grecs, jusqu'en l'année 1186, qui vit une nouvelle série de rois bulgares s'élever sur les débris de la puissance qui commandait à Constantinople.

avait vivement intéressé le gouverneur de la place, qui, prenant en pitié l'excès d'une si grande infortune, s'empressa d'accueillir avec humanité les Croisés associés au sort de Gauthier. Il consentit même à mettre à leur disposition des armes et de l'argent (1). Grâce à ce temps d'arrêt, qui leur permit de se ravitailler, la discipline ne tarda pas à rentrer dans les rangs des Croisés. Bientôt ils reprirent leur marche et passèrent auprès de la ville de Sternitz ou Stralicie, la moderne Sophia, où ils purent se procurer les vivres qui leur manquaient et des guides pour les diriger. Ils franchirent ensuite les hauteurs des monts Balkan, sans se trouver aux prises avec de trop grandes difficultés. Arrivée au-devant des murs de Philippopolis, l'armée perdit l'oncle du chef de l'expédition, le seigneur Gauthier de Poix, sur le corps duquel on découvrit avec surprise l'empreinte d'une croix. Dans un événement aussi simple, l'évêque et le gouverneur de la ville crurent apercevoir un signe miraculeux; et, après avoir fait inhumer, avec une grande pompe à l'intérieur des murs, le corps de Gauthier, ils décidèrent que ses compagnons recevraient l'autorisation de pénétrer dans la ville pour en fréquenter les marchés, autorisation qui jusqu'alors avait été refusée (2). De ce point, ils se dirigèrent ensuite sur la ville d'Andrinople, qui reconnaissait,

(1) *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 7. — *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 18. — Albert d'Aix réduit à soixante le nombre des Croisés que les Bulgares firent brûler dans un oratoire. — Guillaume de Tyr, et après lui Marin Sanuto, ne font nulle mention de Nissa à cette occasion, et disent que c'est au gouverneur de Stralicie, métropole de la Dacie centrale, *Dacia mediterranea*, que l'armée de Gauthier dut son ravitaillement. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas oublier que le gouverneur de Nissa, ou, si l'on veut, de Stralicie, devait commander au nom de l'empereur, ce qui expliquerait tout naturellement l'accueil sympathique qu'en reçurent les Croisés.

(2) *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 4.

ainsi que Philippopolis, l'autorité de l'empereur Alexis, ce même prince qui avait envoyé des ambassadeurs à Plaisance. Enfin, les débris de cette armée mutilée, exténuée de fatigues, arrivèrent en vue de la capitale des empereurs grecs, où des quartiers leur furent assignés en dehors des faubourgs. Dans cette position, les soldats de Gauthier purent attendre, au sein de l'abondance et d'une pleine sécurité, l'arrivée des Croisés qui devaient bientôt les suivre, sous le commandement direct de Pierre l'Ermite (1).

(1) Marin Sanuto, *Liber secretorum*, liv. III, partie IV, chap. 3.

CHAPITRE VI.

Marche du corps commandé par Pierre l'Ermite. — Passage à travers l'Allemagne, la Hongrie, la Bulgarie. — Sac de Semlin. — Désastre de Nissa. — Arrivée à Constantinople.

Après quelques jours de repos, et vers le 20 avril 1096, **20 avril 1096.** le corps d'armée resté sous la conduite de Pierre l'Ermite, fort d'environ quarante mille hommes, parlant des langages divers et appartenant à des nationalités différentes, mais principalement à celle des Allemands, corps composé de Français, d'habitants de la Souabe, de Bavarois, de Lorrains, et de Frisons, quitta Cologne et se mit en marche pour rejoindre son avant-garde (1) partie sous la conduite de

(1) *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 4. — *Guillaume de Tyr et Bernard-le-Trésorier*, liv. 1er, chap. 19. — *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 8 et 13. — Marin Sanuto, liv. III, partie IV, chap. 4 du liv. intitulé : *Liber secretorum*. — Matthieu Pâris, *Historia major Anglorum*. — Suivant le témoignage d'Orderic Vital, l'armée de Pierre se composait principalement d'Allemands, Gauthier-sans-Avoir ayant entraîné les Français. Le nombre des Croisés qui partirent à la suite de Pierre l'Ermite, ne s'éleva pas au-dessus de quinze mille hommes, s'il faut croire le récit de l'abbé d'Uraugen que nous avons rapporté plus haut. La chronique d'Orderic Vital dit que Pierre

Gauthier-sans-Avoir. La même imprévoyance présida aux préparatifs du départ; toutefois, le trésor de l'armée, produit des aumônes recueillies par le promoteur de la Croisade pour venir en aide aux pèlerins nécessiteux, ne fut pas oublié. Monté sur sa mule, revêtu à peu près du même costume qu'il portait avant le Concile de Clermont, Pierre n'avait pas perdu le prestige qui l'avait d'abord entouré. A défaut de capacités guerrières, il possédait une grande autorité morale sur la foule qui le suivait. Sa parole était entraînante et enflammait le zèle pieux de ses compagnons. Pleine de confiance en la sainteté de son chef, l'armée prit d'abord la direction du Danube, sur lequel la plupart s'embarquèrent, pendant que les autres s'avançaient, à pied, à travers les États allemands (1), dont les populations se montrèrent pleines de sympathie. Après avoir traversé la Lorraine, la Franconie ou France orientale, la Bavière, puis l'Autriche, l'armée s'arrêta devant les murs de Ciperon, aujourd'hui OEdenburg, à quelques lieues au sud-est de Vienne, près du lac de Neusiédel, et s'y reposa pendant quelques jours. Mais aussitôt que Pierre eut obtenu du roi de Hongrie, Coloman (2), l'au-

l'Ermite fut rallié à Cologne par un évêque et par les deux comtes Berthaud et Hildebert, qui s'associèrent à son expédition, et dont aucune autre chronique ne fait mention. Le comte Berthaud est le même sans doute qui fut plus tard fait prisonnier à *Exérogorgon*.

(1) Voyez le prologue du livre d'Eckart, tom. v, pag. 507 de *l'Amplissime collection* de Martène.

(2) Coloman était monté sur le trône de Hongrie le 29 juillet 1095, jour de la mort de Ladislas Ier, son oncle. Voyez *l'Art de vérifier les dates*, au chapitre consacré à la succession des rois de Hongrie. C'est le même prince que la chronique hongroise de Jean Thurocz représente comme profondément disgracié de la nature. « Il était, dit le chroniqueur, velu, crépu, « borgne, bossu, boiteux, bègue. » Mais son habileté n'a été contestée par aucun historien, et plusieurs ont voulu le faire considérer comme un saint. Voyez la *Bibliothèque des Croisades*, tome III, page 211.

torisation de traverser ses États, sous la promesse de payer les approvisionnements qui seraient fournis à l'armée, on se remit en route en se dirigeant vers le sud-est, au cœur du pays des Hongrois. Après quelques jours de marche, l'armée franchit la Drave, se rapprocha du Danube, et parvint enfin à la ville hongroise de Semlin. Cette ville, la même que la récente humiliation infligée à la bande de Gauthier-sans-Avoir devait plus tard faire surnommer *Maleville*, était située, comme nous l'avons vu, près de l'extrême frontière et à quatre kilomètres au nord-ouest de Belgrade.

Jusqu'à ce jour, l'ordre et la discipline s'étaient assez bien maintenus dans l'armée, et nul incident fâcheux n'était venu troubler la marche de l'expédition, grâce aux dispositions hospitalières qu'avaient montrées les sujets du roi Coloman, et au soin qu'avaient pris les chefs croisés de faire rigoureusement payer toutes les denrées dont les marchés étaient toujours abondamment fournis. Cependant une rumeur sourde était venue apporter au camp des Croisés la nouvelle de l'outrage infligé à l'avant-garde par les habitants de Maleville et du désastre qui s'en était suivi sur le territoire de Belgrade. Comme les Hongrois et les Bulgares appartenaient les uns et les autres au culte chrétien, Pierre l'Ermite s'était d'abord refusé à donner créance à ces bruits. Mais à la vue des remparts, sur lesquels le gouverneur Guz avait fait suspendre, en guise de trophée, les armes et les dépouilles des seize compagnons de Gauthier, le doute n'était plus permis, et tous les cœurs se laissèrent aller aux manifestations de la plus vive douleur et aux plus impétueux désirs de vengeance. Bientôt les trompettes se font entendre, les bannières s'approchent des murs, et les archers font pleuvoir sur les remparts une telle multitude de flèches, que leurs défenseurs se voient repoussés loin du poste qu'ils ont à défendre, et forcés de se retirer dans l'in-

térieur de la ville. A ce moment, Godefroy Burel d'Etampes, chef et porte-étendard d'un corps de deux cents piétons, homme de pied lui-même, saisit une échelle que le hasard fait trouver sous sa main, et s'efforce de monter à l'assaut. Ce hardi guerrier est incontinent suivi par un chevalier nommé Renaud (*Reinoldus*) de Breis ou de Broies, qui, protégé par son casque et sa cotte de mailles, met en même temps que lui le pied sur le rempart. Bientôt l'un et l'autre sont entourés d'une multitude de chevaliers et d'hommes de pied attachés à leurs pas. En voyant les Croisés maîtres des remparts, les défenseurs de la ville, au nombre de sept mille, désespérant de la défendre, songent à leur sûreté et s'efforcent de gagner un lieu fortifié au sommet d'une roche élevée, au pied de laquelle coule le Danube. Mais serrés de près par les assaillants, ils s'embarrassent au passage, l'obstruent et succombent en grand nombre sous le fer ennemi, soit au-devant de la porte, soit sur le rocher même où ils étaient allés chercher un asile ; d'autres sont précipités d'une grande hauteur dans les eaux du fleuve, où ils trouvent également la mort. Les plus heureux, montant sur des barques, s'efforcent de gagner la rive opposée. Dans cette lutte si regrettable entre deux nations chrétiennes, les Croisés perdirent cent hommes, non compris les blessés. Du côté des Hongrois, la perte ne s'éleva pas à moins de quatre mille hommes environ. Le butin recueilli par les vainqueurs fut immense ; et l'armée se trouva tout à coup dans une si grande abondance de toutes choses, qu'il fut résolu qu'elle prolongerait son séjour au sein de sa conquête, pour y goûter un repos nécessaire et consommer les immenses approvisionnements que renfermait la ville. La grande quantité de chevaux qu'on y trouva fut aussi, pour l'armée qui en manquait, une excellente occasion de remonter sa cavalerie.

Cependant, les flots du Danube, à partir de Maleville, avaient roulé jusqu'au détour que forme le fleuve sous les murs de Belgrade, les sanglants témoignages de la victoire des Croisés; et le duc Nichita, gouverneur de cette dernière place, cédant à une terreur soudaine, avait pris la résolution d'abandonner ses murs menacés et de se retirer à Nissa, ville fortifiée et à l'abri d'un coup de main. Il espérait pouvoir, sous la protection de ses fortes murailles, résister aux attaques des Croisés jusqu'à l'arrivée des secours qu'il avait fait demander à Constantinople, et se flattait que les armes impériales l'aideraient à tirer vengeance du massacre des habitants de Maleville, en exécution d'un traité d'alliance qui le liait à l'infortuné Guz, gouverneur de la ville hongroise. Le duc partit donc précipitamment, et courut s'enfermer avec tous ses trésors dans les murs de Nissa, après avoir envoyé dans les retraites des montagnes et les forêts environnantes les habitants de Belgrade, qui, poussant devant eux leurs riches troupeaux, se hâtèrent de les aller mettre en sûreté (1), loin de la route que devaient suivre les Croisés.

Déjà cinq jours s'étaient écoulés depuis la prise d'assaut de Maleville, lorsque l'avis parvint à Pierre l'Ermite que le roi Coloman s'avançait avec des renforts considérables, qui lui arrivaient de tous les points de son vaste empire. Ne se sentant point en état de lutter contre un tel déploiement de forces, le chef de l'expédition crut prudent de mettre la Save entre ses bataillons et les troupes hongroises qui s'avançaient. Cent cinquante barques, les seules qu'on put trouver, aidèrent à transporter une partie des troupes sur le rivage bulgare. Ces barques ne pouvant suffire, on fabri-

(1) *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 8 et 9. — *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 19.

qua des radeaux au moyen de fortes pièces de bois liées entre elles avec des cordes d'osier, sur lesquels montèrent des Français qui, à leur tour, s'efforcèrent d'atteindre la rive opposée. Mais les Pincenates, peuple établi sur le territoire bulgare, qui se tenaient en observation, voyant que ces étrangers, séparés du reste de l'armée, voguaient sans gouvernail et comme au hasard, firent pleuvoir une grêle de flèches qui causa la mort à un grand nombre d'entre eux. A la vue du danger que couraient ses compagnons, Pierre donna l'ordre à une troupe de Bavarois, d'Allemands et autres Teutons de se porter en toute hâte au secours des Français en péril. Sept radeaux furent lancés à la rivière, et en peu d'instants un nombre égal de barques ennemies furent saisies et coulées bas avec tous les Pincenates qui les montaient. Sept d'entre ces derniers seulement furent épargnés pour être conduits devant Pierre l'Ermite, qui incontinent donna l'ordre de les mettre à mort. Après cet acte sauvage de vengeance, les Croisés marchèrent dans la direction de la ville de Belgrade, qu'ils trouvèrent ouverte et complètement veuve de ses habitants. Après en avoir retiré les dépouilles qui s'y trouvaient encore, les Croisés se remirent en marche, traînant à leur suite une grande quantité de chariots chargés de ces dépouilles et de l'immense butin qu'ils avaient rapporté de Maleville. Cependant les provisions de bouche commençaient à manquer, et les précautions prises à l'approche des Croisés, par les habitants ne permettaient pas de les renouveler. Bientôt la disette se fit de nouveau sentir, et l'armée victorieuse se vit réduite aux plus dures extrémités.

Après sept ou huit jours de peines et de privations inouïes, passés au milieu des sombres forêts de la Bulgarie, les soldats de la Croix parvinrent, exténués de fatigue, en vue des murs de Nissa. Un pont de pierre jeté sur la Nissava les séparait de la ville. Les Croisés se hâtèrent de le franchir

et dressèrent leurs tentes dans une prairie voisine (1). Une députation fut aussitôt envoyée par Pierre et les principaux chefs de l'armée au gouverneur, qui n'était autre que ce même Nichita, duc des Bulgares, qui venait de quitter Belgrade, afin d'en obtenir les vivres dont ils avaient besoin,

(1) *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 9 et suivants. — *Guillaume de Tyr*, livre 1er, chap. 19 et suiv. — Le récit des chroniqueurs laisse planer beaucoup d'obscurité sur la question de savoir quelle fut la ligne que suivit l'armée de Pierre dans la première partie de sa marche de Belgrade à Constantinople. Toutefois ce qu'ils disent de l'arrivée des Croisés devant les murs de Nissa nous semble contenir quelques éléments de la solution de ce problème historique. La rivière de Nissava, sur la rive gauche de laquelle s'élève la ville de Nissa, coule du sud-est au nord-ouest, en finissant par tourner tout à fait à l'ouest. Puis elle va se réunir, un peu au-dessous de cette ville, à la branche orientale de la Morava, qui, elle-même, ne tarde pas à se diriger droit au nord, pour aller se perdre avec ses affluents dans les eaux du Danube, près de Sémendrie, à six myriamètres au-dessous de Belgrade. Or, nos deux chroniqueurs, Albert d'Aix et Guillaume de Tyr, les seuls qui aient parlé avec quelque détail de cette partie de la marche des Croisés, disent formellement que l'armée, arrivée à la hauteur de Nissa, eut à traverser une rivière sur un pont de pierre, et qu'elle dressa son camp dans une prairie voisine de cette ville. Partant de cette donnée, il paraît évident que les Croisés de Pierre l'Ermite durent arriver par le côté de la rive droite, sans quoi ils n'eussent pas eu à traverser le pont pour se mettre en communication avec la ville placée sur la rive gauche. Ils durent donc, en quittant Belgrade, franchir la Morava sur un point resté inconnu, qui pourrait être *Jagodina*, pour suivre, comme fait la route actuelle, la rive orientale de cette rivière; puis remonter le long de la rive droite la vallée de la Nissava jusqu'à la hauteur de Nissa. De ce point ils durent suivre, toujours en la remontant, et dans le plus grand désordre, la suite de cette vallée pour aller rejoindre Sternitz ou Stralicie, la moderne Sophia, sans qu'on puisse affirmer s'ils suivirent la rive gauche ou la rive droite du fleuve, une grande obscurité régnant dans les récits des deux chroniqueurs que nous venons de citer, obscurité qui s'étend aussi sur la question du véritable emplacement qu'occupèrent les Croisés de Pierre au voisinage de Nissa.

sous l'offre d'en acquitter régulièrement le prix. Cette demande fut favorablement accueillie, sous la condition que des otages seraient livrés pour garantie des dispositions pacifiques de l'armée. Il n'y avait pas à balancer : Gauthier (*Walterus*), fils de Valerand de Breteuil, du pays de Beauvais, et Godefroy Burel d'Étampes s'empressèrent aussitôt d'aller s'offrir au duc Nichita et se remirent entre ses mains. Cette condition remplie, l'abondance rentra dans le camp des Croisés et les vivres arrivèrent de toutes part. Ce n'est pas tout : comme un grand nombre d'entre eux n'avaient pas l'argent nécessaire pour acquitter le prix des denrées offertes sur le marché, les habitants de la ville s'empressèrent d'organiser une souscription dont le produit fut versé dans les mains des plus pauvres pèlerins. Tout alla bien le premier jour ; la nuit qui suivit se passa dans le plus grand calme, et nulle scène de désordre ne vint troubler la bonne harmonie qui régnait entre les deux nations. En conséquence, le lendemain matin, au point du jour, après avoir retiré ses otages, l'Ermite Pierre se remit paisiblement en route avec ses gens. Mais il arriva qu'après son départ une centaine d'Allemands restés sur les derrières, véritables *enfants de Bélial,* dit la chronique, tout émus encore d'une insignifiante querelle de la veille, survenue à l'occasion des denrées mises en vente sur le marché, allèrent, munis de tisons enflammés, mettre le feu à sept moulins placés près du pont, sur la rivière, ainsi qu'à plusieurs maisons particulières, situées hors de l'enceinte de la ville. Cet acte étrange que rien ne motivait eut pour effet immédiat d'exciter au plus haut degré l'exaspération des habitants de Nissa, qui se portèrent précipitamment au palais de Nichita, pour lui signaler ce qui venait de se passer. « Ces étrangers, disaient-ils, sont de faux chrétiens, des ravisseurs, qui, « après avoir égorgé les Pincenates de Belgrade et les

« Hongrois de Maleville, ne se font pas scrupule de recon-
« naître par l'incendie les services que nous leur avons
« rendus (1). »

A cette nouvelle, le duc qui, sur le premier bruit de l'attaque dirigée contre Maleville, avait réuni autour de lui un corps considérable de cavalerie, donna l'ordre à toutes les forces dont il disposait de se porter rapidement sur les derrières des Croisés. Aussitôt les Bulgares, les Comans, aussi bien que les Hongrois et les Pincenates qui s'étaient mis à la solde du prince, revêtirent leurs cottes de mailles, s'armèrent de leurs arcs d'os et de corne, et marchèrent en avant, les enseignes élevées au bout de leurs lances. Malgré l'avance qu'elle avait prise, l'arrière-garde des Latins ne tarda pas à se voir atteinte. Vigoureusement attaqués, les Croisés qui marchaient aux derniers rangs, et parmi lesquels se trouvaient beaucoup de pèlerins qui n'avaient pris aucune part à l'incendie des moulins, ne purent résister à l'impétuosité du choc, et furent culbutés et pour la plupart immolés à la juste vengeance de leurs ennemis. Las de carnage, les vainqueurs firent main basse sur les chariots chargés de bagages qui tombèrent sous leurs mains, puis saisirent et emmenèrent un grand nombre d'enfants, de femmes, de malades et de vieillards dont la marche se trouvait retardée, et dont la captivité, au dire d'Albert d'Aix, subsistait encore au moment où cet écrivain traçait son histoire, vers l'année 1120.

Cependant, averti de ce qui se passait sur ses derrières par un chevalier nommé Lambert, qui venait, grâce à la vigueur de son cheval, d'échapper au massacre de l'arrière-garde, Pierre l'Ermite, déjà parvenu à la distance d'un mille, fit suspendre la marche de ses colonnes et se hâta d'assem-

(1) *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 9 et 10. — *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 20.

bler son conseil. Dans cette réunion des hommes les plus sages et les plus expérimentés de l'armée, il fut unanimement reconnu que tout ce qui venait d'arriver n'avait d'autre origine que l'inqualifiable conduite tenue par les Allemands, et que, dans la circonstance, il n'y avait rien de mieux à faire que de revenir sur ses pas pour essayer, par des paroles de conciliation, de rétablir la bonne harmonie qui venait d'être si fatalement troublée. L'ordre de reprendre la route qu'on venait de parcourir fut donc donné, et bientôt, franchissant de nouveau le pont de pierre jeté sur la Nissava, en face de Nissa, une partie de l'armée reprit possession du campement qu'elle venait à peine d'abandonner en vue des remparts de la ville. Puis, des commissaires furent envoyés au gouverneur pour désavouer humblement la conduite des Allemands, et solliciter la restitution des prisonniers et des chars, bagages et approvisionnements qui venaient d'être enlevés à l'arrière-garde de l'armée.

Déjà, par suite des explications fournies et des regrets exprimés par les commissaires, les négociations entamées semblaient sur le point de recevoir une heureuse solution ; déjà tout semblait terminé, lorsqu'un nouvel acte d'indiscipline vint, à l'heure où l'on s'y attendait le moins, de nouveau compromettre le salut de toute l'armée. Tout à coup, en effet, sans cause apparente, sans la moindre provocation, une grande rumeur se fit entendre du côté des Croisés, et l'on vit se former dans les rangs des plus jeunes et des plus turbulents un rassemblement de mille hommes, bientôt suivi de mille autres d'humeur non moins ardente (1), qui, dédaigneux des voies de conciliation auxquels avaient recours les

(1) *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 12. — Selon le récit de Guillaume de Tyr, au contraire, mille Croisés seulement se portèrent contre la ville, d'où mille Bulgares sortirent aussitôt pour en défendre les approches et engager la bataille avec eux. *Guillaume de Tyr*, liv. 1er chap. 21.

chefs, et, jaloux d'obtenir par la force des armes la réparation de l'injure faite à l'armée, se précipitèrent tumultueusement contre la porte et les remparts, auxquels ils tentèrent de donner l'assaut. A la première nouvelle de cette téméraire échauffourée, Pierre et les principaux officiers de l'armée s'empressèrent d'accourir et d'interposer leur autorité en faisant publier dans tous les rangs la défense expresse de suivre l'exemple d'insubordination qui venait d'être donné. Cet ordre d'abord fut religieusement exécuté, et l'armée resta pendant quelques instants paisible spectatrice de la scène affligeante qui se jouait devant elle. Mais les Bulgares préposés à la défense des remparts n'avaient pas tardé à s'apercevoir que l'accord ne régnait pas parmi les Croisés, et que le gros de l'armée ne se montrait nullement disposé à soutenir l'agression dirigée contre la ville. Tout à coup deux portes s'ouvrirent sur la campagne et donnèrent passage à la garnison de la ville, qui se porta avec la plus grande célérité contre les assaillants. Ceux-ci, ne se voyant pas soutenus dans cette lutte inégale, furent effrayés de leur isolement et sentirent tout à coup leur courage faiblir. Bientôt on les vit fléchir, se débander, et tenter de regagner l'autre rive de la Nissava, soit en franchissant le pont de pierre, soit en se jetant dans le lit du fleuve dont les gués leur étaient mal connus. La confusion fut extrême : près de cinq cents Croisés périrent au passage du pont, et le plus grand nombre des autres trouva la mort au milieu des flots (1). Cependant la prudente réserve à laquelle s'était jusque-là condamné le gros de l'armée, ne put tenir plus longtemps contre le spectacle navrant qui s'offrait aux regards. Les lois de la discipline furent brusquement écartées,

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 21. — *Albert d'Aix*, au liv. 1er, chap. 12, dit seulement que vingt Croisés furent précipités au bas du pont, et que trois cents autres périrent au passage de la rivière, submergés ou percés par le fer ennemi.

et tous les rangs s'ébranlèrent à la fois, malgré les efforts désespérés de Pierre pour contenir l'élan général. L'autorité de ce chef, si respectée naguère, fut complètement méconnue, et toute l'armée se précipita avec impétuosité dans la direction du pont. Mais, comme ses abords et les gués voisins se trouvaient occupés et bien défendus par les troupes sorties de la ville; que, d'un autre côté, la confusion qui s'était mise parmi les gens de pied venait fatalement paralyser l'action de la cavalerie, les Croisés ne purent parvenir à forcer le passage, et ne tardèrent pas à voir rompre leurs rangs. Témoin d'un si grand désastre, l'Ermite Pierre, qui n'avait que momentanément interrompu le cours de ses négociations, se hâta de dépêcher au duc Nichita un Bulgare qui venait de s'associer à la marche de l'expédition, et le chargea de solliciter, au nom du Dieu des Chrétiens, une entrevue et un armistice que le prince s'empressa d'accorder aux étrangers.

La suspension d'armes ayant été publiée dans les rangs désorganisés de l'armée, le calme ne tarda pas à se rétablir, au moins momentanément, et les Croisés furent invités à attendre le résultat des négociations ouvertes pour la conclusion d'une paix définitive. Mais le menu peuple de l'armée de Pierre, les gens de pied, impatients de ce retard et incapables de se soumettre à ce qu'exigeaient les circonstances, se mirent en devoir de disposer et de charger les chariots pour continuer leur route. En vain Pierre, Foulcher d'Orléans et Renaud de Breis, essayèrent-ils d'intervenir pour s'opposer à ce départ, rien ne put faire changer les résolutions de ces hommes grossiers qui, sourds aux conseils de leurs chefs, persistèrent à se mettre en route avant la fin des pourparlers. Mais voilà que, d'autre part, les gens de la ville, témoins du haut de leurs murailles, sans pouvoir en apprécier la nature, des colloques qui s'étaient établis entre les soldats croisés et leurs chefs, se persuadèrent que ceux-

ci s'occupaient du soin d'organiser le départ général, sans vouloir attendre l'issue des négociations entamées. Cette fatale erreur porta au comble l'irritation des habitants, qui, réunis aux contingents rassemblés par Nichita, se jetèrent précipitamment hors de la ville, et se mirent à la poursuite des soldats de Pierre, qu'ils atteignirent à deux milles de là. Le massacre fut effroyable. Toutefois les femmes et les enfants, qui étaient en très-grand nombre dans l'armée, furent épargnés et réservés pour l'esclavage. La presque totalité des bagages tomba au pouvoir des Bulgares. Parmi les chariots, au nombre de deux mille, sur lesquels ils étaient chargés, se trouva celui de Pierre l'Ermite qui renfermait la caisse de l'armée, produit des offrandes recueillies par ses soins pour le service de la Croisade. Ce riche butin fut ensuite ramené à Nissa et déposé dans le trésor de Nichita, le surplus ayant été abandonné aux soldats victorieux. Cependant l'armée débandée et son chef lui-même, frappés de terreur et incapables désormais d'opposer la moindre résistance, tentèrent de s'échapper dans toutes les directions, les uns se dirigeant au cœur des montagnes, les autres dans les solitudes et les profondeurs des forêts. Un instant entraînés par la foule, Pierre l'Ermite, Renaud de Breis, Gauthier fils de Valerand de Breteuil, Godefroy Burel d'Etampes et Foulcher d'Orléans, s'efforcèrent de se rallier, et purent gagner avec cinq cents des leurs le point culminant d'un mamelon. Là, des signaux de ralliement furent donnés aux fuyards, au moyen des trompes et des clairons qui ne cessèrent de se faire entendre; et avant la fin du jour sept mille hommes se trouvèrent réunis sur ce point sous les drapeaux des chefs. Ensuite on se remit en marche, et cette petite troupe alla dresser son camp sous les murs d'une ville que les chroniqueurs ne nomment point et que ses habitants venaient d'abandonner en emportant tout ce

qu'ils possédaient. On séjourna trois jours dans cette position, pour donner le temps aux fuyards dispersés de venir se rallier au noyau qui venait de se former. Pendant ce temps l'armée eut beaucoup à souffrir, à raison du manque d'approvisionnements, qu'elle n'avait pu renouveler depuis la perte de ses chariots. Mais comme on se trouvait alors au mois de juillet, et que déjà les moissons étaient jaunissantes et très-voisines de leur maturité, les soldats imaginèrent de torréfier les épis et de faire leur nourriture des grains de blé qui s'en échappaient. Cet expédient sauva l'armée, dont les rangs d'heure en heure se recrutèrent d'un nombre considérable de fuyards. Après trois jours de campement, l'armée vit porter à trente mille hommes son effectif qui s'élevait au début de la campagne, ainsi que nous l'avons vu, au chiffre d'environ quarante mille. On reconnut alors que, du côté des Croisés, la perte avait été de dix mille hommes, Albert d'Aix ajoutant contre toute vraisemblance que dans toute cette affaire les Bulgares n'avaient eu à déplorer que la perte d'un seul homme.

Nous avons vu que le duc Nichita, après le massacre des habitants de Maleville, avait sollicité des secours à Constantinople. Cette demande, renouvelée depuis l'affaire de Nissa, avait déterminé l'empereur à envoyer des commissaires au-devant de l'Ermite Pierre. La députation rencontra le chef des Croisés dans le voisinage de Stralicie, aujourd'hui Sophia. « Pierre, lui dirent les envoyés, de graves plaintes ont été « portées au Seigneur notre empereur, à raison des dépré- « dations et des violences que votre armée s'est permises « dans ses Etats. C'est pourquoi la volonté impériale est « que vous ne séjourniez pas plus de trois jours dans cha- « cune des villes que vous rencontrerez, jusqu'à votre arrivée « à Constantinople. Partout où vous passerez, nous avons « pourvu, par ses ordres, à ce que tous les marchés vous

« soient pacifiquement ouverts, et à ce qu'à l'avenir il ne « soit apporté aucun empêchement à la liberté de votre « marche, comme il convient que cela soit pour des hommes « qui professent le culte chrétien. Quant aux coupables excès « que vos soldats ont commis envers le duc Nichita, ils vous « sont entièrement pardonnés, car l'empereur n'ignore pas « par quelles dures expiations vous les avez rachetés. » Un tel langage dans la bouche des envoyés d'Alexis ne permet pas de douter que, tout en déplorant les excès des Croisés, l'empereur avait à cœur de ne pas se brouiller avec les turbulents alliés qui lui arrivaient; et que par-dessus tout il voulait éviter de paralyser l'essor des armements qui à sa voix s'étaient ébranlés dans l'extrême Occident, pour venir arrêter la marche de l'Islamisme. Quoi qu'il en soit, l'Ermite Pierre ne put à ces paroles retenir ses larmes, et rendit grâce à Dieu de ce qu'enfin, après tout ce qui s'était passé, il allait lui être permis de paraître, avec les bandes qu'il conduisait, en la présence d'un si magnifique empereur. De Stralicie, Pierre se rendit à Philippopolis, où le récit des infortunes de l'armée excita de si vives sympathies, que bientôt les Croisés virent de toutes parts arriver dans leur camp des secours en argent, ainsi qu'un nombre considérable de chevaux et de mulets. Après trois jours de repos, l'armée reprit gaîment sa route, emmenant avec elle de nombreux approvisionnements. Arrivée à Andrinople, elle séjourna deux jours en dehors des murs de la ville. Le troisième jour, elle se hâta de partir pour obéir à une nouvelle et plus pressante invitation de l'empereur, qui, dans son impatience de voir le prédicateur de la Croisade, que sa réputation avait devancé, lui faisait dire de rechef de presser sa marche sur Constantinople.

Enfin, et le jour des Kalendes 1er août 1096 (1), l'armée 1er août 1096.

(1) *Tudebode*, liv. 1er, chap. 2. — *Guibert de Nogent*, liv. II, chap. 9.

désormais remise de la démoralisation qui s'était emparée d'elle à la suite de ses grands désastres, parvint sous les murs de la ville impériale, où elle fit sa jonction avec les Lombards et autres débris de la troupe de Gauthier-sans-Avoir. Les deux corps d'armée se confondirent dans les transports de la joie la plus vive, et prirent leur campement à une certaine distance des murs de Constantinople. Mais l'entrée de la ville leur fut interdite, si ce n'est parfois pour aller s'approvisionner dans le marché, qui était situé à l'intérieur (1).

A peine arrivé à ce premier terme de l'expédition, l'Ermite Pierre, accompagné seulement de Foulcher d'Orléans, fut conduit au palais et introduit en la présence de l'empereur, qui était fort désireux de le connaître et de juger s'il répondait à la grande renommée qui l'avait précédé. Pierre, dit Albert d'Aix, était petit de taille, mais grand de cœur et de langage. Il se présenta avec assurance devant l'empereur, et le salua au nom du Dieu des Chrétiens. Puis il exposa en détail le motif de son entreprise, et comme quoi, par amour du Christ, il avait quitté sa patrie pour aller visiter le Saint-Sépulcre. Enfin il rappela ses récentes infortunes, et eut soin d'ajouter qu'il allait être incessamment suivi par les grands princes de l'Occident, qui, poussés comme lui par le désir de visiter le tombeau de Notre-Seigneur, avaient résolu d'entreprendre avec leurs armées le voyage de Jérusalem. L'empereur Alexis, après avoir attentivement considéré Pierre et s'être convaincu qu'il ne roulait aucun mauvais dessein, l'invita avec bonté à faire connaître ce qu'il désirait qu'on fît pour lui. Pierre exposa ses besoins et supplia le prince d'avoir

— *Belli sacri historia*, chap. III, au tome Ier, 2me partie du *Museum italicum* de Mabillon. — Texte manuscrit, nº 5135 A, de la Bibliothèque Impériale.

(1) *Robert-le-Moine*, liv. Ier. — *Baudri*, liv. Ier. — *Orderic Vital*, liv. IX. — Manuscrit nº 5135 A, de la Bibliothèque Impériale.

pitié de sa triste position et de celle des gens qui marchaient à sa suite, demandant que tous les approvisionnements nécessaires à une si grande multitude d'hommes fussent mis à sa disposition, attendu, disait-il, que les immenses trésors qu'il avait apportés de son pays avaient été dissipés dans les événements occasionnés par l'indiscipline de ses troupes. L'empereur, touché de la profonde humilité de Pierre, et vivement ému de compassion pour une si grande infortune, donna sans délai l'ordre de compter à son hôte deux cents bezants d'or. Il fit de plus distribuer aux soldats qui étaient campés sous les murs de Constantinople, un muids (*modium*) de cette monnaie de cuivre qu'on nomme *tartaron*. Après cette audience, Pierre comblé de joie et d'honneurs, quitta le palais et retourna auprès des siens, emportant avec lui l'admiration du prince et des grands de la cour, qu'il avait séduits par les grâces et l'entraînement de sa parole (1).

(1) *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap 16.—*Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 22.

CHAPITRE VII.

Séjour de Pierre l'Ermite devant Constantinople. — Départ pour la côte d'Asie. — Séparation des Allemands et des Français. — Prise et reprise du château d'Exérogorgon. — Massacre des Croisés. — Désastre de Civitot. — Fin déplorable de l'expédition.

A la suite de leurs récents désastres, la prudence eût voulu que les Croisés attendissent dans l'abondance, sous les murs hospitaliers de Constantinople, l'arrivée des princes chrétiens dont ils représentaient l'avant-garde. Mais la fatalité les poussait, et ils méprisèrent le conseil que, dès l'abord, leur avait donné l'empereur, de ne pas aller témérairement se heurter contre les masses musulmanes avant d'avoir fait leur jonction avec les grandes forces attendues de l'Occident. Ils se conduisirent en hommes peu soucieux de fonder dans le pays un établissement de quelque durée, et de s'y ménager des amitiés dans une vue de prévoyance pour l'avenir. La turbulence d'une troupe composée d'éléments si divers, où tant de mauvaises passions s'abritaient sous le manteau de la religion, devait bientôt réveiller contre la race latine les antipathies des Byzantins, dont plusieurs avaient vu avec une secrète satisfaction, il faut le dire, les marques extérieures de l'humiliation

infligée par les événements de la guerre aux soldats de l'Occident. Ces antipathies, suivant l'historien Gibbon, avaient leur source première dans l'orgueil des Grecs, qui se croyaient fort supérieurs en connaissances aux autres peuples de l'Europe, vrais barbares à leurs yeux, et dans l'esprit guerrier et indépendant des Latins, qui méprisaient la faiblesse et la subtilité d'esprit du peuple grec (1). A cela s'ajoutaient les querelles élevées, sur certains points du dogme religieux, entre le souverain Pontife qui siégeait dans l'ancienne métropole du monde romain et le Patriarche de Constantinople, dont l'orgueil s'insurgeait contre la prééminence de l'autorité du Saint-Siége. A toutes ces causes d'antipathies réelles et profondes, venaient se joindre le mauvais renom qui avait précédé les Croisés et leurs récentes déprédations qu'ils étendaient jusque dans les faubourgs de Constantinople. On les voyait, en effet, chaque jour porter le ravage et l'incendie dans les palais et même dans les églises, poussant la rapacité jusqu'à détacher, pour les vendre aux Grecs, les lames de plomb dont étaient couvertes les toitures de ces temples (2). La haine entre les deux peuples, sans cesse excitée, menaçait chaque jour de se traduire en luttes sanglantes. Enfin, cinq jours s'étaient à peine écoulés depuis l'arrivée de Pierre l'Ermite, que, ne voulant ni se brouiller avec ses nouveaux alliés, ni supporter plus longtemps leurs désordres croissants, et paraissant d'ailleurs céder à l'impatience de ses redoutables hôtes, l'empereur prit le parti de faire monter sur ses galères cette multitude indisciplinée, pour la rejeter sur la côte d'Asie, dans l'ancienne Bithynie, qui fait face à Cons-

(1) Voyez le chapitre XLVI[e] de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, par Gibbon, traduction de Briand.

(2) *Tudebode*, liv. I[er], chap. 2, — *Baudri*, liv. I[er]. — *Guibert de Nogent*, liv. II, chap. 9.

tantinople, au-delà du Bosphore, qu'on appelait alors le *Bras de Saint-Georges*. Cette résolution fut d'une bonne et sage politique, car les Croisés, en réunissant leurs forces accrues par les contingents qu'avaient de toutes parts amenés les vaisseaux des Vénitiens et autres navigateurs de l'Italie, pouvaient déjà présenter en bataille une armée considérable, que M. Michaud, par un calcul que nous croyons fort exagéré (1), n'évalue pas à moins de cent mille combattants, dont la présence semblait désormais tout à fait incompatible avec la sécurité des habitants de Byzance.

Les premiers pas des Croisés dans l'Asie-Mineure furent signalés par les mêmes dévastations qui venaient d'exciter le courroux des Grecs de Constantinople. Ces dangereux auxiliaires ne se faisaient non plus aucun scrupule de porter la dévastation dans les habitations, les palais et les églises d'Asie; et continuaient à se faire partout précéder par l'incendie et les excès de tous genres, sans prendre garde qu'ils s'avançaient au milieu d'une population presque entièrement composée de Chrétiens (2). Bientôt, en suivant les montagnes, l'armée arriva sous les murs de Nicomédie, la moderne Isnik-Mid, où elle passa la nuit (3). Le lendemain elle reprit sa marche, et se dirigea vers le fond du golfe de Cius ou de Moudania, auprès de la ville de Civitot, aujourd'hui Kemlik, que l'on choisit pour lieu de campement. Cette ville, située

(1) Comment en effet concevoir qu'avant toute rencontre avec l'ennemi, et au bout de quelques mois seulement, un effectif de cent mille combattants ait pu se trouver réduit au chiffre de vingt-huit mille sept cents guerriers que put fournir deux mois plus tard, ainsi que nous allons le voir, le camp de Civitot, en y comprenant même les trois mille deux cents Allemands qui succombèrent dans le fort d'Exérogorgon ?

(2) *Tudebode*, liv. 1er, chap. 2. — *Robert-le-Moine*, liv. 1er. — *Baudri*, liv. 1er.

(3) *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap 16.

sur la mer, en avant du lac Ascanien, au bord oriental duquel s'élève le bourg d'Isnik, l'antique Nicée, venait d'être bâtie par ordre de l'empereur Alexis, pour servir d'asile aux réfugiés anglais, que la conquête des Normands avait forcés de s'éloigner de leur patrie ; mais son édification était restée suspendue par suite de l'opposition formée par les Turcs, maîtres de Nicée (1). Bientôt le port de Civitot fut journelle-

(1) *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 5. — Seule entre tous les chroniqueurs, la princesse Anne Comnène, au liv. X de l'*Alexiade*, place à Hélénopolis, ancien port situé sur le golfe de Nicomédie, le campement de l'armée de Pierre l'Ermite, et ne fait à cette occasion nulle mention de Civitot, qu'elle nomme ailleurs Cibot. M. Poujoulat, dans la 61me lettre, 1re partie de la *Correspondance d'Orient*, dit que la ville antique d'Hélénopolis est aujourd'hui représentée par le bourg d'Hersek, situé à dix heures de Nicée, au nord-ouest de cette dernière ville.

L'opinion que la ville de Civitot était assise sur le golfe de Nicomédie, pourrait paraître trouver un appui dans une note placée par M. Paulin Paris au bas du treizième couplet du premier chant de la *Chanson d'Antioche*. Mais il faut avoir grand soin de remarquer que le nom de *Civitot* se donnait à la fois au pâté de montagnes, (*L'Arganthon*), qui sépare Nicomédie de la plaine au milieu de laquelle s'élève la ville de Nicée, et au bourg qui porte aujourd'hui le nom de Kemlik, l'antique Cius, situé sur le golfe de Moudania. La déclivité méridionale de cette chaine de montagnes allait se terminer à une faible distance de Nicée ainsi que l'exprime la *Chanson d'Antioche*. Mais la ville de Civitot, au lieu d'être sur le versant septentrional de la montagne ou *pui* du même nom, c'est-à-dire sur le golfe de Nicomédie, se trouvait sur le versant sud-ouest de la même chaine, et au fond du golfe de Moudania, à une distance très-rapprochée du lac de Nicée. Comment, si le port de Civitot eût été placé sur le bras de mer qui s'enfonce vers Nicomédie, au-delà des montagnes par rapport au territoire de Nicée, montagnes fort élevées et d'un difficile parcours, les Croisés de Godefroy plus tard eussent-ils pu, dans une seule nuit, transporter sur ce lac les barques, d'une longueur et d'un poids considérables, à l'aide desquelles ils purent aborder le côté de la ville qui faisait face au lac Ascanien ? Une telle manœuvre n'était praticable qu'en admettant que le port de Civitot, où ces barques étaient rassemblées avant leur dépla-

ment fréquenté par un grand nombre de navires qui apportaient aux pèlerins, et leur vendaient à juste prix, du blé, du vin, de l'huile, de l'orge, des fromages, et toutes sortes d'autres approvisionnements.

L'intérêt bien entendu des Croisés eût voulu que, vu la grande supériorité numérique des Turcs, et suivant la recommandation exprimée dans les nombreux messages que leur adressa l'empereur, ils attendissent dans une prudente inaction, au milieu de l'abondance qui les entourait, l'arrivée des chefs expérimentés qui s'avançaient à la tête des armées de l'Occident. Ce sage avertissement fut d'abord fidèlement suivi par les chefs de l'armée. Mais à peine deux mois (1) de repos absolu avaient-ils été consacrés à ce pacifique établissement, que le goût des aventures revint aux compagnons de Pierre l'Ermite. A l'insu de leur chef, et quelquefois au mépris de ses défenses formelles, ils commencèrent à faire de courtes excursions dans un rayon qui s'étendait parfois jusqu'à la distance de dix milles autour du camp, faisant main basse sur tous les troupeaux qu'ils rencontraient, sans respecter la propriété des Grecs plus qu'ils ne faisaient de celle des infidèles. Un jour il arriva que, profitant de l'absence de Pierre, qui s'était rendu à Constantinople pour négocier des

cement, se trouvait à une distance rapprochée du lac, comme l'est la position de Kemlik. Trop de difficultés se seraient présentées entre le golfe de Nicomédie et le lac Ascanien ou de Nicée ! Or le texte de Villehardouin cité par M. Paris, comme celui de la *Chanson d'Antioche*, n'ont rien de contraire à l'opinion que nous venons d'exprimer, non plus que les passages correspondants des chroniques contemporaines. Voici ces deux textes, qu'on trouve à la page 22me du tome 1er de la *Chanson d'Antioche* :

Li Civitot siet ausinc sor le goffre de Nichonmie, de l'autre part devers Nique. — Le pui de Civetot qui vers le ciel ombrie, qui defors Nique siet plus de liue et demie.

(1) *Albert d'Aix*, liv, 1er, chap. 16 et 17.

marchés d'approvisionnements, une bande de sept mille hommes de pied, escortée de trois cents chevaux, s'aventura du côté de Nicée, au mépris de toutes les représentations qui lui furent de toutes parts adressées. Bientôt, sans avoir eu le moindre engagement avec l'ennemi, cette colonne rentra dans le camp, poussant devant elle sept cents bœufs et une multitude d'autres animaux, qu'elle avait capturés dans les prairies qui s'étendent au voisinage de Nicée. A la vue de cette riche capture, dont partie servit aux frais d'un colossal festin, et le surplus fut vendu aux Grecs et aux matelots de la flotte impériale, un parti d'Allemands et autres hommes parlant le même langage, avec lesquels se trouvaient des Liguriens, des Italiens et des Lombards (1), imagina qu'il pouvait bien aussi, comme l'avaient si heureusement fait les Latins, tenter à son tour la périlleuse voie des aventures. Un autre motif les avait aussi poussés à séparer leur cause de celle des Français. L'orgueil de ces derniers les avait vivement offensés; « car, « s'écrie Guibert de Nogent, les Français se font remarquer « par une grande vivacité, ainsi que leur nom semble l'an- « noncer; et s'ils ne sont retenus par un frein et une domi- « nation sévères, ils se montrent dans leurs rapports avec « les autres nations plus fiers et arrogants qu'il ne convien-

(1) *Orderic Vital*, liv. IX. — *Baudri*, liv. Ier. — *Guibert*, liv. IIe, chap. 10. — Manuscrit nº 5135 A, de la Bibliothèque Impériale. — Les chroniqueurs font souvent figurer, dans une même énumération, des nations diverses qui marchèrent à la Croisade, les *Lumbardi* et les *Longobardi* ou *Langobardi*. Nous avouons que nous n'avons pu nous rendre compte de cette distinction qui revient fréquemment dans les chroniques. Faut-il, avec quelques écrivains, admettre que l'une de ces deux dénominations presque identiques s'appliquait aux Lombards du nord de l'Italie, et l'autre aux Lombards ayant occupé dans une partie du moyen-âge les provinces méridionales de cette péninsule? Faut-il avec d'autres dire, ce qui est moins probable, qu'il y a identité entre les *Lumbardi* et les *Allobroges*?

« drait (1). » Bientôt on put voir ce corps indiscipliné, fort de trois mille hommes de pied et de deux cents chevaux (2), ayant à sa tête un chevalier nommé Renaud, abandonner le camp de Civitot (3) et se porter en armes dans la direction de Nicée. Dans sa marche désordonnée, à la suite de ses bannières couleur de pourpre, ce parti se livrant sans mesure à ses instincts de désordre, s'abandonna à toutes sortes de déprédations. Mais il ne faut pas aller jusqu'à dire, avec la princesse Anne Comnène, au livre X de l'*Alexiade*, que ces pèlerins, confondus à tort avec les Normands par cette fille de l'empereur Alexis (4), arrachaient à leurs mères les enfants à la mamelle pour les faire rôtir et se ménager ensuite un horrible festin. Bientôt ces hommes grossiers qui, selon l'expression de Robert-le-Moine, voulaient « piller et non pos-

(1) *Guibert de Nogent*, liv, II, chap. 10.

(2) *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 17. — *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 23. — Le lecteur aura plus d'une fois à faire la remarque que, du côté des Croisés, c'était l'infanterie qui par le nombre faisait la principale force de l'armée. Au chap. 29, du liv. 1er de *Guillaume de Tyr* notamment, on voit une cavalerie de trois mille hommes accompagner une armée évaluée à deux cent mille fantassins. Le contraire avait lieu parmi les Turcs, chez qui la cavalerie était la force dominante, ainsi qu'on peut s'en convaincre par un passage du liv. III, chap. 13 de ce dernier historien.

(3) Plusieurs chroniqueurs, notamment Guibert de Nogent et aussi l'auteur du texte manuscrit n° 5135 A, de la Bibliothèque Impériale, placent la séparation des Allemands d'avec les Français, au jour même du départ de Nicomédie ; mais nous avons dû préférer le récit d'Albert d'Aix et de Guillaume de Tyr, qui la fixent à une époque de plusieurs mois postérieure.

(4) L'erreur de la Princesse grecque provient sans doute de ce que les provinces méridionales de l'Italie avaient à la fois été occupées par les Lombards, dont nous venons de voir qu'un certain nombre figuraient parmi les Allemands qui se dirigèrent du côté d'Exérogorgon, et par les bandes normandes venues à la suite de Robert Guiscard. L'identité d'habitation fit croire à l'identité de race.

« séder, détruire et non conserver, » firent au pied de la montagne et sur la lisière des bois, à trois ou quatre lieues de Nicée, la rencontre du château d'*Exérogorgon*, appartenant au sultan qui commandait à Iconium et à Nicée, et se mirent en devoir de s'en emparer. Selon quelques chroniqueurs, cette citadelle fut trouvée vide de ses défenseurs, qui auraient pris la fuite à l'approche des Chrétiens (1). Selon d'autres, au contraire, ce ne fut qu'après une lutte acharnée que les Croisés parvinrent à s'introduire dans la place (2). La résistance fut désespérée, et tous les habitants qui ne purent trouver le salut dans une prompte fuite furent, à l'exception des Chrétiens grecs, impitoyablement massacrés. L'abondance

(1) *Tudebode*, liv. 1er, chap. 2. — Auteur anonyme de la chronique intitulée : *Belli sacri historia* chap. 3, tome 1er, 2me partie du *Museum italicum* de Mabillon. — Texte manuscrit nº 5135 A, de la Bibliothèque Impériale. — *Robert-le-Moine*, liv. 1er. — Sur le témoignage équivoque de Tudebode, de Robert-le-Moine, de Baudri et autres chroniqueurs on a quelquefois cherché l'emplacement du château d'Exérogorgon à trois ou quatre lieues au-delà de Nicée. Mais il nous semble qu'on avait été trompé par l'ambiguité de ces textes, qui peuvent signifier seulement qu'en sortant de Nicomédie, et après trois ou quatre journées de marche, les Allemands de Renaud avaient rencontré la citadelle en question, à la hauteur ou dans les parages de Nicée. Mais ce qui nous paraît complètement devoir lever cette difficulté, c'est le texte fort clair et sans ambiguité aucune, de Guibert de Nogent qui, au chap. 10 du liv. II de sa chronique, dit formellement que les Croisés rencontrèrent le château d'Exérogorgon après quatre jours de marche à partir de *Nicomédie*. « Et quatuor dierum itinere *Nichomediam* prætergressi, castrum offendere quoddam quod vocatur Exorogorgum. » M. Michaud dit que les restes de ce château portent aujoud'hui le nom de *Eski-Kaleh*, (vieux château). Sur la foi de M. Baptistin Poujoulat, il le place à huit heures au nord-ouest de Nicée, tandis que Guillaume de Tyr et Marin Sanuto le montrent comme étant à la distance d'environ quatre lieues de cette ville. — Voyez le *Voyage dans l'Asie-Mineure* de M. Baptistin Poujoulat, tome 1er page 176.

(2) *Albert d'Aix*, liv. 1er chap. 17. — *Guillaume de Tyr*, liv. 1er. chap. 23.

des approvisionnements, comme la beauté et la richesse des campagnes environnantes, firent décider qu'on n'irait pas plus loin, et qu'on attendrait dans cette forte position l'arrivée des princes de l'Occident, qui ne pouvaient tarder de franchir le détroit et de mettre le pied sur la terre asiatique.

Cependant Kilidje-Arslan (1), l'actif sultan d'Iconium, dès longtemps prévenu de la marche des Croisés, s'était hâté de convoquer des troupes dans la sultanie de Roum, et aussi dans le Khoraçan, province que, dans la préface de son histoire, Guibert de Nogent confond avec les contrées Caucasiennes, et de réunir ces contingents autour de Nicée, nouvelle capitale de ses États. Au premier bruit de l'audacieux coup de main qui venait de mettre son château d'Exérogorgon au pouvoir des Chrétiens, et dès le troisième jour qui suivit cette prise de possession, ce prince se hâta de diriger un corps de quinze mille archers armés de leurs arcs d'os et de corne, vers les murs qui s'étaient refermés sur les aventuriers allemands, et se présenta devant la place au lever du soleil, le jour même de la fête de saint Michel, 29 septembre 1096, pour en faire l'investissement (2). **29 septembre 1096.**

Il y avait près de la porte qui donne accès dans la citadelle,

(1) Ce prince, premier du nom, dont la résidence était à Nicée, ville devenue capitale de la sultanie d'Iconium, était fils aîné et successeur de Soliman Ier, le même qui en 1074 avait réduit l'Asie-Mineure sous le pouvoir des Turcs. Le sultan Kilidje-Arslan est nommé *Soliman*, du nom de son père, dans la plupart des chroniques, tout comme Togrul est nommé *Seldjouk*, du nom de son aïeul, au liv. 1er, chap. 7 de l'histoire de *Guillaume de Tyr*. En consultant les chroniqueurs, il ne faut pas perdre de vue cette remarque qui a souvent son application.

(2) *Tudebode*, liv. 1er, chap. 2. — *Robert-le-Moine*, liv. 1er. — *Baudri*, liv. 1er. — Auteur anonyme de la chronique intitulée : *Belli sacri historia*, chap. 3 au tome 1er, 2me partie du *Museum italicum* de Mabillon. — Texte manuscrit n° 5135 A, de la Bibliothèque Impériale.

un puits et un peu plus loin une fontaine d'eau vive, qui fournissaient l'eau nécessaire aux besoins des habitants. Le chef Renaud instruit de l'approche des Turcs prit avec lui quelques uns de ses gens, et alla se poster en embuscade dans le voisinage de ces deux sources, pensant y surprendre le corps ennemi qui s'avançait. Mais la fortune lui fut contraire, et sa troupe trop faible fut en un instant écrasée et forcée de se replier en arrière. La vivacité de cette attaque coûta la vie à un grand nombre d'Allemands, dont quelques uns seulement purent parvenir à rentrer à l'intérieur des lignes. Nulle chronique ne nous apprend le sort qui fut réservé à leur chef; et c'est peut-être à cette incertitude, qu'il faut attribuer le bruit qui se répandit que ce chef des Allemands avait simulé une sortie pour abandonner les siens et se porter avec une poignée d'hommes au camp du sultan de Nicée, entre les mains duquel il aurait fait la plus lâche des abjurations (1).

(1) *Tudebode*, liv. Ier, chap. 2. — *Belli sacri historia*, chap. 4 ; au tom. Ier, deuxième partie du *Museum Italicum*, de Mabillon. — Manuscrit no 5135, A, de la Bibliothèque impériale. — *Robert-le-Moine*, liv. Ier. — *Guibert de Nogent*, liv. II, chap. 10. — Albert d'Aix et Guillaume de Tyr ne font nulle mention de cette prétendue fuite du chevalier Renaud.

M. Paulin Paris, à la page xxxv de l'Introduction placée en tête de son édition de la *Chanson d'Antioche*, exprime un doute sur l'existence de ce puits au-devant d'un château tombé au pouvoir des Allemands. A son avis, les chroniqueurs ont pu confondre la dénomination de *pui* (*podium*), souvent donnée par la *Chanson d'Antioche* à la montagne de Civetot, avec celle de *puits* ayant la signification d'un réservoir d'eau. Mais, malgré la haute autorité qui s'attache au nom du savant éditeur, nous avouons ne pouvoir comprendre comment aurait pu se faire une aussi lourde méprise. Plusieurs chroniqueurs parlent de ce puits (*puteus*), qui tomba, ainsi qu'une source voisine, au pouvoir du sultan de Nicée. Cette privation condamna à toutes les horreurs de la soif la petite garnison de 3,200 Allemands qui occupait le château en question, celui d'*Exérogorgon*, situé dans la montagne qui sépare Nicomédie de la plaine de Nicée, et devint

Cependant la porte s'était refermée sur le petit nombre de chrétiens qui avaient pu parvenir à se soustraire à l'attaque des archers turcs. Mais l'échec éprouvé par les Allemands avait entraîné un malheur irréparable, en les privant de communiquer avec les sources, restées en la possession des assaillants. Bientôt les citernes de l'intérieur furent mises à sec, et l'eau manqua aux assiégés. Dévorés par une soif ardente, ces infortunés ne tardèrent pas à se voir réduits à boire leur urine, qu'ils recueillaient avidement dans le creux de leur main. Ils ouvraient la veine aux chevaux et aux animaux de trait, pour boire leur sang et se procurer ainsi un misérable soulagement. Quelques-uns trempaient dans les profondeurs limoneuses des citernes vides, leurs ceintures et autres pièces d'étoffes qu'ils pressaient dans leur bouche ; ou bien creusaient la terre pour s'y étendre et se donner l'illusion d'un passager raffraîchissement. Cet état d'intolérable souffrance, qu'adoucissaient pourtant les exhortations des évêques et des prêtres qui se trouvaient au camp, se prolongea l'espace de huit jours entiers (1). Pendant ce temps, les archers turcs firent contre les Allemands qui couvraient les remparts de si fréquentes décharges, qu'ils parvinrent à les déloger et à les forcer à descendre pour se mettre à l'abri des projectiles qui les accablaient. A cet instant, les Turcs, profitant de l'affaiblissement momentané de la défense, se mirent en devoir d'escalader les murs ; mais ils furent vigoureusement repoussés par les Allemands, qui leur opposèrent la pointe

bientôt la cause de la réduction de cette importante forteresse. Nous concluons au maintien du *puteus* des chroniqueurs.

(1) *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 5. — *Belli sacri historia*, chap. 4, au tome Ier, deuxième partie, du *Museum Italicum*, de Mabillon. — Texte manuscrit n° 5,135, A, de la Bibliothèque impériale.

de leurs lances, et les accueillirent à grands coups d'épées et de haches à deux tranchants. Contraints de descendre à leur tour, et de renoncer à l'assaut, les Turcs prirent alors le parti d'entasser auprès de l'entrée principale un grand amas de bois, auquel ils mirent le feu. Bientôt, la flamme se communiquant au bois de la porte, fit tomber cet obstacle; et la plupart des bâtiments renfermés dans la citadelle ne tardèrent pas à devenir la proie de l'incendie. Un grand nombre d'Allemands trouvèrent la mort au milieu des flammes ou tentèrent de se sauver en se précipitant au bas des murailles. Mais l'épée des Infidèles, qui les attendait, vint encore leur enlever cette dernière espérance. Le carnage se prolongea même après que toute résistance eût cessé, les vainqueurs se faisant un jeu cruel de torturer leurs prisonniers, et de les percer de flèches en manière de de divertissement. Tous ceux qui refusèrent d'apostasier, furent incontinent dévoués à la mort, ou dirigés sur les contrées lointaines d'Alep, d'Antioche et du Khoraçan ; et il n'est pas sans intérêt de remarquer que ces mêmes hommes, qui venaient sans scrupule de se livrer aux plus damnables excès et aux plus grands désordres de la vie des camps, acceptaient volontiers la mort plutôt que d'abjurer la sainte foi des chrétiens. Deux cents jeunes enfants, sur lesquels l'éclat de leur beauté fixa particulièrement l'attention, furent épargnés et réservés pour la captivité, en même temps qu'un comte Berthaud (1), le même sans doute qui s'en était allé rejoindre les drapeaux de Pierre l'Ermite à Cologne, et dont le nom nous est conservé par Orderic Vital.

A peine le sultan Kilidge-Arslan, de retour de cette expédition, fut-il rentré dans Nicée avec les captifs qu'il avait ramenés, que la nouvelle du désastre qui venait d'atteindre

(1) *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 5.

les Allemands dans le château d'Exérogorgon, parvint au camp de Civitot, où le gros de l'armée se maintenait dans la sage inaction que lui avait recommandée l'empereur Alexis. Prompts à s'émouvoir au récit de cette sanglante catastrophe, due, comme à Nissa, à l'incurable indiscipline des Allemands, les Croisés demandèrent aussitôt qu'on les conduisît à l'ennemi, pour venger l'affront fait à l'armée de la Croix. Mais Gauthier-sans-Avoir, sur qui Pierre pendant son absence s'était reposé du commandement en chef, refusa de prendre un parti avant d'avoir recueilli de plus amples renseignements, et déclara qu'il attendrait le retour de l'Ermite, sans l'avis duquel rien ne se faisait dans l'armée (1). Huit jours se passèrent dans cette attente, sans que l'empereur voulût permettre au chef de l'expédition de retourner prendre son commandement. A l'expiration de ces huit jours, le sultan de Nicée fit sortir un parti de cent cavaliers, chargé d'explorer le pays et de s'enquérir de la situation des choses. Bientôt le bruit se répandit dans le camp des Chrétiens que ce parti ennemi avait surpris dans la campagne des bandes de dix ou quinze Croisés, marchant isolément et les avait successivement passés au fil de l'épée. A cette nouvelle une grande rumeur s'éleva dans le camp des Chrétiens, et les hommes de pied se portèrent en foule tumultueuse à la tente des principaux chefs, qui étaient : Renaud de Breis, Gauthier-sans-Avoir, Gauthier de Breteuil et Foulcher d'Orléans, demandant à grands cris qu'il leur fût permis de marcher à la rencontre des Turcs, pour tirer une éclatante vengeance de la mort de leurs frères d'armes. Mais ces chefs, fidèles aux instructions qu'ils avaient reçues, déclarèrent qu'ils ne marcheraient point avant l'arrivée de Pierre l'Ermite et sans avoir préalablement pris son avis. Alors Godefroy Burel, qui

(1) *Albert d'Aix*, liv. Ier, chap. 19.

commandait les gens de pied, s'emporta contre la prétendue timidité des chefs, et ne leur épargna pas les invectives, à raison du refus qu'ils faisaient de permettre à leurs compagnons d'aller demander compte aux Turcs du sang qui venait d'être versé. Bientôt les chefs des légions se laissèrent aller à l'entraînement populaire, et se déclarèrent prêts à marcher. L'avis le plus funeste prévalut, dit le chroniqueur : *et ce n'est mie merveilles, quar il est plus de fox que de sages*, ajoute le traducteur anonyme de l'histoire de Guillaume de Tyr (1). Enfin, le quatrième jour à partir de la sortie de la petite expédition des Turcs, aux premières lueurs de l'aurore, les clairons se firent entendre, et le camp de Civitot retentit de toutes parts du signal de la guerre. On laissa dans le camp les malades, les femmes, les enfants et tous ceux qui n'avaient point d'armes, c'est-à-dire les simples pèlerins. Puis tous les hommes en état de combattre, au nombre de vingt-cinq mille hommes de pied et de cinq cents chevaliers bien armés (2), divisés en six légions distinguées par leurs bannières respectives, s'avancèrent en deux colonnes sur la route qui conduisait à Nicée. On suivit la ligne des bois le long des montagnes, à une distance peu éloignée de la rive septentrionale du lac Ascanien. Toute cette armée s'avançait fièrement, au milieu des plus bruyantes clameurs ; et l'on était à peine arrivé à la distance de trois lieues du port et du camp de Civitot, que l'on vint signaler l'approche du

(1) Cette traduction a été attribuée à *Bernard-le-Trésorier*, qui vivait au XIIIe siècle ; mais son véritable auteur est encore inconnu. Elle diffère souvent du texte de l'archevêque de Tyr, soit dans les détails des faits, soit dans l'appréciation de la moralité des événements ; et parfois, souvent même, elle a la valeur d'une œuvre originale. Nous nous sommes fréquemment applaudi de l'avoir consultée.

(2) *Albert d'Aix*, liv. Ier, chap. 20, et liv. IV, chap. 6. — *Guillaume de Tyr*, liv. Ier, chap. 25.

sultan de Nicée, marchant en tête d'une puissante armée (1). Ce prince était en effet parti de cette ville dans la pensée de surprendre le camp de Civitot ; et, en prescrivant le plus grand silence, s'était engagé en sens contraire dans la forêt par où s'avançait l'armée des Croisés. Bientôt les cris et les bruits confus qui s'échappaient des rangs de ces derniers, étaient venus avertir le sultan qu'il avait été prévenu par la troupe ennemie. « Voilà, s'écria-t-il, les Français que nous « allions attaquer, et qui viennent à nous. Quittons la route « de la forêt et de la montagne, et allons nous développer « dans la plaine ouverte où rien ne gênera nos mouvements « et où nulle retraite ne pourra venir abriter nos enne- « mis (2). » Ce mouvement rétrograde, motivé sans doute par la composition de l'armée turque, où, comme nous savons, la cavalerie était dominante, fut mis à exécution sans retard et dans le plus grand silence; et c'est dans cette position, si désavantageuse pour les Croisés (3), que leur

(1) Nous apprenons par un passage d'*Albert d'Aix*, liv. IV, ch. 5, que le prince de Mossoul, *Kerboghâ*, ou *Corbahan*, qui, plus tard, vint attaquer les Chrétiens dans Antioche, s'était porté au secours de Kilidje-Arslan, et qu'il prit une part active à la défaite de l'armée de Pierre l'Ermite. Voyez, dans le même sens, le 1er chant de la *Chanson d'Antioche*.

(2) *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 20.

(3) Anne Comnène, au livre X de l'*Alexiade*, nomme *Draco* (le serpent) le lieu qui fut témoin de cette sanglante défaite des Chrétiens. Cette dénomination nous rappelle le torrent du Draco, en turc *Kirk-Guetchil*, ou des quarante gués, qui, des hauteurs de la grande chaine de l'Arganthon, va se jeter, en formant mille sinuosités, dans le golfe de Nicomédie, un peu à l'ouest d'Hélénopolis, ville près de laquelle, au dire de la princesse grecque, se trouvait placé le camp des croisés. La source de ce torrent ne devait pas être fort éloignée du lieu où, selon le récit des écrivains occidentaux, il faudrait chercher l'emplacement du champ de bataille où vint s'ensevelir la fortune de Pierre l'Ermite. — Voyez Anne Comnène, *Alexiade*, liv. X. — Voyez aussi la *Correspondance d'Orient*, lettre LXIe,

petite armée rencontra celle des Infidèles, qui lui était fort supérieure en nombre. En apercevant cet immense déploiement des forces musulmanes, deux des six légions chrétiennes, soutenues par toute la chevalerie, forte de cinq cents cavaliers, se portèrent rapidement en avant, se plaçant sous l'invocation de Dieu. De son côté, Kilidje-Arslan, à la tête de ses Turcs, s'élança à la rencontre des Français, qui tout d'abord se sentirent troublés par les cris étranges et sauvages qui partirent des rangs des Infidèles. Au même moment, une grêle de flèches vint porter le désordre au milieu de ces deux légions, qui, chargées par des masses bien supérieures, se virent en un instant enfoncées, culbutées et entièrement séparées du gros de l'armée qui les suivait. Instruites de ce qui se passait par le tumulte des armes qui s'échappait de la bataille, les quatre légions restées en arrière, qui n'avaient pas encore quitté la forêt se concentrèrent pour défendre l'accès de la montagne et de l'étroit chemin par où ils étaient arrivés. Quant aux deux autres légions si fatalement dispersées, ne pouvant, vu la position que venaient de prendre les Turcs, rétablir leur communication avec la ligne des montagnes occupée par le gros de l'armée chrétienne, elles prirent leur direction du côté de Nicée. Mais bientôt, changeant vivement de front, elles se retournèrent en poussant de grands cris contre les bataillons du sultan, qui, dès le premier choc, perdirent deux cents hommes. Cependant, les archers turcs s'apercevant que ce retour de fortune était principalement dû à l'impétuosité de la chevalerie chrétienne, s'attaquèrent de préférence aux chevaux des Croisés, sur lesquels ils firent pleuvoir une grêle de flèches, et bientôt les cavaliers dé-

1re partie, de M. Poujoulat, et le *Voyage dans l'Asie-Mineure*, de M. Baptistin Poujoulat, tom. 1er, page 177.

montés se virent tous réduits à la condition d'hommes de pied. Le sort de la bataille se trouva dès lors décidé. Un des premiers, Gauthier-sans-Avoir tomba percé de sept flèches qui traversèrent sa cotte de mailles. Renaud de Breis et Foulcher d'Orléans (1) tombèrent à leur tour en se défendant vaillamment. Quant à Gauthier de Breteuil, fils de Valerand, et à Godefroy Burel, commandant en chef des hommes de pied, ils parvinrent tous les deux, à la faveur des halliers qui couvraient le pays, à rejoindre le gros de l'armée qui s'était concentré à l'entrée de la forêt. A la vue des fuyards que les Turcs poursuivaient l'épée dans les reins, une terreur soudaine circula dans les rangs des quatre légions qui n'étaient pas encore engagées, et toute l'armée démoralisée, devenue incapable d'opposer la moindre résistance, se débanda en se précipitant dans le plus grand désordre sur la route étroite qui devait la ramener sous les murs de Civitot. En même temps, les Turcs s'engageant à leur tour dans les sentiers de la forêt, s'élancèrent à la poursuite des malheureux pèlerins, et bientôt tout l'espace compris entre le champ de bataille et le camp des Croisés fut littéralement couvert de morts et de blessés; et, dit Guillaume de Tyr, pas un des guerriers chrétiens qui avaient le matin quitté le camp de Civitot n'eut la chance d'y rentrer (2). Aucune force humaine ne pouvait désormais interdire l'accès du camp aux

(1) C'est par erreur qu'Albert d'Aix substitue le nom de *Foulcher de Chartres* à celui de *Foulcher d'Orléans*. Voyez *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 25, et *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 20 et 22. Dans tous les cas, il ne faudrait point confondre le Foulcher de Chartres d'Albert d'Aix, avec le chroniqueur du même nom, qui ne partit que plus tard, et traversa l'Italie en compagnie du comte de Vermandois, des deux Robert et du comte de Blois.

(2) *Vix vel unus superfuit, qui aut mortem effugerit aut vincula.* Guillaume de Tyr, liv. 1er, chap. 25.

Turcs vainqueurs, qui n'avaient plus devant eux qu'une multitude confuse de pèlerins, de vieillards et de vieilles femmes, d'enfants en bas-âge, de prêtres et de moines, tous sans défense, et dont la plupart furent surpris sans vêtements et encore plongés dans les douceurs d'un profond sommeil. Bientôt le camp de Civitot fut inondé de longs flots de sang; un prêtre fut égorgé sur les marches de l'autel, pendant qu'il célébrait les saints mystères (1). Dans leur fureur, les Turcs ne firent aucun quartier, n'épargnant que les jeunes filles, les vierges consacrées au Seigneur, et les jeunes garçons que l'âge ou la beauté de leur figure semblait désigner pour être dévoués à l'esclavage.

Le nombre des morts fut si considérable, dit Anne Comnène, qu'on forma comme une montagne des cadavres entassés, et que, longtemps après l'événement, on voyait encore sur le champ de bataille une éminence produite par la réunion des ossements. A quoi la princesse ajoute qu'outre ce vaste dépôt, on voyait encore de son temps, non loin de là, une ville à la fois sépulcre des morts et séjour des vivants, dont les remparts, élevés par les Latins venus après la catastrophe de Pierre l'Ermite, avaient été construits avec des ossements cimentés et mêlés aux pierres de construction (2). Sans doute, dans une telle exagération, il ne faut voir autre chose qu'un fait relatif à l'établissement des travaux de défense, dont plus tard les compagnons de Godefroy de Bouillon crurent devoir couvrir les campements qu'ils tracèrent aux pieds de la ville de Nicée, dont ils venaient de faire la circonvallation.

Cependant, un certain nombre de Croisés, échappés à la faveur des montagnes et des bois, étaient parvenus à se réunir, au nombre d'environ trois mille, dans les ruines

(1) *Belli sacri historia*, chap. 4, au tome 1er, 2e partie, du *Museum Italicum* de Mabillon.

(2) Anne Comnène, *Alexiade*, liv. x.

ouvertes d'un château démantelé et abandonné tout auprès du camp au bord de la mer (1). Presque entièrement dénués d'armes et de munitions, ces infortunés se jetèrent à la hâte dans ces ruines dont ils s'efforcèrent de boucher l'entrée avec des boucliers et de gros blocs de pierre, résolus qu'ils étaient de se défendre en désespérés et comme gens à qui n'apparaissait aucune autre voie de salut. L'attaque des Turcs commença vers le milieu du jour, et se prolongea la nuit suivante sans pouvoir obtenir aucun résultat. Et cependant les Chrétiens n'avaient pour toutes armes que des lances, un seul arc de bois, et des pierres qu'ils lançaient avec la main. En vain les Turcs essayèrent-ils de décocher au-dessus de la forteresse, que n'abritait aucune toiture, une nuée de flèches qui, dans leur chute verticale, devaient singulièrement incommoder les Croisés; ceux-ci n'en continuèrent pas moins d'opposer aux assaillants la plus persévérante et la plus courageuse résistance. Vainement encore les Turcs, désespérant de pouvoir, par les moyens ordinaires, renverser les obstacles accumulés par les Chrétiens à l'entrée des ruines qui leur servaient d'asile, imaginèrent-ils d'amener une grande quantité de bois destinés à mettre le feu aux boucliers placés en travers de la porte. Sans attendre que ces matériaux fussent approchés et mis en place, les assiégés y mirent eux-mêmes le feu, et aussitôt un vent favorable poussa la flamme du côté des Turcs qui, plus que les Chrétiens, s'en trouvèrent incommodés, circonstance qui fit généralement croire à l'intervention miraculeuse de la protection divine (2).

(1) *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 22. — *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 26. Suivant Anne Comnène, au liv. x de l'*Alexiade*, ce fut à Hélénopolis que se retirèrent les derniers débris de l'armée de Pierre; lequel, contrairement au témoignage des autres chroniqueurs, aurait en personne assisté au désastre de son armée.

(2) *Guibert de Nogent*, liv. II, chap. 11.

Mais cette lutte inégale ne pouvait durer longtemps. Dans l'impuissance où ils étaient d'opposer une longue résistance, les Croisés avaient profité de la nuit pour dépêcher par la voie de mer à l'Ermite Pierre un émissaire grec chargé de faire connaître à leur chef la triste extrémité où se trouvaient réduits les débris de son armée. A cette nouvelle, le chef latin se rendit au palais de l'empereur, et lui fit en pleurant le récit des événements qui venaient de s'accomplir, le priant de ne pas permettre qu'une si héroïque résistance fût couronnée par l'extermination des derniers restes de la sainte expédition. L'empereur, ému de pitié, quoique peut-être secrètement satisfait de l'humiliation que venaient de subir ses dangereux alliés, envoya immédiatement sommer les Turcs de se retirer, en ayant soin de faire appuyer sa sommation par l'envoi d'une nombreuse milice qui comptait dans ses rangs un grand nombre de Turcopoles (1). Cette expédition, montée sur les galères impériales et placée sous la conduite de Constantin Euphorbe (2), ne tarda pas d'aborder au port de Civitot. Mais les Turcs n'attendirent pas le débarquement des forces que portait la flotte pour lever, à la faveur de la nuit, le siége qu'ils avaient mis devant la vieille forteresse. Bientôt on les vit reprendre triomphalement le chemin de leur capitale, entraînant à leur suite les captifs et tout le riche butin qu'ils avaient amassé, et proclamant partout que les Français n'étaient point aussi redoutables à la guerre qu'on aurait pu le croire (3). Quant aux trois mille pèlerins désormais rendus à la liberté, ils

(1) Les Turcopoles étaient des sujets de l'empereur Alexis, nés de l'union de femmes grecques avec des Turcs amenés lors de la conquête, en 1074, par le sultan Soliman, père de Kilidje-Arslan.

(2) Anne Comnène, *Alexiade*, liv. x. Suivant cette princesse, ce ne fut pas à Civitot qu'alla jeter l'ancre la flotte impériale, mais au port d'Hélénopolis, où, suivant elle, se trouvait placé le camp des Croisés.

(3) *Raymond d'Agiles*, page 142 de la collection de Bongars.

furent embarqués sur les galères de l'empereur et transportés sur la côte d'Europe, où des cantonnements leur furent assignés à l'intérieur du pays, après toutefois qu'ils eurent livré, moyennant un prix convenu, les armes dont ils disposaient encore (1).

Une lettre de Kilidje-Arslan, adressée aux habitants de Nicée lors de l'investissement de cette ville par l'armée de Godefroy de Bouillon, lettre conservée par Guillaume de Tyr, affirme que le fer musulman avait en un seul jour immolé plus de cinquante mille Croisés de l'expédition de Pierre l'Ermite. Le chroniqueur Raymond d'Agiles lui-même convient que le bruit courut dans l'armée dont il faisait partie devant Nicée, que la perte des Chrétiens, y compris celle des pèlerins désarmés, n'avait pas été, lors de la première expédition, moindre de soixante mille hommes (2). Tel paraît avoir été le lamentable résultat d'une des journées les plus néfastes de nos annales militaires, et nous pensons que ce résultat est peu exagéré. Quant au chef porteur d'une si grande responsabilité, l'Ermite Pierre, on le vit plus tard déplorer amèrement, loin du champ de bataille où il ne s'était pas trouvé, l'insuccès de l'expédition, qu'il attribua tout entière aux désordres et à l'indiscipline de ses compagnons de guerre. Bientôt il parut quelque temps s'effacer, ne laissant à l'histoire que le souvenir de son zèle ardent et de son insuffisance dans l'art difficile de conduire une armée. On peut croire qu'il alla rejoindre, dans les montagnes de Bithynie, les victimes errantes échappées au désastre; car nous le verrons plus tard, au retour du printemps, apparaître dans l'état le plus digne de pitié au camp de *Rufinel*, où les compagnons de

(1) *Guibert de Nogent*, liv. II, chap. 2.

(2) *Raymond d'Agiles*, pag. 142 de la collection de Bongars. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 2.

Godefroy l'accueillirent avec le plus vif empressement (1).

Octobre 1096. Ainsi se termina, au mois d'octobre de l'année 1096 (2), au seuil même de l'Asie-Mineure, cette grande expédition, mal conçue, mal préparée, plus mal conduite encore, qui venait d'entraîner loin de l'Europe occidentale la partie la plus impure des populations, cette expédition, dont la catastrophe finale allait devenir un salutaire enseignement pour les bandes mieux disciplinées qui devaient, sous la conduite des grands princes, s'avancer sur les traces des premiers Croisés. « C'est « ainsi, dit Guillaume de Tyr au chap. 26 du livre Ier de son « histoire, que ce peuple mutin et ingouvernable, incapable « de profiter des plus sages avertissements, courut tout entier « à sa perte, poussé par son aveugle impétuosité, et perdit « le fruit de ses longues fatigues, pour n'avoir pu se plier « au joug salutaire de la discipline. » C'était déjà, voyez-vous, le Français de Crécy et d'Azincourt, et, dois-je dire encore, le Français du dix-neuvième siècle, sauf la différence introduite par la sévérité de la discipline moderne.

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 20. — *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 21.

(2) *Tudebode*, liv. Ier, chap. 2. — *Baudri*, liv. Ier. — *Guibert de Nogent*, liv. II, chap. 11. — *Ordéric Vital*, liv. IX, chap. 5. — *Belli sacri historia*, chap. 4, au *Museum Italicum*, de Mabillon. — Texte manuscrit, n° 5135, A, de la Bibliothèque impériale.

CHAPITRE VIII.

Expédition de Gottschalk. — Sort déplorable des Croisés. — Dispersion d'une bande commandée par le prêtre Folkmar. — Autre expédition conduite par le comte Emicon. — Massacre des Juifs. — Siége de Mersbourg. — Terreur panique et désastre de l'expédition.

Pendant que Pierre l'Ermite et Gauthier-sans-Avoir s'acheminaient à leur perte, et lorsqu'à peine les légions qu'ils conduisaient venaient de franchir le Bosphore pour entrer en Bithynie, un prêtre de l'Allemagne rhénane, nommé Gottschalk, tout plein encore des prédications du cénobite français, préparait les bases d'une nouvelle expédition. Bientôt il parvint à réunir autour de lui plus de quinze mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie (1), accourus de toutes les parties de la Lorraine, de la Franconie ou France orientale, de la Bavière et de l'Allemagne. Cette troupe, qui avait en abondance de l'argent et les approvisionnements

(1) *Albert d'Aix*, liv. Ier, chap. 24. — *Guillaume de Tyr*, liv. Ier, chap. 27. — Marin Sanuto, *Liber secretorum*, liv. III, partie IV, chap. 6. — Ce dernier historien porte à vingt-cinq mille hommes le nombre des compagnons de Gottschalk, qu'il nomme *Condescauscus*.

nécessaires, se dirigea à travers la Franconie et la Norique orientale (1), vers la frontière du pays des Hongrois. Bientôt elle parvint à Wieselburg, en hongrois *Mosony*, désignée dans les chroniques sous les noms de *Moysson*, de Meeszeburg ou Mersbourg. Cette ville, entourée d'une ceinture de marais qui en défendait les approches, était assise près du confluent de la Leitha, *Linthax*, petite rivière qui se réunit au bras méridional du Danube, un peu au-dessous de Vienne et de Presbourg. Le roi Coloman, qui s'y trouvait alors, ne fit aucune difficulté d'accueillir la petite armée de Gottschalk et de lui livrer passage. Il l'autorisa même à fréquenter les marchés de la ville, après toutefois que des conventions eurent été arrêtées d'un commun accord, pour assurer le maintien de l'ordre en présence de cette grande affluence d'étrangers. Les premiers jours se passèrent sans que la paix publique fût en aucune façon troublée, malgré les fréquentes excursions que faisaient les Croisés dans les campagnes environnantes. Mais cet état de choses ne devait pas durer, les Bavarois, ceux du pays de Souabe et d'autres hommes non moins désordonnés qu'eux (2), s'étant laissés aller à d'abondantes libations qui les poussèrent à toutes sortes d'excès. Ils allaient de côté et d'autre enlever les approvisionnements mis en réserve par les gens du pays, et s'emparaient de tous les troupeaux de bœufs et de moutons qui leur tombaient sous la main, poussant même le

(1) Voyez les chapitres Ier et XI de la *Chronique d'Eckart*, abbé d'Uraugen, au tome V de l'*Amplissime collection*, de Martène et Durand.

(2) On se rappelle l'épithète de *fils de Bélial*, donnée par Guillaume de Tyr aux Allemands de la suite de Pierre l'Ermite. L'allemand Eckart, abbé d'Uraugen, qui écrivait au commencement du douzième siècle, dit que sa nation, celle des Teutons, est beaucoup plus insolente que les autres, *quamvis nostra gens cæteris multo sit insolentior*. Tom. V de l'*Amplissime collection*, de Martène.

mépris de l'hospitalité jusqu'à frapper de mort les habitants qui essayaient de défendre leur propriété. Un jour il arriva qu'à propos d'une insignifiante querelle ils se saisirent d'un jeune Hongrois, le maltraitèrent et finirent par lui infliger le supplice du pal au milieu de la place du marché. Un tel excès d'audace acheva de déchaîner contre les Croisés toutes les colères du peuple hongrois. Bientôt l'on vit, au premier appel de son roi, toute la nation courir aux armes. Tout le pays s'ébranla et, en peu de jours, parut au loin couvert d'hommes armés qui s'avançaient à la rencontre des étrangers.

Justement effrayé de ces formidables démonstrations, qui menaçaient la bande allemande d'un désastre inévitable, le prêtre Gottschalk se hâta de faire entendre le signal du départ ; et bientôt toute sa petite armée se trouva réunie dans la plaine de Belgrade (1), autour d'une chapelle consacrée à saint Martin. Les Hongrois ne tardèrent pas à paraître. Mais la fière attitude des Allemands, malgré leur grande infériorité numérique, retint à distance les soldats de Coloman, qui n'osèrent pas attaquer des hommes que le désespoir semblait inspirer. Le roi comprit alors qu'il serait plus expédient de tenter contre ces étrangers l'emploi de la ruse que de s'exposer aux hasards d'une bataille dont les chances pouvaient devenir d'autant plus incertaines que, suivant le langage de l'archevêque de Tyr : « Ces forcenés étaient gens à ne pas donner gratuitement leurs vies. » A cet

(1) Suivant le témoignage de Guillaume de Tyr et de Marin Sanuto, le *Belgrade* dont il s'agit ici était situé au cœur de la Hongrie, *in umbilico, in medio, in meditulio regni*. Y avait-il donc vers le nord de la Hongrie, et en avançant dans les terres, une place de Belgrade, autre que celle située près du confluent de la Save, sur le territoire bulgare, tout auprès de la frontière méridionale du pays des Hongrois ? Voyez *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 27 et 28, et Marin Sanuto, *Liber secretorum*, liv. III, part. IV, chap. 6.

effet, le prince adressa à Gottschalk et à ses principaux officiers une députation chargée d'une mission conçue dans les termes les plus pacifiques. « Il est parvenu, dirent les en-« voyés, à la connaissance du seigneur roi que votre armée « a commis de graves énormités envers son peuple, et mal « récompensé la bienveillante hospitalité qu'elle en a reçue. « Mais le roi sait qu'il y a parmi vous des hommes prudents « et craignant Dieu, qui non seulement ont horreur de ces « crimes, mais se sont encore efforcés de les prévenir ; et « il estime qu'on ne doit pas les rendre responsables des « désordres de quelques-uns. C'est pourquoi ne voulant « pas s'exposer à confondre dans sa juste vengeance les « innocents avec les coupables, il veut, pour cette fois, par-« donner à ses frères en religion. Il a donc décidé que, pour « qu'il ne soit donné aucune suite à cette affaire, vous « devez livrer sans condition vos personnes et tout ce que « vous possédez, sans même excepter vos armes, dans les « mains du seigneur roi. Ce sera pour vous le seul moyen « de vous soustraire à la mort, faibles comme vous êtes « et incapables de fuir dans la position que vous occupez « au cœur du pays des Hongrois (1). » Les soldats francs, cédant aux inspirations d'une sage défiance, se montraient en général peu disposés à se fier à ces paroles de paix, et déclaraient qu'ils ne voulaient devoir leur salut qu'à l'emploi de leurs armes. Mais les chefs qui avaient la conscience de l'impossibilité dans laquelle ils étaient d'organiser une sérieuse résistance, qui d'ailleurs avaient à cœur de décliner toute participation aux excès commis, crurent, dans la simplicité de leurs cœurs, qu'on pouvait sans crainte se fier à l'apparente bénignité du roi. Ils firent en conséquence violence aux sentiments de leurs soldats pour les faire con-

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 28.

descendre à la remise de leurs armes et à l'abandon de tout ce qu'ils possédaient. Ce fut là une haute imprudence, que n'excusait pas suffisamment l'extrémité où l'on paraissait réduit; car à peine cette remise eut-elle reçu son dernier complément; à peine les armes, l'argent destiné aux frais de l'expédition et les autres choses précieuses livrées par les Croisés eurent-elles été portées dans l'arsenal et le trésor du palais (1), qu'au lieu du pardon et de l'oubli qui leur avaient été offerts, ce fut par la plus lâche et la plus sanglante des exécutions que furent acquittées les promesses royales. Les droits de la fraternité religieuse, auxquels firent un tardif appel les infortunés Croisés, furent impuissants à les sauver. Presque tous périrent, et le petit nombre de ceux qui parvinrent à se soustraire au sort commun, et auquel il fut donné de saluer encore les foyers de la patrie, purent transmettre de salutaires enseignements à ceux de leurs compatriotes qu'ils rencontrèrent et que le serment de la Croisade poussait à leur tour à s'avancer sur le chemin de la Terre-Sainte, à travers les mêmes périls auxquels les compagnons de Gottschalk venaient si miraculeusement d'échapper (2).

Vers le même temps, une autre expédition qui réunissait un effectif de douze mille hommes environ, partit de son côté sous les ordres d'un prêtre nommé Folkmar, traversa la Saxe et la Bohême, se porta au-devant de la ville de *Nura*, capitale de la Pannonie, et bientôt par ses excès et son indiscipline souleva dans le pays une vive émotion, à la suite de laquelle tous les hommes qui la composaient périrent par le fer ou furent réduits en esclavage. Tels sont à peu

(1) *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 25.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 27 et 28. — *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 24 et 25.

près les uniques détails conservés par le seul chroniqueur qui fasse mention de cette expédition, l'Allemand Eckard, abbé d'Uraugen (1).

L'ardeur qui, sur tous les points de l'Occident, s'était déclarée pour la Croisade ne se ralentissait point. L'année même qui avait vu partir la bande de Pierre l'Ermite et celle de Gottschalk, on vit se former au printemps, dans le bassin du Rhin et sur les rives de la Moselle, une nouvelle bande de Croisés accourus de divers points de l'Occident, c'est-à-dire de la France, de l'Angleterre, de la Flandre et de la Lorraine. Cette armée, presque exclusivement composée de gens de pied, et qui ne comptait pas dans ses rangs au-delà de quatorze mille pèlerins, si, comme nous le pensons, il faut donner la préférence au témoignage de l'abbé d'Uraugen, en comptait, au dire de quelques autres chroniqueurs (2) un nombre beaucoup plus considérable, à savoir deux cent mille hommes de pied et trois mille chevaux, évaluation dont tout concourt à démontrer l'exagération. Quoique presque entièrement recrutée dans les dernières classes du peuple, elle était assez abondamment pourvue des objets nécessaires à la vie, et des armes que réclamait une telle entreprise. Mais, en dépit de la sainte ardeur qui semblait les avoir poussés à prendre la Croix, ces indignes Chrétiens ne craignaient pas de s'abandonner à la satisfaction des appétits les plus grossiers et aux plus scandaleux excès, dans le commerce des femmes inconsidérément associées à cette

(1) *Ekkeardi abbatis libellus, etc.*, chap. 1 et 11, au tom. v de l'*Amplissime collection*, de Martène et Durand.

(2) *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 29. — *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 29. — Marin Sanuto, *Liber secretorum*, liv. III, part. IV, chap. 7. — Eckart, abbé d'Uraugen, chap. 12, tom. v de l'*Amplissime collection*, de Martène.

lointaine expédition (1). Cette troupe ingouvernable, qui ne comptait à peu près que des hommes de pied, eut d'abord, à cause de sa disposition à l'indiscipline, et des désordres qui partout signalèrent sa présence, surtout dans la province de Lorraine, beaucoup de peine à trouver des chefs pour la conduire. Elle errait au hasard et sans obéir à aucune autorité ; elle était *acéphale*, suivant l'expression de l'archevêque de Tyr, quoiqu'elle eût dans ses rangs plusieurs seigneurs français, tels que Thomas de Fère, Drogon de Nesle, Clérembauld de Vendeuil, Guillaume de Melun, dit le Charpentier, outre le comte Hermann et quelques autres. Mais l'autorité de ces chefs était nulle et complètement privée d'action (2). Soldats du Christ, croyant marcher pour la gloire de Dieu, ces hommes pervers autant qu'ignorants réputaient que tous les biens qui s'offraient à eux leur appartenaient de droit divin. Aussi ne faisaient-ils jamais difficulté d'employer la violence pour se mettre en possession des richesses qu'ils convoitaient. Les trésors qu'on savait avoir été amassés de longue main par les Juifs, et peut-être aussi les imprudentes railleries de ces derniers, ne manquèrent pas d'exalter les appétits cupides et le fanatisme de ces furieux. Bientôt on vit ces indignes Croisés donner le signal d'une des plus horribles persécutions dont la nation juive ait jamais été l'objet, se vantant hautement de préluder ainsi à la grande expédition dirigée contre les ennemis de la foi. L'effroi se répandit de proche en proche, et rien ne saurait peindre l'horreur qui s'empara des populations au spectacle des exécutions qui ensanglantaient les rivages du Rhin. Les scènes de carnage commencèrent dans la ville de Cologne, dont les fanatiques habitants se jetèrent

(1) *Albert d'Aix*, liv. Ier, chap. 26 et 29, et liv. II, chap. Ier.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. Ier, chap. 29.

à l'improviste sur les Juifs, qui s'y trouvaient en nombre assez restreint, et se portèrent tumultueusement sur leurs habitations et sur leurs synagogues, qu'ils saccagèrent et pillèrent de fond en comble. Deux cents seulement de ces malheureux parvinrent, à la faveur de la nuit, à fuir sur des bateaux qui allèrent les débarquer en un lieu qu'Albert d'Aix nomme *Nussia*, qui n'est autre peut-être que la petite ville de Duytz ou Deutz, sur la rive droite du Rhin, en face de Cologne, aujourd'hui siége d'une population presque entièrement juive. Mais là même ils furent rencontrés par une troupe de pèlerins et de Croisés, qui se ruèrent sur eux, les massacrèrent jusqu'au dernier, et se partagèrent ensuite leurs dépouilles, comme avaient fait les habitants de Cologne.

De cette dernière ville remontant la vallée du Rhin, cette troupe désordonnée et altérée du sang des Juifs arriva sous les murs de Mayence. Là il se trouva un seigneur puissant dans le pays, le comte Emicon, qui s'empressa d'aller grossir les rangs des pèlerins, en se portant au-devant d'eux avec un grand nombre d'Allemands, qui, de toutes parts, s'étaient dirigés sur la ville où il exerçait son autorité. Cet homme dont la mémoire est restée maudite, consentit à accepter le commandement de cette multitude indisciplinée, non dans l'intention de la dominer par l'ascendant qu'il exerçait et de la faire rentrer dans une honnête voie, dit Guillaume de Tyr, mais pour accepter la complicité de ses plus odieux excès (1). Cependant, instruits du massacre de leurs coreligionnaires de Cologne, et craignant pour leurs propres vies, les Juifs de Mayence allèrent implorer la pitié de l'évêque Rothard et solliciter un asile que le digne prélat s'empressa de leur accorder. Leurs immenses trésors furent immédiatement déposés en un lieu sûr, et eux-mêmes installés sur une vaste

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 29.

terrasse découverte qui dépendait du palais épiscopal. On pouvait espérer que, dans le secret de cette retraite intérieure, ces malheureux allaient échapper aux regards et aux convoitises du comte Emicon. Mais il n'en fut point ainsi, car, dès le lendemain, au point du jour, le comte et sa bande, sans respect pour la sainteté de cet asile, se précipitèrent en armes contre le palais dont ils brisèrent les portes, et bientôt remplirent cette vaste enceinte de sang et de carnage. Déjà sept cents Juifs, après une courte résistance, avaient succombé sous le nombre des assaillants, dont la fureur s'était également exercée contre les femmes et les enfants en bas âge, lorsque l'horreur et le désespoir inspirèrent aux malheureux réfugiés une de ces fatales résolutions dont l'histoire fournit à peine quelques rares exemples. A la vue des torrents de sang que l'épée des Chrétiens faisait couler autour d'eux, ces infortunés, tout à coup saisis d'un accès de démence furieuse, coururent le fer à la main se précipiter les uns sur les autres, et on les vit s'entr'égorger sans pitié comme sans respect pour les plus chères affections de famille. On vit même, chose horrible, des mères porter une main égarée sur les enfants suspendus à leur sein et les immoler de leurs propres mains plutôt que de les voir succomber sous le fer des incirconcis. Dans cette lugubre journée, tous les Juifs de Mayence périrent, à l'exception d'un petit nombre d'entre eux que la crainte d'une mort imminente poussa à réclamer la faveur du baptême (1).

Les mêmes scènes de fanatisme ne manquèrent pas de signaler le passage des Croisés partout où ils se présentèrent sur la rive gauche du Rhin. L'horreur qu'inspira leur sanguinaire invasion fut telle, que chaque jour des femmes et des vieillards se donnèrent, comme à Mayence, volontai-

(1) *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 28 et 29.

rement la mort, et qu'en plusieurs lieux, à Trèves notamment, on vit des pères égorger leurs enfants pour les soustraire aux fureurs des Chrétiens et leur ouvrir les portes du ciel. On vit encore, dans la même ville, des femmes, cédant à une indicible terreur, se précipiter du haut du pont dans les eaux de la Moselle, après avoir rempli de pierres les replis de leurs vêtements (1). Des familles entières voulurent s'ensevelir sous les débris fumants de leurs habitations, afin d'échapper à la poursuite de ces odieux Chrétiens. C'est à ces actes de sinistre mémoire qu'il faut reporter le passage suivant d'une chronique du XIIe siècle. Nous le citons dans la naïveté de son expression originale, parce qu'il peint, mieux que nous ne saurions le faire, le caractère de l'entraînement auquel se laissaient aller une partie de ces populations ignorantes : « Cil d'Espaigne s'esmurent, cil d'Engle-
« terre, de Normandie, de Flandres, de Provence, d'Aqui-
« taine, de Bretaingne, d'Escoce, de Loheraine, de Borgoigne,
« d'Alemaigne, de Lombardie, de Puile (*Pouille*), de Calabre
« et de Sezile (*Sicile*). Et lors trestuit (*tous*), par l'espirement
« (*l'inspiration*) de nostre-seignor, pristrent la croiz por aler
« vengier le tort que l'on fesoit à nostre-seigneur ; et
« firent trestuit nostre chrestien pés (*paix*) à lor amis
« et à leur anemis, et fu par tot pés affermée (*affermie*,
« *conclue*) communement. Et premierement li chrestien
« coururent sus les Juis, par toz les lieus où il les tro-
« voient et savoient, et les constrainstrent (*contraignirent*)
« à croire en Dieu. Tuit cil (*tous ceux*) qui voudrent croire
« furent beauptisiez ; et cil qui ne voudrent pas croire furent
« occis et commandez (*recommandés*, *dévoués*) as déables (2). »

(1) *Gesta trevirensium archiepiscoporum*, chap. 41, tom. IV, page 183 de l'*Amplissime collection* de Martène et Durand.

(2) Voyez dans le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tom. XII, page 222, l'extrait d'un abrégé de l'histoire de France composé

Trop heureux l'écrivain d'avoir à témoigner qu'au milieu de ces horribles détails, beaucoup de Juifs trouvèrent un généreux asile auprès des évêques de ces malheureuses contrées !...

Quelques prélats cependant mirent à la protection qu'ils accordèrent aux Juifs, la condition que ceux-ci consentiraient à se régénérer dans les eaux du baptême. « Ce sont vos « blasphèmes contre la divinité du Christ et la sainteté de « la mère de Dieu qui ont attiré sur vous la colère céleste, « dit un jour l'évêque de Trèves, Egilbert, aux Juifs qui « étaient venus avec leurs trésors et leurs enfants chercher « un refuge dans le palais épiscopal, lieu d'asile pour les « habitants ; si vous persévérez dans votre infidélité, vous « périrez corps et âme. Suivez donc mon conseil, conver- « tissez-vous, recevez le baptême, et je vous rétablirai dans « la tranquille possession de vos biens, en même temps que « je protègerai vos personnes contre vos persécuteurs. » A ces paroles de l'évêque, un des docteurs de la loi nommé Michée répondit : « Ce que vous dites est vrai : il vaut « mieux que nous nous soumettions à la foi des Chrétiens « que de vivre ainsi chaque jour exposés à la perte de nos « biens et de notre vie. Ainsi donc dites-nous ce que nous « devons croire, *quomodo credere debeamus*, et aidez- « nous à nous sauver des dangers qui nous menacent. » Après l'exposition succinte des principes de la foi catho-

en latin sous le règne de Philippe-Auguste, et traduit en français par ordre d'Alphonse comte de Toulouse et frère de saint Louis, liv. III, chap. 5. — Faut-il donc s'étonner de ces sanglantes aberrations de l'esprit du temps, lorsque nous voyons un des hommes les plus éclairés du siècle, le chroniqueur Albert d'Aix lui-même, se demander froidement si c'était le jugement de Dieu, ou bien quelque erreur de leur esprit, qui poussait les Chrétiens à ces actes de cruauté contre les Juifs, et avouer humblement qu'il n'en sait rien ? *Albert d'Aix*, liv. Ier, chap. 27.

lique dont Egilbert posa la formule, le docteur juif fit en ces termes son abjuration : « J'atteste par le nom de Dieu « que je crois à tout ce que vous venez de dire, et que dès « à présent j'abjure la croyance judaïque, sauf à m'instruire « plus tard dans un temps de paix et de tranquillité, des « choses que je ne comprends pas encore suffisamment. « Seulement, hâtez-vous de nous baptiser pour nous sous« traire aux mains qui déjà s'étendent sur nous. » Alors l'évêque le baptisa en lui donnant son nom, et les prêtres conférèrent à leur tour le baptême aux Juifs qui assistaient le docteur. Mais l'année suivante tous apostasièrent, à l'exception de Michée, qui seul resta fidèle à la foi de l'évêque. « Je n'oserais pourtant pas affirmer, ajoute le chroniqueur, « que cette conversion ait sauvé son âme (1). »

Enfin, après les scènes de désolation dont les villes de Cologne, de Trèves, de Mayence venaient d'être le théâtre, le Rhin fut franchi par ces hordes féroces, emportant avec elles, comme un glorieux trophée, le butin tout dégoûtant de sang qu'elles avaient amassé. Ils se jetèrent ensuite dans la vallée du Mein, visitèrent ses villes et se portèrent, à travers la Franconie et la Bavière (2), sur le Danube, dont plusieurs cités furent aussi visitées par eux ; puis enfin ils parvinrent aux frontières du pays des Hongrois. Leur passage fut partout le signal de l'extermination des populations juives qu'ils ne pouvaient convertir. Chaque jour ils payaient

(1) *Gesta trevirensium archiepiscoporum*, chap. 41-44, tom. IV. page 183 et suivantes, de l'*Amplissime collection* de Martène et Durand.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 29. — Livre d'Eckart, chap. 12, au tom. V de l'*Amplissime collection* de Martène. — La Franconie, ou France orientale, formant l'ancien duché de Thuringe, était située au nord-ouest de la Bavière, et se trouve maintenant incorporée dans les États riverains, à savoir : la Bavière, le grand-duché de Bade, le Wurtemberg, la Hesse, la Prusse et la Saxe.

l'hospitalité qui leur était offerte par des actes de la plus incroyable démence, brûlant ou arrachant la barbe à leurs hôtes, et faisant subir les plus indignes traitements aux habitants qui s'empressaient de venir approvisionner les marchés. Ils allaient jusqu'à brûler les meules de blé élevées comme des tours au milieu des champs, que les populations étaient dans l'usage de conserver pendant plusieurs années. Enfin, ils vivaient exclusivement de rapines et de brigandage, ne se faisaient aucun scrupule de ravir l'honneur des femmes, et annonçaient hautement que ce n'était là que le prélude de la conduite qu'ils allaient tenir avec les Infidèles (1). Aucun genre de honte, au surplus, ne devait rester étranger à ces hommes abrutis. On les vit, dans leur dégradante superstition, adresser des hommages impies à de vils animaux, à savoir une oie et une chèvre, qu'ils disaient être animées du souffle divin, et qu'ils faisaient marcher devant eux pour leur servir de guides sur la route de Jérusalem (2).

(1) *Guibert de Nogent*, liv. II, chap. 8. — L'abbé de Nogent semble attribuer ces excès aux compagnons de Pierre l'Ermite. Mais un peu d'attention ne tarde pas à faire comprendre que le chroniqueur confond dans une même expédition toutes celles qui se mirent successivement en marche avant le départ de Godefroy de Bouillon, et que ces odieux détails s'appliquent aux compagnons du comte Emicon, qui succombèrent sous les murs de Moysson, la moderne Wieselburg.

(2) *Albert d'Aix*, liv. Ier, chap. 31. — Ceci nous rappelle une légende rapportée plus haut, qui eut cours après le concile de Clermont, d'après laquelle une légion d'oies avait été vue marchant sur Jérusalem. Il paraît que cette croyance dans la mission occulte de certains animaux était assez répandue parmi le peuple, pour que le chanoine Albert d'Aix crût devoir insister comme il l'a fait pour démontrer que « ce n'était point à la suite « de ces vils animaux qu'il fallait s'acheminer vers le tombeau de Notre-« Seigneur ; le Christ en montant au ciel ayant institué pour diriger son « peuple dans la sainte voie, non des bêtes privées de raison, mais des « évêques et des abbés conduits par l'esprit de Dieu. » Voyez *Guibert de Nogent*, liv. VII, chap. 29.

Cependant, les populations, s'exagérant les forces de l'armée envahissante, que la peur portait à deux cent mille fantassins, outre près de trois mille cavaliers (1), fuyaient à leur approche; le désert se formait en avant d'eux, et les villes s'empressaient de fermer leurs portes et de leur interdire l'accès de leurs murs.

Partout devancés par l'horreur qu'inspirait leur marche dévastatrice, et s'avançant au milieu des malédictions des peuples, les Croisés d'Emicon touchèrent enfin aux frontières du pays des Hongrois. Ils se présentèrent d'abord au-devant de la ville de Mersbourg ou *Moysson*, aujourd'hui Wieselburg, *Mosony* en langue hongroise, assise sur les bords de la Leitha et du Danube, la même qu'avait déjà visitée la bande de Gottschalk. Cette ville était protégée par ces deux cours d'eau et par des marais que l'on ne pouvait franchir qu'en suivant la route royale (2), qui communiquait avec la ville à l'aide d'un pont jeté sur la Leitha. Dans les temps ordinaires, ce passage restait ouvert aux pèlerins qui voulaient traverser le royaume de Hongrie. Mais le bruit des violences exercées par ces nouveaux venus, joint à la crainte des représailles que pouvait appeler le traitement infligé aux compagnons de Gottschalk, dont les corps privés de sépulture s'annonçaient au loin par la puanteur qui s'en exhalait, inspira des craintes sérieuses au roi Coloman, qui fit fermer les portes et défendit l'accès du pont. Dans l'impossibilité de passer outre ou de tourner la position, impossibilité qui résultait de la disposition des lieux, les Croisés prirent le parti d'asseoir leur camp dans les prairies situées en deçà des marais, et de solliciter une audience du roi

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. Ier, chap. 29. — *Albert d'Aix*, liv. Ier, chap. 29. — Marin Sanuto, *Liber secretorum*, liv. III, part. IV, chap. 7.

(2) *Albert d'Aix*, liv. Ier, chap. 29.

Coloman. Toutefois, tout ce qu'ils purent obtenir, ce fut que les chefs chargés de surveiller les abords de la ville consentissent à conduire devant le roi la députation déléguée pour solliciter la paix et le libre passage à travers le territoire hongrois. Mais le prince, toujours plein de défiance, ne voulut entendre à aucune proposition, et l'autorisation sollicitée fut positivement refusée. Dans une si fâcheuse extrémité, le comte Emicon et les barons qui l'accompagnaient décidèrent qu'il serait établi un pont à travers les marais et un autre sur la Leitha, afin d'atteindre le pied de la forteresse, pour attaquer le mur d'enceinte et tenter de se frayer un passage par la force des armes. Pendant la conduite de ces travaux dont l'exécution se prolongea assez longtemps à partir du milieu du mois de juin (1), l'armée expéditionnaire se mit à dévaster tout le pays situé en dehors de la ceinture de marais dont la ville était entourée, brûlant et saccageant les habitations de la banlieue. Pendant le même temps, les assiégés inquiétaient les travailleurs par leurs projectiles, et de temps à autre faisaient des sorties, qui tantôt avaient pour résultat de repousser au loin les étrangers, tantôt aboutissaient à une retraite précipitée des assiégés, que les Croisés refoulaient jusqu'aux pieds de leurs retranchements.

Sur ces entrefaites, il arriva qu'un jour, vers trois heures du soir, Thomas de Fère, Clérembauld de Vendeuil et Guillaume de Melun, dit le Charpentier, sortirent du camp accompagnés de trois cents chevaliers, pour aller dresser une embuscade près d'un point de la rivière que les Hongrois franchissaient souvent à l'aide de leurs bateaux pour surveiller les mouvements des étrangers. Cette petite troupe espérait avoir l'occasion de surprendre un parti ennemi, ou tout au moins d'enlever les troupeaux qui paissaient dans le voisinage

(1) *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 29.

du fleuve. A peine les Croisés furent-ils rendus à leur poste d'observation, qu'un corps de sept cents cavaliers hongrois (1), qui venait de franchir la Leitha en cherchant à dissimuler sa marche, déboucha tout à coup devant eux. A la vue des Chrétiens, la cavalerie hongroise, acculée contre la rivière et mesurant le danger qu'il y aurait à la repasser sous les yeux de l'ennemi, prit l'initiative de l'attaque, et se précipita sans hésiter sur le corps qui se présentait devant elle. Mais ce fut vainement qu'elle alla se heurter contre cette embuscade, et bientôt, malgré la supériorité de ses forces, elle dut céder à l'impétuosité française. Les rangs des cavaliers hongrois ne tardèrent pas à s'ouvrir sous le choc irrésistible des Croisés, et ce corps fut presque entièrement anéanti. Quelques-uns cependant tombèrent vivants au pouvoir des vainqueurs; d'autres sauvèrent leur vie en abandonnant leurs chevaux et se jetant au travers des marais. Dans cette glorieuse rencontre, Guillaume-le-Charpentier combattit en personne contre le chef du corps hongrois, proche parent du roi Coloman, homme considérable dans son pays, et qui se faisait remarquer par l'éclatante blancheur de ses cheveux, l'abattit à ses pieds et lui trancha la tête. Fière de la victoire qu'elle venait d'obtenir, la petite expédition des Croisés s'empressa de regagner le camp, et la nuit suivante se passa au milieu des transports de joie et des cris d'allégresse de toute l'armée.

La longue durée des travaux avait attiré sur les Croisés les plus rudes privations, et leur énergie morale avait paru visiblement affaiblie par les peines qu'ils avaient endurées et l'insuffisance des moyens d'alimentation. Enfin, le jour fixé

(1) Marin Sanuto, au liv. III, part. IV, chap. 7 du *Liber secretorum*, porte à sept mille le nombre des cavaliers hongrois qui dans cette rencontre furent taillés en pièces par les Croisés. Mais nous avons dû admettre comme plus vraisemblable le chiffre de sept cents que nous trouvons dans les chroniques d'Albert d'Aix et de Guillaume de Tyr.

pour l'assaut vint mettre un terme à l'impatience générale. Une partie des Croisés s'engagea sur les ponts qui venaient d'être achevés. D'autres se jetèrent à travers les marais, et tous, en peu d'instants, se trouvèrent réunis au pied des remparts. Les machines de siége ayant été sans retard installées et mises en mouvement, les travaux de sape furent entrepris et poussés avec la plus grande vivacité. Bientôt on vit deux larges ouvertures s'ouvrir dans le mur d'enceinte, et témoigner que si la garnison tardait à se rendre, la brèche serait dès le lendemain praticable sur plusieurs points.

De son côté le roi Coloman ne s'était pas endormi dans une fausse sécurité. Dans la prévoyance du succès que pouvait avoir l'assaut dont il était menacé, il avait fait réparer les vieux ponts construits sur les marais et les bras du Danube, pour faciliter, en cas de nécessité, la retraite de son armée sur le territoire de la Russie (1). Déjà, au point du jour, il avait fait monter ses hommes à cheval pour se lancer avec eux sur le chemin de la terre étrangère au moment où il verrait l'étendard des Francs flotter sur les tours de la forteresse. Déjà, de leur côté, les Croisés couverts de leurs boucliers s'étaient en foule précipités à l'assaut, et les remparts allaient être surmontés, lorsque tout à coup et au moment où l'on devait le moins s'y attendre, une terreur panique vint s'emparer du cœur des assaillants, « terreur sans cause, dit Guillaume « de Tyr, que le Seigneur envoya comme une punition infligée « aux Croisés à raison des excès auxquels ils s'étaient aban- « donnés (2) ; » terreur motivée par la rupture subite des échelles et des engins de siége, dit un autre chroniqueur (3).

(1) *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 30. — Le nom de *Russie* paraissait donc, à cette époque du moyen âge, devoir s'appliquer aux contrées voisines de la rive gauche du Danube.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 30.

(3) Marin Sanuto, *Liber secretorum*, liv. III, part. IV, chap. 7.

Bientôt on vit les rôles complètement changer et les vainqueurs prendre précipitamment la fuite en abandonnant la victoire à des ennemis que tout espoir de salut venait de quitter, et qui l'instant d'auparavant semblaient n'avoir plus que la mort en perspective. A la vue de ce qui se passait, les Hongrois surpris crurent d'abord à une ruse de guerre, et n'osèrent s'aventurer au dehors de leurs murailles. Mais enfin ils s'enhardirent, ouvrirent leurs portes, et se mirent, sous la conduite du roi Coloman, à la poursuite des fuyards dont ils firent un horrible carnage. Un grand nombre de Croisés, qui avaient cherché leur salut dans les marais et dans les eaux du fleuve, furent submergés. Bientôt la Leitha et le Danube parurent, dit Albert d'Aix, convertis en immenses fleuves de sang, et le massacre fut tel, que la grande quantité des cadavres de l'un et de l'autre sexe entraînés par le courant, ne permit pas pendant quelques instants d'apercevoir les eaux du Danube (1). Juste et lamentable retour des choses humaines, par lequel la Providence sembla vouloir venger en un seul jour l'humanité que cette troupe cruelle avait si longtemps outragée.

Grâce à la vitesse de leurs montures, quelques chevaliers purent échapper à la mort et à l'esclavage ; et à quelques-uns il fut donné de revoir les champs de la patrie, où, par un cruel jeu de mots rapporté par l'abbé de Nogent, on se plut à leur reprocher d'être allés travailler *à la moisson*, par allusion au nom de la ville de *Moysson*, devant laquelle ils avaient si honteusement pris la fuite (2). Le comte Emicon survécut à cette sanglante catastrophe, et se hâta de reprendre, avec quelques-uns des siens, la route que l'armée venait de parcourir ; il put enfin revoir les bords du Rhin où l'attendait une prochaine mort. Telle fut alors l'horreur qui s'attacha au souvenir de la

(1) *Albert d'Aix*, liv. 1er, chap. 30.

(2) *Guibert de Nogent*, liv. II, chap. 8.

participation qu'il avait prise au massacre des Juifs, qu'une légende, accréditée sur les rives du Rhin, faisait chaque nuit errer autour des murailles de Worms les ombres plaintives du comte Emicon et de ses compagnons morts aux champs de Mersbourg, implorant ardemment les uns et les autres le pardon céleste et les prières des fidèles. Quant aux barons français, Thomas de Fère, Clérembauld de Vendeuil, Guillaume-le-Charpentier, comte Hermann et quelques autres, ils se jetèrent sur la Carinthie, et parvinrent, en traversant l'Italie, à gagner la Pouille, où un peu plus tard ils se rallièrent au corps d'armée d'Hugues-le-Grand, comte de Vermandois, qui allait bientôt franchir l'Adriatique et débarquer à Durazzo (1).

(1) *Albert d'Aix*, liv. Ier, chap. 30.— *Guillaume de Tyr*, liv. Ier, chap. 30. — Marin Sanuto, *Liber secretorum*, liv. III, part. IV, chap. 7, — Ces divers historiens ne font aucune mention du prêtre Folkmar, que l'abbé d'Uraugen est seul à nous faire connaître.

CHAPITRE IX.

Expédition de Godefroy de Bouillon. — Marche pacifique à travers l'Allemagne, la Hongrie et la Bulgarie. — Arrivée à Philippopolis. — Message de Godefroy à l'Empereur, pour obtenir la liberté du duc de Vermandois. — Dévastations. — Arrivée devant Constantinople.

Pendant que ces tristes événements s'accomplissaient sur la route qui conduisait à Jérusalem, et que les armées de Pierre l'Ermite, de Gottschalk, de Folkmar et du comte Emicon marchaient vers une catastrophe inévitable, plusieurs autres expéditions se préparaient dans l'Occident, composées d'éléments plus guerriers et généralement plus fidèles aux principes de la foi qui les mettait en œuvre. On peut dire que l'écume de la nation s'était, aux premiers départs, jointe aux généreuses natures attachées par l'enthousiasme au drapeau du prédicateur de la Croisade, et en avait paralysé les bons instincts. Ce qui restait de Croisés aux confins de l'Occident se composait, sinon exclusivement, au moins plus particulièrement, d'hommes qui avaient su tempérer leur bouillante ardeur pour mieux assurer, par leurs préparatifs et le choix de leurs chefs, les triomphes qu'ils se promettaient. « Le van du Seigneur, « s'écrie, au chapitre 13 de son livre, l'abbé d'Uraugen, que

« nous avons souvent cité, avait balayé la paille loin de l'aire « qui devait devenir le théâtre des événements, et mis à décou- « vert le pur froment que sa gravité naturelle avait retenu. »

Godefroy VI, dit de Bouillon, marquis d'Anvers, duc de la Basse-Lorraine, fils du comte de Boulogne, fut un des plus illustres parmi les chefs croisés. Pieux et simple dans ses manières, chaste, libéral envers les pauvres, adroit et vigoureux de corps, vigilant et doué du plus bouillant courage, ses preuves d'habileté guerrière étaient faites depuis longtemps, et la notoriété les avait proclamées au loin. Il était sage dans les conseils, doué d'une grande habileté de conciliation, et portait en lui quelque chose de la calme figure du *pius Æneas* antique. D'une taille moyenne, il était, dit Guillaume de Tyr, fortement constitué. Sa figure était belle, sa barbe et ses cheveux étaient blonds. Personne ne le surpassait dans le maniement des armes et les exercices militaires. De la réunion de ces éminentes qualités, il résultait que nul n'était plus haut placé dans l'estime des peuples, et n'était en droit d'obtenir une meilleure et plus juste part d'influence dans la direction de la Croisade (1). Les autres principaux chefs qui se groupèrent autour de lui furent Baudouin de Boulogne, son frère utérin (2);

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. IX, chap. 5. — *Robert-le-Moine*, au liv. VII de son histoire, donne le titre de *Duc des Ducs* à Godefroy de Bouillon, *Dux Ducum Godefridus*. Au liv. Ier de la même histoire, il le représente comme étant de haute stature, et d'une physionomie douce, plus semblable à celle d'un moine qu'à celle d'un guerrier. De son côté, *Guibert de Nogent*, liv. VII, chap. 11, dit que Godefroy, avec une taille avantageuse, avait les membres grêles, *membris exilibus*,

(2) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 1 et 21. — Suivant *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 1 et 22, et l'historien anglais Matthieu Paris, dans son *Historia major Anglorum*, Eustache III comte de Boulogne, autre frère de Godefroy, ne partit pas avec ce dernier, mais se joignit à l'expédition qui se dirigea sur la Pouille sous la conduite d'Hugues-le-Grand, comte de Vermandois. C'est seulement sur la foi de l'évêque Baudri, que Michaud l'a représenté

un autre Baudouin, dit de Jérusalem, comte de Mons ou du Hainaut ; Hugues, comte de Saint-Paul, et son fils Enguerrand ou Engelrand ; le comte Garnier de Grès, cousin de Godefroy; Renard ou Renaud, comte de Toul, *Comes Tullensis*, et son frère le comte Pierre de Stadenois ou Tardenois : Baudouin du Bourg, cousin de Godefroy ; Henri d'Asche ou d'Asque, fils de Frédelon, et son frère Godefroy d'Asche ; Dudon de Contz, aux cheveux roux ; Conon, comte de Montaigu, avec ses deux fils Gozelon et Lambert (1).

Mieux inspirés que les premiers Croisés, les chefs de cette nouvelle expédition firent de sérieux préparatifs pour en assurer le succès. Aucun sacrifice ne parut trop élevé. C'était un entraînement général : ceux qui ne partaient pas se rachetaient par des dons volontaires qui les rendaient participants aux avantages attachés à la sainteté de la Croisade. Les femmes vendaient leurs bijoux, les seigneurs leurs terres (2), et l'or

comme ayant accompagné ses deux frères Godefroy et Baudouin, qui partirent au contraire sans lui et s'acheminèrent par la Hongrie.

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 1 et 23. — *Guillaume de Tyr et Bernard-le-Trésorier*, liv. II, chap. 1, et liv. VI, chap. 17. — Marin Sanuto, *Liber secretorum*, liv. III, part. IV, chap. 9, seul entre tous les chroniqueurs, donne la qualification d'Évêque au seigneur de Montaigu. Nous trouvons dans la charte de fondation du monastère de Neu-Moustier, publiée en 1856 par M. Léon Paulet, dans ses *Recherches sur Pierre l'Hermite*, que le jeune Lambert fils du comte Conon de Montaigu (près de Laon ?) était lui-même comte de Clermont au diocèse de Liége. — Bernard-le-Trésorier traduit par *Tardenois* le *Stadeneis* de Guillaume de Tyr. Le Tardenois était un *pagus* de la Champagne.—Dans une variante du même *Bernard-le-Trésorier*, au chap. 1 du liv. II, le comte de *Toul* devient, mais à tort, le comte de *Tulle*. — On sait que Dudon de Contz a été célébré dans le poëme du Tasse. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 4, fait partir Hugues de Saint-Paul en compagnie de Robert duc de Normandie. — Un passage du liv. II, chap. 37, d'*Albert d'Aix*, nous autorise à conjecturer qu'Henri d'Asche appartenait au pays de Trèves.

(2) On a souvent écrit que Godefroy avait vendu, en 1095, aux évêques

devint bientôt excessivement abondant au camp des nouveaux Croisés. Il faut bien le dire aussi : on vit des Chrétiens qui, n'ayant plus de domaines à vendre, ne se firent pas scrupule de piller leurs voisins, pour fournir aux frais de leur équipement de guerre. C'était un peu la morale de ces temps-là. A qui se plaignait, *Dieu le veut!* semblait-on répondre.

L'armée, qui reconnaissait les chefs dont s'entourait Godefroy de Bouillon, s'était principalement recrutée parmi les Français, les Allemands et les Lorrains, et comptait un effectif que nous pensons pouvoir évaluer à près de cent mille guerriers, dont un dixième environ de cavalerie (1). L'expédition

de Liége, son duché de Bouillon situé un peu au nord de Sédan, pour faire face aux frais de la Croisade. Il faut s'entendre : Godefroy ne pouvait aliéner le duché de Bouillon qui ne lui appartenait pas, puisque ce duché était la propriété de Ide de Bouillon sa mère, qui vivait encore et devait survivre à son fils. C'était la dot qu'elle avait apportée en épousant le comte de Boulogne Eustache II, père de Godefroy. Voyez à se sujet *l'Art de vérifier les dates*, au chapitre consacré à la succession des ducs de Lothier, ou Basse-Lorraine, et de Brabant. Toutefois, il est à notre avis un moyen bien simple de concilier ces deux opinions contradictoires. Godefroy de Bouillon a fort bien pu, à une époque où les traités sur successions futures n'étaient pas prohibés comme aujourd'hui, aliéner, moyennant un prix plus ou moins modique, ses droits éventuels à la succession de sa mère encore vivante. Ainsi se concilieraient toutes les opinions. Du reste, il paraît certain que Godefroy aliéna les droits de suzeraineté qui lui appartenaient ou devaient lui appartenir sur la ville de Metz.— Il serait superflu de rappeler que ce fut le même Godefroy qui fut choisi par Le Tasse pour le héros principal de la *Jérusalem délivrée*, et que le guerrier dut aux fictions du poète la meilleure part de la gloire qui s'attache à son nom.

(1) Au livre x de l'*Alexiade*, Anne Comnène porte à dix mille cavaliers et soixante et dix mille hommes d'infanterie, le nombre des troupes qui parvinrent à Constantinople à l'ombre des drapeaux de Godefroy de Bouillon. L'abbé d'Uraugen porte à trois cent mille le nombre des Croisés en état de combattre, qui partirent sous la bannière de Godefroy et *celle des autres Princes*, sans comprendre dans ce nombre ni les femmes ni les enfants. Nous verrons plus tard à quel chiffre s'éleva devant les murs de

se mit en marche le 15 août de l'année 1096, postérieurement aux premiers désastres qui avaient signalé la marche des armées conduites par Pierre l'Ermite, Gottschalk, Folkmar et le comte Emicon (1). Comme cela était arrivé à ces bandes indisciplinées, la foi seule du Chrétien ne poussait pas sur les routes de Jérusalem les chefs et les soldats enrôlés sous la bannière de Godefroy. Beaucoup d'entre eux rêvaient une fortune nouvelle, et les plus ambitieux aspiraient à se former en Asie des établissements capables de leur faire oublier les sacrifices qu'ils venaient de s'imposer en deçà du Rhin. Mais il y eut sur le passé un progrès marqué : autant les bandes qui avaient précédé avaient montré de zèle fanatique et d'amour du pillage, autant l'armée conduite par Godefroy se fit remarquer par sa bonne tenue guerrière comme par l'ordre et la discipline qu'elle sut s'imposer. Aussi nulle part on ne vit se manifester les symptômes de terreur qui avaient signalé 15 août 1096.

Nicée le nombre total des Croisés. — Livre d'Eckart, chap. 13, tom. v de l'*Amplissime collection* de Martène et Durand.

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 1. — *Annales ecclésiastiques*, de Baronius, année 1096 nº 11. — La catastrophe *finale* de l'armée de Pierre l'Ermite et de Gauthier ne fut consommée qu'au mois d'octobre suivant; et c'est à tort que Guillaume de Tyr la fait remonter à une époque antérieure au 15 août, jour du départ de Godefroy de Bouillon.

Aucun chroniqueur ne fait connaître la route que suivit le duc Godefroy, après son départ de Lorraine; et ce n'est que dans le voisinage de Vienne que nous commençons à retrouver ses traces. Toutefois nous regardons comme très-vraisemblable qu'il passa par Mayence et la vallée du Mein. Cette route, qui touchait à un grand nombre de villes importantes et aboutissait à Ratisbonne sur le grand fleuve qu'on avait à franchir, était la plus directe, la plus fréquentée et vraisemblablement la meilleure, pour se rendre dans la vallée du Danube. Aussi avait-elle été choisie par le comte Emicon, qui lui-même était comme Godefroy, parti de Lorraine et de la ville de Cologne.—Voyez le livre d'Eckart, abbé d'Uraugen, chap. 12, tom. v de l'*Amplissime collection* de Martène et Durand. — *Comes Emicho ...... per civitates Rheni, Mœni quoque atque Danubii deducti.*

chez les populations la marche des premiers Croisés. Ce fut enfin sous ces heureux auspices qu'à la date du 20 septembre, un peu plus d'un mois après leur départ, les Croisés arrivèrent, par la voie la plus directe et sans incident fâcheux, en vue de la ville de Tollenburg, aujourd'hui Bruck-sur-Leitha, à l'est-sud-est de Vienne. La rivière de Leitha, sur laquelle était assise cette petite ville, portait alors le nom de *Lintax*, et déjà, comme aujourd'hui, servait en cette partie de limite entre les États du roi de Hongrie et la province d'*Osterich* (Autriche), appartenant aux empereurs d'Allemagne (1). Les chefs pensèrent qu'à raison de ce qui s'était passé à l'encontre des Croisés qui les avaient précédés et dont plusieurs, échappés à la destruction de leurs bandes, venaient de prendre place dans les rangs de la nouvelle expédition, il était convenable de ne pas avancer davantage sans avoir, au préalable, recueilli sur les événements des renseignements circonstanciés, et obtenu du roi l'autorisation de traverser le territoire hongrois. Trois semaines environ furent consacrées à ces préliminaires. Après quoi Godefroy d'Asche, frère d'Henri, fut chargé de conduire au roi Coloman une députation de douze chevaliers, tous pris dans la maison de Godefroy de Bouillon, au nombre desquels se trouvaient les seigneurs Baudri, son officier de bouche, et Stabelon ou Stabulon, son camérier. Cette députation devait d'autant mieux être bien accueillie, que celui qui la présidait était déjà connu du roi de Hongrie, à la cour duquel il avait été député, longtemps avant l'expédition, par le duc de la Basse-Lorraine. Les envoyés amenés en présence du roi déclarèrent que, dans l'étonnement qui avait saisi les princes à la nouvelle des mauvais traitements infligés par un peuple chrétien aux armées du Dieu vivant, qui les premières s'étaient présentées pour traverser la Hongrie,

20 septembre 1096.

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 1. — *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 1.

les chefs de la nouvelle expédition avaient résolu d'attendre à Tollenburg que le roi eût fait connaître la véritable cause des événements. Ils ajoutaient que tout serait oublié s'il était démontré que la conduite des Hongrois avait été légitimée par les circonstances ; mais que, dans le cas contraire, le sang versé allait être vengé par d'éclatantes représailles. A ce langage, où la modération le disputait à la fermeté, le roi, entouré des seigneurs de sa cour, après un chaleureux appel fait à l'ancienne amitié qui l'avait lié avec le chef de la députation, répondit en ces termes : « Nous ne nous sommes « point portés persécuteurs des Chrétiens, mais nous avons « agi à notre corps défendant. Lorsque l'armée de Pierre « l'Ermite s'est présentée, nous avons mis à sa disposition « tous les approvisionnements nécessaires, sans autre con- « dition que celle d'en acquitter le juste prix ; nous lui avons « en outre donné l'autorisation de traverser notre royaume. « Mais on nous a rendu le mal pour le bien. Après avoir pillé « nos provinces, ravi nos bestiaux, les Croisés ont saccagé « nos villes et nos châteaux, et tué quatre mille de nos sujets « dont ils se sont approprié les dépouilles. Plus tard, l'armée « de Gottschalk (*c'est-à-dire celle d'Emicon*) a mis le siége « devant notre château de Mersbourg, le boulevard de notre « royaume, dans l'intention de forcer le passage et de con- « sommer notre ruine, et ce n'est qu'à grande peine qu'avec « l'aide de Dieu nous sommes restés vainqueurs. Telle est « la vérité (1). »

Le roi, qui ne pouvait se défendre d'un grand sentiment de crainte, ordonna que les envoyés de Godefroy fussent

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 2 et 3. — *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 2. — Quoique différents dans l'expression, les discours rapportés par ces deux chroniqueurs ne témoignent pas moins, l'un comme l'autre, de l'esprit de modération qui animait les chefs des deux nations, et du désir réciproque qu'ils avaient de prévenir toute rupture.

logés dans un palais qu'il possédait dans la province de Pannonie, et, pendant huit jours, les combla d'honneurs et leur fit servir en abondance des mets de sa table. A l'expiration de ce terme, le roi donna congé à la députation et la fit accompagner par des officiers de sa maison, chargés de porter au duc de Lorraine et à ses principaux chefs, les paroles suivantes : « Le roi Coloman au duc Godefroy et à « tous les Chrétiens, salut et amitié sincère. Nous avons « appris que tu es un homme puissant et souverain dans la « terre que tu habites, et que tu es généralement connu pour « la fidélité de ta parole. C'est pourquoi, t'ayant toujours chéri « sur ta seule réputation, j'ai aujourd'hui le plus grand désir « de te voir et de te connaître. Il m'a donc semblé qu'il serait « convenable que, sans te laisser retenir par la crainte d'un « danger quelconque, tu descendes auprès de nous dans le « château de Ciperon (que l'on croit être Œdenburg, près du « petit lac de Neusiedel). Là, occupant chacun une des rives « du marais, nous nous occuperons de tes demandes et trai- « terons entre nous de tous les griefs qui ont fait l'objet de tes « plaintes (1). »

Cette communication porta la joie dans le cœur du duc de Lorraine, qui, après en avoir référé à son conseil, fit choix de trois cents cavaliers dans les différents corps de l'armée, avec lesquels il se porta vers le lieu fixé pour le rendez-vous royal. Arrivé au terme de sa course, le prince, accompagné seulement de Garnier de Grès, son parent, et des deux frères Renard de Toul et Pierre de Stadenois, monta sur le pont jeté au travers du marais. Comme le roi s'y trouvait déjà, le duc alla courtoisement le saluer, et l'embrassa avec toutes les marques du plus grand respect. Pendant que les deux escortes laissées en arrière stationnaient sur les rives respectives,

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 3. — *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 2.

les deux princes s'entretinrent des moyens de rétablir la bonne harmonie qui devait subsister entre deux nations chrétiennes; et ils y réussirent si bien, que le duc ne tarda pas à céder à l'invitation que lui fit le roi de l'accompagner dans une course qu'il se proposait de faire à travers ses États. En conséquence le duc de Lorraine, ne retenant auprès de lui que douze chevaliers, renvoya l'escorte qui l'avait suivi, et confia, pendant son absence, le commandement de l'armée à son frère Baudouin, qui était resté à Tollenburg. Suivi seulement de ses douze chevaliers, le duc Godefroy visita avec le roi la Pannonie (1) et le pays des Hongrois, recueillant pendant tout le voyage l'éclatant témoignage du vif intérêt qu'il inspirait à Coloman et aux seigneurs du pays, qui, de toutes parts, accouraient pour contempler un homme dont le renom guerrier avait jeté chez eux un très-grand éclat.

Cependant le roi ne cessait d'assembler conseil sur conseil, afin d'aviser aux mesures à prendre pour préserver le royaume des dangers que pouvait lui faire courir l'introduction d'un si grand nombre d'étrangers. Enfin, après huit jours de délibérations, il fut décidé que, moyennant la remise de quelques otages choisis dans les sommités de l'armée, on ne s'opposerait pas au passage des étrangers. Le duc de Bouillon s'empressa de déclarer qu'il se soumettait à cette exigence, sous la condition que les Croisés auraient dans tous les temps la libre faculté de traverser le territoire hongrois pour se rendre

(1) La Pannonie correspondait à cette partie de l'Empire autrichien, qui est située au sud de Vienne, sur la rive droite du Danube, à l'occident de la Hongrie proprement dite, avec laquelle elle paraissait se confondre sous l'autorité du roi Coloman. Guillaume de Tyr, non plus que les autres chroniqueurs, ne font aucune mention de ce voyage de Godefroy en compagnie du prince hongrois, voyage auquel pourtant devait paraître se rattacher un si grand intérêt. — Albert d'Aix est le seul qui nous le fasse connaître, au chap. 4 du liv. II de son histoire.

en Palestine, et de s'y approvisionner, à prix d'argent, de toutes les choses nécessaires. Un traité fut conclu, avec la participation des seigneurs de Hongrie; et le roi Coloman déclara qu'il désirait voir tomber le choix des otages sur la personne même de Baudouin, frère de Godefroy, sur sa femme et sur sa famille. Le duc de Lorraine ne fit aucune objection, et s'empressa de faire parvenir à son armée un message qui lui enjoignait de venir camper dans le voisinage de Ciperon, sur les rives du cours d'eau et du marais. En recevant communication de cet ordre, l'armée, qui commençait à s'inquiéter de la longue absence de son chef, se sentit comblée de joie, et se hâta d'aller porter son camp sur le point désigné. Le duc alors, rentrant auprès des siens, raconta de quels honneurs il avait été entouré, et fit part à son frère du désir qu'avait manifesté le roi Coloman de voir tomber sur lui le choix de l'otage qui devait lui être remis. A cette nouvelle, le comte Baudouin s'emporta et déclara qu'il ne se soumettrait point à ce qu'on exigeait de lui. Mais, sur la déclaration que fit le duc de Lorraine qu'il irait lui-même, au refus de son frère, se constituer entre les mains du roi de Hongrie, en abandonnant le commandement suprême à Baudouin, celui-ci se laissa gagner, et ne fit plus de difficulté d'aller se remettre avec sa famille au pouvoir de Coloman, qui le reçut avec beaucoup de distinction. Toutes les appréhensions du roi se trouvant ainsi dissipées, l'armée traversa le pont, franchit le marais, et alla déployer ses tentes sur les bords de la Leitha (1), puis reçut l'autorisation de continuer sa marche.

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 3. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 4, 5 et 6. — Lorsqu'on place sous ses yeux une carte du théâtre des événements de la première Croisade, on ne peut comprendre comment, pour aller de Ciperon, moderne OEdenburg, vers les parages de Belgrade où elle devait passer, l'armée dut en traversant le pont prendre ses campements sur les bords de la Leitha qu'elle avait nécessairement déjà traversée.

Le traité conclu entre les deux princes reçut de part et d'autre une loyale exécution. Le roi publia un édit qui prescrivait à ses sujets de tenir sur toute la route les marchés garnis de pain, de vin, d'orge et de froment, de bétail, de gibier et de toutes les choses nécessaires à la vie, avec défense, sous peine de mort, de surenchérir le prix des denrées. Godefroy de Bouillon, de son côté, fit défense aux siens, sous la même peine, de se livrer à des actes quelconques de violence ou de rapine envers les Hongrois. Cependant Coloman, à la tête d'une nombreuse armée et suivi du comte Baudouin et de sa famille, s'avançait d'un même pas sur l'aile gauche et à une faible distance de l'armée des Croisés, se tenant toujours prêt à comprimer les premiers symptômes de désordre qui pourraient se manifester. Les Croisés s'avançaient toujours en observant la plus sévère discipline, et continuant à payer sans la moindre contestation tous les approvisionnements qu'ils se procuraient. Ils parvinrent ainsi auprès de la Drave, qu'ils franchirent à l'aide de radeaux formés d'arbres reliés avec des branches d'osier. Toujours escortés par les bataillons de Coloman, les Croisés arrivèrent enfin en un lieu nommé

Serait-ce que le château de Ciperon devrait être cherché à une distance plus rapprochée de Vienne, et que sa position ne devrait point être confondue, comme le veut l'opinion commune, avec celle de la ville moderne d'Œdenburg, située au sud-ouest du lac de Neusiedel, près de laquelle, au surplus, nous ne saurions trouver le *fleuve* dont parle à plusieurs reprises le chroniqueur Albert d'Aix? S'il fallait absolument, dans la situation de Ciperon, reconnaître celle de la ville moderne d'OEdenburg, il faudrait conclure du récit d'Albert d'Aix que l'armée alla tourner, au nord, le lac de Neusiedel, en passant par Mersbourg, qui avait été si fatale au comte Emicon, et qu'elle prit ensuite sa direction par la rive orientale du même lac; si toutefois elle ne s'engagea pas sur une route plus longue, qui alors comme aujourd'hui devait suivre le cours et le grand détour du Danube. Faut-il voir, dans ce nom de Ciperon, un synonyme de celui de Mersbourg ou Moysson qu'on donnait au moyen âge à la ville de Wieselburg?

Francheville, où ils prirent trois jours de repos ; puis ils descendirent jusqu'à *Maleville*, lieu de funeste mémoire pour les hommes de l'Occident ; et pendant cinq jours campèrent sur les bords de la Save, pour se préparer à franchir cette grande rivière. Tout à coup le bruit se répandit qu'une armée envoyée par l'empereur de Byzance se disposait à disputer aux Croisés le passage à travers le pays des Bulgares. On dut donc décider qu'un corps de mille chevaliers (1) franchirait au plus tôt le fleuve pour en garder les avenues et protéger le passage du gros de l'armée ; et trois barques, les seules qui se trouvèrent amarrées au rivage, furent employées à cette destination. Après quoi on se mit en devoir de fabriquer des radeaux, comme on l'avait fait sur les bords de la Drave, et l'on put ainsi transporter sur la rive bulgare tout le surplus de la grande armée des Croisés. A peine le gros de l'expédition et quelques-uns des chefs qui la commandaient eurent-ils atteint le territoire bulgare, qu'on vit apparaître le roi Coloman qui venait, suivant les engagements pris, remettre aux mains de Godefroy les otages qui l'avaient suivi. Après cette remise, le chef hongrois se retira, non sans avoir laissé aux principaux officiers de l'armée d'Occident des marques éclatantes de sa munificence. Enfin le duc de la Basse-Lorraine traversa le fleuve avec les bataillons qui se trouvaient encore sur la rive gauche, et alla dresser ses tentes sous les murs de Belgrade, sur la rive droite de la Save et du Danube, sans avoir eu à combattre l'armée impériale qu'on avait annoncée.

Le lendemain matin, comme l'armée se disposait à marcher en avant et à s'enfoncer dans les profondeurs des forêts de

(1) Par les mots *equites loricati*, qui reviennent souvent sous la plume de Guillaume de Tyr, il faut entendre des cavaliers revêtus de cottes de mailles, que les chevaliers seuls avaient droit de porter, des cavaliers armés de pied en cap, des chevaliers enfin.

la Bulgarie qu'elle ne pouvait éviter, le chef des Croisés reçut de l'empereur grec une députation qui lui présenta une lettre ainsi conçue : « Alexis, empereur du royaume « grec de Constantinople, au duc Godefroy et à ses compa- « gnons, amitié sans réserve. Je vous prie, ô duc très- « chrétien, de ne pas permettre que votre armée pille et « dévaste mes possessions, sur le territoire desquelles vous « venez de mettre le pied ; car j'ai donné l'ordre que tous « les approvisionnements nécessaires fussent mis à votre « disposition, et qu'il fût loisible à vos gens de vendre et « d'acheter tout ce qui leur plairait (1). » A quoi le duc de Lorraine répondit qu'il se conformerait de tous points aux intentions qui lui étaient manifestées. En conséquence, il publia immédiatement l'ordre de s'abstenir de toute violence et d'acquitter le prix de toutes les fournitures, à l'exception de la nourriture des chevaux. Tout se passa conformément aux désirs d'Alexis, et bientôt se frayant un chemin au travers de la vaste étendue de forêts qui couvraient le pays, l'armée parvint à Nissa, place forte soumise à l'autorité de l'empereur d'Orient. Dans cette ville qui naguère avait été si fatale aux légions de Pierre l'Ermite, Godefroy de Bouillon trouva une ample provision de froment, d'orge, de vin, d'huile et de gibier, dont Alexis lui faisait personnellement présent, sans préjudice de la faculté accordée à son armée de s'approvisionner à juste prix de tout ce qui pouvait lui être nécessaire. Après quatre jours de repos passés dans l'abondance, les Croisés reprirent leur marche et ne tardèrent pas à parvenir devant Stralicie, aujourd'hui Sophia, où le duc trouva de nouveaux témoignages de la munificence impériale. On resta quelques jours dans cette posi-

(1) Guillaume de Tyr ne fait nulle mention de cette lettre, qui est rapportée par Albert d'Aix au chap. 7 du second livre de sa chronique.

tion ; puis, franchissant les monts Balkan, mont *Bagul* au moyen âge, mont *Hœmus* chez les anciens, en un point nommé Gorges de Saint-Basile, *Claustra Sancti Basilii* (1), l'armée parvint enfin dans les riches plaines de Philippopolis, ville opulente de l'ancienne Thrace, où l'autorité des empereurs de Byzance était pleinement reconnue. Le duc de Bouillon devait encore trouver dans cette ville de nouvelles marques de la prévoyante sollicitude de l'empereur, pendant les huit jours que se prolongea sous ses murs le séjour des Croisés (2).

Pendant que l'armée se reposait de ses fatigues sous les murs de Philoppopolis, le duc de Lorraine reçut la nouvelle que l'empereur Alexis retenait prisonnier le duc de Vermandois, frère du roi de France, et quelques autres chefs, qui venaient d'être dirigés par le gouverneur de Durazzo sur la capitale de l'empire, dans les circonstances que nous verrons plus loin. A cette nouvelle, le duc Godefroy entra dans une grande colère et s'empressa de diriger sur Constantinople une députation chargée de réclamer la mise en liberté des prisonniers, retenus sans motifs et au mépris du vœu qu'ils avaient formé de marcher à la conquête du tombeau de Notre-Seigneur. Cette négociation n'eut pas le succès qu'on en avait espéré, et les envoyés durent aussitôt reprendre le chemin du camp sans avoir rien obtenu. Mais ils ne tardèrent pas à faire la rencontre de l'armée, qui venait de se porter en avant, et déjà s'était avancée jusqu'au delà de la ville d'Andrinople, au cœur de la Thrace, en un lieu qu'Albert d'Aix nomme *Salabria*. En apprenant le refus qu'avait fait l'empereur de relâcher ses prisonniers, Godefroy de Bouillon et les chefs qui l'accompagnaient tinrent conseil,

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 4. — *Foulcher de Chartres*, chap. III.
(2) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 7. — *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 3 et 4.

et il fut décidé que la contrée serait incontinent livrée à la dévastation. Les troupes, en effet, se répandirent dans les campagnes, et tout le pays pendant huit jours fut soumis au pillage et à tous les excès de la guerre (1). Cependant, le faible empereur qui régnait à Byzance, épouvanté de cette soudaine agression et des calamités plus grandes qui pouvaient en être la suite, prit, dans sa perplexité, le parti de se tourner du côté de son prisonnier, et chercha à se concilier ses bonnes grâces en lui donnant l'assurance qu'il le rendrait à la liberté le jour même où l'armée des Chrétiens se montrerait en vue de la capitale. En même temps il expédia au camp de Godefroy deux commissaires d'origine française, Rodolf Peel de Laon et Roger, fils de Dagobert, négociateurs très-déliés (2) chargés de réclamer la cessation des hostilités, promettant en retour la remise immédiate de ses prisonniers. Le premier résultat de ce brusque revirement de politique fut de faire à l'instant cesser les démonstrations hostiles des Croisés; et ce fut en ami de la nation grecque que le duc de Lorraine, le premier de tous les princes latins et longtemps avant l'arrivée des autres expéditions qui étaient en route, vint camper en armes devant les murs de Constantinople, l'avant-veille de la solennité de Noël, c'est-à-dire le 23 décembre de l'année 1096 (3). **23 décembre 1096.**

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 5.

(2) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 9.

(3) *Tudebode*, liv. Ier, chap. 3. — *Robert-le-Moine*, liv. II. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 6. — Texte manuscrit n° 5135 A. de la Bibliothèque Impériale.

CHAPITRE X.

Marche de Hugues-le-Grand, ou le-Maines, comte de Vermandois, frère du roi de France, du duc de Normandie et des comtes de Flandre, de Blois et de Boulogne, à travers l'Italie et la Macédoine. — Captivité du comte de Vermandois. — Arrivée successive de ces Princes à Constantinople.

En dehors de ce mouvement imprimé et dirigé par le duc de Bouillon, et toujours dans les provinces du nord, d'autres puissants seigneurs s'apprêtaient aussi à réunir leurs vassaux pour aller porter la guerre au pays des Infidèles. C'était d'abord Hugues-le-Grand ou *le Maines* (1), comte de

(1) Tous les chroniqueurs latins, sans exception, donnent au comte Hugues, frère du roi Philippe, le nom de *Magnus;* et l'usage s'est généralement établi chez les historiens modernes d'attribuer à ce prince le nom de *Grand*, qui en est la traduction littérale. Mais M. Paulin Paris, page 341 du second tome de la *Chanson d'Antioche*, nous paraît avoir parfaitement établi que le vrai nom du prince français était celui de *Maines*, que lui donne dans son poème le pèlerin Richard. Le comte Hugues était le frère puiné de Philippe Ier. Or, dans le langage qu'on parlait au moyen âge, le puiné se nommait *mainsnés* ou *maisnés*, né après ; comme le fils aîné se nommait *ainsnés*, né avant. Les chroniqueurs latins auront cru devoir

Vermandois, frère de Philippe Ier, roi de France, prince brave et affectant de grands airs de magnificence, ayant sous ses ordres les troupes françaises, et qu'il ne faut pas confondre avec Hugues-le-Grand, père de Hugues Capet. C'étaient ensuite le comte de Flandre Robert II, qui plus tard fut surnommé le *Jérosolimitain* (1) ; le sixième comte de Blois, Etienne, qui eut aussi le comté de Chartres, gendre de Guillaume-le-Conquérant et l'un des plus riches princes de la Croisade ; le duc de Normandie Robert II, dit *Courte-Cuisse* ou *Courte-Heuse*, fils du même Guillaume-le-Conquérant (2) ; et enfin Eustache III, comte de Boulogne, frère de Godefroy de Bouillon (3).

traduire le nom de *Maisnes* ou *Mainsnes*, employé dans la langue usuelle, par celui de *Magnus* ; et le souvenir de Hugues-le-Grand, père de Hugues-Capet, n'aura fait qu'ajouter à la confusion. A l'argumentation, si péremptoire selon nous, du savant académicien, nous ajouterons que le comte Hugues est désigné indifféremment, au chapitre 5 du second livre de la traduction de Guillaume de Tyr, attribuée à Bernard-le-Trésorier, sous le nom de *Huon-le-Meinne*, et sous celui de *Hues-li-meinz-nez*, ce qui nous paraît tout à fait décisif. C'était le mot de *Magnus* rendu à sa véritable signification méconnue par les chroniqueurs. Toutefois, nous n'avons pas cru devoir complètement faire disparaître de nos récits la dénomination de *Grand* qu'un long usage a consacré.

(1) Selon Jacob Meyer, en ses *Annales de Flandre*, le comte Robert mit quelque retard à rejoindre l'armée des Croisés, retenu qu'il était par l'empereur Henri IV qui ne se montrait pas favorable à l'expédition prêchée par le pape Urbain.

(2) Orderic Vital au liv. IX, chap. 4 de son histoire, nous apprend que le duc Robert engagea son duché de Normandie au roi d'Angleterre, Guillaume II, dit *le Roux*, son frère, en échange de dix mille marcs d'argent qui lui furent prêtés pour les frais de son expédition.

(3) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap 1 et 22. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 1 et 21. — Baudri au liv. 1er de son histoire, fait partir le comte de Boulogne en la compagnie de ses deux frères Godefroy de Bouillon et Baudouin. Mais Guillaume de Tyr et Albert d'Aix, de même que l'historien

Au-dessous de ces princes puissants venaient se grouper un grand nombre de seigneurs, parmi lesquels on pouvait distinguer le comte Etienne d'Albemarle ou d'Aumale, fils de Eudes ou Odon, héritier dépouillé du comté de Champagne; Alain Fergand, duc de Bretagne, et Conan, autre Breton, fils du comte Geoffroy; Rothold ou Rotrou, fils de Geoffroy, comte du Perche ou de Mortagne; Roger de Barneville; Odon, évêque de Bayeux, oncle du duc de Normandie; Philippe Leclerc, fils du comte Roger; Gauthier, comte de Saint-Valéry en Picardie et son fils Bernard; Girard de Gournay; Raoul de Guader, gentilhomme breton et son fils Alain, Guillaume, Yves et Alberic, tous trois fils de Hugues de Grandmesnil; Evrard de Puizat; Achard de Montmerle, aux cheveux blancs; Isouard de Muson; Gui de Troussel, neveu de Gui, comte de Châteaufort; Milon de Braies; Raoul de Beaugenci; Dreux ou Drogon de Monci (1). Les vassaux dont ces chefs étaient entourés appartenaient pour la plupart au royaume de France, à la Normandie, à la Bretagne, aux Flandres et aux Iles-Britanniques.

Dans la vue de faciliter les approvisionnements d'une si grande multitude d'hommes, et pour prévenir tout encombrement, il fut arrêté qu'on suivrait une autre route que celle où s'étaient engagés les premiers Croisés et les bataillons de Godefroy de Bouillon. En conséquence, au mois de septembre de l'année 1096 (2), on laissa les routes de l'est Septembre 1096.

anglais Matthieu Paris, dans son *Historia major*, s'accordent pour le faire partir avec l'expédition qui s'achemina par les provinces italiennes avec le duc de Normandie.

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 22. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 23. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 4. — *Tudebode*, liv. Ier, chap. 3. — *Barneville*, département de la Manche.

(2) *Foulcher de Chartres*, chap. 2. — L'auteur anonyme du *Gesta Francorum expugnantium*, chap. 4.

qui traversaient l'Allemagne et qu'avaient suivies les précédentes expéditions, et l'on se dirigea sur les États d'Italie. Arrivés dans le voisinage de la ville de Lucques, les Croisés rencontrèrent le pape Urbain II, qui les bénit en remettant aux mains du comte de Vermandois le drapeau de l'expédition (1). Après quoi ils se dirigèrent sur la ville de Rome, qui était alors en proie aux divisions élevées à l'occasion des prétentions de l'anti-pape Guibert, dont les factions occupaient en armes la basilique de Saint-Pierre. Il n'apparaît pas, quoiqu'on l'ait souvent répété, que les princes aient voulu prendre aucun parti actif dans ces sanglants démêlés ; et ils poussèrent l'esprit de neutralité jusqu'à s'abstenir d'employer la force pour venger leurs injures personnelles. Le chroniqueur Foulcher de Chartres, qui avait suivi le comte de Blois dans cette expédition, constate en effet que tandis que les soldats de l'anti-pape ravissaient sur les autels les offrandes qu'y avaient déposés les fidèles, d'autres couraient sur les poutres qui dominaient le saint édifice, pour lancer des pierres sur les pèlerins qui venaient faire leurs oraisons ; ajoutant que tout cela se pratiquait impunément, et que les Francs se bornaient, dans leur débonnaireté, à faire appel

(1) L'importance politique du comte Hugues-de-Vermandois, dans cette expédition, semblait d'autant plus grande, que ce Prince avec ses propres vassaux conduisait les soldats du roi de France Philippe I[er] son frère, qui venait d'être frappé d'excommunication par les Conciles d'Autun et de Clermont, et n'avait voulu prendre aucune part ostensible et personnelle à la Croisade. On sait que cette censure ecclésiastique eut pour cause l'injuste répudiation de la reine Berthe, et l'union illégitime du Roi avec Bertrade femme du comte d'Anjou, Foulque-le-Réchin, qui vivait encore. C'est peut-être à cette sévérité de l'Eglise que la Croisade dut de n'être pas conduite par un roi de France. Ce fut sans doute un bien, en ce sens que les capacités guerrières du roi Philippe étaient loin de pouvoir entrer en balance avec celles de Godefroy de Bouillon, dont la suprématie parut généralement reconnue par les autres chefs de la Croisade.

aux vengeances du ciel (1). Enfin les Croisés, après avoir traversé la Campanie et la Pouille, parvinrent devant la ville de Bari, port célèbre ouvert sur la côte italienne qui regarde l'ancienne Epire, et se portèrent en foule à l'église de Saint-Nicolas pour y rendre leurs actions de grâces. Mais un douloureux spectacle devait bientôt apporter ses tristesses dans les rangs de cette armée naguère si remplie d'enthousiasme. On vit des hommes appartenant aux classes pauvres de l'expédition, dans le but de se soustraire au cortége de maux qu'ils prévoyaient, vendre leurs arcs, prendre le bâton de pèlerin et se remettre sur la route qui devait les ramener aux foyers de la patrie, sans nul souci de l'opprobre qui allait s'attacher à une conduite si peu digne de l'esprit qui les avait poussés à prendre part à la guerre contre les Infidèles (2)

Cependant, malgré les dangers de la navigation que faisait craindre l'approche de l'hiver, les comtes Robert de Flandre et Hugues de Vermandois, séparant leur cause de celle des autres princes leurs compagnons d'armes, qui préféraient attendre sur la terre italienne le retour de la belle saison, résolurent de s'embarquer immédiatement et de franchir le golfe adriatique, pour aller fixer leurs campements sur les possessions de l'empereur Alexis. Mais ils le firent avec un sort bien différent. Le comte de Vermandois prit la mer vers la fin de novembre (3) au port de Bari, Fin de novembre 1096.

(1) *Foulcher de Chartres*, chap, 2.

(2) *Foulcher de Chartres*, chap. 2.

(3) S'il faut admettre le récit d'Anne Comnène au livre x, de l'*Alexiade*, le comte Hugues aurait mis à la voile près de quinze jours avant Boémond, dont l'embarquement n'aurait précédé que de peu de jours celui du comte de Provence, *Boemundi vestigia premebat Comes Provinciæ*. Et comme ce comte de Provence aurait rencontré, le jour même de la fête de saint Nicolas, 6 décembre 1096, la flotte grecque, dans la courte traversée de

après avoir adressé un premier message à l'empereur et un second au gouverneur de Durazzo, l'ancienne Epidamne, pour les prévenir de son arrivée et réclamer une réception digne d'un frère du roi de France, commandant à la milice française et porteur du glorieux étendard de Saint-Pierre. Mais, à peine embarqué, le comte se vit emporté par une furieuse tempête qui dispersa sa flotte, poussa demi-brisé le vaisseau qu'il montait sur la côte d'Epire et le fit échouer entre *Palus* et Durazzo (1), à égale distance de ces deux

l'Adriatique, il en résulte que le comte Hugues aurait mis à la voile dans la dernière quinzaine de novembre, et le prince de Tarente dans les premiers jours de décembre seulement, toutefois antérieurement au six du même mois. Mais, tout en admettant pour base de nos supputations le récit de la princesse grecque, nous devons dire que l'auteur anonyme de la chronique intitulée *Belli sacri historia*, chap. 8, dit formellement que Boémond se trouvait déjà à Avlone le jour de la fête de tous les Saints, correspondant au 1er novembre, environ un mois avant l'époque que nous avons fixée d'après les données fournies par l'*Alexiade*. Il est toutefois difficile d'admettre que Boémond, qui n'avait organisé son expédition que sur la nouvelle de l'arrivée des princes français partis de France dans le courant de septembre seulement, ait eu dès la fin d'octobre et avant la fête de tous les Saints, la possibilité matérielle de se transporter au-delà de l'Adriatique avec ses contingents. Les déductions que nous tirons du poëme de l'*Alexiade*, et qui tendent à reculer d'un mois environ l'époque du départ de Boémond, nous paraissent au surplus mieux s'accorder avec le témoignage des chroniques qui font partir le comte Robert et le prince de Tarente aux approches de l'hiver. Une pareille contradiction dans les monuments de notre histoire prouve une fois de plus que rien n'est plus difficile que d'assigner des dates un peu précises aux différentes phases de la marche des Croisés, ainsi que nous avons, témérairement peut-être, entrepris de le faire. Nous saisissons cette occasion pour déclarer que, lorsque nous citons l'*Alexiade*, c'est toujours sur la foi de la traduction latine qui accompagne le texte grec dans l'édition de Paris 1651, sortie des presses de l'imprimerie royale.

(1) Anne Comnène, *Alexiade* liv. x. Le cap *Pali*, en Albanie, s'avance en mer à deux lieues au nord de Durazzo.

points. En ce temps-là le neveu de l'empereur Jean, fils du *sebastocrator* Isaac Comnène (1), qui commandait dans cette dernière ville, avait, en même temps que le gouverneur d'Avlone, reçu l'ordre de signaler à la cour de Byzance l'arrivée des premiers Croisés qui se présenteraient; tout comme le commandant de la flotte impériale, Nicolas Maurocatacalon, avait été chargé d'explorer dans le même but le golfe adriatique. A peine donc le comte Hugues eut-il posé le pied sur le rivage, qu'il vit venir à lui deux officiers impériaux envoyés pour surveiller la côte, qui l'invitèrent à se rendre sans retard auprès de leur maître. L'un d'eux lui céda son cheval, et quelques instants après le prince français paraissait devant le gouverneur, Jean Comnène, qui lui fit d'abord le plus gracieux accueil, et ne tarda pas à expédier des courriers à l'empereur son oncle. Bientôt on vit accourir un officier d'Alexis, nommé Butumite, qui se hâta de diriger sur Constantinople le comte de Vermandois. Dès ce moment le prince français, malgré les égards dont il se vit entouré, dut reconnaître qu'il n'était plus libre. L'escorte qui l'accompagnait fit un détour par Philippopolis (2), sous prétexte de faire honneur au prisonnier et de lui montrer le pays, mais en réalité sans doute pour éviter la rencontre des Croisés de Robert et de Boémond, qui avaient quitté à peu

(1) Le titre de *Sebastocrator*, grande dignité qui passait avant celle de *César*, avait été conféré par Alexis I[er] à son frère Isaac Comnène. Voyez l'*Alexiade*, liv. III.

(2) On pourrait douter s'il s'agit ici de la ville de *Philippopolis*, située entre Andrinople et la chaîne du Balkan, ou bien de la ville de *Philippi*, sur la rive droite du Cara-sou qui se jette dans l'Archipel en face et au nord de l'île de Tasso, aux habitants de laquelle l'apôtre saint Paul adressa son épître aux *Philippiens*. Mais il nous paraît plus vraisemblable que le prisonnier d'Alexis fut conduit par Philippopolis, par où bientôt devait passer à son tour le duc Godefroy de Bouillon.

près en même temps les côtes d'Italie. Parmi les chefs qui partageaient la captivité du comte Hugues-le-Grand, figuraient notamment Drogon de Nesle, Guillaume-le-Charpentier vicomte de Melun, et Clérembauld de Vendeuil, dont les deux derniers étaient du nombre des seigneurs qui étaient venus se rallier à lui après le désastre du comte Emicon (1). Le motif d'une semblable violation du droit des gens avait sans doute été, dans les desseins de l'empereur, d'acquérir par la détention du propre frère du roi de France, un gage précieux contre l'ambition des princes et le retour des désordres et des calamités qui avaient signalé l'apparition des premiers Croisés. La prévoyance impériale espérait ainsi conjurer les dangers que lui faisait entrevoir la prochaine arrivée des armées, véritable débordement de l'Occident, qui menaçaient d'entourer d'un cercle de fer les murs de la capitale. Nous avons vu dans le chapitre précédent quelles devaient être les conséquences de cette déloyale autant qu'imprudente politique, et comment le succès ne devait pas légitimer une conduite aussi contraire aux droits de la fraternité chrétienne qu'aux obligations imposées à l'empereur Alexis par le seul fait de ses démarches au concile de Plaisance, et de ses sollicitations réitérées auprès des princes de l'Occident.

De son côté, le comte de Flandre, s'arrachant aux pressantes sollicitations de sa sœur Adèle, duchesse de la Pouille, qui s'efforçait de le retenir, s'embarqua dès les premiers jours

1ers jours de l'hiver 1096-1097.

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 4 et 5. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 7 et 9. — Voyez surtout le liv. X de l'*Alexiade*, d'Anne Comnène. — Selon Tudebode, Robert-le-Moine, Baudri et Guibert de Nogent, Guillaume fils du Marquis était aussi en compagnie de Hugues-le-Grand, et dut partager sa captivité. Mais il est plus vraisemblable qu'il se rangea sous les bannières du prince de Tarente, son compatriote.

de l'hiver avec un corps considérable de troupes (1). Sa traversée fut heureuse ; il franchit l'Adriatique sans rencontrer d'obstacle, atteignit la côte d'Épire, non loin de Durazzo, et alla prendre ses quartiers d'hiver au milieu d'une campagne riche, fertile, abondante en bons pâturages et en commodités de tous genres. Là, dans une complète sécurité, il attendit le retour de la belle saison pour reprendre sa marche vers la capitale de l'empire grec. A peine le printemps eut-il fait son apparition, qu'on vit le comte Robert se hâter de plier ses tentes et de se remettre en route, en faisant la plus grande diligence, pour rejoindre les Croisés qui, sous la conduite de Boémond, avaient, comme nous le verrons plus tard, quitté l'Italie et passé la mer dans les premiers jours de décembre. Il dut même, si nous en croyons le récit d'Orderic Vital, atteindre, dans la traversée de la Macédoine, les légions du prince de Tarente, qui s'avançaient avec circonspection et marchaient à petites journées. Chemin faisant, le comte de Flandre fit la rencontre des envoyés d'Alexis, qui le pressèrent, comme ils l'avaient fait pour les autres princes, de prendre les devants avec une légère escorte, afin de se présenter au palais impérial avant l'arrivée de ses troupes. Bientôt instruit de la manière dont les choses s'étaient passées à l'égard de Godefroy de Bouillon et ensuite du prince de Tarente, qui l'avaient devancé à Constantinople, le comte Robert de Flandre n'hésita pas à se rendre aux pressantes sollicitations du monarque grec, et s'achemina, suivi d'un petit nombre des siens, vers la ville impériale (2), où il dut arriver peu de temps après les légions conduites par Boémond, c'est-à-dire vraisemblablement dans la première moitié du mois d'avril 1097. **1re moitié du mois d'avril 1097.**

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 16.— *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 19. — Auteur anonyme du *Gesta Francorum expugnantium*, chap. 4.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 16.

Cependant, les autres chefs de l'expédition, Robert de Normandie, Etienne, comte de Blois et de Chartres, Eustache de Boulogne, frère de Godefroy, et d'autres seigneurs moins puissants, redoutant les dangers qu'offrait la navigation à l'époque de l'année où l'on était parvenu, avaient refusé de s'associer à la fortune des comtes Robert de Flandre et Hugues-le-Grand. Ils avaient préféré attendre dans les cantonnements de la Pouille et des Calabres le retour de la belle saison, et s'étaient répandus dans tout le pays pour y garder leurs quartiers d'hiver. Peut-être aussi une vue prévoyante avait-elle suggéré aux princes la pensée de demander aux deux rivages de l'Adriatique les moyens d'approvisionnements indispensables pour subvenir, pendant la saison rigoureuse, aux nécessités inséparables d'un si grand rassemblement d'hommes. Quoi qu'il en soit, aussitôt qu'apparut le printemps, et dès le mois de mars de l'année 1097, ces illustres chefs, impatients de reprendre le cours de leur pèlerinage, se hâtèrent de descendre vers la mer avec les corps d'infanterie et de cavalerie qu'ils avaient amenés, et de rejoindre, au port de Brindes, les navires qui de toutes parts s'y étaient rendus pour transporter l'expédition sur les côtes de la domination grecque. Aussitôt que les préparatifs du départ furent achevés, et le jour même de la solennité de Pâques, correspondant au 5 avril suivant (1), l'embarquement commença. Mais, à ce moment, une catastrophe imprévue vint porter le deuil et la consternation dans tous les rangs de l'armée. Comme on se trouvait encore attaché à la rive italienne, il arriva qu'un des vaisseaux de la flotte, monté par quatre cents pèlerins de l'un et de l'autre sexe, sur lequel de grandes sommes d'argent se trouvaient embarquées, cédant à une force jusqu'ici restée ignorée, s'ouvrit par le milieu et s'abîma

Mars 1097.

5 avril 1097.

(1) *Foulcher de Chartres*, chap. 3.

dans les profondeurs de la mer. La plupart des pèlerins périrent avec les chevaux et les mulets qui étaient à bord. A la vue d'un si grand désastre, le découragement s'empara d'un grand nombre de Croisés ; mais le moral de l'armée ne tarda pas à se relever à la nouvelle qui se répandit que les victimes, dont les cadavres avaient été rejetés sur le rivage, portaient toutes, imprimé sur leurs épaules nues, le signe miraculeux de la croix qu'ils avaient, en partant, attaché sur leurs vêtements. Toutefois, un certain nombre de pèlerins, qui pour la première fois voyaient la mer, dirent qu'ils n'oseraient affronter un élément si dangereux, et reprirent honteusement le chemin de la patrie, imitant l'exemple qui leur avait été laissé quelques mois auparavant (1). Enfin, par une brise légère, le signal de lever l'ancre fut donné, et l'expédition prit la mer aux joyeux accords des cantiques et des instruments de guerre. Mais tout à coup le vent tomba, et la flotte, pendant trois jours, fut retenue en pleine mer sans pouvoir avancer. Enfin, après quatre jours de navigation, on se trouva en vue de la ville de Durazzo, et l'on alla jeter l'ancre dans deux ports voisins, d'où l'on s'achemina dans la direction de cette ville, qui n'en est éloignée que de dix milles environ. L'armée traversa ensuite un pays montueux et désert, et bientôt parvint sur les bords d'une rivière à laquelle les habitants avaient donné le nom de *Rivière du Démon*, à cause de son impétuosité et des dangers qu'offrait son cours. Ce torrent *diabolique*, ajoute le même document, devint fatal à un certain nombre de Croisés qui, ayant tenté de le traverser à gué sans prendre les précautions convenables, furent entraînés et engloutis sous les yeux de l'armée qui ne put leur porter aucun secours. L'expédition cependant parvint à prendre position sur l'autre rive, grâce à l'aide que fournirent à l'in-

(1) *Foulcher de Chartres*, chap. 3.

fanterie, pour faciliter son passage, les chevaux de bataille que les barons et les chevaliers conduisaient avec eux. Les tentes furent dressées sur les bords de la rivière, auprès de laquelle on passa la nuit au milieu d'une vaste ceinture de montagnes où n'apparaissait aucun habitant. Le matin, au point du jour, on se remit en route au son de toutes les trompettes, et l'on gravit le mont *Bagul*, c'est-à-dire la chaîne du Pinde, faisant, dans la direction du midi, la continuation des monts Balkan qu'avait longtemps auparavant franchis le duc de Lorraine. Après avoir traversé la région des montagnes, l'armée parvint sur les bords du fleuve Vardar, l'ancien *Axius*, qui se jette dans le golfe de Salonique. On eut le bonheur de rencontrer un gué, quoique dans les temps ordinaires on ne pût franchir le torrent autrement qu'en bateau. Le jour suivant, on se trouva devant la ville de Thessalonique, aujourd'hui Salonique, au fond du golfe du même nom. L'armée s'arrêta pendant quatre jours sous les murs de cette cité, au sein de la plus grande abondance. Après quoi, le duc de Normandie et ses compagnons, achevant de traverser la Macédoine, s'acheminèrent par la vallée des Philippiens, située au nord de l'Archipel, ou mer Égée, touchèrent aux villes que Foulcher de Chartres désigne sous les noms de Lucrèce, Crisopolis et Cristopolis, et parvinrent enfin en vue des murs de Constantinople, où se trouvaient depuis longtemps arrivés le duc de Lorraine, et plus récemment le prince de Tarente, le comte de Flandre, et enfin le comte de Toulouse. Les tentes furent aussitôt dressées en dehors des murs, l'empereur n'ayant accordé qu'à quelques officiers en petit nombre l'autorisation de pénétrer dans l'enceinte de la ville (1).

(1) *Foulcher de Chartres*, chap. 3 et 4. — L'anonyme auteur du *Gesta Francorum*, chap. 4. — L'expédition de ces Princes partie des côtes italiennes le cinq avril jour de la fête de Pâques, ne put guère arriver devant Constantinople que dans la première moitié du mois de mai.

CHAPITRE XI.

Marche de Boémond par Durazzo et la Macédoine. — Message de l'empereur Alexis. — Passage de Vardar. — Combat entre les Grecs et les Latins. — Victoire de Tancrède. — Arrivée devant Constantinople.

L'exemple des Croisés français ne tarda pas à séduire les Normands qui avaient porté et successivement agrandi leur domination dans l'Italie méridionale. On sait que des aventuriers de cette nation, au nombre de quarante, avaient, dès l'année 1016, mis le pied dans la Pouille; que bientôt ils avaient attiré auprès d'eux d'autres aventuriers, leurs compatriotes; qu'en l'année 1060, Robert Guiscard s'était fait confirmer, par le pape Nicolas II, le titre de duc de Pouille et de Calabre que lui avaient décerné l'année précédente ses compagnons d'armes; qu'enfin Roger-le-Normand, son frère, après avoir conquis la Sicile sur les Sarrasins, vers le commencement de la seconde moitié du XIe siècle, avait pris le titre de comte, puis celui de grand-comte de Sicile, qui plus tard fut changé pour ses successeurs en celui de roi. Le duc Robert Guiscard, qui mourut le 17 juillet 1085, transmit à Roger, son fils puiné, son double duché, et conféra à l'aîné de ses fils, Marc Boémond, futur prince d'Antioche, le simple titre de prince de

Tarente. Ce Boémond, doué d'une force prodigieuse et d'une stature que personne ne surpassait, avait, dans sa jeunesse, accompagné son père Robert Guiscard dans ses expéditions, et plus d'une fois avait eu l'occasion de se mesurer avec avantage contre les Grecs. En 1081, au siége de Durazzo, combattant avec des forces très-inférieures aux côtés de son père, il avait presque anéanti une armée considérable commandée par Alexis Comnène en personne. En 1083, près de Larisse, en Thessalie, Boémond avait encore fait éprouver à l'empereur l'humiliation de deux nouvelles défaites.

En apprenant le grand ébranlement que le Concile de Clermont venait de susciter contre les infidèles, Boémond, qui souffrait impatiemment d'avoir été réduit par son père au titre de prince de Tarente, par suite des prédilections dont son frère Roger était devenu l'objet, conçut la pensée de marcher en personne avec les soldats de la croix. A la vérité, on peut croire que, dans cette entreprise, l'ambitieux chef entrevoyait, moins la gloire d'assurer la délivrance du St-Sépulcre, que la perspective d'obtenir en Asie quelque grande principauté propre à le dédommager des injustes rigueurs de son père. Sans doute aussi cédait-il au secret désir de guerroyer en passant contre l'empereur Alexis, qu'il s'était habitué à considérer comme un ennemi personnel, supposition que son message au duc de Lorraine viendra justifier plus tard. Mais tout cela s'arrangeait au mieux dans les idées du temps. Le prince de Tarente, à ses qualités guerrières joignait beaucoup d'astuce et d'ambition, et l'on ne pouvait refuser de lui reconnaître une parole facile et entraînante. Bientôt il se mit à prêcher la Croisade au milieu d'une armée qui, sous les ordres de son frère Roger et de son oncle Roger-le-Normand, comte de Sicile, était allée faire le siége d'Amalfi. Son éloquence obtint au fond de l'Italie le même succès qui s'était attaché à la prédication du pape Urbain, au Concile de Cler-

mont; et toute cette vaillante armée, qui réunissait une grande partie des forces de la Sicile, de la Pouille et de la Calabre, se montra pleine d'impatience de marcher sous ses ordres. Après quelques hésitations feintes, Boémond parut se laisser gagner, et consentit, avec une apparence de contrainte, à prendre le commandement qui lui était offert. Puis, découpant en lambeaux le riche manteau qui le couvrait, pour en faire de petites croix, il en distribua les fragments aux hommes de guerre qui l'entouraient, et courut se préparer au départ.

Bientôt une foule de chefs, tant d'Italie et de Sicile que de plusieurs autres contrées de l'Occident, vinrent se ranger autour de la bannière de Boémond, laissant le vieux comte de Sicile fort chagrin de l'isolement où le réduisait la désertion de ses troupes. Ce furent entre autres l'illustre Tancrède, neveu de Robert Guiscard et fils d'Eudes ou Odon, le bon marquis (1), prince sicilien qui s'attacha par un traité for-

(1) C'est le même Tancrède, dont le Tasse fit un des principaux personnages de sa *Jérusalem délivrée*. Ce prince était neveu de Robert Guiscard, et petit-fils de Tancrède de Hauteville en Normandie, celui qui avait laissé un si grand nombre de fils. Matthieu d'Edesse fait de Tancrède un neveu de Boémond, qui selon d'autres n'était que son cousin. Suivant le témoignage de Raoul de Caen son historiographe, Tancrède surpassait les jeunes gens de son âge par son adresse à manier les armes, les vieillards par la gravité de ses habitudes. Il préférait la veille au sommeil, le travail à l'inaction, la pauvreté au luxe, l'étude au loisir, le nécessaire au superflu. L'amour de la gloire était son unique passion. Il fut d'abord fort en peine de concilier les maximes de l'Evangile qui prescrivent le pardon des injures, et celles de la chevalerie qui ordonnent de laver un affront dans le sang de l'offenseur. Aussi le vit-on saisir avec empressement l'occasion qui s'offrait de faire son salut en combattant contre les Infidèles. Voyez *Raoul de Caen*, chap. 1. Nous connaissons deux éditions du *Gesta Tancredi principis*, de Raoul de Caen; l'une, donnée par Martène au tome III de son *Thesaurus anecdotorum*; l'autre insérée par Muratori au

mel à la fortune de son cousin Boémond; Robert fils de Girard, neveu de Boémond; Richard du Principat, auquel obéissait la principauté de Salerne (1), neveu de Robert Guiscard; Ranulf ou Raynaud, son frère; Robert d'Anse (2);

tom. v de ses *Scriptores rerum italicarum*. Nous avons donné la préférence à cette dernière édition.

Nous devons avouer que tout ce qui concerne la filiation de Tancrède, et en général la descendance de son ayeul Tancrède de Hauteville, a été laissé par les chroniqueurs dans un état de complète confusion. Les contradictions abondent; et, dans un savant mémoire inséré dans la *Bibliothèque des chartes* en mars et avril 1843, M. de Saulcy avoue lui-même l'insuffisance actuelle de la critique moderne pour donner la solution de ces embarrassantes questions. Nous y renvoyons le lecteur. Il y aurait encore à voir s'il ne conviendrait pas d'attribuer à Tancrède une origine sarrasine, et si le bon *Marquis* (*Marquisius*) son père, ne serait pas un Emir sarrasin, du nom de *Makrisi*, allié à une famille chrétienne. Cette recherche n'entre pas dans notre plan; et nous nous contentons de renvoyer aux motifs de décision, esquissés par M. Paulin Paris, dans la table qui termine l'importante publication de la *Chanson d'Antioche*, due aux laborieuses veilles de ce savant.

(1) Richard *Du principat*, prince de Salerne, est nommé *de primâ civitate Ricardus*, au chap. 9 du liv. III de l'histoire de Guibert de Nogent.

(2) Robert *de Ansa*, *de Anxa*, *d'Anse* ou *de Hansse*, suivant les diverses leçons de Tudebode, de Guillaume de Tyr et de Bernard-le-Trésorier. Dans ce Robert d'Anse attaché à la bannière de Boémond, qui ne ralliait pas seulement des Italiens, faut-il voir un seigneur d'*Anse*, ville fortifiée ancienne, qui avait une certaine importance au moyen âge, située sur la Saône, à quelques lieues au nord de Lyon, tout près des possessions d'Achard de Montmerle qui prit aussi part à la sainte expédition? Faudrait-il plutôt, avec M. Auguste le Prévost, dans ses notes sur Orderic Vital, voir dans cette dénomination la ville d'*Anzy*, dans la Basilicate? Dans la chronique du Mont-Cassin, on lit: *Robertus de Ansa*. Bernard-le-Trésorier, au chap. 17 et 24 de son liv. III, écrit indifféremment *d'Anse* et *d'Ansse*. La preuve que la bannière de Boémond ne ralliait pas seulement des Italiens, se tire notamment du témoignage de *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 13, qui dit formellement que le camp de Boémond renfermait, outre les Italiens, des guerriers appartenants aux autres contrées, et qui ajoute

Hermann de Carni ou Canni ; Robert de Sourdval ; Robert, fils de Tristan ; Hunfroy, fils de Raoul ; Richard, fils du comte Ranulf ; le comte Geoffroy de Rosinolo et ses frères, dont l'un évêque d'Ariano ; Barthélemy Boëlc de Chartres ; Albert ou Aubri de Cagnan ; Hunfroy ou Geoffroy d'Aspremont, (*de Monte scabioso*) (1).

En peu de jours, le prince de Tarente se vit entouré d'une florissante chevalerie, accourue des différentes parties de la chrétienté, principalement des provinces italiennes, qui ne s'élevait pas à moins de dix mille hommes de cavalerie, sans compter un nombre beaucoup plus considérable d'hommes de pied (2). Le commencement de l'hiver appro-

que Barthélemy Boëlc de Chartres était au nombre des seigneurs qui accompagnèrent le prince de Tarente.

(1) Nous avons cru devoir ainsi traduire les mots *Hunfredus*, *Josfredus*, ou *Goffridus de Monte-Scabioso*, que nous lisons dans les chroniques. Bernard-le-Trésorier écrit *Emfroiz de Montigneux*. Le P. Maimbourg, au liv. II de son *Histoire des Croisades*, nomme ce chevalier *Geoffroy d'Aigremont*. C'est sans doute par inadvertance que M. Michaud désigne le même personnage sous le nom de *Homfroy de Montaigu*. Le Montaigu, *de Monte Acuto*, de la première Croisade, avait suivi Godefroy de Bouillon. Voyez *Tudebode*, liv. Ier, chap. 4 ; la chronique anonyme intitulée : *Belli sacri historia*, chap. 7 ; — *Baudri*, liv. Ier. — *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 13 ; *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 4. — M. Auguste le Prévost, dans ses notes sur Orderic Vital, dit que la dénomination de *Monte Scabioso* répond au nom moderne de *Monte Scaglioso*, bourg de la Basilicate voisin de Matera. Voyez encore la *Chronique du Mont-Cassin*, du cardinal Léon de Marsi, liv. IV, chap. 11.

(2) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 18. — Anne Comnène, au liv. X de l'*Alexiade*, dit que la grande pauvreté de Boémond ne lui avait pas permis de se faire suivre d'un grand nombre de Croisés. Mais alors comment ce prince pouvait-il inspirer un si grand effroi à l'empereur Alexis ? Du reste on connaît la passion haineuse qui dirigeait la plume de la Princesse, toutes les fois qu'elle avait à s'expliquer sur le compte du prince de Tarente, qu'elle considérait comme l'ennemi particulier de sa famille. Le pape Urbain, dans sa lettre à l'Empereur, n° IX de nos *Pièces justificatives*, dit

chait, et le héros normand dut se hâter de s'embarquer pour les côtes grecques qui faisaient face à la Pouille; après s'être fait précéder de commissaires chargés de porter des propositions au duc Godefroy de Bouillon, déjà parvenu sur les terres du domaine impérial, message sur lequel nous
1ers jours de décem. 1096. aurons à revenir plus tard (1). Parti près de quinze jours après le comte de Vermandois, c'est-à-dire dans les six premiers jours de décembre, et avant la fête de saint Nicolas, le prince de Tarente prit terre au rivage de Cabalion, près de Boüsa, traversa les villes d'Avlone et de Durazzo, et se dirigea vers la riche vallée d'Andrinople, qu'il ne faut pas confondre avec la ville de ce nom, située au midi du Balkan. Là il attendit l'arrivée de ses contingents qui ne purent que successivement traverser la mer (2). Avant de s'engager

que Boémond était accompagné de 7,000 hommes appartenant à la plus brillante jeunesse de l'Italie. 3,000 chevaliers *étrangers* étaient donc réunis aux drapeaux du prince de Tarente.

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 13. — La preuve que le message envoyé par le prince de Tarente au duc de Lorraine fut expédié avant l'embarquement de l'expédition italienne, résulte d'un passage d'Albert d'Aix, où l'on voit qu'après l'accomplissement de leur mission les commissaires retournèrent dans la Pouille pour rapporter à Boémond la réponse de Godefroy, qui alors était arrivé en vue de Constantinople. Le chef lorrain avait marché plus vite que les envoyés de Boémond. Voyez *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 14. — Voyez encore la *Chanson d'Antioche*, 3e couplet du 2e chant, où il est dit que, lorsque Godefroy arriva devant Constantinople, Boémond et Tancrède n'avaient pas encore quitté les rivages de la Pouille.

(2) Pour cette partie de l'itinéraire de Boémond, comparer l'*Alexiade*, liv. X; *Albert d'Aix*, liv. II, chap 18; *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 13; *Tudebode*, *Robert-le-Moine*, *Baudri* et *Guibert de Nogent*. La *Chronique du Mont-Cassin*, liv. IV, chap. 2, dit que les comtes de Flandre et de Normandie rejoignirent à Avlone, *Velonam*, l'armée de Boémond, ce qui est évidemment une erreur. Le port d'Avlone est situé en face de Brindes, à vingt lieues au sud de Durazzo.

plus avant, le prince Boémond qui, tout en nourrissant dans son cœur des pensées ambitieuses contre le souverain qui régnait à Byzance, ne voulait pas avant de s'être assuré le concours de Godefroy de Bouillon s'aliéner les dispositions de l'empereur Alexis, ne négligea rien pour convier ses troupes à l'observation d'une sévère discipline. « Observez-vous avec « le plus grand soin, leur disait-il, car nous sommes les pè- « lerins du Seigneur. Nous devons donc nous montrer meil- « leurs et plus humbles que nous ne l'avons été jusqu'à ce « jour. Gardez-vous de dévaster cette terre qui appartient à « une nation chrétienne, et que personne, dans la recherche « de ses aliments, ne pousse ses exigences au-delà de ses « besoins les plus indispensables. Que les cavaliers ralen- « tissent leur marche et fassent des haltes fréquentes afin de « ménager les forces des gens de pied, et que ceux d'entre « vous que la grâce de Dieu a rendus plus riches ne né- « gligent pas de venir en aide à ceux qui manquent de tout; « que le Seigneur enfin soit toujours présent à vos yeux (1). » L'armée prit ensuite sa route à travers les solitudes de la Bulgarie (2) que l'on parcourut à petites journées. Puis, franchissant les escarpements du Pinde, elle vint déployer ses tentes sous les murs de *Castorea*, aujourd'hui Kastoria, ville située sur la rive occidentale du lac du même nom. On était

(1) *Tudebode*, liv. 1er, chap. 4. — *Belli sacri historia*, chap. 8, au *Museum italicum*, tome 1er.

(2) Le territoire bulgare s'était étendu jusque dans les provinces d'Epire et de Macédoine. Voilà pourquoi *Tudebode, Orderic Vital et Guillaume de Tyr*, liv. 2, chap. 13, conservent à ce pays le nom générique de Bulgarie, du nom des peuples qui en avaient fait la conquête, quoique l'autorité des empereurs grecs se fût étendue sur cette contrée dès l'année 1018, ainsi que nous l'avons vu précédemment. Ce même territoire prend le nom d'Illyrie sous la plume du chroniqueur de Tyr, aux chapitres 15 et 22 du liv. II de son histoire.

Fin de décembre 1096. arrivé aux derniers jours de l'année 1096, et l'on célébra auprès de cette ville la solennité de Noël. Plusieurs journées se passèrent ensuite en négociations, pour obtenir des habitants les approvisionnements nécessaires à un si grand rassemblement d'hommes. Mais ils s'y refusèrent à cause de l'effroi que leur causait cette grande affluence d'étrangers. Privés des moyens de subsistance sur lesquels ils avaient dû compter, les Croisés se virent dans la nécessité de se répandre dans la campagne et de faire main-basse sur les bestiaux, les troupeaux et tous les objets de consommation qu'ils purent se procurer. Après quoi ils reprirent leur marche et parvinrent dans la riche province de Pélagonie, une des dépendances de la Macédoine, où ils se mirent en devoir de dresser leurs tentes. Mais à peine les Croisés parurent-ils établis dans ce nouveau campement, qu'on vint leur annoncer qu'une ville voisine était occupée par une population d'hérétiques. Il n'en fallut pas davantage pour éveiller chez eux les sauvages instincts de la cupidité ou du fanatisme, ou peut-être les entraînements de ces deux passions à la fois. Ils s'y portèrent en foule, prirent la forteresse d'assaut, la rasèrent, brûlèrent la ville, firent périr tous les habitants par le fer ou la flamme, puis rentrèrent dans leur camp chargés d'un riche butin (1).

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 13. — C'est avec ce laconisme, sans la moindre réflexion et avec un désespérant sang-froid, que Guillaume de Tyr et d'autres chroniqueurs rendent compte de cette odieuse exécution. Quels étaient ces hérétiques, et quelle était la ville qu'ils habitaient ? On néglige de nous l'apprendre. Ce n'était pas la peine : il s'agissait d'une ville peuplée d'hérétiques........! L'évêque Baudri dit qu'elle était habitée par des Juifs, des Hérétiques et des Sarrasins (sans doute des Turcopoles à la solde de l'empereur) ; *tous*, dit-il, *également haïssables*, *tous rangés dans la catégorie des ennemis de Dieu*. Quant à Robert-le-Moine, il s'efforce d'excuser les Croisés par la considération des dangers qu'offrait la doctrine

Cependant l'empereur Alexis, qui avait eu connaissance de la marche de Boémond, par un avis que lui avait fait passer le pape Urbain pour lui recommander les différentes expéditions en marche (1), avait, s'il faut ajouter foi au récit des chroniqueurs, expédié aux officiers des troupes placées en quartier d'hiver dans ces contrées, l'ordre secret de s'avancer parallèlement à l'armée des Croisés, jusqu'au fleuve Vardar qui se jette dans le golfe de Salonique. Il leur avait donné la mission de surveiller les étrangers, et de saisir toutes les occasions qui se présenteraient d'inquiéter et de surprendre l'armée de celui qu'il considérait comme son ennemi personnel. Un tel ordre pourrait sembler inconciliable avec les demandes de secours que le souverain de Byzance avait adressées au concile de Plaisance et aux princes de l'Occident. Mais il ne faut pas oublier que si l'empereur n'avait pas renoncé à l'espoir de faire tourner les vertus guerrières du chef normand au soutien de sa propre faiblesse et à l'accomplissement des desseins qu'il nourrissait depuis longtemps contre les envahisseurs de ses possessions asiatiques, il n'avait pas non plus mis en oubli les injures qu'il avait reçues de Robert Guiscard et de son fils Boémond, dont il suspectait fort l'ambition et les rancunes politiques (2).

de ces hérétiques; laquelle était peut-être celle des *Pauliciens*, renouvelée de Manès, et, depuis, introduite parmi les Albigeois, dont le sort devait avoir une si triste conformité. Nous ne pensons pas du reste qu'il soit possible d'admettre, comme l'a fait M. Auguste le Prévost, que la qualification d'hérétiques doive ici être prise comme synonyme du peuple grec en général; car alors aucune ville de la domination d'Alexis n'eût été à l'abri de l'ardent et aveugle fanatisme des Latins.

(1) Voyez la lettre du pape Urbain à l'empereur Alexis, au numéro IX de nos *Pièces justificatives*.

(2) On a pu remarquer que les chroniqueurs sont généralement enclins à reprocher à l'empereur Alexis son injuste défiance et sa perfidie, sans

Comme la dissimulation semblait être chez Alexis une vertu de gouvernement, en même temps qu'il expédiait cet ordre étrange, il députait, dans la perplexité où il se trouvait, au chef de l'expédition normande, quelques-uns des familiers du palais, porteurs de paroles pacifiques et d'une lettre ainsi conçue (1).

« *Notre empire*, que Dieu protége, sait et ne saurait « douter que tu es un grand, puissant et excellent prince, « fils d'un père magnifique, renommé pour sa puissance et « son habileté. Jusqu'à présent, tes mérites personnels « t'ont rendu cher à notre cœur, quoiqu'il ne nous ait jamais « été donné de te voir. Cet attachement à ta personne aug- « mente en considération de ce que tu t'es armé pour le « service de Dieu avec les chefs pieux qui t'entourent. C'est « pourquoi, notre bien-aimé, ordonne au peuple qui marche « à ta suite d'épargner nos sujets. Fais cesser la violence, « les rapines et les incendies, et viens au plus tôt auprès de « nous, sûr que nous nous proposons de te prévenir par

réfléchir que les actes de cruauté qui, plus d'une fois, signalèrent le passage des Croisés, semblaient bien faits pour légitimer certaines mesures préservatrices dont une prudente politique paraissait faire une nécessité à la cour de Byzance. Ceci soit dit sans entendre justifier de tous points la conduite équivoque de l'empereur à l'encontre des Croisés. Il est au surplus curieux d'opposer au jugement porté par la plupart des chroniqueurs sur le caractère du monarque grec, les éloges contenus dans une lettre adressée du camp de Nicée par Etienne, comte de Blois, à sa femme Adèle, lettre qui renferme l'expression du jugement le plus favorable sur la personne d'Alexis. La longueur de ce document ne nous permettant pas de le reproduire ici, on le trouvera au numéro x de nos *Pièces justificatives*.

(1) Nous nous plaisons à citer textuellement ces correspondances impériales, parce qu'elles nous paraissent très-propres à faire connaître l'esprit qui présidait à ces négociations diplomatiques des empereurs d'Orient, en même temps que la forme qui leur servait d'enveloppe. Voyez *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 14.

« une gracieuse réception et les plus grands honneurs. Nous « avons donné l'ordre aux porteurs des présentes de pro- « curer, moyennant un juste prix, à tes armées toutes les « choses qui leur seront nécessaires, afin qu'elles ne puis- « sent manquer de rien. »

Ce langage qui se produisait sous les dehors de la plus entière bienveillance, et à lui seul semblerait établir que les Latins avaient pris l'initiative des hostilités, parut au prince Boémond renfermer de mauvais desseins, *virus admixtum*. Il dissimula néanmoins, se tint sur ses gardes et se contenta d'adresser à l'empereur de vagues remercîments pour la bienveillante sollicitude que ce prince lui témoignait.

Ce fut dans ces dispositions que les Croisés reprirent leur marche, en compagnie des envoyés de l'empereur, chargés de faciliter les communications de l'armée avec les habitants (1). Parvenus auprès du fleuve Vardar, ils s'arrêtèrent pendant quelques jours, soit afin de rassembler des barques, soit à cause de l'inquiétude que leur causait la présence sur la rive opposée de rassemblements nombreux qui semblaient animés de dispositions hostiles, sans parler des troupes impériales obstinées à rester attachées à leurs pas. Les eaux en cet endroit étaient profondes et le passage offrait de grandes difficultés. Mais Tancrède ne connaissait aucun obstacle; et bientôt on le vit s'élancer résolûment dans le fleuve à la tête d'un petit nombre de ses chevaliers. A peine la rive gauche fut-elle occupée qu'une nuée de flèches vint s'abattre et couvrir le sol au-devant des Croisés, sans arriver jusqu'à eux, à raison de la distance qui les séparait de l'embuscade d'où partait cette subite attaque. Aussitôt Tancrède qui, par l'expérience qu'il en avait faite, savait comment il fallait combattre les Grecs, se hâta de disposer

(1) *Belli sacri historia*, chap. IX, au *Museum italicum*, tome 1er.

sa petite troupe, modéra l'impétuosité de son élan et s'avança lentement, pas à pas et comme avec hésitation au-devant de l'ennemi qui venait de se démasquer entièrement. Mais parvenus à une distance convenable, les chevaliers, lâchant tout à coup la bride à leurs chevaux, affermissant leurs lances, se précipitèrent avec impétuosité sur les masses compactes qu'ils avaient devant eux, brisèrent les petits boucliers qu'on leur opposait, faibles armures, tout à fait incapables par leur légèreté de résister à l'impétuosité d'un pareil choc. Bientôt le désordre et la mort pénétrèrent dans les rangs ennemis, qui ne tardèrent pas, malgré leur supériorité numérique, à se voir entièrement rompus et dispersés. Cependant l'épée du vainqueur parvint à les atteindre, et des torrents de sang inondèrent le champ de bataille. De leur côté, témoins de la lutte qui venait de s'établir sur l'autre bord, les hommes en état de combattre qui n'avaient pas quitté la rive droite, n'hésitèrent pas à s'élancer précipitamment à leur tour dans le lit du fleuve qu'ils parvinrent à franchir, soit à la nage ou à l'aide de quelques barques, soit en s'attachant à la queue des chevaux. Six cents pèlerins seulement, vieillards ou malades, sans armes et sans défense, restèrent attachés au rivage sous la garde du comte de Rosinolo, attendant qu'on vînt leur fournir les moyens de franchir le fleuve commodément. Cependant les troupes impériales qui jusque là s'étaient bornées à suivre de loin la marche des Latins, se persuadent que le moment est venu de répondre aux secrètes intentions de l'empereur, et de tremper leurs mains dans le sang des étrangers. Tout à coup elles débouchent sur les derrières, et, se précipitant sur cette poignée de pèlerins qu'elles savent incapables d'opposer la moindre résistance, elles commencent la plus horrible des immolations. Mais bientôt, du milieu de son triomphe, Tancrède averti du danger que court l'arrière-garde s'empresse d'abandonner sa victoire, et tournant brus-

quement le dos à l'ennemi qui fuit devant lui, il revient sur ses pas, s'élance avec la rapidité de la foudre et pousse de nouveau son cheval dans le Vardar où le suivent deux mille chevaliers. Il aborde, et bientôt les troupes impériales, apprenant qu'elles ont affaire à ce même Tancrède dont le nom et les exploits leur sont depuis longtemps connus, abandonnent précipitamment leur facile triomphe, jettent au loin leurs armes et courent demander un asile aux âpres escarpements des montagnes voisines. Mais le prince sicilien, attentif à leurs mouvements, s'attache à leurs pas et arrive en même temps qu'eux dans leurs sauvages retraites qu'il inonde de sang, et d'où bientôt on le voit ressortir entraînant à sa suite un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient quelques Latins récemment tombés au pouvoir des Grecs, et dont il venait si heureusement de briser les fers ; après quoi le généreux guerrier rentre triomphalement dans son camp, chargé d'un butin considérable (1). Cette brillante victoire, si glorieuse pour les armes de Tancrède, si affligeante au point de vue chrétien, fut remportée le mercredi premier jour du carême, c'est-à-dire le 18 février de l'année 1097 (2). Les captifs, qui étaient des 18 février 1097.
Pincenates (*Petchénègues*) et des Turcopoles, amenés au camp et questionnés sur les motifs qui avaient déterminé leur agression, déclarèrent au prince Boémond qu'étant à la solde de l'empereur, ils avaient dû ne pas reculer devant l'attaque d'une armée chrétienne, et suivre les ordres qui leur avaient été donnés ; à quoi ils ajoutèrent que l'empereur redoutait les Croisés plus que les foudres du ciel,

(1) *Raoul de Caen*, chap. 4, 5 et 6.

(2) *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 6. — *Tudebode*, liv. 1er, chap. 4. — *Belli sacri historia*, chap. 10, au *Museum italicum*, tom. 1er. — Texte manuscrit nº 5135 A, de la Bibliothèque Impériale.

supposant qu'ils venaient avec l'intention de le renverser de son trône, plutôt que poussés par un véritable zèle de pèlerinage (1). Dès lors, dit le chroniqueur, il ne fut plus possible de douter que le langage tenu par Alexis dans son message, n'eût été calculé pour masquer un odieux guet-apens. Cependant, en présence de la nécessité où il était de ménager le maître du territoire par lequel il devait passer pour arriver en Asie, en présence surtout de l'impossibilité où il se trouvait de conduire seul à bonne fin les plans d'envahissement qu'il avait entrevus dès avant son départ, le prince Boémond crut devoir, contrairement à l'avis des chefs dont il était entouré, comprimer le ressentiment qu'il éprouvait. Il rendit en conséquence la liberté à ses prisonniers, en leur faisant promettre de ne pas contrarier à l'avenir la marche de l'expédition.

L'armée reprit ensuite sa route à travers les provinces d'Illyrie (2) et de Macédoine, en faisant toute la diligence compatible avec les difficultés de la situation. Un soir, on arriva devant un château-fort que le prince de Tarente eut beaucoup de peine à préserver de l'assaut que Tancrède et les autres chefs menaçaient de lui faire subir, à raison des grandes richesses qu'on savait y être conservées. Le len-

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 14. — *Baudri*, liv. 1er. — *Tudebode*, liv. 1er, chap. 4. — *Robert-le-Moine*, liv. II.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 15. On sait toutes les modifications qu'ont successivement reçues dans leurs limites les provinces connues sous le nom d'Illyrie. Au temps de la Grèce ancienne, l'Illyrie s'étendait au midi jusqu'au voisinage du quarantième degré de latitude, se confondant ainsi avec une partie de l'Epire. Aux troisième et quatrième siècle, le diocèse et la préfecture d'Illyrie orientale comprirent une partie de la Macédoine, la Thessalie, et même l'Achaïe ou la Grèce. C'est à cette dernière division territoriale, dont il restait quelque trace à la fin du onzième siècle, que fait allusion le chroniqueur de Tyr.

demain matin, les habitants sortirent de leurs murs et s'avancèrent processionnellement, une croix dans la main et entonnant le *Kyrie eleison*, pour se présenter à Boémond, qu'un tel spectacle réjouit fort, et qui de son côté les renvoya pleins d'espérance et comblés de joie (1). La présence des envoyés d'Alexis qui n'avaient cessé d'escorter l'expédition, sous la conduite d'un *curopalate* (2), officier du palais favori de l'empereur, facilitait les rapports de l'armée avec les habitants. De toutes parts des marchés bien approvisionnés s'ouvraient sur le passage des Croisés; néanmoins à l'extérieur de l'enceinte des villes, dont partout les portes leur restaient fermées. A *Serra* ou *Séora*, la même peut-être que la ville moderne de *Serès* située à quelques lieues au nord du golfe de Contessa, dont les habitants s'empressèrent de fournir des approvisionnements, on restitua à leurs propriétaires un grand nombre de têtes de bétail qu'on avait capturées. Enfin, le mercredi, veille de la cène du Seigneur, c'est-à-dire le 1er avril de l'année 1097, après avoir passé devant plusieurs villes et châteaux, on alla dresser les tentes au-devant de *Rusa*, ville située, au dire de Guillaume de Tyr, à proximité de Constantinople (3). Le lendemain, 2 avril, jour du Jeudi- 1er et 2 avril 1097.

(1) *Belli sacri historia*, chap. 11, *Museum italicum*, tom. 1er.

(2) La charge de *curopalate* était une des dignités éminentes de l'empire d'Orient. *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 6. — *Tudebode*, liv. II, chap. 5.

(3) *Tudebode*, liv. II, chap. 5. — *Baudri*, liv. 1er. — *Guibert*, liv. III, chap. 3. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 6. — Robert-le-Moine donne le nom de *Susa* à la ville où l'armée de Boémond établit son campement. Guibert de Nogent fait arriver Boémond devant *Rusa* trois jours avant le Jeudi-Saint, c'est-à-dire le 30 mars. — M. Auguste le Prévost pense que la ville de Rusa n'est autre que la ville moderne de Rouskoïnan ou Kéchan, située à quelques lieues au nord de Gallipoli et du golfe de Saros. Mais cette ville de Rouskoïnan, située à vingt myriamètres environ de Constantinople, peut-elle répondre à l'indication de Guillaume de Tyr, qui au liv. II, chap. 15, place dans le voisinage, *in vicino*, de la ville impériale, le

Saint (1), on vit arriver au camp une nouvelle députation de l'empereur, chargée de presser Boémond de quitter son armée pour se rendre à la cour de Byzance, en compagnie d'un petit nombre de ses officiers. Les défiances du prince de Tarente provoquèrent ses hésitations. Mais comme il délibérait sur le parti qu'il avait à prendre, on annonça l'arrivée de Godefroy de Bouillon, qui venait, à la sollicitation du monarque grec, à la tête d'un brillant cortége formé des vingt principaux officiers de son armée, engager le chef normand à se rendre aux sollicitations impériales. L'entrevue des deux chefs fut des plus affectueuses. Après quelques explications, le prince de Tarente, vaincu par les instances du chef de la Croisade et sentant successivement s'évanouir ses dernières appréhensions, laissa le commandement de l'armée à son cousin Tancrède, et alla en personne, avec dix de ses chevaliers, se présenter à l'audience de l'empereur.

De son côté, Tancrède voyant que l'armée confiée à sa garde, à bout de ressources, était sur le point de manquer de tout, prit le parti de quitter la grande route et de conduire l'armée dans une vallée retirée, loin de l'affluence des voyageurs et des routes battues, où la solennité de Pâques fut
5 avril 1097. célébrée au milieu d'une abondance inespérée, le 5 avril 1097.

campement où Boémond reçut la députation de l'empereur et la visite de Godefroy ? Albert d'Aix, au liv. II, chap. 18 de sa chronique, dit que trois semaines seulement du temps pascal s'étaient écoulées lorsque Boémond arriva devant Constantinople. *Dum sanctum pascha, jam tribus septimanis evolutis, processisset.* Cela ferait remonter l'époque de l'arrivée du prince, au milieu du carême, c'est-à-dire vers le 12 mars, le jour de Pâques tombant cette année là le 5 avril.

(1) *Quintâ feriâ ante paschalem solemnitatem*, selon Guillaume de Tyr; *le jor d'un joedi asolu*, selon son vieux traducteur Bernard-le-Trésorier. On sait que, suivant un usage adopté dans l'Église, les jours de la semaine se nommaient *féries*. Le lundi était la seconde férie, le samedi la septième. *Guillaume de Tyr* et *Bernard-le-Trésorier*, liv. II, chap. 15.

CHAPITRE XII.

Marche de Raymond de St-Gilles, comte de Toulouse, à travers les Alpes, la Lombardie, le littoral oriental de la mer Adriatique et la Macédoine. — Événements divers. — Arrivée à Constantinople.

Le midi de la France devait fournir aussi ses contingents à l'expédition qui se proposait de marcher à la délivrance du Saint-Sépulcre. A peine le concile de Clermont eut-il proclamé la guerre sainte, qu'on vit accourir les seigneurs des provinces qui s'étendent au pied des Pyrénées ou sur la rive droite du Rhône au-dessous de Lyon, ceux du Limousin, de l'Auvergne, du Dauphiné et des contrées bordant les rivages de la Méditerranée, provinces dont les habitants reçoivent des chroniqueurs la dénomination générique de *Provençaux*. Cette foule de guerriers appartenant aux contrées méridionales de la France, reconnut pour ses chefs, d'une part l'évêque du Puy, Adhémar de Monteil, le même que le pape Urbain, au concile de Clermont, avait nommé son légat apostolique, chargé de le représenter à la tête de la sainte expédition ; d'autre part, le fameux Raymond IV, comte de Saint-Gilles et de Toulouse. Ce dernier prince, que Guibert de Nogent nous représente comme affecté de la perte d'un œil,

était un des plus riches et des plus puissants chefs de la chrétienté, et la vivacité de ses impressions et de son ardeur guerrière ne se ressentait nullement de son âge avancé.

Parmi ces seigneurs, on pouvait remarquer Guillaume, évêque d'Orange; Raimbaud II, comte d'Orange; Gaston IV, vicomte de Béarn, dit aussi de Beders ou de Bordeis, et Centule ou Centonius, son fils; Girard ou Gérard, fils de Guillabert, comte de Roussillon; Guillaume V de Montpellier; Guillaume, comte de Forez, nommé *Gauthier* au chant IIe de la *Chanson d'Antioche*; Raymond Pelet ou Pelez, d'Alais; Guillaume Amanjeu ou Amanieu II, sire d'Albret (1); Héraclius, comte de Polignac; Pons ou Ponce de Baladun ou Balazun, du diocèse de Viviers, collaborateur de Raymond d'Agiles; Guillaume de Sabran, du diocèse d'Usez; Bérenger-Pierre de Gignac et Bernard-Raymond, l'un et l'autre du diocèse de Béziers; Raymond-Bertrand de Lille, seigneur de Lille-Jourdain, en Guyenne, sur la Save, allié de Raymond de Saint-Gilles; Pierre-Raymond d'Hautpoul, du diocèse de Lavaur; Goulfier ou Geoffroy de la Tour, ou de Lastour; Roger II, comte de Foix; Isarn ou Isouard, comte de Die; Guillaume, comte de Clermont, fils de Robert II, comte d'Auvergne; Raymond Ier, vicomte de Turenne; Raymond,

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 17. — La plupart des chroniqueurs et les auteurs de *l'Art de vérifier les dates* confondent en une seule personnalité les noms de Gaston de Béarn, de Beart, de Beders, de Bordeis, etc., et ne voient sous ces diverses dénominations qu'un seul et même guerrier, fils et successeur de Centule IV. Mais Guillaume de Tyr, dans l'énumération comprise aux chapitres 17 du liv. Ier, et 18 du liv. VIII de sa grande histoire, fait figurer comme devant représenter deux guerriers distincts *Gasto de Beart* et *Gastus de Beders*. Nous nous bornons pour le moment à signaler cette difficulté, sans avoir la prétention de la résoudre. Voyez *l'Art de vérifier les dates*, au chapitre consacré aux comtes de Béarn et *l'Histoire générale de Languedoc*, de Dom Vaissette, liv. XV, art. 61.

vicomte de Castillon; Guillaume d'Urgel, comte de Forcalquier; Galon de Calmont ou de Chaumont; Pierre et Pons de Fay ou Fayn, du Vélay; Gérenton de Biage, du Vivarais; Decan de Posquières, du diocèse de Nîmes; auxquels seigneurs, se joignirent avec leurs contingents les évêques d'Apt et de Lodève. A cette longue nomenclature, on peut encore ajouter les noms de quelques seigneurs qui s'attachèrent à Guillaume de Montpellier, noms cités par l'auteur de l'*Histoire générale de Languedoc*, sur la foi des archives de l'église de Maguelonne, à savoir: Guillaume Raymond, fils de Raymond Gaucelin; Pons et Bernard de Montlaur; Guillaume de Fabrègues; Eléazar de Montredon; Pierre-Bernard de Montagnac; Guillaume Arnaud; Othon de Cornon; Guillaume Bertrand; Éléazar de Castries. Nous ne négligerons pas non plus de citer, sur la foi des Cartulaires de l'abbaye de la Grande-Sauve, en Guyenne, les noms de quatre seigneurs qui partirent avec beaucoup d'autres des marches de ce monastère célèbre, où ils étaient allés se recueillir pour se joindre ensuite à la grande expédition, à savoir Raymond de Cambes; Vivien de Rions; Auger de Blaignac; Bernard de Benauges (1).

Les préparatifs du départ entièrement terminés, le comte de Toulouse, qui avait pris la résolution de passer le reste de ses jours dans la Terre-Sainte, et ne devait pas revoir ses anciens foyers, abandonna le gouvernement de son comté à Bertrand, son fils du premier lit. Puis, vers la fin du mois d'octobre 1096, accompagné de sa jeune femme Elvire de Castille et de leur enfant encore au berceau, il se mit en Fin d'octobre 1096.

(1) *Histoire générale de Languedoc*, par Dom Vaissette, liv. xv, nos 56 et 61. Les cartulaires de l'abbaye de la Grande-Sauve sont cités par M. l'abbé *Cirot de la Ville*, dans son estimable *Histoire de l'abbaye de la Grande-Sauve*, publiée en 1845.

route, en compagnie du légat apostolique Adhémar de Monteil, dont il ne se sépara plus pendant toute la suite de l'expédition (1). Ces deux chefs passèrent ensemble le Rhône à la tête d'une armée que le savant auteur de l'*Histoire générale du Languedoc*, nous ne savons sur quelle autorité, n'évalue pas à moins de cent mille Croisés, franchirent les Alpes, traversèrent les plaines de la Lombardie, laissèrent à droite les lagunes de Venise, entrèrent dans le Frioul, et, par Aquilée arrivèrent dans l'Istrie. De là ils suivirent le littoral oriental de la mer Adriatique, sur les territoires de l'Esclavonie et de la Dalmatie (2), qui depuis peu d'années étaient réunis aux provinces occupées par les Hongrois.

Aux difficultés naturelles qu'offrait la configuration du sol, il faut ajouter la rigueur de la saison d'hiver et le manque presque absolu de vivres, qui réduisirent l'armée aux plus dures extrémités. Les habitants effrayés s'enfuyaient dans les

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 17. — *Guibert de Nogent*, liv. II, chap. 18. — Relativement à la date du départ du comte de Toulouse, voyez l'*Art de vérifier les dates*, au chap. consacré à Raymond IV, dit de Saint-Gilles, et l'*Histoire générale de Languedoc*, tom. II, liv. XV, n° 61, ainsi que la note XLIIIe, comprise au même volume.

(2) Il n'est point ici question de l'Esclavonie, telle qu'elle est aujourd'hui limitée au sud de la Hongrie, entre la Croatie, la Drave, la Save et le Danube. Il s'agit d'une province alors plus étendue qui, réunie à la Croatie, allait rejoindre les rivages de la mer Adriatique, et se trouvait, depuis l'an 1090 environ, comprise dans le territoire hongrois, par suite des victoires de Ladislas Ier, roi de Hongrie. — Quant à la Dalmatie, cette étroite langue de terre qui suit les sinuosités de la mer Adriatique opposées à l'Italie, elle avait été de même réunie à la Hongrie par la conquête qu'en avait faite, en 1095, la première année de son règne, le roi Coloman, successeur immédiat de Ladislas. En quittant les provinces de la Haute-Italie, l'armée des Croisés n'eut donc à franchir que le territoire hongrois et la partie littorale du pays des Serviens, aujourd'hui l'Albanie, pour arriver sur les terres qui reconnaissaient pleinement l'autorité de l'empereur Alexis.

montagnes avec tout ce qu'ils possédaient, et se cachaient comme des bêtes fauves dans l'épaisseur des forêts. Quelques-uns suivaient de loin le corps d'armée, observaient sa marche, saisissaient toutes les occasions, se jetaient à l'improviste sur les traînards, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de vieillards malades et de vieilles femmes attardées, et les massacraient impitoyablement. Cependant, le comte de Toulouse, dans sa sollicitude pour le salut des siens, prit le parti de laisser entre les mains d'un autre chef le commandement de l'avant-garde, et alla se placer en personne, avec une forte cavalerie, sur les derrières de l'armée, afin de pouvoir plus efficacement veiller au salut de ceux qui tenaient les derniers rangs. Pendant toute cette longue et pénible marche, des brouillards épais, entretenus par les marais et les nombreux cours d'eau qui se déchargent dans la mer, répandaient sur l'armée une odeur pestilentielle intolérable, et une obscurité telle, qu'il était devenu tout à fait impossible aux chefs comme aux soldats de pouvoir connaître leur marche au-delà de la distance d'un jet de pierre. Mais les Esclavons-Dalmates, comme les nomme Guillaume de Tyr, qui avaient en leur qualité d'indigènes une parfaite connaissance des lieux, suivaient à mi-côte la ligne des montagnes, et, du fond des retraites qui les abritaient, ne cessaient de harceler les Croisés, qui ne savaient comment se mettre en garde contre des ennemis insaisissables et des attaques aussi soudaines que multipliées.

Sur ces entrefaites, il arriva qu'un jour le comte de Toulouse tomba dans une embuscade, avec un petit nombre des siens, et se vit tout à coup enveloppé par un corps considérable d'Esclavons. Mais un vigoureux effort ne tarda pas à le dégager; il parvint à forcer les rangs ennemis, et put même, en se retirant, entraîner avec lui six prisonniers. Ce que voyant, les Esclavons se précipitèrent sur sa petite escorte

pour délivrer leurs hommes. Mais le comte Raymond, comprenant aussitôt qu'il allait lui devenir impossible de rejoindre le gros de son armée, imagina, pour ralentir la poursuite de l'ennemi, de faire percer les yeux à quelques-uns de ses prisonniers, et couper aux autres le nez et les mains, puis de les renvoyer vers leurs montagnes après les avoir ainsi mutilés. Cet expédient sauvage et digne de ces temps-là réussit au comte de Toulouse ; car la nouveauté d'un si étrange spectacle arrêta quelques instants l'impétuosité de la poursuite, et permit au comte d'échapper à ses ennemis et de rejoindre sain et sauf son corps d'armée (1).

Après trois semaines de souffrances et de difficultés inouïes, les Croisés arrivèrent devant la petite ville de Scodra, la moderne Scutari d'Albanie, où se trouvait le roi des Esclavons, que l'historien Orderic Vital nomme Bodin. Le comte de Toulouse était fort inquiet. Mais comme *il était*, dit une chronique, *rempli de miséricorde et de bénignité*, il se hâta de faire passer de riches présents à ce prince, pour essayer de gagner son amitié, et lui fit demander de tenir ses marchés ouverts à l'armée, sous l'offre d'acquitter scrupuleusement le prix des denrées qui lui seraient fournies. Ces pacifiques avances, loin d'adoucir l'humeur de ces peuples farouches, parurent développer encore leurs instincts inhospitaliers. Enfin, après avoir mis près de quarante jours à traverser la Dalmatie dans toute sa longueur (2), l'armée fatiguée put enfin déployer ses tentes sous les murs de Durazzo.

Arrivés dans cette dépendance de l'Empire grec, les Croisés durent penser qu'ils y seraient aussi en sûreté qu'ils

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 17. — *Raymond d'Agiles*, page 139, de la collection de Bongars.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 17. — *Raymond d'Agiles*, page 139 de la collection de Bongars. — S'il en faut croire le récit d'Orderic Vital, le roi des Esclavons fit au contraire un bon accueil aux Croisés.

eussent pu l'être au sein de leur patrie ; mais nous verrons bientôt qu'il ne devait point en être ainsi. Cependant l'empereur Alexis, que la renommée avait instruit de la sagesse du comte de Toulouse et de la force de son armée, l'une des plus considérables de l'Occident, s'était empressé de lui envoyer, à Durazzo, une députation chargée de le complimenter et de lui remettre ses lettres. « Depuis longtemps, comte bien-« aimé, écrivait l'empereur, la renommée de ta prudence et « de ton honnêteté est parvenue jusqu'à nos oreilles impé-« riales, et nous a fait naître le désir de devenir ton ami. « C'est pourquoi nous attendons ton arrivée avec la plus vive « impatience, pour nous entretenir des affaires publiques « avec *ta noblesse* qui est chère à *notre Empire*. Nous t'en-« gageons donc instamment à venir à nous en toute diligence, « et à veiller à ce que ton armée ne cause aucun dommage « à nos sujets, assuré que tu dois être de trouver chez nous « une gracieuse et honorable réception. Les porteurs des « présentes ont reçu l'ordre de procurer abondamment à ton « peuple, à de bonnes conditions, toutes les choses dont il « aura besoin (1). » La lecture de ces lettres combla de joie le comte de Saint-Gilles et toute son armée. Bientôt les Croisés se remirent en route à travers les montagnes et les forêts de l'Épire, et, gravissant les escarpements du Pinde, ils descendirent, après une longue et laborieuse marche, dans la province de Pélagonie, située au nord-ouest de la Macédoine.

Pendant ce pénible trajet, l'armée se vit continuellement harcelée par une nuée de Turcs, de Comans, d'Husiens, de Tenaces, de Pincenates ou Petchénègues, de Bulgares et d'Esclavons, et eut la douleur de perdre deux de ses chefs : Ponce Renard et son frère Pierre, qui tombèrent l'un et l'autre

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 18.

mortellement blessés (1). A peine l'armée eut-elle assis son campement dans cette riche contrée, que l'évêque du Puy, qui était allé poser sa tente dans un lieu retiré assez éloigné du camp, fut inopinément assailli par un parti de Bulgares ou de Pincenates, qui le jetèrent à bas de sa mule, lui arrachèrent ses vêtements, et lui firent une blessure à la tête. Le prélat, visiblement protégé par la Providence, ne dut son salut qu'à l'avidité d'un de ces aventuriers qui, dans la vue de s'assurer la possession exclusive d'une riche proie, entreprit de le défendre contre la fureur de ses compagnons (2). Au bruit qui s'éleva sur ce point, l'armée tout entière accourut et eut le bonheur de délivrer son évêque. On se remit en route. Bientôt, à l'approche d'un château que Raymond d'Agiles nomme *Bucinat*, le comte de Toulouse apprit qu'un corps de Pincenates s'apprêtait à lui disputer le passage, dans une gorge étroite que l'armée avait à franchir. Mais l'habile chef parvint à surprendre l'ennemi, qui prit la fuite, non sans laisser un grand nombre d'hommes sur le champ de bataille. Arrivé à Thessalonique, l'évêque du Puy tomba malade, sans doute des suites de sa blessure, et fut contraint de prolonger son séjour dans cette ville, gardé par un petit nombre des siens. L'armée parvint ensuite devant la ville de *Rossa*, la même apparemment que la ville de *Rusa*, près de laquelle le prince de Tarente avait précédemment établi son camp avant de se rendre à la cour de Byzance. Cette ville, dont les habitants

(1) *Raymond d'Agiles*, page 140 de la collection de Bongars. — L'auteur anonyme de la chronique intitulée : *Belli sacri historia*, chap. 14, nomme *Athenasi* les peuples que Raymond d'Agiles désigne sous le nom de *Tenaces*. Nous avons cru ne pas devoir omettre les noms inconnus de plusieurs de ces peuples qui vinrent assaillir l'armée du comte de Toulouse, à raison de l'intérêt géographique qui semble s'attacher à cette nomenclature.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 18. — *Raymond d'Agiles*, page 140 de la collection de Bongars.

montrèrent de mauvaises dispositions, fut aussitôt attaquée par les Croisés, enlevée d'assaut, livrée au pillage et en partie rasée. On partit ensuite, après avoir arboré dans la ville les bannières de l'armée et acclamé le nom de *Toulouse*, qui était le cri de guerre du comte Raymond. On parvint enfin à Rodosto, l'ancienne Bisanthe, ville située entre Gallipoli et Constantinople, sur la côte septentrionale de la mer de Marmara (1). Mais à peine fut-on parvenu devant cette ville de Rodosto, qu'un nouvel engagement eut lieu avec les troupes soldées par Alexis, lesquelles, ayant voulu venger l'honneur des armes impériales, durent payer leur témérité de la perte d'un grand nombre des leurs. A la suite de cette affaire, le comte Raymond reçut une nouvelle députation de l'empereur, en même temps qu'un avis qui lui était transmis par le prince Boémond, le duc de Lorraine, le comte de Flandre et les autres chefs qui, les premiers, étaient arrivés sous les murs de Constantinople. Cet avis et cette députation le pressaient de se porter immédiatement en avant, avec un petit nombre de ses chevaliers, pour négocier avec l'empereur, pendant que ses Provençaux continueraient à s'avancer, et traiter en personne de toutes les mesures à prendre en commun pour assurer le succès de l'expédition. Il était, disait-on, de la dernière urgence d'opérer la réunion des contingents provençaux aux autres corps d'armée qui attendaient impatiemment leur arrivée, parce que le moment d'agir contre les Infidèles approchait. D'un autre côté, d'autres envoyés, députés par Raymond lui-même pour aller reconnaître la vraie

(1) *Raymond d'Agiles*, page 140 de la collection de Bongars.— *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 18. — La ville de Rodosto, que ce dernier chroniqueur place à quatre journées de marche en avant de Constantinople, porte aujourd'hui le nom turc de *Tekir-Dagh*. — La ville de *Rossa* ou *Rusa* est, selon M. Aug. Prévost, la même que la ville moderne de Rouskoïnan ou Kéchan, située au nord du golfe de Saros.

situation des choses, après s'être fait présenter à la cour de Byzance, étaient revenus comblés des libéralités impériales, et concluaient à leur tour au départ immédiat du comte. Ses dernières hésitations durent enfin céder à l'unanimité des assurances pacifiques qui lui étaient données. Laissant donc l'armée sous la garde des évêques et des autres chefs qui se trouvaient dans le camp de Rodosto, le comte de Saint-Gilles se hâta de se porter en avant, avec une faible escorte, sur Constantinople, où, selon toute vraisemblance, il dut arriver vers le milieu du mois d'avril 1097. Bientôt il fut rejoint par l'évêque du Puy, remis de la maladie qui l'avait retenu quelques jours à Thessalonique, et par le frère de ce prélat, qu'on avait laissé à Durazzo pour cause de grave indisposition. Mais l'armée de Raymond, qui n'arriva que quelques jours plus tard, ne devait, ainsi que nous le verrons, rencontrer les contingents des autres princes qu'au seuil de la terre asiatique, où ils étaient allés se concentrer après avoir quitté Constantinople et franchi les eaux du Bosphore.

Milieu d'avril 1097.

CHAPITRE XIII.

Expédition d'un comte de Provence, suivant le récit d'Anne Comnène.

Aux détails que nous venons de donner se bornent les récits des historiens occidentaux relatifs à la marche du comte de Toulouse sur la route qui conduisait à Constantinople. Mais nous ne pouvons passer sous silence un événement de guerre dont la mer fut le théâtre, événement capital qui nous a paru présenter un grand intérêt, et dont pourtant les chroniques latines ne font aucune mention, quoiqu'il soit rapporté avec de longs détails, au livre X de l'*Alexiade* de la princesse Anne Comnène.

« Le comte de Provence (*Kòmês Prebéntzês*), dit la prin-
« cesse grecque, parvenu sur la côte de Calabre, affréta, au
« prix de six mille statères d'or, un grand bâtiment corsaire
« de transport à trois voiles, conduit par deux cents rameurs
« et remorquant trois autres navires de moindre dimension.
« Dans la vue d'échapper à la croisière impériale, il fit ses
« dispositions pour se diriger, non sur le port d'Avlone,
« comme l'avaient fait quelques Latins, mais sur celui de
« Capra. Il ne put toutefois échapper à l'active surveillance

« de la flotte grecque qui, sous le commandement du duc « Nicolas Maurocatacalon, dont nous avons déjà parlé, sta- « tionnait près de Cabalion, sur la côte d'Ason. A peine le « comte de Provence, avec les quinze cents hommes d'armes « et les quatre-vingts chevaux qu'il avait amenés, eut-il « appareillé, que l'annonce de son départ fut transmise au « chef des forces navales d'Alexis, au moyen d'une torche « allumée à bord d'une trirème, envoyée en avant sous la « conduite du commandant en second de la flotte grecque. « A la vue du signal convenu, le duc Nicolas se hâta de lever « l'ancre et de se porter à toutes voiles au-devant de la petite « flotille du comte de Provence, qu'il rencontra à trois stades « à peine de la côte, faisant voile dans la direction de Durazzo. « En apercevant cette multitude de navires qui s'avançaient, « le pilote du comte de Provence s'écria que tout était perdu, « et qu'on allait avoir toute la flotte de Syrie sur les bras. « La peur lui faisait croire qu'il avait devant lui toutes les « forces musulmanes. Le comte, sans se troubler, arrêtant « son plan de défense, donna l'ordre à ses hommes de prendre « les armes et de se préparer au combat. Mais, à ce moment, « la fatalité voulut que le vent tombât tout à coup, et que, « malgré qu'on se trouvât en pleine saison d'hiver, puisque « ce jour-là on célébrait la fête du bienheureux évêque
6 décembre 1096. « saint Nicolas, correspondante au 6 décembre, la mer, « éclairée par la présence de la lune (1), devint subitement « calme et immobile. Et comme la principale force d'impulsion « résidait dans l'action des voiles, le vaisseau perdit aussitôt « la vivacité de ses allures, et le comte se vit condamné à « garder un repos presque complet. Cependant le jeune

(1) Anne Comnène affirme qu'on était alors en pleine lune, *plenilunium*. Nous laissons à la fille d'Alexis, ou tout au moins à son traducteur latin, la responsabilité d'une pleine lune tombant au six décembre 1096.

« Marien, fils du commandant en chef de la flotte, chargé « par son père de la conduite des bâtiments légers, se porta « avec rapidité à la proue du navire que montait le comte de « Provence. Arrivé à la portée de la voix, et voyant que « l'équipage du comte, attiré sur l'avant du bâtiment par « cette manœuvre suspecte, se tenait prêt à combattre, le « prince grec s'écria, dans la langue des Latins, qu'il ne « fallait pas s'effrayer, ni surtout faire usage de ses armes « contre des hommes qui professaient la même religion. « Mais, en même temps, il arriva qu'un trait décoché par « une arbalète, instrument redoutable jusqu'alors inconnu « des Grecs, vint frapper le haut du casque de Marien et « glisser en se détournant, sans lui faire aucun mal. Irrité « d'une aussi brusque agression, le jeune Grec saisit un « javelot, et le lança d'un bras vigoureux contre le comte de « Provence, dont le bouclier et la cuirasse, successivement « transpercés, furent impuissants à le protéger contre l'arme « meurtrière, qui l'atteignit dans le flanc et s'y logea pro- « fondément.

« Témoin du péril que venait de courir son chef, un « prêtre latin, véritable *tribun militaire*, dit la princesse, « l'un des treize principaux familiers du comte, qui faisaient « avec lui le saint pèlerinage, entra dans une grande exal- « tation, et se mit en devoir de venger le sang qui venait « de couler. » Rien n'égale, au surplus, la complaisance avec laquelle la princesse Anne se laisse aller à célébrer les hauts faits guerriers du ministre de l'Évangile ; ce qui ne l'empêche pas de s'étonner qu'à la différence du clergé grec, les mêmes mains qui, chez les Latins, sont employées à la célébration des saints mystères, soient en même temps appelées à se saisir du glaive et à verser le sang sur les champs de bataille. « Le valeureux champion, continue la « fille d'Alexis, ne perdit pas de vue le jeune Marien, et

« s'attacha à le poursuivre de ses coups incessants. Le « prince grec, de son côté, accepta la lutte, et ne cessa « d'exciter ses compagnons, de la voix et de l'exemple, à « lui prêter une vigoureuse assistance. L'ardeur du combat » fut extrême, et la lutte se prolongea au point que ceux « qui combattaient aux côtés du prêtre latin, furent jusqu'à « trois fois contraints de renouveler leurs rangs pour prendre « du repos. Lui seul ne semblait éprouver aucune fatigue, « et pourtant il était tout couvert de blessures graves, et « complètement inondé de sang. Cependant, cette lutte iné- « gale devait avoir son terme. Après un combat acharné, « qui avait duré depuis l'entrée de la nuit jusqu'au lendemain « matin, l'armée des Latins se vit enfin réduite à mettre « bas les armes et à se rendre à des forces dont la supé- « riorité numérique ne pouvait être méconnue. Le prêtre « seul, toujours infatigable, refusa le quartier qui lui était « offert, et continua à se battre en désespéré. Après avoir « épuisé toutes les flèches que renfermait son carquois, il « s'empara d'une énorme pierre et la lança avec vigueur « contre Marien, dont le bouclier fut mis en pièces, et qui, « frappé à la tête, fut renversé et jeté sans connaissance à « terre. Mais le jeune Grec, prompt à se relever, fit aussitôt « pleuvoir sur son terrible adversaire une nuée de flèches, « dont trois l'atteignirent et le blessèrent grièvement. Cela « n'empêcha pas l'intrépide pèlerin, qui ne se possédait plus « et ressemblait, dit la princesse, à un sanglier cerné par « les chasseurs, de continuer la lutte. Mais bientôt les pro- « jectiles vinrent à lui manquer, et comme il cherchait s'il dé- « couvrirait encore quelque objet propre à satisfaire la fureur « qui l'animait, il avisa un sac rempli de pains, qui lui fournit « tout un arsenal nouveau, et bientôt l'un de ces pains alla « frapper en pleine figure l'intrépide Marien, qui ne cessait « de s'offrir à ses coups. Cependant le comte de Provence,

« qui venait, comme nous l'avons dit, de faire sa soumis-
« sion, avec les Français, *Galli*, qui l'accompagnaient, se
« laissa conduire à terre, où sa petite flotille fut dirigée par
« ordre de Marien. A son tour de débarquer sur la plage, le
« prêtre latin se mit à chercher de tous côtés son adversaire,
« qu'il ne connaissait pas par son nom, mais qu'il désignait
« par la couleur de ses vêtements. A peine l'eut-il aperçu
« qu'il s'approcha de lui, l'embrassa affectueusement, le
« complimenta sur sa bravoure, et lui dit : Si notre ren-
« contre eût eu lieu sur la terre, un grand nombre des vôtres
« eussent infailliblement succombé sous mes coups. Après
« quoi le généreux athlète déposa dans les mains de Marien
« un calice d'argent du prix de cent trente statères, et tomba
« mort à ses pieds (1). »

Tel est le récit abrégé que nous a transmis la princesse grecque. Mais ici se dresse un problème historique d'une solution assez embarrassante. Quel est ce comte de Provence, qui n'est nulle part nommé par les historiens occidentaux? M. Michaud, dans sa *Bibliothèque des Croisades*, pense que ce seigneur provençal n'est autre que le comte de Toulouse; et c'est par cette qualification même qu'il traduit celle de *Kòmés Prebéntzês*, *Comes Provinciæ*, des textes grec et latin du poème de *l'Alexiade* (2). « Nous ne garantirons
« point, dit-il, la vérité de ce combat entre le comte de
« Toulouse et une flotte romaine (*grecque*); toutefois, le
« récit d'Anne Comnène pourrait peut-être jeter ici quelque
« lumière sur celui de Raymond d'Agiles, qui, dans cette
« partie, est fort obscur. » Quant à nous, nous devons dire que le récit de Raymond d'Agiles, que nous avons principalement suivi en traçant la marche du comte de Toulouse,

(1) Anne Comnène, *Alexiade*, liv. x.

(2) *Bibliothèque des Croisades*, tom. III, page 390.

est parfaitement clair en cette partie et n'est susceptible de se prêter à aucune équivoque. Nous avons vu, en effet, que le prince toulousain traversa le Frioul, l'Istrie, la Dalmatie, la Macédoine, pour se rendre dans la capitale des empereurs. Il suivit constamment la voie de terre, ayant jusqu'à Durazzo, sur sa droite, l'Adriatique, et nulle part il n'eut à s'embarquer. Il ne saurait donc s'élever aucun doute sérieux sur l'itinéraire que suivit le comte pour arriver à Constantinople, et les détails d'un combat dont la mer Adriatique aurait été le théâtre, ne sauraient en aucune façon s'appliquer à l'expédition du comte de Saint-Gilles (1).

(1) A cette argumentation péremptoire, nous ajouterons les considérations suivantes, que la longueur de leur développement ne nous a pas permis d'insérer dans le texte de notre histoire :

1° La princesse grecque, lorsqu'elle parle du comte Raymond, lui donne constamment le nom de Saint-Gilles, par lequel il est désigné dans les chroniques latines ; le nom de *Sangélé* revient sans cesse sous sa plume, et non celui de comte de Provence, qui est exclusivement réservé pour le fait historique que nous venons de rapporter.

2° Les quatre barques affrétées par le comte de Provence n'auraient pu suffire à contenir la grande armée du comte de Toulouse.

3° La troupe embarquée avec le comte de Provence ne se composait que de quinze cents hommes, et ne pouvait en aucune façon représenter cette immense multitude de Croisés, qui, de toutes les provinces méridionales de France étaient venus se réunir sous les drapeaux du comte de Toulouse.

4° Si Raymond de Saint-Gilles eût été fait prisonnier en mer, comme il arriva au comte de Provence, il en serait certainement resté une trace quelconque dans le récit des chroniqueurs occidentaux, et surtout dans celui de Raymond d'Agiles, chapelain et historiographe du comte Raymond.

D'où vient donc l'erreur de M. Michaud ? C'est que le comte de Toulouse commandait à des peuples auxquels on donnait généralement le nom de *Provençaux*, c'est-à-dire habitants de l'ancienne *Province romaine*, soit qu'ils fussent établis sur le territoire de la Provence proprement dite, soit qu'ils habitassent les contrées situées au pied des Pyrénées. Mais cela ne pouvait autoriser la confusion des droits des maisons de Toulouse et de Provence, dont les titres pouvaient bien passer par succession, mariage ou

autrement d'une famille dans une autre, mais qui, dans leur réunion même, devaient toujours rester parfaitement distincts. C'est encore que Raymond de Saint-Gilles, au moment où il partit pour la Croisade, prenait quelquefois dans des actes publics le titre de comte ou marquis de Provence, titre que lui avait apporté en dot sa cousine germaine, fille et héritière de Bertrand qui était souverain d'une partie de cette contrée. Nous trouvons en effet dans les *Preuves de l'histoire générale de Languedoc*, une charte consentie le samedi 12 juillet 1096, en plein concile de Nîmes tenu sous la présidence du pape Urbain, par laquelle le comte de Toulouse, en vue de son prochain départ pour la Croisade, abandonne à l'abbé Odilon stipulant pour les moines de Cluny, tous les honneurs attachés à la possession de Saint-Gilles. Dans cette charte, confirmée à Avignon par le pape Urbain, le 11 des Kalendes d'août, 22 juillet 1096, le comte de Saint-Gilles prend le titre de Raymond par la grâce de Dieu comte de Toulouse et de Rouergue, duc de Narbonne et marquis de Provence, *marchio Provinciæ*. (*Hist. gén. de Languedoc*, charte cccxv, insérée aux *Preuves* du tom. second. — Numéro VIII de nos *Pièces justificatives*).

Le comte de Toulouse avait donc le droit d'ajouter à ses titres celui de comte de Provence. Mais il fallait ne pas oublier que ce dernier titre, par lequel il n'était pas habituellement désigné, n'était pas l'apanage d'un seul titulaire. Il y avait la Haute-Provence entre l'Isère et la Durance, où se trouvaient le comté de Forcalquier et le comtat Venaissin, et la Basse-Provence ou comté d'Arles entre la Durance et la mer. D'autres divisions se formaient encore par héritages ou alliances de familles ; et les femmes portaient souvent dans des maisons étrangères le droit au titre de comte de Provence qu'elles avaient personnellement recueilli à défaut de mâles. Le personnage historique mis en scène par la fille d'Alexis était sans doute un de ces nombreux prétendants, qui d'une façon ou de l'autre avaient acquis ou s'arrogeaient le droit de joindre à leur nom celui qui représentait une autorité ou une prétention quelconque sur un des points de la Provence proprement dite. C'était peut-être par exemple Guillaume d'Urgel comte de Forcalquier, qui pouvait prétendre du chef de sa mère Adélaïde au titre de comte d'une partie de la Provence. C'était encore, si l'on veut, Gilbert vicomte de Gévaudan, qui à ses prétentions personnelles au titre de Comte de l'une des divisions de la Provence, allait joindre celles que lui apporta Gerberge sa femme, qui du chef d'Étiennette Douce sa mère avait hérité du titre de comtesse d'Arles ou de Provence. C'était tout autre enfin, le comte de Toulouse et de Saint-Gilles toujours excepté par les raisons que nous avons dites.

La circonstance que le comte mis sur la scène par la fille d'Alexis était allé s'embarquer sur les côtes de la Calabre, et n'avait pas réuni ses contingents à la grande expédition du comte de Toulouse, ne saurait être une difficulté ; car mille causes aujourd'hui inconnues auraient pu décider ce chef de bande à se joindre à l'expédition des princes français qui sous la conduite du comte de Vermandois s'étaient acheminés vers le midi de l'Italie. Le vicomte Gilbert de Gévaudan qui, à propos même du comté de Provence, avait été pendant longtemps le compétiteur de Raymond de Toulouse, pouvait avoir particulièrement intérêt à ne pas confondre sa bannière avec celle de ce puissant chef. (Note XIVe, tom. IIe de l'*Histoire générale de Languedoc* ; et note XLIII, § IV du même ouvrage).

Cette digression est bien longue sans doute ; mais on nous la pardonnera en considération du respect que nous devions à la haute autorité du savant historien des Croisades, dont nous n'avons pas cru devoir, sur cette importante question de détail, partager le sentiment.

Nous devons en terminant ajouter que M. Charles Mills, historien anglais des Croisades, substitue, nous ne savons sur la foi de quelle autorité, le nom du comte Robert de Flandre à celui du comte de Provence, (*Kòmês Prebéntzês*), et représente ce chef comme étant le véritable héros de l'histoire racontée par la fille d'Alexis. Cette substitution du nom du comte flamand, qui s'était effectivement embarqué sur les côtes de la Calabre en même temps que le comte de Vermandois, rendrait, si elle se trouvait justifiée, très-admissible le récit de la princesse grecque, qui appliqué au comte de Toulouse ne saurait en aucune façon être admis. Serait-ce donc que M. Mills aurait pensé que par le mot *Prebéntzês* la fille d'Alexis aurait entendu désigner la *Province* de Flandre ? Quoi qu'il en soit, nous laissons au lecteur le choix entre l'explication que nous avons hasardée plus haut, et celle qui ressort de la substitution de nom contenue dans le récit de l'historien anglais. Nous faisons toutefois observer qu'il serait bien extraordinaire que les écrivains occidentaux, qui se sont tant préoccupés de la captivité du comte Hugues de Vermandois et de quelques seigneurs d'un ordre inférieur, n'eussent pas dit un seul mot de celle du comte de Flandre, qui tenait un rang si distingué dans les armées parties de l'Occident. (Voyez l'*Histoire des Croisades* par Charles Mills, chap. 3, tom. Ier, page 113 de la traduction de M. Paul Tiby).

CHAPITRE XIV.

Récapitulation de la marche des Croisés. — Délivrance du comte de Vermandois. — Séjour des Croisés sous les murs de Constantinople. — Mésintelligence entre les Grecs et les Latins. — Campement transporté sur la rive européenne du Bosphore. — Combat des Blaquernes. — Échange de message entre Boémond et Godefroy. — Envoi d'un ôtage par l'Empereur. — Départ de Godefroy pour la cour de Byzance.

Nous avons conduit jusqu'aux portes de Constantinople les diverses expéditions des Croisés, qui du nord et du midi de l'Europe occidentale s'étaient mises en route pour marcher à la délivrance du Saint-Sépulcre et à l'extermination des Infidèles. Avant de suivre ces armées sur la terre asiatique, où devaient enfin se rallier tous ces membres épars, nous allons rapporter les événements dont la capitale de l'empire grec allait passagèrement devenir le théâtre au contact de ce grand ébranlement des peuples de l'Occident. Mais, nous devons dès à présent le reconnaître, la marche isolée des divers corps dont se composait la Croisade, leur allure indépendante d'une action commune et dominante, leur arrivée successive à des époques confusément déterminées dans les chroniques, ont dû naturellement répandre une certaine confusion sur

le récit des faits qui s'accomplirent autour de la ville impériale; et il ne sera pas toujours possible de projeter sur le récit des événements de cette phase intéressante de la grande expédition, tout le faisceau de lumière historique que le lecteur sérieux pourrait se croire légitimement en droit d'espérer. « Rien n'est plus diffus dans les historiens, dit « M. Michaud au second livre de son histoire, que la mar-« che des différents princes croisés; chaque corps de « l'armée chrétienne a son histoire particulière, ce qui nuit « beaucoup à la clarté. On a bien de la peine à suivre tant « de récits différents. » Il n'y a rien d'exagéré dans cette appréciation; et nous avons remarqué que l'une des principales causes de cette obscurité résulte du peu de soin que les chroniqueurs mettent d'ordinaire à nous faire connaître, soit les dates précises à assigner aux phases diverses de la marche des différentes expéditions des Croisés, soit la correspondance ou le synchronisme des événements qui se rattachent à chacune de ces expéditions en particulier. Pour combler autant que possible une partie de la lacune signalée par le grave historien des Croisades, qu'il nous soit permis de placer ici une courte récapitulation des résultats que nous ont fourni, sur ce sujet spécial, le dépouillement et la discussion des nombreux documents empruntés aux sources originales, les seules authentiques.

Godefroy de Bouillon, parti le 15 août 1096, toucha, le 20 septembre, à la frontière hongroise, et parvint sous les murs de Constantinople, le 23 décembre de la même année.

Hugues-le-Grand, comte de Vermandois, le comte Robert de Flandre, le duc de Normandie et les comtes de Blois et de Boulogne, partis ensemble de France au mois de septembre 1096, arrivèrent dans la Pouille, peu de jours avant l'hiver de la même année.

Là ces princes désunirent leurs bannières : les comtes de

Flandre et de Vermandois, se séparant de leurs compagnons, franchirent l'Adriatique un peu avant le commencement de l'hiver et vers les derniers jours de novembre 1096, pour aller aborder sur la côte grecque.

Le comte de Vermandois, arrêté dans le voisinage de cette ville, fut immédiatement conduit à Constantinople, où il dut arriver peu de jours avant le duc Godefroy de Bouillon, c'est-à-dire à peu près vers le milieu du mois de décembre 1096. Le comte de Flandre, plus heureux, put aller hiverner dans les environs de Durazzo.

Le prince Boémond quitta sa principauté de Tarente et traversa l'Adriatique aux approches de l'hiver, avant la fête de Saint-Nicolas, c'est-à-dire dans les six premiers jours de décembre 1096. Après avoir célébré à Kastoria la solennité de Noël le 25 décembre et franchi le Vardar le mercredi des cendres, 18 février 1097, il parvint à Rusa le 1er avril suivant, et partit dès le lendemain, 2 avril, pour aller se présenter à l'audience de l'empereur.

Le comte de Flandre quitta son cantonnement de Durazzo au retour de la belle saison, et arriva devant Constantinople peu de jours après le prince Boémond, et vraisemblablement dans la première moitié du mois d'avril 1097.

Le comte de Toulouse, parti du midi de la France, sur la fin d'octobre 1096, arriva à Constantinople postérieurement au comte de Flandre, c'est-à-dire à peu près vers le milieu du mois d'avril 1097.

Enfin le duc de Normandie et les comtes de Blois et de Boulogne, qui avaient passé l'hiver dans la Pouille et les Calabres, s'embarquèrent le jour de Pâques, 5 avril 1097, et parvinrent sous les murs de Constantinople longtemps après tous les autres Croisés, et selon toute vraisemblance dans la première quinzaine ou vers le milieu du mois de mai de la même année.

Ainsi les chefs Croisés arrivèrent dans l'ordre suivant devant Constantinople : le comte de Vermandois, le duc Godefroy de Bouillon, le prince Boémond, le comte de Flandre, le comte de Toulouse, et, en dernier lieu, le duc de Normandie et avec lui les comtes de Blois et de Boulogne. Nous verrons que ces princes durent plus tard franchir dans le même ordre les eaux du Bosphore, pour aller camper sur la terre asiatique.

On se rappelle qu'à la suite de la promesse faite par l'empereur Alexis de renvoyer au camp des Croisés le comte Hugues de Vermandois et les autres chefs qui se trouvaient en son pouvoir, l'armée de Godefroy avait immédiatement cessé le cours de ses hostilités, et que, l'avant-veille des fêtes de Noël, longtemps avant l'arrivée des autres expéditions, elle avait paisiblement déployé ses tentes au pied des murs et jusque dans les faubourgs de Constantinople. Cependant, malgré cette démonstration qui n'offrait rien d'hostile, l'empereur était loin encore d'être rassuré sur les secrètes intentions qu'il supposait aux Latins, et ses défiances restaient les mêmes. Aussi le vit-on recourir à toutes les séductions pour amener son prisonnier, le comte de Vermandois, à s'engager envers lui par le serment solennel de foi et hommage, qu'après une longue résistance celui-ci consentit enfin à lui prêter (1). Après cette première conquête de sa timide politique, conquête à laquelle il attachait le plus grand prix parce qu'elle semblait devoir lui présager l'adhésion successive des autres princes, l'heureux Alexis consentit à laisser tomber les fers de ses quatre prisonniers, Hugues-le-Grand,

(1) La princesse Anne Comnène, dont le témoignage est fort suspect en cette matière, assure que le comte de Vermandois amené sous bonne escorte à Constantinople, fut si bien accueilli par l'Empereur, que le prince français n'hésita pas à le reconnaître spontanément pour son seigneur et à lui rendre hommage.

comte de Vermandois, Dreux ou Drogon de Nesle, Guillaume-le-Charpentier et Clérembauld de Vendeuil, et s'empressa de les renvoyer au camp des Croisés. L'arrivée de ces nobles captifs excita d'abord de grands transports de joie dans tous les rangs de l'armée. Mais lorsqu'on sut à quel prix leur delivrance avait dû s'obtenir, les compagnons de Godefroy et Godefroy lui-même, qui se sentaient profondément blessés de cette humiliation des Latins, ne tardèrent pas à faire entendre l'expression de leur violent mécontentement (1).

A peine le comte de Vermandois eut-il fait son entrée dans le camp, qu'on vit arriver des commissaires d'Alexis chargés d'inviter le duc de Lorraine à se rendre sans retard au palais avec un petit nombre de ses chevaliers. Mais le duc, cédant aux insinuations de quelques étrangers d'origine française qui s'étaient secrètement glissés parmi les tentes des Croisés (2), déclara, après avoir pris l'avis de son conseil, qu'il ne se rendrait point au désir manifesté par l'empereur. Aussitôt que cette réponse eut été rapportée au monarque grec, ce prince entra dans une violente colère et donna des ordres pour que le marché qui venait d'être ouvert aux étrangers cessât d'être approvisionné. Cette mesure traçait la conduite que devaient suivre les Croisés. Se voyant à la veille de manquer de vivres, le comte Baudouin, frère de Godefroy et les autres chefs latins se réunirent en conseil, et d'une commune voix décidèrent qu'ils demanderaient à la force ouverte ce que le mauvais vouloir des Grecs refusaient de leur accorder. De forts détachements furent en conséquence en-

(1) Anne Comnène, *Alexiade*, liv. x. Le récit de la princesse sur ce point diffère, dans quelques circonstances de temps, d'avec celui des autres chroniqueurs.

(2) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 9. Ces étrangers invitèrent notamment le duc Godefroy à se tenir en garde contre les vêtements qui devaient lui être offerts en présent, lesquels, disaient-ils, étaient empoisonnés.

voyés sans retard dans tout le pays d'alentour, avec ordre d'enlever et de conduire au camp le bétail, les troupeaux et toutes les denrées alimentaires qui se rencontreraient sous leurs mains. Cet expédient réussit. Bientôt l'abondance rentra dans le camp des Croisés ; à ce point que, dans les distributions qui furent faites par ordre des chefs, les plus pauvres pèlerins eurent en partage des vivres bien au-delà de leurs nécessités personnelles. A la dévastation et au pillage ne tardèrent pas à se joindre les ravages de l'incendie que les Croisés allumèrent çà et là autour de leur campement. A la vue des cruelles calamités qui pesaient si lourdement sur le peuple des campagnes et jusqu'au pied de sa capitale, l'empereur Alexis, qui redoutait de plus grands maux encore, s'empressa de conjurer le danger en retirant sa prohibition, et donna des ordres pour que la liberté des approvisionnements ne fût pas davantage entravée. S'il faut croire la *Chanson d'Antioche*, premiers couplets du second chant, ce fut à la sollicitation de son favori Tatice, ***Estatins l'Esnasés***, dont il sera parlé plus tard, que l'empereur se calma et revint à de meilleurs sentiments envers les Croisés.

Une autre circonstance vint encore aider au rétablissement de la concorde. On était aux fêtes de Noël de l'année 1096, et il arriva pour lors que les chefs latins, cédant spontanément à une pieuse inspiration, firent publier la défense de se livrer à tous actes de pillage ou de violence envers les hommes et les propriétés, pendant les quatre jours consacrés à la célébration des saints mystères. L'empereur qui crut apercevoir dans cette manifestation des sentiments religieux des Latins, un commencement de retour à des velléités pacifiques, s'empressa d'envoyer au camp un messager porteur de paroles de conciliation. Que le but du prince grec fût seulement d'éloigner cette armée de Croisés toujours disposés à la violence, qu'il voyait avec terreur camper sous

Fin de décembre 1096.

les murs mêmes et dans les faubourgs de sa capitale; ou bien que déjà il eût conçu la pensée que lui prêtent les chroniqueurs de tendre un piége à la bonne foi des Latins; on ne saurait le dire avec certitude. Quoi qu'il en soit, Alexis faisait inviter les Croisés à franchir le pont (1) qui se trouve dans le voisinage du palais neuf des Blaquernes, au lieu que de nos jours on nomme *Les eaux douces d'Europe*, afin de se procurer de meilleurs cantonnements et de s'établir dans les châteaux qui bordent en grand nombre la rive occidentale du Bosphore, c'est-à-dire le côté d'Europe entre Constantinople et la Mer Noire. Les Croisés étaient pleins de défiances, tenant pour suspectes les intentions de l'empereur, auquel ils supposaient la secrète pensée de vouloir les placer dans une position resserrée et défavorable, d'où il ne leur serait pas facile de se tirer lorsque ce prince jugerait l'occasion convenable pour les réduire. Ils ne purent néanmoins se refuser à céder aux instances qui leur étaient faites, à raison du grand avantage qu'ils trouvaient

(1) Ce pont servait à franchir un ruisseau, souvent à sec en été, torrent impétueux pendant l'hiver, qui descend des montagnes et va se jeter au fond du port qui sépare Galata de Constantinople; faible ruisseau formé, dit M. Tchihatchef dans son livre sur l'*Asie-Mineure*, de la réunion de deux torrents nommés Alibex et Kiathané, connus dans l'antiquité sous les noms de Cydaris et de Barbyses. « La ville de Byzance, dit Guillaume de Tyr, a la « forme d'un triangle aux côtés inégaux. Le premier de ces côtés (celui « qui regarde le nord-est) part de l'angle formé par la rencontre du port « et de la mer de Marmara, où se trouve l'église du couvent de Saint-« Georges de *Mangane*, et va en suivant le port aboutir au palais neuf « des Blaquernes. Le second part du même monastère de Saint-Georges, et « va en cotoyant la mer aboutir à la *Porte d'Or* (château des Sept-Tours). « Le troisième enfin va de cette dernière porte, en suivant la campagne, « rejoindre le palais neuf des Blaquernes, près duquel se trouve le pont « que durent franchir les Croisés pour aller s'établir sur la rive européenne « du Bosphore. » *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 7.

à passer leurs quartiers d'hiver dans des édifices commodes et à l'abri des intempéries de la saison. L'hiver où l'on venait d'entrer s'annonçait en effet comme devant être très-rigoureux ; et déjà les pluies et les neiges tombaient en abondance, au point que les tentes et les pavillons ne pouvaient plus garantir ni les hommes ni les animaux, non plus que les meubles, les ustensiles et les provisions que l'humidité altérait rapidement. Cet état désastreux se prolongeait indéfiniment, et les forces des Croisés s'épuisaient dans l'excès des souffrances qui en étaient la suite. Ils durent donc se résigner malgré leurs instinctives répugnances, à prendre possession des cantonnements qui leur étaient assignés le long de la rive européenne du Bosphore, détroit que l'on désignait alors sous le nom de *Bras de Saint-Georges*. Cette dénomination lui avait été donnée du nom d'une église et d'un monastère de Constantinople nommés Saint-Georges de Mangane, situés au débouché de ce détroit dans la mer de Marmara, autrefois la Propontide (1), à l'est et tout auprès de

(1) M. Michaud, qui a visité les lieux les chroniques à la main, désigne la vallée de Buyuk-Déré, située au nord de Constantinople, et dans le voisinage du point où les eaux du Bosphore s'unissent à celles de la mer Noire, comme étant le lieu où fut cantonnée l'armée de Godefroy. M. Poujoulat, dans la trente-huitième lettre de la *Correspondance d'Orient*, signale même la présence dans cette délicieuse vallée de huit platanes aux troncs énormes, aux cavités profondes, auxquels la tradition populaire a conservé le nom d'*Arbres de Godefroy de Bouillon*. Mais il est permis de croire que le campement ne se borna pas à cette seule position, et que l'armée occupa toute l'étendue qui se déroule le long de la rive occidentale du Bosphore, depuis les environs de Péra et Galata jusqu'à la mer Noire. On lit en effet au liv. II, chap. 8 de Guillaume de Tyr, que les soldats de Godefroy mirent le feu aux palais qui leur servaient de cantonnements et allaient se succédant sur une étendue de six ou sept milles. Or, c'est à peu près la longueur qu'il faut attribuer au développement entier de la rive européenne du Bosphore, depuis Constantinople jusqu'à la mer Noire,

l'emplacement occupé depuis par le palais ou sérail du Grand-Seigneur.

Pendant que le duc de Lorraine attendait dans cette position l'arrivée des autres expéditions qui étaient en route, il reçut plusieurs députations de l'empereur Alexis, ayant pour objet de l'engager à venir se présenter à la cour. Le duc qui redoutait les suites d'une démarche trop confiante et voulait prévenir une explication, refusa formellement de se rendre aux désirs du prince. Mais ayant à cœur de dissimuler autant que possible ce que l'obstination de son refus pouvait avoir d'offensant pour la majesté impériale, il se fit remplacer par les seigneurs Conon de Montaigu, Baudouin du Bourg et Henri d'Asche (1), qu'il chargea de porter ses

le mille des Croisades dont il est ici question, beaucoup plus grand que le mille romain, pouvant presque équivaloir à une de nos lieues. Dix milles du temps des Croisades valaient à peu près neuf lieues de France de 25 au degré, c'est-à-dire 4,500 mètres chacun, ou 4 kilomètres et demi. — Anne Comnène au liv. x de l'*Alexiade*, dit que l'armée de Godefroy était logée dans un vallon le long de la Propontide, depuis le pont voisin de Saint-Cosme jusqu'à Saint-Phocas. Mais quelle était la situation de Saint-Phocas? Du Cange dans la seconde partie, *Constantinopolis christiana* de son *Histoire Byzantine*, nous apprend que l'église de Saint-Phocas était située dans la ville, *in milio, loco nuncupato Dihippio*. Comme d'ailleurs Anne Comnène place cette église sur la Propontide, dont le port de Constantinople formait une dépendance, il semblerait en résulter que Saint-Phocas se trouvait vers l'entrée de ce port, au fond duquel était le pont voisin de Saint-Cosme. Dans ce cas, les cantonnements de Godefroy ne se seraient développés que sur une longueur approximative d'une lieue, ce qui ne saurait concorder avec le récit très-explicite de Guillaume de Tyr, qui porte ce développement à six lieues environ. Sans doute Godefroy pouvait occuper tout ou partie de la rive nord-est du port de Constantinople celle où se trouvent les faubourgs de Cassim-Pacha, Galata et Péra ; mais il ne bornait pas là son occupation, qui s'étendait jusqu'au voisinage de la mer Noire.

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 7. — *Albert d'Aix*, au liv. II, chap. 11, substitue le nom de Godefroy d'Asche à celui de son frère Henri.

excuses au palais; singulières excuses qu'Albert d'Aix, au livre II, chap. 11 de sa chronique, nous rapporte dans les termes suivants : « Le duc Godefroy à l'empereur, hommage « de fidélité. Je me serais volontiers, selon ton désir, pré- « senté devant toi pour contempler les pompes de ta de- « meure et les richesses qu'elle renferme. Mais il est par- « venu à mes oreilles à ton sujet bien des rumeurs mauvaises « qui m'ont effrayé. J'ignore à la vérité si c'est l'envie ou « la haine qui ont donné naissance à ces bruits et les ont « propagés. » L'empereur répondit que le duc et ses compagnons n'avaient rien à craindre de sa part; que, loin de là, il le considérait comme son fils et eux comme ses amis. Ces paroles rapportées au duc par les commissaires et par eux commentées dans le sens de la sincérité des sentiments exprimés par l'empereur, n'eurent pas le pouvoir de faire tomber les défiances de Godefroy, qui persista dans son refus. Après quinze jours de négociations stériles et sans résultats, l'empereur mit de nouveau en avant son argument favori, c'est-à-dire qu'il supprima les vivres à l'armée, en défendant à ses sujets de continuer à alimenter le camp au moyen des approvisionnements d'orge, de pain et de poissons qu'on y conduisait auparavant (1).

Ce ne fut pas là du reste le seul acte d'hostilité qui fut dirigé contre les hôtes de l'empereur. On vit un matin, au point du jour, cinq cents Turcopoles montés sur des galères pénétrer dans les eaux du Bosphore, et assaillir inopinément d'une nuée de flèches les Croisés qui se présentaient pour s'approvisionner dans les marchés qui leur étaient ouverts, ou qui simplement allaient sans défiance se promener sur les bords de la mer, sans épargner ceux même qui se bornaient à se montrer aux fenêtres des palais dans lesquels ils

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap 11 et 12.

s'étaient établis ; et l'on ne tarda pas à apprendre que plusieurs soldats de Godefroy étaient tombés mortellement atteints (1). A la nouvelle de cette odieuse agression, qui faisait pressentir de plus grands malheurs et mettait en évidence tout le désavantage de sa position, le duc de Lorraine se hâta de réunir son conseil, à la suite duquel il donna l'ordre à son frère de se porter en toute hâte en avant pour occuper le pont voisin du palais des Blaquernes, par où l'armée avait défilé quelques jours auparavant. Ce poste important, dont l'occupation pouvait seule laisser aux Croisés la possibilité de se dégager des passes étroites où les avait acculés la politique de l'empereur, devait être défendu et conservé à tout prix. Le comte Baudouin qui comprenait toute l'importance d'une pareille position, n'hésita pas un instant et courut avec cinq cents chevaux forcer le passage du pont, au-delà duquel il parvint à s'établir en délogeant l'ennemi, sans se laisser arrêter par la multitude de projectiles que faisaient pleuvoir sur sa cavalerie les archers turcopoles qui montaient les barques amarrées en aval et en amont du pont. On vit bien alors que la première apparition des archers grecs dans les eaux du Bosphore n'avait point été un événement isolé, mais qu'elle se combinait avec un système général d'attaque, auquel devait prendre part l'armée entière des Grecs et la population même de Constantinople. L'ordre donc fut donné de mettre en se retirant le feu à tous les palais qui avaient servi au campement des Croisés, et qui s'étendaient sans interruption sur une ligne de six ou sept milles le long de la côte occidentale du Bosphore, soit ceux

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 7. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 12. — On doit croire que cette attaque, qui ne pouvait isolément avoir une grande portée, avait en réalité pour objet de masquer l'exécution d'un dessein plus sérieux, et d'attirer l'attention des Croisés loin du théâtre des événements qui se préparaient du côté de Constantinople.

de ces palais qui appartenaient à des particuliers, soit ceux qui formaient une dépendance du domaine impérial (1). Bientôt l'armée tout entière, rassemblée au son des clairons et des trompettes de tous les points de ses cantonnements, se mit à la suite des guerriers que le duc était parvenu à rallier et qu'il précipitait du côté du pont voisin des Blaquernes. Ceux qui avaient quelque expérience de la guerre avaient compris toute l'importance de l'occupation du pont pour assurer le salut de l'armée. Aussi s'était-on hâté de pousser la cavalerie en avant, pendant que l'infanterie s'avançait avec plus de lenteur. Mais, comme nous l'avons vu, le comte Baudouin avec ses cinq cents cavaliers avait déjà balayé les abords du pont et pris position au-delà du torrent. L'armée n'éprouva donc aucun embarras pour sortir de ses défilés, et put sans difficulté pour la seconde fois s'établir dans un lieu parfaitement ouvert, en face des murs de Constantinople. Cependant, vers le soir du même jour, les portes voisines de *Saint-Argène*, à l'angle nord-ouest de la ville, s'ouvrirent tout à coup et donnèrent passage à une multitude de Turcopoles et de milices diverses, qui se précipitèrent en foule pour reprendre la position qui venait de leur être enlevée. Mais le comte Baudouin, que n'avaient point affaibli les efforts qu'il avait faits depuis le matin aux abords du pont, pour maintenir sa position et assurer la retraite de l'armée, soutint énergiquement le choc et lança ses cinq cents chevaliers sur les troupes impériales, qui ne tardèrent pas à se voir refoulées et forcées de rentrer précipitamment dans la ville en laissant un grand nombre des leurs sur le champ de bataille. De leur côté, les Français, par l'habileté des archers ennemis perdirent un nombre considérable de chevaux. Ce glorieux engagement eut lieu sur un terrain

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 8. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 12.

qui s'étend entre l'église des saints martyrs Cosme et Damien, depuis nommé *Château de Boémond*, et le palais neuf des Blaquernes, situé près du port, vers l'angle nord-ouest de la ville. Bientôt, honteux de leur défaite, les soldats de l'empereur tentèrent une nouvelle sortie pour présenter la bataille aux Croisés. Mais Godefroy, voyant la nuit avancée, refusa le combat, et donna l'ordre à son frère Baudouin et aux autres chefs de rentrer au camp sans coup férir. L'empereur de son côté, qui redoutait les hasards d'un combat de nuit, envoya en même temps l'ordre à ses troupes de rentrer dans la ville (1) ; et ainsi fut prévenue une lutte acharnée, que l'absence de la clarté du jour eût pu rendre également fatale aux deux partis. Cependant tout l'honneur de la journée était demeuré aux Latins qui restèrent maîtres du champ de bataille, sur lequel il passèrent la nuit sans être inquiétés. Dès ce moment il ne parut plus douteux aux Croisés que l'empereur Alexis, en les conviant à changer le lieu de leur campement, avait eu le dessein, pour en avoir plus facilement raison, de les engager dans d'étroits défilés dont il se flattait de tenir les clés dans sa main (2).

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 13. — *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 8.

(2) *Quasi infra quædam repagula. Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 8. — Les événements militaires qui eurent pour théâtre les rivages du Bosphore et les abords du château des Blaquernes, événements sur lesquels M. Michaud a cru devoir garder le plus profond silence, nous ont paru cependant offrir assez d'intérêt pour nous autoriser à entrer dans les détails que nous venons de lire. Ils sont fournis par Albert d'Aix et Guillaume de Tyr, seuls chroniqueurs qui nous en aient révélé l'existence.

Nous ne savons si c'est à cette sanglante affaire, ou bien à celle dont le Vardar fut le théâtre, que fait allusion la chronique arménienne de Matthieu d'Edesse, au chap. Ier de la traduction de M. Dulaurier. Nous aurons quelquefois à citer la chronique du moine Matthieu, qui écrivait à Edesse, aujourd'hui Orfa au nord de la Mésopotamie, chronique qui a versé quelques lumières sur l'histoire de la première Croisade. Privé de

Le lendemain, au point du jour, l'armée fut divisée en détachements de cavalerie et d'infanterie qui reçurent l'ordre de se répandre dans les campagnes sous la conduite de leurs chefs, pour enlever de force les troupeaux, les grains et les approvisionnements, que les habitants, suivant la défense qu'ils en avaient reçue, refusaient de leur livrer à prix d'argent. Le reste de l'armée, sous le commandement de Godefroy de Bouillon, fut laissé pour veiller à la sûreté du camp, car on se tenait en garde contre ce qu'on se plaisait à nommer les souricières d'Alexis, *muscipulas* (1). Les fourrageurs ne firent pas défaut à leur mission et poussèrent leurs excursions jusqu'à une grande distance de la ville. Au bout de huit jours on les vit rentrer dans le camp, ramenant avec eux une multitude de têtes de bétail, de bêtes de somme et de charriots chargés, en si grand nombre que la marche des soldats en fut embarrassée, ce qui produisit dans le camp une abondance tout à fait inespérée (2).

pouvoir consulter le texte arménien, nous avons eu recours à la traduction qu'en a donnée, en 1850, M. Dulaurier, sous le titre de *Récit de la première Croisade*. Cette traduction a l'avantage d'avoir été préparée à l'aide d'un texte soigneusement collationné sur quatre manuscrits du couvent Saint-Lazare à Venise. L'édition moins complète donnée par M. Cirbied, la seule dont l'historien Michaud ait pu prendre connaissance, est loin d'offrir les mêmes garanties, ayant été publiée d'après un manuscrit assez moderne, conservé à la bibliothèque nationale de Paris, et renfermant beaucoup de fautes, d'omissions et d'obscurités. Nous devons avertir que, dans le travail de M. Dulaurier, le chapitre premier correspond au chapitre 178 de la chronique originale, et ainsi de suite; et que lorsqu'il nous arrivera de citer la chronique arménienne, c'est l'ordre de numéros adopté par le traducteur que nous admettrons constamment nous-même.

(1) C'était déjà notre gaîté française aux prises avec les événements, et se vengeant par une saillie, des rigueurs du sort et des situations les plus graves et parfois les plus désespérées. Voyez le chap. 9, du liv. II de l'histoire de Guillaume de Tyr.

(2) L'auteur anonyme de la chronique intitulée : *Belli sacri historia*,

Vers le même temps, un émissaire que le prince Boémond avait fait partir quelques jours avant son départ de la Pouille, vint se présenter sous la tente de Godefroy et lui remit une lettre ainsi conçue : « Vous n'ignorez pas, ô le meilleur des « hommes, que vous avez affaire à un être méchant, ou « plutôt à une bête féroce de la pire espèce, dont le but « est de tromper et de poursuivre jusqu'à extinction le « peuple latin. Tout ce que je pense à bon droit de cet « homme, vous le penserez un jour, car je connais la malice « des Grecs et leur haine persévérante. Ne vous rendez pas « pour le moment à Constantinople, mais allez vous établir « dans les plaines d'Andrinople ou aux environs de Philip- « popolis. Là, sous la conduite de Dieu, je me hâterai d'ar- « river au commencement du printemps, et je vous porterai « avec une fraternelle charité, comme à mon seigneur, mes « conseils et mon bras contre le chef impie de la nation « grecque (1). » Le lendemain, après avoir pris l'avis de son conseil, le duc de Lorraine répondit à Boémond en ces termes : « J'ai appris par la renommée, mon très-cher frère, « tout ce que l'inexorable haine des Grecs leur inspire « d'astuce pour perdre le peuple que nous conduisons ; et « si je ne l'avais su déjà, l'expérience que j'en fais tous les « jours se serait chargée de me l'enseigner. J'apprécie le « juste zèle qui vous anime. Mais la crainte de Dieu me « retient, et considérant le but que je me suis proposé, je « ne puis me décider à tourner contre un peuple chrétien

chap. 6, dit que le duc Godefroy occupa ce campement pendant les cinq jours qui précédèrent celui où fut conclu le traité avec l'empereur Alexis.

(1) Albert d'Aix est plus explicite encore que Guillaume de Tyr dont nous venons de citer les paroles. Le chanoine d'Aix fait dire à Boémond qu'il arrivera au commencement de mars avec tout son monde auprès de Godefroy, pour combattre ensemble contre l'empereur Alexis, et envahir ses Etats.

« des armes que j'ai prises pour combattre les Infidèles.
« Quoi qu'il en soit, notre armée bénie de Dieu attend
« avec la plus vive impatience votre arrivée et celle des
« autres chefs voués à la cause du Seigneur (1). » Le langage de ces deux lettres peint à merveille le caractère propre des deux princes qui les écrivirent ; l'un emporté, bouillant, ambitieux, vindicatif ; l'autre brave aussi, mais sage, pieux et plein d'une prudente modération ; l'un considérant l'empereur comme son ennemi personnel, qu'il eût été bien doux et peut-être bien profitable de jeter à bas de son trône ; l'autre ne se laissant pas volontiers distraire du grand dessein providentiel qui le poussait vers Jérusalem.

Cependant l'empereur, enfermé dans son palais avec ses familiers et les chefs attachés à sa personne, était plein d'anxiété. Journellement témoin des désastres que la guerre attirait tout autour de la capitale de l'empire, ce prince se montrait ému des cris de détresse de ses sujets. D'un autre côté, il venait de recevoir avis de la prochaine arrivée de Boémond, et aussi de la dépêche que celui-ci avait adressée à Godefroy de Bouillon. Or, il n'ignorait pas que le prince de Tarente était animé d'une haine secrète contre les Grecs et contre la personne de l'empereur en particulier. Il n'avait pas encore mis en oubli les sanglantes défaites que le prince italien lui avait fait subir, quinze ans auparavant, dans les parages de Durazzo, et deux ans plus tard dans les plaines de la Thessalie. Alexis appréhendait surtout que la jonction

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 10. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 14. — On aime à rapprocher ces formules d'une bienveillante et mutuelle affection, des témoignages d'une autre nature que se donnèrent plus tard ces deux illustres chefs.— On a pu remarquer combien la réponse de Godefroy au prince de Tarente, et la désillusion qui dut en être la suite, parurent amener de circonspection dans la conduite que tint ce dernier chef pendant tout le cours de sa marche sur Constantinople.

des deux armées s'opérât avant qu'une réconciliation fût intervenue avec le duc dont il s'était porté l'offenseur ; et il comprit que cette réconciliation était devenue une nécessité de sa position et sa dernière planche de salut. Il envoya donc offrir au duc Godefroy de lui faire remettre à titre d'ôtage son fils aîné Jean Porphyrogénète (1), celui même qui lui succéda plus tard sous le nom de Jean Comnène, afin de vaincre les répugnances du prince lorrain, et de lui enlever tout prétexte pour persister dans son refus obstiné de se rendre au palais des Césars. Une telle proposition ne pouvait manquer de plaire aux chefs latins, chez lesquels une nature rude et fière n'excluait pas une confiante simplicité. Leur orgueil d'ailleurs était pleinement satisfait, en même temps que toutes leurs craintes étaient dissipées. Et dès lors ils ne firent aucune difficulté d'entrer avec la cour de Byzance, dans des voies qui devaient désormais rester amicales. Le fils de l'empereur fut donc remis aux seigneurs Conon de Montaigu et Baudouin du Bourg, qui avaient été députés pour le recevoir, et ensuite confié à la garde du comte Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon. Cette remise effectuée, le duc de Lorraine sentit s'évanouir toutes les appréhensions que la conduite de l'empereur avait fait naître dans son esprit. Il donna en conséquence l'ordre de plier les tentes qui étaient dressées au pied des remparts de la ville, fit repasser à ses troupes le pont situé près du palais des Blaquernes, et alla faire choix d'un nouveau campement au milieu des habitations groupées au bord du canal. Ensuite, après avoir laissé le commandement de l'armée à son frère Baudouin, il monta sur une barque et franchit le

(1) C'était le titre qu'on donnait aux fils des empereurs d'Orient, à cause des étoffes de pourpre dont on entourait leur berceau. Anne Comnène dit qu'on donnait des brodequins de même couleur à ceux qui étaient destinés à succéder à l'Empire.

bras de mer qui le séparait de Constantinople (1). Enfin, escorté des principaux chefs parmi lesquels se faisaient remarquer Garnier de Grès et un autre baron du nom de Pierre, Pierre de Stadenois sans doute, Godefroy fit son entrée dans la ville et alla se montrer à l'audience de l'empereur, où l'attendait l'impatience générale (2).

(1) Ce bras de mer que dut franchir Godefroy, ne saurait être autre que le port de Constantinople qui sépare la ville proprement dite d'une partie de ses faubourgs.

(2) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 15. — *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 11.

CHAPITRE XV.

Récit d'Anne Comnène. — Combat sous les murs de Byzance. — Hommage féodal rendu à l'Empereur par Godefroy de Bouillon. — Cérémonial de l'hommage. — Grandes largesses. — Départ pour la côte d'Asie. — Envoi d'un corps grec auxiliaire.

Tel est, en ce qui concerne les démêlés de Godefroy avec l'empereur Alexis sous les murs de Byzance, le récit des écrivains occidentaux. Mais ce récit ne suffit point pour dégager la vérité historique des obscurités que les documents latins, en cette partie assez peu riches en détails, laissent planer sur elle. Il nous est heureusement donné de trouver des aperçus nouveaux dans un poème dû à la plume de la fille même du monarque grec. Nous savons, à la vérité, que cette princesse, âgée seulement de treize ou quatorze ans lorsque s'accomplissaient les événements dont plus tard elle entreprit de retracer l'histoire, était, en écrivant, surtout animée du désir d'exalter aux yeux de sa nation la gloire de son père, en rabaissant systématiquement celle des Barbares de l'Occident. Nous savons qu'Anne Comnène était parfois assez mal instruite des affaires des Croisés. Nous la voyons, en effet, notamment faire traverser la mer Adriatique à Pierre l'Ermite

et à son armée avant d'entrer dans la Hongrie, comme plus tard elle fit arriver par mer Godefroy de Bouillon, en la compagnie des princes français qui prirent terre à Durazzo, comme plus tard enfin, et peu de temps après la prise de Jérusalem, elle fit, sous les murs de Ramel, tomber Godefroy au pouvoir des Égyptiens, des mains desquels le héros chrétien aurait été délivré par son frère Baudouin, qu'elle représente comme ayant payé sa rançon (1). Mais on ne peut se dissimuler que, souvent dans les récits de la fille d'Alexis, la vérité puisée aux meilleures sources se trouve placée côte à côte avec l'erreur la plus manifeste. On sait, d'un autre côté, que la princesse grecque, mariée à Nicéphore Bryenne, auquel l'empereur avait conféré la haute dignité de César, en récompense de ses services, était bien placée pour apprécier le véritable caractère et les moindres détails des événements, et jusqu'aux secrets les plus cachés de la politique tortueuse de son père. Aussi, à travers la dissimulation dont elle fait preuve, et la fausse couleur qu'elle ne craint pas de donner aux événements pour sauvegarder la dignité impériale, laisse-t-elle parfois se révéler, d'une manière inattendue et très-profitable pour l'histoire, la trace des ressorts cachés qui ont entraîné les résolutions prises par la cour de Byzance à l'encontre de l'expédition des Croisés. Son témoignage, tout suspect qu'il doive en général paraître, ne peut donc, à raison des traits de lumière qui peuvent en jaillir sous l'influence d'une saine critique, qu'aider dans une certaine limite à la manifestation de la vérité, et ne doit pas être absolument banni du domaine de l'histoire. Il ne saurait en conséquence

(1) Anne Comnène, *Alexiade*, liv. x et xi. — Ce fait de la captivité de Godefroy n'a de fondement que dans l'imagination de la princesse grecque. La ville de *Ramel* ou *Rama* aujourd'hui *Ramlé*, près de laquelle saint Georges reçut la palme du martyre, n'est autre que l'ancienne *Arimathie*.

être déplacé de retracer ici, après ce que nous venons de lire au chapitre précédent et comme complément de notre récit, les mêmes événements pris du point de vue propre à un historien élevé sur les marches du trône de Byzance, d'autant que nous pourrons y gagner la révélation de quelques traits assez intéressants de la tactique militaire en usage chez les Grecs du Bas-Empire.

« Pendant que les Latins, dit la princesse impériale, occu-
« paient leur campement sur les rivages de l'Hellespont, ils
« paraissaient attendre chaque jour l'arrivée du prince
« Boémond et celle des autres chefs de l'Occident, qui tous
« rêvaient non pas tant le succès de la guerre sainte pour
« laquelle ils s'étaient croisés, que la ruine complète de
« l'empire grec. Alexis était convaincu que des machinations
« hostiles s'entretenaient par correspondances secrètes entre
« les divers princes croisés. Il imagina donc de recruter
« parmi les Infidèles des corps de troupes placés sous le
« commandement d'officiers turcs, et de les faire débarquer
« sur la rive européenne du Bosphore. Ces troupes furent
« réparties en plusieurs stations, depuis Athyre jusqu'à
« Philéa, avec ordre de surveiller et d'intercepter les corres-
« pondances qui pouvaient être échangées entre Godefroy,
« Boémond et les autres princes qui, dans leur marche,
« convergeaient vers Constantinople. » La princesse, ensuite, paraissant confondre les temps et les événements, dit que
« quelques-uns des comtes qui avaient fait le voyage en
« compagnie de Godefroy, ayant été appelés à la cour de
« Byzance, le bruit s'était tout à coup répandu parmi les
« Francs que ces grands personnages étaient retenus dans
« les prisons de Constantinople par ordre d'Alexis. A cette
« nouvelle toutes les légions des Latins se rassemblèrent et
« se dirigèrent en masse du côté de la ville impériale. Dans
« leur marche désordonnée, ils débutèrent par saccager tous

« les palais qui se rencontrèrent sur leur passage le long du « marais *Argentin* (1), puis ils se portèrent tumultueuse- « ment au pied des murs de Constantinople. Dans leur fureur « aveugle, ils s'élancèrent contre les remparts, quoiqu'ils « fussent complètement dépourvus des machines propres à « tenter l'entreprise d'un siége régulier. Ils essayèrent en- « suite de mettre le feu à la porte du palais, située près de « l'église bâtie par les empereurs en l'honneur de saint « Nicolas (2). Le trouble et l'effroi furent grands dans la ville, « et bientôt de toutes parts on entendit retentir les gémis- « sements de la populace effrayée. Mais les amis du prince « n'étaient pas moins consternés. Ils songeaient que ce jour, « le cinquième de la semaine, se trouvait être l'anniversaire « de celui où les Comnène s'étaient autrefois emparés du « pouvoir à Constantinople (3), et ils craignaient que la divine « Providence ne voulût en ce même jour venger sur Alexis « l'usurpation qu'il avait commise. Cependant, tous les « hommes qui dans la ville possédaient quelque expérience « militaire, allèrent spontanément se grouper autour de l'em- « pereur. Ils trouvèrent ce prince sans armes, assis sur son « trône, dans tout l'appareil de la majesté impériale, sou-

(1) Le marais *Argentin*, ou *Argyre*, ou *Argène*, était formé par les eaux des petits ruisseaux qui venaient se jeter dans le fond du port, rempli de vase en cet endroit. Voyez l'*Histoire Byzantine* de Ducange, 2e partie, *Constantinopolis christiana*, liv. 1er, pag. 50.

(2) M. Michaud, dans sa *Correspondance d'Orient*, tom. III, chap. 58e, dit que cette porte voisine de l'église Saint-Nicolas est celle que les Turcs nomment aujourd'hui, *Haivan-Hissari-Capou* (porte du château des animaux), dans le quartier habité par les Juifs, sur le port près de l'angle nord-ouest de la ville.

(3) Ce fut le 1er avril 1081 qu'Alexis Comnène s'empara du pouvoir souverain à Constantinople, en détrônant l'empereur Nicéphore Botoniate qui prit la fuite. Le cinquième jour de la semaine correspondait au jeudi 2 avril.

« riant, encourageant tout le monde, et s'entretenant des « affaires de l'État avec une pleine liberté d'esprit, et comme « dans les temps ordinaires. L'empereur défendit d'abord de « rien entreprendre contre les Latins, soit parce qu'on se « trouvait au cinquième jour de la semaine sainte, époque « anniversaire de la mort du Sauveur (1), soit parce qu'il ne « voulait pas, sans une absolue nécessité, verser dans une « guerre civile le sang des Chrétiens. Il adressa ensuite, à « plusieurs reprises, des commissaires aux Latins pour leur « dire : Révérez le saint jour où le Seigneur n'a pas craint « de souffrir et de mourir pour nos péchés. Si vous êtes « animés d'un si grand désir de combattre, attendez le jour « de la résurrection qui approche. Alors nous serons prêts « à entrer en lice avec vous. Ce langage pacifique ne fut « pas entendu des Latins, qui continuèrent les hostilités. « Une de leurs flèches s'en vint même frapper en pleine poi- « trine un officier du palais posté non loin du trône sur lequel « l'empereur était assis (2). La plupart des courtisans pri- « rent la fuite. Seul entre tous, Alexis ne donna aucun signe « d'émotion. Mais bientôt, voyant qu'il ne restait plus aucun « espoir de ramener les Latins à des idées de paix, il appela « près de lui le premier de ses généraux, Nicéphore Bryenne, « son gendre, et lui commanda de couronner les remparts

(1) Le jour anniversaire de la mort du Sauveur tombait, cette année 1097, au 3 avril, la fête de Pâques arrivant le cinq. Nous ferons, au surplus, observer que la princesse Anne Comnène se trompe en disant que la cinquième férie de la semaine sainte se trouvait être le jour anniversaire de la mort du Christ, c'est-à-dire le vendredi 3 avril; tandis que, suivant la règle admise, la cinquième férie devait correspondre au Jeudi-Saint, 2 avril. Mais cette confusion est de peu d'importance.

(2) Le palais des Blaquernes qu'habitait l'Empereur était très-rapproché de l'angle nord-ouest de la ville, près duquel se trouvait le théâtre des événements.

« avec ses meilleurs archers, auxquels fut donnée l'instruc-
« tion de tirer au hasard, en évitant d'atteindre les Latins, et
« seulement pour leur inspirer un salutaire effroi. En même
« temps l'empereur donna l'ordre d'organiser une sortie qui
« devait être conduite dans le même esprit de respect pour
« la vie des Chrétiens. Les meilleurs officiers furent en con-
« séquence chargés de réunir, près de la porte voisine de
« Saint-Romain (1), un corps considérable d'archers et de
« cavaliers armés de longues lances. Chacun de ces derniers
« était placé entre deux archers, porteur de boucliers des-
« tinés à le protéger contre les projectiles de l'ennemi. Ce
« corps, ainsi disposé, avait ordre de s'avancer lentement
« précédé par quelques archers qui devaient se tenir à dis-
« tance et se porter de côté et d'autre pour inquiéter les
« Latins, sans stationner nulle part. Aussitôt que les com-
« battants furent arrivés à une proximité convenable, les
« archers entremêlés aux porteurs de lances reçurent ordre
« de faire une décharge générale, ménagée, dit toujours la
« princesse, de manière à frapper les chevaux des Francs
« sans atteindre les cavaliers. Par cette manœuvre, princi-
« palement dirigée contre les chevaux, l'empereur avait
« voulu d'abord amortir l'impétuosité du premier choc des
« Francs, que les Grecs redoutaient beaucoup, ensuite épar-
« gner l'effusion du sang chrétien. En même temps que cet
« ordre s'exécutait, les portes de la ville s'ouvrirent pour
« livrer passage aux cavaliers, qui se portèrent, en excitant
« et retenant tour à tour l'ardeur de leurs montures, à la
« rencontre des Francs, auxquels ils firent subir des pertes
« très-sensibles, les Grecs n'ayant eu de leur côté qu'un

(1) La porte de Saint-Romain, aujourd'hui *Top-Kapoussi*, est à l'ouest de la ville, entre le palais des Blaquernes et le château des Sept-Tours. C'est par cette porte de Saint-Romain que les Turcs pénétrèrent dans Constantinople, en l'année 1453.

« petit nombre de blessés. Pendant que cela se passait, « presque au pied des murs de la ville, le mari d'Anne « Comnène, le césar Nicéphore Bryenne se tenait dans une « tour qui dominait les remparts, et faisait, avec ses archers, « pleuvoir une grêle de traits sur les ennemis. Il surpassait « ses compagnons d'armes par son ardeur et la justesse de « ses coups, autant qu'Apollon l'emportait sur Teucer lui-« même, ce héros d'Homère ; et pourtant, afin d'obéir aux « instructions de l'empereur, il épargnait ses ennemis et ne « leur faisait pas tout le mal qui était en son pouvoir. Enfin, « comme le combat menaçait de se prolonger indéfiniment, « Alexis dépêcha une légion de sa garde, qui, dans une « brillante charge, acheva de mettre en fuite l'armée des « Latins.

« Cependant, après un essai de conciliation tenté sans « succès par le comte Hugues, l'empereur sachant que les « princes partis de l'Occident à la tête de leurs expéditions, « ne devaient pas tarder d'arriver et de réunir leurs contin-« gents à l'armée de Godefroy de Bouillon, prit le parti « d'adresser à ce dernier une députation composée de l'élite « de ses officiers, appuyée d'une force imposante. Mais les « Francs, impatients de leur nature, sans s'enquérir du but « de la mission dont était chargée cette députation, se pré-« cipitèrent sur elle les armes à la main. Le choc fut ter-« rible, et le combat, fatal aux deux parties, se termina par « la défaite complète des Latins. Ainsi dompté, Godefroy ne « tarda pas à faire sa soumission, et à prêter solennellement « le serment qu'on exigeait de lui (1). » Sans doute il n'aura

(1) Anne Comnène, *Alexiade*, liv. x. Nous devons prévenir qu'en reproduisant ce long passage de l'*Alexiade*, nous avons dû notablement l'abréger.

Malgré le témoignage de la fille d'Alexis, nous n'avons pu admettre dans

pas échappé à l'attention du lecteur que la princesse Anne ne fait pas la moindre allusion à l'événement si important et si décisif qui venait de se passer dans sa propre famille, et seul avait eu le pouvoir d'entraîner la soumission de Godefroy; nous voulons parler de la remise de Jean Porphyrogénète, frère de la princesse, entre les mains des Croisés, pour garantie de la parole impériale. Une telle omission donne la mesure de la foi qu'il convient d'ajouter au témoignage de la fille d'Alexis, toutes les fois que l'honneur ou la gloire de son père lui paraissent engagés dans la question.

C'est ainsi qu'Anne Comnène, toujours attentive à glorifier les moindres actions de l'empereur, son père, dénature les événements au gré de ses préoccupations les plus chères.

le corps de notre histoire, le récit qui se rapporte à je ne sais quel *comte Raoul* ou *Rodolphe*, qui serait arrivé le premier de tous les Croisés après Godefroy de Bouillon sous les murs de Constantinople, et dont le campement aurait été assis le long de la mer, près du monastère dit du Patriarche, et du *Sosthenium*. S'il fallait croire au témoignage de la princesse grecque, le comte Raoul qui commandait à une force de quinze mille hommes tant d'infanterie que de cavalerie, ayant refusé de franchir le Bosphore pour se rendre en Asie, aurait été battu par un général d'Alexis, aidé du concours d'un des commandants de la flotte impériale. Les débris de son armée auraient été ensuite embarqués, non pour la côte de Bithynie, de l'autre côté du détroit, où l'Empereur aurait craint d'ajouter à la force et à l'irritation de Godefroy qui venait de s'y établir, mais pour un des ports voisins de Jérusalem, au but même du pèlerinage des Croisés. Il est inutile d'ajouter que rien n'est moins admissible qu'un pareil récit, qui contredit toutes les données acquises à l'histoire de la Croisade, et dont aucune trace d'ailleurs ne se retrouve dans les chroniques occidentales, si souvent ouvertes à des détails d'une nature beaucoup moins intéressante. Nous ne voyons d'autre *Raoul* dans ces dernières chroniques, que Raoul de Beaugency, et le breton Raoul de Guader, l'un et l'autre venus en compagnie de Robert, duc de Normandie, et du comte Etienne de Blois; lesquels ne paraissent point avoir joué un rôle aussi important que celui qui fait l'objet du récit de la princesse.

Mais, en même temps, elle laisse tomber, dans un indiscret abandon, sur les détails des événements qui eurent pour théâtre la capitale des empereurs, des lumières inattendues que nous ne trouvons pas dans nos chroniques occidentales, et des aperçus propres à faire parfaitement ressortir la duplicité et l'hypocrisie, en même temps que la faiblesse de la cour impériale de Constantinople (1).

Nous avons vu que Godefroy de Bouillon, désormais assuré des bonnes dispositions de la cour de Byzance, par la remise de la personne du propre fils de l'empereur, avait franchi, avec quelques-uns de ses officiers, le bras de mer qui séparait son camp des murs de Constantinople. Les chefs croisés furent aussitôt conduits au palais, où ils se présentèrent dans le plus somptueux appareil. C'était le 25 mars 1097, 25 mars 1097.
jour de l'incarnation de Notre Seigneur (2). Le luxe de leurs vêtements, où la pourpre et l'or se mariaient à l'éclat de l'hermine, de la martre, du petit-gris et des autres riches fourrures formant la parure ordinaire des princes français, excita au plus haut degré, dit Albert d'Aix, l'admiration du monarque byzantin. La réception se fit en présence des seigneurs de la cour, qui se montraient fort désireux de contempler les traits de l'illustre chef dont la gloire s'était répandue si loin, et que déjà plusieurs d'entre eux avaient vu précédemment. Les officiers de la suite de Godefroy y furent aussi l'objet de l'empressement général. Alexis se les fit tous nommer, et se montra pour eux plein d'affabilité, tant il avait à cœur de conquérir leur affection. Après quoi il

(1) Il ne paraîtra point inutile de faire remarquer combien cette faiblesse et cette duplicité de ces derniers représentants du vieux monde romain, offrent d'analogie avec celles qui signalent la conduite des souverains qui, de nos jours, conduisent les destinées de la vieille civilisation de l'Empire chinois.

(2) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 16.

admit Godefroy, et, après lui, les chefs qui l'escortaient, à recevoir le baiser de paix impérial. Le monarque, dans tout l'éclat de sa puissance, était, suivant le cérémonial d'usage, assis sur son trône. Il ne se leva pas lorsque Godefroy et les autres Croisés se présentèrent devant lui pour recevoir le baiser de paix. Mais, au contraire, les chefs francs, chacun à son tour et dans l'ordre des rangs, fléchissant les genoux, s'inclinèrent, et, dans cette attitude, reçurent le baiser du glorieux empereur (1). Après que cette cérémonie fut terminée, l'heureux Alexis, s'adressant à Godefroy, lui tint ce discours : « *Notre empire* sait, très-cher duc, que vous êtes « le plus puissant d'entre tous les chefs qui vous accom- « pagnent. Il n'ignore pas non plus que c'est dans un louable « dessein que vous vous êtes armé ; et, ce qui vaut mieux « encore, la renommée proclame au loin que vous avez un « ferme courage et une foi sincère. C'est pourquoi, et aussi « grâce à la distinction de vos manières, vous avez conquis « l'affection de ceux même qui vous voient pour la première « fois. En conséquence, voulant vous admettre dans les en- « trailles de notre charité, nous avons résolu de vous « adopter pour notre fils en présence des grands de notre

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 16. — Ducange, dans ses notes sur l'*Alexiade*, conclut des expressions dont se sert Albert d'Aix en cette occasion, que Godefroy de Bouillon et les autres chefs latins avaient baisé les pieds du monarque grec. Mais le texte de notre chronique, qui seule entre dans des détails étendus sur la cérémonie de l'hommage rendu par les chefs croisés, ne nous semble nullement autoriser une pareille interprétation. Voici au surplus le texte littéral : « Sedebat autem imperator « more suo potenter in throno regni sui, non Duci, non alicui assurgens « ad porrigenda oscula ; sed flexis genibus Dux incurvatus est, incurvati « sunt et sui ad osculandum tam gloriosissimum Imperatorem et poten- « tissimum. Osculatis denique omnibus ex ordine, Duci in hæc verba « locutus est. » Cela se conçoit très-bien, si l'on admet que le trône impérial était peu élevé au-dessus du sol environnant.

« cour, plaçant notre empire sous votre autorité (*in tuâ*
« *potestate*), afin qu'au milieu de l'affluence présente et
« future de vos guerriers, il puisse, par vos soins, conserver
« sa pleine intégrité (1). »

Séduit par ce pacifique langage, si conforme d'ailleurs à l'idée que nous nous formons de la souplesse que les Grecs avaient l'habitude de porter dans leurs négociations, et qui trahissait si visiblement la nature des préoccupations et des terreurs dont le faible Alexis était agité, le duc de Lorraine, après avoir accepté la qualification de fils adoptif de l'empereur, dont il venait d'être gratifié, plaça ses mains dans celles du monarque grec, et lui rendit l'hommage qui le constituait vassal de l'empire d'Orient. Cette cérémonie fut incontinent répétée par les chefs latins qui l'assistaient. Au même moment, Alexis s'engagea à favoriser de tout son pouvoir le succès de l'expédition. Les chefs croisés, de leur côté, comme une conséquence qui découlait naturellement de l'hommage qu'ils venaient de rendre au monarque grec, s'obligèrent, suivant le témoignage d'Anne Comnène, à remettre, entre les mains de ses officiers, tous les anciens domaines de l'empire qu'ils allaient conquérir sur les Turcs. Godefroy de Bouillon fut ensuite revêtu des habits impériaux, avec les solennités requises en pareil cas dans les pays d'Orient, et par là-même investi du titre de fils adoptif de l'empereur. Ainsi parurent pleinement cimentées les assurances de paix et d'oubli du passé que les chefs des deux nations chrétiennes venaient de se donner (2).

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 11. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 16.

(2) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 16. — *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 11. — Comme Alexis avait un successeur naturellement appelé à lui succéder, à savoir le fils qu'il avait envoyé en ôtage au camp des Croisés, Godefroy ne dut voir dans cette adoption que ce qui s'y trouvait en réalité, une sorte d'alliance politique, un simple signe féodal, qui n'impliquaient nullement

Cet imposant cérémonial achevé, les trésors d'Alexis s'ouvrirent devant le duc Godefroy et ses compagnons ; et tous ces chefs furent gratifiés, dans la mesure de la générosité impériale, de présents magnifiques consistant en or, pierreries, riches étoffes de soie, chevaux, mules, vases de grand prix, aussi remarquables par la perfection du travail que par la dignité de la matière. La prodigalité qui fut déployée en cette circonstance fut telle, que les guerriers francs restèrent confondus d'admiration à la vue des merveilleuses richesses dont ils devenaient possesseurs. Ce n'est pas tout : chaque semaine, à partir de la fête de l'Incarnation, correspondante au 25 mars 1097, jour auquel Alexis et Godefroy cimentèrent leur union, jusqu'au jeudi, 14 mai, jour de l'Ascension (1), le duc de la Basse-Lorraine voyait arriver, du palais impérial, autant de besants d'or que deux ou même

25 mars et 14 mai 1097.

les droits et les conséquences d'une successibilité réelle. C'était, avec la promesse de concours que l'Empereur fit aux Croisés, le prix symbolique de l'hommage qu'il recevait d'eux. Nous verrons plus tard, par ce qui se passa dans la ville d'Edesse, que parmi les cérémonies de l'adoption figurait en première ligne l'introduction de l'adopté entre la chemise et la chair de l'adoptant.

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap, 16.— *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 12. — Guillaume de Tyr fait remonter au jour de l'*Epiphanie*, c'est-à-dire au 6 janvier 1097, l'époque à partir de laquelle ce subside fut payé ; ce qui reviendrait à dire que l'hommage qui donna naissance au subside aurait été rendu par Godefroy peu de jours après les fêtes de Noël qui virent ses Croisés s'établir devant les murs de Constantinople. Mais nous préférons le récit d'Albert d'Aix, qui renvoie la soumission de Godefroy, avec ses conséquences, au jour de l'Incarnation ou Annonciation tombant le 25 mars 1097 ; ce qui s'accorde mieux avec le récit d'Anne Comnène et des autres chroniqueurs, qui placent la cérémonie de l'hommage après les événements des rives du Bosphore. Or nous avons vu qu'Anne Comnène fait tomber au deux ou trois avril la date du combat qui fut le dernier terme de ces événements, et entraîna selon cette princesse la soumission immédiate de Godefroy de Bouillon.

quatre hommes vigoureux pouvaient en porter sur leurs épaules, et de plus dix muids de deniers de cuivre nommés *tartarons*. Tout cela était aussitôt distribué par Godefroy entre les chefs et les simples soldats pour subvenir aux besoins de l'armée et faciliter les approvisionnements. « Chose merveil-« leuse, dit un chroniqueur, tout l'argent que l'empereur « donnait ainsi à titre de subside, revenait aussitôt dans les « coffres du prince, aussi bien que tout le numéraire que les « Croisés avaient apporté de tous les points de l'Occident, « ce qui rendait le trésor public inépuisable. C'est que, par « rapport aux denrées alimentaires, telles que le vin, l'huile, « l'orge et le froment, il n'y avait dans tout l'empire d'autre « marchand que l'empereur (1); » comme, au surplus, de nos jours cela se pratique encore, pour certaines denrées, dans les possessions du pacha d'Égypte. Enfin Godefroy prit congé d'Alexis; et, de retour dans son camp, s'empressa de renvoyer, avec une escorte d'honneur, le fils du monarque grec, qui lui avait été remis en ôtage. Dès le lendemain, et dans son vif désir d'asseoir solidement une paix si ardemment souhaitée, l'empereur prescrivit, sous peine de mort, à ses sujets, de tenir, moyennant un juste prix, à la disposition des Croisés, tous les approvisionnements dont ceux-ci pourraient avoir besoin. Godefroy, de son côté, interdit, sous la même peine, à ses nationaux, tout ce qui pouvait devenir l'occasion d'un trouble apporté à la tranquillité des habitants. Au moyen de ces sages et conciliantes mesures, la bonne harmonie se maintint assez bien entre les sujets des deux nations, et l'ordre matériel ne parut pas troublé.

Cependant, la vieille querelle religieuse des Grecs et des Latins pouvait, à chaque instant, dans le contact journalier des étrangers et des sujets d'Alexis, rencontrer l'occasion

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 16.

d'éclater, et chaque jour semblait près de fournir le prétexte de nouvelles et sanglantes discordes. Les Grecs, qui prétendaient être possesseurs des plus précieuses reliques de l'Orient, proclamaient sans intérêt réel le pèlerinage de Jérusalem, et montraient peu d'entraînement pour la Croisade. Les Latins, de leur côté, leur reprochaient aigrement leur tiédeur, et cherchaient à les humilier en leur répétant que les Croisés étaient venus pour préserver l'empire grec de l'invasion des hordes musulmanes, invasion contre laquelle les Chrétiens de Constantinople, réduits à leurs seules forces, se trouvaient, ajoutaient-ils, dans l'impossibilité de lutter efficacement. A ces humiliations, les Grecs, toujours légers, s'attachaient à répondre, en tournant en ridicule les mœurs et le langage peu helléniques des incultes alliés que l'Occident leur envoyait. La cour même dissimulait mal l'antipathie qu'elle éprouvait pour les rudes accents, comme pour la personne de ces hommes du Nord. « Quoique je me sou- « vienne des noms des principaux chefs latins, dit la prin- « cesse Anne Comnène, je me garderai bien de les reproduire, « la dignité de cette histoire s'y opposant. L'élégance de « notre langue ne pourrait s'accommoder de la barbarie de « ces sons discordants que notre nature grecque ne peut « qu'avec peine articuler. D'ailleurs, à quoi servirait de « perdre son temps à retracer la série sans fin de ces noms « mal sonnants, et de mettre sous les yeux des lecteurs de « notre pays des noms qui les offenseraient? C'est assez, « sans doute, d'avoir eu si longtemps le spectacle odieux « de ces innombrables armées, se succédant sans cesse « sous les murs de Constantinople, sans y ajouter encore « l'ennui de lire leurs noms dans cet ouvrage (1). » Une

(1) Anne Comnène, *Alexiade*, liv. x. — On voit que nous avons eu raison de dire plus haut que les indiscrétions de la fille d'Alexis nous fournissent

rupture sanglante pouvait à chaque instant naître de ces germes d'hostilité. D'un autre côté, d'autres corps de Croisés s'avançaient, comme nous l'avons vu; et l'empereur appréhendait fort de leur voir opérer leur jonction en-deçà du détroit et sous les portes même de la capitale de l'empire. Aussi n'épargna-t-il rien pour décider le prince Godefroy, comme il le fit plus tard à l'égard des chefs qui arrivèrent successivement, à se transporter au plus tôt sur la côte d'Asie. Tous les Grecs d'ailleurs aspiraient à voir se lever le jour où le Bosphore allait être franchi par ces hôtes redoutés. Les chefs eux-mêmes des Croisés, et en particulier le duc de Lorraine, ne voyaient pas sans une peine profonde qu'en oubliant, dans les délices d'une vie inoccupée, le tombeau du Sauveur et les intérêts de la religion, on laissait se fortifier les bataillons de l'Islamisme qui campaient autour de Nicée et presque en vue de la ville de Constantin.

Enfin, le signal si désiré du départ fut donné, l'armée de Godefroy monta sur les galères impériales, et fut transportée de l'autre côté du détroit, sur la côte de Bithynie, dans les premiers jours du mois d'avril de l'année 1097 (1). Les tentes 1ers jours d'avril 1097.

plus de révélations sur le véritable sentiment de la Cour impériale à l'égard des Croisés, que toutes les chroniques de l'Occident.

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 12. — Anne Comnène, *Alexiade*, liv. X. — Seul entre les chroniqueurs, Guillaume de Tyr détermine avec précision l'époque de l'embarquement des Croisés pour la côte d'Asie, en la fixant au milieu de mars, *mense martio mediante*. Mais nous ne saurions admettre cette partie du récit de notre historien. L'embarquement des Croisés de Godefroy dut en effet suivre et non précéder la cérémonie qui consacra le rétablissement de la paix entre Alexis et le duc de Lorraine. Or, suivant *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 16, cette cérémonie eut lieu le jour de l'*Annonciation* ou *Incarnation*, correspondant au 25 mars 1097; et, suivant Anne Comnène, elle ne put avoir lieu avant le 2 ou le 3 avril. D'un autre côté, nous avons vu que Boémond, campé à Rusa, près de Constantinople, se rendit dans cette dernière ville le jour du Jeudi-Saint, deux avril. Or le

furent dressées tout auprès de la ville asiatique de Chalcédoine, aujourd'hui ruinée, celle même où avait été prononcée, au milieu du cinquième siècle, la condamnation de l'hérésie d'Eutychès (1).

A ce campement ne tarda pas à se joindre un corps auxiliaire, qu'Orderic Vital n'évalue pas à moins de quarante mille hommes (2), rassemblé par ordre d'Alexis, et commandé par des officiers grecs, à la tête desquels se trouvait un apocrysiaire du prince, nommé Tatin par les écrivains occidentaux, Tatice par la fille du monarque grec. Ce seigneur, qui occupait un des premiers rangs dans la familiarité de l'empereur, est dépeint par les chroniqueurs latins comme un homme fourbe et méchant qui, sous le spécieux prétexte de servir de guide à l'armée, à raison de ses connaissances locales, aurait en réalité reçu la secrète mission de rendre compte à l'empereur, son maître, de tout ce qui se passait ou se disait dans le camp des Croisés. Cet homme, objet cons-

moine Robert nous apprend, au second livre de son histoire, que lorsque Boémond se présenta aux abords de la ville impériale, la plus grande partie de l'armée des Francs vint au-devant de lui pour le complimenter et le conduire au quartier que l'Empereur lui avait assigné hors de la ville. Au 2 avril 1097, cette armée des Francs, qui ne pouvait être autre que celle de Godefroy, n'avait donc pas encore franchi le Bosphore. Nous devons toutefois dire que Raoul Glaber, au liv. III, chap. 3 de son histoire, affirme que le jour de l'*Annonciation* était quelquefois célébré, notamment par les Espagnols, le 18 du mois de décembre, au lieu du 25 mars.

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 12.

(2) *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 7. — Le chroniqueur anglais est le seul qui fixe le chiffre du contingent fourni par l'empereur Alexis. Nous penchons à croire ce chiffre fort exagéré ; car, en l'admettant comme exact, on aurait peine à se rendre compte de la mauvaise humeur des Croisés qui ne cessaient de se plaindre du complet abandon où les avait laissés la cour de Byzance.

tant de l'animadversion des historiens occidentaux, est en toutes circonstances traité par eux avec le plus souverain mépris. Il était, dit Guibert de Nogent, d'un âge avancé, et portait un nez d'or, on ne sait à la suite de quel accident. Il avait, dit l'archevêque de Tyr, le nez coupé, *en signe de la perversité de son âme*, et se trouvait mêlé aux chefs de la Croisade *comme une oie parmi les cygnes, comme une vipère parmi les anguilles* (1). Pendant la suite de l'expédition, il exista, suivant le même chroniqueur, entre le monarque grec et son familier, une fréquente communication de rapports mensongers et d'instructions qui avaient pour but de tromper la confiance et la bonne foi des Croisés (2). L'auteur de la *Chanson d'Antioche*, au contraire, représente le Grec Tatice, qu'il nomme *Estatins l'Esnasés*, et dont il fait le neveu de l'empereur, comme étant l'ami des Francs toujours disposé à plaider pour eux dans les conseils d'Alexis. Quoi qu'il en soit, il faut avoir soin de faire la part de l'exagération et de la partialité dans lesquelles ne manquent jamais de tomber les historiens occidentaux toutes les fois qu'ils parlent de l'empereur Alexis, qui, lui aussi, eut en maintes circonstances les plus grands sujets de plaintes à formuler contre les violences et l'indiscipline des Latins.

De la nouvelle position occupée par l'armée, position très-voisine de la ville moderne de Scutari, on apercevait Constantinople, qui ne s'en trouvait séparée que par l'étroit canal du Bosphore; et l'on pouvait sans peine, trois ou quatre fois par jour, se rendre à la ville impériale et en revenir, pour le besoin des négociations qui se poursuivaient, et des nombreux rapports qui existaient entre les deux rives du détroit.

(1) *Guibert de Nogent*, liv. IV, chap. 10. — *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 23.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 23.

Ce fut cette grande facilité de communications que fit principalement valoir l'empereur Alexis pour décider le duc de Lorraine à transporter ses légions sur la côte d'Asie. Mais le vrai motif de son insistance fut la crainte qu'il avait de voir les divers corps des Croisés réunir leurs drapeaux et camper simultanément aux abords de la capitale de l'empire (1).

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 12.

CHAPITRE XVI.

Entrevue de l'empereur avec le prince Boémond. — Serment de foi et hommage. — Abstention de Tancrède. — Hommage rendu par les autres princes. — Refus de Raymond. — Surprise du camp de Rodosto, par les Grecs. — Réconciliation. — Grandes largesses. — Traité entre l'empereur et les princes. — Départs successifs pour la côte d'Asie. — Insolence d'un comte français.

Nous avons laissé le prince de Tarente aux portes de Constantinople. Vaincu par les instances de Godefroy de Bouillon, il était parti le Jeudi-Saint, 2 avril 1097, de son camp de *Rusa*, pour se rendre à la cour de l'empereur Alexis. Arrivé près de la ville impériale, Boémond vit venir à lui les compagnons de Godefroy, qui se présentèrent en foule pour lui témoigner la joie que leur faisait éprouver son arrivée. Après les plus touchantes démonstrations, il fut conduit au quartier qui lui avait été préparé en dehors de la ville par ordre de l'empereur (1). Cependant, l'inquiétude

2 avril 1097.

(1) *Robert-le-Moine*, liv. II. — Le concours des soldats de Godefroy auprès de Boémond, démontre suffisamment que les premiers Croisés n'avaient pas encore quitté les rivages d'Europe, lorsqu'on annonça la prochaine arrivée des Italiens.

d'Alexis croissait incessamment, en voyant que chaque jour apportait un nouvel accroissement aux forces de l'Occident, qui s'étaient donné rendez-vous sous les murs de sa capitale. De semblables auxiliaires lui apparaissaient comme le plus imminent danger qu'il pût avoir à courir ; et il songeait aux expédients qui pourraient le tirer de la position difficile où il se voyait placé. Il alla même un instant, au rapport de Robert-le-Moine, jusqu'à penser qu'une prompte fuite pouvait seule le soustraire aux dangers dont il se croyait menacé. Dans cette perplexité, il envoya mander Boémond, qui se hâta de se rendre au palais. L'entrevue des deux princes eut tous les dehors de la plus parfaite cordialité ; mais en réalité une mutuelle défiance ne cessa d'y présider. L'empereur aborda le chef normand avec une gracieuse familiarité, et s'empressa de le questionner sur la route qu'il avait suivie, comme aussi sur le lieu où il avait laissé les autres comtes. Il lui rappela ensuite les précédentes entrevues qu'ils avaient eues sur les champs de bataille de Larisse et de Durazzo. « J'avoue, répondit Boémond, que j'étais « alors votre implacable ennemi ; mais aujourd'hui je viens « m'offrir à vous comme le féal ami de Votre Majesté, et « pour contribuer à la prospérité de votre règne (1). » Dans la conversation qui s'établit ensuite, l'empereur s'attacha à préparer adroitement l'esprit de son hôte à la soumission féodale à laquelle il désirait l'amener. Puis il engagea le prince à se retirer pour prendre le repos qu'exigeait la longue marche qu'il venait de faire, renvoyant à un autre jour la suite de leur entretien.

Arrivé au palais de Saint-Côme, qui avait été préparé pour le recevoir, Boémond trouva une table somptueusement couverte des mets les plus variés, apprêtés à la mode orien-

(1) Anne Comnène, *Alexiade*, liv. x.

tale. En même temps, les chefs de cuisine du palais s'empressèrent de lui offrir une grande quantité de viandes et de gibier qui n'avaient point encore reçu de préparation, afin qu'il pût choisir et les faire apprêter par ses propres officiers, si la cuisine grecque n'était pas de son goût. L'empereur, en cela, dit Anne Comnène, fit preuve d'une grande sagacité, car il avait pénétré l'humeur soupçonneuse de son hôte, et avait à cœur d'écarter de son esprit tout soupçon d'empoisonnement. Il ne s'était point trompé, ajoute la princesse : Boémond s'abstint en effet de toucher aux mets qui lui avaient été préparés ; et, sans mettre d'abord personne dans la confidence de ses appréhensions, fit distribuer le tout aux assistants comme pour leur faire honneur. Après quoi il ordonna aux hommes de sa maison de lui préparer son repas à la mode de l'Occident. Plus tard seulement il fit connaître aux siens les appréhensions dont il avait été un instant saisi (1).

Cependant Alexis, poursuivant le projet qu'il avait formé de se concilier à tout prix les sympathies du prince de Tarente, qu'il redoutait plus qu'aucun des autres chefs de la chrétienté, n'hésita pas, pour triompher de ses scrupules, à lui assurer un avantage qui dépassait tout ce qu'il avait fait jusqu'alors ou devait faire par la suite en faveur des autres Croisés. Il s'engagea donc, au prix de l'hommage qu'il sollicitait de lui, à lui concéder dans la Romanie, en-deçà d'Antioche, un territoire qui ne devait pas avoir moins de quinze journées de marche de cavalier, sur huit journées de largeur (2). Le prince normand n'eut garde de se refuser à

(1) Anne Comnène, *Alexiade*, liv. x.

(2) *Tudebode*, liv. II, chap. 6. — *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 4, 1°. — *Belli sacri historia*, chap. 18, au *Museum italicum*, tom. Ier. — Manuscrit n° 5135 A, de la Bibliothèque Impériale. — *Raoul de Caen*, chap. 10. — On voit, par les historiens du moyen âge, que la dénomination de *Romanie*

une si brillante fortune, et déclara qu'il était prêt à faire sa soumission et à rendre hommage à l'empereur, comme avaient fait avant lui le duc de Lorraine, le frère du roi de France et tant d'autres illustres barons. Il ajouta toutefois qu'il n'entendait rester lié envers la personne du prince qu'autant de temps que celui-ci demeurerait lui-même fidèle à ses promesses. Alexis, à son tour, prit par serment l'engagement, dont nous verrons qu'il se délia plus tard, de se joindre avec un corps de troupes important à l'expédition des Croisés ; de leur venir en aide par terre et par mer, en faisant tenir sur toute la route les marchés de vivres bien approvisionnés ; de réparer libéralement tous les dommages qu'ils pourraient avoir soufferts ; de veiller, enfin, autant qu'il dépendrait de lui, à ce que les pèlerins engagés sur la route du Saint-Sépulcre ne fussent nulle part en aucune manière molestés (1).

Quand la formalité de l'hommage fut accomplie, l'habile Alexis donna l'ordre à ses officiers de conduire son hôte dans toutes les dépendances du palais, pour lui en faire admirer les royales splendeurs. Or, dans une de ces pièces on avait à dessein confusément entassé de riches vêtements, une grande quantité de monnaies d'or et d'argent, et une

s'appliquait à deux contrées parfaitement distinctes. Par l'une on entendait la *Roumélie* actuelle comprenant la Thrace méridionale et la Macédoine, en Europe ; et par l'autre, le pays de *Roum* qui correspondait à l'Asie-Mineure. — Dans une note de son excellente édition de la grande histoire d'Orderic Vital, tom. III, page 499, M. Auguste Le Prévost nous paraît s'être mépris dans son interprétation du passage de Tudebode par lui rappelé, lorsqu'il dit que l'Empereur accorda à Boémond un terrain en Romanie, de quinze *journaux* de longueur sur huit de largeur, probablement pour servir à l'assiette de son camp. La comparaison des textes de Guibert de Nogent, de l'auteur du manuscrit n° 5135 A, de la Bibliothèque Impériale, et de Raoul de Caen ne peut laisser aucun doute à ce sujet.

(1) *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 4, 1°. — *Tudebode*, liv. II, chap. 6.

multitude d'autres objets de grand prix, qui s'élevaient le long des murs jusqu'au plafond. Le sol était littéralement caché sous les étoffes de pourpre, les pièces de monnaie, les riches colliers, en sorte qu'il était impossible d'y pénétrer sans fouler aux pieds d'inestimables trésors. Quand Boémond et les officiers qui lui faisaient les honneurs du palais, furent arrivés au-devant de cette pièce, les portes qui en fermaient l'entrée s'ouvrirent tout à coup, et l'intérieur de ce riche dépôt se révéla inopinément aux regards étonnés du prince normand. Ébloui de tant de magnificences, Boémond ne put contenir l'émotion qu'il éprouvait, et dans sa vive admiration, s'écria : « Que de villes et de provinces j'aurais autrefois « conquises, si j'avais été possesseur d'un tel trésor ! » — « Tout cela vous appartient, lui fut-il aussitôt répondu ; « l'empereur met toutes ces richesses à votre disposition. » Le premier mouvement du prince fut d'accepter avec tous les témoignages de la plus vive gratitude. Mais lorsqu'il fut rentré dans son appartement, et qu'il eût vu arriver les porteurs qui venaient mettre à ses pieds le riche produit de la munificence impériale, une sorte de pudeur le retint, et il s'écria : « Je n'aurais jamais pensé que l'empereur voulût « me couvrir d'une pareille ignominie. Allez ; rechargez « tous ces trésors, et reportez-les à celui qui vous envoie. » Néanmoins, sur le refus que fit Alexis de reprendre ce qu'il avait donné, Boémond fit ensuite peu de difficulté de revenir au premier mouvement d'adhésion que l'admiration lui avait arraché, et accepta définitivement.

A cette occasion, la fille du monarque grec trace un portrait assez peu flatteur du héros de cette histoire. « J'ai « remarqué, dit-elle, en Boémond deux qualités fort émi- « nentes, la ruse et la force. Il l'emporte par ces deux « qualités sur tous les autres princes qui se sont présentés « devant Constantinople, autant qu'il leur est inférieur par

« la fortune et le nombre de ses troupes. Doué d'un esprit « vaste et d'une ambition démesurée, il avait, du vivant de « Robert Guiscard, son père, conduit de grandes armées, « et nourri l'espoir d'occuper quelque jour un trône. Il « avait fait de grandes choses ; et cependant il se voyait « en fin de compte réduit, comme un exilé, à n'exercer « le pouvoir souverain dans aucune ville, sur aucune « terre. La délivrance du Saint-Sépulcre n'avait été pour « lui que le prétexte de sacrifier à son ambition et de con- « quérir une principauté. Il avait médité le projet de « s'asseoir sur le trône impérial, après en avoir chassé le « maître légitime. Pour parvenir à ses fins, il devait d'abord « songer à édifier sa fortune ; et l'acceptation des libéralités « de l'Empereur n'avait pas d'autre but. » Nous avons vu, par le message adressé par Boémond avant son départ de la Pouille au duc de Lorraine, que le jugement porté par la fille d'Alexis, pour être empreint de fiel et d'exagération, n'était pas tout à fait dépourvu d'une certaine apparence de fondement. Quoi qu'il en soit, l'empereur s'attachait à suivre toutes les démarches du prince normand et à paralyser l'effet des mauvais desseins qu'il lui supposait. Un jour Boémond, se croyant assez avant dans la confiance du monarque grec, se hasarda à lui demander la charge de *Domestique du Palais*, haute dignité qui entraînait avec elle une part considérable dans le gouvernement de l'Empire d'Orient. L'empereur comprit le danger qu'il y aurait à conférer à celui qu'il considérait comme son ennemi personnel, un pouvoir aussi exorbitant ; mais il ne voulut pas se l'aliéner par un refus blessant, et se contenta de lui dire que, lorsque la voix publique serait venue confirmer l'opinion que Boémond était le plus digne d'une semblable distinction, l'empereur cédant à ses convictions personnelles, n'hésiterait pas à la lui accorder ; que cela paraîtrait alors justice

et non faveur, et préviendrait les funestes éclats de l'envie (1).

Cependant Alexis, instruit de la prochaine arrivée des nouvelles expéditions de Croisés qui s'avançaient vers Constantinople, pressait vivement le départ des Italiens pour la côte asiatique. Boémond ne tarda pas à se rendre aux désirs du prince grec ; et bientôt, à l'appel de son chef, l'armée qui était restée dans une vallée voisine sous les ordres de Tancrède, plia ses tentes et s'achemina du côté de la capitale. Aussitôt que furent terminés les préparatifs de l'embarquement, le prince de Tarente harangua ses troupes, leur recommanda d'agir avec beaucoup de prudence et de circonspection, et finit par leur annoncer qu'il allait rester quelques jours encore à Constantinople, pour veiller aux dispositions à prendre pour le service des approvisionnements de l'armée (2).

Quant au prince Tancrède, le fier neveu de Robert Guiscard, il avait soigneusement évité de se présenter sous les yeux de l'empereur, résolu qu'il était de se soustraire à la cérémonie de l'hommage, qu'il considérait comme la dernière des ignominies, et parce que, suivant le langage de son historiographe, il se défiait de l'amitié des Grecs « comme l'épervier se défie des lacs, et le poisson de l'hameçon trompeur. » Puis, à la faveur d'un grossier déguisement, il s'était soustrait à la recherche du monarque grec, et avait, en compagnie de Richard du Principat, franchi le Bosphore et rejoint le camp de Godefroy, où l'armée de Boémond, en

(1) Anne Comnène, *Alexiade*, liv. x.

(2) *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 4, 2°. — Il faut admettre que l'embarquement des légions du prince de Tarente dut avoir lieu vers le milieu du mois d'avril, si l'on veut concilier le séjour que leur chef Boémond continua à faire à Constantinople après cet embarquement, avec l'époque de la levée du camp de Chalcédoine, qui dut avoir lieu dans les derniers jours du même mois d'avril.

grande partie du moins (1), ne tarda pas à venir se rallier à lui. Bientôt, instruit qu'un des chefs chrétiens venait secrètement de se soustraire à l'hommage qu'il pensait lui être légitimement dû, l'empereur se laissa aller aux mouvements d'une violente colère, et ne put être apaisé que par l'engagement personnel que prit Boémond d'obtenir plus tard la soumission de son parent Tancrède (2).

Après Boémond, ce fut le tour de Robert, comte de Flandre, qui, parti de Durazzo dès les premiers jours du printemps, et parvenu comme nous l'avons dit devant Constantinople un peu après le prince de Tarente, c'est-à-dire vers le milieu du mois d'avril, s'était rendu au palais avec un petit nombre de ses officiers. L'empereur obtint auprès de lui le même succès qu'il avait obtenu auprès des autres princes. Le chef flamand ne parut pas opposer la moindre résistance aux désirs d'Alexis. Il se déclara sans difficulté son vassal, prêta le serment qu'il savait avoir été fourni par les Croisés qui l'avaient précédé, et reçut, aussi bien que les chefs qui composaient son cortége, les plus riches témoignages de la munificence impériale. Le comte de Flandre dut en effet éprouver d'autant moins d'embarras à déposer son hommage dans les mains du monarque grec, que Robert Ier, dit le *Frison*, son père, avait déjà, dans un pèlerinage qu'il fit en 1085 à la Terre-Sainte, prêté au même empereur le serment de fidélité à la manière de l'Occident, en promettant de lui

(1) *Alexiade* d'Anne Comnène, commencement du liv. XI. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 7. — Il semble résulter du texte de ces deux chroniqueurs que Boémond avait conservé à Constantinople pour appuyer ses négociations, comme le fit de son côté le comte de Saint-Gilles, une partie de ses troupes, le surplus seulement étant allé se rallier au-delà du Bosphore au drapeau du prince Tancrède.

(2) *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 4, 2°. — *Baudri*, liv. Ier. — *Raoul de Caen*, chap. 12. — *Chanson d'Antioche*, chant II, 13e couplet.

envoyer cinq cents chevaliers dès qu'il serait rentré dans ses états. Le comte son fils était censé avoir voulu acquitter une dette sacrée. Après quelques jours de repos sous les murs de la ville, pendant lesquels Robert de Flandre eut avec Alexis de fréquentes entrevues, le chef croisé transporta son ost au-delà du Bosphore, et alla se réunir aux légions qui déjà s'y trouvaient établies. La jonction se fit au milieu des transports de la joie la plus expansive. Les Croisés des différentes expéditions, dont les campements se trouvaient désormais juxta-posés, se racontaient les événements divers qui avaient signalé leurs marches respectives. Ils se plaisaient à se remettre en mémoire tous les maux et toutes les privations qu'ils avaient endurés, et se préoccupaient des moyens à employer pour conduire à bonne fin l'entreprise commencée. Puis, dans leur impatience, ils accusaient à l'envi la lenteur des bataillons en marche, qui, disaient-ils, étaient cause qu'on perdait un temps précieux (1).

A peine le comte de Flandre venait-il de s'installer dans le camp de Chalcédoine, qu'on vit arriver un envoyé de Raymond, comte de Toulouse, et de l'Évêque du Puy, annonçant que les forces conduites par ces deux chefs approchaient de Constantinople. On se rappelle que ces deux illustres Croisés qui, sans jamais séparer leurs bannières, avaient, pendant la saison d'hiver, cotoyé avec leurs troupes le littoral oriental de la mer Adriatique, avaient trouvé à Rodosto, c'est-à-dire à quatre journées de marche en avant de la ville de Byzance, une députation de l'empereur chargée de décider le comte

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 19. — *Guillaume de Tyr*, liv II, chap. 16. — Le comte Robert dut franchir le détroit dans la seconde moitié d'avril, puisque, arrivé dans la première quinzaine du mois devant Constantinople, où il prit quelques jours de repos, il dut abandonner avec Godefroy et Tancrède le campement de Chalcédoine dans les derniers jours de ce même mois d'avril, ainsi que nous le verrons plus loin.

de Toulouse à se présenter au palais avec un petit nombre de ses officiers. Cette députation fut suivie d'autres messages non moins pressants qui se succédèrent à de courts intervalles. Vaincu par tant d'instances, le comte de Saint-Gilles consentit enfin à paraître à l'audience de l'empereur, précédé dans sa marche par les légats ou apocrisiaires de ce prince (1). Invité à faire sa soumission et à se plier au cérémonial de l'hommage à l'imitation des autres princes, le vieux Raymond répondit qu'il n'était pas venu pour reconnaître un autre maître que le Dieu pour lequel il avait tout quitté, patrie, fortune et famille ; que cependant il consentirait à se soumettre, tant en son nom qu'au nom des siens, si l'empereur prenait l'engagement d'accompagner en personne la sainte expédition jusqu'à Jérusalem. Alexis s'excusa, motivant son refus sur le voisinage des Barbares qui n'attendaient que l'absence du chef de l'empire pour faire irruption dans les provinces (2). Cependant, ni les honneurs dont on se plut à l'entourer, ni les paroles persuasives par lesquelles on s'efforça de le gagner, ne purent amener le comte de Saint-Gilles à plier le genou devant l'empereur, et à lui rendre la foi et l'hommage auxquels venaient de se soumettre les chefs de l'Occident arrivés avant lui. S'il faut même accepter le témoignage de Robert-le-Moine, le fier Raymond aurait déclaré à ses compagnons, lorsqu'ils l'incitèrent à rendre hommage à leur exemple, que mieux vaudrait, s'ils voulaient le croire, détruire la ville avec ses habitants et l'empereur lui-même ; à quoi le chroniqueur ajoute cette réflexion, qu'il n'était nullement raisonnable de détruire une si belle ville et tant d'églises consacrées à Dieu, non plus que de livrer aux flammes ou de priver de leurs asiles les corps vénérés d'un

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 16 et 19.

(2) *Raymond d'Agiles*, page 141 de la collection de Bongars.

si grand nombre de saints qui s'y trouvaient conservés (1).

Dans la perplexité où le plaça ce refus d'un prince qui disposait de forces aussi considérables, le monarque grec eut recours à l'argument des faibles, c'est-à-dire à la trahison. Il dissimula son ressentiment, en même temps qu'il dépêcha secrètement l'ordre aux différents chefs des troupes grecques qui stationnaient dans le voisinage, de se porter en toute hâte au-devant de l'armée du comte de Toulouse, pour la surprendre dans son camp de Rodosto et lui faire tout le mal qui serait en leur pouvoir (2). Ce prince pusillanime espérait par cet odieux guet-apens faire fléchir la fierté du comte, avec une facilité d'autant plus grande que l'armée de ce dernier se trouvait dans l'impossibilité d'être secourue par les troupes latines réunies au-delà du Bosphore, soit parce que les commandants de ces troupes venaient de se lier à lui par l'hommage féodal, soit parce que les navires du commerce et ceux qui avaient servi au transport des Croisés avaient été par son ordre ramenés et retenus sur la rive d'Europe. Bientôt, fidèles à leurs instructions, les généraux d'Alexis, marchant dans le plus grand silence et à la faveur des ombres de la nuit, s'approchèrent du campement des Provençaux, qui, ne pensant point avoir à suspecter les dispositions actuelles du monarque grec, ne se tenaient nullement sur leurs gardes. Avant que l'alarme eût été donnée, le camp des Latins fut subitement attaqué et envahi par des forces considérables. Aussitôt une inexprimable confusion, qu'augmentait l'obscurité de la nuit, courut et s'étendit de proche en proche sur toute la ligne. Beaucoup de pèlerins, parmi lesquels Raymond d'Agiles fait entendre que se trouvaient des chefs illustres, surpris dans les

(1) *Robert-le-Moine*, liv. II.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 19.

douceurs du sommeil, payèrent de la vie l'excès de leur confiance, pendant qu'une multitude d'autres cherchaient leur salut dans une prompte fuite. Ce fut au premier instant une déroute complète. Mais peu à peu l'ordre se rétablit; les Croisés, remis de leur premier trouble, s'armèrent à la hâte, et par des prodiges de valeur, parvinrent à dégager le camp et à repousser l'agression des Grecs, qui durent laisser un grand nombre des leurs sur le champ de bataille. Nonobstant l'éclatant succès qui resta définitivement aux Croisés, cette attaque de nuit ne laissa pas que de porter au moral de l'armée une profonde atteinte. Le danger passé, on se mit à énumérer toutes les difficultés de l'entreprise, tous les événements funestes, toutes les surprises dont chaque jour de marche pouvait être marqué; et beaucoup de Croisés, même dans les rangs des chefs, oublieux de leurs vœux, se prirent à regretter la patrie absente et à désespérer du succès de l'entreprise dans laquelle ils se voyaient engagés. Pour se rendre compte de cette défaillance subite des esprits, il faut ne pas oublier qu'outre les hommes de guerre qui faisaient le fond de l'expédition, la Croisade entraînait un grand nombre de pèlerins sans armes, femmes, enfants, clercs, moines ou vieillards, pour qui les hasards ou les fatigues de la guerre devaient fréquemment devenir une occasion de regrets. Déjà un grand nombre de Croisés, tournant leurs pensées en arrière, prenaient leurs dispositions pour le retour et se préparaient à quitter le camp, lorsqu'une chaleureuse intervention des évêques et de tout le clergé vint partout réveiller le sentiment du devoir, et ramener tout ce peuple à l'accomplissement du vœu qui l'attachait au pèlerinage de Jérusalem (1).

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 19 et 20. — *Raymond d'Agiles*, page 140 de la collection de Bongars. — Aux premières pages de sa

A peine la nouvelle du désastre dont son camp venait d'être le théâtre, fut-elle parvenue aux oreilles du comte de Saint-Gilles, qui n'avait pas encore quitté Constantinople, que ce prince en proie aux accès de la plus violente colère, s'écria qu'il était victime de la plus odieuse des trahisons, et songea aux moyens d'en tirer une éclatante vengeance. Il dépêcha d'abord quelques-uns de ses officiers pour reprocher à l'empereur la déloyauté qui l'avait poussé à faire attaquer l'armée des Latins au moment même où leur chef s'était rendu au palais pour obéir aux sollicitations de la cour de Byzance. En même temps il envoya aux princes croisés qui campaient sur la côte d'Asie, l'invitation de lui prêter une fraternelle assistance pour l'aider à tirer vengeance de l'insulte qui venait d'être faite à son drapeau, eux dont les instances l'avaient entraîné à se confier aveuglément à la foi de l'empereur grec. Le vieux comte, en effet, toujours disposé à s'abandonner à son humeur irritable, ne laissait jamais tomber le souvenir d'une injure ; et s'il n'eût dépendu que de son libre arbitre, il n'est pas douteux que, ni la crainte, ni les menaces, ni l'intervention des princes n'eussent pu l'empêcher de donner carrière aux impétueux désirs de vengeance qui l'animaient (1). Au message que le comte Raymond lui avait adressé, l'empereur répondit que jusqu'alors il avait ignoré que les Francs eussent attaqué ses

chronique, le chapelain du comte de Toulouse recule devant la tâche d'entrer dans le détail des événements que nous venons de rapporter. Il se sent visiblement humilié, et par ses réticences même semble donner des proportions beaucoup plus considérables au désastre que sa plume se refuse à décrire. « Si vous voulez connaître les détails des sanglantes et « humiliantes scènes auxquelles donna lieu la perfidie de l'empereur, « adressez-vous à d'autres plutôt qu'à nous, dit-il, et ne nous en demandez pas davantage ! »

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 20.

sujets et promené la dévastation dans ses provinces, de manière à s'attirer de sévères représailles; que ce dont le comte se plaignait paraissait se réduire à ceci, que, surprise au milieu de quelques désordres journaliers (1), l'armée des Latins, à l'approche des légions grecques, avait pris peur et cru devoir chercher son salut dans la fuite; qu'au surplus il n'était pas éloigné de donner au comte une suffisante satisfaction. Sur ces entrefaites cependant, l'empereur, qui commençait à comprendre qu'il était allé trop loin et qui craignait les suites de l'irritation du comte de Toulouse, avait réclamé la conciliante intervention de Godefroy de Bouillon, du prince de Tarente et du comte de Flandre, qui tous trois s'empressèrent d'accourir aussitôt de la rive asiatique où ils étaient campés.

Ces trois princes, quoique eux-mêmes personnellement blessés des graves complications qui avaient donné naissance à l'appel que leur faisait l'empereur Alexis, remontrèrent au comte de Saint-Gilles qu'il ne serait pas sage, lorsque déjà on se trouvait presque en face des armées musulmanes, de donner suite à son ressentiment; et que dans tous les cas une telle entreprise était de nature à entraîner une perte de temps considérable qui tournerait infailliblement contre les desseins de la Croisade. Boémond qui, selon toute apparence, avait dans l'intimité de ses secrètes pensées rêvé pour lui la possession de Constantinople, et ne pouvait admettre les prétentions rivales du comte de Toulouse, alla même jusqu'à déclarer à ce dernier qu'il était disposé à se tourner contre lui, et à se ranger du côté de l'empereur, si le comte osait rien entreprendre contre la cour de Byzance, et se refusait à la pacification. Vaincu par tant d'instances et par l'autorité

(1) L'empereur faisait sans doute allusion à la prise d'assaut de *Rossa*, et à la première affaire de Rodosto qui avait été fatale aux armes grecques.

qui s'attachait à l'intervention des princes latins, le vieux Raymond finit par déclarer qu'il était prêt à se soumettre à la décision de ses frères d'armes (1). Munis de ce consentement, les princes se rendirent incontinent auprès d'Alexis, et dans un entretien familier s'efforcèrent de lui faire entendre l'expression de leur commun mécontentement. Cette démarche eut tout le succès qu'on devait en attendre. Frappé de l'universelle réprobation qu'avait soulevée sa funeste politique, l'empereur, rendant la satisfaction qu'il avait promise, exprima au comte de Toulouse, en présence des officiers grecs et latins qui l'entouraient, le regret de ce qui s'était passé, protestant toutefois que cela avait eu lieu à son insu et sans son ordre. Après cette déclaration solennelle, le comte Raymond invité à prêter à l'empereur le serment de fidélité, jura que jamais par lui-même ou par les siens il n'attenterait à la vie ou à l'honneur d'Alexis, non plus qu'aux biens que ce prince possédait, à quelque titre juste ou injuste que ce fût. Mais il se refusa obstinément à prêter l'hommage qu'on lui demandait, disant qu'il n'y consentirait jamais, même au péril de sa vie (2). C'est qu'à ses yeux il y avait une notable différence entre ces deux

(1) Suivant Raymond d'Agiles, le différent fut d'un commun accord formellement soumis à l'arbitrage des princes. Boémond se porta auprès de Raymond caution de l'acquittement des satisfactions auxquelles pourrait être condamné l'empereur ; mais la décision qui intervint dégagea, contre toute justice, s'écrie le chapelain du comte, le prince Boémond de la garantie qu'il venait de promettre, et Raymond fut contraint de se dessaisir de ce gage. « Atque Alexius Boimundum obsidem « satisfactionis dedit. Ad judicium veniunt : Cogitur comes, prœter jus, « absolvere obsidem. » *Raymond d'Agiles*, page 141 de la collection de Bongars.

(2) *Raymond d'Agiles*, page 141 de la collection de Bongars. — *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 20. — *Orderic Vital*, liv. IX. — *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 4, 2°.

expressions des rapports divers qui existaient alors dans le sein de la société féodale.

L'hommage, *hominium*, était le devoir hiérarchique qui liait le possesseur d'un fief envers le seigneur de qui il tenait sa terre. Par l'hommage, la personne gratifiée devenait l'homme, *homo*, le vassal du seigneur gratifiant. Elle contractait envers ce dernier toutes les obligations de la féodalité, telles, par exemple, que celles de marcher avec son monde à la voix du seigneur dans les expéditions entreprises par ce dernier, de fournir certaines prestations, d'acquitter des redevances en nature ou en argent, de rester soumis à certaines charges de la personne auxquelles parfois s'attachait une véritable humiliation. La *fidélité*, au contraire, la foi, *fidelitas*, *fiducia*, entraînaient des obligations moins rigoureuses, moins nombreuses, et nullement humiliantes. Elle pouvait exister indépendamment de la possession d'aucun fief. Celui qui avait simplement promis sa foi ou prêté le serment de fidélité, ne s'engageait à autre chose qu'à respecter ou faire respecter, autant qu'il dépendait de lui, la vie, la personne, les possessions et l'honneur du seigneur dans les mains duquel le serment avait été prêté. L'hommage entraînait de droit la fidélité; la fidélité ne supposait pas nécessairement l'hommage. Les femmes pouvaient prêter le serment de fidélité; rarement elles étaient admises à rendre l'hommage, car elles n'étaient pas propres à conduire des hommes à la guerre.

Le refus du comte de Toulouse de se soumettre à la formalité de l'hommage, parut être l'expression d'une volonté si ferme et si résolue, que force fut à la cour de Byzance de se contenter du serment de fidélité qu'il avait prêté (1). L'empereur laissa croire qu'il était satisfait, et s'empressa d'ad-

(1) *Baudri*, liv. Ier.

mettre le vieux guerrier, comme il l'avait fait pour les autres chefs latins, à la participation des immenses richesses accumulées dans le palais. Raymond d'Agiles affirme que le ressentiment de l'empereur fut cause que le comte de Saint-Gilles n'eut qu'une bien faible part dans la distribution des munificences impériales; mais le témoignage des autres chroniqueurs, notamment celui très-explicite de Marin Sanuto, proteste contre une telle assertion. Alexis, au contraire, malgré ce qui s'était passé, montrait beaucoup d'estime et avait un penchant particulier pour le chef illustre qui conduisait les légions envoyées par les provinces méridionales de la France. Il le retenait à sa cour, le consultait volontiers, lui faisait la confidence de ses desseins, et cherchait à s'en faire un appui contre les désirs ambitieux qu'il supposait à Boémond. La fille d'Alexis, qui se montre en toutes circonstances pleine d'affection et de préventions favorables pour le comte de Saint-Gilles, lui fait tenir ce langage dans un des entretiens familiers qui se renouvelaient fréquemment entre les deux princes : « Le dol et la ruse étant héréditaires dans « la famille de Boémond, il n'est pas présumable qu'il reste « fidèle au serment qu'il vous a prêté. Dans tous les cas, je « ferai tout ce qui dépendra de moi pour venir en aide et « fournir à l'empereur un utile concours, si jamais le prince « de Tarente vient à manquer à ses obligations (1). » Nous aurons du reste plus d'une fois, dans le cours de cette histoire, l'occasion de reconnaître que, de tous les chefs croisés, le comte de Toulouse, quoique personnellement affranchi de l'hommage auquel s'étaient soumis ses frères d'armes, parut être celui qui resta le mieux disposé à conserver fidèlement le respect des droits de l'empereur Alexis, notamment à propos de la possession de la ville d'Antioche.

(1) Anne Comnène, *Alexiade*, fin du liv. x[e].

Après avoir terminé la grande œuvre de réconciliation pour laquelle ils avaient été mandés à Constantinople, le duc de Lorraine, le prince de Tarente et le comte de Flandre s'empressèrent de retourner à leur campement des rives asiatiques du Bosphore, emportant avec eux d'éclatants témoignages de la reconnaissance de l'empereur pour le service signalé qu'ils venaient de lui rendre. En se retirant, ils supplièrent le comte de Toulouse de ne pas tarder à les aller rejoindre en Asie. De son côté, Raymond, qui venait de donner à son armée l'ordre de s'approcher de Constantinople, resta pendant quinze jours encore dans cette dernière ville, soit pour présider à l'embarquement de la majeure partie de ses troupes qui se transporta immédiatement au-delà du détroit, soit pour régler ses intérêts particuliers en même temps que les intérêts généraux de l'armée. On le vit en effet, à l'exemple des autres princes latins qui avaient échoué dans leurs tentatives de négociation, vivement solliciter l'empereur de se mettre à la tête de cette grande expédition qui marchait sur Jérusalem. Mais le monarque prétextait toujours la nécessité de rester dans sa capitale pour s'opposer aux entreprises des Bulgares, des Comans et des Pincenates ou Petchénègues, qui ne cessaient d'errer sur les frontières septentrionales de l'empire, en attendant l'occasion d'y pénétrer (1). Ce motif n'était qu'un prétexte. Anne Comnène, toujours fidèle à ses habitudes d'indiscrétion, dit formellement que l'empereur, son père, appréhendait fort de se trouver au milieu des légions latines, et qu'il préférait s'établir à Pélecane, à proximité de Nicée, pour y observer le sort des armes et le faire habilement tourner à son profit. A quoi la princesse grecque ajoute qu'il semblait à l'empereur peu digne, et à la fois peu sûr, de se séquestrer dans son palais, sourd

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 21. — *Albert d'Aix*, liv. II. chap. 20.

au tumulte des armes, et de se tenir éloigné du théâtre des événements. Là, au moins, dans le voisinage des luttes qui se préparaient, il pouvait espérer de trouver l'occasion d'obtenir de la main des Turcs la possession de la ville de Nicée, possession qu'il aspirait à recevoir ainsi, plutôt que de la devoir à l'exécution de la convention qu'il était en voie de stipuler avec les Francs.

Après avoir terminé les affaires qui le retenaient à Constantinople, le comte de Toulouse, suivi des compagnies qu'il avait gardées auprès de lui pour appuyer les négociations entamées de concert avec Boémond, pour le service des approvisionnements, franchit à son tour le Bosphore pour rejoindre le gros de son armée. Mais il ne trouva pas auprès de Chalcédoine les trois chefs Godefroy, Boémond et Robert de Flandre, qui avaient pris les devants en compagnie de l'évêque du Puy (1), et s'étaient ensemble acheminés, dès les derniers jours d'avril, dans la direction de Nicée, ainsi que nous le verrons bientôt.

Ce fut à peu près vers ce temps-là que l'empereur Alexis s'embarqua avec une partie de ses troupes pour se rendre à Pélecane, et y donner suite à ses projets sur la ville dont le sort allait se décider (2).

(1) *Baudri*, liv. 1er. — *Tudebode*, liv. II, chap. 7. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 24. — *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 21. — Le comte de Toulouse, que la majeure partie de ses troupes avait devancé, dut personnellement franchir le Bosphore avec les forces qui lui restaient, dans les premiers jours de mai, car il ne trouva pas les Croisés dans le camp de Chalcédoine, abandonné vers la fin d'avril, et d'un autre côté il arriva devant Nicée le 16 du mois de mai.

(2) La princesse Anne Comnène qui, seule entre les chroniqueurs, nous révèle le nom du lieu choisi par Alexis pour y établir son campement, nous laisse dans l'ignorance de sa situation réelle. D'une part, elle fait entendre que l'emplacement de Pélecane n'était pas éloigné de Nicée, et se trouvait voisin d'un lieu nommé *Mesampela*, au milieu d'un pays de vignobles,

La dernière expédition des Croisés, celle qui était conduite par le duc de Normandie et les comtes de Blois et de Boulogne, embarquée au port de Brindes le jour de Pâques, 5 avril 1097,

où se voyait encore une ancienne église dédiée à saint George. D'autre part, elle nous apprend que Godefroy après avoir franchi le détroit, aurait établi son camp auprès de Pélecane (*Gotthofredus transmisit fretum et apud Pelecanum stativa posuit*); ce qui reviendrait à faire penser que Pélecane était située sur la rive asiatique du Bosphore et près de l'antique Chalcédoine. Mais cette position, voisine de Constantinople et fort éloignée de Nicée, n'eût point répondu aux vues secrètes de l'empereur. Il faut donc croire que la princesse grecque, dans le passage que nous venons de citer n'a voulu parler que du dernier campement établi par Godefroy sous les murs de Nicée, et non de la première station dont il avait fait choix au sortir de Constantinople. Il ne faudrait pas au surplus se laisser induire en erreur par un passage de Raoul de Caen, dans lequel nous voyons qu'en envoyant des renforts pour occuper la ville de Nicée, l'empereur accompagna ces renforts jusqu'au détroit portant le nom de *Bras de Saint-George*. Cette dénomination de Bras de Saint-George ne s'applique pas exclusivement au Bosphore qui baigne les murs de Constantinople. Quelques chroniqueurs en ont étendu la signification. Le comte Etienne de Blois, dans sa lettre datée de Nicée, après avoir parlé du détroit qui touche à la capitale de l'empire grec, ajoute qu'il est un autre bras de mer nommé *Bras de Saint-George* qui s'avance jusqu'à Nicomédie. Nous voyons ailleurs, au rapport de *Ducange* et des nombreuses autorités qu'il cite, étendre cette même dénomination à toutes les eaux de la mer de Marmara, considérée dans son ensemble comme un détroit faisant communiquer la mer Noire à la Méditerranée. *Neque soli freto ac Bosporo sive hellesponto id inditum nominis, sed et toti Propontidi.* Mais ce qui semble devoir trancher la question de la situation du camp d'Alexis, c'est cette même lettre d'Etienne de Blois, dans laquelle le noble comte nous apprend, sans pourtant nommer Pélecane, que l'empereur vint s'établir dans une *île* située non loin du camp des Croisés (*Imperator ad nos usque prope pervenit..... In marinâ quâdam insulâ prope nos secessit*). On peut donc conjecturer que le poste choisi par Alexis pour observer de près les événements de Nicée, fut une île située soit près du golfe de Nicomédie, soit à l'entrée du golfe de Moudania, l'île moderne de *Kalolimni* peut-être. — Anne Comnène, *Alexiade*, liv. x

venait, comme nous l'avons dit, d'arriver en vue de Constantinople. Elle était en retard sur les autres armées de l'Occident, et avait dû faire une marche forcée. Pendant les dix ou quinze jours (1) de repos qu'elle prit dans les faubourgs et sous les murs de cette ville, les chefs qui la commandaient, appelés, comme les autres barons précédemment arrivés, à se présenter à leur tour au palais, ne tardèrent pas à se voir, soit en commun, soit séparément, entourés des prévenances et des attentions intéressées de l'empereur Alexis. Bientôt, pressés de faire leur soumission féodale dans les mains du prince grec et d'imiter leurs devanciers : « Nous ne sommes « pas, se dirent-ils, plus grands que nos pères, » et tous leurs scrupules tombant volontiers, ils ne balancèrent pas à se laisser entraîner sur la pente glissante où s'était, avant eux, placé le comte de Vermandois, en compagnie duquel ils étaient entrés dans la Croisade. Ils prêtèrent donc foi et hommage, et s'obligèrent envers l'empereur comme l'avaient fait les autres Croisés. Nul besoin de dire que les trésors du prince leur furent également ouverts, et qu'il leur fut donné d'y puiser à pleines mains des richesses inestimables, et telles qu'ils n'en avaient jamais vues de pareilles, et, comme dit le chroniqueur, qu'elles dépassaient la mesure et la dignité de nos mœurs de l'Occident (2). Ainsi comblée des libéralités impériales, l'armée, ayant en tête les trois princes que nous

et xi. — Lettre d'Étienne de Blois, écrite du camp de Nicée à sa femme Adèle, n° x de nos *Pièces justificatives*. — *Raoul de Caen*, chap. 17. — *Historia Byzantina*, annotée par Ducange, un vol. in-fol., Paris 1680, 2e partie, liv. iv, page 124.

(1) *Foulcher de Chartres*, chap. iv. — Auteur anonyme du *Gesta Francorum*, chap. iv et v. — Lettre du comte de Blois adressée à sa femme Adèle, du camp de Nicée ; n° x de nos *Pièces justificatives*.

(2) *Nostrarum rerum modum et dignitatem excedentia. Guillaume de Tyr*, liv. ii, chap. 22.

venons de nommer, franchit à son tour les eaux du Bosphore, vers la fin du mois de mai (1) 1097, et s'achemina dans la direction de Nicée, où nous verrons qu'elle arriva après tous les autres Croisés, et seulement dans la première semaine du mois de juin (2).

Fin de mai 1097.

Malgré le refus qu'avait fait en dernier lieu l'empereur de prendre en personne le commandement de l'expédition qui se proposait la délivrance de la Terre-Sainte, et dont le premier résultat devait être de couvrir et de sauver la capitale de l'empire, le séjour qu'avaient fait à Constantinople les chefs de l'Occident n'avait point été perdu pour les intérêts de la Croisade. Une importante convention, dont un chroniqueur semble faire honneur à l'entremise de Robert de Normandie et du comte de Blois (3), avait été conclue avec Alexis, convention dont une des clauses, conservée par Guillaume de Tyr, est ainsi conçue : « Si, par un effet de la miséricorde de « Dieu, dans leur marche de Constantinople à la terre de Syrie, « il arrive aux Croisés de prendre une des villes qui ont autre- « fois formé une possession de l'empire grec, ils devront la « restituer à l'empereur avec toutes ses dépendances. Mais « le butin, les dépouilles et les objets mobiliers pris sur

(1) Cette expédition après avoir quitté les côtes d'Italie le 5 avril seulement, et séjourné dix ou quinze jours sous les murs de Constantinople, ne pouvait guère être en mesure de franchir le Bosphore avant les derniers jours du mois de mai. Elle ne dut pas non plus le franchir plus tard puisque, au dire de Foulcher de Chartres qui en faisait partie, il est avéré qu'elle arriva devant Nicée dans le cours de la première semaine du mois de juin.

(2) *Foulcher de Chartres*, chap. 4. — Auteur anonyme du *Gesta Francorum expugnantium Hierusalem*, chap. IV, V et VI. — *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 22. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 21.

(3) Auteur anonyme du *Gesta Francorum expugnantium Hierusalem*, chap. V.

« l'ennemi, devront en totalité appartenir à l'armée, sans « aucun conteste, en compensation de ses sacrifices et de « ses travaux (1). » Alexis, de son côté, devait aider les Croisés du concours soutenu de ses flottes, de ses trésors, et des armées dont il disposait.

En assistant à cette soumission successive des plus fiers guerriers de l'Occident, en contemplant cet apparent abaissement des cœurs, que semblèrent entretenir les largesses de la cour de Byzance, on se trouve naturellement porté à convenir qu'un seul caractère parut alors conserver sa noble indépendance, à savoir celui du prince sicilien Tancrède, neveu de Robert Guiscard, qui s'éloigna, comme nous l'avons dit, pour ne pas paraître participer, même de son tacite consentement, aux actes de vasselage qui s'accomplissaient autour de lui. Il est pourtant nécessaire, pour être juste, de reconnaître qu'en inclinant leur orgueil devant le premier trône de l'Orient, les chefs croisés semblaient céder à la loi d'une invincible nécessité, puisqu'ils étaient dans l'impossibilité de se passer des vaisseaux et du consentement de l'empereur, sur la terre duquel leur route se trouvait tracée. Il ne faut pas se dissimuler non plus qu'il n'eût pas été d'une sage et prévoyante politique de s'aliéner, par un refus intempestif, les bonnes grâces d'un monarque qui, au moindre échec survenu dans la suite de leur expédition, aurait pu interdire le retour aux Croisés, ou du moins les réduire aux plus fatales extrémités. On ne doit pas d'ailleurs oublier que l'acte de soumission féodale par lequel les chefs croisés se lièrent envers l'empereur Alexis, entrainait des obligations réciproques profitables aux deux parties intéressées, et que

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 12, et liv. VII, chap. 20. — *Albert d'Aix*, liv. V, chap. 2. — Auteur anonyme du *Gesta Francorum expugnantium Hierusalem*, chap. 5.

l'état des mœurs du temps permettait aux plus grands seigneurs, commandant à de nombreux vassaux, de s'inféoder eux-mêmes à des chefs d'empire plus puissants qu'eux. Toutefois, le lecteur, jaloux de l'honneur de nos guerriers, voudrait pouvoir se persuader que les trésors d'Alexis ne furent pour rien dans l'entraînement qui poussa les princes latins à plier leur orgueil et fléchir le genou devant la majesté du trône de l'Orient.

Nous ne devons pas clore la série des faits qui se rattachent au séjour des Croisés dans la capitale de l'empire d'Orient, sans faire connaître un fait véritablement étrange, rapporté au liv. X de l'*Alexiade* par la princesse Anne Comnène, qui avait pu, dans sa jeunesse, assister à la scène qu'elle décrit. Dans une des audiences auxquelles les Croisés nouvellement arrivés étaient admis à rendre l'hommage féodal à l'empereur, en présence de Godefroy toujours mandé dans ces circonstances pour ajouter à l'éclat de la solennité comme pour entrainer ses frères d'armes par l'autorité de son exemple, un certain comte que la chronique ne nomme point (1), et qu'on croit être Robert, comte de Paris, s'avisa de monter les degrés du trône sur lequel il alla s'asseoir. Alexis, qui depuis longtemps connaissait l'humeur altière des Latins, feignit de ne pas s'apercevoir de cette grossière insolence. Mais, au même instant, le comte Baudouin prit par la main l'audacieux che-

(1) M. Michaud, sur la foi de Ducange, dit que le Franc dont il s'agit ici est le même que Robert comte de Paris, parti de France en compagnie du comte Hugues de Vermandois, et que nous verrons plus tard tomber aux plaines de Dorylée. La princesse grecque qui rapporte ce fait ne donne pas le nom du comte en question. Elle se borne à dire qu'il était noble entre tous les comtes, *inter Comites sanè nobilis*. Voyez au liv. XI de l'*Alexiade*, les détails que donne Anne Comnène sur la manière dont le comte qui avait insulté l'Empereur se conduisit et succomba au champ de bataille de Dorylée.

valier et l'entraîna au bas du trône. « Vous venez à peine, « lui dit-il, de prêter l'hommage à l'empereur, et de le recon- « naître pour votre seigneur, et déjà vous semblez vouloir « vous égaler à lui. Apprenez, si vous l'ignorez, que les « souverains de Byzance ne sont point dans l'usage d'admettre « leurs vassaux au partage du trône impérial. Dans tous les « cas, chacun doit observer les coutumes des pays qu'il est « appelé à visiter. » Le comte ne répondit rien à Baudouin. Mais, jetant sur l'empereur un regard arrogant, on l'entendit, dans sa langue barbare, murmurer ces mots : « Quel est « donc ce rustre qui seul est assis, pendant que tant d'illustres « chefs restent debout en sa présence? » Ce propos n'échappa pas à l'empereur, qui se le fit expliquer par son interprète. Mais il ne dit rien sur le moment, et attendit que les Croisés vinssent, chacun à son tour, à la fin de la cérémonie, le saluer en se retirant. Alors il prit à part l'insolent qui l'avait outragé, et le questionna sur son nom, sa famille et le pays d'où il était originaire. « Je suis Français (1) et des plus nobles, dit « le comte, et je ne sais qu'une chose : Il y a dans mon pays « un carrefour où se trouve une ancienne église. Ceux qui « désirent montrer leur valeur et se faire un nom dans la « carrière des combats singuliers ont coutume de venir dans « cette église implorer le secours divin, et d'y rester jusqu'à « ce qu'il se présente un adversaire pour les combattre. Eh « bien, j'ai passé de longues heures dans ce carrefour, sans « avoir jamais rencontré personne qui osât venir se mesurer « avec moi. » A cette bravade inconvenante, l'empereur se contenta de répondre : « Si alors vous n'avez point trouvé « d'ennemis à combattre, voici le moment où vous n'en « manquerez pas. Mais, si vous voulez m'en croire, moi qui

(1) *Purus putus Francus sum*. N'est-ce pas encore la naïve jactance des troupiers de nos jours ?

« ai une certaine expérience de la manière de combattre les « Turcs, ayez soin de ne vous tenir jamais ni à l'arrière-« garde, ni au front de l'armée, parmi ceux qui, la lance « en arrêt, se présentent les premiers à l'ennemi. Ce sont « là des postes dangereux. Tenez-vous plutôt au centre de la « réserve, où vous ne courrez aucun risque. » Puis l'empereur ajouta quelques autres conseils à l'adresse de tous les chevaliers qui assistaient à cette audience, leur recommandant de ne jamais poursuivre témérairement les Turcs lorsqu'il arrivait à ceux-ci de lâcher pied, parce que souvent c'était un moyen qu'ils employaient pour attirer leurs ennemis dans quelque embuscade (1). Telle est la singulière anecdote que, dans le silence des autres chroniques, nous a conservée la fille d'Alexis. Outre l'intérêt historique qui s'y rattache, nous trouvons dans ce curieux récit : d'une part un échantillon de la rudesse de mœurs, familière à quelques-uns des chefs de l'Occident, aux prises avec la civilisation plus avancée des Grecs du Bas-Empire ; d'autre part, une preuve du souverain mépris que ces fiers barons conservaient au fond de leurs cœurs pour le prince qui les comblait de ses prévenances et d'une munificence toute royale. On y voit enfin le soin extrême que l'habile Alexis mettait à ménager les susceptibilités des dangereux hôtes qu'il voulait éloigner à tout prix des murs de sa capitale.

Retournons maintenant au chef de la Croisade, à Godefroy de Bouillon ; revenons à la grande armée dont les rangs s'étaient successivement grossis autour de sa bannière. Après les débats avec les Chrétiens d'Orient, passons aux luttes avec les Infidèles.

(1) *Alexiade* d'Anne Comnène, liv. x.

CHAPITRE XVII.

Levée du camp de Chalcédoine. — Marche de Godefroy, de Tancrède, du comte de Flandre, à travers la Bithynie. — Libyssa. — Tombeau d'Annibal. — Nicomédie. — Passage de l'Arganthon. — Arrivée des Croisés devant Nicée. — Famine. — Arrivée de Boémond.

Depuis qu'en l'année 1096, suivant le pittoresque langage du chroniqueur arménien (1), *la porte des Latins s'était ouverte*, c'était la seconde fois que les eaux du Bosphore avaient fléchi sous le poids des bataillons de la Croisade, la seconde fois que la vieille Asie voyait apparaître ces missionnaires armés que lui envoyaient les extrêmes rivages de l'Occident. Mais ce devait être pour lors dans des conditions et avec des chances bien différentes. Les légions de Pierre l'Ermite et de Gauthier avaient succombé sous le poids de la plus effroyable comme de la plus inévitable catastrophe, par suite de leur esprit d'indiscipline et de l'incapacité de leurs chefs. L'armée de Godefroy de Bouillon, au contraire, composée de meilleurs éléments, obéissait à des chefs expérimentés, et d'ailleurs devait faire son profit des connaissances et in-

(1) *Matthieu* d'Edesse, chap. 1er de la traduction de M. Ed. Dulaurier.

fluences locales, familières aux officiers grecs envoyés comme auxiliaires par l'empereur Alexis. D'un autre côté, la triste fin de la première expédition avait fait comprendre la nécessité d'une sévère discipline, en présence d'un ennemi qui s'était montré si habile à profiter des fautes et de l'aveugle impétuosité des premiers Croisés.

Avant de pénétrer plus avant dans la suite des événements qui marquèrent la présence des soldats de la Croix sur le continent asiatique, et dans le but de mieux faire connaître le théâtre des marches et des ardentes luttes que l'avenir tenait en réserve, nous devons un instant revenir sur le passé de cette terre, où régnait désormais en souveraine la domination musulmane. Nous rappellerons qu'un des rameaux de la grande souche des Turcs Seldjoucides qui s'était établie en Perse et à Bagdad, vers le milieu du XI[e] siècle, s'en était séparé en 1074 pour s'établir dans l'Asie-Mineure, sous la conduite de Soliman I[er]. Ce prince y avait fondé, sur les ruines de l'empire de Byzance, la sultanie de Roum (des Romains) ou d'Iconium, dont dépendait la ville de Nicée. L'autre rameau de la même famille turque, sous la conduite du chef Toutousch, frère et lieutenant de Mélik-Schah, sultan de Perse résidant à Bagdad, était allé, en l'année 1078, se fixer dans la Syrie, qui alors obéissait aux califes fatimites d'Égypte. Ce second rameau seldjoucide ne tarda pas à se diviser et à former deux sultanies, celles d'Alep et de Damas, l'une et l'autre beaucoup moins puissantes que celle d'Iconium, qui s'étendait sur un plus grand territoire. Le pays de Roum ou d'Iconium occupait à peu près l'étendue actuelle de l'Asie-Mineure. Il se bornait : au nord par la mer Noire, en exceptant pourtant quelques petites provinces, telles que celle de Trébizonde, démembrement de l'ancien royaume du Pont, et une partie de la Bithynie, entre le fleuve Sangar et le Bosphore, provinces restées l'une et l'autre in-

corporées à l'empire grec ; à l'est par le cours du haut Euphrate ; au sud par la Méditerranée et la frontière septentrionale de la Syrie ; à l'ouest enfin par l'Archipel ou mer Egée et par le fleuve Méandre qui, dans une partie de son cours, était resté au pouvoir des empereurs grecs. Ainsi, la Cilicie au sud-est, la Cappadoce et une partie de l'Arménie du côté de l'est, se trouvaient comprises dans les possessions du sultan d'Iconium, tout comme le surplus du royaume de Pont, la Paphlagonie sur les rivages méridionaux de la mer Noire, la plus grande partie de la Bithynie, la Lydie, la Phrygie, la Galatie, colonie gauloise, et enfin la Pamphilie et quelques autres provinces d'une moindre importance.

Depuis la grande catastrophe qui avait anéanti l'armée de Pierre l'Ermite, l'infatigable sultan Kilidje-Arslan Ier, qui avait succédé à son père Soliman, conquérant de l'Asie-Mineure, n'avait pas cessé d'augmenter ses forces et d'ajouter aux fortifications qui entouraient la ville de Nicée, sa capitale actuelle. Cette ville célèbre avait une grande importance politique et militaire, ayant été, dès l'origine de la conquête, substituée, comme résidence des sultans seldjoucides, à la ville d'Iconium, première capitale du pays de Roum, ainsi nommé par les Musulmans. Son importance résultait encore de la position qu'elle occupait à quinze myriamètres environ de la ville de Constantinople, position qui semblait plus propre que celle d'Iconium à menacer par son voisinage la capitale des empereurs.

De leur côté Godefroy de Bouillon et les autres princes latins ne pouvaient méconnaître l'avantage qu'il y aurait à frapper, au début de la campagne, un grand coup sur le boulevard de la puissance des Turcs du côté de l'empire grec. En conséquence, vers les derniers jours d'avril (1), le derniers jours d'avril 1097.

(1) Aucun chroniqueur ne fixe l'époque précise à laquelle l'expédition

duc de Lorraine se hâta de plier ses tentes et d'abandonner le camp de Chalcédoine qu'il occupait depuis près d'un mois, pour s'engager sur la route de Nicée. Le comte Robert avec ses Flamands, Tancrède avec ses chevaliers et la fraction de l'armée de Boémond qui avait franchi le détroit ; le Grec Tatice avec les troupes impériales, et enfin l'évêque du Puy avec les contingents que le comte Raymond n'avait pas gardés sur la rive d'Europe, se mirent en route en même temps (1). Mais on peut conjecturer que l'évêque Adhémar ne tarda pas à suspendre sa marche pour attendre l'arrivée du comte de Toulouse, en compagnie duquel on le voit quelques jours plus tard faire son entrée dans le camp de Nicée (2). Cette expédition suivit par terre la rive orientale de la Propontide ou mer de Marmara, ayant à sa droite les îles des Princes, à sa gauche la chaîne de montagnes formant le promontoire asiatique, qui se termine au Bosphore. Le premier jour on arriva en un lieu qu'Albert d'Aix nomme *Rufinel*, et l'on y déploya les tentes. Là des envoyés du comte de Saint-Gilles vinrent annoncer que ce prince avait terminé les affaires qui le retenaient auprès de l'empereur, et demander qu'on suspendît la marche de l'armée jusqu'à l'arrivée de ses contingents et de ceux de l'évêque du Puy. A quoi Godefroy et les autres chefs répondirent qu'ils ne pouvaient plus longtemps conserver leur position actuelle ; mais qu'ils allaient continuer à s'avancer à petites journées, de manière à pouvoir être rejoints sans peine par le comte de Toulouse, qui pourrait ainsi, sans trop de précipitation,

de Godefroy abandonna les rives du Bosphore. Mais, si l'on considère que les Croisés parvinrent le 6 mai sous les murs de Nicée, après avoir séjourné trois jours à Nicomédie, on ne peut guère assigner à la levée du camp de Chalcédoine une autre époque que celle des derniers jours d'avril.

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 21.

(2) *Baudri*, liv. 1er.

mettre la dernière main aux négociations qu'il avait entamées. Sur ces entrefaites, on vit également arriver au camp de Rufinel l'infortuné Pierre l'Ermite, avec les faibles débris de son expédition, qui après avoir passé le plus rude hiver, errants sans asile au sein de ces montagnes inhospitalières, attendaient dans l'état le plus misérable le passage de la grande expédition des Chrétiens, qui devaient en les sauvant se porter leurs vengeurs. La reconnaissance fut des plus touchantes, et les plus tendres soins furent prodigués à ces malheureux que la faim, le froid et la misère avaient décimés. Interrogé sur les causes qui avaient amené sa catastrophe, Pierre ne manqua pas de la rejeter tout entière sur l'insuffisance des sentiments de foi, comme sur l'indiscipline et la mauvaise tête (*duræ cervicis*) de ses compagnons d'armes (1). Au spectacle de tant d'infortune, une grande émotion s'empara de l'armée, et le désir de la vengeance sembla précipiter sa marche du côté où elle savait devoir bientôt rencontrer les ennemis de la croix auteurs de tant de maux. Après avoir accueilli dans ses rangs les compagnons de Pierre l'Ermite, l'armée se remit en route. Elle passsa auprès de Libyssa, aujourd'hui Djebize, où mourut Annibal (2), et bientôt parvint aux pieds de Nicomédie,

(1) *Albert d'Aix*, liv. II. chap. 20. — *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 21.

(2) La liberté accordée de nos jours, par l'empereur Napoléon, à l'émir Abd-el-Kader, fournit un curieux rapprochement que peut-être on n'a point assez remarqué. Deux siècles avant l'ère chrétienne, Annibal, ce général habile qui, pendant près de vingt ans, avait tenu en échec la puissance romaine, soit aux portes de Rome soit sur la terre africaine, fut enfin vaincu à Zama, et dut aller solliciter un asile auprès d'Antiochus, puis *à la cour de Prusias* roi de Bithynie. Ce fut auprès de ce dernier prince, sur le promontoire asiatique situé en face de Constantinople, à Libyssa, aujourd'hui Djebize, que l'illustre vaincu s'empoisonna pour ne pas tomber vivant entre les mains des Romains qui sollicitaient son extradition ; et

la moderne Isnik-mid, assise sur le golfe du même nom, où l'armée séjourna pendant trois jours entiers (1).

On était au pied de la grande chaîne de l'Arganthon, qui sépare Nicomédie de la plaine où s'élève la ville de Nicée. Avant de passer outre, le duc de Lorraine reconnut qu'il n'existait dans la direction de cette dernière ville aucune route propre à livrer passage à une multitude d'hommes telle que celle qu'il conduisait à sa suite, et que les étroits sentiers par où avaient passé les bandes de Pierre l'Ermite se trouvaient dans la circonstance tout à fait insuffisants (2). Il envoya donc en avant un corps de trois mille hommes, de quatre mille, suivant Robert-le-Moine, armés de haches, de pioches et d'instruments de fer de toutes sortes, avec ordre de niveler le sol, d'abattre les arbres et autres obstacles, de pratiquer enfin, à travers les défilés et les escarpements de la montagne, une route propre à livrer passage à la cavalerie comme à l'infanterie, et à tous les services attachés à l'expédition.

son tombeau, aujourd'hui ruiné, fut visité par les Croisés français marchant au siége de Nicée, sous la conduite de Godefroy de Bouillon.

Vingt siècles plus tard, l'émir Abd-el-Kader, qui lui aussi avait, pendant près de vingt ans, sur la terre africaine, bravé tous les efforts de la puissance française, fut enfin obligé, réduit mais non vaincu, de remettre son épée à l'un des fils du roi Philippe ; et l'illustre captif reçut une noble hospitalité sur la terre de France. Aujourd'hui le prince numide, par une conformité singulière de sa destinée avec celle du prince carthaginois, a reçu un sûr asile à Brousse, l'antique *capitale du roi Prusias ;* et, si les destinées ne changent pas, le tombeau d'Abd-el-Kader pourra reposer un jour à huit myriamètres à peine de celui du grand Annibal. Mais il y aura cette différence entre eux, que le dernier coin de terre laissé au vainqueur de Trasimène et de Cannes, fut disputé par la haine implacable de Rome, et que le dernier asile et le tombeau d'Abd-el-Kader auront été spontanément fournis par la générosité de la France et du chef qu'elle s'est donné.

(1) *Tudebode*, liv. II, chap. 7.

(2) *Belli sacri historia*, chap. 19, au *Museum italicum*, tom, Ier.

Ce tracé néanmoins ne dut être que très-grossièrement ébauché, car on fut dans l'obligation de placer à tous les détours des poteaux indicateurs surmontés de croix de bois ou de fer, qui montraient aux pèlerins la direction à suivre. Il est à la vérité fort difficile de démêler dans les chroniques si l'on ouvrit une route nouvelle et directe sur Nicée, en franchissant les hauts sommets de la chaîne de l'Arganthon, ou bien si l'on se contenta d'élargir la route plus occidentale que paraissait avoir suivie les premiers Croisés attachés à l'expédition de Pierre l'Ermite. Mais si l'on considère que l'armée de Godefroy, au rapport de Guibert, ne mit que trois jours pour se rendre de Nicomédie à Nicée, on doit pencher à croire qu'elle suivit la direction la plus courte à travers les escarpements des montagnes ; celle des premiers Croisés par Hélénopolis et Civitot ne paraissant pas de nature à être parcourue en un si court espace de temps (1). Dans le cours

(1) *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 4, 2°. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 6. — M. Michaud, dans la seconde partie du livre second de sa grande *Histoire des Croisades*, exprime une opinion contraire à celle que nous avons été conduit à formuler, et fait prendre une route plus longue à l'armée de Godefroy de Bouillon. Il conduit cette armée, au sortir de Nicomédie, vers le port d'Hélénopolis, aujourd'hui Hersek, et lui fait remonter le cours sinueux du *Draco* qui descend de la chaîne de l'Arganthon, dont nous avons parlé à l'occasion de la marche de Pierre l'Ermite. Nous avons vainement recherché à quelle source le savant historien a dû puiser cette opinion, qui se trouve en contradiction formelle, soit avec celle qu'exprime, dans la 61e lettre de la *Correspondance d'Orient*, M. Poujoulat son zélé collaborateur, soit avec la carte même de l'itinéraire des Croisés, jointe à la septième édition de l'*Histoire des Croisades*, que nous avons sous les yeux. Nous ajouterons que la direction au choix de laquelle nous nous sommes arrêté, a été également adoptée par M. J.-S. Jacobs, dans la carte dont il a enrichi le premier volume des *Historiens occidentaux des Croisades*, publié en 1844 par les soins de l'Académie royale des Inscriptions et belles-lettres, ouvrage dont la continuation est attendue avec une juste impatience.

de ce pénible trajet, l'expédition put apercevoir sur sa droite le fort d'Exérogorgon, qui avait été si funeste à la poignée d'Allemands qui, plusieurs mois auparavant, s'étaient séparés des Français pour suivre l'aventurier Renaud. Mais nous ne pensons pas, avec M. Michaud, qu'elle ait pu rencontrer, sinon pendant la durée du siége, *le camp où Gauthier avait laissé les femmes et les malades, lorsqu'il fut entraîné par ses soldats vers la ville de Nicée.* Le camp des premiers Croisés était en effet situé beaucoup plus à l'ouest, tout près de Civitot et du golfe de Moudania ; et en admettant même, avec l'historien des *Croisades*, que les soldats de Godefroy eussent suivi la direction d'Hélénopolis et remonté le torrent du *Draco* pour se rendre à Nicée, ils auraient encore dû passer à trois ou quatre myriamètres de distance du camp en question, et n'auraient pu en prendre connaissance pendant leur marche sur la ville qu'ils allaient investir.

Enfin, trois jours après leur départ de Nicomédie et à la suite de fatigues inouïes, les Croisés, débouchant des montagnes, arrivèrent dans la plaine, en vue de la ville de Nicée, la veille des nones de mai, correspondante au mercredi
6 mai 1097. 6 mai 1097, date précise nettement déterminée par la plupart des chroniqueurs (1). Indépendamment des difficultés naturelles du sol, les Croisés avaient eu beaucoup à souffrir de la négligence qu'avait mise l'empereur Alexis à pourvoir aux approvisionnements de l'armée en marche. A peine était-on parvenu à s'établir sous les murs de la capitale de Kilidje-Arslan, que déjà la privation des denrées alimentaires les plus indispensables était devenue intolérable. Un pain se vendait jusqu'à trente deniers, et les pauvres surtout avaient

(1) *Tudebode*, liv. II, chap. 7.— *Belli sacri historia*, chap. 20, au *Museum Italicum*, tom. 1er. — Texte manuscrit n° 5135 A. de la Bibliothèque Impériale.

beaucoup à souffrir. Plusieurs Croisés durent même payer de leur vie le défaut d'entente de l'empereur et des chefs de l'expédition sur la question des approvisionnements (1). Cependant, au moment des plus grandes souffrances de l'armée, on vit arriver au camp d'immenses convois de vivres, qui ne tardèrent pas à faire succéder la plus grande abondance à la disette générale. Ces approvisionnements avaient été dirigés par la double voie de terre et de mer, de Constantinople sur Nicée, par les soins du prince de Tarente, qui était, ainsi que nous l'avons vu, resté auprès de l'empereur pour négocier avec lui la question des subsistances, comme le comte de Toulouse l'avait fait de son côté. Il paraît même qu'il était parvenu à obtenir qu'un rescrit impérial, ordonnant aux populations situées au-delà de Nicée de conduire partout des vivres au-devant de l'armée expéditionnaire, fût dressé et ensuite expédié sur toute la route à parcourir (2). En même temps, le prince Boémond, qui venait de débarquer au port de Civitot (de *Cibot*, comme le nomme Anne Comnène), arriva devant Nicée et alla, avec le corps de troupes qu'il s'était réservé à Constantinople, s'établir auprès de Tancrède, dans le quartier assigné aux contingents italiens (3).

(1) *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 7. — *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 8. — *Belli sacri historia*, chap 24, au *Museum Italicum*, tom. I[er]. *Ex pauperrimâ gente multi mortui sunt fame.*

(2) *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 4, 2°. — Le passage du chroniqueur semble indiquer que, malgré l'occupation militaire des Turcs, la cour de Byzance conservait encore sur les populations chrétiennes des campagnes de l'Asie-Mineure, un reste d'autorité pour le moins nominale.

(3) Anne Comnène, *Alexiade*, commencement du liv. XI. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 7. — Du témoignage de ces deux chroniqueurs il résulterait que Boémond aurait, ainsi qu'avait fait le comte de Toulouse, conservé une partie de son armée à Constantinople, l'autre partie seulement ayant suivi le drapeau de Tancrède sur la côte d'Asie.

En arrivant sous les murs de Nicée et pendant les jours d'installation qui précédèrent le choc des religions rivales qui allaient se heurter sur les confins des deux grands empires d'Orient, l'expédition des Chrétiens était en proie à des préoccupations sinistres de plus d'un genre. D'une part, c'étaient les excitations de la faim, auxquelles venait à peine d'apporter quelques adoucissements l'active prévoyance du prince de Tarente; d'autre part, c'était la fréquence des phénomènes célestes, qui toujours étaient en possession de troubler ces âmes naïves et ignorantes : « Cette même année (1097), « dit Matthieu d'Edesse, une comète parut vers l'Occident. « Sa queue, qui était petite, dessinait dans le ciel des rayons « lumineux. Au bout de quinze jours elle disparut et cessa « tout à coup de briller. Cette même année, un signe terri- « ble et étrange se manifesta dans le ciel du côté du Nord, « signe tel que personne n'en avait jamais vu d'aussi mer- « veilleux. Dans le mois de Maréri, la face du ciel s'en- « flamma, et, par une atmosphère sereine, se colora d'un « rouge ardent. Elle était contractée comme seraient des « collines entassées. Tout embrasée, elle prit des teintes « diversement nuancées. Ces masses s'avancèrent en glis- « sant droit vers l'Orient, et, après s'être accumulées, se « séparèrent en plusieurs parties et couvrirent presque « toute la voûte céleste. Elles étaient colorées d'un « rouge foncé et dont l'aspect était saisissant. Puis elles « s'élevèrent jusqu'au méridien. Les savants et les sages, « interprétant ce phénomène, dirent qu'il annonçait l'effu- « sion du sang. En effet, de terribles événements et des « catastrophes, dont notre livre contient le récit, ne tar- « dèrent pas à s'accomplir (1). » Les récits de ce genre

(1) Chronique de Matthieu d'Edesse, chap. 3 et 4 de la traduction de M. Dulaurier. — Le mois de *Maréri*, qui appartient au calendrier arménien, se trouve renfermé dans la limite comprise entre le 8 mai et le 6 juin.

reviennent souvent et quelquefois jusqu'à satiété dans les histoires des chroniqueurs. Nous avons cru devoir nous montrer habituellement sobre de pareils détails. Mais nous ne pouvions tout à fait les omettre, car ces phénomènes d'étoiles filantes, de comètes, de tremblements de terre ou d'aurores boréales, alors peu connus, et qu'à l'occasion les chefs savaient habilement exploiter, ont joué un rôle très-réel dans le développement ou l'exaltation de la passion qui poussait les Croisés sur les routes de la Terre-Sainte ; et il ne fallait pas tout à fait omettre un trait fort caractéristique de la physionomie de ces époques intéressantes de foi sincère, ardente, mais peu éclairée.

CHAPITRE XVIII.

Description de Nicée. — Établissement du camp et commencement du siége. — Arrivée du comte de Toulouse. — Bataille de Nicée. — Défaite des Turcs. — Assauts successifs.

La ville des conciles, ou ce qui en reste aujourd'hui, est située au milieu d'une plaine limitée au nord, à l'est et au sud, par une ceinture de montagnes couronnées de noires forêts, d'où découlent une multitude de petits ruisseaux entretenant la fertilité des campagnes qui, de ces trois côtés, s'étendent autour de la ville. Sur quelques points, des terrains marécageux sont la conséquence de l'excessive surabondance de ces eaux. Du côté de l'occident, et un peu vers le sud, la ville est assise sur le bord du lac Ascanien, qui, de l'est à l'ouest, et dans la direction de la mer, offre une longueur de sept lieues sur deux lieues environ de largeur moyenne. L'état actuel de Nicée témoigne encore, après un intervalle de sept siècles et demi, ce que fut cette ville au temps des Croisades, et ce qu'elle dut coûter de rudes labeurs, de pénibles efforts, aux Chrétiens d'Occident, pour l'arracher à la domination musulmane et la faire rentrer sous la main de ses anciens maîtres. « Nicée, dit M. Michaud, sur la foi de

« M. Poujoulat, son zélé compagnon de pèlerinage, est située « à l'extrémité orientale du lac Ascanius, au pied d'une « montagne boisée qui a la forme d'un demi-cercle. Les « remparts de l'antique cité ont une lieue et demie de circon- « férence ; sur les murs s'élèvent des tours rondes, carrées, « ovales, très-rapprochées les unes des autres ; on en comptait « autrefois trois cent soixante-dix. L'épaisseur des murailles « est de dix pieds ; Guillaume de Tyr nous dit qu'on aurait « pu y faire rouler un char (1) ; elles ont trente pieds de « hauteur ; partout elles sont en parfaite conservation, « excepté du côté qui regarde le lac. On peut voir leurs « formes et juger de leur solidité à travers le lierre qui les « couvre. Nicée a trois portes : celle du midi est entièrement « dégradée ; celle de l'orient est formée de trois arceaux en « marbre... En dehors de cette porte, à peu de distance, « sont les restes d'un aqueduc qui apportait à Nicée les eaux « de la montagne. La porte du nord est grande et belle ; elle « se compose, comme les deux autres, de trois arceaux en « marbre gris... Des fossés à moitié comblés entourent la « place (2). » Eh bien ! aujourd'hui, ces remparts si hauts,

(1) C'est en vain que nous avons voulu vérifier l'exactitude de cette citation, dans l'histoire de Guillaume de Tyr, qui se contente d'affirmer que les murs de Nicée sont élevés et fort épais, *muris et turribus sublimibus et valdè densis ; hauts et espès*, suivant le langage de Bernard-le-Trésorier. — Albert d'Aix, au liv. II, chap. 21 de son histoire, dit que les remparts de Nicée étaient à double rang, (*murosque duplices, antemuralia*). Il en était de même à Jérusalem, ainsi que nous le verrons dans la suite du récit.

(2) *Histoire des Croisades*, tom. 1er, liv. II. — *Correspondance d'Orient*, lettre LXIe. — *Voyage dans l'Asie-Mineure*, par M. Baptistin Poujoulat, tom. 1er, lettre XIe. — Cet état actuel de la ville de Nicée a été dressé par M. Michaud sur les indications fournies par M. Baptistin Poujoulat, qui a scrupuleusement exploré les lieux, et reconnu que les fortifications subsistantes suffisent pour donner une idée de ce qu'elles étaient à l'époque de la première Croisade.

si solides, ces tours jadis si menaçantes, ne protégent que des champs paisibles et des plantations d'oliviers qui n'ont pas besoin de protection ! Nous ne parlerons pas de la misérable bourgade d'Isnik, qui est, avec les ruines dont nous venons de parler, tout ce qui reste de la puissante capitale des sultans d'Iconium. La ville, indépendamment des eaux du lac qui la protégeait du côté de l'ouest, était encore, au temps des Croisades, défendue de tous les autres côtés, par un fossé large et profond, pratiqué au pied des remparts, dans lequel on faisait arriver l'eau des sources et des petits ruisseaux dont nous avons vu que le pays abondait.

Une situation si avantageuse venait encore, ainsi que nous l'avons dit, d'être fortifiée par les travaux considérables que le sultan Kilidje-Arslan, à la nouvelle de la marche de la grande expédition des Croisés, avait fait exécuter pour augmenter la force de résistance des murs derrière lesquels s'abritait l'orgueil de sa capitale. Une garnison nombreuse, de grandes provisions de vivres et des munitions de toutes sortes, avaient en outre été introduites dans la place, en prévision d'un long siége (1); puis, ce prince infatigable était parti de Nicée pour aller parcourir ses provinces, pénétrer jusqu'aux frontières de Perse, et présider au rassemblement des légions qu'il entendait opposer à la formidable invasion dont l'Asie tout entière se voyait menacée.

En débouchant dans la plaine au milieu de laquelle se dressait fièrement la ville de Nicée et son cortége de tours dominant ses remparts élevés, les chevaliers chrétiens, impatients de contempler une cité si fameuse, s'abandonnèrent à la vitesse de leurs chevaux, et parcoururent, dans une rapide reconnaissance, toute la ligne de remparts qui se déroulait devant eux. Leur admiration fut puissamment excitée par la grandeur

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 21.

du spectacle qui s'offrait à leurs regards. Mais, loin de trouver dans une telle contemplation un motif de découragement, leur vertu guerrière ne sut y puiser qu'une nouvelle et plus puissante excitation (1).

Le premier soin des Croisés fut ensuite de déterminer l'ordre de campement que devaient occuper autour de la ville les différents corps de l'armée. Le comte Raymond de Toulouse, le duc de Normandie, le comte de Blois, et les autres barons qui marchaient avec eux, n'étaient pas encore arrivés; et, dans cet état, l'on ne pouvait songer à l'investissement immédiat. On se contenta donc d'occuper les points les plus rapprochés de la route qu'on venait de parcourir, c'est-à-dire les côtés nord et nord-est de la place. Le quartier de Boémond, prince de Tarente, fut établi, le premier de tous, au nord de la ville, au milieu de la plaine, et tout auprès des rives du lac. Celui de Tancrède fut placé à la suite, en se rapprochant de l'Orient. Le duc Godefroy de Bouillon, son frère Baudouin, auquel se joignit plus tard son autre frère Eustache de Boulogne, avec les Allemands et Lorrains qui les suivaient, se portèrent à l'orient de la ville, au pied des montagnes, immédiatement après Tancrède. Le comte Robert de Flandre occupa le poste suivant, toujours à l'orient. Après ces dispositions, on réserva au duc de Normandie et aux autres barons qui, comme lui, n'étaient pas encore arrivés, le quartier qui venait à la suite et au sud de celui du comte de Flandre. Enfin, on désigna au comte de Toulouse le poste le plus périlleux, voisin de la porte du midi, située à un mille et demi (2) des montagnes, poste venant à la suite des quartiers précédents, immédiatement après la position que devaient

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 21.

(2) *Voyage dans l'Asie-Mineure*, de M. Baptistin Poujoulat, tom. Ier, lettre XIe.

occuper plus tard les comtes de Blois et de Vermandois. L'évêque du Puy dut se placer après le comte Raymond, et tout contre la rive méridionale du lac (1). Quant au chef des contingents impériaux, le grec Tatice, aucun chroniqueur ne fait connaître la position qu'il occupa. Mais l'on peut conjecturer, par un passage d'Albert d'Aix et un autre de la *Chanson d'Antioche*, que son campement fut établi vers le nord-est de la ville, avant celui du comte de Flandre, et après les positions de Godefroy et des princes italiens.

Un chroniqueur, Albert d'Aix, s'attache à nous faire connaître le nom d'un grand nombre de chefs qui occupèrent une position aux abords de la ville et contribuèrent à son investissement. Quelques-uns de ces noms glorieux ne figurent pas dans nos diverses énumérations des chefs qui se rangèrent, au départ, sous les drapeaux des premières bandes et sous ceux de Godefroy, du comte de Vermandois, des deux Robert et du comte de Blois, du prince de Tarente et du comte Raymond de Toulouse. Mais, quoique pour la plupart omis par les autres chroniqueurs, ils n'appartiennent pas moins au domaine de l'histoire, et méritent d'être soigneusement recueillis pour être réunis au faisceau des illustrations qui s'associèrent au grand mouvement de la Croisade. Ces noms, dignes d'être arrachés à l'oubli, sont ceux de Gérard de Kéresi ou Chérisi, Anselme de Ribaumont; Gui de Porsessa; Baudouin de Gand; Baudouin comte de Calderim ou Calderon;

(1) *Baudri*, liv. 1er. — *Belli sacri historia*, chap. 21, au *Museum italicum*, tom. 1er. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 22. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 5. — Robert-le-Moine, au liv. III de sa Chronique, par une erreur évidente d'orientation, place le lac de Nicée au midi de la ville. Nous rappellerons qu'Eustache de Boulogne, quoique occupant le même campement que son frère Godefroy, ne dut arriver au siége que longtemps après ce dernier, et en même temps que le duc de Normandie, en compagnie duquel il était parti de France.

Bonwanker de Capis (*Gap?*); Milon, dit Lover; Gauthier de Dromedart et son fils Bernard; Gothard fils de Godefroy; Rudolf; Renaud de Beauvais; Gilbert de Trèves un des barons de Bourgogne; Olivier de Jussi ou de Joux; Louis de Monzons, fils de Diric de Monthiliart; Gauthier de Verveis (*Vervins* ou *Verviers?*); Arnolf de Tyr; Jean de Namec (*Nimègue?*); Herebrand de Bouillon (1). A cette longue nomenclature, nous ajouterons celle que nous trouvons au quatorzième couplet du second chant de la *Chanson d'Antioche*, que le chanoine d'Aix avait certainement connue et consultée, en ayant soin d'en extraire les noms qui figurent dans d'autres parties de notre histoire. La considération de l'intérêt qui, pour beaucoup de familles, s'attache à ce genre d'illustration, nous absoudra des longueurs que par là nous introduisons dans la marche des événements. Voici ces noms: Rogon ou Roger L'Empereur; Olivier de Mouson; Nevelon de Créel; Eudes, présumé frère de Bernard de Donmeart ou Dromedart; Andrieux de Valbeton; Aimeri Garanton; Pierre Postiax; Aymar de Toulon; Robert

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 22 et 23. — Le Gilbert de *Trèves*, dont il est ici question, ne saurait nullement tirer son nom de la ville de Trèves sur la Moselle, puisque le chroniqueur affirme qu'il était Bourguignon, *Giselbertus de Treva, unus de Principibus Burgundiæ*. La circonstance que ce Gilbert de Trèves accompagnait Achard de Montmerle, avec lequel il fut tué en 1099 dans une rencontre entre Jérusalem et Jaffa, peut donner quelque poids à l'opinion de ceux qui pensent qu'il s'agit ici d'un seigneur de la ville de *Trévoux* sur Saône, fief très-rapproché de celui de Montmerle. Mais il ne faut pas perdre de vue que beaucoup de fiefs, dont le souvenir s'est effacé, avaient dans le moyen âge une importance qu'on est loin de soupçonner aujourd'hui. C'est ainsi qu'au liv. IV du deuxième volume de l'*Histoire de Bourgogne*, par Dunod, nous voyons qu'une famille de *Traves* donna une de ses filles à Guillaume, frère de Rainaud III, comte de Bourgogne. Convient-il de chercher dans cette famille le Gilbert de *Trèves* ou de *Traves*, qui, après avoir assisté au siége de Nicée, fut tué dans les champs de Jérusalem aux côtés d'Achard de Montmerle?

de Rosoi, *qui cloche du talon*; Herbert comte de Bascle; Godescal; Simon; Hugues comte de Vendôme; le comte de Nevers; Gauthier comte de Blandras; Elion; le comte de Limoges; Otton, comte de Bourgogne; Galeran de Bavière; l'Allemand Cherfons, et son frère Gugiers nommé ailleurs Hungier, ami particulier de Godefroy de Bouillon.

Ces dispositions faites, on s'occupa du soin d'abattre des arbres dans les forêts qui couronnaient les montagnes voisines, et de construire les tours de bois, les balistes et autres engins de tout genre qui devaient, avec les machines fournies par l'empereur (1), servir à mener à bonne fin les opérations du siége. De toutes parts, dans la plaine, on voyait s'élever les retranchements destinés à mettre les Croisés à l'abri des attaques des Turcs du dehors et de ceux dont se composait la garnison de la ville. Tous les matériaux étaient admis pour l'exécution de ces travaux, et, comme semble le faire entendre la princesse Anne Comnène, jusqu'aux blancs ossements des premiers Croisés, qui, privés de sépulture, affligeaient les regards au milieu des champs environnants, tout ce qui se rencontra fut employé, concurremment avec les pierres et le ciment, à l'édification de ces ouvrages de défense (2).

Les huit premiers jours qui suivirent l'arrivée des Croisés se passèrent dans ces préparatifs, et le jeudi, jour de l'Ascension, 14 mai 1097, les Croisés se trouvèrent en mesure d'entreprendre activement les opérations du siége. Ils firent donc approcher des tours de bois dont la hauteur dépassait celle des remparts et permettait de plonger le regard dans la

14 mai 1097.

(1) *Alexiade* d'Anne Comnène, liv. XI.

(2) *Alexiade*, liv. X. — Nous ne pensons pas qu'il faille entendre, autrement que nous ne venons de le faire, le passage de ce poëme, où la princesse grecque affirme que les Croisés de la seconde expédition conduite par Godefroy, construisirent une ville avec les ossements des compagnons d'infortune de Pierre l'Ermite.

ville; ils y joignirent des balistes, des béliers et d'autres engins formidables, à l'aide desquels ils commencèrent à saper le pied des murailles et à lancer à l'intérieur de la ville des pierres, des projectiles de tous genres, des brandons enflammés. Puis, pour faciliter leur approche, ils organisèrent une *tortue*, manœuvre de guerre qui consistait à tenir les boucliers étroitement serrés et croisés en manière de toit, au-dessus de la tête des assaillants. A la vivacité de l'attaque, les assiégés qui garnissaient le haut des murs et des tours répondirent avec une égale ardeur, lançant sur les Croisés des flèches empoisonnées dont chaque atteinte était mortelle, et tous les autres projectiles qui leur tombaient sous la main (1). L'assaut se prolongea de longues heures presque sans interruption; et, dès la fin du second jour, dès le vendredi soir, malgré l'énergie de la défense, les tours de bois des assiégeants, poussées à force de bras, touchaient presque aux murs de la ville, et déjà de larges brèches béantes commençaient à s'attacher aux flancs des remparts.

Les assiégés cependant n'avaient pas attendu cette extrémité pour envoyer demander des secours à l'armée d'observation que le sultan Kilidje-Arslan venait de concentrer dans les montagnes voisines de sa capitale. « Arrivez promptement, « disaient-ils, et présentez-vous sans crainte à la porte du « sud, dont les abords ne sont pas encore occupés par les « Chrétiens; vous ne rencontrerez aucun obstacle pour « entrer dans la ville (2). » De son côté, le sultan, instruit de ce qui se passait, s'était hâté de dépêcher deux émissaires

(1) *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 7. — La date du commencement des opérations est fournie par *Tudebode*, liv. II, chap. 8. Voyez aussi le texte manuscrit n° 5135 A de la Bibliothèque impériale.

(2) *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 5. — *Belli sacri historia*, chap. XX. au *Museum italicum*, tom. Ier.

déguisés en pèlerins chrétiens, chargés de dire aux assiégés : « Ne vous effrayez point. Nous arrivons en force, et nous « sommes suivis par des légions plus nombreuses encore. « Tenez-vous prêts à faire une vigoureuse sortie hors de vos « murs lorsque nous nous présenterons pour attaquer les « Francs. Que leur multitude ne vous effraie point. Ils « viennent des parties les plus reculées de l'Occident, et « arrivent fatigués, exténués, et presque sans cavalerie. Ils « ne pourront soutenir le choc des troupes fraîches que nous « venons leur opposer. Rappelez-vous la facilité avec laquelle, « dans une précédente campagne, nous leur avons tué plus « de cinquante mille hommes en un seul jour. N'ayez aucune « crainte : demain, avant qu'il soit une heure du soir, vous « serez dans la joie et délivrés de tous vos ennemis. »

Les émissaires cependant chargés de ce message, au moment où, par des chemins détournés, ils s'efforçaient de gagner la ville, tombèrent dans un parti de Croisés qui se tenait en surveillance et parcourait la campagne, sous le conduite de Boémond et de Tancrède, pour observer les mouvements de l'ennemi. L'un d'eux fut tué en cherchant à se défendre ; l'autre fut saisi, conduit au camp, où, pressé de questions et de menaces, il finit bientôt par révéler aux princes Godefroy et Boémond tout le secret de sa mission. Il ajouta même que l'armée de son maître, campée dans les montagnes voisines, devait en descendre le lendemain, et se présenter à neuf heures du matin (1) pour attaquer le camp des Chrétiens. Il offrit

(1) *A la troisième heure*, disent les chroniqueurs. Mais il faut se rappeler qu'à cette époque du moyen âge la journée était réputée commencer, non pas comme aujourd'hui, à minuit, mais à six heures du matin. C'est ainsi que *la septième heure*, que les émissaires du sultan de Nicée venaient de désigner comme étant celle où devait s'opérer l'entière délivrance des assiégés, correspondait à une heure du soir. Voyez *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 2 et 3, et *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 26. — Pour le message

ensuite, en témoignage de la fidélité de son récit, de garder la prison jusqu'à la réalisation de l'événement. Mais, plus tard, trompant la vigilance du camp, le prisonnier s'échappa, et courut se suspendre aux cordes que les assiégés lui tendirent du haut des murs pour l'introduire dans la ville.

Une si importante révélation ne pouvait manquer d'exciter au plus haut degré la sollicitude des chefs. Des ordres furent incontinent transmis, la plus active surveillance fut recommandée, et l'armée reçut l'ordre de se tenir en armes pendant le reste du jour et toute la nuit qui devait suivre. D'un autre côté, comme le point qui semblait plus spécialement menacé n'était pas encore occupé par les forces appelées à le défendre, les princes Godefroy, Boémond et Robert de Flandre se hâtèrent d'expédier des courriers au comte de Toulouse pour l'inviter à précipiter sa marche, afin de se mettre en mesure de soutenir le poids de l'attaque dont se trouvait menacé le poste confié à sa vigilance. A peine eurent-ils reçu cet avis, que le comte Raymond et l'évêque du Puy, qui l'un et l'autre s'avançaient par la Bithynie et avaient dû déjà dépasser Nicomédie (1), hâtèrent le pas, marchèrent toute la nuit, et firent une telle diligence que, dès le lendemain, samedi,
16 mai 1097. 16 mai, surlendemain de l'Ascension, on les vit, au point du jour, déboucher des montagnes de l'Arganthon, et, vers sept heures du matin, prendre possession des quartiers qui leur avaient été respectivement affectés au midi de la ville (2).

du sultan aux habitants de Nicée, voyez le 15e couplet du second chant de la *Chanson d'Antioche*.

(1) Anne Comnène, *Alexiade*, liv. XI.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 2 et 3. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 25 et 26. — Selon ce dernier chroniqueur, les Provençaux arrivèrent à *la première heure* du jour, correspondante à sept heures du matin. — *Tudebode de Bongars*, liv. II, chap. 8.

Cependant Kilidje-Arslan, qui occupait les sommités des montagnes voisines avec un corps de cinquante à soixante mille cavaliers, songeait à réaliser l'attaque annoncée dans le message adressé aux habitants de Nicée (1). Ce corps formait comme l'avant-garde d'une armée beaucoup plus considérable qu'il était allé rassembler à l'intérieur de ses provinces, et dont l'effectif total ne s'élevait pas, au dire de deux chroniqueurs, à moins de cinq ou six cent mille combattants. Le samedi donc, au lever du jour, le prince musulman disposa son armée en trois corps. Le premier, fort de dix mille cavaliers armés d'arcs de corne et d'os, devait se présenter à la porte du sud pour pénétrer dans la ville et en ressortir par la porte opposée au moment même où la bataille engagée au dehors permettrait de faire une utile diversion sur les flancs du camp des Croisés. Les deux autres corps, dont les forces réunies étaient de quarante ou cinquante mille cavaliers, devaient, sous la conduite du sultan en personne, aller en masse offrir la bataille au duc de Lorraine et à ses Allemands campés à l'orient de la ville (2).

Les Provençaux, de leur côté, avaient à peine commencé à déposer leurs bagages et à dresser leurs tentes, que, vers neuf heures du matin, ils aperçurent les dix mille archers turcs qui s'avançaient sans défiance vers la porte du sud, dont ils croyaient les abords complètement libres. A la vue des bataillons musulmans, en présence desquels ils se trou-

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 25 et 27. — *Matthieu d'Edesse*, chap. 1er de la traduction de M. Dulaurier. — *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 3. — *Chanson d'Antioche*, seizième couplet du second chant. — Il paraît que la grande expédition qui s'avançait à la voix de Kilidje-Arslan, ne put être réunie que dans les plaines de Dorylée, où nous verrons qu'elle engagea la bataille avec les Croisés.

(2) *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Raymond d'Agiles*, page 141 de la collection de Bongars.

vaient pour la première fois, les soldats du comte de Toulouse s'ébranlèrent à la suite de leurs chefs, auxquels étaient venus se joindre le comte Baudouin, frère de Godefroy, et Baudouin de Calderon. Bientôt on les vit, s'armant du signe de la croix, se précipiter en avant avec un irrésistible élan, « sans plus « craindre, dit un chroniqueur, cette multitude d'ennemis « que les chiens ne redoutent le lièvre qui fuit. » Au même instant, les archers de Kilidje-Arslan, qui, pensant n'avoir aucun ennemi à combattre, n'étaient point préparés à une si soudaine attaque, firent une brusque conversion sans vouloir accepter la bataille, et coururent de toute la vitesse de leurs chevaux chercher un asile au cœur des montagnes qu'ils venaient à l'instant de quitter. Mais, poursuivis de près, l'épée dans les reins, ils durent, dans le court trajet qui les séparait de leurs retraites, subir des pertes sensibles, et laisser toute la campagne jonchée au loin de leurs morts.

Cependant, le gros de l'armée, que conduisait en personne (1) le sultan des Turcs, ne tarda pas à se trouver lui-même engagé sur un autre point; car, au premier bruit du mouvement qui s'opérait vers le midi de la ville, on avait vu Boémond, Tancrède, Godefroy de Bouillon, Robert de Flandre et les autres barons qui les accompagnaient, quitter, avec une partie de leurs forces, les campements du nord-est, et s'élancer à la rencontre de la puissante cavalerie qui s'avançait à la suite de Kilidje-Arslan. La haine que se portaient les deux nationalités, ennemies avant de se connaître, les antipathies de deux cultes rivaux, la grandeur de la cause qui allait être soumise au jugement des armes, tout concourait à porter au plus haut degré d'exhaltation les vertus guerrières des deux peuples. Les Francs s'avançaient avec la conviction

(1) Suivant Anne Comnène, au liv. XI de l'*Alexiade*, ce ne fut que le lendemain matin que le sultan de Nicée se trouva personnellement engagé.

que le Dieu des armées ne pouvait manquer de venir avec ses Saints combattre pour eux dans une cause qui était la sienne. Les Musulmans, de leur côté, apportaient dans cette guerre une si grande confiance, qu'ils étaient venus, s'il fallait croire le chroniqueur, munis de cordes destinées à emmener dans le Khoraçan les prisonniers sur lesquels ils comptaient. Bientôt commença cette lutte suprême ; tous les rangs se mêlèrent, et l'engagement devint général. « Les deux armées, dit « Matthieu d'Edesse, se précipitèrent avec rage l'une contre « l'autre, et se heurtaient comme des bêtes féroces. Au milieu « des éclairs que lançaient les casques reluisants, du cra- « quement des cuirasses brisées et de la vibration des arcs, « les Infidèles resserraient leurs rangs avec une nouvelle « ardeur. Les clameurs des combattants ébranlaient la terre, « et le sifflement des flèches faisait trembler les chevaux. « Les plus braves, les héros, se prenaient corps à corps, « et, pareils à de jeunes lions, se frappaient à coups re- « doublés. Cette première journée fut grande et solennelle, « car le sultan avait sous ses ordres six cent mille combat- « tants (1). » Cette lutte acharnée sa prolongea pendant une

(1) *Chronique* de Matthieu d'Edesse, chapitre 1er de la traduction de M. Dulaurier.— La chronique arménienne, si précieuse d'ailleurs, doit être soigneusement discutée et conférée avec les récits des autres historiens des Croisades. Ainsi la version de Matthieu d'Edesse reporte à un temps postérieur à la prise de Nicée et au prétendu massacre de ses habitants, le combat que nous venons de décrire. Elle fait entendre que ce fut au siége de Mélitène, à l'autre bout de l'Asie-Mineure, près des rives de l'Euphrate supérieur, que Kilidje-Arslan apprit la nouvelle de la soumission de sa ville capitale. Mais c'est là une évidente confusion. D'une part, il serait inexplicable que le sultan d'Iconium, qui ne pouvait ignorer l'approche des Croisés, eût choisi ce moment pour se créer des embarras à l'extrémité la plus reculée de ses États, et priver ainsi de son appui la ville de Nicée, principal siége de son gouvernement, qui renfermait sa famille et ses trésors. D'autre part, la distance qui séparait Mélitène de la capitale assiégée,

journée entière, au milieu des efforts les plus héroïques des deux peuples et des vicissitudes les plus variées. Enfin, la victoire, longtemps indécise, se déclara pour les Chrétiens : les Turcs plièrent sur tous les points, et l'on vit bientôt la plaine couverte de fuyards qui s'efforçaient d'aller se rallier au sein des montagnes où se trouvait leur quartier-général. Mais, pressés par la poursuite ardente des vainqueurs, ils laissèrent après eux de longues traces de sang, et ne durent pour la plupart leur salut qu'à l'obscurité d'une profonde nuit. Une grande quantité de prisonniers, près de quatre mille

distance qui n'était pas moindre de quatre-vingt-dix myriamètres, à travers un pays sans routes et semé de difficultés, n'aurait pas permis au sultan d'arriver à la tête d'une nombreuse armée jusqu'aux portes de Nicée, pendant le très-petit nombre de jours que les Croisés y séjournèrent après sa reddition. Il est donc hors de doute, et d'ailleurs conforme au récit de tous les autres chroniqueurs, que le combat auquel assista Kilidje-Arslan eut lieu pendant la durée du siége, et non postérieurement. Nous ferons ici remarquer que l'évaluation par laquelle le chroniqueur d'Edesse porte à six cent mille les combattants qui prirent part à la bataille de Nicée, est empreinte d'une très-grande exagération, les nombreux contingents qu'attendait le sultan ne l'ayant rejoint que plus tard, et à la veille de la bataille de Dorylée. Robert-le-Moine, Guillaume de Tyr, et le poète Gilon, intéressés à grossir la gloire des Chrétiens, ne portent qu'à cinquante ou soixante mille hommes le chiffre des contingents turcs qui vinrent combattre sous les murs de Nicée. Du reste, l'armée des Croisés ne fut pas tout entière engagée, car Albert d'Aix nous apprend qu'une partie des troupes fut laissée à la garde du camp. Il n'est pas inutile d'ajouter que Matthieu d'Edesse parle d'une seconde bataille plus terrible que la précédente, qui aurait été livrée par le sultan trois jours après la première ; mais il nous paraît évident que le chroniqueur arménien confond cette seconde journée avec la bataille de Dorylée, qui n'est d'ailleurs pas une seule fois nommée dans la suite de son récit. — *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 3. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 27. — — *Poème* de Gilon de Paris, liv. 1er, tom. III du *Trésor des Anecdotes*, de Martène et Durand. — *Chanson d'Antioche*, 16e couplet du second chant.

morts dans les rangs des Turcs et d'immenses dépouilles, furent au nombre des brillants résultats de cette glorieuse journée. Mais ce n'est pas sans une secrète horreur que nous lisons dans les chroniques les détails relatifs à ce barbare usage, perpétué jusqu'à nos jours parmi les races musulmanes, de se faire un sanglant trophée des têtes de leurs ennemis, que les Croisés fixaient au bout de leurs lances ou à la selle de leurs chevaux pour les rapporter triomphalement au camp. Un certain nombre de ces têtes, à l'aide des machines, fut lancé pardessus les murailles de la ville. Mille autres furent chargées sur des voitures et des mulets, et envoyées, comme le plus agréable trophée, avec trois mille prisonniers, au port de Civitot, d'où on les dirigea par mer vers l'empereur Alexis. Ce prince s'empressa de répondre à cet hommage des chefs latins, en leur adressant de pompeux éloges et les plus magnifiques présents, sans préjudice des nombreux convois de vivres qui furent aussitôt expédiés sur les marchés où s'approvisionnait l'armée (1).

Telles furent les péripéties diverses et les suites immédiates de la mémorable bataille de Nicée, qui commença la série des triomphes, mêlés de revers, qui attendaient les Croisés sur la terre asiatique. Nous devons ajouter que la *Chanson d'Antioche* fournit d'autres détails très-circonstanciés, mais incompatibles avec ceux que nous avons puisés aux sources les plus authentiques des chroniques contemporaines. Ces détails sont surtout relatifs au rôle peu honorable qu'aurait joué, pendant la bataille, l'un des plus hauts barons de l'armée, le comte Etienne de Blois. Selon l'auteur de cette chanson de Geste, ce prince aurait été chargé par Godefroy de Bouillon de garder, avec quatre mille hommes, un poste

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 4. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 27 et 28. — *Chanson d'Antioche*, second chant, seizième couplet et suivants.

dans les montagnes voisines de Nicée, afin de prévenir la possibilité d'une surprise. Mais, attaqué par une force supérieure, il aurait manqué de cœur et refusé de tenir tête à l'ennemi, ainsi que l'y conviaient les chefs placés sous ses ordres. Puis, dans sa retraite précipitée, il se serait débarrassé de sa bannière qui, l'instant d'après, aurait été ramassée dans la poussière et glorieusement relevée par le comte de Flandre. Le duc de Normandie, de son côté, est représenté, dans le même poème, comme ayant pris une part importante au succès des armes chrétiennes dans cette sanglante journée. Ce tableau est plein de nouveauté, plein d'émotion ; une seule chose lui manque : la vérité. La bataille de Nicée fut livrée le 16 mai 1097, surlendemain de la fête de l'Ascension. Or, nous verrons au chapitre suivant que le duc de Normandie et le comte de Blois n'arrivèrent avec leurs hommes au quartier-général des Croisés que dans la première semaine du mois de juin. Aussi voyons-nous tous les chroniqueurs s'accorder à garder le plus profond silence sur l'acte de lâcheté imputé au comte Etienne par le poète Richard, auteur de la chanson de Geste où nous l'avons puisé. Si cette grave imputation eût reposé sur un juste fondement, quelle considération eût été capable de retenir la plume satirique des contemporains? Quelle crainte eût pu imposer silence à des hommes qui devaient, quelques mois plus tard, se montrer si sévères à l'occasion de la conduite peu honorable tenue par le même prince sous les murs d'Antioche? Et d'ailleurs, comment concevoir que les grands barons de la Croisade se fussent accordés, comme ils le firent dans ce temps, pour offrir ou conserver au comte Etienne la présidence des conseils de l'armée, et plus tard la direction des affaires pendant la maladie de Godefroy de Bouillon? Comment admettre qu'à la suite d'une telle ignominie, il fût devenu, de la part de ses pairs, l'objet d'une si honorable distinction chez une nation

où la vertu guerrière semblait usurper le premier rang? Concluons donc que le poème de Richard, revu par Graindor, si rempli d'ailleurs de faits authentiques pleins d'intérêt, ne doit pas toujours être considéré comme absolument exempt des égarements d'une imagination un peu aventureuse. Le jongleur *né malin* aura voulu, après la prise d'Antioche, infliger deux taches au lieu d'une à la mémoire du comte Etienne. Mais il a mal rencontré, et voilà tout.

Quoi qu'il en soit, cette glorieuse et décisive journée devint le signal de la complète évacuation du territoire de Nicée par l'armée qui suivait les drapeaux de Kilidje-Arslan; et dès lors ce prince ne dut plus songer qu'à rallier au-delà des montagnes les contingents qui lui arrivaient de l'intérieur de ses provinces. Non seulement il ne tenta plus aucune démonstration pour dégager la ville qui était le siége principal de son empire, mais encore il poussa le découragement jusqu'à faire savoir aux assiégés qu'ils eussent à pourvoir à leur sûreté comme ils l'entendraient, voulant sans doute leur faire comprendre qu'il devenait expédient de se rendre à l'empereur Alexis, plutôt que de subir les horreurs inévitables d'une prise d'assaut (1). Dès lors les Croisés, libres de toute inquiétude du dehors, n'eurent plus affaire qu'à la garnison qui s'abritait derrière les murailles de la ville, et purent librement, sans préoccupation extérieure, reprendre le cours des opérations du siége (2).

(1) Anne Comnène, *Alexiade*, liv. XI.

(2) Ainsi que nous l'avons vu, la bataille de Nicée fut livrée le samedi après l'Ascension, 16 mai 1097, le jour même de l'arrivée du comte de Toulouse, et plusieurs semaines avant celle de l'expédition conduite par le duc de Normandie et les comtes de Boulogne et de Blois, qui n'arrivèrent devant Nicée que pendant la première semaine de juin, ainsi que l'attestent Foulcher de Chartres, au chapitre 4 de sa *Chronique*, et son abréviateur anonyme. C'est donc à tort qu'Albert d'Aix et Guillaume de Tyr ont fait

Dès ce moment, les assauts se multiplièrent et devinrent de plus en plus meurtriers, à raison même de l'insuffisance des moyens d'attaque et de défense dont on pouvait disposer à une époque où la puissance de la poudre n'était pas connue. Les méthodes de siége, à cette époque du moyen âge, se rapprochaient en beaucoup de points de celles qu'avaient employées les anciens. Les assaillants s'avançaient près des murailles, soit en faisant la *tortue* (*testudo*), soit en se plaçant sous la protection de galeries formées de planches épaisses, auxquelles quelques chroniqueurs donnent le nom de *chat* (*catus*). Ils avaient aussi des tours élevées, grossièrement fabriquées en bois, qui dominaient les murs, permettaient de plonger le regard dans l'intérieur de la place, et donnaient toute facilité pour balayer le rempart à l'aide de nombreux projectiles qu'on y tenait en réserve. Quelquefois on gagnait le bord du fossé à la faveur d'une construction solide en bois de chêne, entourée de branches d'arbres solidement entrelacées ou de claies d'osier, et parfois recouverte de peaux de

participer aux gloires de cette journée le duc Robert de Normandie et Roger de Barneville, qui n'avaient pas encore franchi le Bosphore et mis le pied sur la terre asiatique le jour où fut livrée la bataille de Nicée. Quant à Pagan ou Gauthier de Garlande, officier de bouche du roi de France, et à Guy de Porsessa, autre chevalier français, auxquels nos deux chroniqueurs donnent aussi un brillant rôle dans la même affaire, on peut admettre qu'arrivés à la suite de Hugues-le-Grand, comte de Vermandois, dont ils auraient partagé la captivité, ils avaient en même temps que ce dernier quitté Constantinople pour s'attacher à l'expédition conduite par Godefroy de Bouillon, et assister avec lui aux premières opérations du siége. L'erreur manifeste où sont tombés ces deux chroniqueurs, a été partagée par M. Michaud, qui mentionne en même temps que le comte de Toulouse fut *le dernier* prince qui arriva dans le camp; opinion formellement démentie par toutes les données fournies par les annales contemporaines. — *Albert d'Aix*, liv. II, ch. 27. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, ch. 4. — *Foulcher de Chartres*, ch. 4. — *Gesta Francorum expugnantium Hierusalem*, ch. 6 et 7.



bœufs destinées à paralyser l'effet des matières incendiaires lancées par les assiégés. Cette machine, nommée *renard* (*vulpes*), était poussée à force de bras contre la muraille. On y renfermait des guerriers qui se glissaient inaperçus et à l'abri des projectiles ennemis, et combattaient en pleine sécurité en protégeant le travail de sape qui s'exécutait dans les parties basses des murailles. Pendant ce temps, des ouvriers descendaient dans le fossé, et, à l'aide d'autres engins également en bois, nommés *truies* (*scrophæ*), fouillaient au pied des murs dont ils ébranlaient les fondements. Des *béliers* (*arietes*) ouvraient en même temps la brèche dans les parties hautes des remparts, par le jeu répété des lourdes pièces de bois armées de fer qui étaient mises en mouvement par la force réunie d'un grand nombre de bras. Ces efforts étaient encore secondés par l'action, simultanée ou non, de puissantes machines en charpente nommées *balistes*, *mangonneaux* ou *pierriers*, d'où s'échappaient des blocs de pierre et d'autres projectiles destinés, soit à préparer la brèche, soit à tenir à distance les assiégés postés sur les tours ou les murs de la place (1).

Un jour, pendant un assaut dans lequel les chefs, chacun au-devant de son campement, avaient mis en jeu, avec des chances inégales de succès, les divers engins dont ils pouvaient respectivement disposer, une formidable machine, construite à grands frais par deux Allemands, Henri d'Asche et le comte Hermann ou Hartman, sur laquelle on fondait les plus grandes espérances, devint fatalement l'occasion d'un deuil immense dans tous les rangs de l'armée. Cette machine,

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 30 et 31. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 5 ; liv. VIII, chap. 6 ; liv. XVII, chap. 24. — Robert-le-Moine, au commencement du livre IV, et l'auteur de la chronique intitulée *Belli sacri historia*, chap. 35, parlent aussi d'une autre machine de siége qu'on nommait *taupe* (*talpa*).

de l'espèce de celles qu'on nommait *renard*, avait été construite avec de forts madriers de chêne, et mise par son entourage à l'abri des projectiles de l'ennemi; puis on y avait introduit vingt chevaliers d'élite puissamment armés. Mais à peine cette lourde masse eut-elle été poussée contre le rempart, qu'on la vit s'effondrer avec un grand fracas sur sa base, toutes les poutres et ligatures qui la soutenaient paraissant céder à la fois, soit qu'elle fût impuissante à supporter le poids énorme des blocs de pierre précipités du haut des murs, soit qu'elle se trouvât inégalement assise sur un sol mal nivelé qui tout à coup céda sous son poids. De tous les généreux guerriers qui avaient associé leur destinée à celle de ce puissant instrument de siége, deux seuls furent épargnés, à savoir, les deux chefs qui avaient présidé à sa confection. Au premier bruit qui s'en répandit, l'armée, vivement émue, donna des larmes aux victimes. Mais bientôt les pieux pèlerins trouvèrent un motif de consolation, dans cette pensée que leurs frères d'armes venaient de recevoir dans le ciel la glorieuse couronne du martyre (1).

Un autre jour, le comte de Toulouse fut chargé de donner l'assaut à la tour du sud, nommée *tour angulaire* par Raymond d'Agiles, *tour gonate* ou *penchée* par la princesse Anne Comnène. Cette tour se faisait remarquer entre toutes les autres par la grandeur de ses dimensions; et près d'elle, disait-on, se trouvait le palais occupé par la femme du sultan Kilidje-Arslan, fille de l'amiral turc Tzacha (2). Deux mangonneaux, placés d'abord pour ouvrir la brèche, furent bientôt reconnus insuffisants, et l'on dut faire approcher plusieurs autres machines non moins puissantes, dont l'action simultanée parvint enfin, après de longs efforts, à détacher

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 6. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 30.
(2) Anne Comnène, *Alexiade*, liv. XI.

quelques pierres et à préparer la brèche. Les assaillants franchirent aussitôt le fossé en faisant la tortue, et se portèrent avec vivacité au-devant de l'ouverture qu'ils parvinrent à élargir avec des crocs et d'autres instruments de fer, de façon à donner passage à deux hommes armés se présentant de front. Il était tard, et l'on commit la faute de renvoyer au lendemain la reprise de l'assaut. Mais quel ne fut pas le désappointement des Chrétiens lorsque, au point du jour, ils purent reconnaître que, pendant la nuit, les assiégés avaient accumulé à l'intérieur de cette tour une énorme quantité de pierres fortement cimentées, formant comme un double retranchement derrière la brèche qui venait d'être pratiquée. Sous la grêle des projectiles partant des remparts, et en présence de la vivacité de la défense, toute l'énergie des assaillants se trouva tout à coup comme paralysée. L'obstacle imprévu ne put être franchi, et les Croisés, en proie au plus violent désespoir, durent enfin précipitamment abandonner l'assaut (1).

Ce fut sans doute à la suite des espérances qu'avaient fait naître les premières opérations de cet assaut, que les Latins, au rapport du poète chroniqueur Gilon, entreprirent de purifier la ville et de paralyser l'action de la défense en faisant contre les murailles d'abondantes aspersions d'eau bénite, accompagnées de la pompe religieuse du culte chrétien; cérémonie qui eut pour résultat de ranimer l'ardeur des assiégés, en leur faisant croire que les Croisés essayaient, en désespoir de cause, d'employer contre la ville la puissance des enchantements et les pratiques de la magie (2).

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 31. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 8. — Anne Comnène, *Alexiade*, liv. XI.

(2) *Poème* de Gilon, de Paris, liv. 1er, tom. III du *Thesaurus anecdotorum*, de Martène.

CHAPITRE XIX.

Arrivée de l'expédition du duc de Normandie. — Dénombrement des Croisés. — Continuation du siége. — Episodes et incidents divers. — Attaque dirigée par un ingénieur Lombard. — Ambassade envoyée au calife du Caire. — Occupation du lac et prise de possession de la ville au nom de l'empereur. — Grand mécontentement des Latins. — Départ des Croisés.

Cependant les jours, les semaines s'écoulaient sans qu'aucun résultat décisif vint relever l'espoir des Croisés. Les brèches ouvertes le jour étaient réparées la nuit, et les assiégés, qui trouvaient à se ravitailler journellement par le côté du lac, ne paraissaient point disposés à subir la loi des étrangers, dont le nombre jusque-là s'était montré fort insuffisant pour compléter l'investissement de la place. On était arrivé à la première semaine de juin, et bientôt le bruit se répandit que le corps d'armée conduit par le duc de Normandie et le comte de Blois était sur le point de descendre dans la plaine de Nicée, après avoir passé devant Nicomédie et foulé aux pieds les champs encore empreints des traces sanglantes de l'expédition de Pierre l'Ermite. A cette nouvelle, les princes se hâtèrent de quitter leur camp et de se porter au-devant

1re semaine de juin 1097.

des nouveaux venus, auxquels ils firent l'accueil le plus empressé. Puis ils allèrent, au milieu des plus vives acclamations, les mettre en possession des quartiers qui leur avaient été réservés à l'est de la ville, en se dirigeant vers le sud (1).

C'était pour la première fois que l'armée des Chrétiens, *l'armée du Dieu vivant*, comme la nommait Guillaume de Tyr, se trouvait réunie en un seul corps ; la première fois qu'il était donné à tous les princes assemblés de s'entendre dans un intérêt commun. Il fut enfin possible de faire le dénombrement général et approximatif de toutes les forces dont se composait la Croisade ; et il se trouva qu'après avoir réuni tous ses contingents, la grande expédition comptait cent mille cavaliers armés de hauberts ou cottes de mailles, et six cent mille hommes de pied, en comprenant dans ce nombre les femmes et les pèlerins sans armes (2). On pour-

(1) *Foulcher de Chartres*, chap. 4. — *Gesta Francorum expugnantium*, chap. 6 et 7. — Remarquons que Foulcher de Chartres faisait partie de l'expédition du comte de Blois, et ne pouvait se tromper lorsqu'il dit qu'il était parvenu sous les murs de Nicée dans la première semaine de juin, en compagnie de ce prince, son suzerain, et du duc de Normandie. Albert d'Aix a donc eu tort de mêler le nom de ce duc Robert à ceux des guerriers qui se distinguèrent à la bataille du 16 mai, à laquelle il est certain qu'il n'assista pas. Un témoignage irrécusable vient d'ailleurs fortifier celui de Foulcher de Chartres : c'est le témoignage du comte Etienne de Blois lui-même, qui, dans sa lettre adressée du camp de Nicée à sa femme Adèle, numéro x de nos *Pièces justificatives*, dit formellement que la bataille livrée par Soliman avait précédé de quelques jours l'arrivée du corps dont faisait partie le comte de Blois.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. II, chap. 23. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 25, dit que le bruit courait que le nombre des Croisés établis devant Nicée s'élevait à plus de quatre cent mille. — *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 6, évalue à cent mille le nombre des cavaliers, ajoutant qu'il n'est donné à personne d'évaluer le nombre des gens de pied et des pèlerins qui accompagnaient l'expédition. — *Foulcher de Chartres*, chap. 4, et à son exemple l'auteur du *Gesta Francorum*, affirment que les mieux instruits estimaient

rait être tenté de taxer ces chiffres d'exagération. Mais nous devons faire observer que les légions parties des divers points de l'Occident, sous la conduite des princes de la Chrétienté, s'étaient incessamment recrutées le long de la route; qu'elles avaient en outre recueilli les débris des bandes de Gauthier-sans-Avoir, de Pierre l'Ermite, de Gottschalk, de Folkmar et du comte Emicon; qu'elles avaient enfin rencontré autour de Constantinople un assez grand nombre de pèlerins transportés en Orient sur les vaisseaux des puissances maritimes de l'Italie, sans parler des contingents fournis par l'empereur Alexis. Il est vrai que beaucoup de pèlerins partis de l'Occident avaient succombé pendant le trajet, décimés par la maladie, la misère ou la faim, ou bien avaient trouvé la mort en combattant; qu'un grand nombre d'entre eux, parvenus à Rome, dans la Pouille, en Hongrie, ou enfin dans l'Esclavonie, avaient renoncé à leurs vœux et repris le chemin de la patrie et des foyers domestiques. Mais le chiffre de ces morts et de ces défections a été considérablement et à plaisir exagéré par le chroniqueur Foulcher de Chartres, qui affirme, au chapitre 4 de son histoire, qu'au départ, le nombre des pèlerins en armes s'élevait à six millions, *sexagies centum millia bellatorum*, dont un dixième seulement put atteindre les murs de Nicée.

C'était un imposant spectacle que celui de ces nations diverses venues des extrémités les plus reculées de l'Occident, réunies dans un but commun, mais restées distinctes par leurs mœurs et leur langage, et courant se ranger sous

que le nombre des hommes en état de combattre s'élevait à six cent mille, *non compris* les pèlerins sans armes, à savoir: les clercs, les moines, les femmes et les enfants.— *Matthieu d'Edesse*, chap. 1 et 2 de la traduction de M. Dulaurier, après avoir évalué à six cent mille combattants le nombre des Musulmans appelés à faire lever le siége de Nicée, porte à cinq cent mille celui des Chrétiens qui traversèrent l'Asie-Mineure.

une multitude de bannières variées, que la diversité des couleurs et des signes emblématiques (1) faisait facilement reconnaître au loin. Chacune d'elles, s'inspirant de ses goûts propres, s'assurait un lieu de campement séparé, subordonné toutefois à l'ordre général qui venait d'être établi, et s'y fortifiait selon qu'elle l'entendait. « Cependant, dit un « chroniqueur, au milieu de ce grand rassemblement « d'hommes, on avait introduit le plus grand ordre et la « plus grande sévérité de mœurs. On luttait d'honnêteté. « Une sorte de fraternité s'était établie ; toutes les choses « nécessaires à la vie étaient en quelque manière mises en « commun. Les Croisés ne craignaient pas de s'exposer « dans les combats pour sauver la vie de leurs frères en « danger. Les lieux de prostitution étaient relégués loin du « camp, où l'on n'admettait que les femmes mariées et « celles qui étaient revêtues d'une fonction officielle quel-« conque. Toute faute commise était, pour l'exemple, à « l'instant même frappée d'un blâme public ou sévèrement « punie. Les évêques prêchaient la continence et veillaient « attentivement à ce que toute occasion de scandale fût « immédiatement bannie du camp (2). »

L'unité de direction et l'ensemble manquaient souvent dans l'exécution des plans d'attaque et de défense, et l'on

(1) C'est, à ce que l'on croit, de cette époque du moyen âge, que date l'emploi des figures et des emblèmes admis dans les blasons de la noblesse. Voyez dom Vaissette, *Histoire générale de Languedoc*, tom. II, liv. XV, chap. 61. — Voyez encore la *Chanson d'Antioche*, 27e couplet du VIe chant, où l'on trouve ces deux vers :

« Et foucars à cel mot, prist l'escu à lion,
« Par derières s'espaule a jeté le blazon. »

Il faudrait pourtant voir si ces vers sont de Richard le pèlerin, ou du poète Graindor, son réviseur, qui vécut longtemps après.

(2) *Baudri*, liv. Ier.

voyait parfois des actes de courage isolés en tenir lieu, et commander, comme aux temps héroïques, l'attention des deux armées. C'est ainsi qu'un jour on admira la vigueur d'un soldat turc de taille gigantesque, qui, du haut du rempart, en face des tentes de Godefroy, ne cessait de lancer des flèches et des javelots sur les assiégeants qu'il provoquait par ses invectives, et dans les rangs desquels il faisait d'affreux ravages. Cet intrépide guerrier s'efforçait de parer avec son bouclier les nombreux projectiles dirigés à la fois sur lui de tous les points de la ligne d'attaque, et ne se montrait nullement disposé à quitter un poste si périlleux, lorsque tout à coup il se sentit mortellement blessé. On le vit alors se débarrasser de son bouclier, combattre à découvert, jeter au loin son arc, puis prendre à deux mains des quartiers de roc qu'il faisait rouler sur les assaillants pressés au pied de la muraille. Dans cette lutte inégale, le généreux athlète fut bientôt couvert de flèches qui s'attachèrent à ses flancs, et la vigueur avec laquelle il combattait n'en parut point affaiblie. C'est encore ainsi, qu'en ce moment même, l'armée fut témoin de l'adresse que déploya Godefroy de Bouillon qui, saisissant une arbalète et se plaçant sous la protection de deux boucliers qu'il fit dresser devant lui, décocha d'une main vigoureuse un trait qui alla percer d'outre en outre l'intrépide Musulman qui faisait tant de victimes dans les rangs des Chrétiens (1).

Ce ne fut pas non plus sans une vive admiration qu'on vit un autre jour un chevalier de la suite du duc de Normandie, témoin des hésitations provoquées autour de lui par l'imminence du danger, aux approches d'un assaut qu'on se disposait à donner à la grande tour du sud, entreprendre d'entraîner par son exemple ses frères d'armes, et par un

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 9. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 33.

téméraire élan, se précipiter au bas du fossé où nul ne le suivit, sans autre protection que son bouclier et les autres pièces de son armure. Insouciant du péril, l'intrépide chevalier se porta rapidement au pied de la tour, qui jusque-là avait résisté à toutes les attaques, et tenta un suprême effort pour déblayer une brèche de la veille, que les habitants avaient réparée pendant la nuit, et la mettre en état de recevoir un dernier assaut. Mais en ce moment une nuée de flèches vint interrompre le travail du chevalier normand et le contraindre à rechercher précipitamment un abri le long du rempart, hors de l'atteinte des projectiles qui lui arrivaient de toutes les directions. Dans cette position critique, nul effort humain ne pouvait le sauver, car, d'une part, il ne pouvait battre en retraite et remonter le fossé ; d'autre part, la brèche n'étant pas praticable, ses compagnons se trouvaient réduits à former en sa faveur de stériles vœux. Bientôt on vit l'infortuné fléchir et s'affaisser sous le poids d'une avalanche de pierres que les assiégés firent descendre sur lui du haut des murailles. L'instant après, un grappin de fer armé de pointes aiguës fut lancé de la tour à l'aide d'une longue chaîne, et le corps ensanglanté du héros chrétien, fortement saisi par les anneaux de la cotte de mailles, fut enlevé sous les yeux de l'armée impuissante à s'y opposer, puis dépouillé et livré dans la ville aux brutalités de la populace. Après quoi les Turcs suspendirent ce corps inanimé aux flancs du rempart, pour insulter à la douleur des Chrétiens, dans les rangs desquels une machine ne tarda pas à le précipiter, suivant qu'ils l'avaient déjà plus d'une fois pratiqué depuis le commencement du siége. Dans l'admiration qu'excita dans tous les rangs de l'armée une mort si héroïque, les Chrétiens proclamèrent que l'âme du guerrier était allée rejoindre celle des saints martyrs, suivant la croyance générale qui attribuait la couronne des

prédestinés aux Croisés morts sur un champ de bataille (1).

Les assauts se succédaient à des intervalles rapprochés. Mais la résistance des assiégés se montrait toujours à la hauteur de la vivacité de l'attaque ; et chaque nuit voyait réparer les brèches que les assaillants avaient ouvertes la veille. Des torrents de poix, de bitume, d'huile bouillante et de graisses fondues concouraient puissamment, avec les projectiles d'une autre nature, à rendre plus meurtriers encore l'approche des murailles et les préliminaires des assauts. De nombreuses pertes venaient chaque jour porter le deuil dans les rangs de l'armée, sans qu'aucun avantage décisif parût se déclarer en faveur des Chrétiens. Plusieurs barons, tels que Baudouin de Calderon, Baudouin de Gand, Guillaume comte de Forez, et Galon de Lille en Flandre étaient tombés mortellement blessés, en s'exposant dans les nombreux assauts auxquels ils avaient dû prendre une part active. Un autre baron appartenant à la France, nommé Guy de Porsessa, avait de son côté succombé aux suites d'une douloureuse maladie, ou même, suivant la *Chanson d'Antioche*, d'une blessure causée par une pierre qui vint le frapper à la tête au milieu de sa tente, où il était retenu par suite d'une saignée imprudemment administrée (2).

Cependant aucun symptôme de découragement ne venait affaiblir le moral de l'armée. Loin de là, toujours remplis de la pensée qui avait fait entreprendre la grande expédition, les chefs latins portant leurs regards en avant, décidèrent qu'une ambassade serait envoyée par mer au calife du Caire, pour lui proposer de s'allier aux Chrétiens contre les Turcs

(1) *Foulcher de Chartres*, chap. 4. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 34. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 9.

(2) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 29.— *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 5. — *Chanson d'Antioche* chant deuxième, 38e couplet.

qui possédaient Jérusalem. En conséquence, Hugues de Bellafayre et Bertrand de Scabrica, accompagné de son chapelain Pierre de Picca, furent députés au prince égyptien pour lui notifier que les barons de l'Occident s'avançaient sur Jérusalem, dans l'intention de délivrer la ville sainte de l'odieuse présence des païens, et de rejeter ceux-ci hors de la terre qui était la propriété des Chrétiens. « Il reste au sultan, ajou- « taient les lettres dont les envoyés étaient porteurs, à voir « comment il entend se conduire avec nous. S'il veut se « faire chrétien, qu'il vienne à nous comme frère et ami. « S'il préfère l'amitié des païens, qu'il se prépare au combat « et s'avance à notre rencontre (1). » Nous verrons plus tard quelle réponse le calife du Caire fit à cette provocation par la députation que reçurent les Chrétiens sous les murs d'Antioche, et plus tard sous ceux de la ville d'Archis.

Cependant le duc de Lorraine, le prince de Tarente et les autres chefs, impatients de hâter un dénoûment qui semblait incessamment s'éloigner et de mettre un terme à l'effusion du sang chrétien, prirent le parti d'assembler un grand conseil pour délibérer en commun sur la direction qu'il convenait de donner à la suite des opérations, et pour entendre les propositions d'un ingénieur lombard qui offrait un expédient dont il garantissait l'efficacité. « Vous voyez « combien vos efforts ont été jusqu'à ce jour impuissants, « dit cet homme à l'assemblée. Eh bien ! assurez-moi une « rémunération digne d'un si glorieux résultat, fournissez- « moi de plus tous les moyens matériels nécessaires, et « dans peu de jours je me fais fort de vous introduire « sans perte d'hommes dans la ville, sur les débris de la « grande tour du sud que je renverserai. » Une telle pro-

(1) *Belli sacri historia*, chap. 22, au tom. 1er du *Museum Italicum*, de Mabillon.

position ne pouvait manquer d'être agréée, tant on avait hâte de sortir de la position difficile où l'on se trouvait, en se confiant à l'habileté d'un homme qu'Albert d'Aix qualifie du titre pompeux de *maître et inventeur des grands arts et des grandes œuvres*. On arrêta donc qu'il lui serait compté quinze livres d'une monnaie que le même chroniqueur nomme *cartane* (*cartanensis monetæ*), et que tous les matériaux et ouvriers nécessaires seraient en outre libéralement mis à sa disposition. Quand la construction fut achevée, l'habile Lombard fit avancer sa machine, affectant une forme pyramidale à large base, construite en fortes solives, et recouverte de claies d'osier protégées par des cuirs de bœuf destinés à prévenir l'effet des projectiles incendiaires. Cette lourde machine, poussée à force de bras, fut bientôt établie au pied de la tour et par-dessus le fossé, malgré la vive résistance qu'opposèrent les assiégés. Après quoi on introduisit dans ses flancs un certain nombre de chevaliers armés de pied en cap, et des ouvriers munis de toutes sortes d'instruments de fer propres à ébranler la muraille, sous la direction de l'ingénieur Lombard qui s'y établit également. Grâce à ce puissant abri, les travailleurs purent descendre sans péril au pied même des remparts et commencer les opérations de la sape, que n'interrompirent ni les torches et autres matières incendiaires, ni les blocs de pierre lancés par les assiégés, lesquels glissèrent, sans les entamer, le long des parois extérieures de la redoutable machine. A mesure que les ouvriers parvenaient à détacher des pierres et à creuser une ouverture sous la muraille, ils étayaient la brèche à l'aide de pièces de bois disposées de manière à prévenir le danger des éboulements pendant le cours des travaux. Ensuite ils placèrent autour des étais une grande quantité de bois et de matières combustibles préparées d'avance ; puis se retirèrent en toute hâte après y avoir mis

le feu, en abandonnant la machine et les travaux commencés. Rien d'abord ne parut signaler la catastrophe qui se préparait, et les assiégés n'en eurent aucun soupçon, leur attention ayant été constamment distraite par la nécessité de repousser l'attaque ostensible dont la ville était en même temps menacée de la part des Croisés. Mais le feu continuant lentement son œuvre souterraine, la tour qui n'était plus soutenue s'ébranla tout à coup vers le milieu de la nuit, et s'affaissa sur elle-même avec un horrible fracas, sans toutefois se disloquer entièrement. De nombreuses brèches se déclarèrent dans tous les sens, offrant aux assaillants le moyen de pénétrer dans la ville, mais non pas sans d'assez grandes difficultés. Le bruit que fit la tour en s'ouvrant fut pris au loin pour celui du tonnerre ou d'un tremblement de terre, et ne tarda pas à révéler à tout le monde, au dehors comme au dedans de la ville, la nouvelle phase dans laquelle allaient entrer les opérations du siége. Témoins du succès que venaient d'obtenir leurs derniers efforts, les princes croisés se disposèrent aussitôt à livrer un nouvel et dernier assaut. De leur côté, les Turcs ne se dissimulèrent point la gravité de la situation et l'imminence du danger dont ils étaient menacés, et tout d'abord songèrent à mettre en sûreté la femme et les deux jeunes enfants du sultan Kilidje-Arslan, que l'on fit embarquer cette nuit même sur le lac Ascanien (1).

Pendant que se succédaient ainsi les émouvantes péripéties du siége, d'autres faits, du côté de la ville, devaient avoir sur la marche des événements une action plus prompte et surtout plus décisive. L'empereur Alexis, fidèle aux timides traditions de la cour de Byzance, se tenait toujours à l'écart

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 35 et 36. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 10 et 11. — Anne Comnène, *Alexiade*, chap. 11.

mais à proximité du théâtre des événements. De son camp de Pélecane, il observait tout ce qui se passait, n'osant, comme nous l'avons dit, se mêler aux Latins et confier sa fortune à la foi de ses alliés, dont les forces étaient de beaucoup supérieures à celles qu'il avait lui-même consenti à mettre en campagne. S'il faut croire au témoignage d'Anne Comnène, les sympathies intéressées de l'empereur son père étaient acquises aux chefs de l'expédition, et il leur avait envoyé une grande partie des machines qui avaient fonctionné depuis le commencement du siége, dont plusieurs inventées par lui avaient été construites d'après ses plans et sur les indications qu'il avait fournies (1). Sur ces entrefaites, les princes latins, convaincus qu'une des causes qui favorisaient le plus la résistance des habitants était la facilité qu'ils avaient conservée de recevoir leurs approvisionnements par la voie du lac, interdite aux Croisés, ne tardèrent pas à reconnaître la faute qu'ils avaient commise, en ne se rendant pas dès l'origine maîtres de cette importante communication. Ils prirent en conséquence le parti d'envoyer demander à l'empereur les barques nécessaires pour s'assurer l'occupation du lac, et enlever aux assiégés cette dernière espérance de salut, en complétant du côté de l'ouest l'investissement et le blocus de la place. Alexis, qui lui aussi avait jugé que de la possession du lac dépendait la fortune du siége, s'empressa aussitôt de donner l'ordre de réunir au port de *Cius* ou de *Civitot* (2), un grand nombre

(1) *Alexiade* d'Anne Comnène, chap. 11.

(2) La ville de Civitot, l'antique Cius, aujourd'hui Kemlik, est située à l'extrémité orientale et au fond du golfe de Moudania qui s'ouvre sur la mer de Marmara. Ce golfe est mis en communication avec le lac Ascanien, maintenant lac d'Isnik, par un étroit canal de plus de deux myriamètres de longueur, qui rattache ainsi le lac à la mer, en lui servant d'écoulement. Il est vraisemblable que ce canal était impraticable, sans quoi l'on ne

de barques pouvant porter jusqu'à cent soldats chacune. Ces barques furent immédiatement chargées sur des chariots accouplés, auxquels s'attelèrent un grand nombre d'hommes mêlés aux bêtes de somme, et conduites à grand peine jusqu'aux rives du lac, ainsi que le pratiqua plus tard, avec un égal succès, le sultan Mahomet II, lors de la prise de Constantinople, en 1453. Dans la crainte d'éveiller l'attention des habitants, on attendit le retour de la nuit pour lancer les barques sur les eaux qui devaient rapidement les conduire jusqu'au pied des murs de la ville. Cette petite flotille était montée par un corps de Turcopoles, placé par l'empereur sous le commandement d'un de ses lieutenants, nommé Manuél Butumite, celui sans doute qui avait conduit de Durazzo à Constantinople le comte de Vermandois. Sur chaque barque on voyait flotter plusieurs bannières, de manière à faire croire à des forces plus considérables qu'elle n'en portait en réalité (1). Aussitôt que la nuit fut venue étendre ses voiles sur les eaux du lac, l'expédition leva l'ancre, et s'avança en ordre de bataille vers la ville, en observant le plus grand silence. Le moment choisi était précisément celui où la femme et les deux jeunes fils de Kilidje-Arslan venaient de s'embarquer pour essayer de se soustraire, à la faveur de la nuit, à l'imminence de la prise d'assaut dont la capitale était menacée. La barque qui les portait fut aussitôt entourée, envahie, et sans la moindre

s'expliquerait pas pourquoi le transport de la petite flotille dut s'opérer par la voie de terre. Quelques personnes, notamment Villehardouin, placent à tort la ville de Civitot sur le golfe de Nicomédie, dont la position plus septentrionale et plus éloignée n'eût certainement pas permis le transport des barques par la voie de terre en un si court espace de temps. — Anne Comnène, *Alexiade*, liv. XI. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 7. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 32.

(1) *Tudebode*, liv. II, chap. 8. — Anne Comnène, *Alexiade*, liv. XI.

résistance capturée avec la noble famille qu'elle avait à son bord. Après quoi, sans perte de temps, la flotille grecque continua sa route vers le lieu de sa destination. Lorsque, aux premières lueurs du jour, les habitants de Nicée aperçurent de loin cette multitude de barques qui s'avançaient, ils crurent tout d'abord à l'arrivée d'un convoi d'approvisionnements dirigé sur la ville par ordre du sultan. Mais bientôt, détrompés par la vue des couleurs impériales qui flottaient au-dessus des navires, par le bruit retentissant des tambours et des trompettes annonçant l'approche d'un corps ennemi, et enfin par la nouvelle de la captivité de la famille de Kilidje-Arslan, il leur fut donné d'apprécier toute l'étendue du malheur dont ils étaient menacés. Ils ne pouvaient se dissimuler en effet qu'en l'état de ruine où se trouvait réduite la grande tour du sud, et en présence de l'occupation par l'ennemi du seul côté de la place qui pouvait leur fournir le moyen de prolonger la défense, il ne leur restait plus aucun espoir de résister plus longtemps à une armée nombreuse, que rien n'était capable de décourager.

Cependant, indépendamment de l'attaque qui s'organisait à l'aide de la flotte, une autre démonstration se préparait du côté de la terre. Le commandant des forces grecques Tatice, ainsi qu'un autre chef nommé Tzita, avaient donné l'ordre à deux mille archers, armés de boucliers de cuir, formant la garnison d'un petit château, nommé Fort de Saint-George, de se diriger par terre du côté de Nicée, après avoir fait charger sur des mulets une grande quantité de flèches qui se trouvaient en dépôt dans cette forteresse. Parvenus à une certaine distance de la ville, ces archers reçurent l'ordre de mettre pied à terre, et d'aller à petits pas se poster en face de la grande tour du sud, qui n'était pas tout à fait renversée, et dont l'état de ruine présentait encore de sérieux obstacles aux assaillants. Arrivés

sur le théâtre de l'attaque projetée, les Grecs firent avancer une machine de siége, destinée à élargir la principale brèche. Les princes latins, de leur côté, avertis par Tatice, s'empressèrent d'associer leurs efforts à cette démonstration de la milice impériale. Tandis que les archers grecs lançaient du haut de leur machine une grêle de traits sur les Turcs qui se montraient aux créneaux des remparts, les Francs s'efforçaient de saper les parties inférieures des murs et de les ébranler à l'aide de leurs fortes balistes, d'où s'échappaient d'énormes blocs de pierre. Bientôt l'attaque devint générale, et se prolongea sur toute la ligne au milieu des plus effrayantes clameurs, sans pourtant obtenir de meilleurs résultats que les attaques précédentes. Ce fut alors, et au moment où la partie était le plus vivement engagée du côté de terre, qu'on vit la flotte grecque se ranger dans un ordre menaçant au pied des murailles qui protégeaient la place du côté de l'occident. La plus grande consternation se répandit aussitôt dans la ville. Mais à cette heure on vit des émissaires de Butumite parcourir les rangs de cette population effrayée, et rappeler aux habitants que, dès les premiers jours du siége, ce représentant de l'empereur était entré en négociation avec eux pour les engager à remettre leur ville aux mains d'Alexis, afin de se placer sous sa protection, et de se soustraire au danger de la prise d'assaut dont ils étaient menacés par les barbares de l'Occident. Ces émissaires ajoutaient que cette ouverture d'abord agréée, puis rejetée par les Nicéens au premier bruit de l'approche des forces conduites par Kilidje-Arslan, leur était à cette heure suprême formellement renouvelée au nom de l'empereur de Constantinople. Le temps pressait; la tour du sud était percée à jour; les fortes murailles cédaient; les brèches ouvertes allaient donner passage aux masses assiégeantes. Il n'y avait pas un instant à perdre: le prince

Butumite fut prié d'approcher pour entamer une conférence. A peine rendu au lieu de l'entrevue, le favori de l'empereur s'empressa de déployer sous les yeux des habitants, la bulle dorée qui contenait les pouvoirs nécessaires pour stipuler et garantir les conditions sous lesquelles la ville devait être remise aux mains impériales. Après cette exhibition, l'officier grec promit que non seulement les habitants auraient la vie sauve en abandonnant leurs biens, mais encore qu'ils seraient généreusement traités par l'empereur (1), et que notamment la famille du sultan, comblée d'honneurs et de richesses, ne tarderait pas à se voir rendre à la liberté. A ces conditions enfin, et sur la foi de leur fidèle exécution, une des portes de la ville s'ouvrit au représentant de l'empereur Alexis.

A peine Butumite se vit-il admis à l'intérieur des murs, qu'il songea à prévenir de ce qui se passait le chef des contingents grecs, Tatice, qui campait tout auprès des quartiers occupés par les Latins. Il lui fit secrètement remettre un avis ainsi conçu : « La proie est dans nos mains. Il ne vous reste qu'à « organiser l'attaque de votre côté. Demain matin, au lever « du soleil, ne manquez pas, vous et les Francs campés autour « des murs, de vous porter tous à la fois contre les remparts « pour livrer un dernier assaut. » La teneur de ce langage était calculée et avait pour but de sauver les apparences et de ne pas laisser percer toute la vérité de la situation ; car l'empereur avait recommandé de ne pas faire parvenir à la connaissance des Francs la nature des négociations entamées avec les habitants de Nicée, circonstance qui peut naturellement expliquer les incertitudes et les contradictions qui

(1) Lettre écrite du camp de Nicée par le comte de Blois à sa femme Adèle, n° x de nos *Pièces justificatives*. — Anne Comnène, *Alexiade*, liv. xi. — *Chanson d'Antioche*, chant ii, 40e couplet. — Texte manuscrit n° 5135 A, de la Bibliothèque Impériale.

règnent dans les chroniques latines sur les influences qui préparèrent la soumission de la ville de Nicée. Le lendemain matin, lorsqu'à l'heure convenue le signal de l'attaque eut été donné, les Latins s'ébranlèrent tous à la fois et se précipitèrent à l'assaut en poussant de grands cris, pendant que de son côté le Grec Tatice affectait de se porter aussi contre la ville avec la plus grande vivacité. Mais, en ce moment même, un spectacle inattendu vint frapper les regards des Croisés, qui tout à coup virent apparaître au sommet des remparts le prince Butumite s'avançant en vainqueur que le sort de la guerre aurait favorisé, et courant arborer sur les points les plus élevés les bannières impériales. En même temps le nom de l'empereur, acclamé au milieu des bruyantes fanfares des clairons et des trompettes, devenait le signal de la prise de possession de la capitale du sultan; et l'une des
20 juin 1097. portes de la ville s'ouvrait, le samedi, 20 du mois de juin, pour livrer passage aux troupes grecques conduites par Tatice, qui s'y établirent sans coup férir, à la complète exclusion de l'armée des Latins (1).

Devenu maître de la ville, dont un ordre d'Alexis venait de le nommer gouverneur, Butumite ne tarda pas à comprendre qu'il allait se trouver placé entre deux extrémités également menaçantes. D'une part, il redoutait les suites du mécontentement des Latins privés d'une conquête qu'ils pouvaient justement considérer comme étant due à leur vaillance et aux longues souffrances qu'ils avaient endurées depuis le com-

(1) *Alexiade* d'Anne Comnène, liv. XI. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 12. — *Foulcher de Chartres*, chap. 4, et l'auteur du *Gesta Francorum*, chap. 6, disent que le jour de la soumission de Nicée le soleil retournait au solstice. — Le comte de Blois, dans sa lettre datée de Nicée à sa femme Adèle écrit que la ville avait été rendue le 13 des kalendes de juillet, jour qui correspond au vendredi 19 juin. Voyez le n° X de nos *Pièces justificatives*.

mencement du siége et même précédemment. D'autre part, il pensait avoir à craindre une révolte des soldats turcs qui formaient la garnison de la place et dont le nombre dépassait celui de l'armée grecque d'occupation (1). Ces dangers étaient réels. Afin de conjurer le plus pressant, celui dont il se croyait menacé de la part des Latins, le gouverneur ordonna que toutes les portes de la ville restassent fermées, à l'exception d'une seule dont il se fit remettre les clés. Par suite de cette mesure, les Latins, successivement admis, eurent la faculté de pénétrer par cette porte pour aller faire leurs adorations dans les églises. Mais il ne leur était permis d'entrer qu'au nombre de dix à la fois, sans jamais pouvoir prolonger leur séjour au-delà du temps strictement nécessaire. Quant aux dangers que pouvait faire craindre à Butumite la présence des Turcs de l'intérieur, il sut habilement les conjurer en inspirant aux principaux chefs le désir d'aller trouver l'empereur qui, disait-il, les attendait à Pélecane pour les combler des témoignages de sa munificence. A mesure que ce gouverneur de Nicée les avait gagnés à ses projets, il les adressait à deux officiers grecs nommés Rhodomer et Monastra, établis dans le voisinage du château de Saint-George. Ceux-ci les dirigeaient à leur tour par convois séparés sur la résidence de Pélecane qu'occupait Alexis et où les attendait la meilleure réception. C'est ainsi que le favori de l'empereur vint à bout d'assurer à son maître la tranquille possession de Nicée. Mais ce ne fut pas sans exciter au plus haut degré les susceptibilités des Latins, qui,

(1) Anne Comnène, *Alexiade*, liv. xi. — L'expression de cette infériorité numérique de l'armée grecque introduite dans Nicée, comparativement à la garnison turque de la ville, confirme ce que nous avons dit précédemment sur l'exagération probable de l'évaluation, fournie par Orderic Vital, du nombre des soldats auxiliaires mis par l'Empereur au service de la Croisade.

au moment de réaliser l'espoir du triomphe et du pillage, à leurs yeux juste récompense de leurs longs et pénibles travaux, de leur sang versé sur les champs de bataille, comme de l'aliénation faite de leurs patrimoines (1), voyaient flotter sur les murs de Nicée d'autres bannières que celles à l'ombre desquelles ils avaient combattu. Aussi ne fallut-il rien moins pour les contenir que la force et la sévérité de la discipline dont ils venaient de contracter l'habitude, et le désir sincère de ne pas compromettre l'avenir de l'expédition.

Une des premières conséquences de la soumission de la ville fut la mise en liberté de quelques prisonniers chrétiens qui avaient été retenus en captivité à la suite du désastre de Pierre l'Ermite. Parmi ces prisonniers se trouvait une religieuse du couvent de *Sainte-Marie-aux-Greniers*, de l'Eglise de Trèves. Cette femme, qui était d'une rare beauté, rapporta que, pendant presque tout le temps de sa captivité, elle s'était vue indignement contrainte de partager la couche d'un Turc et de quelques autres hommes de cette nation impie. Pendant qu'elle se lamentait au sein de l'assemblée des chefs où elle s'était présentée, elle aperçut Henri d'Asche, un des barons venus à la suite de Godefroy de Bouillon, et se mit à l'interpeller humblement par son nom, le suppliant d'intervenir en sa faveur et de solliciter son pardon. Henri la reconnut aussitôt, et s'efforça d'intéresser à son sort le duc de Lorraine, de qui il obtint que l'évêque du Puy fût appelé à se prononcer sur le cas de conscience qui se présentait. Bientôt les hommes d'Eglise, consultés, déclarèrent que cette femme n'ayant cédé qu'à la violence, il y avait lieu de lui pardonner et de ne lui infliger qu'une pénitence légère. Cependant, le lendemain, on apprit que, cédant aux pressantes instances du Turc avec lequel elle avait plus particulièrement

(1) *Orderic Vital*, liv. IX.

vécu, ainsi qu'à la promesse qu'il lui fit de se faire chrétien si elle consentait à rentrer auprès de lui, elle s'était échappée du camp pendant la nuit pour retourner à la vie de désordre qu'elle venait à peine de quitter. Mais bientôt, dit la chronique, on reconnut que, si d'abord l'indigne recluse avait cédé à la force brutale, elle n'avait la seconde fois sacrifié qu'aux libres entraînements d'une criminelle passion (1).

Cependant l'ambition de l'empereur ne semblait point satisfaite par la possession de Nicée, et quelque chose manquait encore à la satisfaction que venait de lui apporter le cours des événements. Tous les barons de l'Occident n'avaient pas fait dans ses mains la soumission féodale, à laquelle nous avons vu qu'il attachait tant de prix. Le gouverneur Butumite fut en conséquence chargé de faire savoir aux princes latins, qu'ils eussent à ne pas se remettre en route, sans être allé prendre au préalable congé d'Alexis ; et bientôt l'on sut que de nouvelles libéralités deviendraient le prix de cette facile condescendance aux volontés impériales. A peine cette invitation eut-elle été portée à la connaissance des princes, qu'on vit tous ces illustres chefs, à l'exception des comtes de Toulouse et de Blois (2) qui restèrent à la garde du camp, accourir à la résidence de Pélecane, qu'Alexis n'avait pas encore abandonnée. Boémond l'un des premiers se présenta pour acquitter la promesse qu'il avait faite à la cour de Byzance, au moment de son départ de Constantinople, de fournir plus tard le serment du prince sicilien Tancrède, son jeune parent. Nul d'abord, parmi les barons en retard de faire leur soumission, ne fit difficulté de prêter le serment demandé. Mais quand vint le tour de Tancrède, qu'une in-

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 37.

(2) Lettre écrite du camp de Nicée à sa femme Adèle, par le comte de Blois, n° x de nos *Pièces justificatives*. — Anne Comnène, *Alexiade*, liv. XI.

domptable fierté distinguait entre tous, il déclara qu'il ne devait sa foi qu'au prince Boémond, et qu'il entendait la lui conserver jusqu'à la mort. Enfin, pressé par les assistants qui le conjuraient de céder aux désirs de l'empereur, il s'écria en montrant la magnifique tente au milieu de laquelle s'élevait le trône où le monarque était assis : « Quand vous « me donneriez autant d'argent qu'il en pourrait contenir « dans ce vaste local ; quand vous y ajouteriez encore toutes « les richesses que vous avez données à chacun de nos « comtes, vous ne m'amèneriez certainement pas à prêter le « serment que vous exigez de moi. » En entendant ce hardi propos, un des seigneurs de la cour nommé Paléologue (1), qui assistait à la cérémonie, ne put contenir son indignation, et laissa échapper un signe non équivoque du mépris que lui inspirait la conduite du chevalier latin. Tancrède, qui s'en aperçut, se sentit vivement blessé ; et comme il était incapable de supporter une injure, on le vit aussitôt s'élancer avec vivacité au-devant de l'imprudent Paléologue, comme s'il eût voulu le frapper. Mais à ce moment, descendant précipitamment de son trône, Alexis courut se placer entre les deux champions. Boémond de son côté s'empressa d'accourir, et saisissant son chevalier, lui dit qu'il n'était pas séant de porter la main sur un parent de l'empereur. Bientôt, honteux de l'emportement auquel il s'était livré, et finissant par céder aux nouvelles instances de ses amis, Tancrède consentit, quoique à contre-cœur, à prêter le serment qu'on réclamait de lui (2).

(1) Cet officier d'Alexis appartenait à la noble famille qui donna plusieurs souverains à l'empire de Byzance et dont un des membres, Constantin Dracosès, en l'année 1453, perdit si glorieusement la vie et la couronne sur la brèche par où Mahomet II prenait possession de Constantinople.

(2) Anne Comnène, *Alexiade*, liv. XI. — Raoul de Caen, aux liv. XVII et XVIII de son histoire des *Faits et gestes de Tancrède*, rend un compte fort

Les plus chers désirs de l'empereur étant de la sorte satisfaits, ordre fut immédiatement donné de faire entre les Latins la distribution de l'immense butin qui avait été recueilli dans la ville. Les chevaliers (*milites*) reçurent les monnaies d'or et d'argent, les pierres précieuses, les manteaux, les chevaux et autres objets de grand prix. Les hommes de pied, le menu peuple, eurent la monnaie de cuivre désignée sous le nom de *tartarons*, et en outre prirent part à d'abondantes distributions de vivres. Quant aux princes, ils purent

différent de cette entrevue du héros de son livre avec le monarque grec. Selon cet historien, Tancrède n'aurait prêté qu'un serment conditionnel, et aurait dit à Alexis : « Je viens pour obéir aux pressantes instances de « mon parent, et seulement pour le dégager de sa parole. Mais souviens-toi « que je mets à mon serment cette restriction, qu'il ne vaudra qu'autant « que tu viendras en aide aux pèlerins qui s'acheminent sur Jérusalem ; « et qu'il sera comme non avenu le jour où, prenant ombrage de leurs « succès, tu refuseras de les assister dans leur mauvaise fortune. Si tu veux « commander, sache d'abord obéir ; et compte sur la fidélité de Tancrède, « autant de temps que tu tiendras la foi que tu dois au Christ. Je me « conduirai envers les Grecs de la même façon que tu te seras conduit « envers les Francs. » Alexis parut approuver la franchise de ces rudes paroles, et reçut dans sa droite la main de Tancrède, dont la physionomie prit un caractère farouche pendant tout le reste de la cérémonie. Après quoi, le prince sicilien fut invité à faire connaître ses besoins et la nature des présents qu'il lui serait le plus agréable d'accepter. A cette offre faite au nom de l'empereur, Tancrède répondit que rien ne saurait satisfaire son ambition, sinon le don de la tente impériale, œuvre d'art admirable, de dimensions colossales, pouvant abriter un grand nombre de personnes, garnie de tours comme une ville, et dont vingt chameaux auraient eu de la peine à transporter les différentes pièces. Cette prétention rapportée au monarque lui parut une insulte, et il en exprima dans les termes les plus vifs son mécontentement. Tancrède répliqua par des paroles injurieuses et menaçantes, et s'éloigna sans prendre congé. Boémond ne tarda pas à le suivre, et tous les deux refusèrent de revenir à l'appel d'Alexis, qui s'empressa de leur expédier un message pour les rappeler.

puiser à pleines mains dans le trésor particulier d'Alexis (1). Toutefois ces actes de munificence, qui n'étaient au surplus que l'exécution des clauses du traité de Constantinople, n'eurent pas le pouvoir de faire complètement cesser les murmures, la classe moyenne de l'armée se plaignant hautement qu'on avait fait la part des chefs trop grande, au détriment de ceux qui avaient supporté tout le poids du jour et de la chaleur, payé de leur personne dans les combats, fait manœuvrer les machines de siége, traîné les lourds fardeaux, supporté les plus fortes fatigues (2). Bien plus, un chroniqueur, témoin oculaire, affirme avec une grande amertume d'expression, que l'empereur qui, en échange de la ville dont la valeur des Croisés lui avait procuré la possession, se trouvait placé sous le coup de l'engagement contracté de leur abandonner tout le butin et de les attirer à son service par l'abondance de ses largesses ; qui, en outre, avait promis de bâtir un couvent latin et un hospice pour les Francs dénués de ressources, avait si bien su remplir ses obligations envers l'armée, *que l'on peut être assuré que tant que ce monarque vivra, le peuple l'accablera de ses malédictions et proclamera qu'il est un traître* (3).

Telles étaient les plaintes amères exhalées par le menu peuple. Mais il est permis de croire que, dans son dépit d'être privée du pillage sur lequel elle se croyait en droit de compter, l'armée cédait à d'injustes préventions. L'empressement que mirent les princes à se rendre auprès de l'empereur aussitôt après la soumission de la ville, laisse facilement

(1) Lettre écrite du camp de Nicée à sa femme Adèle, par le comte de Blois, nº x de nos *Pièces justificatives*. — *Foulcher de Chartres*, chap. 4.

(2) *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 9.

(3) *Raymond d'Agiles*, page 142 de la collection de Bongars. — Voyez aussi l'auteur anonyme de la chronique intitulée *Belli sacri historia*, chap. 24 au *Museum Italicum*, tom. Iᵉʳ.

entrevoir que la négociation de Butumite n'avait été un secret que pour les bas rangs de l'armée, et n'avait été considérée par les principaux chefs que comme la juste conséquence et le plus sûr mode d'exécution du traité de Constantinople.

Après avoir pris congé de l'empereur Alexis, les princes reprirent gaîment le chemin du camp de Nicée ; et Tatice reçut l'ordre de réunir ses bataillons à ceux des Latins, soit pour les aider de son concours en partageant leurs travaux et leurs périls ultérieurs, soit pour être en mesure de prendre au nom de l'empereur, en conformité du traité de Constantinople, possession des villes de l'ancien domaine grec que le sort de la guerre ferait tomber aux mains des Croisés. Après quoi, Alexis chargea Butumite, le nouveau gouverneur de Nicée, d'enrôler au service de l'Empire tous les soldats Francs qui ne pourraient ou ne voudraient persévérer dans leur vœu de marcher sur Jérusalem, et ensuite de les attacher au service de la garnison chargée de garder la ville nouvellement conquise (1).

La soumission de la ville de Nicée était depuis plusieurs jours un fait accompli, et les négociations avec l'empereur touchaient à leur terme. On dut donc songer au départ, et il fut arrêté que l'armée se remettrait en campagne le 25 juin 25 juin 1097.
1097. Le séjour des Croisés s'était ainsi prolongé sous les murs de Nicée pendant l'espace de sept semaines et un jour, à partir du 6 mai, époque de l'arrivée des Croisés sur le théâtre des événements. Mais le siége proprement dit, dont les opérations commencées le jour de l'Ascension, 14 mai, s'étaient terminées par la prise de possession du 20 juin, ne comptait en réalité qu'une durée de cinq semaines et deux jours. Ainsi se trouvent naturellement conciliées les apparentes contradictions qui se rencontrent sur ce point dans

(1) Anne Comnène, *Alexiade*, liv. XI.

le récit des chroniqueurs. A ce sujet nous ferons observer que Guillaume de Tyr, Bernard-le-Trésorier et Foulcher de Chartres, auxquels paraît implicitement se joindre Raymond d'Agiles, fixent le départ des Croisés au 3 des kalendes de juillet correspondant au 29 juin. Les autres chroniqueurs, parmi lesquels on en compte plusieurs qui assistaient à la marche de l'armée, ne font pas explicitement connaître le jour où cette armée abandonna Nicée ; et nul ne parle du 25 juin. Mais il est certain que la distance de près de vingt-cinq lieues qui sépare cette ville du champ de bataille de Dorylée, n'eût pas été susceptible d'être franchie par une armée nombreuse et embarrassée à travers un pays très-accidenté, dans le court espace de temps de deux jours que supposent les récits de Guillaume de Tyr et de Foulcher. Il y a donc lieu de se ranger, comme nous venons de le faire, à l'opinion du plus grand nombre des chroniqueurs, qui mettent un intervalle de sept jours, comprises les journées de repos, entre le départ de Nicée et la bataille de Dorylée, que tous s'accordent à fixer au jour des kalendes, 1er juillet 1097 (1) ; et conséquemment de reporter au 25 juin le jour où l'armée abandonna ses cantonnements.

(1) *Tudebode*, liv. III. — *Belli sacri historia*, chap. 25. — *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Foulcher de Chartres*, chap. 5. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 13. — L'auteur anonyme du *Gesta Francorum* fait partir l'expédition des Croisés le 3 des nones, correspondant au 5 juillet ; mais cet abréviateur de Foulcher confond évidemment le 3 des nones avec le 3 des kalendes.

CHAPITRE XX.

Marche des Croisés à travers la Bithynie. — Séparation de l'armée en deux corps distincts. — Arrivée de Boémond dans la vallée de Gorgoni. — Marche parallèle de Kilidje-Arslan.

Pour atteindre la Syrie et la Palestine, auxquelles se rattachait le terme de l'expédition, les soldats de la Croix, au sortir de Nicée, avaient à traverser diagonalement les provinces de l'Asie-Mineure, dans la direction du nord-ouest au sud-est, c'est-à-dire dans le sens de leur plus vaste développement. L'aridité des campagnes qu'ils devaient rencontrer, pour la plupart désolées par les ardeurs dévorantes d'un climat brûlant ; la rareté de l'eau et des subsistances ; les privations de tout genre auxquelles on devait s'attendre dans la traversée d'un pays, dont la population en partie musulmane pourrait se retirer ou fermer ses murs à la première nouvelle de l'invasion ; les difficultés de la marche à travers les escarpements des montagnes où les routes étaient à peine tracées ; et par dessus tout, la rude ascension de la chaîne méridionale du Taurus ; tout cela devait offrir des difficultés presque insurmontables pour une si grande réunion d'hommes, au milieu de laquelle se trouvaient beaucoup de

vieillards, de femmes et d'enfants. Dans leur ardeur et l'exaltation de leur confiance, fortifiées par le souvenir de leur récente victoire, les Croisés comptaient pour rien tout cela. C'est qu'à vrai dire leur ignorance des choses et des lieux leur avait fait croire qu'après la dispersion, dans les champs de Nicée, des légions du sultan, qui pourtant devaient bientôt se rallier, il ne leur restait plus aucun obstacle sérieux à surmonter. Mais tant de confiance devait être bientôt mise à une cruelle épreuve. La route que l'armée avait à parcourir était longue, et le pays inconnu des chefs de l'expédition. Presque nulle part on ne devait trouver des chemins régulièrement tracés, si ce n'est quelques restes d'une ancienne route royale qui subsistaient encore. Toutefois, la route à suivre semblait assez naturellement indiquée par les directions des montagnes et des vallées, comme par les mouvements généraux du sol; si bien que l'on pourrait en quelque sorte attribuer aux souvenirs de la marche des Croisés, le choix du tracé adopté pour la grande route qui de Constantinople conduit de nos jours dans les parties sud-orientales de l'Asie-Mineure (1), par les villes d'Isnik, Eski-Cheher, au nord-est de Koutaïah, Ak-Cheher, Konieh, Erékli, en se dirigeant ensuite vers le sud-est sur Tarsous et Adana, et plus au nord sur les villes de Kaisarieh et de Marach (2).

(1) La belle carte d'Europe, publiée par Andriveau-Goujon, sur laquelle figurent les provinces de l'Asie occidentale, ainsi que la projection des grandes voies de communication modernes, peut très-bien, en s'attachant au tracé que nous jalonnons ici, servir à suivre très-approximativement la marche des Croisés dans tout le trajet de l'Asie-Mineure. Nous citerons encore avec le plus grand éloge la magnifique carte de l'*Asie-Mineure*, publiée à Berlin, en 1854, par M. H. Kiepert.

(2) Le bourg moderne d'Isnik a succédé à l'ancienne ville de Nicée; la ville d'Eski-Cheher, à Dorylée; celle d'Ak-Cheher, à Antioche de

Le 25 juin 1097, jour fixé pour le départ, l'armée qui comptait dans ses rangs les contingents grecs placés par l'empereur Alexis sous la conduite de son confident Tatice, se remit en route, après avoir chargé les bagages et les nombreux approvisionnements que réclamait la nécessité où l'on allait se trouver de traverser des contrées généralement arides, désertes, et qu'on savait livrées aux dévastations des soldats de Kilidje-Arslan. On mit deux jours à parcourir dans la direction du sud-est, l'intervalle de dix heures de marche qui séparait Nicée d'un pont servant à franchir un cours d'eau que les chroniqueurs ne nomment point, et qu'avec M. le général Callier nous croyons être le *Kara-Sou* (rivière noire) qui baigne la vallée de Vézir-Khan. Ce torrent qui s'échappe des contreforts du mont Olympe, va se jeter dans le Sakaria, l'antique *Sangarius*, l'un des plus grands fleuves de l'Asie-Mineure, à trois lieues environ au-dessus du confluent du *Gallus* (1). On peut conjecturer que l'armée, 25 juin 1097.

Pisidie; celle de Konieh, à *Iconium;* celle d'Erékli, à Héraclée; celle de Tarsous, à Tarse; la ville d'Adana ayant conservé son ancien nom; celle de Kaisarieh, à Césarée de Cappadoce, et enfin celle de Marach, à l'ancienne *Germanica Cæsarea*, la Marésie du moyen âge. Il n'est pas inutile à cette occasion de faire remarquer que l'Asie renferme une multitude de villes qui ont reçu dans l'antiquité des dénominations identiques, telles que celles d'Héraclée, Nicopolis, Césarée, Antioche, Ptolémaïs, Laodicée, Alexandrie, Arsinoé. La moindre confusion pouvant entraîner des erreurs considérables, il est essentiel d'y porter une grande attention pour ne pas s'y laisser surprendre.

(1) Parmi les chroniqueurs, les uns, tels que Tudebode, Baudri, Guibert, l'auteur anonyme de *Belli sacri historia* et Orderic Vital, font parvenir l'armée au pont où elle stationna, le jour même de son départ de Nicée, tandis que les autres, comme Anne Comnène, Guillaume de Tyr et Robert-le-Moine, lui font consacrer deux jours à franchir ce même espace. On a peine à se rendre compte des causes qui ont pu introduire, sur une question aussi simple, une divergence aussi marquée, entre chroniqueurs dont

à la fin de la première journée de marche, avait dressé ses tentes auprès d'un autre pont construit près du bourg de Lefkéh autrefois *Leuca* (1), sur le premier ruisseau qu'on rencontre en sortant de Nicée, le *Gallus* nommé par les Turcs

plusieurs assistaient en personne à l'expédition. Nous ne pouvons nous l'expliquer qu'en supposant que les chroniqueurs auront dans leurs récits confondu deux ponts, existant alors comme aujourd'hui, l'un, le plus voisin de Nicée, sur le *Gallus*, l'autre, sur le *Kara-Sou*, précédent tributaire du Sakaria. Le premier de ces deux ponts, voisin de Lefkéh, est à six heures de marche de Nicée ; le second, voisin du village de Vézir-Khan, est à quatre heures de distance du premier. Ainsi s'expliquerait l'erreur de ceux qui ont fait employer deux jours de marche à l'armée pour arriver au *Gallus*, qu'on pouvait facilement atteindre en une seule journée. Albert d'Aix, au liv. II, chap. 38 de son histoire, dit qu'en arrivant au pont près duquel se fit la séparation, les Croisés se trouvèrent entre deux cimes de montagnes (*inter duos montium apices*). La *Chanson d'Antioche*, au 3e couplet du troisième chant, dit de son côté que les Croisés chevauchèrent le long d'une vallée, jusqu'à une plaine où se voyait un pont à arches voûtées, auquel aboutissaient deux cours d'eau (*où une aigue desserre*). Albert d'Aix, qui a certainement eu sous les yeux pendant son travail la *Chanson d'Antioche*, aurait-il confondu le mot *aigue*, eau, dont se sert le poète, avec le mot *agu*, aigu, cime de montagnes près desquelles selon lui se fit la séparation des Croisés ? L'excellente carte de Kiepert nous montre le confluent de deux cours d'eau, ceux de la Chanson sans doute, entre Lefkéh et Wésir-Khan, un peu avant leur mélange avec le Sakaria. De telles indications ne doivent pas être négligées. — *Tudebode*, liv. III ; *Baudri*, liv. II ; *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 9 ; — *Belli sacri historia*, chap. 25 ; — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 8. — *Alexiade*, liv. XI ; — *Robert-le-Moine*, liv. III ; — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 13. — Voyez aussi les lettres IX et X du *Voyage dans l'Asie-Mineure* de M. Baptistin Poujoulat ; l'extrait des travaux exécutés sur les lieux par M. Callier officier-supérieur d'état-major, inséré à la page 45 du tom. Ier du *Recueil des historiens des Croisades*, publié en 1844 par l'Académie des Inscriptions ; et enfin le *Journal d'un voyage en Asie-Mineure*, par M. Leake.

(1) Anne Comnène, au liv. XI de l'*Alexiade*, est la seule qui nomme la ville de *Leuca*, comme étant celle auprès de laquelle les Croisés parvinrent après deux jours de marche.

Gueuk-Souïou ou Euk-Sou (eau-bleue), qui descend aussi des hauteurs du mont Olympe, et va de même non loin de là confondre ses eaux avec celles du Sakaria, en un point inférieur au confluent du Kara-Sou.

L'expédition séjourna deux jours, le 27 et le 28 juin, au milieu des vertes prairies (1) que baigne le Kara-Sou. Le lendemain 29, avant le lever du jour, l'armée s'apprêta à continuer sa route, et traversa le pont. Deux directions s'offraient ensuite pour gagner Dorylée, aujourd'hui Eski-Cheher, où l'on devait passer. La première tendait à gauche, et devait selon toute apparence se confondre à peu près avec la route actuelle, qui, du village de Vézir-Khan sur le Kara-Sou se dirige sur les villes de Sughut et d'Eski-Cheher; la seconde tournait sur la droite en remontant le cours du Kara-Sou. L'armée, qui jusqu'alors avait marché réunie, se sépara en deux corps, soit par une simple erreur ou accident de marche, occasionnée par l'obscurité de la nuit; soit, ce qui est plus vraisemblable, dans le but arrêté d'avance de faciliter les approvisionnements, et particulièrement la nourriture des chevaux. Peut-être même conviendrait-il de voir dans ce fractionnement des forces chrétiennes, qui faillit avoir les plus graves conséquences pour le salut de l'armée, une manœuvre stratégique ayant pour but d'empêcher l'ennemi de venir, en se glissant dans les défilés des montagnes, inquiéter les derrières de l'expédition.

27-29 juin 1097.

Le principal corps, sous la conduite de Hugues-le-Grand (2), de Godefroy et de ses frères Baudouin et Eustache, du comte de

(1) *Robert-le-Moine*, liv. III. — Manuscrit nº 5135 A, de la Bibliothèque Impériale.

(2) Il semble résulter d'un passage du liv. III de Robert-le-Moine, que le comte Hugues-le-Grand avait, sur cette partie de l'expédition, la principale autorité, qu'Albert d'Aix attribue formellement à Godefroy de Bouillon. *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 38 et 40.

Flandre, de Raymond de Saint-Gilles et de l'évêque Adhémar, prit sur la droite, remonta la vallée du Kara-Sou pendant un jour entier, sans jamais s'écarter de plus de deux lieues de la ligne qu'avait suivie l'autre corps d'armée. Le soir on campa à la proximité de l'eau en un lieu très-riant et fertile en gras pâturages (1), non loin sans doute de l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la ville de *Biledjik*.

L'autre corps d'armée, beaucoup moins considérable, avait tourné à gauche en sortant du pont, sous la conduite de Boémond, prince de Tarente, de Robert, duc de Normandie, du comte de Blois et de Tancrède, à la suite desquels se trouvaient le comte Hugues de Saint-Paul; Gauthier de Saint-Valéry et son fils Bernard; Girard de Gournay; Guillaume, fils du vicomte Ranulf; Guillaume de Ferrières; Herveu, fils de Dodeman; le breton Conan, fils du comte Geoffroy; Raoul de Guader, autre gentilhomme breton, et son fils Alain; Riold de Loheac; un autre Alain, officier de bouche de l'archevêque de Dol; et enfin Rothold, comte du Perche (2). Ce corps d'armée, dans lequel figuraient en première ligne les Normands du nord de la France et ceux du midi de l'Italie, qui avaient une commune origine, s'avança pendant deux jours dans la direction de Dorylée, en ayant soin, dit Albert d'Aix, de se rapprocher de la droite pour ne pas trop s'éloigner du principal corps qui marchait séparément sous la conduite de Hugues-le-Grand et des autres princes. L'expédition dut passer sous les murs de *Sogud* ou *Sughut* (le saule), qui deux cents ans plus tard devait s'enorgueillir d'avoir donné le jour au sultan Osman Ier, chef de la dynastie des Osmanlis

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 13. — *Raymond d'Agiles*, page 142 de la collection de Bongars. — Marin Sanuto, *Liber secretorum*, liv III, part. IV, chap. 14.

(2) *Baudri*, liv. II. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 8. — *Chanson d'Antioche*, 3e couplet du troisième chant.

et fondateur de l'Empire Ottoman. Le 30 juin, sur les trois heures du soir, le corps de Boémond continua à se rejeter sur la droite, pour se rapprocher de la grande armée dont il venait de se séparer. Il laissa donc sur sa gauche la route directe de Dorylée, et descendit dans une vallée dont le fond est occupé par un petit ruisseau, et qui s'ouvre inférieurement sur la grande plaine située en avant d'Eski-Cheher, au nord-ouest de cette ville. Cette vallée, qui porte aujourd'hui le nom turc de *Yneu-nu* (les cavernes), à cause des grottes sépulcrales qui apparaissent sur ses flancs, se nommait alors, suivant le témoignage de Guillaume de Tyr et d'Albert d'Aix, *Gorgoni*, *Dogorganhi* ou *Ozellis* (1). C'est elle qui, selon l'opinion commune, servit de théâtre aux grands événements dont le souvenir s'est conservé sous le nom de *Bataille de Dorylée* ; et la révélation faite par M. Baptistin Poujoulat de l'existence actuelle d'un village turc nommé *Dogorganleh*, situé non loin de Sughut, au nord et à l'entrée supérieure de la vallée en question, donne un nouveau poids à l'opinion que cette vallée d'*Yneu-nu*, ou d'*Inônju* suivant la carte allemande de Kiepert, est bien celle que les 30 juin 1097.

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 13. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 38. — Ce dernier chroniqueur, qui d'abord semble confondre la vallée de Dogorganhi avec celle d'Ozellis (*vallée terrible*), finit par les distinguer, en disant au chap. 40 que de la vallée d'Ozellis les Turcs étaient descendus dans celle de Dogorganhi pour attaquer les Chrétiens. N'y aurait-il pas là un argument en faveur de l'opinion de ceux qui veulent que la vallée de Dogorganhi ne soit autre que la plaine même de Dorylée? Nous ajouterons, à l'appui de cette dernière opinion, qu'au liv. XI de l'*Alexiade* d'Anne Comnène, la plaine où se fit la rencontre des Turcs et des Croisés de Boémond, est nommée *plaine* ou *champs* de Dorylée, *in Dorilœis campestribus..... latâ planitie*. — Nous devons avertir le lecteur que le même Albert d'Aix, au liv. III, chap. 3, donne encore le nom d'*Ozellis* à une autre vallée que les Croisés rencontrèrent entre Dorylée et Iconium, ce qui ne peut manquer de jeter une grande confusion dans son récit.

chroniqueurs ont signalée sous le nom de *Dogorganhi* (1).

Le corps du prince de Tarente se répandit aussitôt dans les prairies qui bordent le cours d'eau de la vallée, auquel M. Poujoulat donne le nom de *Sareh-Sou* (eau jaune), et M. Kiepert, celui de *Sary Su*. Ce cours d'eau, au sortir de la vallée de Gorgoni ou d'Yneu-Nu, va, dans la direction du nord-ouest au sud-est, se jeter dans le Poursak, l'antique *Tymbrius*, presque en face de Dorylée. Mais en ce moment les éclaireurs envoyés en avant vinrent annoncer qu'une armée innombrable de Musulmans était campée dans la plaine voisine par où l'on devait passer. L'ordre fut aussitôt donné de dresser les tentes le long du ruisseau, et vraisemblablement du côté de la rive droite, de placer de fortes gardes autour du camp, et de prendre toutes les dispositions nécessaires pour passer la nuit (2).

Depuis le sanglant échec qu'il avait éprouvé sous les murs de Nicée, le sultan Kilidje-Arslan avait déployé une grande activité pour recueillir les débris de son armée et rallier les troupes nombreuses qui, n'ayant pu prendre part à la défense de la ville assiégée, continuaient à s'avancer à la rencontre des Chrétiens, de tous les points du monde musulman. Avec les Turcs des parties les plus reculées de l'Orient, qui étaient depuis plus d'un mois en marche, figuraient des Perses, des Publicains, des Sarrasins, des Agulans, et un nombre considérable d'Arabes. Antioche, Tarse, Alep et les autres villes de la Romanie occupées par les Turcs, avaient fourni leurs contingents (3). Toutes ces forces réunies, suivant la plupart des chroniqueurs, ne s'élevaient pas à moins de 360,000

(1) *Voyage dans l'Asie-Mineure*, par M. Baptistin Poujoulat, lettre IX[e].

(2) *Foulcher de Chartres*, chap. 4. — *Gesta Francorum expugnantium*, chap. 7. *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 13.

(3) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 39. — *Tudebode*, liv. III. — *Foulcher de Chartres*, chap. 5. — *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 10.

cavaliers, tous sans exception armés d'arcs et de flèches, sans compter les Arabes, *dont Dieu seul*, dit une chronique, *savait le nombre* (1). Kilidje-Arslan, impatient de venger sa défaite, s'était dès le principe attaché à suivre, avec les hommes qui se trouvaient auprès de lui, tous les mouvements de l'armée chrétienne, marchant, dit Guillaume de Tyr, pas à pas à la gauche des Croisés ; c'est-à-dire, selon toute apparence, entre la route que tenait la division de Boémond et la rive gauche du Sakaria, dont il devait ainsi suivre la vallée en la remontant. En apprenant, de la bouche des espions qu'il entretenait dans l'armée ennemie, que les Chrétiens venaient de se diviser en deux corps, dont le plus faible était en même temps le plus rapproché de lui, le prince musulman avait cru le moment arrivé de ramener à lui la fortune qui l'avait trahi dans les champs de Nicée. En conséquence, après avoir franchi les montagnes qui le séparaient du corps ennemi dont il était le plus rapproché, il s'était hâté d'aller disposer sa nombreuse armée au bas de la vallée de Gorgoni, à la proximité du Sarey-Sou que devait nécessairement franchir la division du prince de Tarente (2). Là durent se trouver

(1) *Foulcher de Chartres*, chap. 5. — *Tudebode*, liv. III. — *Belli sacri historia*, chap. 27. — *Baudri*. liv. II. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 8. — Guibert de Nogent, au liv. III, chap. 10 de son histoire, porte à 460,000 le nombre de ces cavaliers ; *Guillaume de Tyr* et *Bernard-le-Trésorier*, le réduisent à 200,000, liv. III, chap. 13 et 15 ; — *Robert-le-Moine*, liv. III, à 300,000 ; *Raymond d'Agiles*, page 142 de la collection de Bongars, à 150,000.

(2) *Guillaume de Tyr et Bernard-le-Trésorier*, liv. III, chap. 13. — Ces deux chroniqueurs sont les seuls qui aient fait connaître la marche que suivit Kilidje-Arslan avant la bataille de Dorylée. Il peut paraître surprenant que le sultan Kilidje-Arslan, pour suivre sur la gauche le corps de Boémond ait osé braver les difficultés que lui présentait la traversée des montagnes bordant le Sakaria. Mais, d'une part, le texte de Guillaume de Tyr paraît ssez formel ; d'autre part, le principal corps d'armée conduit par Godefroy,

les nombreux contingents arrivant de l'Orient, qui sans doute n'avaient pas dû s'engager dans les montagnes par où s'avançait Kilidje-Arslan, au sein desquelles elles n'auraient pas rencontré l'espace nécessaire pour leur développement. Le sultan espérait ainsi prévenir l'arrivée de la principale division de l'armée chrétienne, et accabler Boémond sous le poids de l'immense supériorité des forces dont il disposait. Mais les desseins de Dieu n'étaient pas accomplis, et la fortune des Croisés devait en ce jour triompher de la plus redoutable épreuve que la Providence leur eût jusqu'alors envoyée.

Nul chroniqueur ne nous fait connaître quelle était la force numérique de la petite armée qui s'était détachée à la suite de Boémond, de Tancrède, de Robert de Normandie et du comte de Blois. Mais d'après un passage de Guillaume de Tyr (1), il est permis de conjecturer que les forces réunies de ces princes n'excédaient pas dix mille hommes de cavalerie. Or en admettant qu'il fallût joindre à cette appréciation un nombre double d'hommes de pied en état d'être mis en ligne, et un pareil nombre de pèlerins sans armes, femmes, enfants et vieillards, il en résulterait que les chefs de cette partie de l'expédition n'avaient à opposer aux trois cent

qui avait pris sur la droite à travers des montagnes non moins escarpées, n'affrontait pas de moindres difficultés, et ne fut pas empêché pour cela d'arriver à la plaine qui précède la ville de Dorylée.

(1) Au chap. 15 du troisième livre de son histoire, Guillaume de Tyr dit en effet que la totalité des forces engagées par les Chrétiens dans l'affaire de Dorylée, s'élevait à peine à 50,000 hommes de cavalerie, sur lesquels Hugues-le-Grand et les autres chefs de la principale division avaient fourni 40,000 cavaliers ; d'où il faudrait conclure que la cavalerie du corps de Boémond ne devait pas dépasser le chiffre de dix mille. Il semblerait résulter du même passage de Guillaume de Tyr, que l'infanterie des princes ne fut pas mise en ligne, ou n'arriva pas à temps pour prendre part au combat.

soixante mille cavaliers de Kilidje-Arslan, qu'une force bien insuffisante de trente mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, le surplus se composant d'une troupe confuse uniquement propre à embarrasser les mouvements des hommes de guerre.

CHAPITRE XXI.

Bataille de Dorylée.

La première moitié de la nuit fut, du côté des Chrétiens, consacrée au repos ; la seconde aux préparatifs de la grande lutte dont l'heure paraissait arrivée. Effrayé de l'immense supériorité numérique que sa petite armée allait avoir à combattre, le prince de Tarente s'était dès le matin hâté d'expédier un message aux chefs qui conduisaient le principal corps d'armée, pour leur faire savoir la position critique où il se trouvait, et réclamer une prompte assistance. Son dessein était de temporiser et d'éviter le combat jusqu'à l'arrivée des forces qu'il attendait. Mais un incident d'avant-garde ne devait pas lui permettre de persister aussi complètement qu'il l'aurait désiré dans les termes de cette prudente réserve. On était au 1er juillet de l'année 1097, et la lumière du jour n'avait pas encore paru, que déjà de part et d'autre chacun avait commencé ses dispositions pour se rendre maître des abords du cours d'eau qui se trouvait entre les deux armées, et occuper sur les rives une position qui lui permît d'en disputer le passage à l'ennemi. Les Chrétiens plus diligents étaient parvenus dès sept heures du matin à s'établir les premiers dans

1er juillet 1097.

cette position avantageuse, bien avant que les Turcs eussent terminé les travaux de leur campement. Ils avaient ensuite, à l'aide des chariots et des bagages qu'ils traînaient à leur suite, formé une vaste enceinte qui s'appuyait sur un marais voisin couvert de roseaux; puis ils y avaient déposé les femmes, les enfants, les vieillards, et les autres pèlerins sans armes, tous incapables de prendre une part personnelle aux événements qui se préparaient (1). Tout à coup, vers huit heures du matin, et pendant que se poursuivent ces dispositions préliminaires, les cris *voilà l'ennemi !* se font entendre de toutes parts et mettent tout le monde en émoi du côté des Chrétiens. C'étaient seulement cent cinquante archers musulmans envoyés en reconnaissance qui venaient de faire une décharge générale de leurs flèches empoisonnées (2), et se disposaient à se replier sur les rangs d'où ils étaient partis. Aussitôt le camp des Croisés retentit du son des trompettes et des clairons ; le signal est donné, et un corps de cavaliers normands s'élance à la poursuite de ces archers, auxquels dans leur retraite précipitée il est impossible de faire usage de leurs arcs, ni de combattre en fuyant suivant la pratique des peuples de l'Orient. Bientôt arrêtés dans leur fuite par les lignes pressées de leur propre armée, qui couvraient au loin les plaines et les collines environnantes, les archers turcs font volte-face, resserrent leurs rangs, s'animent au combat et parviennent à reprendre l'offensive. Alors c'est au tour des Normands de battre en retraite et de fuir en désordre devant les Musulmans (3).

(1) *Raoul de Caen*, chap. XXI. — *Foulcher de Chartres*, chap. V. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 13. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 8. — *Baudri*, liv. II. — Texte manuscrit, n° 5135 A, de la Bibliothèque Impériale.

(2) *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Foulcher de Chartres*, chap. 5.

(3) *Raoul de Caen*, chap. 21.— *Robert-le-Moine*, liv. III, affirme que l'armée des Turcs occupait le sommet des montagnes, *ipsa cacumina montium*.

Cependant le duc de Normandie et le prince Boémond n'étaient point restés dans l'inaction, et s'étaient hâtés de mettre leurs troupes respectives en ordre de bataille, et de les diriger sur deux ailes du côté où les nôtres paraissaient faiblir. Les Turcs de leur côté s'avançaient pour soutenir leurs archers, en faisant retentir l'air de cris inarticulés, de clameurs sauvages *rendant*, dit un chroniqueur qui assistait à l'expédition, *je ne sais quels sons diaboliques dans leur langue étrangère* (1). Bientôt l'intervalle qui sépare les deux armées est franchi ; une lutte formidable s'engage. Les Turcs, suivant l'usage de leur nation, débutent par une effroyable décharge de flèches qui, formant sous le soleil comme une immense voûte dont l'ombre se projette entre les combattants, va s'abattre sur les rangs des Chrétiens où elle cause d'affreux ravages, particulièrement parmi les gens de pied et les chevaux qui n'étaient pas bardés de fer comme les cavaliers (2). Cette première décharge est bientôt suivie d'une seconde qui n'est pas moins fatale aux Chrétiens. Cette façon de combattre, qui selon Guillaume de Tyr était inconnue des Croisés ; le son des tambours qui leur causait beaucoup d'effroi ; les cris étranges qui remplissaient l'air et s'élevaient jusqu'aux cieux ; tout cela, joint au sentiment de leur grande infériorité numérique, amena parmi les Normands un moment de terreur et d'hésitation. Mais bientôt rappelant leur courage, ces chevaliers dont un grand nombre venait d'être démonté, se précipitèrent en avant et attaquèrent les masses turques avec la plus grande vivacité. Quant aux soldats de Kilidje-Arslan, par une tactique qui

position peu convenable pour recevoir une aussi nombreuse cavalerie. Il est permis de croire que le chroniqueur n'entendait parler que des collines qui venaient insensiblement se confondre avec les plaines inférieures.

(1) *Tudebode*, liv. III. — *Belli sacri historia*, chap. 25.

(2) *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 14.

leur était familière et qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, ils évitèrent l'impétuosité de ce premier choc, en se dispersant dans toutes les directions pour aller se rallier au loin, puis revenir de toute la vitesse de leurs chevaux faire pleuvoir sur les Croisés une nouvelle grêle de flèches aussi meurtrière que les précédentes (1). Les Croisés cependant s'étaient efforcés de rejoindre les Turcs, et bientôt on les vit combattre corps à corps, malgré la grande infériorité de leurs forces. Les premiers rangs ne tardèrent pas à se mêler et devinrent si pressés, que l'usage de l'arc était devenu comme impossible, celui de la lance difficile ; en sorte que bientôt on fut réduit à ne faire usage que du glaive. Pénétrant au sein des masses compactes qui s'avançaient devant eux, les Croisés marquaient leur passage par des torrents de sang, et se frayaient en s'avançant une voie victorieuse au milieu des morts et des mourants. Mais les rangs des Turcs se resserraient aussitôt ; leurs pertes se réparaient incessamment, et la vigueur de leur attaque n'en était pas ralentie. De leur côté, au contraire, les Chrétiens épuisés s'affaiblissaient visiblement, aucun renfort ne venant, comme chez les Turcs, réparer les pertes qu'ils éprouvaient. Les chevaliers, à la vérité, étaient protégés par leur armure de fer ; mais tout couverts de sang, de sueur et de poussière, exténués de fatigue, accablés par le poids de leurs armes, leurs forces commençaient à les abandonner et à faire défaut à leur bouillant courage ; et d'ailleurs leurs chevaux blessés avaient été pour la plupart mis hors de combat. A leurs côtés les hommes de pied, moins favorisés par la nature de leurs armes défensives, ne pouvaient éviter l'atteinte des projec-

(1) *Guillaume de Tyr*, et *Bernard-le-Trésorier*, liv. III, chap. 14. — Ce dernier chroniqueur nomme *tabors* l'instrument de guerre qui causa un si grand effroi aux Croisés.

tiles ennemis, et tombaient en foule malgré la précaution que plusieurs avaient prise de s'abriter dans les rangs de la cavalerie (1). Enfin, dans l'impossibilité de soutenir le poids des masses musulmanes qui s'avançaient toujours et menaçaient de les envelopper, les Normands se résignèrent à la retraite, et, pour la première fois, on les vit tourner le dos à l'ennemi, et porter, dans le désordre d'une fuite précipitée, la confusion au milieu des rangs de l'infanterie, où ils se trouvèrent quelques instants placés entre les fers de lance de leurs compagnons d'armes et les flèches des Infidèles ardemment attachés à leur poursuite (2).

Les Normands ne tenaient plus sur aucun point. Mais au moment où leurs bandes désorganisées se précipitaient en masses confuses dans les lignes du camp, pour y chercher un refuge, et peut-être aussi pour les dépasser dans leur fuite, le duc Robert, digne héritier du sang de Guillaume-le-Conquérant, s'offrit tout à coup au-devant des fuyards, agitant dans sa main sa bannière dorée, et poussant de toutes ses forces le cri de guerre : *Dieu le veut ! Normandie ! Dieu le veut* (3) ! Puis, se découvrant le front, et comme si tout devait être héroïque à la suite de la lutte gigantesque qu'on venait de soutenir, il adressa au duc de Tarente, qui venait de partager son infortune, et aux chevaliers qui se pressaient à l'entrée du camp, ces paroles dignes des temps homériques : « De quel côté fuyez-vous, « Boémond ? Il y a loin d'ici à la Pouille, à Otrante, aux fron- « tières des Latins. Arrêtons-nous enfin. En ce lieu nous « attend la glorieuse expiation de nos fautes, si nous som- « mes vaincus, notre couronne si nous sommes vainqueurs ;

(1) *Bernard-le-Trésorier*, liv. III, chap. 14.

(2) *Raoul de Caen*, chap. 21 et 22.

(3) *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Raoul de Caen*, chap. 22.

« le premier de ces deux sorts, plus heureux que le second, « parce qu'il nous assurera plus promptement l'éternelle « félicité. Courage donc, jeunes hommes; en avant, et « mourons (1). » A la voix de leur intrépide chef, les Normands s'arrêtèrent et s'efforcèrent de rétablir leurs rangs. Cependant les Turcs vainqueurs avaient un instant suspendu la vivacité de leur attaque, comme s'ils eussent hésité à combattre les Croisés au moment même où ceux-ci cessaient de battre en retraite; et il y eut sur ce point entre les combattants comme une suspension d'armes qui, à la vérité, ne fut pas de longue durée.

Indépendamment de la colonne d'attaque qui s'était mise à la poursuite des Normands, les Turcs avaient dirigé un autre corps de troupes armé de javelots sur l'enceinte contiguë au marais, où se trouvait parqué tout ce que l'armée chrétienne renfermait de pèlerins sans armes, de femmes, d'enfants, de vieillards, incapables d'opposer la moindre résistance. Après avoir traversé la rivière et dépassé la cavalerie des Latins, le corps musulman se dirigea vers le rempart de charriots et de bagages qui couvraient cette enceinte improvisée, le franchit sans peine, et fit irruption le fer à la main, au milieu des faibles et timides victimes qui s'y croyaient suffisamment protégées par leur position en arrière des lignes de la chevalerie. Bientôt d'affreuses clameurs, de longs gémissements se firent entendre, et des ruisseaux de sang inondèrent cette partie sans défense du campement des Chrétiens, les Turcs n'épargnant dans leur fureur aucune vie, si ce n'est celle des jeunes garçons et des jeunes femmes qu'ils destinaient à l'esclavage (2). On vit

(1) *Raoul de Caen*, chap. 22.

(2) *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Foulcher de Chartres*, chap. 5. — *Raoul de Caen*, chap. 23. *Chanson d'Antioche*, chant troisième, couplet 4e.

alors, spectacle inouï, au rapport d'un chroniqueur, des jeunes filles appartenant aux premières familles de l'Occident, se parer au milieu de la désolation générale et se couvrir à l'envi de leurs plus riches atours, dans l'espoir d'exciter par la vue de leurs pudiques charmes l'intérêt de leurs farouches vainqueurs (1). L'historien Raoul de Caen rapporte qu'après cette facile victoire les Turcs se retirèrent emmenant leurs prisonniers, qu'ils contraignirent à porter le riche butin qui venait de tomber entre leurs mains. Il ajoute que tout cela se fit sous les yeux des chevaliers, trop occupés à lutter contre les masses qui les pressaient de toutes parts, pour pouvoir songer à autre chose qu'au soin de leur défense personnelle. D'autres chroniques, au contraire, nous apprennent qu'au premier bruit de cette sanglante catastrophe, le prince de Tarente s'était hâté d'accourir, en laissant momentanément tout le poids de la bataille au duc de Normandie ; ajoutant qu'après avoir mis en fuite les Turcs et laissé cette partie du camp sous la garde d'une force suffisante, Boémond s'était hâté de retourner auprès de Robert pour reprendre le poste qu'il venait momentanément de quitter (2).

Nous ne devons pas omettre ici la courageuse participation des femmes chrétiennes à la gloire de cette journée, dont les résultats devaient assurer mieux que tout autre événement les destinées à venir de la Croisade. Pendant la courte absence de Boémond, l'attaque des Turcs avait repris avec une nouvelle vigueur contre le duc de Normandie. La fatigue d'une lutte inégale trop longtemps prolongée, l'ardeur dévorante d'un soleil brûlant, une soif ardente, tout contribuait à paralyser chez les Croisés l'énergie de la défense. Mais à cette heure de suprême souffrance, l'armée fut sauvée par

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 39.

(2) *Raoul de Caen*, chap. 23. — *Robert-le-Moine*, liv. III.

le courageux dévoûment des femmes, qui après avoir puisé de l'eau à la rivière qui bordait le camp, s'empressèrent d'aller la distribuer dans les rangs des combattants, en y joignant le concours de leurs généreuses excitations, qui en relevant le moral des Croisés, les aidèrent puissamment à supporter les rudes travaux de la journée (1). D'autres femmes, non moins admirables, parcouraient le champ de bataille, en retiraient les corps des Croisés qui venaient de succomber, et les entraînaient jusqu'aux tentes où pieusement elles les déposaient. Pendant ce temps tout le monde comprenait ses devoirs et accomplissait sa tâche : les guerriers combattaient; les femmes se laissaient aller aux inspirations de leur cœur; les prêtres et les clercs pleuraient sur les malheurs de la famille chrétienne, et ne cessaient d'adresser au ciel de ferventes prières pour le succès des armes de l'Occident (2).

Vers le côté du camp opposé à l'enceinte qui venait d'être forcée par les Turcs, il existait un mamelon placé dans la direction qui séparait les deux camps (3). Tancrède pénétré

(1) *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Baudri*, liv. II. — *Chanson d'Antioche*, onzième couplet du troisième chant.

(2) *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Baudri*, liv. II.

(3) *Raoul de Caen*, chap. 24. — *Porrò Tancredus ex adverso castrorum latere, hostes debellabat qui tentoria dirimentem conscenderant tumulum.* La citation de cette partie, d'ailleurs assez obscure, du texte de notre chroniqueur, ne paraîtra pas indifférente au point de vue de la détermination topographique des lieux qui furent le théâtre de la bataille. Par le même motif, nous ajouterons que le mamelon en question est nommé *Agger*, au chap. 26 de la même chronique, après avoir été désigné, au chap. 24, sous le nom de *Tumulus*. Nous ajouterons encore, dans le même intérêt topographique, que l'existence de plusieurs mamelons ou *tumuli* dont un présentant une surface étendue, a été constatée par M. Callier, officier d'état-major, lors de l'exploration de l'Asie-Mineure, entreprise par ordre du Gouvernement français. La *Chanson d'Antioche*, 4e couplet du troisième chant, parle aussi d'un tertre à cette occasion.

de l'importance de cette position, cédant sans doute aussi à ses instincts chevaleresques, alla trouver Boémond, son parent, qui commandait en chef, et sollicita l'autorisation de se porter contre ce mamelon pour en déloger les Musulmans, qui les premiers y avaient pris position. Boémond refusa d'y consentir, à cause du danger qu'il y avait à diviser le faisceau de la petite armée des Croisés, au moment où ils se trouvaient comme enfermés dans une étroite arène par les innombrables légions de Kilidje-Arslan, qui de toutes parts avaient débordé les Chrétiens. Mais Tancrède obéissant aux conseils d'une aveugle témérité, et sans tenir aucun compte de cette sage défense, n'hésita pas à se porter contre le mamelon. Il fut suivi de quelques chevaliers qui avaient consenti à s'associer à ce hardi coup de main, et parvint à chasser les Turcs qui en couronnaient les hauteurs, quoique le nombre de ceux-ci fût de beaucoup supérieur à celui des assaillants (1). Au même instant Tancrède vit venir à lui un chevalier qui débutait dans la carrière des combats. C'était Guillaume, son frère, fils du marquis. Ce jeune guerrier, sans tenir davantage compte des sévères défenses de Boémond, courut se placer aux côtés du prince sicilien, dont il avait à cœur de partager les périls et les triomphes. Les Turcs cependant, qui d'abord avaient cru recevoir sur les bras toute l'armée des Croisés, tournant leurs regards en arrière et voyant à quel petit nombre de cavaliers ils venaient de céder la position, s'efforcèrent de se rallier au pied de la colline. Puis, se débarrassant, en les rejetant en arrière, des arcs dont ils étaient porteurs, ils entreprirent de remonter, l'épée et la masse d'armes à la main, la côte escarpée qui se dressait devant eux. L'avantage des lieux comme celui des armes était évidemment du côté des

(1) *Raoul de Caen*, chap. 24.

Chrétiens, fiers d'ailleurs de combattre sous les regards de l'armée, qui pouvait les apercevoir du camp voisin. Du haut de ce poste, en effet, les Croisés opposaient une épaisse forêt de lances aux Turcs qui gravissaient les pentes abruptes du mamelon, et ne leur permettaient pas de monter jusqu'à eux et de les atteindre avec leurs épées. A mesure que les Infidèles se présentaient, ils se voyaient à l'instant culbutés sur les rangs postérieurs, qui renversés, eux-mêmes en arrière, allaient à leur tour rouler au bas de l'escarpement; en sorte que s'embarrassant mutuellement, leur multitude même devenait le plus grave obstacle à leur ascension (1). Enfin, après une lutte désespérée et sans résultats, convaincus de l'inutilité de leurs efforts, les Turcs se décidèrent, en désespoir de cause, à recourir de nouveau à l'emploi de leurs arcs, leur arme favorite, dont ils firent un usage très-meurtrier contre la petite troupe de Tancrède, qu'aucun renfort n'était venu soutenir. Bientôt on vit tomber percé d'une flèche le brave Robert, comte de Paris, que l'on croit être le même seigneur qui s'était insolemment assis sur le trône impérial pendant la cérémonie de l'hommage à Constantinople. Un autre chevalier, Geoffroy d'Aspremont (*de Monte scabioso*), tomba aussi mortellement blessé (2). Cependant les compagnons du héros sicilien, environnés de toutes parts par des forces supérieures, privés du concours de leurs frères d'armes que les ordres de Boémond persistent à retenir à l'intérieur du camp, commencent à faiblir, et déjà sentent qu'une plus longue résistance va leur devenir impossible. Au moment où cette poignée de braves semble

(1) *Raoul de Caen*, chap. 25. — *Guillaume de Tyr et Bernard-le-Trésorier*, liv. III, chap. 14.

(2) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 39 et 40. — *Alexiade*, liv. XI. — *Belli sacri historia*, chap. XXVIII. — *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 10.

céder à la nécessité, le jeune Guillaume, l'intrépide frère de Tancrède, s'efforce par des prodiges de valeur de couvrir ses chevaliers et de faciliter la retraite des hommes qui combattent encore à ses côtés. Mais à son tour, mortellement atteint d'une flèche, il tombe, et l'armée pousse un long cri de douleur. Au même instant, le prince Boémond, instruit de la détresse de Tancrède, qui était sur le point de succomber sous le nombre des ennemis, après avoir perdu dans la lutte le pennon signe de sa dignité qui flottait au bout de sa lance, se précipite hors du camp, s'élance en se faisant jour au travers des rangs ennemis, et va saisir par la bride le cheval de son parent, qu'il entraîne malgré sa résistance en dehors de la mêlée. En même temps, les chevaliers qui occupent le mamelon, chargés du corps de l'infortuné Guillaume, suivent leur chef et rentrent dans le camp, abandonnant le champ, témoin de leurs exploits aux guerriers de Kilidje-Arslan, qui de nouveau s'en mettent en possession (1).

Cependant le cercle de fer qui venait d'étreindre les lignes du camp tendait de plus en plus à se resserrer, et chaque minute aggravait la position désespérée où se trouvaient les Chrétiens. Le secours attendu n'arrivait pas. Les princes qui conduisaient la grande armée s'étaient médiocrement émus à la nouvelle que leur avait apportée le matin même le message du prince de Tarente, et ils n'avaient fait aucune diligence pour partir, tant il leur avait paru peu vraisemblable que le vaincu de Nicée pût désormais oser entreprendre de se mesurer même avec les plus faibles corps de l'armée (2). Déjà près de deux mille Chrétiens, appartenant à toutes les

(1) *Guillaume de Tyr et Bernard-le-Trésorier*, liv III, chap. 14. — *Raoul de Caen*, chap. 26. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 39.— *Chanson d'Antioche*, couplets 7e et suivant du troisième chant.

(2) *Tudebode*, liv. III. — *Baudri*, liv. II. — *Belli sacri historia*, chap. 26.

classes de l'expédition, avaient succombé sous le fer musulman. A ce moment suprême, le prince de Tarente, qui ne pouvait se dissimuler l'extrémité à laquelle il allait être réduit, prit le parti d'expédier aux princes, à travers les escarpements de la montagne, un dernier message pour réclamer la prompte expédition du secours qu'il avait demandé, secours sans lequel il lui semblait impossible de sauver ce qui restait encore de sa division (1).

Nous avons laissé la grande armée remontant, sous le commandement des princes, l'avant-veille de la bataille, la vallée du Kara-Sou, et posant son camp au bord de l'eau, en un lieu qui, selon nous, ne devait pas être fort éloigné de la ville moderne de Biledjik. Le 1er juillet, le duc Godefroy, qui venait de quitter sa tente pour aller faire une ronde d'inspection, fit la rencontre du messager de Boémond, que Raoul de Caen dit être le prêtre Arnould de Rohes, chapelain du duc de Normandie (2), lequel s'avançait triste et abattu vers le camp de toute la vitesse de son cheval. Conduit en la présence des princes, le cavalier s'empressa de faire connaître sa mission. « Nos chefs et Boémond lui-même, dit-il, ont en ce « moment une rude besogne sur les bras. Le menu peuple « déjà a presque entièrement succombé, et bientôt, si vous « n'y apportez aucun remède, nos princes eux-mêmes « subiront un pareil sort. Les Turcs ont fait irruption « sur notre camp. Par la vallée d'Ozellis, autrement dite « *Terrible*, ils sont descendus dans la vallée *Degorganhi*, « où ils continuent à semer la mort au milieu des pèlerins. « Déjà ils ont immolé Robert de Paris, auquel ils ont ensuite « tranché la tête. Le jeune Guillaume, fils de la sœur de

(1) *Baudri*, liv. II. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 40. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 14.

(2) *Raoul de Caen*, chap. 135.

« Boémond, a également succombé. En conséquence, la « petite expédition vous supplie de ne point apporter de « retard dans l'envoi des secours qu'elle sollicite de vous. » Le doute n'était plus permis ; les Turcs n'étaient plus des ennemis aussi méprisables qu'on l'avait cru d'abord ; toute hésitation devait cesser : le duc de Lorraine se hâta d'expédier l'ordre du départ. Bientôt tous les quartiers du camp retentirent du son des clairons qui invitaient les légions à faire leurs dispositions pour se porter en avant. Ce fut, dans tous les rangs, une joie et un empressement inexprimables. En peu d'instants, quarante mille chevaliers furent prêts à prendre les devants pour ne pas être retardés par la lenteur de la marche des gens de pied, qui devaient suivre de loin en emmenant les bagages (1). Impatients de secourir leurs frères d'armes en péril, le duc de Bouillon et le comte Hugues de Vermandois se mirent les premiers en marche à la tête de cette chevalerie d'élite. Le reste de l'armée, y compris l'infanterie, partit un peu plus tard sous la conduite du comte de Toulouse et de l'évêque Adhémar (2). La route que parcourut l'expédition n'est pas indiquée dans les chroniques; mais nous penchons à croire que les Croisés durent, en quittant la vallée supérieure du *Kara-Sou*, où nous avons vu qu'ils avaient posé leur campement, suivre les hauteurs de la chaîne d'*Ermeni-Tagh*, et descendre dans la plaine voisine du théâtre des événements par le passage de *Bozujuk*, non loin de la ville de *Bazardjik*.

Cependant, au camp de Gorgoni l'anxiété montait toujours.

(1) *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 15. — *Albert d'Aix*, liv, II, chap. 41. Ce dernier chroniqueur élève à soixante mille le nombre des cavaliers qui se portèrent au secours de Boémond.

(2) *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Chanson d'Antioche*, 10e couplet du troisième chant.

Tous les regards étaient incessamment tournés du côté des montagnes par où devait arriver le salut qu'on attendait. Tout à coup et un peu avant midi (1), d'épais nuages de poussière, que perçait l'éclat resplendissant des boucliers dorés et des armures de fer, se répercutant avec vivacité aux rayons d'un soleil radieux, vinrent annoncer aux soldats de Boémond comme aux Turcs qui les tenaient assiégés, que la grande armée des princes allait entrer en ligne et sans doute changer la fortune du combat. L'effroi se répandit aussitôt dans les rangs des Musulmans peu préparés à l'apparition d'une si formidable armée qui, selon une chronique contemporaine, « leur parut tomber des régions célestes « ou jaillir du flanc des montagnes (2). » En même temps, la confiance et la joie la plus expansive rentraient au camp du prince de Tarente, et venaient remplacer le découragement et les angoisses de la peur. « Nous étions, dit un « témoin oculaire, entassés comme des agneaux dans une « bergerie, tremblants et glacés d'effroi à la vue des ennemis « qui nous entouraient de toutes parts, et nous ne pouvions « en aucune façon nous hasarder au-dehors ; le tout en « punition de nos péchés, car la luxure, l'avarice et l'orgueil « s'étaient assis dans le camp des Chrétiens. » Au milieu de la désolation générale, les évêques et les prêtres, vêtus de blanc, parcouraient le camp en implorant la miséricorde divine, et recevaient la confession des Croisés qui venaient en foule se présenter (3).

Pendant qu'elle débouchait de la montagne, l'armée des princes avait été vivement impressionnée par le spectacle

(1) *Foulcher de Chartres*, chap. 5. — *Gesta Francorum expugnantium Hierusalem*, chap. 8.

(2) *Robert-le-Moine*, liv. III.

(3) *Foulcher de Chartres*, chap. 5.

imposant des longues lignes musulmanes s'étendant au loin dans la plaine sur une grande profondeur, couvrant les vallons et les collines, et cernant de toutes parts le petit camp de Boémond. Mais sa marche précipitée n'en avait point été ralentie, et en peu d'instants, grâce aux dispositions qui furent prises, l'armée se trouva disposée sur deux lignes principales. A l'aile gauche, point le plus rapproché de l'ennemi (*in primo capite*) (1), se trouvaient le prince de Tarente, le duc de Normandie, Tancrède, Robert d'Anse, Richard du Principat prince de Salerne, et enfin Robert, fils de Girard, qui portait la bannière. A l'aile droite se rangèrent Godefroy de Bouillon, le comte de Flandre, Hugues-le-Grand, comte de Vermandois, sans parler du comte de Toulouse et de l'évêque du Puy, qui formaient l'arrière-garde et s'avançaient avec le reste de la cavalerie et les gens de pied. Ce dernier, l'évêque Adhémar, traversant le pays ennemi, se porta, par la montagne opposée, sur les derrières des Musulmans; en sorte que les forces turques employées à faire le siége du camp, quoique plus considérables, se trouvèrent elles-mêmes comme enfermées dans les lignes développées de l'armée des Chrétiens (2).

Enfin le signal de l'attaque générale est donné; les troupes de Boémond sortent du camp et se replacent en ligne (3); celles de Godefroy et des princes s'ébranlent à leur tour et se portent en avant. Impatient de laver dans le sang des Turcs l'injure récente faite au nom chrétien, le comte de Vermandois, le premier de tous, se détache et s'avance à la tête de trois cents lances pour engager la bataille. Avec ce

(1) *Belli sacri historia*, chap. 27.

(2) *Belli sacri historia*, chap. 27. — *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 9. — *Pierre Tudebode*, de Duchesne, liv. second.

(3) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 15. — *Baudri*, liv. II. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 8.

faible détachement et l'ardeur aventureuse particulière à sa nation, le frère du roi de France s'efforce de pénétrer au milieu des masses musulmanes qui se pressent en longues lignes et s'étendent au-devant de lui. L'impétuosité de ce premier choc surprend l'ennemi et porte un instant le désordre dans ses rangs. Mais l'arrivée d'un corps nombreux envoyé par Kilidje-Arslan arrête brusquement l'élan du comte et suspend sa marche victorieuse en le forçant de se replier pour faire face aux nouveaux ennemis qui l'enveloppent et l'attaquent de tous les côtés à la fois. Bientôt Hugues-le-Grand se voit contraint de songer à la retraite et de s'ouvrir, l'épée à la main, un sanglant passage au travers des masses profondes qui viennent de se former derrière lui. Au même moment, une nouvelle division turque, composée de troupes fraîches, arrive sur le lieu du combat, et vient par sa présence ajouter aux difficultés de la situation. Loin de déconcerter le mâle courage du comte français, la vue de ce nouveau péril ne fait que l'enflammer d'une ardeur nouvelle. Bientôt on le voit se précipiter, l'épée et la lance à la main, au plus épais des bataillons ennemis. Son bras infatigable frappe, dissipe, et, en peu d'instants, parvient à faire un grand vide autour de lui, non pourtant sans voir sa petite troupe éprouver les plus douloureuses pertes. Son vigoureux coursier, s'associant à la fureur qui l'anime, se précipite, s'avance et recule tour à tour au gré de la main qui le dirige. Tantôt se portant en avant et repoussant les masses pressées qui se forment autour de lui, tantôt reculant devant la supériorité du nombre, le comte de Vermandois s'efforce de protéger la retraite de ses compagnons d'armes. Mais ceux-ci semblent devoir bientôt céder à la fatigue d'une lutte trop prolongée. Tout à coup, au moment où tout espoir semble prêt à s'évanouir, un secours inopiné se présente. Les Flamands, guidés par leur comte Robert, témoins du danger que courent les Français, s'em-

pressent d'accourir, et, dépassant leurs rangs livrés au plus grand désordre, vont se précipiter avec impétuosité sur les Turcs, dont la force sur ce point est peu supérieure à la leur. A la vue du puissant renfort qui leur arrive, les Français, reprenant courage, font volte-face, se mêlent aux Flamands, et, par un suprême effort, contraignent les Turcs à se mettre à leur tour sur la défensive et à ralentir l'ardeur de leur poursuite. Bientôt s'engage une nouvelle lutte; lutte désespérée, plus sanglante que les précédentes, à laquelle prennent une glorieuse part le duc Godefroy, Hugues-le-Grand et le comte Robert de Flandre. On combat corps à corps; les arcs deviennent inutiles dans la main des archers turcs; les boucliers ne résistent pas à la pointe acérée des glaives des Croisés qui les percent d'outre en outre avec facilité (1). Le choc éclatant des armes, s'écrie le moine de Saint-Remi, le bruit des lances qui se brisent, les cris des mourants, s'unissent aux clameurs de guerre des soldats francs pour aller retentir au fond des vallées, sur le sommet des monts, dans les anfractuosités des rochers, qui en redoublent l'horreur en les renvoyant à leur point de départ. Bientôt les Turcs comprennent qu'ils doivent enfin céder à l'impétuosité et à l'ardeur militaire des hommes de l'Occident. Le sol se couvre de leurs cadavres, entre lesquels les chevaux peuvent à peine trouver une place pour poser leur pied. Le sang musulman inonde la terre et court grossir les eaux du torrent voisin. On voit, ajoute le chroniqueur, des blessés broyer de leurs talons le sol sur lequel ils expirent; ou bien, s'ils tombent en avant, couper convulsivement de leurs dents l'herbe qui se trouve à leur portée (2). Enfin les Turcs s'ébranlent, se dispersent et fuyent loin du champ de bataille,

(1) *Raoul de Caen*, chap. 27 28 29 et 30. — *Robert-le-Moine*, liv. III.
(2) *Robert-le-Moine*, liv. III.

se confiant à la vitesse de leurs chevaux, qu'ils excitent à l'aide de leurs rênes, à défaut d'éperons dont ils ignoraient l'usage. Les vainqueurs, de leur côté, s'attachent à leur poursuite et en font un horrible carnage, jusqu'au moment où les fuyards, rencontrant d'autres légions turques qui leur ouvrent les rangs, sont recueillis par elles et sauvés d'une entière destruction (1).

Témoin de ce désastre, Kilidje-Arslan, autour duquel se trouvait encore une force imposante, se hâta de prendre position sur une espèce de tertre ou de mamelon (2), dans le dessein d'y rallier ses bataillons dispersés et de tenter de nouveau la fortune des combats. De son côté, le duc de Lorraine attaché à la poursuite des fuyards, arrivait peu d'instants après au pied de ce même tertre, monté sur un coursier rapide et suivi seulement d'une escorte de cinquante chevaliers. En apercevant les forces ennemies qui paraissaient vouloir se fortifier sur ce point, le duc fit halte, et suspendit sa poursuite pour donner à ses légions restées en arrière le temps d'arriver. Après avoir rassemblé son monde et s'être formé en ordre de bataille, Godefroy se porta vivement en avant pour enlever la position, et bientôt parvint à gagner le point culminant du mamelon. Mais les gens du sultan, effrayés de la vigueur de cette attaque, s'étaient hâté d'abandonner ce poste ; et, descendant la côte opposée, étaient allés précipitemment reformer leurs rangs sur une montagne voisine, qui n'était séparée que par une

(1) *Raoul de Caen*, chap. 29.

(2) *Raoul de Caen*, au chap. 31, nomme encore *agger* et *tumulus* la hauteur sur laquelle Kilidje-Arslan essaya de prendre position ; reproduisant les mêmes dénominations par lesquelles il avait précédemment désigné le mamelon qui avait été le matin même le théâtre de la téméraire entreprise du prince Tancrède. Voyez ce que nous avons dit, dans une précédente note, au présent chapitre.

petite plaine (*ager*) du tertre abandonné. Le duc aussitôt les suivit, et leur tint la lance dans les reins pendant tout le temps que dura la traversée de la plaine, qui ne tarda pas à se couvrir de leurs morts. Mais, parvenus au pied de la montagne, les Turcs plus légèrement armés trouvèrent dans ses escarpements un facile refuge, tandis que les Croisés, chargés de lourdes et embarassantes armures, ne purent s'engager à leur suite. Bientôt une nuée de flèches parties du sein de la montagne, alla porter le ravage dans les rangs des chrétiens, condamnés par le désavantage de leur position à la plus complète comme à la plus stérile inaction. Enfin, après mille infructueux efforts, le duc Godefroy comprit qu'il lui serait impossible de vaincre la résistance qui l'empêchait d'avancer, et prit le parti de retourner prendre position sur le tertre qu'il venait de traverser, espérant que bientôt l'ennemi redescendrait dans la plaine, et lui fournirait ainsi l'occasion de ressaisir ses avantages. Les Turcs en effet, voyant les chrétiens opérer leur retraite, descendirent de leurs hauteurs, et vinrent de nouveau se hasarder dans la plaine. Se confiant alors dans la vitesse et la légèreté de leurs chevaux, ils se précipitèrent sur les flancs des Croisés, qu'ils ne cessèrent d'inquiéter, jusqu'au moment où ceux-ci faisant volte-face fondirent à leur tour sur eux et les ramenèrent au pied de la montagne qui devait encore les séparer. Cette manœuvre se renouvella plusieurs fois ; et chaque fois fut fatale aux chrétiens, quand surtout ceux-ci ne réussissaient pas à tenir les Musulmans au bout de leurs lances ; car alors, non moins redoutables lorsqu'ils se retiraient que lorsqu'ils attaquaient en face, les fuyards lançaient la mort en se retournant, sans ralentir la vivacité de leur course (1).

Cette situation menaçait de se prolonger indéfiniment,

(1) *Raoul de Caen*, chap. 31.

lorsque tout à coup on vit paraître sur le plateau de la montagne, à la tête de ses chevaliers, le comte Hugues-le-Grand, qui, à la suite de plusieurs tentatives, était parvenu à découvrir un passage praticable, que les Turcs de Kilidje-Arslan avaient négligé de faire garder. Cette soudaine apparition frappa d'épouvante les infidèles, qu'on vit bientôt s'ébranler et commencer leur mouvement de retraite. Mais, tandis qu'ils cherchent ainsi à se soustraire, d'un côté aux armes de Godefroy de Bouillon, de l'autre à celles du comte de Vermandois, voilà que le grand corps d'armée, formant arrière-garde, conduit par le comte de Toulouse et les chefs qui s'étaient joints à lui, paraît en vue du nouveau théâtre des événements. L'arrivée de ce corps avait sans doute été combinée avec le mouvement de l'évêque du Puy, qui s'était ainsi que nous l'avons vu, porté sur les derrières de l'ennemi. A peine arrivée au pied de la montagne encore occupée par Kilidje-Arslan, la division du comte Raymond, qui comprenait une grande partie des gens de pied, rompant toutes ses lignes s'élance en désordre et sans observer aucun rang; puis va tumultueusement, la lance en avant, se précipiter sur les positions d'où les Turcs commençaient à se retirer. A la vue de cette formidable invasion, les soldats du sultan, apercevant des ennemis sur tous les points de l'horizon, et pensant dit un chroniqueur avoir l'Europe entière sur les bras, achèvent de se débander, précipitent leurs montures à travers les plaines et les escarpements des montagnes, et s'échappent dans toutes les directions. « Vous eussiez vu, dit un chro-
« niqueur, au spectacle des ravages causés dans les lignes
« musulmanes par la lance et l'épée des Croisés, l'Arabe ne
« plus compter sur son javelot; le Turc sur son arc; le
« Cilicien s'enfuir vers Tarse; l'Ethiopien, vers ses forêts
« qui cachent leurs têtes dans les nues; le Syrien, vers
« Antioche; le Phénicien, vers les murs de Sidon; le

« Jacobite, vers Artasie ; l'Elamite, vers les tours d'Alep ;
« chacun ne songeant plus dans son effroi qu'à gagner les
« retraites qui lui sont plus particulièrement connues (1). »

Le principal courant des fuyards s'était dirigé du côté du camp turc, dressé au milieu d'une riche vallée (2). Mais ils ne purent s'y arrêter, pressés qu'ils étaient par l'épée des Croisés, dont l'ardente poursuite, qui avait commencé vers deux ou trois heures du soir, se prolongea jusqu'à trois ou quatre milles au delà de ce camp, et ne cessa qu'aux approches de la nuit. A leur retour les vainqueurs, pénétrant dans le camp des infidèles, y trouvèrent d'immenses approvision-

(1) *Raoul de Caen*, chap. 31. — *Chanson d'Antioche*, 12[e] couplet du troisième chant.

(2) *In valle opimâ*, dit Guillaume de Tyr, au liv. III, chap. 15, Nous ne pensons pas qu'il faille chercher l'emplacement du camp des Turcs vers le côté septentrional de la vallée de Gorgoni, ainsi que l'a fait M. Michaud ; car alors les Croisés, qui arrivaient du nord auraient dû nécessairement le rencontrer dès la veille et avant d'atteindre le lieu qui allait devenir le théâtre des grands événements que nous venons de raconter. Les chroniques nous apprennent au contraire qu'après leur défaite, les Turcs s'enfuirent du côté de leur camp où ils ne firent que passer, et que les Croisés ne rencontrèrent ce même camp qu'au retour de la poursuite des fuyards. Or, il n'est pas possible d'admettre que les Turcs battus eussent voulu diriger leur retraite vers le nord de la vallée de Gorgoni, c'est-à-dire vers le point par où les Chrétiens étaient arrivés, et près duquel se trouvaient agglomérées toutes les forces des vainqueurs. Il est plus naturel de croire qu'ils durent se porter dans la direction du sud, vers la plaine de Dorylée, seul côté où ils pouvaient espérer ne pas se trouver en présence des légions victorieuses. Le même raisonnement nous conduit à conjecturer que la montagne précédée d'un mamelon, où le sultan entreprit de rallier ses troupes, et d'où il se vit chasser par les efforts combinés des princes, se trouvait située, aussi bien que le camp des Turcs, entre la vallée de Gorgoni et le cours du *Tymbrius*, aujourd'hui Poursak, qui, descendant des hauteurs de Kutaïch, passe à Dorylée et va plus loin vers l'est perdre son nom dans les eaux du Sakaria.

nements de bouche, de l'or, de l'argent en abondance, des pavillons et des tentes aux mille couleurs et aux formes variées, des chevaux, des buffles, des troupeaux, des bêtes de somme, des chameaux et autres animaux inconnus à l'Occident. Après quoi les Croisés reprirent le chemin de leur camp, ramenant triomphalement les prisonniers chrétiens que les Turcs avaient enlevés le matin, et traînant à leur suite le riche butin dont ils venaient de s'emparer. Leur premier soin, en arrivant, fut d'unir leurs voix à celles du clergé pour offrir au Dieu des armées le tribut de leurs bruyantes actions de grâces (1).

Les princes personnellement prirent une part très- active à la poursuite des infidèles, poursuite qui eut aussi ses dangers, car parfois les Turcs s'arrêtaient, rapprochaient leurs rangs, et faisaient pleuvoir une grêle de flèches sur les masses qui les serraient de près. Parmi les guerriers du second ordre qui se firent également remarquer, les chroniques signalent Baudouin, comte de Hainaut ; Baudouin du Bourg ; Thomas de Fère ; Renaud de Bauvais ; Galon de Chaumont ; Gothard fils de Godefroy ; Gaston de Béarn ; Raoul ou Rodolphe ; et enfin Gérard de Kérési. Ce dernier apercevant un Turc, que sa témérité avait retenu seul à son poste, au point le plus élevé de la montagne, s'élança pour le combattre. Mais au moment où il allait le frapper de sa lance, une flèche dirigée par le Musulman traversa le bouclier du noble baron, et vint le frapper mortellement à la poitrine. L'infortuné Gérard tomba, et put voir avant d'expirer le cheval qu'il montait passer aux mains du vainqueur (2).

(1) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 43. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 15. — *Belli sacri historia*, chap. 27.

(2) *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 42. *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 15.

Les pertes des Chrétiens dans cette mémorable journée ne s'élevèrent pas à moins de 4,000 âmes appartenant à toutes les classes de l'expédition, parmi lesquelles on n'eut à signaler que la perte de trois chefs seulement. Mais, du côté des Turcs, les pertes durent être incomparablement plus fortes, car Guillaume de Tyr évalue à 3,000 le nombre seul des chefs musulmans exerçant une certaine autorité, qui tombèrent sous le fer des Croisés (1). Cependant la totalité des forces engagées du côté des chrétiens, ne s'était pas élevée, au rapport de l'archevêque de Tyr, à plus de cinquante mille cavaliers, non compris sans doute les corps d'infanterie que l'on comptait pour peu de chose ; nombre bien faible assurément si on le compare aux forces musulmanes que la plupart des chroniqueurs s'accordent à évaluer à 360,000 hommes de cavalerie, sans compter les troupes arabes très-nombreuses également (2).

Une si éclatante victoire, dans des circonstances qui d'abord paraissaient désespérées, ne pouvait se passer de « merveilleux. « On vit, disent les chroniques, trois guerriers « d'une remarquable beauté, saint George, saint Démétrius « et saint Théodore, vêtus de blanc, montés sur des chevaux « de même couleur, couverts d'armes éclatantes, et portant « des bannières blanches surmontées d'une croix, précéder « les Chrétiens et frapper de stupeur et d'impuissance les « infidèles. Mais, dit naïvement l'un des chroniqueurs qui « assistait à l'expédition, nous ne les avons pas aperçus, et « nous tenons le fait de la bouche des déserteurs qui en ont « été les témoins. Pendant les deux ou trois jours qui sui-

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 15.— Selon la *Chanson d'Antioche*, 12e couplet du troisième chant, les Turcs auraient perdu 4,700 hommes dans cette affaire.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 15.

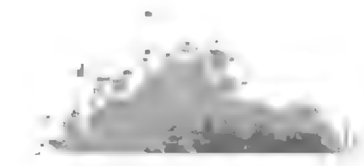
« virent, les Turcs continuèrent à fuir, quoique personne, « Dieu seul excepté, ne se fût mis à leur poursuite ; et la « quantité de cadavres d'hommes et de chevaux qu'on ren- « contra plus tard sur les routes servit à constater la réalité « de ce prodige (1). »

Les Turcs cependant, par la nouveauté de leur manière de combattre, leur habileté dans le maniement des chevaux, et l'adresse avec laquelle ils savaient se soustraire aux coups de l'ennemi en fuyant devant lui et choisissant ce moment même pour décocher leurs flèches, s'étaient attiré l'admiration des guerriers de l'Occident. « On ne peut nier, disent « les chroniques, que si les Turcs avaient eu la foi chrétienne, « s'ils avaient cru en un seul Dieu en trois personnes et à « tous nos autres mystères, il n'aurait pas été possible de « trouver un peuple plus brave ou plus puissant dans la « guerre. — Et pourtant, dit Tudebode avec un secret « mouvement d'orgueil, nous les avons vaincus ! » Les Turcs de leur côté affirmaient qu'il existait entr'eux et les francs une communauté d'origine, et que le prix de la vertu guerrière devait appartenir de plein droit à ces deux peuples, à l'exclusion de tous les autres (2).

A la suite d'une si rude journée, les Croisés avaient

(1) *Raymond d'Agiles*, page 142 de la collection Bongars. — *Gesta Francorum expugnantium Hierusalem*, chap. 8. — *Foulcher de Chartres*, chap. 5. — *Belli sacri historia*, chap. 27. — L'amour du merveilleux, si puissant sur ces hommes simples, ne leur avait pas laissé soupçonner que ces corps d'hommes et d'animaux, qu'ils rencontrèrent quelques jours plus tard loin des champs de Dorylée, pouvaient bien n'être autres que ceux des blessés de la grande journée, qui n'ayant pas eu la force de supporter les fatigues d'une fuite précipitée, avaient dû être abandonnés sur la route, et demeurer sans sépulture. Voyez aussi la *Chanson d'Antioche*, 12e couplet du troisième chant.

(2) *Belli sacri historia*, chap. 28. — *Tudebode*, liv. III. — *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 10.



besoin de repos ; et il fut décidé qu'on séjournerait un jour ou deux sur les bords du ruisseau et du marais près desquels Boémond avait la veille établi son campement. Le lendemain dès l'aube du jour, les Croisés se portèrent en foule sur le champ de bataille pour le visiter et donner la sépulture à leurs morts, qu'ils reconnaissaient à leurs croix et vénéraient comme des martyrs, sans toutefois négliger de dépouiller les cadavres des Turcs. De leur côté, les évêques, les prêtres et les religieux qui présidaient aux inhumations, se faisaient un pieux devoir de prier pour les fidèles morts au service de la Croisade. Pendant tout ce temps, la plus grande abondance ne cessa de régner dans le camp des Chrétiens, grâce aux approvisionnements que les Turcs avaient abandonnés en se retirant (1).

(1) *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Albert d'Aix*, liv. II, chap. 43.

CHAPITRE XXII.

Marche à travers la Phrygie. — Séjour à Antioche de Pisidie.— Départ de Tancrède et de Baudouin. — Combat de Godefroy contre un ours. — Art de guérir, curieuse expérience. — Maladie du comte Raymond.

Cependant Kilidje-Arslan, humilié de ses revers, et déplorant la perte qu'il avait faite de sa famille sous les murs de Nicée, de son armée dans les champs de Gorgoni, s'était enfoncé dans les montagnes de la Romanie, avec le petit nombre d'hommes restés attachés à sa fortune. Après quatre jours de marche, ce prince fit la rencontre d'un corps de dix mille Arabes, qui, dans l'ignorance des grands événements qui venaient de s'accomplir , accouraient en toute hâte pour aider au triomphe de l'Islamisme. Comme ces Arabes lui reprochaient sa fuite, et s'efforçaient de l'engager à reprendre l'offensive, le sultan, cédant plus que jamais au découragement qui s'était emparé de lui, s'écria : « Ah ! vous ne « connaissez pas les Francs, et n'avez point encore éprouvé « la vigueur de leurs bras. Leur vertu guerrière n'a rien « d'humain : elle leur vient du ciel ou de l'enfer. Nous nous « étions munis de liens, pensant les emmener tous en capti-

« vité. Mais voilà que ces hommes, qui n'ont aucune crainte « de la mort, se sont précipités du haut des montagnes en « nombre infini, et se sont ouvert un passage au travers de « nos rangs. Nul ne saurait soutenir l'éclat resplendissant « de leurs armes, dont le bruit est plus effrayant que celui « du tonnerre. Lorsqu'ils s'apprêtent au combat, ils mar- « chent en ordre la lance haute et sans proférer une seule « parole. Mais dès qu'ils approchent de l'ennemi, ils se « précipitent avec furie comme des lions affamés, et rem- « plissent l'air de leurs bruyantes clameurs. Etrangers à « tout sentiment de pitié, il ne font aucun prisonnier et tuent « tout ce qui se présente devant eux. Il n'est aucune nation « qui soit en état de résister à des hommes couverts de fer « et protégés par un pouvoir surnaturel. De trois cent « soixante mille hommes que nous étions au début de la « campagne, tous aujourd'hui sont morts ou bien dispersés. « Si vous m'en croyez, quittez au plus vite la Romanie, et « faites en sorte de ne pas vous trouver en face de ces « redoutables adversaires (1). » Ces paroles firent tout à coup tomber les dispositions belliqueuses des Arabes, qui se hâtèrent de s'associer au mouvement de retraite des soldats du sultan. La terreur qui s'était emparée de cette armée en désordre l'empêchait de s'arrêter nulle part ; mais chaque fois que les fuyards approchaient d'une ville ou d'un château, dont la population était généralement composée de Chrétiens vivant sous la domination musulmane, ils ne manquaient pas de se présenter avec des airs de vainqueurs. « Ouvrez-nous, « disaient-ils, ouvrez-nous vos portes. Nous avons exter-

(1) *Robert-le-Moine*, liv. III. — Voyez un autre jugement, non moins enthousiaste, sur la nation des francs, qu'Albert d'Aix met, dans une autre circonstance, dans la bouche du même Kilidje-Arslan, au liv. IV, chap. 6 de son histoire.

« miné les Francs, qui venaient vous apporter la mort et « ravager vos terres. Maintenant ils sont tous détruits ou « réduits en esclavage ; et notre sultan Kilidje-Arslan en- « traîne ses prisonniers à sa suite par une autre route. Les habitants d'ordinaire ne faisaient nulle difficulté d'ouvrir leurs portes ; et bientôt le massacre des populations chrétiennes trop confiantes, le pillage et l'incendie, venaient couvrir de ruines et convertir en déserts les contrées qu'allaient parcourir les légions victorieuses des Latins (1).

Pendant que les Turcs cherchaient leur salut dans la fuite, les Chrétiens songaient à se rendre compte des causes qui avaient failli compromettre l'existence de l'armée, et convenaient de ne pas se diviser à l'avenir, comme on l'avait fait imprudemment au sortir de Nicée. Enfin, après quelques jours de repos, et le vendredi, trois du mois de juillet 1097, 3 Juil. 1097. ou peut-être un jour ou deux plus tard (2), les princes dès le matin donnèrent le signal du départ, et l'on dut en prenant la direction du sud traverser la plaine de Dorylée et franchir non loin de cette ville les eaux du *Tymbrius* aujourd'hui Poursak. Le soir même l'armée atteignait le point culminant des *Montagnes noires*, où l'on passa la nuit. Le lendemain matin, elle descendit dans la vallée de *Malabyumas* (3) par

(1) *Robert-le-Moine*, liv. III.

(2) *Robert-le-Moine*, liv. III, — *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 1er. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 15. — L'auteur de la *Chanson d'Antioche*, 14e couplet du troisième chant, dit que l'armée partit un samedi, ce qui correspondrait au 4 juillet.

(3) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 1er. — Les *Montagnes noires* ne peuvent être que celles qui dépendent du premier groupe qu'on rencontre au sortir d'Eski-Cheher, en allant vers le midi. La plaine de *Malabyumas* nous paraît être celle qui sert de bassin au rameau occidental du Sakaria, circonscrite au nord par les Montagnes noires, et au sud par la grande chaine de l'*Emir-Dagh*.

des chemins rudes et escarpés, à travers des gorges étroites qui ne permettaient d'avancer qu'avec une extrême circonspection et la plus grande lenteur. Les escarpements des montagnes n'étaient pas les seules difficultés à surmonter. On entrait dans la Phrygie (1), pays dévasté par les Musulmans en fuite, terre aride sans eau ni fourrages. Les subsistances manquaient ; et plus d'une fois les pèlerins se virent réduits à se nourrir de racines sauvages et d'épis de blé voisins de la maturité, qu'ils se contentaient de froisser dans leurs mains. On était alors aux mois de juillet et d'août ; et la chaleur était devenue si intolérable, que les hommes et les chevaux tombaient souvent pour ne plus se relever. Les jeunes femmes particulièrement eurent beaucoup à souffrir. On en vit chez qui le temps de la gestation fut abrégé par la violence de la soif qui les dévorait. D'autres, pressant leurs enfants dans leurs bras, se laissaient tomber sur la route, se roulaient convulsivement dans la poussière, et se tordaient dans les angoisses de la douleur, sans tenir aucun compte des exigences les plus impérieuses de la pudeur de leur sexe. Quelques-unes dans l'excès de leurs souffrances oubliaient leurs enfants en bas-âge, qui mouraient abandonnés sur le bord des routes. On voyait aussi les animaux de toute sorte, les chiens, les faucons et autres oiseaux dressés à la chasse pour le délassement des chefs, succomber en grand nombre pendant cette pénible marche. Beaucoup de cavaliers virent périr leurs montures, et furent contraints de se confondre

(1) Selon *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 16, au sortir de la Bithynie, en quittant le territoire de Dorylée, on entrait immédiatement dans la province de Pisidie. Ce Prince des historiens des Croisades, l'un des plus versés dans les connaissances géographiques de son temps, ne tient aucun compte de la Phrygie qui séparait ces deux provinces. C'est qu'au moyen âge le souvenir des anciennes limites des Etats contigus était sur beaucoup de points complètement effacé. — *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 1er.

avec les gens de pied ; plusieurs montèrent des bœufs à défaut de chevaux ; d'autres enfin chargèrent leurs bagages sur des porcs, des boucs, des béliers et des chiens du pays, animaux plus grands et plus vigoureux que ceux de l'Occident (1).

Enfin après un mois de mortelles souffrances (2), dans un pays où chaque jour le manque d'eau multipliait les victimes, on vint tout à coup signaler le voisinage d'une petite rivière, dont la vue ranima les espérances et le moral de l'armée. Chacun aussitôt se précipita dans la direction qui venait d'être indiquée. Mais hommes et chevaux entrèrent avec si peu de ménagement dans le lit du torrent pour apaiser leur soif, que plusieurs trouvèrent dans cette abondance même la mort qu'ils n'avaient pas rencontrée dans la privation la plus absolue (3). Les chroniqueurs ne nomment point cette rivière, qui pourrait être l'*Akkar-Sou*, cours

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 16. — *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 1er et 2e. — *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Foulcher de Chartres*, chap. 5. — Selon la *Chanson d'Antioche*, 14e couplet du troisième chant, mille personnes des deux sexes succombèrent aux atteintes de la soif.

(2) M. Michaud fait remarquer que les chroniqueurs ne font pas connaître le nombre de jours que l'armée mit à franchir la distance de quarante lieues qui sépare Dorylée de la petite Antioche. Mais nous savons, d'une part, par le témoignage unanime des chroniqueurs, que la bataille de Dorylée eut lieu le jour des Kalendes, c'est à dire le premier juillet, et que l'armée se remit en route deux ou trois jours après ; d'autre part, par un passage d'Albert d'Aix, que les tourments de la soif se firent surtout sentir un samedi du mois d'août. Il ne paraît donc pas douteux que la plus grand partie du mois de juillet et une partie du mois d'août, furent consacrées à conduire l'armée, de la plaine de Dorylée à la ville d'Antiochette, et que les Croisés eurent environ un mois et demi d'atroces souffrances à supporter. *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 13 et 16. — *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 1er. — *Robert-le-Moine*, liv. III.

(3) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 16.

d'eau dont l'une des branches venant de l'ouest baigne les campagnes de Karahissar, pour aller avec ses affluents se déverser dans le petit lac Eberdi. Quoiqu'il en soit, la présence de cette rivière annonçait l'approche d'une contrée plus hospitalière. On descendait dans les riches contrées de la Pisidie, où la fraîcheur, l'ombre des bois et la fertilité du sol contrastaient avec l'aridité des terrains brûlés qu'on venait de traverser. Bientôt l'on parvint auprès des murs d'*Antioche de Pisidie*, la *Petite-Antioche* de Guillaume de Tyr, l'*Antiochette* de quelques cartes, ville aujourd'hui ruinée que nous cherchons sur l'emplacement d'Ak-Cheher, d'autres au contraire préférant la trouver à Jalovatz, un peu plus au sud-ouest (1). Les murs de la ville s'ouvrirent aussitôt devant les Croisés, qui virent enfin l'abondance succéder aux jours de privation qu'on venait de traverser.

Cependant, malgré la résolution récemment prise de ne pas diviser les forces de l'expédition, deux des plus illustres capitaines, le prince Tancrède et le comte Baudouin, frère de Godefroy, à peine arrivés en vue des murs d'Antiochette, résolurent de se séparer de l'expédition, et se mirent en avant pour aller, dit l'archevêque de Tyr, étudier les routes,

(1) M. Michaud, conformément à l'opinion de d'Anville, désigne Ak-Cheher comme étant la ville turque qui a succédé à la Petite-Antioche ou Antiochette. Mais la carte jointe à la septième édition de sa grande *Histoire des Croisades*, place Antiochette au point occupé par la ville moderne de Jalovatz, à quatre lieues au sud-ouest d'Ak-Cheher. La préférence que nous avons donnée à la position d'Ak-Cheher nous paraît motivée, entre autres considérations, sur ce que les chefs croisés Baudouin et Tancrède qui se détachèrent du grand corps d'armée, se rendirent d'Antiochette à *Iconium*, puis à Héraclée, sans quitter la *voie royale* (*viam regiam non deserentes*). *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 17. Or nous estimons qu'il n'y a pas, entre Jalovatz et Iconium, trace de voie royale ancienne, mais seulement entre Ak-Cheher et Iconium.

explorer le pays, éclairer par leur propre expérience la marche de la grande armée. Mais on peut croire que l'esprit d'aventures, si développé chez les hommes de l'Occident, fut au nombre des causes déterminantes qui décidèrent le départ de ces nobles barons. D'un autre côté, on se souvient que l'empereur Alexis avait fait à Boémond, en échange de l'hommage que celui-ci lui avait rendu à Constantinople, la concession d'une province ayant, en avant d'Antioche de Syrie, quinze journées de marche de longueur sur huit de profondeur. Ne serait-il point permis de conjecturer que le désir de ranger de fait cette province sous la main de son seigneur féodal, le prince de Tarente, ne fut point étranger à cette détermination, qui entraîna Tancrède vers la province de Cilicie, dont la position et l'étendue semblent assez bien répondre aux termes de la concession impériale, telle qu'elle est formulée par les chroniqueurs? Quoi qu'il en soit, le comte Baudouin, accompagné des frères Pierre de Stadenois et Renard de Toul, de Baudouin du Bourg, de Gilbert de Montclair, ou de Clermont (1), partit à la tête de sept cents cavaliers et de quelques compagnies d'infanterie. Tancrède se mit également en route, suivi de Richard du Principat, de Robert d'Anse et de quelques autres barons, à la tête de cinq cents cavaliers et d'un certain nombre d'hommes de pied. Ces deux princes se dirigèrent, sans quitter la route royale, vers la ville d'*Iconium* et ensuite vers celle d'Héraclée, la moderne *Erékli*, qu'ils dépassèrent. Nous dirons ici que Guillaume de Tyr fixe à Antiochette, comme Tudebode à Héraclée, le point où les deux princes se séparèrent de la grande armée. Les autres chroniqueurs se partagent entre

(1) *Albert d'Aix*, au liv. III, chap. 16, nomme *Giselbertus de Claro monte*, le même chevalier que Guillaume de Tyr nomme *Guillebertus de Monte claro*, aux chap. 17 et 24 du liv. III.

ces deux opinions contradictoires. Mais il nous semble, comme à M. de Saulcy dans une savante notice sur Tancrède, qu'il est facile de concilier le tout, en admettant qu'ils partirent ensemble d'Antiochette pour éclairer la marche de l'armée, et que ce ne fut qu'à Héraclée qu'ils se séparèrent décidément de la grande expédition, pour aller vers le midi tenter la voie des aventures pour leur propre compte. Parvenus donc à Erékli, ils tournèrent à droite pour descendre dans la Cilicie et se rapprocher des rivages de la mer; puis ils se séparèrent l'un de l'autre à leur tour lorsqu'ils eurent ensemble atteint la vallée de *Botentroth*. Tancrède prit sa route par le col autrefois nommé *Pilæ Ciliciæ*, puis *Porte de Juda*, au rapport d'Albert d'Aix, et enfin aujourd'hui *Gülek-Boghaz*; et parvint en vue de la ville de Tarse, l'une des capitales de la Cilicie. Quant à Baudouin et à ses compagnons, ils prirent une autre route que les chroniqueurs ne font point connaître, errèrent pendant trois jours après la séparation de Botentroth, dans les solitudes inconnues du mont Taurus, où ils eurent beaucoup à souffrir, eux et leurs chevaux, de la privation de nourriture, et arrivèrent enfin au sommet d'une montagne d'où ils purent apercevoir les tentes de Tancrède dressées dans la plaine, sous les murs de Tarse (1).

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 17. — *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 3, 5 et 6. — *Tudebode*, liv. IV, chap. 10. — *Belli sacri historia*, chap. 31. — Manuscrit nº 5135 A, de la Bibliothèque Impériale. — Albert d'Aix donne aux vallées que durent d'abord traverser les deux princes en se séparant de la grande armée, le même nom d'*Ozellis* qu'il avait déjà donné à la vallée qui précédait le champ de bataille de Dorylée. — Dans sa marche isolée à travers les escarpements du Taurus, Baudouin avait abandonné les traces de la voie royale qu'avait suivie Tancrède. C'est que sans doute, dans l'ignorance des difficultés que présentaient les lieux, il avait espéré s'ouvrir d'autres passages et d'autres chances de conquête personnelle.

Nous ferons, à l'occasion du départ des deux princes, remarquer combien étaient alors relâchés les liens qui unissaient entre elles les différentes parties de l'armée. Quoique soumis, dans une commune expédition, à un semblant d'organisation générale, chaque grand chef n'en restait pas moins à peu près maître de ses actions. Nous en trouvons la preuve dans deux passages de l'histoire de Raymond d'Agiles, témoin oculaire des événements de la Croisade. « C'était, dit ce chroniqueur, un usage dans l'armée de ne « jamais mettre le siége devant une forteresse ou une ville, « sur les murs de laquelle on voyait flotter la bannière d'un « Franc. » Et plus loin : « Chacun voulait prévenir les « autres dans son ambition d'occuper les villes et les châteaux. « C'était entre nous la coutume que, si quelqu'un avait le « premier arboré son drapeau ou placé une garde sur les « murs d'une ville ou d'un château-fort, nul ne pouvait « venir s'y établir ensuite (1). » Chacun, en effet, combattait pour soi et pour la satisfaction de son ambition personnelle, au moins autant que pour le succès du but principal de l'expédition. Combien sans doute pouvait devenir dans certains cas désastreuse cette absence d'unité dans le commandement et la direction de la campagne, au sein d'une armée qui, selon le témoignage de Foulcher de Chartres, avait été recrutée au mileu d'une multitude de nations diverses : Français, Flamands, Frisons, Gallois, Bretons, Allobroges, Lorrains, Allemands, Bavarois, Normands, Écossais, Anglais, Aquitains, Italiens, Apuliens, Ibères, Daces, Grecs et Arméniens ; entre lesquels régnaient une grande confusion de langage et une infinie diversité de mœurs (2).

Revenons à la grande armée, que nous avons laissée près

(1) *Raymond d'Agiles*, page 163 et 174 de la collection de Bongars.

(2) *Foulcher de Chartres*, chap. 5.

des murs d'Antiochette. La fatigue et les privations de tout genre que venaient d'éprouver les Croisés, la comparaison qu'il leur était donné de faire de la beauté du pays où ils entraient, avec la sécheresse et l'aridité des déserts brûlés que l'on venait de traverser, tout concourait à faire naître le désir de prendre quelques jours de repos au sein des belles campagnes de la Petite-Antioche. Les chefs se mirent à parcourir le pays dans tous les sens, et se livrèrent avec ardeur aux plaisirs de la chasse, que favorisaient singulièrement les belles forêts qui s'étendaient sur une grande partie de la contrée, et dont les arbres étaient loin pourtant d'avoir l'élévation de ceux qui peuplent nos forêts d'Europe.

Un jour il arriva que le prince Godefroy, pendant qu'il se livrait à ce noble exercice, aperçut un pauvre pèlerin chargé d'un fagot de branches sèches, qui déjà blessé à la cuisse, tournait autour d'un arbre pour se soustraire aux poursuites d'un ours énorme qui s'était précipité contre lui. A la vue du danger que courait l'infortuné, le duc de Lorraine s'élança résolûment, l'épée à la main, au-devant de la bête furieuse, et lui déchargea sur la tête un vigoureux coup de son arme. L'animal, étourdi plutôt que blessé, abandonnant le pèlerin, premier objet de sa poursuite, et faisant retentir la forêt d'affreux hurlements, se dressa contre le noble duc qui fut en un instant renversé aux pieds de son cheval blessé, entraîné sous le corps de l'ours, et bientôt entouré de ses rudes étreintes. Gêné dans ses mouvements, la cuisse déjà engagée entre les fortes mâchoires de l'animal, mais conservant toute sa présence d'esprit, le duc Godefroy n'abandonna pas sa longue épée, et, dans un suprême effort, parvint à la faire pénétrer jusqu'à la garde entre le cou et l'épaule du monstre sous lequel il était étendu. L'ours, mortellement atteint, lâcha la cuisse du prince, mais continua à peser de tout son poids sur le corps affaibli du blessé. Devenu plus

libre de ses mouvements, le duc essaya de se dégager entièrement et de se débarrasser de l'horrible fardeau en le repoussant à l'aide de ses deux pieds. Mais il arriva que dans ce mouvement désespéré, les jambes de Godefroy allèrent toucher au tranchant du glaive dont le corps de l'ours venait d'être transpercé, et reçurent une profonde blessure qui ne tarda pas à déterminer l'évanouissement du prince. Cependant, le sang coulait abondamment; le duc de Lorraine resta longtemps sans reprendre connaissance. Enfin, prévenus par le pèlerin qui, à peine délivré, avait pris la fuite sans oser porter secours à son libérateur, les soldats du camp accoururent, et s'empressant autour de leur chef, le placèrent sur un brancard et le transportèrent dans sa tente, au milieu des pleurs et des gémissements de toute l'armée. Bientôt, grâce au secours de la chirurgie qui lui furent prodigués, le noble duc parut en état de reprendre son commandement supérieur. Mais il dut se faire porter en litière, et sa guérison complète ne put être obtenue que pendant la durée du siége d'Antioche ; ce qui fut cause que quinze mille Croisés voulurent déserter sa bannière pour se ranger sous les drapeaux des autres chefs (1).

Il ne sera sans doute pas sans intérêt de reproduire ici une digression que nous trouvons au chapitre 13 du livre VII[e] de la chronique de Guibert de Nogent, à l'occasion du récit de l'aventure de Godefroy et du traitement de sa blessure. Cette digression, quoique par sa date ne se liant pas essentiellement à notre sujet, aura du moins l'avantage

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 17. — *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 4. — *Guibert de Nogent*, liv. VII, chap. 12. — Les récits des chroniqueurs différant dans les détails qu'ils donnent de la lutte du Prince chrétien contre l'ours de la forêt d'Antiochette, nous avons cru devoir donner la préférence au récit de Guibert de Nogent, sans négliger les indications fournies par les autres chroniques.

de soulever un des coins du voile qui recouvre le moyen âge, en montrant que, si la science de la chirurgie était encore, à la fin du XI[e] siècle, assez peu avancée, on avait cependant compris que l'art de guérir ne pouvait se passer d'une étude approfondie de la structure intérieure du corps humain, ou tout au moins de celui des animaux, qu'enfin déjà on soupçonnait les ressources que pouvait offrir l'anatomie comparée.

« Le roi Baudouin, rapporte l'abbé de Nogent, avait été « grièvement blessé dans un combat en se portant au secours « d'un soldat de sa suite. Le médecin avait fait une appli- « cation de cataplasmes. Mais comme la blessure pénétrait « fort avant dans le corps, il était à craindre que, si l'on « faisait cicatriser la plaie à l'extérieur, l'humeur accumulée « ne fît des ravages à l'intérieur du corps. Ce médecin bien « avisé proposa donc de faire une expérience sur la personne « d'un prisonnier sarrasin ; car, ajouta-t-il, ce serait une « impiété de la faire sur un Chrétien. Cet homme, qui devra « être d'un tempérament analogue à celui du roi, recevra « une blessure semblable à la sienne et dans la même région « du corps ; puis ensuite on le fera mourir. Après quoi on « examinera comment les choses se seront passées dans les « organes intérieurs du mort, afin d'y trouver des indications « pour le traitement à faire subir au roi. Le prince eut « horreur de cette proposition, et déclara qu'il ne voulait « pas devoir son salut au sacrifice de la vie d'un homme, « quelque fût l'humilité de sa condition. Cela étant, dit le « médecin, ordonnez que l'expérience soit faite sur un ours. « On pendra l'animal par les pieds de devant ; puis après « l'avoir blessé à l'endroit convenable, et l'avoir ensuite fait « mourir, j'interrogerai à loisir l'état de ses entrailles pour « me fixer sur la direction et le caractère de votre propre « blessure. Le roi consentit à l'expérience, qui eut lieu

« conformément aux indications du médecin, et il fut reconnu « qu'il fallait, avant de faire cicatriser la blessure, faciliter « l'expulsion de l'humeur amassée à l'intérieur du corps. » Que l'on adopte ou non l'authenticité de cette singulière anecdote, elle ne doit pas moins être considérée comme exprimant les idées du moyen âge sur une des branches les plus importantes de l'art de guérir ; et c'est à ce titre que nous avons cru devoir la reproduire, en faisant observer que l'abbé Guibert écrivait sa chronique dans les premières années du XIIe siècle.

Vers l'époque où le duc Godefroy courut le danger que nous venons de rapporter, le comte Raymond de Saint-Gilles fut également atteint d'une grave maladie qui faillit l'enlever aux siens et eut pour fâcheux effet de retarder pendant quelques jours la marche de l'armée. L'état de ce prince parut d'abord si désespéré, que l'évêque d'Orange récita sur lui les prières que l'Église accorde à ses enfants en danger de mort, et qu'on dut étendre par terre la litière sur laquelle on le portait, dans la persuasion qu'il n'avait plus qu'à rendre son âme à Dieu. Mais le Seigneur, dans sa miséricorde, écoutant la voix des Chrétiens qui l'imploraient, envoya la santé au malade, qui fut promptement rendu à son commandement. Cette guérison parut à tout le monde un effet miraculeux de la protection divine, et bientôt la nouvelle se répandit qu'un comte saxon, qui faisait partie de l'expédition, s'était rendu auprès du lit de Raymond, se disant envoyé de Saint-Gilles pour donner au malade l'assurance qu'il ne mourrait point de ce mal et que le saint ne cesserait jamais de le couvrir de sa protection (1).

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 18. — *Raymond d'Agiles*, page 142 de la collection de Bongars. — *Belli sacri historia*, chap. 30.

CHAPITRE XXIII.

Marche de la grande armée, au sortir d'Antiochette. — Soumission d'Iconium, Héraclée, Alfia, Césarée de Cappadoce, Plastentia, Coxon, — Château d'Assâm ? — Expédition de quelques chefs. — Soumission de Rugia. — Passage du Taurus. — Arrivée à Marésie. — Récit d'Anne Comnène.

Le jour fixé pour le départ, la grande armée reprit sa marche. Au sortir d'Antiochette, elle se porta dans la direction d'*Iconium*, aujourd'hui Konieh, ancienne capitale de la province de Lycaonie, ville considérable, illustrée par les prédications et le séjour de saint Paul, premier siége de la domination du père de Kilidje-Arslan, Soliman Ier, conquérant de l'Asie-Mineure. Les habitants chrétiens de cette ville accueillirent les Croisés comme des libérateurs. Mais ils ne se trouvèrent pas en mesure, malgré la grande fertilité de leur sol et les bonnes dispositions dont ils étaient animés, de fournir en abondance des vivres à l'armée, à cause des récentes dévastations qui avaient marqué le passage des fuyards de Kilidje-Arslan (1). Sur l'avis qui leur fut donné par les

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 18. — *Foulcher de Chartres*, chap. 5. — *Robert-le-Moine*, en son liv. III, affirme au contraire que les Croisés trouvèrent l'abondance au sein d'*Iconium*.

gens du pays que le premier jour ils ne devaient rencontrer ni citernes ni cours d'eau quelconques, les Croisés, au sortir d'Iconium durent se pourvoir d'eau et en remplir des outres. Après avoir marché pendant toute une journée, ils atteignirent vers le soir une rivière au bord de laquelle ils séjournèrent pendant deux jours. Le lendemain, s'étant remis en route, leurs fourrageurs, qui avaient aussi la mission d'éclairer la marche de l'armée, s'avancèrent jusqu'au voisinage de la ville d'Héraclée, et ne tardèrent pas à signaler la présence d'un grand nombre de Turcs, qui semblaient s'apprêter à défendre l'approche de leurs murs. Mais ces Musulmans, vivement attaqués, ne purent tenir contre l'impétuosité des Croisés, et se retirèrent avec une grande perte d'hommes. Les Chrétiens qui étaient dans la ville, heureux de se voir délivrés de leurs oppresseurs, s'empressèrent d'ouvrir leurs portes et de s'avancer, avec les démonstrations de la joie la plus vive, au-devant de leurs libérateurs. Après un campement de quatre jours, l'armée fit ses dispositions pour se remettre en route, et fut, avant son départ, rapportent les chroniqueurs, témoin d'un signe qui parut au ciel sous la forme d'une épée flamboyante dont la pointe était tournée du côté de l'Orient. « Nous ne savions, dit « Foulcher de Chartres, ce que pronostiquait cette appari- « tion, mais nous remîmes nos destinées présentes et fu- « tures entre les mains du Seigneur (1). »

Deux routes s'offraient aux Croisés. L'une désignée par les chroniqueurs sous le nom de *voie royale* était la plus directe et la plus courte. Elle tournait au sud, entrait dans la vallée de *Botentroth*, et se dirigeait sur Tarse à travers la grande chaîne du Taurus; c'était celle que venaient de prendre,

(1) *Belli sacri historia*, chap. 31. — *Robert-le Moine*, liv. III. — *Baudri*, liv. II. — *Foulcher de Chartres*, chap. 6.

au sortir d'Héraclée, les princes Tancrède et Baudouin. L'autre tendait de cette dernière ville vers le nord-est et dans la direction de Césarée de Cappadoce, l'ancienne Mazaca, aujourd'hui Kaisarieh, au pied du mont Argée. Elle était plus longue, mais offrait l'avantage de parcourir de riches vallées et de présenter de grandes ressources pour l'alimentation de l'armée. Il paraît qu'on n'avait pas eu d'abord la pensée de s'écarter de la *voie royale*, qui tournait au sud et passait par Tarse, puisque nous verrons plus loin que Tancrède et Baudouin attendirent quelques jours l'arrivée de la grande armée sous les murs de cette dernière ville, placée sur la ligne directe qui conduisait à Antioche, où se rendait l'expédition. Mais en voyant les dévastations dont était couvert tout le pays qui bordait cette voie royale par laquelle s'étaient retirés les fuyards du sultan de Nicée, on dut croire qu'il n'en serait pas de même sur une direction détournée, que les Turcs n'avaient pu supposer devoir être suivie par les Croisés attachés à leur poursuite. Des motifs tirés des nécessités de l'alimentation d'une si grande multitude d'hommes, durent donc modifier l'itinéraire des princes et leur faire prendre la direction qui conduisait sur Marésie, en faisant un assez long détour par Césarée de Cappadoce (1).

(1) La carte jointe à la septième édition de l'*Histoire des Croisades* de Michaud, présente la marche de Godefroy comme se dirigeant directement d'Iconium sur Kaisarieh. C'est une erreur; car l'armée passa par Héraclée située plus au sud. Le tracé de la carte devrait donc être rectifié et présenter une direction, de cette dernière ville sur Kaisarieh. Voilà pour la carte : mais, dans le texte de Michaud et la note qui l'accompagne, Césarée de Cappadoce ne figure pas sur l'itinéraire des Croisés, comme se trouvant reléguée *dans la partie septentrionale de l'Asie-Mineure*, et trop loin du théâtre des événements. Cela n'est pas exact : Kaisarieh se trouve plus rapproché du midi que du nord de l'Asie-Mineure, et à vingt myriamètres seulement au nord-est de la ville d'Erékli. Il ne faut pas d'ailleurs oublier

D'un autre côté, le comte Etienne de Blois, dans sa lettre datée d'Antioche, écrite par son chapelain Alexandre (nº XI de nos *Pièces justificatives*), dit formellement qu'ayant appris qu'il existait dans la Cappadoce un prince nommé *Assâm*, celui sans doute qui sous le nom d'*Asan* était, au dire d'Anne Comnène, à la tête de quatre vingt mille combattants, les Croisés dirigèrent leur marche de son côté et s'emparèrent de ses domaines. Le besoin de combattre et de ne pas laisser

que Tudebode et Robert-le-Moine faisaient en personne partie de l'expédition, et qu'ils ne pouvaient se tromper lorsqu'ils affirmaient que l'armée avait passé par Erékli et ensuite par Césarée de Cappadoce et le pays des Arméniens. — Voyez *Tudebode*, liv. IV, chap. 11. — *Belli sacri historia*, chap. 32. — *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Guibert de Nogent*, liv. IV, chap. 1. — *Raoul de Caen*, chap. 33. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 18. Ce dernier chroniqueur conduit la grande armée d'Héraclée à Marésie, sans indiquer les lieux intermédiaires. Il en est de même d'Albert d'Aix et de Foulcher de Chartres. Nous aurions beaucoup de peine, malgré la grave autorité du savant éditeur de la *Chanson d'Antioche*, à admettre que les chroniqueurs qui ont nommé Césarée de Cappadoce aient confondu cette ville avec une autre Césarée située beaucoup plus au midi dans la Cilicie, aussi nommée Anazarbe, aujourd'hui *Ainzarba*. La confusion n'était guère possible, les plus hautes cimes du Taurus séparant les deux provinces auxquelles appartenaient ces deux villes. Il est vrai que la direction par Césarée de Cilicie, en remontant le Pyrame ou Djihoun, était beaucoup plus courte et plus naturelle que celle qui traversait la Cappadoce et la Petite-Arménie ; mais nous avons dit les raisons qui semblent avoir décidé les chefs de la grande armée à faire un long détour pour se rendre à Marésie, aujourd'hui Marach, et de là à Antioche. Et puis, en passant par Anazarbe et remontant le cours du Pyrame, où trouverions-nous les plaines fertiles et les nombreux centres de population dont parlent Raoul de Caen et Baudri ? Du reste, comme nous avons à cœur avant tout d'aider à la découverte de la vérité, nous ajouterons que l'opinion toujours si considérable de M. Paulin Paris pourrait avec un certain avantage s'appuyer sur un passage de Marin Sanuto qui, tout en nommant Césarée de Cappadoce, conduit l'armée par Tarse, Adana, Mamistra, comme le fait d'abord la *Chanson d'Antioche*. — *Secreta fidelium*, liv, III, cinquième partie, chap. 3, à la fin du recueil de Bongars.

sur leurs derrières un si puissant chef, dut incontestablement paraître aux princes de la grande armée un motif suffisant pour modifier et allonger leur itinéraire.

Le cinquième jour qui suivit son arrivée sous les murs d'Héraclée, la grande armée se mit donc sur la route qui conduisait à Kaisarieh. La terreur précédait la marche des Croisés, et chaque jour leur amenait de nouvelles soumissions. Cependant un château-fort, peut-être celui d'Assâm, s'étant rencontré sur le passage de l'armée, on ne tarda pas à reconnaître que sa position était inexpugnable, et l'on dut passer outre, afin de ne pas perdre devant une place d'une importance secondaire un temps précieux, et dans la persuasion d'ailleurs où l'on était que ses défenseurs ne tarderaient pas à se rendre volontairement. Bientôt après, on arriva devant une ville située dans le voisinage, à laquelle le chroniqueur Baudri donne le nom d'*Alfia*, dont les habitants s'empressèrent d'ouvrir les portes aux Croisés. La garde de cette ville fut confiée à un seigneur du pays nommé Siméon, sous la condition de défendre la contrée contre le retour de la domination turque, et de reconnaître la suzeraineté du Saint-Sépulcre et des princes chrétiens. Après quoi, l'armée s'avançant toujours, ne tarda pas à se trouver en présence de la ville de Césarée, encore toute jonchée de ruines attestant, par l'étendue du périmètre qui s'en trouvait couvert, la splendeur dont avait dû jouir cette ancienne capitale de la Cappadoce. A la vue des étendards chrétiens, les habitants de cette patrie du grand saint Basile, s'empressèrent de sortir de leur ville pour offrir leur soumission, et invitèrent les Croisés à s'arrêter dans leurs murs. (1).

(1) *Baudri*, liv. II. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 8. — *Robert-le-Moine*, liv. III. — C'est probablement dans le château-fort jugé inexpugnable, au

De Césarée, point le plus septentrional de la route qu'on avait à tenir, l'armée reprenant la direction du sud et se rapprochant de la Petite-Arménie, arriva devant une ville que l'historien Baudri nomme *Plastentia*, remarquable par sa beauté et la fertilité des campagnes dont elle était entourée. Les Turcs tout récemment avaient tenté de s'en rendre maîtres, et trois semaines de siége n'avaient pu la réduire ; mais à peine les bannières des Croisés se furent-elles montrées, que les portes de la ville s'ouvrirent pour donner passage aux habitants qui s'avancèrent joyeusement au-devant de leurs libérateurs. Après la prise de possession, le gouvernement de la ville et de tout le pays qui en dépendait fut confié à un seigneur nommé Pierre *des Alpes* ou Pierre d'*Aulps*, *de Alfia*, suivant la chronique de Baudri, sous la réserve des droits de suzeraineté du Saint-Sépulcre, des princes chrétiens et de l'empereur Alexis (1). La nuit qui suivit la prise de possession de Plastentia, on vint annoncer au prince de Tarente que les mêmes Turcs qui venaient de lever le siége de cette ville se montraient dans le voisinage, épiant l'occasion de surprendre les colonnes des Francs. Le prince aussitôt se porta en avant et se mit à parcourir tout le pays avec une colonne forte de mille

devant duquel les Croisés passèrent outre, que venait de se renfermer le chef *Assâm*, dont il sera parlé à la fin de ce chapitre.

(1) *Baudri*, liv. II. — *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 8. — *Guibert de Nogent*, liv. IV, chap. 1er. — Pierre Tudebode au tom. IV des *Scriptores coætanei* de Duchesne, nomme *Petrus de Aluph* ce chevalier auquel la plupart des chroniqueurs et notamment le Tudebode qui figure en tête de la collection de Bongars, donnent le nom de *Petrus de Alpibus*. Nous pensons, avec M. le Prevost, que ces mots *de Alpibus*, *de Alfia*, *de Aluph*, ne sont que la traduction, plus ou moins défigurée, du nom de la seigneurie *d'Aulps*, qui appartenait à un gentilhomme provençal, dont la famille jeta plus tard un certain éclat à Constantinople.

cavaliers. Mais, en dépit de ses efforts, il ne put parvenir à reconnaître la présence de l'ennemi (1). La grande armée cependant ne tarda pas à se remettre en route, et bientôt atteignit la ville de *Coxon* ou *Cosor*, l'ancienne *Cucusus*, dont les portes leur furent incontinent ouvertes. Dans cette ville rendue célèbre au commencement du V[e] siècle par l'exil de saint Jean Chrysostôme, et que nous pensons retrouver dans la ville de Gôksün, que la carte de Kiepert place au nord-ouest de Marach, les Croisés séjournèrent pendant trois jours au sein de l'abondance et du repos (2).

Sur ces entrefaites, le comte Raymond de Toulouse reçut l'avis que les défenseurs d'Antioche venaient d'abandonner les murs de cette ville au premier bruit de la prochaine arrivée des armées de l'Occident. Cette nouvelle n'avait pas encore transpiré dans le camp, lorsque le comte conçut le projet de tirer, à son profit personnel, parti de l'heureuse circonstance qui s'offrait à lui. Il chargea donc cinq de ses barons d'aller, avec cinq cents chevaux prendre en son nom possession de la ville abandonnée. Ces chevaliers étaient le vicomte Pierre de Châtillon, Guillaume de Montpellier, Pierre de Roasa ou de Roïas, Pierre Raymond d'Hautpoul, et enfin le vicomte d'Arles (*Aralium vicecomitem*). Mais à peine parvenus dans la plaine d'Antioche, au pied d'un château-fort occupé par des *Publicains* (3), dont ils ne tardèrent pas à s'emparer, les chevaliers du comte de Saint-Gilles apprirent que la nouvelle était fausse, et que les habitants d'Antioche s'apprêtaient au contraire à faire une vigoureuse résis-

(1) *Belli sacri historia*, chap. 32.

(2) *Tudebode*, liv. IV, chap. 2.

(3) Le nom de *Publicain*, qui était dans l'origine donné aux percepteurs d'impôts, avait reçu notamment chez les Juifs la signification de *Payen*, *Ethnicus*.

tance (1). Quatre de ces chevaliers, en conséquence ne poussèrent pas plus loin leur expédition. Mais le cinquième, Pierre de Roasa, s'acheminant avec ses gens du côté d'Antioche qui fut laissée sur la droite, se porta dans la vallée de *Rugia*, aujourd'hui *Riha*, où il ne tarda pas à rencontrer quelques détachements turcs et sarrasins qu'il dispersa. Bientôt les habitants, instruits des avantages obtenus par les Croisés, arrivèrent en foule pour offrir leur soumission, et s'empressèrent d'ouvrir aux vainqueurs les portes de la ville de Rugia et celles de plusieurs châteaux-forts répandus dans la contrée. Fier de la gloire qui venait de s'attacher à ses armes, gloire que rehaussait encore l'exiguité des forces dont il était accompagné, Pierre de Roasa, pour notifier son triomphe au comte de Toulouse, lui fit parvenir une lance autour de laquelle étaient attachés le nez et les lèvres d'une multitude de Musulmans restés sur le champ de bataille ; odieux trophée, bien digne de la barbarie des temps et des lieux où ces événements s'accomplissaient (2).

La ville de Coxon était séparée de Marésie, où devait se rendre la grande armée, par une des plus abruptes et des plus hautes montagnes de toute la chaîne du Taurus, et rien n'égale les sombres couleurs que les chroniqueurs contemporains ont répandues sur le récit de la rude ascension de cette montagne, à laquelle dans leur mauvaise humeur ils ont attaché la dénomination de *Montagne du Diable*. « Ce pas-« sage, dit Robert-le-Moine, n'est fréquenté que par les bêtes

(1) *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Guibert de Nogent*, liv. IV, chap. 2. — *Tudebode*, tom. IV des *Scriptores coætanei* de Duchesne.

(2) *Tudebode* de Bongars, liv. IV, chap. 11. — *Robert-le-Moine*, liv. III. — *Baudri*, liv. II. — Tudebode de Duchesne, tom. IV des *Scriptores coætanei*. — Texte manuscrit n° 5135 A, de la Bibliothèque Impériale. — La ville de Rugia paraît être remplacée aujourd'hui par le bourg de Riha, situé à quelques lieues au sud-est d'Antioche, du côté de la rive droite de l'Oronte.

« sauvages et les reptiles. Nulle part on n'y trouve un sen-
« tier où l'on puisse poser plus d'un pied à la fois ; et en-
« core se trouve-t-il obstrué par des pierres, des ronces et
« des broussailles. Les vallées s'enfoncent dans les abîmes
« et les hauts sommets se perdent dans les cieux. Les aspé-
« rités du sol étaient telles que les chevaliers et leurs écuyers
« étaient contraints de suspendre leurs armes à leur cou. Tout
« le monde était à pied, car on ne pouvait se tenir à cheval.
« La plupart eussent été disposés, s'il s'était présenté des
« acheteurs, à vendre leurs cottes de mailles, leurs casques
« et leurs boucliers. Plusieurs, exténués de fatigue, aban-
« donnaient leurs armes pour recouvrer la liberté de leurs
« mouvements. Les bêtes de somme ne pouvaient avancer
« avec leur chargement, et parfois les hommes étaient
« forcés de se charger d'une partie des bagages. Nul ne
« pouvait s'arrêter ou se reposer, parce qu'on se poussait
« mutuellement. Le pèlerin qui suivait pouvait seul fournir
« une aide à celui qui le précédait ; car l'homme qui mar-
« chait en avant pouvait à peine se retourner vers celui
« qui venait après lui. » C'est ainsi qu'au milieu des dangers les plus réels, et des plus rudes fatigues, on arriva successivement et par bandes détachées sous les murs de *Marésie*, *Germanica Cœsarea*, la moderne Marach, distante d'Antioche d'environ quinze myriamètres. Les Turcs n'avaient pas attendu l'arrivée des Croisés et s'étaient en toute hâte retirés à leur approche. Quant aux habitants qui étaient chrétiens, heureux d'être débarrassés de la présence de leurs oppresseurs, ils se portèrent au-devant des Croisés, et les accueillirent comme des libérateurs. L'armée se reposa pendant trois jours sous les murs de cette ville, attendant le retour du prince de Tarente, qui s'était, comme nous l'avons dit, lancé à la poursuite d'un ennemi qu'il ne put atteindre. L'accueil fait aux soldats de la Croix par les Marésiens, se montra d'autant plus em-

pressé que les Croisés s'étaient présentés en amis et n'avaient exercé aucune espèce de violence contre la ville. Aussi l'abondance des approvisionnements qui affluèrent de toutes parts ne tarda pas à leur faire oublier les privations et les fatigues auxquelles ils venaient à peine d'échapper.

Des hauteurs de Marésie où l'on était parvenu, les riches campagnes de la Syrie devaient apparaître aux Croisés comme la terre promise qui les attendait. Mais que de rudes labeurs, que d'épreuves menaçantes devaient encore se dresser devant eux avant qu'il leur fut donné d'aller faire leurs adorations sur les marches du Saint-Sépulcre ! Combien de pèlerins ne devaient jamais y parvenir, et que d'illustres funérailles devaient jalonner la route qui conduisait à Jérusalem ! Déjà, à peine arrivée devant Marésie, l'armée avait eu la douleur de perdre une noble dame, anglaise d'origine, nommée Gutuère ou Godwer, mariée au frère de Godefroy de Bouillon, le seigneur Baudouin, pour lors absent, retenu qu'il était, loin de la grande armée, par son expédition de Cilicie. Dans le même temps, un autre personnage illustre, le chevalier Udelrard de Wizan, commensal et conseiller intime de Godefroy de Bouillon, mourut aussi sous les murs de Marésie, où les plus grands honneurs furent rendus à sa sépulture (1).

Depuis la journée de Dorylée, aucun engagement de quelque importance n'avait eu lieu, si l'on doit croire au récit unanime des écrivains occidentaux, dont plusieurs assistaient en personne à l'expédition. Ces écrivains en effet ne font mention que de quelques semblants de résistance opposés par les villes situées sur le passage des Croisés. En présence de cet accord des historiens latins, que doit-on penser du récit de la princesse Anne Comnène, affirmant qu'après l'af-

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 18. — *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 27.

faire de Dorylée les Croisés auraient remporté sur la route d'Antioche deux autres victoires éclatantes contre les Turcs? Suivant la fille d'Alexis en effet, à la suite de la journée de Dorylée, les Croisés auraient rencontré près d'*Hebraïca* les sultans *Taniscan* et *Clitziastran*, et un autre chef nommé *Asan*, qui à lui seul conduisait quatre vingt mille guerriers. Le prince Boémond, qui ce jour-là commandait à l'aile droite, se serait précipité avec son impétuosité ordinaire sur les Musulmans, les aurait complètement battus et dispersés, et se serait ensuite emparé de leur camp. Quelques jours après les Turcs auraient été de nouveau rencontrés à *Agrustopolis*, où un nouvel engagement aurait été suivi d'une nouvelle victoire des Chrétiens, à la suite de laquelle les Turcs, abandonnant aux vainqueurs leurs femmes et leurs enfants, se seraient définitivement dispersés, après avoir laissé leurs meilleures troupes sur le champ de bataille (1). Ce récit, tout inadmissible qu'il puisse paraître, en présence du silence unanime des écrivains occidentaux, intéressés à ne rien omettre de ce qui pouvait relever l'honneur des armes chrétiennes, semblerait pourtant confirmé par le témoignage des historiens arabes, qui reconnaissent que l'armée des Francs remporta dans son passage au travers de l'Asie-Mineure, *plusieurs* avantages sur le sultan Kilidje-Arslan. D'un autre côté, dans sa lettre datée d'Antioche, le comte de Blois parle d'un des chefs turcs de la Cappadoce, dont les états furent conquis par les Croisés. Ce chef dont le nom est *Assâm* ne serait-il pas le même que l'*Asan* de la princesse grecque, qui verrait ainsi confirmer en partie la véracité de son témoignage (2)?

(1) *Alexiade*, Anne Comnène, liv. XI.

(2) *Bibliothèque des Croisades*, tom. IV, *Extraits des historiens arabes*, page 3e. — Lettre d'Etienne comte de Blois, datée d'Antioche, No XI de nos

Pièces justificatives.— Raymond d'Agiles, qui assistait à l'expédition, dit au contraire formellement qu'après la victoire de Dorylée les chrétiens ne rencontrèrent plus d'opposition jusqu'à Antioche. *Pacifice et alacriter per Romaniam usque Antiochiam venimus. Raymond d'Agiles*, page 142 de la collection de Bongars.

CHAPITRE XXIV.

Querelles au sujet de la possession de Tarse. — Occupation d'Adana par le Bourguignon Guelfon. — Prise d'assaut de Mamistra par Tancrède. — Massacre de trois cents Chrétiens devant Tarse. — Révolte des habitants de Tarse contre Baudouin. — Arrivée du pirate Winemar et de sa flotte. — Combat de Tancrède et de Baudouin devant Mamistra. — Arrivée de Baudouin au camp de Marésie. — Conquêtes de Tancrède dans la Cilicie.

Pendant que la grande armée, sous la conduite de Godefroy de Bouillon, s'acheminait sur Marésie à travers les contrées arméniennes, d'autres événements s'accomplissaient dans la province de Cilicie. On se rappelle que Tancrède et Baudouin, après s'être détachés de l'expédition principale, s'étaient ensemble dirigés vers le sud pour ensuite se séparer dans la vallée de Botentroth. Tancrède, après avoir franchi le col aujourd'hui nommé *Gülek-Boghaz*, était le premier parvenu en vue de la ville Tarse, pendant que Baudouin errait encore dans les solitudes du mont Taurus, où il s'était égaré avec sa petite armée. Cette ville, patrie de saint Paul, était, comme tout le reste de la province, habitée principalement par des Chrétiens grecs et arméniens. Mais ces Chrétiens étaient soumis à une force militaire turque peu nombreuse qui les

tenait courbés sous l'oppression. En voyant le petit nombre d'hommes dont se composait la troupe de Tancrède, les habitants ne songèrent nullement d'abord à faire entre ses mains la remise de leur ville, malgré les suggestions d'un Arménien que Tancrède avait auparavant mis dans ses intérêts. Le prince dut donc se résoudre à recourir à l'emploi de la ruse et à la force des armes pour obtenir la réduction de la place. Il fit en conséquence cacher sa petite troupe, et envoya en avant quelques archers soutenus par un nombre insignifiant de cavaliers, pour s'emparer du bétail répandu dans la prairie voisine, avec ordre de se replier du côté de l'embuscade aussitôt qu'ils se verraient attaqués par l'ennemi. Cette ruse de guerre ne manqua pas son effet; car, à la vue d'une force si méprisable, les Turcs firent une sortie, et se précipitèrent sur les pillards de Tancrède pour leur ravir le butin qu'ils emmenaient. Mais à ce moment l'embuscade se démasqua, attaqua vigoureusement les Turcs, en tua un grand nombre, et les repoussa dans la ville, où les chevaliers de Tancrède faillirent entrer pêle-mêle avec les fuyards. Cependant le chef italien étant parvenu à faire croire aux habitants qu'il allait être appuyé par toutes les forces du prince Boémond, ceux-ci, à la suite de plusieurs conférences, consentirent à laisser arborer sur leurs murs la bannière de Tancrède, avec l'expresse condition que leur soumission définitive serait différée jusqu'au jour où la division du prince Boémond et la grande armée seraient venus se présenter au pied des remparts (1).

(1) *Raoul de Caen*, chap. 34 et 35. — *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 5. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 19. On ne savait pas encore au camp de Tarse que, parvenue à la ville d'Héraclée, la grande armée allait faire un long détour par les villes de Césarée de Cappadoce et de Marésie. On devait croire que d'Héraclée elle continuerait à suivre la *voie royale*, qui

Bientôt, ainsi que nous l'avons vu, le corps conduit par le comte Baudouin fut aperçu comme il débouchait au sommet d'une montagne qui dominait tout le pays. Au premier moment, Tancrède et Baudouin, de part et d'autre abusés par les apparences, se crurent en présence d'un parti ennemi, et chacun de son côté se mit en devoir de se préparer au combat. Mais, en se rapprochant, la vérité se fit jour, la reconnaissance s'établit, et tous ces Chrétiens coururent se confondre dans la joie d'une réunion tout à fait inattendue. A la demande de Baudouin, qui manquait de tout, Tancrède consentit volontiers, dit la *Chanson d'Antioche*, à partager avec lui les vivres qu'il avait à sa disposition, procédé dont le frère de Godefroy parut d'abord se montrer reconnaissant. Mais bientôt le démon de la jalousie parvint à s'insinuer dans le cœur du comte Baudouin. La nuit lui suggéra de funestes résolutions, et le lendemain matin il prétendit que, se trouvant à la tête du corps de troupe le plus considérable, c'était à sa propre bannière, et non point à celle du prince sicilien, qu'appartenait l'honneur de flotter sur les remparts de Tarse. Tancrède, de son côté, se renfermant dans les termes d'une sage modération, disait qu'il n'avait point eu l'intention de porter atteinte à l'honneur du comte Baudouin, puisque la

passait par Antiochette, Iconium, Héraclée, Tarse, Adana et Mamistra, conjecture qui ne devait pas se voir réalisée, ainsi que nous l'avons précédemment exposé. Nous devons pourtant dire que la *Chanson d'Antioche* conduit le duc Godefroy et les autres princes par la route qu'avaient suivie Tancrède et Baudouin, et les fait arriver à Tarse, qu'elle nomme *Torsolt*, à Mamistra, à Sucre, et enfin à Artasie, entre Alep et Antioche. Nous avons vu qu'un pareil itinéraire ne saurait être admis, en présence du témoignage des chroniqueurs qui s'accordent à conduire la grande armée par une route beaucoup plus septentrionale, touchant aux murs de Kaisarieh, l'antique Césarée de Cappadoce, bâtie au pied du mont Argée. Voyez la *Chanson d'Antioche*, troisième chant, couplet 22e et suivants.

ville avait accueilli les couleurs siciliennes la veille même, et avant qu'il fut possible de prévoir l'arrivée du frère de Godefroy. Le comte Baudouin, sourd à toute explication, répondit avec beaucoup de hauteur, et peu s'en fallut que ces guerriers n'en vinssent aux mains. Enfin le frère de Godefroy fit porter aux habitants la sommation d'arborer sur le champ sa bannière à la place de celle du prince Tancrède, menaçant, en cas de refus, de tout mettre à feu et à sang dans la ville et la banlieue, et de ne tenir aucun compte des immunités abritées sous les couleurs siciliennes. Dans la perplexité extrême que fit naître cette brutale sommation, la considération de la supériorité des forces du frère de Godefroy et la prééminence de son renom guerrier durent entraîner les résolutions des habitants, et bientôt le gonfanon de soie du prince Tancrède fut arraché, précipité dans le fossé, et remplacé sur les murs de la citadelle par la bannière bordée d'or qu'avait envoyée le comte Baudouin. A la vue de l'outrage infligé à l'honneur de ses armes, le prince sicilien eut d'abord la plus grande peine à contenir l'explosion de son mécontentement. Mais, la modération de son caractère et la prudence qui le distinguait l'emportant sur son juste ressentiment, il dut reculer devant l'idée d'engager dans un conflit sacrilége les forces de deux corps respectivement armés pour la cause du Christ, et bientôt on le vit faire ses dispositions pour lever son camp, afin de le porter sous les murs d'Adana, qu'Albert d'Aix nomma *Azara*, place forte située à quelques lieues au nord-est de la ville de Tarse. Arrivé devant les remparts, Tancrède ne tarda pas à reconnaître qu'elle venait d'être militairement occupée par un des barons de la Croisade, du pays de Bourgogne, nommé Guelfon ou Welfon, qui lui aussi avait quitté le camp d'Antiochette pour courir un des premiers la chance des aventures. Cet heureux chef, après avoir expulsé la garnison turque, avait trouvé la ville remplie

de vivres et de matières d'or et d'argent. Sur la demande qui lui en fut faite, Guelfon ne fit nulle difficulté d'ouvrir aux soldats de Tancrède les portes de sa récente conquête, et consentit à mettre à leur disposition, soit gratuitement, soit à prix d'argent, les vivres et les approvisionnements qui se trouvaient en grande abondance dans la ville. Le lendemain, au point du jour, Tancrède abandonna les murs hospitaliers d'Adana, et se remit en marche en continuant de suivre la voie royale. Il fit une grande diligence, et bientôt se trouva en présence de Mamistra, l'ancienne *Mopsueste*, la *Messis* moderne, ville fortifiée, l'une des plus considérables et des plus peuplées de toute la province, entourée d'une agréable et fertile campagne. Malgré ses tours et ses fortes murailles, cette ville, vigoureusement attaquée, ne tarda pas à se voir emportée d'assaut. Tous les Infidèles qui l'habitaient furent passés au fil de l'épée, et les immenses richesses qui s'y trouvaient accumulées, distribuées aux soldats dans la proportion du rang que chacun occupait dans l'armée (1).

De son côté, le comte Baudouin pressait toujours les

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 19, 20 et 21. — *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 7, 8, 9 et 10. — *Chanson d'Antioche*, 19e couplet du troisième chant. — Raoul de Caen ne fait nulle mention de l'occupation d'Adana par le chef bourguignon. Suivant ce dernier chroniqueur, le gouverneur arménien de cette ville nommé Ursin se rendit auprès de Tancrède pour l'inviter à visiter ses murs, et à se porter ensuite contre la ville de Mamistra pour s'emparer des richesses qui s'y trouvaient enfermées. Le même chroniqueur raconte ensuite par quel habile stratagème ce même Ursin s'était quelque temps auparavant mis en possession d'Adana, après avoir exterminé ses défenseurs Turcs. Ce récit est plein d'intérêt, mais ne trouve pas sa place dans le cadre que nous nous sommes imposé. On peut en voir les détails aux chapitres 39 et 40 du *Gesta Tancredi* de Raoul de Caen. C'est mal à propos qu'au second tome de la *Bibliothèque des Croisades*, M. Michaud a appliqué à la ville de *Tarse*, des détails qui ne doivent être rapportés qu'à celle d'Adana.

défenseurs de Tarse de le recevoir dans leurs murs, se reprochant secrètement l'inaction à laquelle il se voyait condamné par suite de la résolution prise par les habitants de ne faire leur soumission définitive que le jour même où ils verraient flotter près de leurs murs les étendards de la grande armée conduite par Godefroy de Bouillon. Après bien des hésitations, la ville de Tarse, dans l'impuissance où elle se voyait de soutenir avantageusement, contre le frère du duc de Lorraine, une lutte devant laquelle Tancrède lui-même semblait avoir reculé, consentit enfin à recevoir dans ses murs les compagnons du comte Baudouin. Les Croisés furent logés dans les maisons des Chrétiens. Deux des principales tours leurs furent en outre assignées, toutes les autres devant rester en la possession des Turcs (1). Les Infidèles étaient sans doute encore en position de se faire respecter; mais ils n'attendaient aucun secours du dehors, et n'étaient nullement rassurés par la présence du renfort inattendu qui venait d'arriver à la population chrétienne. Aussi s'occupaient-ils des moyens de quitter secrètement la ville avec leurs familles et tout ce qu'ils possédaient. Or il arriva que, dans le même temps, trois cents hommes d'armes envoyés par Boémond à la suite de son cousin Tancrède, se présentèrent devant la ville, exténués de fatigue et mourant de faim, et sollicitèrent la faveur d'être admis à l'intérieur des murs pour y passer la nuit. Mais le comte Baudouin, après en avoir conféré avec les principaux habitants, refusa de recevoir ces nouveaux venus, estimant que c'étaient des hôtes dangereux, dévoués à son compétiteur Tancrède. Ni les supplications des habitants, ni celles des propres soldats du comte, ne purent parvenir à triompher de sa résistance. Cependant, le menu peuple chrétien, ému d'une vive

(1) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 11.— *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 22.

compassion pour des frères en détresse, entreprit de les secourir, et se mit en devoir de leur descendre avec des cordes le long des murailles des corbeilles de pain et des outres remplies de vin, qui sustentèrent ces malheureux et satisfirent à leurs premiers besoins. Après avoir ainsi rétabli leurs forces épuisées, les soldats de Boémond durent céder à la nécessité de prendre du repos, et se couchèrent auprès des portes dont il ne leur était pas donné de franchir le seuil. Cependant, vers le milieu de la nuit, et quand l'armée chrétienne, au dedans comme au dehors des remparts, se fut abandonnée, pleine de confiance, aux douceurs d'un sommeil qu'aucun danger ne semblait menacer, les Turcs de la garnison et les autres Infidèles qui résidaient dans la ville se mirent en devoir de quitter, au nombre d'environ trois cents, les divers postes dont ils étaient en possession. Suivis de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs esclaves, porteurs de tout ce qu'ils avaient de plus précieux, et marchant dans le plus grand silence, ils opérèrent secrètement leur sortie par le côté de la ville dont les portes étaient restées en leur possession. Mais la fatalité voulut que ces Turcs eussent à passer auprès des portes sous lesquelles la fatigue retenait plongés dans un lourd sommeil les trois cents soldats du prince de Tarente. A la vue de ces hommes qui s'offraient à eux désarmés et sans défense, les Turcs, cédant à de funestes instincts, s'approchèrent d'eux sans bruit, et, nonobstant la paix dont les bases venaient d'être posées entre les deux peuples, les immolèrent jusqu'au dernier (1).

Le lendemain au point du jour, les habitants en s'éveillant furent d'abord agréablement surpris de ne plus trouver les

(1) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 11 et 12. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 22.

Turcs au milieu d'eux. Mais leur joie fut de courte durée, lorsque du haut des remparts ils purent reconnaître toute l'horreur des sanglantes exécutions que le soleil naissant venait d'éclairer. A la vue des cadavres mutilés de ceux qui la veille avaient été l'objet de tant de vives sympathies, une grande émotion s'éleva dans tous les quartiers de la ville; de longues rumeurs commencèrent à se répandre, et bientôt on entendit de toutes parts le son des trompettes inviter le peuple à courir aux armes. Au bruit toujours croissant des clameurs qui s'élevaient de tous les points de la ville, le comte Baudouin, dans l'ignorance de ce qui s'était passé la nuit, descendit précipitamment de sa tour, s'élança sur son cheval, et courut se jeter au milieu de la foule irritée. Mais à sa vue, la fureur populaire changea de direction et se tourna contre celui qu'on accusait d'avoir été, par un odieux refus d'hospitalité, la cause première de la mort d'un si grand nombre de soldats chrétiens. Une foule menaçante commençait à se presser autour du comte; l'exaspération était au comble : quelques flèches déjà étaient venues tomber à ses pieds, et l'intrépide Baudouin n'eut que le temps, pour échapper à la mort dont il était menacé, de gagner avec les autres chefs les tours qu'on leur avait assignées.

Cependant, quand la première agitation fut calmée, on essaya de parlementer. Bientôt, la colère du peuple parut s'apaiser, lorsque Baudouin eut assuré qu'il ne s'était refusé à recevoir les soldats de Boémond, que parce que, dans les négociations avec les Turcs et les Arméniens, il avait été formellement convenu qu'aucune nouvelle troupe ne serait introduite avant l'arrivée de Godefroy de Bouillon, que l'on supposait alors devoir passer sous les murs de Tarse. Mais en ce moment de nobles dames, appartenant aux premières familles chrétiennes de la ville, parurent au milieu de la foule, appelant à grands cris la vengeance de leurs coreli-

gionnaires sur leurs oppresseurs turcs, qui, pour prix de la résistance qu'elles avaient opposée à leurs brutales passions, avaient poussé la cruauté jusqu'à leur infliger la perte du nez et des oreilles. A la vue de ces horribles mutilations, la fureur populaire se réveilla plus terrible qu'auparavant, en se tournant contre le petit nombre de Turcs qui n'avaient point encore abandonné la ville, et bientôt le sang de deux cents d'entre ces derniers, attesta la soif de vengeance qui animait les Chrétiens (1).

Après quelques jours de calme qui succédèrent à cette effervescence populaire, on reçut la nouvelle qu'une flotte étrangère venait de se montrer en vue du port le plus voisin, situé à trois ou quatre heures au sud de la ville. Une grande émotion s'en suivit aussitôt, et une forte reconnaissance d'infanterie et de cavalerie ne tarda pas à être dirigée vers le rivage de la mer, où les étrangers, de leur côté, n'étaient pas sans éprouver une vive appréhension en apprenant les événements de Tarse. Mais après l'échange de quelques explications, il fut reconnu que de part et d'autre on appartenait à une commune famille, celle des Chrétiens d'Occident. Les hommes de mer déclarèrent qu'ils étaient enfants de la Flandre, de la Hollande, du pays d'Anvers et de la Frise; que depuis huit ans ils exerçaient la piraterie dans ces parages; mais que, touchés de la grâce, ils n'aspiraient désormais qu'à se rendre à Jérusalem pour expier les désordres de leur vie passée. Après avoir échangé le baiser de paix, on conduisit à Tarse ceux d'entre ces aventuriers qui consentirent à faire partie de l'expédition qui s'acheminait vers la Terre-Sainte. Leur commandant était un nommé Guinemer, ou mieux Winemar, suivant l'orthographe d'Albert d'Aix, né au pays de Boulogne sur les possessions du comte Eustache,

(1) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 13.

père de Godefroy et de Baudouin. A peine ce chef des pirates eut-il reconnu le fils de son ancien seigneur, qu'il forma la résolution d'abandonner sa flotte, lui et les hommes qui lui étaient le plus dévoués, et de se mettre au service des Croisés avec les immenses trésors qu'il avait amassés dans sa détestable profession. Nous aurons bientôt l'occasion d'apprendre que Winemar, à peine arrivé sous les murs de Mamistra, allait vouloir, abandonnant ses pieuses résolutions, retourner aux durs exercices de son ancien métier. Après la vive émotion qui venait d'être occasionnée par la brusque apparition de ces étrangers, et avait été suivie d'une si heureuse terminaison, on laissa la ville de Tarse sous la garde d'un corps de cinq cents hommes, dont trois cents furent fournis par les marins de la flotte, et deux cents par les contingents du comte Baudouin. Après quoi on se mit en devoir de marcher en avant, et de tenter de nouveau la fortune (1).

La petite armée du comte Baudouin reprenant sa marche sur la route royale, dont elle s'était momentanément écartée dans son ascension du Taurus, ne tarda pas d'arriver en vue de la ville de Mamistra, qui venait d'être militairement occupée par Tancrède, et l'ordre fut aussitôt donné de dresser les tentes dans les vergers couverts d'arbres fruitiers qui s'étendaient au-devant de la ville. A la vue de cette armée qui venait développer ses lignes jusqu'au pied des remparts, le prince sicilien, excité par quelques officiers de sa suite et croyant reconnaître que sa nouvelle conquête allait lui être disputée par Baudouin comme l'avait été celle de Tarse, sentit à l'instant se réveiller tous les ressentiments qu'il avait emportés en quittant les murs de cette dernière ville.

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 23. — *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 14 et 59.

Des dispositions furent incontinent prises pour se mettre en état de repousser vigoureusement l'attaque dont il se croyait menacé. Un corps d'archers fut d'abord envoyé en avant avec ordre de percer de flèches ou d'enlever tous les chevaux de l'expédition de Baudouin qu'on voyait errer au milieu des pâturages. Puis lui-même s'avança à la tête de cinq cents chevaliers armés de cottes de mailles, ou, comme le dit le traducteur du vieux temps, à la tête de *cinq cenz que chevaliers que sergenz à cheval armés de haubertz et de hiaumes* (1). Surpris d'abord par cette attaque inopinée, le frère de Godefroy, aussi bien que Baudouin du Bourg et Gilbert de Montclair, se hâtèrent de rassembler leurs hommes

(1) *Bernard-le-Trésorier*, liv. IV, chap. 24. — Nous rappèlerons ici que le traducteur de Guillaume de Tyr, dont nous citons le vieux et naïf langage, n'est autre que *Bernard-le-Trésorier*, qu'on est convenu sans preuves suffisantes de désigner comme ayant traduit et continué la chronique latine de l'historien de Tyr. Sous le bénéfice de cette observation, nous avertissons qu'à l'avenir, lorsqu'il nous arrivera de reproduire quelque fragment de cette œuvre du chroniqueur français, qui elle aussi a bien sa part d'originalité, nous nous bornerons, pour abréger, à citer le nom de *Bernard-le-Trésorier*, comme s'il en était l'auteur reconnu et incontesté. Nous saisissons cette occasion, pour signaler l'existence d'un précieux exemplaire de cette chronique intéressante, qui est conservé au palais Saint-Pierre à Lyon dans la bibliothèque de l'Académie. Cet exemplaire, incomplet dans ses deux parties extrêmes, commence au chap. 7 du liv. V, et contient les livres suivants jusques et y compris une notable partie du liv. XXVII. Il peut fournir d'utiles variantes : Nous n'en citerons qu'une seule. Dans la belle édition des *Historiens des Croisades*, dont la publication a été commencée en 1844 par les soins de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, nous lisons : « Au derrenier fist il cheveteine de son ost le conte de « Triple (Tripoli), que il tenoit mout à preu et à sage et conduisoit ses « genz. » Dans le manuscrit de Lyon, nous lisons ces mots qui rétablissent le sens altéré de Guillaume de Tyr : « Au derrenier fist il chevetaine de « son ost le conte de Triple. Salahadins ouit dire par ses espies que li olz « des chrestiens venoit, et que li quens de Triple qu'il tenoit a moult preu

et de les disposer en ordre de bataille. La rencontre eut bientôt lieu ; le choc fut terrible, et le sang chrétien, coulant en abondance dans un engagement sans but, ne tarda pas à témoigner de la violence de cette lutte fratricide. Cependant la troupe de Tancrède, plus faible en nombre, dut enfin céder le terrain et se replier du côté de la ville. Dans sa retraite précipitée, elle perdit beaucoup de monde au passage d'un pont étroit sur le Djihoun, l'ancien *Pyrame*, rivière qu'il fallait traverser pour pénétrer dans la ville. Enfin la nuit survint fort à propos pour séparer les combattants et faire cesser l'effusion du sang. Deux des barons qui avaient le plus contribué à exciter le ressentiment de Tancrède, à savoir : Richard du Principat, qui venait d'être blessé dans la mêlée, et Robert d'Anse, tombèrent au pouvoir du comte Baudouin, qui, de son côté, perdit un des siens, Gilbert de Montclair, retenu par les gens de Tancrède. A raison de la grande confusion qui avait régné, tous ces prisonniers furent jusqu'au lendemain matin tenus pour morts dans leurs camps respectifs. Cependant le calme de la nuit et une sage réflexion ne tardèrent pas à ramener dans tous les cœurs des velléités de concorde et de pacification qui n'auraient dû jamais s'en éloigner, et, dès le point du jour, on fit de part et d'autre partir une députation chargée d'aller solliciter l'oubli de ce qui s'était passé. Comme chacun avait grande hâte de mettre un terme à cette lutte sacrilége, la réconciliation fut promptement scellée, après l'échange des prisonniers (1). C'était,

« et à saige conduisoit cez genz. » Nous signalerons en outre l'absence, qui se fait remarquer dans cet exemplaire comme dans tous les manuscrits connus, du chapitre 12 au livre XIX, que l'on sait devoir contenir d'intéressants détails sur la vie de Guillaume de Tyr, et dont il ne reste plus que le titre dans le texte original de cette illustre historien.

(1) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 15, 16 et 17. — *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 24. — *Raoul de Caen*, dans ses chapitres 42, 43 et 44, raconte

depuis Constantinople, la première fois qu'on avait vu le sang chrétien, versé par des mains chrétiennes, rougir la

d'une manière toute différente les événements qui s'accomplirent sous les murs de Mamistra. On voit qu'il lui en coûte beaucoup d'avouer la défaite qu'essuya devant cette ville le héros de son histoire, le prince Tancrède; et il la dissimule avec beaucoup de soin.

D'un autre côté, la *Chanson d'Antioche* présente les événements de Mamistra sous un tout autre aspect. D'abord, cette ville aurait été prise d'assaut par Tancrède, en compagnie de Boémond, qui se serait rendu avant lui sous les murs de la place. Or, au rapport des historiens latins, notamment de Tudebode, du moine Robert et de Baudri, le prince de Tarente ne se serait pas séparé de la grande armée conduite par Godefroy, et aurait même, pendant les événements de la Cilicie et beaucoup plus au nord, commandé une expédition contre les Turcs, entre Plastentia et Coxon, dans la Petite-Arménie, ainsi que nous l'avons vu au chapitre 23e. Il est d'ailleurs grandement à remarquer que Raoul de Caen et Foulcher de Chartres, attachés l'un à Tancrède l'autre au comte Baudouin, ne font nulle mention de la présence de Boémond dans la Cilicie, et de sa prétendue intervention dans la querelle de ces deux chefs sous les murs de Mamistra ou ailleurs. Ensuite le différent survenu entre Tancrède et Baudouin aurait eu lieu, non à Mamistra, mais à *Sucre*, que M. Paulin Paris croit reconnaître dans l'ancienne Cyrrhus, aujourd'hui Choros ou Corus, située au nord-ouest d'Alep. Mais ce point nous paraît beaucoup trop éloigné du théâtre des événements qui s'accomplirent dans le voisinage de Tarse. Comment, en l'admettant, se rendre compte du passage de Matthieu d'Edesse, qui dit que, rendus en Cilicie, les Francs se retirèrent par Troade, autrement dite Anazarbe, pour gagner Marésie. Cet itinéraire, qui ne peut convenir qu'à la marche du comte Baudouin, ne peut s'accorder avec la situation, fort reculée vers l'est, de Sucre ou Choros; mais concorde parfaitement avec la position d'Anazarbe qui se trouve sur la ligne directe de Mamistra à Marésie, la moderne Marach.

Nous ne saurions davantage admettre, avec l'auteur et le savant éditeur de la *Chanson d'Antioche*, l'humiliation infligée à Tancrède, qui selon le poète Richard ou Graindor se serait, à l'instigation de son parent Boémond, rendu pieds nus et en chemise auprès du comte Baudouin pour lui crier merci. La coopération supposée du prince de Tarente, qui en réalité se trouvait bien loin de là puisqu'il parcourait alors la Petite-Arménie avec

route qui mène au tombeau du Sauveur. Mais, hélas ! ces tristes mésintelligences ne devaient pas clore le cercle des divisions qui parfois se mêlèrent aux grandes préoccupations qui poussaient les Chrétiens vers les avenues de Jérusalem.

Cependant le comte Baudouin, cédant aux instances de ses compagnons d'armes, et plein d'inquiétude sur la santé de son frère, le duc de Lorraine, dont il avait appris l'aventure dans la forêt d'Antiochette, se hâta, après sa réconciliation, de quitter Mamistra pour aller par Anazarbe (1) rejoindre la grande armée qui venait de se concentrer à Marésie, ainsi que nous l'avons dit. Quant au prince

Godefroy de Bouillon et la grande armée ; comme aussi cette considération que Tancrède n'était point l'*homme* de Baudouin envers qui il n'avait aucun devoir féodal à remplir, tout nous fait suspecter la vérité de ce témoignage. Nous ne pouvons donc l'admettre, malgré le dramatique intérêt qu'il tendrait à jeter au milieu de nos récits. Quoiqu'il en soit, voici ce curieux passage, que nous trouvons au 21e couplet du troisième chant de la *Chanson d'Antioche* :

« Buiemons de Sesile a Bauduin mandé
« Par troi cens chevaliers qui sont à lui alé.
« Tant li prient ensemble qu'il fait lor volenté,
« Avoec eus l'en amainent jusques en la cité.
« Tangres ala encontre, par moult grant amisté,
« Descaus piés et en langes ; merci li a crié.
« Et Bauduins li a maintenant pardoné ;
« Devant tous s'entrebaisent et se sont acordé. »

Il est remarquable que Raoul de Caen, le biographe de Tancrède, donne un démenti formel au récit du poète Richard, en plaçant, comme l'ont fait tous les autres chroniqueurs, sous les murs de Mamistra, le théâtre de la lutte qui s'établit entre les deux chefs latins, et non à Sucre qu'il ne nomme même pas.

(1) Matthieu d'Edesse dit que les Francs, après avoir gagné la Cilicie, aboutirent à la ville de Troade, autrement dite Anazarbe, et de là arrivèrent à Antioche. Il nous a semblé que ce passage par Anazarbe ne pouvait convenir qu'à la marche de Baudouin, se rendant de Mamistra à Marésie. *Matthieu d'Edesse*, chap. 2 de la traduction de M. Dulaurier.

Tancrède, après avoir laissé de sages réglements aux habitants de Mamistra, il joignit à sa petite troupe ce qui lui restait des hommes amenés par le pirate Winemar, qui venait de retourner à son ancien métier (1), et se mit, avec ce renfort, à parcourir les terres de la Cilicie, et ensuite celles de la Syrie septentrionale, promenant partout le fer et le feu. En peu de jours il s'empara de vive force du château *des Pucelles*, vulgairement nommé *de Batesses ;* du château *des Pasteurs*, qu'il rasa de fond en comble; du château *des Adolescents*, aussi nommé *de Bakelers ;* toutes places fortes situées au sein des montagnes (2). Au milieu des triomphes qui partout signalaient son passage, Tancrède parvint au-devant de la *Petite Alexandrie*, aujourd'hui Alexandrette, la *Scanderoun* des Turcs, ville fortifiée située au fond du golfe du même nom, au nord et à une faible distance d'Antioche. Vivement attaquée par le héros chrétien, cette place ne put résister longtemps, et sa garnison turque fut impitoyablement passée au fil de l'épée. Franchissant ensuite les montagnes qui séparent Alexandrette d'un petit fort que Raoul de Caen nomme *Guaston*, il pénétra par la voie la plus ardue, mais

(1) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 59.

(2) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 26, — M. Michaud assure que le premier de ces châteaux n'est autre que la place forte de *Harenc* appelée aujourd'hui par les Arabes *Kirliz-Kalessi*, château *des jeunes filles*, laquelle est située à deux heures à l'est du *Pont du fer*, du côté de la rive droite de l'Oronte. Mais alors comment expliquer la prise de possession de Harenc, par les Croisés, pendant le cours du siége d'Antioche? A moins que l'on ne suppose que Tancrède avait abandonné cette position aussitôt après l'avoir conquise, et que les Turcs y étaient rentrés après son départ. On remarquera que la dénomination de *Bakelers* n'est qu'une variante de celles de *Bacheler*, *Bachelier*, appartenant au langage roman. M. de Saulcy laisse entendre que celle de *Batesses* pouvait bien être aussi une des formes romanes des mots *Bacèle*, *Bachelette*.

aussi la plus directe, dans le cœur de la Syrie, à travers une contrée basse baignée par quatre cours d'eau, les mêmes apparemment qui vont se décharger au nord du lac d'Antioche (1). Témoins de ces rapides progrès, et tremblant de se voir à leur tour, au milieu de leurs sauvages retraites, exposés aux visites d'un vainqueur à qui rien ne résistait (2), les gouverneurs arméniens et turcs qui habitaient les montagnes se hâtèrent de venir faire leurs soumissions entre les mains du prince sicilien. Ces chefs ne manquaient pas, pour se rendre le vainqueur favorable, de se faire précéder par l'envoi de riches présents en or, argent, chevaux, mulets, étoffes de soie ; « présents que Tancrède ne refusait jamais, « ajoute Albert d'Aix, parce qu'il se souvenait de ses détresses « passées et prévoyait de plus grandes privations pour « l'avenir, » « Tancrède, dit à cette occasion Guillaume de « Tyr, était un homme heureux en toutes choses. C'est que « le Seigneur était avec lui et dirigeait toutes ses opérations « comme celles d'un serviteur fidèle (3). »

(1) *Raoul de Caen*, chap. 44.

(2) La terreur qui précédait la marche des Croisés se ressentait encore de l'éclat qu'avaient jeté dans tout l'Orient les sanglantes victoires de Nicée et de Dorylée.

(3) *Guillaume de Tyr*, liv. III, chap. 25. — *Raoul de Caen*, chap. 44. *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 26. — Guillaume de Tyr emploie l'expression de *holosericis*, pour désigner une étoffe dans le tissu de laquelle il n'entrait que de la soie pure et sans mélange, par opposition aux étoffes moins riches où cette précieuse matière n'entrait que comme accesssoire à raison de son excessive rareté.

CHAPITRE XXV.

Départ de Baudouin pour Edesse. — Soumission de Turbessel, Ravenel et autres places. — Entrée à Edesse. — Adoption de Baudouin par le gouverneur. — Siége et capitulation de Samosate. — Révolte des habitants d'Edesse ; meurtre du gouverneur. — Soumission de Sororge.

Nous avons vu que le comte Baudouin avait opéré sa jonction avec la grande armée réunie à Marésie. Il avait été d'abord assez mal accueilli par le duc son frère et par les autres barons, qui lui reprochaient la conduite qu'il avait tenue sous les murs de Tarse ; et sans la révérence qu'inspirait à toute l'armée la personne de Godefroy de Bouillon, il est vraisemblable que le prince de Tarente n'eût point laissé sans vengeance l'injure qui venait d'être faite à son cousin Tancrède. Mais l'aveu que le comte Baudouin fit de sa faute et le repentir vrai ou simulé qu'il en témoigna, lui eut bientôt en partie rendu la faveur de l'armée. Cependant son ambition le poussait toujours (1), excité qu'il était par un aven-

(1) C'est de lui que Le Tasse a dit au premier chant de la *Jérusalem délivrée :* « L'éternel du haut de son trône voit en Baudouin un esprit « cupide qui aspire aux grandeurs humaines. »

turier arménien d'origine noble, nommé Pancrace, qui depuis Nicée était devenu son familier et ne cessait de l'engager à profiter des circonstances pour se créer des chances de fortune toutes personnelles. Cet intrigant, récemment échappé des prisons de Constantinople, était mu principalement par le secret désir de faire, à l'ombre de l'autorité du prince latin, triompher des prétentions qu'il avait sur le gouvernement d'un district situé au pied du Caucase. Enfin, malgré les efforts qui furent tentés pour le retenir, Baudouin se décida et partit sous la conduite de l'Arménien Pancrace, suivi de sept cents chevaux (1) et d'un assez grand nombre d'hommes de pied, qui avaient consenti à déserter en quelque sorte avec lui les drapeaux de la Croisade. En sortant de Marésie, il se dirigea, non vers les provinces septentrionales, comme l'affirme Guillaume de Tyr, mais vers les riches contrées de l'est dont les habitants étaient tous chrétiens, à l'exception de quelques Infidèles qui occupaient les châteaux-forts. Le joug de ces ennemis du Christ était devenu intolérable, et ces places ne tardèrent pas à s'ouvrir aux Francs, qui bientôt se virent en possession de tout le pays jusqu'à l'Euphrate. « La terreur était si grande, dit « Guillaume de Tyr, que les Infidèles fuyaient de toutes « parts, sans que nul homme songeât à se mettre à leur « poursuite. » Déjà la troupe de Baudouin s'était établie sans coup férir dans la ville de Turbessel, aujourd'hui *Tel-Béchir*, entre Edesse et Alep, la même que le *Thelbaschar* du chroniqueur arménien, que le *Tell-Bacher* des chroniques arabes. La population arménienne de cette ville, après avoir expulsé

(1) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 17. — Suivant *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 1er, le comte Baudouin n'emmena que deux cents cavaliers avec un assez grand nombre d'hommes de pied. La chronique de Matthieu d'Edesse ne lui en donne que cent.

la garnison turque qui occupait la citadelle, s'était empressée d'en remettre les clés au comte Baudouin. Plusieurs autres villes et châteaux, et notamment la ville de Ravenel, ne tardèrent pas à suivre cet exemple après la retraite des Turcs, qui se retirèrent pendant la nuit (1).

Le comte Baudouin établit son principal quartier à Turbessel, et fit cession de Ravenel ou Ravandel à Pancrace, qui transmit à son fils l'autorité qu'il venait de recevoir sur cette ville. Ce choix ne tarda pas à exciter les défiances de deux princes arméniens du voisinage, qui parvinrent à les faire partager au comte Baudouin. Le frère de Godefroy demanda en conséquence à son favori la restitution du gouvernement de Ravenel, qu'il venait à peine de lui concéder ; et, sur son refus réitéré, n'hésita pas à le faire saisir et charger de chaînes. Pancrace, malgré la rigueur des tortures auquelles il fut soumis, persista dans son refus de renoncer aux droits dont il venait d'être investi. Irrité de cette résistance, le comte donna l'ordre de soumettre son prisonnier à de plus cruelles tortures et de lui arracher successivement tous les membres. Cet ordre atroce, qui certainement, d'après la connaissance que nous avons du caractère de Baudouin, n'eût pas manqué de recevoir son exécution, ne tarda pas à produire l'effet désiré. Peu d'instants après, le fils de Pancrace reçut de son père l'invitation de livrer la forteresse de Ravenel aux mains des commissaires envoyés par Baudouin pour s'en remettre en possession (2).

Le bruit de la marche victorieuse des Francs était parvenu

(1) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 17. — On ne saurait admettre, comme étant empreinte d'une évidente exagération, le récit de la *Chanson d'Antioche*, 24e couplet du troisième chant, qui porte à sept mille hommes la perte qu'éprouvèrent les *payens de Surie* au devant des murs de Ravenel.

(2) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 17 et 18.

jusqu'à la ville d'Edesse, aujourd'hui Orfa (1), qui avait eu le bonheur de conserver la franchise intérieure de ses murs au milieu des provinces voisines où dominaient les enfants du Prophète. Cette ville considérable, située vers le nord de la Mésopotamie entre les sources du Tigre et de l'Euphrate, était alors gouvernée par un chrétien nommé Thoros ou Théodore, qui commandait avec le titre de *Curopalate* que lui avait autrefois conféré la cour de Constantinople. Au temps où la domination des empereurs d'Orient s'étendait sur ce pays, cet homme, Grec de nation, avait été envoyé des rives du Bosphore pour commander à Edesse; et son gouvernement durait encore lorsqu'il fut surpris par l'invasion turque, à la suite de laquelle son titre lui fut confirmé par le sultan d'Alep. Comme on ne lui avait pas laissé la liberté de rentrer dans sa patrie, que d'un autre côté le peuple ne s'opposait pas à la prolongation de son commandement, il avait conservé son poste quoique ne jouissant plus que d'une autorité nominale et sans force. Courbé sous le poids des ans et des infirmités, privé d'enfants pour l'aider à porter le fardeau des affaires, il se trouvait dans l'impuissance de s'opposer aux déprédations des émirs du voisinage. Ceux-ci en effet, sans pouvoir pénétrer dans l'enceinte de la ville ouverte aux Chrétiens seuls, n'en exerçaient pas moins dans les campagnes d'alentour une foule de vexations très-préjudiciables aux intérêts des habitants, qui se voyaient condamnés à l'impossibilité de franchir sans danger l'enceinte extérieure de leurs murailles. Ce débile vieillard, réduit à ne plus excercer qu'un

(1) Le nom de cette ville varie beaucoup dans les diverses chroniques. Albert d'Aix la nomme *Rohas*, corruption évidente de son antique nom grec de Callirhoë; Foulcher de Chartres, *Roais;* l'auteur anonyme du *Gesta Franc. expug.*, *Rothasia*. La plupart des chroniqueurs lui donnent le nom d'*Edesse* que les modernes lui ont conservé, à côté du nom turc d'*Orfa* ou de *Reha*.

semblant d'autorité dans la ville, et ne se soutenant contre les Turcs qu'au moyen des subsides qu'il leur faisait passer, avait senti ou subi la nécessité de partager le gouvernement des affaires avec un conseil composé de douze des principaux habitants d'Edesse (1).

Comme Baudouin poursuivait le cours de ses conquêtes, il reçut un jour une députation envoyée par Thoros et composée de l'évêque d'Edesse et des douze membres de la commission chargée de l'administration de la cité. Cette députation avait pour mission de solliciter son concours pour mettre à la raison les Turcs qui s'étaient faits les oppresseurs du pays, et de l'inviter à venir prendre possession de la ville, où il serait appelé à entrer avec le vieux gouverneur en partage de l'autorité publique et des avantages qui s'y trouvaient attachés. Cette proposition était trop du goût du comte Baudouin, pour qu'il fît la moindre difficulté de se rendre aux vœux qui lui étaient exprimés. Il accepta donc sans hésiter; et bientôt, se mettant à la tête de cinq cents de ses chevaliers, il porta ses pas dans la direction de la ville d'Edesse. Mais étant parvenu au bord de l'Euphrate, il se trouva que la rive opposée était occupée par vingt mille Turcs, rassemblés à l'instigation de l'arménien Pancrace auquel la liberté venait d'être rendue. Désespérant de pouvoir franchir le fleuve en présence de forces si supérieures, le comte se hâta de regagner Turbessel. De leur côté, les Turcs las de l'attendre ne tardèrent pas à se disperser et à rentrer dans leurs cantonnements respectifs. Mais aussitôt que Baudouin eut reçu la nouvelle que les abords du fleuve étaient redevenus libres, il se hâta de se remettre en route, accompagné de

(1) *Matthieu d'Edesse*, chap. 5 de la traduction de M. Dulaurier. — *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 13. — *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 19. — *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 2.

deux cents cavaliers seulement, le surplus de sa petite troupe étant laissé pour la garde de Turbessel, de Ravenel et des autres points fortifiés qui venaient de reconnaître son autorité (1). Cette fois les Croisés ne rencontrèrent aucun obstacle pour opérer le passage de l'Euphrate. Parvenus sur la rive gauche, ils s'avançèrent pendant toute une nuit, et passèrent silencieusement auprès de divers châteaux-forts occupés par les Sarrasins. La nuit suivante un seigneur arménien vint à leur rencontre et leur signala les dangers qu'ils allaient courir, en leur apprenant que les Turcs de Samosate instruits de leur prochain passage avaient disposé des embuscades sur divers points de la route que les Chrétiens avaient à parcourir. Ce chef dévoué mit le comble à ses bons offices en offrant aux compagnons de Baudouin de les recevoir dans sa forteresse, où les attendait une généreuse hospitalité, dont ils furent heureux d'user pendant deux jours entiers. Le troisième jour, les gens de Samosate las d'attendre sur la route des ennemis qui ne se montraient point, se présentèrent devant le château où se tenait enfermée la troupe de Baudouin, et firent main-basse sur tout le bétail qu'ils trouvèrent disséminé dans la campagne. Les Croisés trop faibles en nombre ne se montrèrent point alors ; mais attendirent le jour suivant pour reprendre après le départ des Turcs la route qui conduisait à Edesse. Cette marche ne fut qu'un long triomphe. C'était, selon un témoin oculaire, un merveilleux spectacle que de voir l'affluence des populations

(1) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 19. — *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 2. — *Foulcher de Chartres*, chap. 6. Ces deux derniers chroniqueurs ne portent qu'à quatre-vingts chevaux les forces que Baudouin emmena dans sa marche sur Edesse. *Matthieu d'Edesse*, chap. 5 de la traduction de M. Dulaurier, réduit ce nombre à soixante cavaliers. L'appréciation d'Albert d'Aix nous a paru plus en rapport avec l'importance de l'expédition et les dangers qui pouvaient s'y trouver attachés.

arméniennes sortant de leurs places fortes, croix et bannières en avant, et s'avançant en foule pour embrasser dans des transports d'humilité et de reconnaissance les pieds et les vêtements de leurs libérateurs (1).

Arrivée au devant des murs d'Edesse, la petite troupe de Baudouin fut reçue par les magistrats et le clergé, assistés de la population toute entière. Elle fit ensuite son entrée dans la ville au milieu des transports de la plus vive allégresse, au bruit des fanfares des instruments de guerre, et avec tout l'honneur que méritait la grandeur des services qu'elle était appelée à rendre aux habitants. Bientôt cependant le vieux gouverneur, témoin de l'enthousiasme extraordinaire qu'excitait dans tous les rangs la présence de Baudouin, sentit le démon de la jalousie pénétrer dans son cœur, et se prit à vouloir rétracter la promesse de partage d'autorité qui avait été faite au prince des Francs. A la vérité il offrit de rémunérer les services de ce dernier, au moyen de riches subsides qu'il s'obligeait à lui compter annuellement. Mais le comte Baudouin vivement blessé dans son honneur, repoussa avec indignation le rôle de stipendié qui lui était offert, et demanda à retourner immédiatement auprès de son frère Godefroy avec une escorte suffisante pour protéger son retour. A cette nouvelle, les grands et le peuple, qui pensaient voir en Baudouin le seul libérateur assez fort pour les sauver de la tyrannie des Turcs, éclatèrent contre Thoros en murmures menaçants. Bientôt le vieux chef comprit qu'il était prudent de céder et d'entrer sans arrière pensée en partage du pouvoir avec son nouvel hôte, conformément aux premiers engagements. Privé comme nous l'avons dit d'enfants pour recueillir sa succession, et sans espoir d'en avoir,

(1) *Foulcher de Chartres*, chap. 6. — Voyez aussi *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 2.

il se décida enfin à conférer publiquement et solennellement l'adoption au général des Francs. A cet effet, et conformément à l'usage du pays, le comte Baudouin fut introduit, dans un état de complète nudité, entre la chemise et la chair de Thoros. Dans cette position, celui-ci le serra contre son sein, et confirma par un baiser la foi réciproquement donnée et reçue. La même cérémonie fut immédiatement pratiquée avec la femme du gouverneur, comme lui fort avancée en âge; et cette formule de double adoption eut pour effet de conférer à Baudouin sa part personnelle des droits actuels de souveraineté, avec la perspective assurée de succéder à Thoros à la mort de ce dernier, comme aurait pu le faire un fils légitime (1).

Dans ce même temps les Turcs régnaient en maîtres sur la ville fortifiée de Samosate aujourd'hui Samisat, patrie de Lucien, située à quelques lieues au nord-ouest d'Edesse, sur la rive droite de l'Euphrate. L'émir Baldoukh, qui commandait dans cette ville enlevée par lui aux Edessiens qui en étaient les anciens possesseurs, exerçait sa puissance jusque sous les murs de la capitale de Thoros, et imposait aux habitants de cette dernière ville de lourds tribus et d'intolérables exactions, à raison des champs et des vignes qu'ils possédaient en dehors de leurs murs. Pour assurer la rentrée des redevances, il se faisait remettre en ôtage les enfants des principales familles, et affectait de les employer aux grossiers travaux de la fabrication des briques. Quand la principale autorité eut passé sur la tête de Baudouin, les Edessiens coururent se jeter à ses pieds, pour implorer son

(1) *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 13.— *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 20. et 21. — *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 3. S'il faut croire l'auteur de la *Chanson d'Antioche*, 24e couplet du troisième chant, le prince d'Edesse ou *Roais* donna sa fille en mariage au comte Baudouin.

assistance et obtenir qu'il marchât contre Baldoukh afin de le contraindre à rendre les ôtages et à faire cesser l'oppression sous laquelle il tenait si misérablement courbés les habitants d'Edesse. Jaloux de satisfaire à ce premier vœu des citoyens, Baudouin se hâta avec l'agrément du curopalate de faire ses dispositions, et s'achemina contre Samosate à la tête de ses deux cents chevaliers et de tout ce que la ville d'Edesse renfermait d'infanterie et de cavalerie. Les assauts se multiplièrent. Mais la vigueur des Arméniens que le comte Baudouin avait amenés était loin de répondre à l'énergie de la résistance que leur opposaient les Turcs. Peu soigneux de la discipline et entraînés par l'ardeur du pillage au milieu des habitations répandues dans les campagnes, les assiégeants, un des jours de la seconde semaine de carême, furent surpris et battus par un détachement de trois cents cavaliers Turcs que l'émir fit sortir de la ville. Six chevaliers de la compagnie de Baudouin et un grand nombre d'Arméniens succombèrent dans cette fatale journée, à la suite de laquelle le comte résolut de reprendre le chemin d'Edesse pour se soustraire aux lenteurs d'un siége qui semblait devoir se prolonger indéfiniment. En conséquence, le comte Baudouin laissa ses chevaliers dans un fort nommé *Saint-Jean*, situé à la proximité de la place de Samosate, avec ordre d'observer les habitants de cette ville et de les tenir continuellement en respect. Puis il rentra dans Edesse avec douze de ses hommes d'armes seulement (1).

Cependant les Édessiens se montraient de plus en plus las d'obéir à un gouverneur qui n'avait plus qu'un simulacre d'autorité, et mécontents de ce que le pouvoir ne résidait pas tout entier sur la tête du nouveau chef, dont les vertus

(1) *Matthieu d'Edesse*, chap. 5 de la traduction de M. Dulaurier. — — *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 21. — *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 4.

guerrières semblaient seules devoir assurer le repos et la délivrance de la cité. Ils accusaient Thoros de rapines nombreuses et aussi d'intelligence avec les Turcs pour attirer les déprédations de ceux-ci sur les possessions *extra-muros* des citoyens qui résistaient à ses volontés. Bientôt, aux approches de la fête de Pâques, appuyés ou même dirigés par un chef arménien nommé *Constantin*, homme puissant qui possédait plusieurs forteresses dans les montagnes du voisinage, et avait accompagné le comte Baudouin sous les murs de Samosate, les mécontents courent aux armes et se mettent en devoir d'attaquer la tour qui servait d'habitation à leur vieux gouverneur. A la vue du danger qui le menaçait, le malheureux Thoros appela auprès de lui son fils adoptif le comte Baudouin, et mettant à ses pieds tous les trésors qu'il tenait enfermés dans son palais, il le conjura d'interposer l'ascendant que lui donnait sa popularité, et de prodiguer toutes ces richesses pour calmer la colère et l'effervescence du peuple. Le chef des Francs promit tout, jura tout. Mais il paraît que son dévoûment plus ou moins sincère fut impuissant pour contenir le flot populaire; car il ne tarda pas à venir annoncer à son père adoptif qu'il ne lui restait pas un instant à perdre s'il voulait se soustraire à la mort qui le menaçait, Le malheureux vieillard, *cherchant*, dit la chronique, *le salut où il n'était pas*, fit un suprême effort pour s'échapper par une fenêtre de la tour, en se laissant glisser le long d'une corde. Mais bientôt, ayant eu le malheur d'être reconnu par les Édessiens, l'infortuné tomba sans vie percé de mille flèches. Son corps fut ensuite ignominieusement traîné sur la place publique, et sa tête fixée au bout d'une lance pour être promenée dans la ville et offerte en expiation aux odieuses passions de la populace. Le lendemain les habitants se présentèrent pour offrir le suprême commandement au comte Baudouin, qui l'accepta *en se faisant violence*, disent les

chroniques. Ensuite, après avoir prêté entre ses mains le serment de fidélité, ils conduisirent en grande pompe leur hôte illustre dans le château de la ville, l'en mirent en possession, et lui firent la remise de tous les trésors qu'avait longuement amassés son prédécesseur (1).

Cependant l'émir Baldoukh, qui commandait à Samosate, effrayé des progrès que faisait chaque jour la puissance de Baudouin, et désespérant de pouvoir opposer une plus longue résistance aux attaques incessantes des Francs qui continuaient à bloquer la ville, résolut d'entrer en accommodement. Il adressa en conséquence au nouveau comte d'Édesse une députation chargée de lui offrir les clés de Samosate, en échange de dix mille bezants d'or, prix qu'il mettait à sa soumission. Il offrit en outre de se placer à la solde du prince et de combattre dans les rangs des Chrétiens. Quoique Baudouin n'ignorât pas de combien de difficultés était entourée la poursuite des opérations du siége, il refusa néanmoins d'abord d'entrer en négociation pour le rachat d'une ville considérée comme étant la propriété légitime des princes d'Édesse, qui en avaient été récemment dépouillés par les Turcs. Mais ayant appris que Baldoukh menaçait de livrer Samosate aux flammes et de mettre à mort les jeunes ôtages que lui avaient livrés les principales familles d'Édesse, il consentit à racheter la ville dont il faisait le siége au moyen du paiement d'une riche rançon. Il prit donc possession de

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 4 et 5. — *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 22, 23, 24. — Le récit de Matthieu d'Edesse est beaucoup moins honorable pour la mémoire de Baudouin, qui est représenté comme ayant pris une part active à l'immolation de Thoros, opérée par quarante conjurés, *associés pour cette œuvre de Judas;* et cela au mépris des serments qu'il venait de prodiguer à son père adoptif sur les reliques les plus vénérées. *Chronique de Matthieu d'Edesse*, chap. 5 de la traduction de M. Dulaurier.

la citadelle, y mit une garnison chrétienne, et renvoya les jeunes ôtages à leurs parents. L'émir Baldoukh, reçu honorablement à sa cour, devint ensuite un des familiers de sa maison. Mais bientôt après, la foi de son nouvel hôte lui devenant suspecte, Baudouin exigea la promesse que la femme et les enfants de l'émir lui seraient remis comme gage de sa fidélité à venir. Toutefois Baldoukh ajourna de jour en jour, sous différents prétextes, l'accomplissement de sa promesse, et nous verrons plus loin quelle fut la conséquence de ces retardements (1).

Après avoir ainsi fait rentrer sous la main de ses anciens maîtres la place de Samosate, qui était au nord de son nouveau comté, la première pensée de Baudouin fut de profiter de la terreur qu'avaient inspirée ses premières conquêtes, pour faire rentrer sous la domination des comtes d'Édesse la ville de Sororge, la moderne *Seroug*, située au sud et à une faible distance de cette métropole. Cette ville avait été naguère enlevée aux Édessiens par les Sarrasins, qui ne cessaient, comme ceux de Samosate, de faire subir mille avanies à leurs voisins. Ceux-ci pressaient vivement le comte Baudouin de les délivrer de la tyrannie de leurs oppresseurs. D'un autre côté, l'émir Balas, qui commandait dans la citadelle de Sororge, fit dans le même temps dire à Baudouin que les Sarrasins résidants dans cette ville refusaient de reconnaître son autorité et de lui payer les redevances qui lui étaient dues. En conséquence, il invitait le prince latin à venir mettre le siége devant cette ville, offrant de lui livrer en même temps la citadelle, qui, par sa position sur la montagne voisine, dominait et menaçait la ville. Après avoir conclu avec le chef turc un traité d'alliance, Baudouin s'achemina vers Sororge avec de puissantes ma-

(1) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 24. — *Guillaume de Tyr*, liv. IV. chap. 5.

chines de siége et un grand appareil militaire. Au premier bruit de son approche, les habitants épouvantés tentèrent d'abord d'intéresser à leur sort l'émir Baldoukh, celui même qui avait livré Samosate, et dont la conduite dans cette dernière circonstance se montra fort équivoque. Mais aux premières manifestations des assiégeants, les habitants se hâtèrent de venir offrir leur soumission, qui fut accueillie sous la seule condition d'obtenir la vie sauve. La ville et la citadelle furent donc remises au pouvoir de Baudouin. Après quoi un tribut annuel fut imposé aux habitants. Le prince confia ensuite la garde de cette place à l'un de ses barons nommé Fulbert ou Foulcher de Chartres, qui commandait à cent chevaliers; puis il fit sa rentrée triomphante à Édesse(1). Observons que ce Foulcher de Chartres ne doit pas être confondu avec le chapelain de Baudouin, auteur d'une chronique célèbre que nous citons souvent; mais semble être le même qui plus tard, au dire du moine Robert, mit le premier le pied sur le rempart d'Antioche au moment de la prise de cette ville. Quant à l'émir Balas, il se retira sur un autre point de ses domaines, dans une place forte nommée *Amacha*, où nous le retrouverons plus tard. Cette expédition produisit cet heureux résultat de rendre libres les communications entre Antioche et la ville d'Édesse; car, placée à égale distance entre cette dernière ville et le cours de l'Euphrate, Sororge formait avant sa soumission un puissant obstacle au libre passage de ceux que leurs affaires appelaient à se porter au-delà du fleuve(2).

La province qui fut ainsi soumise à l'autorité de Baudouin et reçut le nom de comté d'Édesse, était située à la pointe

(1) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 25, et liv. V. chap. 22. — *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 6, et liv. VII, chap. 7.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 6.

septentrionale de la Mésopotamie, et s'étendait aussi sur les pays placés à l'ouest du cours de l'Euphrate, savoir : vers le nord, jusqu'à la chaîne principale du Taurus, et vers le sud-ouest jusqu'aux portes d'Alep. Elle était limitée en outre du côté de l'est, par la province de Mossoul, et vers le sud par celle d'Alep. On reconnut plus tard que la possession du comté d'Édesse allait offrir de grands avantages aux Croisés, à raison de la protection qu'elle devait leur assurer de ce côté contre les agressions des armées musulmanes.

Retournons maintenant à la grande armée, pour ne plus la quitter.

CHAPITRE XXVI.

Continuation de la marche de la grande armée. — Départ de Marésie. — Prise d'Artasie. — Combat du pont du Fer. — Passage de l'Oronte. — Arrivée devant Antioche.

Nous avons laissé la grande armée commandée par Godefroy de Bouillon, se reposer sous les murs de Marésie (1) des fatigues que lui avaient causées l'ascension des pentes

(1) Suivant le témoignage de Bernard-le-Trésorier, il faudrait reconnaître que la grande armée rencontra successivement, à partir de Césarée de Cappadoce, deux villes distinctes, l'une nommée *Marasie* l'autre *Marésie*. Voici comment il s'exprime au chap. 7, liv. IV : « Li dus Godefroiz et la « grant gent qui venoient avec lui orent passées mout greveuses voies « jusqu'à une cité qui a non *Maresse* (ce n'est mie cele dont ge vous ai « parlé desus, quar ele a non *Marasse*) : icele cité estoit abitée de Chres- « tiens. » Nous ne trouvons dans Guillaume de Tyr rien de suffisamment explicite à ce sujet. Seulement on voit, d'une part, au chap. 7, du liv. IV du texte latin de son histoire, que la grande armée ne parvint à Marésie que *pendant le cours de l'expédition* de Baudouin au-delà de l'Euphrate; d'autre part, au chap. 1er du même livre, que Baudouin avait au contraire rejoint la grande armée sous les murs de Marésie, *avant d'entreprendre son expédition*, et que ce fut même du camp des chrétiens établi sous les

escarpées du Taurus. Après trois jours passés au milieu de l'abondance, les Croisés apprirent qu'il existait dans le voisinage, au sein d'un pays plus fertile, une ville opulente nommée Artasie ou Chalcis (1), occupée par une population chrétienne, mais où les Turcs commandaient en maîtres. On devait trouver dans cette ville des approvisionnements considérables. C'était une bonne fortune que les Croisés ne pouvaient laisser échapper. En conséquence le comte Robert suivi de ses Flamands et de quelques seigneurs, au nombre desquels se trouvaient Robert ou Roger de Rosoi, et Gozelon fils du comte Conon de Montaigu, se détacha de la grande armée, quitta Marésie, et se porta en avant avec une escorte de mille chevaux. Arrivé près de la place que défendaient une forte muraille et une citadelle garnie de tours, le comte de Flandre fit aussitôt ses dispositions pour en faire l'investissement. De leur côté, les Turcs après avoir fermé et solidement fortifié les portes de la ville, s'apprêtaient à se renfermer

murs de cette ville qu'il partit pour franchir l'Euphrate et marcher à la conquête de sa principauté d'Edesse.

De cette confusion, et du langage de Bernard-le-Trésorier, faut-il nécessairement conclure qu'il existait deux villes du même nom à peu de distance l'une de l'autre. M. Michaud ne paraît pas l'avoir pensé ; mais rien n'autorise à croire qu'il ait aperçu cette difficulté. Quant à nous, nous nous bornerons à la soulever, pour en soumettre la solution à ceux qui font de ces recherches géographiques l'objet spécial de leurs travaux ; et nous inclinons à croire que la distinction faite par Bernard-le-Trésorier n'a pas le moindre fondement.

(1) Plusieurs géographes placent cette ville de Chalcis, ou *Calquis* suivant l'orthographe de Guillaume de Tyr, beaucoup plus au midi qu'elle ne devrait être pour se trouver sur la route de la grande armée, entre Marésie et Antioche. C'est entre cette dernière ville et Alep, mais plus près d'Alep et un peu vers le nord qu'il faut chercher la situation d'Artasie, aujourd'hui *Ertesi*. L'historien de Tyr, au chap. 7 du liv. IV, la place à quinze milles d'Antioche.

dans la citadelle, lorsqu'ils se virent subitement attaqués par les Arméniens qui formaient la principale population de la ville, et qui avaient à cœur de secouer la domination violente qui depuis longtemps pesait sur eux. La garnison turque tout entière fut passée au fil de l'épée, et les têtes des victimes précipitées par dessus les murailles. Après quoi, les habitants ouvrirent la ville aux soldats du comte de Flandre, et les admirent dans leurs murs, eux et leur chevaux, avec les plus grandes démonstrations de joie. Le bruit de cette occupation s'étendit rapidement de proche en proche, et ne tarda pas à parvenir jusqu'aux murailles d'Antioche, un des principaux siége de la puissance des Turcs. Un cri unanime de vengeance se fit alors entendre dans cette grande ville, parmi les sectateurs du Prophète ; et bientôt un corps de dix mille hommes, de vingt mille, suivant Albert d'Aix, choisis dans les rangs de l'armée qui était venue s'enfermer dans Antioche, fut dirigé contre Artasie, avec ordre de la reprendre et de venger dans le sang des Chrétiens les désastres dont cette ville venait d'être le théâtre. Lorsque les Turcs furent parvenus à la proximité de la place, trente hommes armés à la légère et montant des chevaux rapides, furent dépêchés pour venir manœuvrer près des remparts, dans le but d'attirer à eux l'armée chrétienne qui s'y trouvait renfermée. Le reste du corps musulman (1) dissimulant sa marche était resté en arrière, caché dans un lieu couvert nommé *Saint-Pallade*, et prêt à fondre sur les Chrétiens, s'ils osaient s'aventurer au dehors des murs. Ce stratagème parut d'abord avoir un plein succès ; car les Francs n'écoutant que leur courage, et ne soupçonnant pas le piége qui leur était tendu,

(1) *Raoul de Caen*, chap. XLV. — L'auteur de la *Chanson d'Antioche*. 25e couplet du troisième chant, porte à trente mille le nombre des Turcs qui auraient été expédiés par *Soliman de Nicée* pour reprendre Artasie.

ne balancèrent pas à quitter la protection de leurs murailles pour aller punir les bravades de ces trente cavaliers. Mais bientôt l'armée turque, débouchant brusquement des lieux où elle se tenait cachée, manœuvra de manière à couper la retraite aux Flamands. Ceux-ci ne tardèrent pas à comprendre toute l'étendue de la faute qu'ils venaient de commettre, et furent prompts à se rallier à la voix du comte Robert, de Roger de Rosoi et de leurs autres chefs. Bientôt on les vit, faisant volte-face et serrant leurs rangs, se faire jour à travers les bataillons ennemis, et courir vers les portes de la ville qui se refermèrent sur eux malgré les tentatives que firent les Musulmans pour pénétrer à l'intérieur pêle-mêle avec les fuyards. Désespérant du succès, les Turcs se bornèrent alors à investir la place. Mais après un jour de siége et des assauts réitérés, voyant l'inutilité de leurs efforts, et n'ignorant pas que la grande armée des Chrétiens était sur le point d'arriver, ils se décidèrent à reprendre la route d'Antioche qu'ils venaient de quitter. Une garnison de cent hommes d'élite fut laissée dans les tours qui défendaient l'approche du pont du Fer, ainsi nommé du nom du fleuve Oronte, appelé *Fer* par les habitants du pays, célèbre cours d'eau que les Croisés devaient nécessairement franchir pour se rendre devant Antioche. De son côté, le comte de Flandre se dévoua à la garde de sa conquête, jusqu'à l'arrivée de la grande armée. Dans cet intervalle mourut, à la suite d'une cruelle maladie, le jeune Gozelon, fils du comte Conon de Montaigu, qui avait suivi dans l'expédition d'Artasie la fortune du comte Robert (1).

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 7.— *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 28 et 29.—Raoul de Caen donne aux événements d'Artasie une tout autre physionomie. Selon lui, le principal rôle dans la conquête de cette ville devrait appartenir au comte Baudouin et à Tancrède ; Baudouin du Bourg aurait été nommé pour garder Artasie, pendant que le frère de Godefroy marchait

A peine les Turcs eurent-ils opéré leur retraite sur la route d'Antioche, qu'on vit au point du jour déboucher la grande armée sur les confins du territoire des Artésiens. De cette armée partit bientôt un ordre, porté par quinze cents cavaliers destinés à renforcer au besoin la garnison d'Artasie, enjoignant au comte de Flandre et aux seigneurs qui l'avaient accompagné, de revenir sur leurs pas après avoir pourvu à la sûreté de la ville. De son côté Tancrède, qui avait également reçu l'invitation de rejoindre le corps de Godefroy, était revenu de son expédition contre la Cilicie, qu'il avait achevé de soumettre à son autorité. On vit alors tous les chefs Croisés, qui s'étaient séparés de la grande armée à la poursuite d'intérêts divers, se rallier sous les murs d'Artasie; à l'exception toutefois de Baudouin frère de Godefroy, que le soin d'affermir sa récente possession d'Edesse semblait occuper exclusivement, *et qui faisoit bien sa besongne*, dit Bernard-le-Trésorier. Après que d'un commun accord il eut été décidé qu'à l'avenir aucun des chefs ne séparerait son sort de celui de la grande armée, Godefroy de Bouillon leva le camp et se dirigea du côté d'Antioche par la route la plus directe.

Cependant le duc Robert de Normandie, suivant l'usage constant dans toutes les expéditions militaires, fut envoyé en avant avec sa chevalerie et deux mille hommes d'infanterie pour étudier la route, reconnaître la marche de l'ennemi, apprécier et signaler les difficultés qui pouvaient se présenter. Le duc se fit précéder par deux seigneurs pris entre les

sur Edesse en compagnie des chefs Airard et Conon. Tout cela est bien loin du récit des autres chroniqueurs.— Voyez les chapitres 45, 46, 47 du chroniqueur de Caen. Au 25e couplet du troisième chant de la *Chanson d'Antioche*, nous trouvons que le jeune Gozelon, qui est nommé *Gosson*, fut d'un coup de lance renversé de son cheval par Soliman (*Kilidje-Arslan*), qui ensuite lui trancha la tête de son épée; mais que sa mort fut bientôt vengée par celle de 4,700 Turcs qui restèrent sur le champ de bataille.

plus braves de son camp, à savoir : Evrard de Puisat ou de Puisaye, et Roger de Barneville, qui s'avancèrent enseignes déployées. Puis il se porta lui-même dans la direction du *pont du Fer* ou de l'Oronte (1), dont il fallait forcer le passage. Deux tours, qui de même que le pont étaient solidement construites en pierre, se présentaient en tête, défendues chacune par cinquante archers, habiles tireurs chargés de s'opposer au passage du fleuve. D'un autre côté, sur l'autre rive, sept cents cavaliers turcs avaient été envoyés d'Antioche pour occuper les gués et arrêter la marche des Francs. Le combat ne pouvait tarder à s'engager ; il fut terrible. Une grêle de traits lancés du haut des tours, ou envoyés par les cavaliers turcs qui occupaient la rive opposée, jeta un grand désordre parmi les Normands. Mais bientôt l'arrivée de la grande armée, en dégageant l'avant-garde, eut pour résultat immédiat de changer la fortune du combat. Les Croisés se couvrant de leurs boucliers serrés au dessus de leurs têtes,

(1) M. Michaud nomme ce pont le Pont de Fer, et ajoute que les deux tours étaient revêtues de *lames de fer*. Rien dans les chroniques ne justifie cette dénomination et l'origine qui lui est assignée. Les habitants du pays donnaient au fleuve Oronte le nom de *Fer*, *Ferna* ou *Farfar ;* d'où *Pons fluvii Fernæ*, *Pons Pharphareus*, *Pons Ferri*, *Ferreus*, *Farreus*, *Ferne*, que nous lisons dans les chroniques. *Guillaume de Tyr*, au liv. IV, chap. 8, dit formellement que ce pont était construit en pierre, aussi bien que les deux tours qui le flanquaient. Le nom moderne arabe de ce pont, situé sur la route d'Alep à Antioche, est *Djesr-el-Haddid*. Renversé en 1822 par un tremblement de terre, il a été rebâti en 1831. Nous ajouterons que le nom de *Pont du Fer*, *Pons Ferne*, a été aussi donné à un autre pont, celui qui est situé au nord-ouest d'Antioche, tout auprès des remparts, par où l'on passait pour aller au port Saint-Siméon. — *Albert d'Aix*, liv. V, chap. 26. — La *Chanson d'Antioche* nomme indifféremment *Pont de Fer* ou *Pont de Ferne* chacun des deux ponts en question, ce qui prouve que c'était du nom du fleuve, et non de la matière employée à leur construction, qu'ils tiraient leur dénomination.

rompirent en s'avançant tous les obstacles, forcèrent le pont, culbutèrent tout ce qui se présentait devant eux ; et bientôt, sur aucun des points de la ligne, nulle résistance ne s'opposa plus au passage d'un gué que découvrit vers une colline dans le voisinage du pont et en aval du fleuve, le jeune Enguerrand de Saint-Paul (1). Après cette rude journée, dans laquelle se signalèrent par des prodiges de valeur les chevaliers Guy, officier de bouche du roi de France et Renaud de Beauvais, l'armée toute entière alla s'établir avec ses chariots et ses bagages dans les riches pâturages de la rive gauche, à cinq ou six milles d'Antioche, pendant que le prince de Tarente se portait en avant avec quatre mille hommes d'élite pour surveiller les portes et les avenues de cette grande cité. Cette nuit même Godefroy de Bouillon, étant sorti du camp pour faire une ronde et veiller au salut de l'armée, fit la rencontre d'un parti ennemi qui rôdait autour des postes chrétiens. Quoique sans escorte, le duc n'hésita pas à lancer en avant son cheval gascon ; et le nombre des victimes qui tombèrent sous ses coups, fit seul connaître le matin à l'armée le danger qu'avait couru pendant la nuit son intrépide chef. L'événement parut si extraordinaire, que le bruit s'accrédita bientôt que Dieu le père,

(1) L'auteur de la *Chanson d'Antioche*, 30e couplet du troisième chant, nous apprend que ce gué fut signalé à l'attention du jeune baron français par le passage d'un espion turc ; qu'Enguerrand franchit le fleuve à sa suite, après avoir provoqué les Turcs qui gardaient l'autre rive ; se dirigea vers le pont au galop de son cheval en traversant les rangs ennemis ; brisa à lui seul la chaîne qui en fermait l'entrée ; se rendit maître des portes aux deux têtes de pont ; et de là appela à grands cris ses compagnons d'armes ; que son père l'entendit le premier, et s'élança près de lui, suivi de toute l'armée. Ce tableau vivement coloré nous a paru tenir de l'épopée plutôt que de l'histoire véritable, et nous n'avons pas cru devoir lui donner place dans nos récits.

saint Georges et saint Démétrius avaient à son insu, dans cette sanglante rencontre, assisté le héros chrétien (1).

Le lendemain l'expédition reprit sa marche en suivant la route royale, dans le plus brillant appareil et au son de tous les instruments de guerre, ayant le fleuve à sa droite, et la ligne des montagnes à sa gauche. L'ordre de marche avait été réglé par l'évêque Adhémar, à la suite d'une allocution, dont l'objet avait été d'engager les princes à ne négliger aucune des précautions que les circonstances et le voisinage d'Antioche semblaient recommander. En tête de l'armée marchaient le duc de Lorraine, Boémond, Rainard ou Renaud de Toul, Pierre de Stadenois, Evrard de Puizat, Tancrède, Garnier de Grès, Henri d'Asche. L'arrière-garde était conduite par le comte de Flandre, le duc de Normandie, Etienne de Blois, le comte de Toulouse, le Grec Tatice, Adam fils de Michel, Roger de Barneville. Parvenue en un lieu qu'Albert d'Aix nomme *Altalon*, l'armée s'arrêta et se mit en devoir de déployer ses tentes au milieu des vergers dont les arbres furent abattus (2).

Ce fut, au dire de l'historien arabe Kemal-Eddin, le 28 du mois de schoual, correspondant au mois d'octobre de l'année 1097, que la grande expédition des Croisés se présenta dans le voisinage de la ville d'Antioche (3).

(1) *Chanson d'Antioche*, 35e couplet du troisième chant.

(2) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 30-37. — *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 8. — Nous n'admettons ici qu'avec la plus juste défiance la mention d'un combat qui aurait été engagé par le comte de Flandre ; à la suite duquel les Turcs en déroute, coupés dans leur retraite par Enguerrand de St-Paul, Bernard de Domeart et Gauthier, qui étaient parvenus à se glisser du côté de la ville sur les derrières de l'ennemi, se seraient jetés dans l'Oronte où ils auraient trouvé la mort au nombre de quatre mille. *Chanson d'Antioche*, 31e couplet du troisième chant.

(3) Histoire de *Kemal-Eddin*, *Chroniques arabes*, traduites par M. Reinaud, tom. IVe de la *Bibliothèque des Croisades*.

CHAPITRE XXVII.

Origine et description de la ville d'Antioche. — Préparatifs de défense du gouverneur Aghousian.

La cité d'Antioche, aujourd'hui *Antakieh*, qui s'offrait aux yeux des Croisés, jouissait depuis de longues années d'un rang distingué parmi les plus grandes cités de l'Orient. Fondée par Antigone, un des capitaines d'Alexandre, environ trois cents ans avant l'ère chrétienne, elle avait été rebâtie sur les plans de l'architecte *Xenœus* par Séléucus-Nicator (1), autre officier du conquérant macédonien, qui l'avait entourée de fortes murailles flanquées d'un grand nombre de tours. Après avoir donné à la nouvelle ville le nom d'Antiochus, son père, ou selon d'autres d'Antiochus-Soter, son fils, le roi Séléucus en avait fait la capitale du vaste empire de Syrie, dont les limites s'étendaient alors bien au-delà de ses limites actuelles. Soumise par les armes de Pompée à la domination des Romains, elle était devenue la résidence des proconsuls et quelquefois

(1) Fidèle à son habitude de désigner les fils par le nom que portaient leurs pères, Guillaume de Tyr donne au restaurateur de la ville d'Antioche, Séléucus-Nicator, le nom d'Antiochus.

même le lieu du séjour passager des empereurs. Le charme de sa position, la douceur de sa température, la splendeur de ses monuments, qui la faisaient considérer comme une des plus belles villes du monde, lui avaient valu le nom glorieux de *Reine de l'Orient.* D'un autre côté, les souvenirs qui se rattachaient aux origines du Christianisme étaient encore venus ajouter leur éclat à cette illustration. L'apôtre saint Pierre, avant de prendre possession du siége de Rome, avait, dès l'an 36 de notre ère, fondé l'Église d'Antioche, dont il fut le premier patriarche. En outre, cette ville avait été le berceau de saint Luc, l'évangéliste, et de saint Jean-Chrysostôme; et c'était dans ses murs qu'un synode avait pour la première fois donné le nom de *Chrétiens* aux disciples du Christ, qui précédemment se distinguaient par le nom de *Nazaréens.* Enfin, c'était là, à peu de distance de la célèbre fontaine de Daphné, que saint Babylas, du fond de son sépulcre, avait fait taire l'oracle d'Apollon qu'interrogeait l'empereur Julien-l'Apostat (1). Ruinée par un tremblement de terre sous le règne de Trajan; rebâtie par Justinien, qui lui avait imposé le nom de *Théopolis;* prise et saccagée par les soldats perses du roi Sapor; conquise, le 22 juillet 638, par les armes du calife Omar; reprise dans la seconde moitié du Xe siècle par l'empereur Nicéphore Phocas; retombée bientôt après au pouvoir des Sarrasins auxquels, en 1084, succédèrent les Turcs seldjoucides amenés par Soliman Ier, la ville d'Antioche n'en avait pas moins conservé, à travers toutes ces vicis-

(1) Le village et le bois de lauriers de Daphné étaient dans l'antiquité payenne célèbres par le temple d'Apollon Daphnéen et les oracles qui s'y rendaient. C'étaient aussi un lieu de délices fréquenté par un grand nombre de visiteurs, qui venaient assister aux fêtes qu'on y célébrait. La rigidité des principes du Christianisme mit fin aux orgies honteuses dont ces fêtes devenaient l'occasion; et la mémoire du saint évêque Babylas en fut longtemps glorifiée.

situdes, le prestige singulier qui l'avait entourée dans les anciens jours. Au temps de la première Croisade, elle était encore considérée comme occupant en dignité le troisième ou même le second rang après la ville de Rome, et les pèlerins y affluaient de toutes les parties du monde chrétien. La suprématie du patriarche d'Antioche, au rapport de Guillaume de Tyr, s'étendait sur vingt provinces, dont quatorze avaient chacune un métropolitain avec des évêques suffragants, et les six autres reconnaissaient l'autorité de deux primats ayant également des suffragants (1),

La belle situation d'Antioche, la richesse de la contrée au milieu de laquelle se présentait l'appareil formidable de sa double enceinte fortifiée, n'attiraient pas moins l'attention des Croisés que les souvenirs historiques ou pieux qui s'y rattachaient. La ville est assise sur la rive gauche du fleuve Oronte, qui en cet endroit coule du nord-est au sud-ouest, et va se perdre, à quelques lieues de là, dans les eaux de la Méditerranée. La vallée qui sert de lit à ce cours d'eau est formée par deux groupes de montagnes ; l'un au nord, du côté de la rive droite, qu'on désignait par le nom de *Montagne-Noire;* l'autre au sud, sur la rive gauche, qu'on avait nommé le *Mont-Oronte*, du nom du fleuve qui coulait à sa base. La partie la plus élevée du Mont-Oronte, celle qui touchait à la mer, recevait spécialement le nom de *Mont-Parlier, Mont-Pellier*, ou *Mont-Pèlerin.* La Montagne-Noire était couverte d'épaisses forêts et de gras pâturages arrosés par une multitude de cours d'eau ; et l'on y trouvait un grand nombre de monastères d'hommes qui existaient encore au moment où Guillaume de Tyr et Bernard-le-Trésorier rédigeaient leurs histoires. A l'orient de ce groupe de montagnes s'offrait le lac d'Antioche, long d'environ huit lieues, dont les eaux

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 9.

étaient très-poissonneuses, et qui, par un canal de peu d'étendue, allait verser son trop plein dans l'Oronte, un peu en amont d'Antioche, du côté de la rive droite. La plaine qui s'étend au-devant de la ville était riante et couverte de champs de blé d'une merveilleuse fertilité. Les montagnes qui la ceignent de deux côtés, quoique assez élevées, offraient une pente douce, et la riche culture qui s'étalait jusqu'à une assez grande hauteur, était favorisée par des eaux limpides et abondantes. Antioche s'étendait sur la pente du mont Oronte et sur la plaine qui est au bas, et avait une longueur que Guillaume de Tyr évalue à deux ou trois milles environ; ce qui laisse supposer que le mille dont ce chroniqueur se servait dans cette circonstance était le mille romain, beaucoup plus court que le mille des Croisades. La ville était circonscrite par une double muraille qui, partant des hauteurs les plus élevées, suivait la déclivité du sol et aboutissait au fleuve, enfermant ainsi un très-vaste espace dans son long développement. La muraille principale était d'une grande épaisseur et d'une hauteur considérable, surtout du côté du midi. Elle était de plus flanquée dans toute son étendue d'un grand nombre de tours placées à distances égales et capables de résister aux plus redoutables attaques. Dans cette enceinte ainsi fortifiée, du côté du midi, se trouvaient comprises deux montagnes séparées par un étroit ravin, au fond de l'escarpement duquel coulait un torrent qui, des pentes du mont Oronte, amenait au cœur de la ville une eau abondante servant aux usages variés des habitants. La moins élevée des deux, formant un mamelon à l'orient du ravin, était couronnée par un large plateau livré à la culture de la vigne et des céréales. L'autre montagne qui se dressait à l'occident du ravin, dominait de beaucoup la première, et se divisait en trois mamelons qui allaient en s'élevant de l'ouest à l'est, Le point culminant de cette seconde montagne, c'est-à-dire

le troisième mamelon qu'on rencontre en partant de l'ouest, formant la pente occidentale du ravin, portait la principale citadelle, qui dominait toute la ville, et que sa position rendait inexpugnable autrement que par la famine. Indépendamment des eaux que fournissait le torrent, quelques sources jaillissaient à l'intérieur, et nommément la principale qui touchait à la porte Saint-Paul, du côté de l'orient. Il y avait encore, à trois ou quatre milles au sud-ouest de la ville, la célèbre fontaine de Daphné, qui formait une dépendance du bois sacré de lauriers consacrés à Apollon, et dont les eaux étaient amenées à Antioche au moyen de travaux d'art qui en distribuaient l'usage à des heures déterminées. Du côté du nord-ouest et des parties neuves d'Antioche, où se trouve la cité actuelle d'Antakieh, le fleuve se rapproche tellement des murailles et de la montagne, que le pont de pierre jeté en cet endroit sur l'Oronte touche à la porte qui sur ce point donne accès dans la ville (1).

Aux détails étendus que nous venons de donner, puisés à différentes sources, mais particulièrement dans les histoires de Guillaume de Tyr et de son continuateur Bernard-le-Trésorier, nous croyons devoir ajouter ceux qui nous ont

(1) *Guillaume de Tyr et Bernard-le-Trésorier*, liv. IV, chap. 10, et liv. VI, chap. 1er. — *Correspondance d'Orient*, lettre 170 et 171. — Pococke, *Description of the East* etc., tom. II, liv. II, chap. 23. Le plan qui accompagne la relation du célèbre voyageur nous paraît le plus conforme, de tous ceux qui ont passé sous nos yeux, aux descriptions que nous ont laissées les chroniqueurs. — Au dire de Tudebode, de Robert-le-Moine, de Guibert de Nogent et d'Albert d'Aix, la ville d'Antioche était entourée d'un double mur, dont le plus élevé était surmonté de quatre cent cinquante ou quatre cent soixante tours. M. Poujoulat en réduit le nombre à cent trente, dont cinquante-deux seulement sont encore debout. Quant au mur extérieur, c'était un rempart (*Ante-murale*) destiné à protéger le mur principal, et qu'Albert d'Aix distingue sous le nom de *Barbicane*.

été fournis par M. Michaud, d'après l'étude faite par M. Poujoulat sur les lieux-mêmes. La connaissance de l'état actuel de la localité contribuera à rendre plus facile l'intelligence des différentes opérations du siége, et le récit parfois obscur des anciens chroniqueurs pourra s'éclairer des lumières et de la critique contemporaines.

« Les murailles d'Antioche, écrit M. Michaud au troisième « livre de son histoire, renfermaient du côté du midi *quatre* « mamelons de montagnes; les mamelons dominent à une « grande hauteur l'enceinte de la cité. Une citadelle sur- « montée de quatorze tours s'élevait sur le troisième ma- « melon du côté de l'est. La ville était imprenable vers le « point méridional. Du côté du nord, l'Oronte formait la « défense naturelle d'Antioche; aussi les remparts dans « cette direction n'avaient point les redoutables propor- « tions des parties de l'ouest et de l'est. Le circuit des « murailles embrassait un espace de trois lieues, et formait « comme un grand ovale... Les remparts d'Antioche, malgré « le temps, les révolutions et les tremblements de terre, « sont encore debout, surtout du côté mériodional. On « compte cinquante-deux tours en assez bon état. Sur « quelques-unes des tours de la ligne septentrionale, au « bord de l'Oronte, on voit des croix latines, souvenir de « nos guerres saintes. La portion orientale de la vaste en- « ceinte d'Antioche est couverte de figuiers, de jujubiers, « de mûriers et de noyers. La cité moderne appelée *Antaki*, « occupe à peine un sixième de la vieille enceinte, du côté « occidental. Elle renferme une population de quatre mille « habitants, Turcs, Chrétiens et Ansariens. Les Chrétiens « de cette ville d'Antioche qui avait trois cent soixante mo- « nastères et les plus belles églises du monde, manquent « de sanctuaires et vont célébrer leurs saints mystères dans « une antique grotte sépulcrale. »

Au moment où l'armée de la Croix se présenta devant Antioche, cette ville était gouvernée par un émir de la famille du sultan de Bagdad, Mélik-Schah, auquel avait succédé son fils Barkiaroc. Ce gouverneur se nommait *Aghousian*, selon Matthieu d'Edesse, *Baghi-Sian*, selon les auteurs arabes. Mais son nom a été défiguré de mille façons étranges par les historiens occidentaux, qui en ont fait tour tour *Acxianus*, *Gratianus*, *Capsianus*, *Cassianus*, *Darsianus*, *Ansiaux* ou *Anscians*. Le territoire qui lui était soumis n'était pas fort étendu, car tout le pays, depuis les rives du Nil jusques et non compris le port de Laodicée en Syrie, était en la possession des Égyptiens et de leur calife Aboul-Casem-Mostali (1). D'Emèse, ville occupée par l'émir Genah-Eddaulé, dont Aghousian se préparait à faire le siége, celui-ci s'était hâté, à la première nouvelle de l'approche des Croisés, de rentrer à Antioche et de faire ses préparatifs de défense. Il avait envoyé ses deux fils Buldag et Sansadonias (2), et de nombreux émissaires aux différents princes de l'Orient, aux émirs d'Alep, de Damas, d'Emèse, de Jérusalem, de Mossoul (3), et particulièrement au sultan turc Barkiaroc, le plus puissant des chefs de l'Islamisme, qui commandait à Bagdad, et au prince Abbasside Mostadher, qui occupait dans la même ville le califat d'Orient, mais dont l'autorité nominale s'effaçait devant la puissance de ses lieutenants, les

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 11.

(2) Histoire de *Kemal-Eddin*, *Chroniques arabes*, tom. IV de la *Bibliothèque des Croisades*. Voyez aussi la *Chronique arménienne* de Matthieu d'Edesse, chap. 2 et 6 de la traduction de M. Dulaurier, et l'histoire d'Albert d'Aix, liv. V, chap. 2 et 5.

(3) *Emèse*, aujourd'hui *Hems* ou *Homs*, sur l'Oronte, entre Tripoli de Syrie et les ruines de Palmyre. — *Mossoul* sur le Tigre, à l'est d'Antioche et d'Alep, passe pour représenter avec Khorsabad l'emplacement de l'antique Ninive exploré de nos jours.

sultans turcs de la famille de Seldjouk. Il ne fut pas difficile à ces envoyés d'obtenir des promesses de secours, car depuis longtemps les princes musulmans savaient à quoi s'en tenir sur la supériorité de la puissance des Francs, instruits qu'ils avaient été des avantages obtenus contre les armées de Kilidje-Arslan, par le récit que ce chef lui-même leur en avait fait en sollicitant leur intervention. Nous verrons plus loin que ces promesses furent fidèlement quoique tardivement tenues. Le gouverneur Aghousian mit une grande activité dans ses préparatifs de défense. Il appela les troupes de la frontière, fit de grands approvisionnements d'armes, et réunit tous les matériaux nécessaires à la confection des machines de guerre propres à la défense. Les contrées limitrophes furent dépouillées au profit de la ville, qui vit entrer dans ses murs tout ce qu'on put trouver d'approvisionnements en bétail, blé, vin, huile et autres choses nécessaires à la vie. D'un autre côté, une multitude de gens riches et puissants, à l'approche des Croisés, étaient venus se renfermer dans la ville pour y trouver un refuge qui leur semblait assuré. Si bien qu'au moyen de ces renforts accourus de toutes parts, on put bientôt compter dans cette foule d'habitants et d'étrangers un effectif de six ou sept mille chevaux et de quinze ou vingt mille hommes de pied en état de combattre (1).

L'émir ne borna pas là les mesures de précaution dont il crut devoir s'entourer. Il expulsa de la ville un grand nombre de Chrétiens grecs, arméniens ou syriens, qui refusaient d'apostasier, et notamment les prêtres, les diacres et les

(1) *Guillaume de Tyr et Bernard-le-Trésorier*, liv. IV, chap. 11. — Suivant Raymond d'Agiles, on comptait dans Antioche deux mille cavaliers d'élite, quatre ou cinq mille autres cavaliers, et plus de dix mille fantassins. *Raymond d'Agiles*, page 143 de la collection de Bongars.

moines. Néanmoins, le patriarche de l'Église d'Antioche fut excepté de cette proscription et chargé de fers, « parce que, « disait-on, cet homme est saint, et que si on le laisse sortir « il emploiera ses prières à obtenir que la ville tombe entre « les mains des Chrétiens du dehors (1). »

(1) *Belli sacri historia*, chap. 35.

CHAPITRE XXVIII.

Établissement de l'armée sous les murs d'Antioche.— Premières opérations du siége. — Construction d'un pont de bateaux par les assiégeants. — Attaques dirigées contre le camp du comte Raymond. — Obstruction de la porte du Chien. — Échec éprouvé par les Croisés.

Aussitôt que les tentes eurent été dressées et l'armée installée dans ses lignes, les chefs Croisés se réunirent pour tenir conseil sur le parti auquel il convenait de s'arrêter. Les uns ouvrirent l'avis qu'on devait, à raison de l'avancement de la saison et de l'approche de l'hiver, différer jusqu'au printemps l'attaque de la ville, sous prétexte qu'il serait difficile avant cette époque de rassembler les garnisons échelonnées sur la route et laissées pour la garde des villes et des châteaux qu'on avait occupés. Ils ajoutaient qu'il était prudent d'attendre les grands détachements qu'avait promis l'empereur Alexis, et la nouvelle armée qu'on annonçait devoir arriver des contrées situées au delà des Alpes. Il faut, disaient-ils, diviser l'armée et la faire hiverner dans les meilleurs cantonnements du voisinage, jusqu'au jour où, toutes les forces des Croisés étant réunies, on pourrait avec des chances plus assurées entreprendre le siége de la ville.

Les autres au contraire soutenaient qu'il serait beaucoup plus expédient de commencer immédiatement les opérations du siége, afin de ne pas donner aux habitants le temps de se fortifier et de recevoir les renforts qu'ils avaient de toutes parts sollicités. Ce dernier avis s'accordait trop bien avec l'impatience générale pour ne pas prévaloir dans le conseil des princes, et il fut résolu que l'on concentrerait les forces au lieu de les disséminer. On leva donc le camp ; on se rapprocha ; et, vers le milieu du jour, le mercredi douze des kalendes de novembre, correspondant au 21 octobre de l'année 1097 (1), l'armée s'établit aux pieds des remparts de la ville. Si l'on doit croire Guillaume de Tyr et son continuateur Bernard, l'armée des Francs était alors forte de trois cent mille combattants, dont soixante et dix mille cavaliers (2), non compris les femmes ni les enfants. Néanmoins ces forces ne parurent point suffisantes pour circonscrire la totalité de cette grande ville et l'enfermer dans un blocus complet. La disposition des lieux d'ailleurs ne s'y prêtait pas. On prit donc le parti de se borner à développer les lignes du camp à

21 octobre 1097.

(1) Cette date est celle qu'admettent la plupart des chroniqueurs et particulièrement l'auteur du texte manuscrit nº 5135 A, de la Bibliothèque Impériale. Guillaume de Tyr donne la date du 18 octobre, au chap. 12 du liv. IV de son histoire.

(2) *Guillaume de Tyr et Bernard-le-Trésorier*, liv. IV, chap. 12 et 17. — Albert d'Aix, au chap. 37 du liv. III de sa chronique, porte à six cent mille le nombre des combattants qui parvinrent devant Antioche, sans compter un grand nombre de femmes et d'enfants. Sans doute ce dernier chroniqueur ne tient pas compte des nombreux détachements laissés en arrière pour former les garnisons des places conquises par les Croisés. Son erreur d'ailleurs est rendue plus évidente par la comparaison de ce passage de son livre avec un autre passage du chapitre 25 du livre II, où il n'évalue qu'à quatre cent mille le nombre des Croisés qui se présentèrent devant Nicée. Or, dans le trajet de Nicée à Antioche, l'armée chrétienne n'avait pu que s'affaiblir, bien loin de voir accroître ses contingents.

l'orient et au nord de la ville ; et l'on dut renoncer à s'établir soit du côté de l'ouest dont on était séparé par le fleuve et par le massif des montagnes du sud, soit du côté du midi où l'escarpement de ces montagnes et la hauteur des remparts et de la forteresse mettaient cette partie de la ville hors de toute atteinte.

Pendant les premiers jours consacrés à l'établissement des Croisés, malgré le bruit des armes et des instruments de guerre, malgré le hennissements des chevaux, les cris et les bruits divers qui s'élevaient jusqu'aux cieux du côté des Chrétiens, un silence de mort ne cessa de régner au dedans des murs d'Antioche. On eût dit que ses habitants étaient restés dans l'ignorance de ce qui se passait autour d'eux, ou bien qu'il n'existait pas un seul défenseur dans cette vaste enceinte, qui venait pourtant de s'ouvrir à un si grand nombre d'hommes accourus à la défense de l'Islamisme. Toutefois, ces heures d'apparente inaction ne furent pas perdues pour les habitants, qui parvinrent à faire pénétrer dans le camp des Croisés des renégats syriens et arméniens fixés au milieu d'eux ; lesquels, sous prétexte de fuir la tyrannie des Turcs et à l'aide de la confiance qu'ils savaient inspirer, parvenaient à surprendre les projets des Chrétiens et le secret de leurs forces, pour aller ensuite les communiquer au gouverneur de la ville où leurs familles étaient établies (1). Nous verrons plus tard par quel étrange stratagème le prince Boémond imagina d'en débarrasser l'armée.

La partie de la ville d'Antioche qui s'étendait dans la plaine avait cinq portes : celle de *Saint-Paul*, *Bab-Boulos*, à l'orient, du côté d'Alep, vers le bas de la montagne ; celle de *Saint-Georges*, à l'occident. Les trois autres portes regardaient le

(1) *Guibert de Nogent*, liv. IV, chap. 3. – *Belli sacri historia*, chap. 36. – *Orderic Vital*, liv. IX, chap. 9.

nord et donnaient accès du côté du fleuve. La plus orientale et la plus en amont des trois se nommait la porte du *Chien*, ou de *Warfaru* comme la nomme Albert d'Aix. Elle s'ouvrait sur un pont de pierre, jeté à travers un marais qui venait toucher aux remparts et provenait d'une multitude de sources descendant de la montagne, et notamment de la fontaine de Saint-Paul, qui jaillissait à l'intérieur de la ville, au-dessus de la porte du même nom. La seconde, qu'on appela plus tard la porte du *Duc*, était, ainsi que la précédente, distante du fleuve de près d'un mille. La troisième enfin, la plus occidentale des trois, se nommait la porte du *Pont*, quelquefois la porte *Saint-Siméon*, parce qu'elle s'ouvrait au nord-ouest d'Antioche, sur un autre pont de pierre qui liait les deux rives de l'Oronte et servait aux communications des habitants avec le port Saint-Siméon, situé à l'embouchure du fleuve. Entre ces deux dernières portes, l'Oronte se rapproche et vient baigner le pied des remparts (1). Indépendamment des deux ponts dont nous venons de parler, dont un seul était assis sur le fleuve; il existait encore, pour passer d'une rive à l'autre, deux gués dont nous aurons à parler plus loin: l'un en amont, l'autre en aval, et tous deux à peu de distance de la ville (2).

Les princes chrétiens se bornèrent à investir les trois premières de ces cinq portes; celles du Pont et de Saint-Georges, les plus à l'ouest, furent laissées libres, parce que l'armée ne pouvait y parvenir qu'en traversant le fleuve et passant de la rive droite sur la rive gauche. Tancrède se

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 13.— *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 39. — Le nom de *Warfaru* est évidemment la corruption du nom de *Farfar* ou *Fer* que les habitants du pays donnaient au fleuve Oronte.

(2) *Pour le gué en amont*, voyez *Albert d'Aix*, liv. IV, chap. 31 et 42, et *Guillaume de Tyr*, liv. VI, chap. 4; *Pour le gué en aval*, voyez *Raymond d'Agiles*, page 148 de la collection de Bongars.

posta près du lieu nommé *Altalon*, à l'est de la ville, sur une hauteur qui dominait la porte de Saint-Paul à la distance d'un jet de fronde (1). Roger de Barneville et Adam fils de Michel, se rangèrent auprès de lui. Immédiatement après eux, Boémond se plaça avec ses Italiens, toujours au voisinage de la porte de Saint-Paul, à l'est et si près de la ville qu'une femme chrétienne fut un jour tuée dans le camp par une flèche lancée du haut des remparts (2). Le camp des Italiens allait en descendant se terminer vers le chemin d'Alep, qui passe sous la porte de Saint-Paul. Tatice, le familier de l'empereur, alla poser son camp dans la plaine, sur un point un peu plus éloigné des murs d'Antioche, comme si déjà il eût voulu se ménager la possibilité de déserter son poste, ainsi qu'il le fit plus tard (3). Après les Italiens, un peu plus bas, au-delà du chemin d'Alep, sur un terrain plat situé entre la porte de Saint-Paul et la porte du Chien, c'est-à-dire vers l'angle nord-est de la ville, s'établirent : d'abord le comte Robert de Flandre, au poste le plus voisin de celui de Tancrède ; puis le duc de Normandie ; et enfin Etienne de Blois, Hugues-le-Grand et les autres seigneurs venus en la

(1) *Raoul de Caen*, chap. 49. — Le passage du chroniqueur présente ici une équivoque, et pourrait signifier que l'éminence sur laquelle Tancrède était posté, se trouvait d'un jet de fronde plus rapprochée de la ville que le point occupé par Boémond et ses Italiens. Raoul de Caen ne nomme pas la porte de St-Paul ; mais ce qu'il dit s'y rapporte évidemment, c'est-à-dire à la porte inférieure, *Jusum* ; la porte supérieure, *Susum*, dont nous n'avons pas parlé, se trouvant presque inaccessible. Voyez aussi le chap. 48.

(2) *Tudebode*, liv. IV, chap. 12. — Autre texte manuscrit nº 5135 A, de la Bibliothèque Impériale. — *Baudri*, liv. II. — *Guibert de Nogent*, liv. IV, chap. 3. — *Robert-le-Moine*, liv. IV.

(3) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 38, fixe en avant du campement de Tatice la position que prit le comte de Mons ou de Hainaut. Mais *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 13, fait avec plus de vraisemblance camper ce prince auprès des tentes de Godefroy qu'il avait suivi à la Croisade.

compagnie du duc Robert, avec les Flamands, les Normands, les Francs et les Bretons qui suivaient les drapeaux de ces différents chefs. Le comte de Toulouse et l'évêque du Puy dressèrent leurs tentes au-devant de la porte du Chien, occupant avec les seigneurs de leur suite et la foule des Gascons, des Provençaux et des Bourguignons attachés à leurs bannières, tout l'espace compris entre cette porte du Chien et celle du Duc. Enfin Godefroy de Bouillon posa son camp au-devant de cette dernière porte, qui devait prendre et conserver son nom. Il avait avec lui son frère Eustache de Boulogne ; Baudouin, comte de Mons ou de Hainaut ; les deux frères Renard de Toul et Pierre de Stadenois ; Conon de Montaigu ; les frères Henri et Godefroy d'Asche, et les autres seigneurs qui les accompagnaient, avec les Lorrains, les Allemands, les Frisons, les Suèves habitants de la Souabe, les Saxons, les Franconiens et les Bavarois, qui marchaient à leur suite. Ce camp, le plus éloigné de tous, s'étendait dans l'angle formé par la rencontre du fleuve et du rempart, et se terminait un peu avant la porte du Pont, comprenant ainsi un espace qui avait la figure d'un triangle allongé dont le camp du comte Raymond formait la base ou le côté oriental. Nous avons vu que l'ouest et le midi de la ville ne furent pas occupés par les détachements de l'armée expéditionnaire (1).

Au moment où les Croisés parvinrent devant Antioche, ils trouvèrent le pays abondamment pourvu des plus riches productions du sol. Les arbres étaient chargés de fruits ; les vignes pliaient sous le poids des raisins ; de nombreuses fosses ou silos recélaient les grains de la récolte précédente (2). La campagne au milieu de laquelle étaient assises

(1) A cause de sa longueur, nous renvoyons cette note à la fin du présent chapitre.

(2) *Tudebode*, liv. IV, chap. 12. — *Robert-le-Moine*, liv. IV.

les quatre grandes divisions de l'armée, était de toutes parts couverte de vergers dont les arbres durent, en grande partie, tomber sous la hache des Chrétiens, qui s'en formèrent des abris et des parcs pour les chevaux. Un peu plus tard, suivant le témoignage isolé d'une chronique arabe, les Croisés entreprirent de creuser un fossé entre le camp et la ville pour se garantir des attaques de la garnison qui multipliait ses sorties (1). De leur côté, du haut de leurs tours et de leurs murs, les habitants assistaient chaque jour à ces préparatifs dont ils suivaient avec anxiété tous les progrès, et de sinistres prévisions venaient par moments troubler le calme profond dont leur ville était en possession de jouir depuis de longues années (2).

Cependant les fourrages commençaient à manquer dans le camp ; les nombreux silos qu'on avait trouvés remplis de grains tendaient à s'épuiser, et les Croisés étaient contraints d'aller à la recherche des approvisionnements qui leur faisaient défaut, en franchissant, faute de connaître les gués, l'Oronte à la nage. Tout alla bien pendant les premiers jours. Mais bientôt les assiégés, las de jouer le rôle de spectateurs oisifs de ces mouvements qui s'accomplissaient si près de leur ville, se décidèrent à franchir le pont de pierre situé au nord-ouest, dont ils étaient maîtres, et à faire passer de forts détachements sur la rive droite de l'Oronte. Un jour donc, ils tombèrent inopinément sur les partis de fourrageurs chrétiens qui erraient sans défiance sur la rive opposée du fleuve, et passèrent au fil de l'épée ceux d'entre eux qui

(1) Histoire de *Kémal-Eddin*, analysée dans la *Bibliothèque des Croisades*, au tome IV consacré aux chroniques arabes. « Les Francs, que Dieu maudisse ! « étant arrivés devant Antioche, avaient creusé un fossé entre eux et la « ville. » — *Belli sacri historia*, chap. 45.

(2) *Guibert de Nogent*, liv. IV, chap. 3. — *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 13.

s'étaient le plus avancés. Surpris à l'improviste, les moins engagés ne purent aisément opérer leur retour, obligés qu'ils étaient de se jeter à l'eau pour rejoindre leur camp, d'où il n'était pas facile d'envoyer des hommes à leur secours. Instruits par ce désastre, les chefs de l'armée décidèrent qu'un pont provisoire serait jeté sur l'Oronte pour la commodité de ceux qui allaient s'approvisionner sur la rive droite et poussaient même parfois leurs excursions jusqu'aux rivages de la mer. Le fleuve sur ce point, s'il n'y a pas quelque erreur dans la relation de M. Poujoulat, n'aurait guère plus de trente pieds de largeur (1). On rassembla donc les barques qu'on put trouver sur le fleuve ou sur les eaux du lac; on les couvrit de madriers, d'échelles et de claies d'osier, et on lia le tout avec solidité, de façon à donner passage à trois ou quatre personnes s'avançant de front. Ce pont fut établi tout auprès du camp de Godefroy, bien loin en amont de celui qui débouchait à la porte du Pont. De la sorte, le camp de Godefroy touchait d'un côté à la porte du Duc, et de l'autre au pont de bateaux nouvellement construit en face.

Ce n'était pas seulement par le pont de pierre du nord-ouest que les Croisés étaient exposés aux agressions des assiégés, sans parler pour le moment d'une porte située vers le sud-est, dans la partie haute des montagnes, la même porte peut-être que M. Poujoulat désigne sous le nom de *Bab-Haddid* (2), par où nous verrons plus tard qu'avaient lieu de fréquentes sorties; sans parler, dis-je, de cette autre

(1) *Correspondance d'Orient*, lettre 171e.— M. Poujoulat avait dit, dans la lettre 170e, que le pont du nord-ouest a quatre arches, ce qui ne peut guère se concilier avec la largeur de trente pieds qu'il attribue au fleuve dans sa lettre 171e. Il est vrai qu'un peu plus loin il nous apprend que l'Oronte a près du pont une largeur plus grande qu'ailleurs.

(2) *Correspondance d'Orient*, lettres 170 et 171.— *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 52.

porte supérieure, les Chrétiens étaient exposés à des insultes plus redoutables encore par le passage du pont du Chien, qui servait, comme nous l'avons dit, à franchir les terrains marécageux du nord-est. La nuit, et même quelquefois le jour, la porte qui y correspondait s'ouvrait brusquement, et le pont se garnissait d'Infidèles qui faisaient pleuvoir une grêle de projectiles sur les soldats du comte de Toulouse. Ceux-ci n'avaient aucun moyen de repousser ces attaques, parce qu'ils n'étaient pas maîtres de cet étroit passage qui seul donnait accès à la porte du Chien par où débouchaient les assiégés. C'est ainsi que le comte Raymond, l'évêque du Puy et les chefs qui appartenaient à leur ost, perdirent en peu de jours plus de chevaux et de mulets que n'en avaient perdu, pendant le même temps, tous les autres corps de l'armée. Cet état de choses était intolérable, et l'on s'occupa du soin de le faire cesser. Après mille tentatives infructueuses, on prit enfin le parti d'ordonner la démolition du pont jeté sur le marais, et tous les instruments de fer qu'on put découvrir furent mis en réquisition. De nombreux ouvriers se mirent aussitôt à l'œuvre. Mais la résistance de cette solide maçonnerie défia tous les efforts, soit à cause de sa bonne construction, soit parce que les travailleurs ne pouvaient commodément opérer sous la pluie de projectiles que leur lançaient les assiégés. On imagina alors de construire et de faire avancer une machine en forme de tour, destinée à recevoir dans ses flancs un certain nombre d'archers chargés de tenir les Turcs en respect, de balayer le pont, et de rendre impossible, ou du moins fort difficile, toute nouvelle agression sur ce point. Cette tour d'abord rendit quelques services, et de son sein partit la flèche qui alla frapper en pleine poitrine le fils d'un émir. Mais ce grand ouvrage ne devait pas conserver une longue existence, et peu de jours après, dans une sortie que firent les habitants,

il devint la proie des flammes et ne put être sauvé. Cet échec cependant n'apporta aucun découragement dans les rangs de l'armée. Bientôt à cette tour succédèrent trois machines à lancer des pierres et des javelots, trois mangoneaux qui furent disposés pour s'opposer aux sorties et tenter en même temps d'enfoncer la porte et de préparer la brêche. Mais ces nouveaux efforts devaient à leur tour échouer, les assiégés ne manquant jamais de profiter des intervalles où cessait le jeu des machines pour faire une nouvelle sortie, se montrer sur le pont, et reprendre le cours de leurs attaques. Après mille projets tour à tour abandonnés, les Chrétiens eurent enfin l'idée de condamner la porte du Chien, par où s'opéraient ces sorties si fatales à la sécurité des Croisés, en entassant au-devant d'elle d'énormes pièces de bois et de grands blocs de pierres, que les forces réunies de cent hommes pouvaient à peine parvenir à faire mouvoir. Cette fois, la manœuvre employée devait obtenir un plein succès, appuyée qu'elle était par la présence d'un corps de mille chevaliers soutenus de l'armée entière, et bientôt le camp du comte de Toulouse fut de ce côté mis pour toujours à l'abri des attaques incessantes des assiégés (1).

Rassurés sur ce point, les Croisés ne balancèrent plus à franchir le pont de bateaux qu'ils venaient de construire, pour aller fourrager dans les campagnes qui s'étendaient sur la rive droite de l'Oronte. Mais n'imaginant pas qu'ils pussent avoir à redouter un de ces retours que la fortune rend si fréquents à la guerre, ils ne prirent aucune des précautions dont la prudence faisait un devoir, et s'abandonnèrent à une aveugle confiance que semblait justifier l'inaction calculée des asssiégés. Or un jour il arriva qu'un corps de trois cents hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, s'aventura comme

(1) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 41. — *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 15.

de coutume et se répandit dans la campagne, de l'autre côté du fleuve, pour aller à la découverte, mettre le pays à contribution, et ramener des approvisionnements. En même temps les gens de la ville, qui chaque jour observaient du haut des murs les moindres mouvements que faisaient les assiégeants, crurent reconnaître que cette troupe marchait à l'aventure et sans aucune des précautions en usage parmi les gens de guerre. Bientôt on vit un corps nombreux sortir par la porte du pont et se porter, en toute hâte, sur l'autre rive pour s'élancer, avec des forces très-supérieures, sur le petit détachement qui n'était point préparé à une si soudaine attaque. Plusieurs fourrageurs surpris à l'improviste furent tués; les autres cherchèrent leur salut dans la fuite. Les premiers qui se présentèrent au pont de bateaux s'y précipitèrent pêle-mêle et dans la plus grande confusion, et bientôt l'encombrement devint si considérable, que plusieurs furent poussés dans le lit du fleuve, *qui*, dit la chronique, *refusait de rendre ceux que le gouffre avait attirés*. Les fuyards qui se présentèrent ensuite cherchèrent un gué; mais leurs espérances furent trompées, et bientôt ils trouvèrent une mort cruelle au milieu des flots. L'extrémité où se trouvait ce détachement fut enfin aperçue du camp des Chrétiens, d'où partit aussitôt, pour lui porter secours, un corps de cinq mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie. Un des principaux chefs de ce corps, Henri d'Asche, fils de Frédelon, impatient de se soustraire aux retardements que lui faisait éprouver l'encombrement qui régnait sur le pont de bateaux, poussa son cheval dans le fleuve. D'abord il disparut sous les eaux; mais, grâce à la vigueur de son cheval, et malgré le poids de son armure de fer, on le vit bientôt reparaître à la surface et aborder la rive droite avec toute la vaillante cavalerie dont il était accompagné. Les Turcs, vivement attaqués, et d'ailleurs embarrassés par les dépouilles dont ils étaient

chargés, prirent à leur tour la fuite, laissant un grand nombre des leurs sur le champ de bataille. Pendant que tout cela se passait, les habitants d'Antioche assistaient du haut de leurs murailles au spectacle du changement de fortune qui s'accomplissait sous leurs yeux, et bientôt on les vit se hâter d'expédier des forces suffisantes pour reprendre l'offensive contre les Chrétiens. Ceux-ci, qui déjà avaient atteint les abords du pont d'Antioche, durent à leur tour céder à la supériorité du nombre et se replier précipitamment du côté du pont de bateaux. Vivement poursuivis, un grand nombre d'hommes de pied tombèrent percés de flèches; beaucoup d'autres, espérant se soustraire au danger qui les menaçait, s'élançèrent dans les flots où ils durent également trouver la mort. Les chevaliers essayèrent de franchir le pont de bateaux; mais il le firent dans un si grand désordre et avec une telle précipitation, qu'ils furent pour la plupart poussés hors du pont, et renversés avec leurs chevaux dans l'abîme, qui se referma sur beaucoup d'entre eux (1).

C'est ainsi que, privée d'approvisionnements, pressée d'un côté par les gens de la ville qui faisaient de fréquentes sorties, de l'autre par les détachements turcs qui, au dehors, parcouraient les bois et les montagnes en épiant l'occasion de surprendre leurs ennemis; effrayée d'ailleurs par les rumeurs qui annonçaient la prochaine arrivée des renforts qu'attendait la ville d'Antioche, la grande armée des Croisés semblait

(1) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 43 et 44. — *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 16. — C'est peut-être à cet incident du siége qu'il convient de rapporter la petite expédition du comte Raymond au port Saint-Siméon, dont la *Chanson d'Antioche* fait mention au 18e couplet du quatrième chant. Il ne faut pas la confondre avec une expédition beaucoup plus considérable dont il est question au 30e couplet du même chant, que nous rapporterons en son lieu au chap. 31.

plutôt soutenir péniblement le poids d'un siége que diriger le blocus d'une ville investie.

Note première de la page 442, *sur* l'Établissement des Croisés devant Antioche.

(1) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 38. — *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 13. — *Raoul de Caen*, chap. 49.—La détermination de l'emplacement que nous venons d'assigner au campement des divers corps de l'armée sous les murs d'Antioche, résulte de l'ensemble des données fournies par les diverses chroniques. Deux côtés seulement de la ville, le nord et le nord-est, furent occupés ; le sud et l'ouest ayant dû rester complètement libres à cause de l'insuffisance des forces dont se composait l'armée assiégeante. Cette disposition sera parfaitement justifiée plus tard par la suite des événements du siége. Cependant une autorité respectable, M. Paulin Paris, a représenté la *Chanson d'Antioche* comme devant changer tout cela et montrer que la ville avait été soumise à un investissement complet. Mais telle n'est pas la conclusion que nous croyons devoir être tirée des termes, parfois assez obscurs et même contradictoires, du poème de Richard. C'est pourquoi, et comme il est certain que, de la disposition qui fut donnée au premier campement des Croisés, dépend l'intelligence de la plupart des opérations stratégiques du siége, il est nécessaire de soumettre à un attentif examen chacun des passages qui ont paru rendre vraisemblable la thèse que nous voulons combattre, pour voir si la conclusion qu'on a tirée de ces divers passages doit paraitre suffisamment justifiée. Nous allons y procéder le plus brièvement possible :

Page 202 du tome Ier de la *Chanson d'Antioche*. *Or sont nostre François logié outre le pont*. Il s'agit ici du pont que les Croisés venaient d'emporter la veille de leur arrivée devant Antioche, et nullement du pont situé vers le nord-ouest de la ville, autrement dit le pont de Saint-Siméon, qui de même que le premier était situé sur le fleuve *de Fer*, *de Ferne*, ou de l'Oronte. On ne saurait donc tirer de ce passage la conclusion qu'une partie des Francs alla se poster du côté de l'ouest pour mieux enfermer Antioche.

Page 213. *A une autre posterne devers Cafarnaon.... au pié del mont.* Cafarnaon, qu'on doive l'entendre de Capharda près de l'Oronte, ou de Capharnaum sur le lac de Tibériade, est situé sur la route de Jérusalem au midi d'Antioche. Toutefois, il ne faut pas interpréter ce passage en ce sens que Robert-le-Frison, le même qui est nommé plus loin Robert de Flandre,

posa ses tentes *au midi* de la ville ; mais au contraire qu'il s'établit auprès du chemin qui se bifurque au-delà de la porte orientale de Saint-Paul et du pont du Fer, pour se diriger, d'une part sur Alep ; d'autre part, en tournant au sud, dans la direction de Jérusalem. D'un autre côté, il est dit à la page 217 du même document, que le même Robert de Flandre campa dans une prairie voisine du rivage de l'Oronte, c'est-à-dire au côté le plus éloigné du midi de la ville.

Page 214. *Devers la maistre tour, au pié de la montaigne.... Li dus de Normendie son tref tent en la plaine*. Par ces mots, *la maistre tour*, il ne faut pas entendre ici la grande citadelle située au midi et sur le point culminant qui domine la ville, puisque les tentes des Normands furent, d'après notre document même, placées au pied de la montagne et dans la plaine. Or, il n'existait auprès des murs d'Antioche aucune plaine propre à recevoir une armée, sinon celle de l'Oronte située au nord et à la suite de la déclivité des montagnes. Il faut sans doute ne voir ici qu'une tour plus considérable que ses voisines, s'élevant vers l'angle nord-est de la ville. Il ne pouvait s'agir de la grande citadelle du sud qui se dressait au point culminant et non *au pied* de la montagne, et n'offrait d'ailleurs aucune *plaine* pour le placement des tentes.

Même page 214. *Deça le pont de Ferne devers la Romenie*. La Romanie ou pays de Roum, c'est-à-dire l'Asie-Mineure, était au nord par rapport à la province d'Antioche ; et le pont dont il s'agit était celui dit de Saint-Siméon, situé à l'angle nord-ouest de la ville. Les gens du comte de Saint-Gilles et de l'Évêque du Puy campèrent *deça* le pont de Ferne (et non *au-delà*). Ils restèrent donc au nord de l'enceinte murée et en amont de ce même pont, et ne passèrent pas sur le côté occidental de la ville, ainsi que du reste cela résulte encore d'un passage de la page 219.

Page 215. *A une autre posterne, par devers miedi,.... Iluec se heberja Olivier de Jusi*. Cette expression *par devers miedi* doit vraisemblablement signifier que le camp d'Olivier de Jusi était placé un peu plus au midi que le camp qui le précédait, et non point qu'il était au milieu des montagnes au midi de la ville.

Page 216. *Par devers Jursalem,... devers l'aigue de Ferne,... là fist tendre son tref.... li dus de Buillon*. Suivant ce passage de notre Chanson, Godefroy de Bouillon aurait, comme il est vrai, campé auprès des rives de l'Oronte au nord de la ville, *devers l'aigue de ferne*. Si donc le poète dit en même temps que les tentes du prince furent dressées *par devers Jursalem*, il ne faut pas entendre ces mots en ce sens que le campement aurait eu lieu au sein des montagnes situées au midi d'Antioche, car cela

entrainerait cette conséquence inadmissible, que les tentes de Godefroy auraient à la fois occupé le nord et le midi de la ville assiégée. Ces mots doivent évidemment signifier que le duc de Lorraine campa près du fleuve, et non loin du chemin qui conduisait dans la direction de Jérusalem, en touchant à la porte de Saint-Paul vers l'angle nord-est d'Antioche, chemin qui fait un grand contour et va d'abord vers l'est pour tourner finalement au sud.

Page 226. *A la porte de fer font lor gent aloier* (aller)....... *à cheval en issirent dix mile Turc archier...... Del port Saint-Siméon venoient dix somier....... ses conduisoit Raimons.* Il existait en effet au midi de la ville une porte de fer (*Bab-Haddid*), dont parle Pococke au tome second de sa *Description of the East*, placée vers le sud-est en travers du lit profondément encaissé d'un torrent qui passait sous le rempart. Cette porte ou grille de fer, qui n'était point destinée à une communication régulière avec le dehors, mais servait seulement à livrer passage aux eaux du torrent, n'a qu'une importance fort secondaire sinon nulle dans l'histoire du siége d'Antioche. On n'aurait jamais songé à y faire passer un corps nombreux de troupes, surtout pour l'envoyer sur la route conduisant au port Saint-Siméon, située dans la direction la plus opposée de la ville. La porte de fer, dont parle le poète Richard, n'est autre que la porte du nord-ouest, ou de Saint-Siméon, ouvrant sur le grand pont nommé par les contemporains *pont de Fer* ou *de Ferne*, du nom que portait alors le fleuve Oronte. C'était cette porte que les Turcs devaient en effet franchir, pour aller en traversant le pont surprendre la petite expédition chrétienne qui revenait du port Saint-Siméon sous la conduite du comte Raymond. Pour compléter la démonstration, nous dirons que cette porte est, à la page 229, nommée *porte de fer de la Mahomerie*. Or, c'est précisément en face de la porte du nord-ouest ou de Saint-Siméon, qu'existait près de la route conduisant à la mer la grande mahomerie ou mosquée des Turcs, au voisinage de laquelle les Chrétiens élevèrent plus tard une grande citadellé. C'est donc au nord-ouest de la ville, et non sur les hauteurs méridionales, qu'il faut chercher la *porte de fer* nommée dans la *Chanson d'Antioche*, par où sortirent les Turcs pour aller combattre le comte Raymond à son retour du port Saint-Siméon.

Rien ne nous semble donc justifier l'opinion qui tendrait à faire considérer la *Chanson d'Antioche* comme apportant une contradiction formelle au récit des chroniqueurs et démontrant que les tentes des Chrétiens furent dressées tout autour de la ville, de façon à former un complet investissement. Sans parler de la conduite des événements ultérieurs qui

tranche la question dans le sens que nous avons adopté, un passage de la chanson elle-même, page 229 du premier volume, établit que la ligne du camp n'avait qu'une lieue de développement total, et que le blocus de la ville était loin d'être complet, *quar Turc s'en issent bien quant il lor vient à gré.*

CHAPITRE XXIX.

Suite du siége d'Antioche. — Famine, maladies, désertions. — Mœurs des Provençaux. — Mort de l'archidiacre de Toul. — Attaque du camp. — Expédition de Boémond et du comte de Flandre. — Fin tragique du Danois Suénon et de la belle Florine. — Départ de Tatice. — Fuite de Pierre l'Ermite et de Guillaume de Melun. — Pénitence publique et réformation des mœurs. — Singulier expédient de Boémond contre les espions.

Cependant les opérations du siége tiraient en longueur, et l'on était à peine parvenu au troisième mois, que déjà la privation des moyens de subsistance se faisait cruellement sentir dans l'armée. Les Croisés, au début du siége avaient eu en abondance toutes les choses nécessaires à la vie, notamment les immenses provisions de grains qu'ils avaient trouvées enfouies au moment de leur arrivée. Mais ils avaient, sans prévoyance aucune, abusé des ressources qu'ils auraient dû prudemment ménager. On les avait vus consommer, dans leurs folles prodigalités, en un petit nombre de jours, les vivres et les fourrages qui, bien ménagés, auraient pu suffire à les entretenir pendant une grande partie de la durée du siége. Ils abusaient de leur fortune actuelle. « Chacun ne songeait

« qu'à soi, et nul n'avait souci de l'utilité publique, dit le « chanoine Raymond d'Agiles... L'abondance était si grande « dans le camp, que les soldats ne mangeaient que la chair « des cuisses ou des épaules du bœuf, et fort peu d'entre « eux se contentaient de la poitrine. Quant au pain et au « vin, on en avait à profusion (1). » Lorsque ces provisions furent épuisées, la misère devint extrême dans l'armée, en sorte que le menu peuple et les simples pèlerins se virent littéralement menacés de mourir de faim. Les chevaux périrent en grand nombre, et, de soixante et dix mille qui étaient arrivés devant Antioche, il en restait à peine deux mille en état de faire un service effectif, et encore le froid et la faim continuaient-ils à les décimer chaque jour. « Chierté estoit « si grant en l'ost, et chascun jour croissoit la famine tant « que uns home menjoit bien deus soudées (*deux sous*) de « pein. Une vache coûtoit quatre mars d'argent, que l'en « avoit au commencement por cinq sols ; un aignel et un « chevrelet six sols, que l'en avoit par trois deniers ou quatre; « la viande (*la nourriture*) à un cheval coutoit huit sols; « moult en i morut de fein, tant que li cheval qui furent « esmez (*estimés, évalués*) au venir à soixante dis mile n'é- « toient mie plus de deus mile ; cil estoient si las et si megre « que povrement s'en pooit l'en aidier (2). » Raoul de Caen rapporte que dans cette pénurie extrême où se trouva l'armée, les Provençaux rendirent de grands services, et il fait

(1) *Raymond d'Agiles*, page 143 de la collection de Bongars.

(2) *Bernard-le-Trésorier*, liv. IV, chap. 17.— *Guillaume de Tyr*, même livre et même chapitre, porte à deux marcs d'argent le prix d'un bœuf ou d'une vache qui au commencement du siége se vendait cinq sous.— Selon la *Chanson d'Antioche*, IV, 245, un petit pain coûtait deux besans d'or ; une cuisse d'âne crue, cent sous ; une poire, cinq sous ; deux fèves, un denier.

à cette occasion un curieux parallèle entre ces peuples méridionaux et les Français.

« Les Français, dit l'historien des gestes de Tancrède, « ont l'œil fier, l'esprit impétueux, la main prompte à faire « appel aux armes, mais prodigue de ce qu'elle possède et « paresseuse aux approvisionnements. Les Provençaux au « contraire sont économes, habiles à chercher leur subsis- « tance et durs à la fatigue; mais ils sont moins belliqueux. « Ils rejettent comme indigne de leur sexe le soin de leur « parure personnelle, et ne s'occupent que de celle de leurs « chevaux et de leurs mulets. Les Provençaux, ajoute-t-il, « rendirent pendant la famine plus de services que les peu- « ples doués d'une plus grande vertu guerrière. Lorsque le « pain leur manquait, ils se contentaient volontiers de ra- « cines et de légumes. Ils étaient fort habiles à reconnaître « l'existence des silos au moyens de longues tiges de fer « qu'ils enfonçaient dans le sol. De là ce refrain des chansons « populaires que nous entendons encore de nos jours dans « la bouche des enfants : *les Français pour la guerre, les « Provençaux pour la victuaille*. Mais ce qui est moins bien, « c'est qu'ils usaient volontiers de tromperies, en vendant « aux autres peuples de la viande de chien pour du lièvre, « de la chair d'âne pour de la chèvre. Lorsque dans un lieu « écarté ils trouvaient un cheval ou un mulet doué d'un « embonpoint satisfaisant, ils le faisaient mourir en lui en- « fonçant un fer dans le fondement, sans qu'il en parût « trace à l'extérieur. Le maître, surpris de voir que sa bête « était morte en pleine possession de la santé, imaginait « que l'esprit du démon avait soufflé sur elle, et s'éloignait « avec horreur. Alors les Provençaux s'approchaient comme « par hasard et n'étant instruits de rien, et s'empressaient « de dépecer l'animal, en disant qu'ils aimaient mieux « mourir en usant de cette nourriture malsaine, que de

« succomber aux angoisses de la faim. Le maître victime « de la supercherie ne manquait jamais de prendre en pitié « la misérable condition de celui qui en était l'auteur, pen- « dant que celui-ci tournait en ridicule sa crédulité. Après « quoi toute cette chair dépecée était avidement consom- « mée par ces Provençaux, ou bien portée au marché pour « y être exposée en vente (1). »

Les Croisés s'ingéniaient de toutes les façons pour se procurer les approvisionnements qui leur manquaient; les chefs en faisaient venir des places voisines d'Antioche, où plusieurs d'entre eux avaient créé pour leur compte personnel de petits établissements (2). D'un autre côté, il se formait des associations de trois ou quatre cents Croisés, qui parcouraient les campagnes après avoir juré de mettre en commun tout ce qu'ils pourraient ramener de bétail, de blé, de vin et de riches dépouilles. Ces aventuriers parvenaient ainsi à introduire une abondance momentanée dans le camp. Mais lorsqu'ils eurent épuisé les ressources des pays voisins soumis à leurs déprédations journalières, on les vit rentrer au camp les mains vides, heureux lorsqu'ils n'avaient pas été surpris dans les embuscades qui leur étaient tendues par les Turcs d'Antioche ou des autres villes voisines dont ils avaient épuisé les campagnes. Ce n'est pas tout : aux maux résultant de la privation toujours croissante des moyens de subsistance, il faut encore ajouter les désastres produits dans l'armée par l'inclémence de la saison, la rigueur du froid (3) et la fréquence des pluies et des inondations. Les pavillons et

(1) *Raoul de Caen*, chap. 61. On sait que sous la dénomination de *Provençaux* on comprenait tous les habitants du midi de la France, des Alpes aux Pyrénées ; c'est-à-dire en général tous les habitants de l'ancienne *Province romaine*.

(2) *Raoul de Caen*, chap. 59.

(3) On était alors aux premiers jours de l'hiver ; car on se rappelle que



les tentes s'en allaient en lambeaux. Les vêtements et ce qui restait de vivres se détérioraient rapidement. Les armes se couvraient de rouille, et nul ne trouvait un lieu sec où reposer sa tête. La mortalité fut telle qu'on ne savait plus où enterrer les morts, et que les bras ou la bonne volonté manquaient souvent pour assurer la sépulture. D'un autre côté, plusieurs de ceux que la violence du mal ne retenait pas, s'échappaient secrètement et se portaient du côté d'Edesse, auprès du comte Baudouin, ou bien dans la Cilicie et partout où les armes des Chrétiens étaient demeurées victorieuses.

A tous ces maux qui avaient la plus fatale influence sur le moral de l'armée, il fallait encore ajouter les pertes sensibles que faisaient éprouver les sorties multipliées de la garnison d'*Harenc* ou *Areg*, place forte située à l'orient et à une faible distance de la ville d'Antioche, sur la rive droite et à proximité de l'Oronte. Chaque jour, des détachements de cette garnison franchissaient le pont du Fer, par où les Croisés avaient pénétré sur le territoire d'Antioche, et venaient surprendre les soldats isolés jusque dans le voisinage du campement du prince de Tarente, situé, comme nous l'avons vu, au devant de la porte de Saint-Paul.

C'est à ce temps sans doute qu'il convient de rapporter la fin déplorable d'un archidiacre de Toul, du nom de Ludowic, qui, suivi de trois cents compagnons, clercs et laïques, poussés comme lui par la faim, était allé prendre un établissement dans une fertile vallée cachée au sein des montagnes, à trois milles d'Antioche. Instruits du lieu de leur retraite par les espions dont le camp des Chrétiens ne cessait d'être infesté, les Turcs avaient opéré une sortie, au nombre de soixante hommes bien

la famine avait commencé à sévir le troisième mois depuis l'investissement d'Antioche, qui remontait au 21 octobre de l'année 1097.

armés, par une porte située dans la partie haute de la ville, à une assez grande distance de la porte de Saint-Paul, et étaient parvenus à surprendre ces malheureux, qui, n'étant pas sur leurs gardes, se trouvèrent impuissants à opposer la moindre résistance. Aucun d'eux ne survécut, et l'archidiacre eut la tête tranchée par un Turc, dans sa fuite précipitée à travers les escarpements de la montagne (1).

Cependant, touchés de ces grandes calamités, par lesquelles déjà l'armée se trouvait réduite à la moitié de l'effectif qu'elle avait au début du siége, et alarmés des suites désastreuses que pouvaient avoir les désertions dont nous avons parlé, les princes se réunirent en conseil, comme ils avaient coutume de le faire fréquemment, et mirent en délibération le parti qu'il convenait de prendre en de si graves circonstances. Après de longs débats, il fut décidé que Boémond, prince de Tarente, et le comte Robert de Flandre, emmèneraient une division forte de quinze à vingt mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, pour se jeter sur un point du territoire ennemi que Raymond d'Agiles nomme *Hispania*, duquel dépendait la place d'Harenc, et qui s'étendait à l'orient du cours de l'Oronte, en s'avançant vers le midi. Le but de cette diversion était, soit de mettre un terme aux agressions de la garnison de cette ville, soit d'approvisionner le camp et de procurer à l'armée les vivres et les denrées de toute nature dont la privation se faisait cruellement sentir. Albert d'Aix fait à cette occasion remarquer que Tancrède s'empressa de quitter les montagnes où il venait de faire son service d'observation, pour se joindre à Boémond et à Robert de Flandre, comme lui désignés pour l'expédition dont il s'agit ; car, ajoute le chroniqueur, il avait été convenu dès le principe que personne, grand ou petit,

(1) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 52 et 53.

ne pourrait se refuser à exécuter ce qui serait commandé au nom de l'armée (1). Le départ de cette expédition eut lieu le lundi 28 décembre 1097, jour de la fête des Saints-Innocents, et la garde du camp fut confiée au comte de Toulouse et à l'évêque du Puy. Quant au duc Godefroy de Bouillon, il était retenu dans sa tente par une indisposition, suite de la blessure reçue dans sa lutte contre l'ours de la forêt d'Antiochette, indisposition grave, qui jusqu'alors avait résisté à tous les traitements. De son côté, le duc de Normandie se trouvait en ce moment éloigné du camp, s'étant rendu à Laodicée sur mer, à la prière des Anglais que l'empereur Alexis y avait établis pour défendre cette dépendance de l'empire grec contre les invasions des Turcs qui tenaient la campagne (2). 28 décembre 1097.

Aussitôt que les gens d'Antioche eurent appris le départ de Boémond et du comte de Flandre ; comme d'ailleurs ils étaient instruits de la maladie de Godefroy et de l'absence du duc de Normandie, ils jugèrent que le moment était favorable pour faire une grande démonstration contre le camp des Croisés. Ils réunirent donc auprès de la porte

(1) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 50. — Sur la dénomination d'*Hispania*, voyez *Raymond d'Agiles*, page 144 de la collection de Bongars. Voyez encore la lettre de Daimbert, n° 17 de nos *Pièces justificatives*, et le livre d'Eckart, abbé d'Uraugen, chap. 15, tome V de l'*Amplissime collection* de Martène, où le pays au-delà d'Albara et de Marrah est nommé *interiora Hispaniæ*. La dénomination d'*Ibérie*, donnée par les anciens au pays situé au sud du Caucase de même qu'à la péninsule *espagnole*, aurait-elle eu quelque part à l'attribution du nom d'*Hispanie* faite par nos chroniqueurs à la contrée voisine du Liban ?

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 18. — *Baudri* liv. II. — *Guibert de Nogent*, liv. IV, chap. 3. — Bernard-le-Trésorier substitue à l'Évêque du Puy, pour la garde du camp, le comte de Vermandois, Hugues-le-Grand, (*Huon-le-Moine* ou *le-Magne*).

du pont la majeure partie des forces dont ils pouvaient disposer, et se précipitèrent soit par cette voie, soit par le gué qui se trouve un peu en aval, pour se porter ensuite du côté du pont de bâteaux et marcher à l'attaque du camp (1). Témoin de cette démonstration, le comte Raymond, suivi d'un petit nombre de cavaliers, se précipita au-devant des Turcs, et ne tarda pas à faire rentrer dans Antioche cette multitude d'assaillants, qui laissèrent deux hommes sur la place. « granz homes de la vile, » dit Bernard-le-Trésorier. Mais il advint que le cheval d'un de ces Musulmans attira l'attention de quelques soldats francs qui se mirent à le poursuivre à travers champs. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire aux hommes de pied que la cavalerie chrétienne se débandait; et il s'en suivit une grande confusion, qui finit par dégénérer en une panique générale. « Les fuyards, dans leur effroi, dit Raymond d'Agiles, saisissaient les armes des cavaliers, ou s'attachaient à la « crinière et à la queue de leurs chevaux, et ainsi paralysaient les mouvements de leurs frères d'armes, et même « les renversaient à bas de leurs montures. » Les Turcs rentrés à l'intérieur de leurs murs ne tardèrent pas à s'apercevoir de ce qui se passait sur la rive droite. Aussitôt

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 18. — On pourrait s'étonner que les habitants d'Antioche, occupant la rive gauche, se fussent trouvés dans l'obligation de franchir le fleuve et de passer sur la rive droite pour attaquer le camp des Chrétiens, dont les quatre divisions étaient sur la rive gauche comme la ville. Mais il ne faut pas oublier que le passage par la porte et le pont du Chien avait été interdit par les Croisés, et que les assiégés n'avaient depuis lors d'autre moyen de se porter contre le camp des Chrétiens, que de passer d'abord sur la rive droite au moyen du pont en aval resté en leur pouvoir, pour revenir ensuite sur la rive gauche où se trouvait le camp, soit en lançant de la cavalerie dans le lit du fleuve, soit en essayant de forcer le passage du pont de bateaux construit par les Croisés près du campement de Godefroy.

ils se firent ouvrir la porte de la ville, repassèrent le pont et se mirent à leur tour à la suite des Chrétiens qu'ils ramenèrent vivement jusqu'aux abords du pont de bateaux. Dans cette fatale échauffourée, où le porte-enseigne (1) de l'évêque du Puy fut tué et sa bannière enlevée, la perte des Croisés fut de quinze chevaliers et de vingt hommes de pied. Le jeune Bernard Raymond, du pays de Béziers, fut aussi au nombre des morts. Après avoir ainsi repris l'offensive, les Turcs se remirent sur le chemin de leur ville, en célébrant comme une éclatante victoire le léger triomphe que le hasard d'une méprise venait de leur procurer. « Li « Turc s'en retornèrent en la vile à grant feste et à grant « bobant (*en grande pompe*) par ceste chose. »

Cependant le prince Boémond et le comte de Flandre, qui avaient été chargés, ainsi que nous l'avons vu, de faire une pointe sur le territoire ennemi pour se procurer des vivres, avaient dès l'abord obtenu des avantages propres à compenser l'échec éprouvé par les défenseurs du camp. Une ville, que Guillaume de Tyr ne nomme point, où de riches approvisionnements se trouvaient réunis, ne tarda pas à tomber en leur pouvoir. De là ils envoyèrent par tout le pays des détachements chargés de faire des reconnaissances et d'étendre le pillage sur une plus vaste échelle. Bientôt on apprit qu'un parti considérable de Turcs se trouvait embusqué dans le voisinage. C'était l'une des divisions de la garnison d'Harenc qui, instruite de ce qui se passait, s'était partagée en deux corps pour attaquer à la fois en face et sur les flancs l'expédition des princes. En apprenant ce mouvement de l'ennemi, le comte de Flandre résolut de prévenir son

(1) Ce porte-enseigne, *Vexillifer*, reçoit de *Tudebode*, liv. IV, chap. 14, la qualification de *sénéchal*. Nous verrons plus tard que cette bannière présentait l'image de la *Vierge Marie*.

attaque, et se mit en avant avec une force considérable, pendant que le prince Boémond, resté sur les derrières à une faible distance, se tenait prêt à soutenir la troupe de Robert s'il en était besoin. Mais cette éventualité ne se présenta pas, car le comte précipita ses Flamands avec une telle impétuosité, que l'ennemi vit dès l'abord rompre ses lignes, et se hâta de fuir dans le plus grand désordre, en abandonnant cent hommes, et, suivant Bernard-le-Trésorier, plus de cinq cents hommes sur le champ de bataille. Après quoi Robert rejoignit le prince de Tarente, et tous ensemble se disposèrent à reprendre le chemin d'Antioche pour se rallier à la grande armée, avec le butin qu'ils traînaient à leur suite. Mais, à ce moment, les coureurs vinrent signaler l'approche de la seconde division des Turcs, qui était beaucoup plus considérable que la précédente. Le comte de Flandre fut encore détaché en avant avec un plus grand appareil de forces, que devait toujours soutenir la division du prince Boémond. Parmi ceux qui accompagnaient le comte Robert, se trouvaient des *Provençaux;* et Raymond d'Agiles prend, à cette occasion, soin d'expliquer qu'on nommait ainsi les habitants de la Bourgogne, de l'Auvergne, de la Gascogne, et de l'Aquitaine (*Gothi*); tandis que les Croisés des autres provinces de la Gaule se désignaient dans l'armée sous le nom de *Français*, *Francigenæ*, et chez les Orientaux sous le nom de *Francs*, *Franci*. Les Turcs ne tardèrent pas à lâcher pied, car ils se trouvèrent acculés dans un étroit défilé où il ne leur fut pas possible de faire usage de leurs arcs, réduits qu'ils étaient à se défendre contre des hommes qui les attaquaient de près l'épée à la main, genre de combat qui n'était pas familier aux Infidèles. Les Flamands eurent bon compte de cette troupe presque sans défense, qu'ils taillèrent en pièces dans une poursuite qui se prolongea jusqu'à près de deux milles de distance. Après cette brillante affaire, qui

eut lieu le jeudi, 31 décembre 1097, jour de la fête de saint Sylvestre (1), l'expédition reprit la direction du camp d'Antioche, trois jours après son départ, ramenant en triomphe les chevaux, les mules, les riches dépouilles et les approvisionnements de tous genres qu'elle avait rassemblés pendant cette courte excursion. Ce retour fut accueilli par les cris d'allégresse et les félicitations des guerriers restés à la garde du camp. Mais le soulagement qu'il apportait ne devait exercer qu'une trop courte influence sur l'approvisionnement et le bien-être d'une armée déjà si cruellement éprouvée (2). 31 décembre 1097.

S'il fallait admettre le témoignage isolé du chanoine d'Aix, les choses se seraient passées bien différemment, et la gloire de cette journée devrait tout entière être reportée sur le comte Robert de Flandre. Suivant cet historien, le prince de Tarente se serait laissé surprendre pendant son sommeil, après deux jours d'une campagne heureuse, en compagnie de Tancrède et de Robert de Flandre. Attaqué et entouré par par une force supérieure, il aurait eu de la peine à se faire jour avec ses chevaliers au travers des rangs ennemis, en abandonnant son infanterie et tout le butin qu'il avait amassé. Il se serait ensuite jeté dans la montagne avec les débris de sa troupe ; puis serait rentré dans le camp, le visage abattu et le front humilié, au milieu des pleurs et des gémissements de tout le peuple chrétien. Le lendemain, le comte Robert, avec deux cents cavaliers qu'il avait pu rallier autour de lui, serait parvenu à surprendre les Turcs qui avaient commencé à se disperser, les aurait battus, et serait ensuite rentré dans le camp, conduisant le butin que les Turcs avaient été contraints de lui abandonner (3). Mais, nous le répétons,

(1) *Belli sacri historia*, chap. 40.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 19

(3) *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 51 et 52.

cette partie du récit d'Albert d'Aix reste complètement isolée au milieu des témoignages contraires des chroniqueurs contemporains.

Malgré le brillant succès que venaient d'obtenir les Chrétiens, de nouvelles causes de démoralisation ne tardèrent pas à surgir dans le camp. Le 1er janvier 1098, un violent tremblement de terre répandit la consternation au sein de l'armée. Bientôt après, le phénomène d'une aurore boréale, qui vint à l'entrée de la nuit teindre le côté nord du ciel d'une rougeur éclatante semblant annoncer la naissance du jour, porta au comble l'effroi général. D'un autre côté, le prince Boémond annonça que, las de perdre ses hommes et ses chevaux, et de voir qu'au lieu de la gloire qu'il avait rêvée, sa modique fortune se dissipait dans un siége qui semblait devoir indéfiniment se prolonger, il avait résolu d'abandonner l'expédition pour regagner ses domaines. « Nous avons su « pourtant dans la suite, dit Raymond d'Agiles, que le prince « de Tarente, auquel ce chapelain du comte de Toulouse se « montre parfois assez hostile, rêvait dès cet instant même « la possession d'Antioche. »

1er janvier 1098.

C'est peut-être ici le cas de mentionner, avec Raoul de Caen, la mésintelligence qui survint, à une époque non déterminée du siége, entre les hommes de la Pouille qui obéissaient à Boémond, et les Provençaux qui suivaient les drapeaux du comte de Saint-Gilles. Les gens du prince de Tarente s'étaient un jour pris de querelle avec ceux du comte Raymond au sujet du partage d'un dépôt de grains dont ils avaient en même temps fait la découverte. Des coups avaient été échangés, et la querelle n'avait pas manqué de passer des serviteurs aux maîtres, qui à leur tour avaient poussé leurs gens à user de représailles quand l'occasion s'en présenterait. Des luttes parfois ensanglantées s'en suivirent, et de ces conflits fréquemment renouvelés il résulta une certaine

confusion dans l'armée, chacun prenant parti pour ceux avec lesquels il se trouvait en conformité de langage. Ceux de la Narbonnaise, de l'Auvergne et du pays basque tenaient pour les Provençaux; le reste de la France, et particulièrement les Normands, se rangeaient du côté des hommes de la Pouille, parmi lesquels ils comptaient un si grand nombre de frères. Quant aux Croisés d'origine étrangère, qui n'avaient aucune affinité de langage avec les parties engagées dans la querelle, ils restaient en dehors de ces tristes démêlés (1). On peut croire toutefois que ces scènes de mésintelligence n'eurent pas des suites bien fâcheuses, ni un grand retentissement, car Raoul de Caen est le seul chroniqueur qui nous en ait transmis le souvenir.

Sur ces entrefaites on reçut dans le camp des Croisés la nouvelle de la déplorable issue que venait d'avoir une expédition de quinze cents jeunes Danois placés sous la conduite de Suénon, fils du roi de Danemark. Ce jeune guerrier, aussi distingué par l'éclat de sa beauté que par sa brillante valeur et l'illustration de sa naissance, n'avait pu partir en même temps que la grande armée, et avait obtenu de son père la permission d'aller plus tard rejoindre les drapeaux de la Croisade. Parvenu dans la capitale de l'empire grec, il avait reçu le plus bienveillant accueil de l'empereur Alexis, et, plein d'une confiante sécurité, avait continué sa route par Nicée, au travers du pays de *Roum* ou de l'Asie-Mineure. Arrivé au-delà d'Antioche de Pisidie, il avait établi son campement entre *Finiminis*, le *Philomelium* de l'Alexiade, et *Terma* ou *Ferna*, dans un lieu rempli de roseaux, un peu au nord-ouest d'Iconium. Cependant le sultan Kilidje-Arslan, qui depuis sa défaite errait dans les montagnes avec les débris de son armée, ayant eu, par des Chrétiens grecs,

(1) *Raoul de Caen*, chap. 99.

connaissance de la marche de cette petite troupe, se hâta de descendre des hauteurs qu'il occupait, s'approcha à la faveur de la nuit, et tout à coup lança sur le camp des Danois les masses musulmanes qu'il était parvenu à rappeler autour de lui. L'immense supériorité numérique des assaillants rendait cette attaque irrésistible. Toutefois le prince danois et ses jeunes compagnons s'empressèrent de courir aux armes et de soutenir une lutte désespérée. Mais déjà l'ennemi les serrait de toutes parts ; le camp était envahi, et le temps leur manqua pour se mettre en défense et former leur ordre de bataille. Bientôt ces infortunés durent succomber sous le nombre des agresseurs dont ils étaient entourés, soit sur le théâtre même du campement où ils avaient été surpris, soit au milieu des eaux thermales d'un petit lac voisin dont les vapeurs s'élevaient au-dessus de Finiminis, sur les bords duquel s'étaient portés les pèlerins que la maladie ou la fatigue de la marche avait épuisés. Parmi ceux qui étaient allés demander la santé à ce trompeur asile, les uns périrent percés de flèches, et les eaux du lac furent teintes de leur sang ; les autres, en essayant de cacher leur tête sous les flots pour se soustraire aux projectiles, rencontrèrent une mort plus cruelle encore. Néanmoins l'immolation de tant de généreux athlètes ne resta point sans vengeance, et le nombre des ennemis qui tombèrent sous les coups du prince danois et de ses compagnons attesta la grandeur de leur courage. Tous succombèrent glorieusement, à l'exception d'un petit nombre d'entre eux qui parvinrent à se soustraire au massacre général. Mais hélas ! parmi les survivants ne devait pas se trouver la jeune fiancée de Suénon, la belle Florine, fille du duc de Bourgogne, veuve du prince de Philippes, qui, elle aussi, avait voulu s'attacher aux destinées de la Croisade, et dont les chastes amours furent célébrées dans le sang, loin des autels parés qui l'attendaient à

Jérusalem, où le mariage devait être consommé. Quoique percée de six flèches, l'infortunée Florine n'abandonna pas sa mule, qui l'emporta du côté des montagnes où la mort, suite de ses nombreuses blessures, devait bientôt, au-delà de la tombe, rendre l'héroïne chrétienne à son royal fiancé. La nouvelle de ce sanglant désastre ne tarda pas à parvenir au camp d'Antioche, et mit le comble aux tristesses et au profond accablement qui s'étaient introduits parmi les soldats de la Croix (1).

Cependant le chef grec Tatice qui commandait la milice impériale, ce familier d'Alexis dont nous avons parlé, cet officier de confiance qui avait été donné pour guide à l'armée des Latins, dont jusqu'alors il ne s'était pas séparé, vivement effrayé des suites menaçantes que semblait présager le cours des événements, avait formé la résolution de séparer son sort de celui de l'expédition. Un jour donc on le vit se présenter au milieu de l'assemblée des chefs et ouvrir l'avis qu'il fallait abandonner le siége pour envoyer les différents corps d'armée en cantonnement dans les villes et les places fortes des environs, où se trouvaient en abondance toutes les choses nécessaires à la vie. De là, disait-il, on pourrait tenir en respect les habitants d'Antioche, et les inquiéter jusqu'au commencement du printemps. A cette époque devaient, selon lui, arriver les nombreux contingents que l'empereur Alexis s'efforçait de recruter dans les parties les plus reculées de son empire, et jusque chez les Slaves, les Pincenates, les

(1) *Guillaume de Tyr et Bernard-le-Trésorier*, liv. IV, chap. 20. Ces deux historiens restent complètement muets sur l'épisode de Florine, qui est rapporté par Albert d'Aix, au liv. III, chap. 54 de son histoire. Guillaume de Tyr dit seulement que le départ de Suénon avait été retardé par des affaires de famille (*causis familiaribus*). On sait que la mort héroïque de Suénon a inspiré la muse du Tasse, au chant VIII[e] de la *Jérusalem délivrée*.

Comans, et enfin chez les Turcopoles, ces enfants nés d'une mère chrétienne et d'un père turc qui étaient les auxiliaires favoris de l'Empereur (1). A quoi Tatice ajoutait adroitement qu'associé de cœur à la bonne comme à la mauvaise fortune des milices du Seigneur, il croyait de son devoir de solliciter l'autorisation de reprendre le chemin de la Romanie et de retourner dans la capitale de l'empire grec, pour animer le zèle d'Alexis, presser les armements, et, de tous les points échelonnés sur la route, diriger sur le camp les approvisionnements nécessaires. Il offrait enfin de fournir le serment qu'on le verrait bientôt revenir reprendre sa place au sein de l'expédition. Quoique la sincérité des paroles de l'officier grec fût tenue pour fort suspecte par les princes latins, il ne se trouva personne qui essayât de s'opposer à son départ, et l'on se contenta de recevoir le serment qu'il avait offert. Le prince Tatice partit donc, en se dirigeant sur le port de *Sude*, d'où il fit voile pour l'île de Chypre, suivi d'un petit nombre des siens. Mais, afin de faire croire à une prochaine intention de retour, il avait maintenu ses tentes dressées et laissé derrière lui le corps expéditionnaire placé sous ses ordres, auquel le chroniqueur fait entrevoir qu'il avait donné l'ordre secret de le rejoindre à jour fixe en un lieu déterminé. Depuis lors l'armée n'entendit plus parler du confident d'Alexis (2).

(1) *Raymond d'Agiles*, page 145 de la collection de Bongars. — *Guibert de Nogent*, liv. III, chap. 8.

(2) « Einssint s'en desparti (*ainsi partit*) cil que deables i avoit amené, « et aussint l'en remenerent (*et aussi le remmenèrent*), quar par les paroles « que il avoit semées en l'ost et par l'essample (*l'exemple*) que il montra « de son partir se commencièrent à embler (*s'esquiver*) de l'ost meint gent.» Ce langage de Bernard-le-Trésorier témoigne suffisamment, dans sa naïveté, de la haine que les Latins portaient au dépositaire secret de la pensée Impériale. *Bernard-le-Trésorier et Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 21.— *Robert-*

A propos du départ de Tatice, Raymond d'Agiles rapporte qu'au moment de se retirer le chef grec fit à Boémond la cession des villes impériales de Tarse, de Mamistra et d'Adana dans la Cilicie, dans le but d'aplanir les difficultés qui auraient pu s'opposer à son départ de l'armée. D'un autre côté, au livre XI de l'*Alexiade*, Anne Comnène nous apprend que le départ du prince Tatice fut amené par l'habileté avec laquelle Boémond sut lui inspirer des terreurs exagérées sur l'issue probable de la guerre, afin d'écarter le principal obstacle qui pouvait s'opposer à l'accomplissement des desseins ambitieux que déjà le prince de Tarente nourrissait sur le gouvernement d'Antioche. Du rapprochement de ces deux circonstances dignes d'attention, et qui semblent s'expliquer l'une par l'autre, on serait tenté de conclure que la remise de ces trois villes pouvait bien couvrir entre les deux chefs une honteuse et secrète transaction, destinée à procurer à l'un la liberté de fuir, à l'autre une couronne. Mais il nous paraît plus naturel encore de supposer que la remise de ces trois villes, qui venaient d'être conquises sur les Turcs par les armes des Croisés, et que la convention de Constantinople avait dû faire rentrer dans la main d'Alexis, n'était que le commencement de la mise à exécution des stipulations par lesquelles le monarque grec s'était engagé, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, à livrer au prince de Tarente, dans la

le-Moine, liv. IV. — *Tudebode*, liv. V, chap. 15. — Anne Comnène, *Alexiade*, liv. XI. — Nous devons pourtant ajouter qu'Orderic Vital, au liv. IX, chap. 9 de son histoire, dit formellement que Tatice, après s'être séparé de ses compagnons, pressa vivement Gui fils du duc Guiscard, et les autres chefs francs restés auprès de l'empereur Alexis, d'aller rejoindre leurs frères d'armes sous les murs d'Antioche. Ce récit pourrait laisser supposer, contrairement à l'opinion de la généralité des chroniqueurs, que Tatice fut de bonne foi lorsqu'il sollicita la permission d'abandonner le siége pour aller presser les armements promis par l'Empereur.

Romanie en deçà d'Antioche, un territoire d'une étendue de quinze journées de marche sur huit de largeur. Cette explication acquerra un nouveau degré de vraisemblance, si l'on considère l'empressement que mit Boémond, arrivé dans la Cilicie, à prendre possession de tout le pays environnant, sans opposition de la part des autres Croisés (1).

L'exemple de ce honteux abandon eut, sur les affaires de l'expédition, les plus désastreuses conséquences. Bientôt l'on eut à déplorer un grand nombre de désertions scandaleuses, et notamment celles de Pierre l'Ermite, le promoteur de la Croisade, et du comte Guillaume de Melun, dit le Charpentier, qui pourtant ne tardèrent pas à se voir ramenés au camp par le prince Tancrède envoyé à leur poursuite (2). Le découragement s'accrut de plus en plus, surtout lorsque l'on eut reconnu que les expéditions tentées journellement par les chefs aboutissaient à de continuelles déceptions. C'est que les habitants du pays avaient fini par entraîner dans les retraites les plus inaccessibles des montagnes leurs troupeaux et toutes leurs richesses, afin de les soustraire aux périodiques invasions dont ils étaient menacés. L'enlèvement dont parle Robert-le-Moine d'un convoi de vivres destiné pour les défenseurs d'Antioche, apporta pourtant aux Chrétiens un soulagement inespéré, mais qui ne devait être que d'une durée, hélas ! bien éphémère. Du reste, les cruelles privations sous le poids desquelles l'armée semblait succomber, n'étaient que trop bien entretenues par la haine que portaient aux étrangers les populations de ces contrées. « Chaque « cité, dit Baudri, chaque forteresse, chaque municipe,

(1) *Raymond d'Agiles*, page 146 de la collection de Bongars. — Anne Comnène, *Alexiade*, liv. XI.— *Guillaume de Tyr*, liv. VII, chap. 2.

(2) *Belli sacri historia*, chap. 42. — Texte manuscrit nº 5135 A, de la Bibliothèque Impériale.

« chaque homme, chaque femme, et tout le monde de près « ou de loin, se montrait hostile aux Chrétiens, et créait « des obstacles sans nombre à leurs libres communications, « ce qui contribuait beaucoup à perpétuer les difficultés « des approvisionnements (1).

Les tortures de la faim les rigueurs du froid, les privations de tout genre, en affaiblissant les corps menaçaient de ruiner le moral de l'armée. Des maladies pestilentielles vinrent s'ajouter à ce concert de calamités publiques, et amenèrent une grande mortalité dans le camp. Ne doutant pas qu'il ne fallût voir, dans ces rigueurs du sort, un avertissement du Dieu des armées, les vieillards et les plus sages d'entre les chefs s'assemblèrent pour délibérer ; et il fut tout d'une voix décidé qu'il fallait se hâter d'apaiser la colère céleste. A cet effet, le légat apostolique Adhémar de Monteil et les autres évêques, cédant aux ardentes instances des princes laïques et de l'armée tout entière, ordonnèrent un jeûne universel de trois jours. Cette première expiation accomplie, on chassa du camp les courtisanes et les femmes d'une conduite suspecte ; on leur assigna, aussi bien qu'aux femmes mariées, des quartiers séparés, et l'on déclara punissables de mort les adultères et tous les genres de fornication. La débauche, l'ivresse, les jeux de dés, les faux serments, la fraude dans les poids et mesures, les tromperies de toute sorte, le vol et les rapines, furent prohibés sous les peines les plus sévères. Le peuple, jaloux d'assurer l'observation de ces lois salutaires, institua lui-même des juges spéciaux pour connaître de toutes les transgressions. Quelques coupables reçurent la juste punition de leurs désordres, et furent emprisonnés, fouettés, tondus ou marqués d'un fer chaud. Un homme, un moine, suivant Guibert de Nogent,

(1) *Baudri*. liv. II.

et une femme surpris en flagrant délit, furent, pour l'exemple, dépouillés de leurs vêtements, promenés nus les mains derrière le dos, et battus de verges dans tous les rangs de l'armée (1). Mais bientôt, grâce à la terreur qu'inspirèrent ces rudes expiations, les pèlerins étant revenus à une meilleure vie, Dieu parut se réconcilier avec son peuple. L'armée dans sa reconnaissance ne manqua pas d'attribuer à cette pénitence publique le rétablissement de la santé de Godefroy de Bouillon, que l'on considérait comme l'âme de l'expédition, et qui depuis longtemps se trouvait empêché par la cruelle maladie, suite de la blessure qu'il avait reçue dans la forêt d'Antiochette (2).

Vers ce temps-là fut découverte et révélée la supercherie d'un abbé, qui, au moyen d'une incision pratiquée au milieu du front, s'était fait une croix pareille à celle que les pèlerins portaient sur leurs vêtements, et allait disant à tout le monde que ce pieux stigmate était l'ouvrage d'un ange. Quoique le suintement qui s'écoulait de la blessure fût de nature à trahir facilement la vérité, la foule toujours avide du merveilleux ne crut pas moins à l'authenticité du prodige, qui ne tarda pas à faire affluer autour du faussaire les trésors de la charité publique. Plus tard et avant la fin du siége, le moine fit l'aveu de sa fraude et confessa même le motif intéressé qui l'y avait poussé. Mais telle était à ce sujet l'indulgente préoccupation des esprits, que cet acte indigne ne paraît pas avoir attiré sur

(1) Cette étrange façon de venger les mœurs outragées, passa dans les habitudes françaises, et fut admise dans plusieurs chartes municipales du moyen-âge, notamment dans les franchises et priviléges concédés, en 1260, par Guichard sire de Beaujeu, aux habitants de Villefranche-sur-Saône, art. 35 de la charte originale conservée aux archives de cette dernière ville.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 22. — *Albert d'Aix*, liv. III, chap, 57. — *Guibert de Nogent*, liv. IV, chap. 15.

lui la colère des chefs, et que Guibert de Nogent ne fait nulle difficulté de dire que la conduite du moine avait été honnête et avait rendu un signalé service à l'armée du Seigneur. Le chroniqueur ajoute que le zèle de Dieu, quoique non appuyé sur la science, avait poussé le moine, et qu'après la prise de Jérusalem, il en fut récompensé par son élévation à la dignité d'abbé du couvent de la Vierge Marie, dans la vallée de Josaphat. « Il n'est pas douteux, « dit-il en terminant, que si ces consolations divines ne « s'étaient pas fréquemment renouvelées, l'armée n'eût « jamais pu surmonter les rudes épreuves auxquelles elle « fut soumise. Les hommes de science et de probité ne sont « pas moins utiles que ceux qui combattent l'ennemi les « armes à la main. L'homme qui soutient par ses paroles « un courage prêt à s'abattre, est plus grand assurément « que celui qu'il relève par ses exhortations, surtout lorsque « lui-même se trouve soumis à des épreuves non moins « cruelles (1). »

Cependant, le bruit de l'arrivée des Chrétiens et de l'investissement d'Antioche n'avait pas tardé à se répandre dans tout l'Orient, et jusqu'aux confins les plus reculés des provinces méridionales soumises à l'Islamisme. Tous les princes musulmans étaient inquiets et fort désireux de connaître les forces, les habitudes, et surtout les projets ultérieurs de la grande armée des Croisés. Aussi envoyèrent-ils de toutes parts dans le camp une multitude d'espions, chargés de tout

(1) *Guibert de Nogent*, liv. IV, chap. 17. Ce passage est assurément un des plus caractéristiques des idées dominantes à cette époque du moyen âge ; et nous le recommandons à l'attention des lecteurs. Il confirme ce que nous avons souvent répété sur l'habileté avec laquelle les chefs savaient exploiter les phénomènes célestes et certains événements dont les causes naturelles restaient ignorées du vulgaire.

voir, de tout entendre et de tout rapporter. Ces espions allaient et venaient en toute sécurité, car ils se présentaient en amis, sous le costume et le langage des Grecs, des Syriens, ou des Arméniens. De cette façon, le secret de tous les projets arrêtés dans les conseils de la Croisade, était inévitablement livré aux ennemis des Francs, et ceux-ci ne savaient comment se soustraire à ce danger qui ne cessait de rester suspendu sur leur tête. Enfin le seigneur Boémond, las de voir que les secrets de l'armée ne manquaient jamais de passer à l'ennemi, entreprit de mettre un terme à cet espionnage. A cet effet, il réunit un jour les princes de l'armée et leur dit : « Fiez-vous à moi ; laissez-moi faire, et, avec « l'aide de Dieu, je vous délivrerai du mal qui vous opprime.» Ce langage ne rencontra que des approbateurs : toute liberté lui fut laissée, car on savait qu'il était « de molt grant sens « et de molt grant cuer. » Le soir du même jour, quand l'heure du souper fut venue, le prince de Tarente manda près de lui les bouchers de son ost et leur fit remettre quelques Turcs qui se trouvaient dans les prisons du camp. « Cil leur « couperent les gueles (*gueules*), et les effondrerent et les « atornerent por rostir. » Quand cette horrible exécution fut achevée, Boémond recommanda à ses gens de faire partout savoir que les chefs croisés avaient juré de faire rôtir et de manger tous leurs prisonniers, et de préférence les espions qui désormais tomberaient en leur pouvoir. Ce bruit s'étant répandu avec la rapidité de l'éclair, il ne se trouva pas, à partir de là, un seul espion qui voulût rester dans les lignes du camp, un seul qui voulût plus tard y rentrer. A quiconque les avait employés et voulait réclamer la continuation de leurs services, « il (*sic*) disoient et espandoient par « toute sa terre que cele gent qui estoient à siége devant « Antioche, soufroient plus mal et estoient plus durs encon- « tre mesesc (*souffrances*), que roche ne que fers; de cruau-

« tez passoient-ils ors et lyons, quar les bestes sauvages « menjoient les genz toutes crues, mès cil les rostissent « et puis les déveurent (*dévorent*) (1). »

(1) *Bernard-le-Trésorier*, liv. IV. chap. 23. — Le récit de Guillaume de Tyr diffère fort peu de celui de notre chroniqueur français.

CHAPITRE XXX.

Suite du siége d'Antioche. — Ambassade du sultan d'Égypte. — Fêtes et jeux dans le camp des Chrétiens. — Cruautés d'un émir.— Sa mort. — Conversion d'un Turc ; sa fuite et sa trahison.

En ce temps-là (1) les vaisseaux égyptiens débarquèrent au port Saint-Siméon des ambassadeurs que le calife fatimite Aboul-Casem-Mostali, l'un des plus puissants princes des contrées soumises à la loi du Prophète, envoyait des bords du Nil aux chefs de l'expédition arrêtée devant Antioche. Ces ambassadeurs étaient accompagnés des commissaires que les princes chrétiens campés sous les murs de Nicée avaient envoyés par mer au prince égyptien (2), ainsi que nous l'avons expliqué précédemment. On sait la haine qui, depuis l'origine de l'Islamisme, existait entre les différents rameaux de la grande famille de Mahomet, qui n'avait pas tardé de se

(1) *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 24. — Voyez aussi *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 59. — Ce dernier chroniqueur dit que cette ambassade avait été confiée à quinze députés versés dans la connaissance de différentes langues.

(2) *Belli sacri historia*, chap. 46.

diviser en deux grandes sectes, celle d'Ali et celle d'Omar, des *Chyites* et des *Sunnites*, entre lesquelles se partageait l'héritage des croyances musulmanes. Le calife qui commandait au bord du Nil et celui de Bagdad ne suivaient pas la même ligne dans l'ordre de la foi religieuse, et se faisaient une guerre acharnée qui, selon les chances variables des événements, ne manquait jamais de se traduire, d'une part ou de l'autre, en envahissements alternatifs modifiant sans cesse les limites des deux dominations. Le calife Mostali venait de s'emparer de tout le pays compris entre la frontière septentrionale du territoire égyptien et la province voisine de la ville de Laodicée-sur-Mer, qu'on nommait *Lalische* dans le moyen âge. Déjà, s'il n'occupait encore la sainte cité de Jérusalem, dont le calife Mostanser, son père, avait été quelques années auparavant dépossédé par les Turcs de la famille de Seldjouk, qui depuis l'avaient laissé passer aux Ortocides, il était bien près de s'en mettre en possession (1). Les états du calife

(1) Selon l'historien arabe Aboulféda, la conquête de Jérusalem sur les Turcs ortocides par les armes du calife égyptien Mostali, devrait être rapportée à l'année 1096. Mais les auteurs de *l'Art de vérifier les dates* semblent pencher pour la date de 1098, ce qui s'accorde positivement avec le témoignage de Guibert, de Raymond d'Agiles, de l'Allemand Ekkard, et de l'auteur anonyme du *Belli sacri historia*, qui font tomber Jérusalem au pouvoir du calife fatimite *après* la prise d'Antioche. A la vérité, Albert d'Aix dit que les Égyptiens venaient de recouvrer la ville de Jérusalem sur les Turcs, lorsque les Croisés se présentèrent devant Antioche. Mais nous admettons plus volontiers le témoignage des autres chroniqueurs, qui font entrer les Egyptiens dans la ville sainte postérieurement à la prise d'Antioche et à la défaite de Kerboghâ. — Voyez, sur cette question assez obscure, *Guillaume de Tyr*, liv. 1er, chap. 6, et liv. VII, chap. 16, 19 et 23; *Raymond d'Agiles*, page 164 du recueil de Bongars; *Guibert de Nogent*, liv. VII, chap. 3; *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 59, et liv. VI, chap. 31 et 32; et enfin la chronique anonyme intitulée: *Belli sacri historia*, chap. 46 et 99.

de Perse qui résidait à Bagdad, ou de ses lieutenants devenus indépendants, comprenaient la portion de la Syrie qui s'étend autour d'Antioche, d'Alep et de Damas, ainsi que la plus grande partie de l'Asie-Mineure jusqu'aux approches du Bosphore. La limite qui séparait les deux grands empires musulmans se trouvait au midi d'Antioche, à la hauteur de Laodicée ; et la Syrie maritime appartenait en presque totalité au calife du Caire, depuis la frontière égyptienne jusques et compris la ville de Gibel, aujourd'hui Djebeleh. Le prince Mostali voyait avec inquiétude et un profond sentiment de jalousie les progrès incessants que faisaient en Asie les armes des Perses et des Turcs. Aussi avait-il appris avec une secrète joie la nouvelle des avantages obtenus par les Chrétiens sous les murs de Nicée, et des échecs successifs éprouvés par Kilidje-Arslan. Aux yeux du calife égyptien, la réduction d'Antioche par les princes croisés ne pouvait que seconder les ambitieuses visées de sa politique, tant il lui semblait que l'affaiblissement de la puissance des Turcs devait tourner à l'affermissement de sa propre domination. Peut-être aussi entrevoyait-il, dans un avenir plus ou moins éloigné, la succession des Chrétiens ouverte à son profit, et se préparait-il à se mettre en mesure de la recueillir lorsque les temps s'accompliraient. Quoi qu'il en soit, le chef sarrasin suivait avec beaucoup d'intérêt les vicissitudes du siége, et n'avait qu'une crainte, celle de voir les Chrétiens se rebuter devant la difficulté de l'entreprise et les fatigues sans cesse renaissantes d'un siége si long et si laborieux. Une alliance avec les hommes de l'Occident lui avait donc paru un acte de haute politique dont il ne fallait pas laisser échapper l'occasion ; et d'ailleurs il avait à répondre aux ouvertures qui lui avaient été faites du camp de Nicée par les princes chrétiens.

L'accueil qui fut fait par les Croisés aux ambassadeurs du

Caire, lorsque ceux-ci se présentèrent au camp devant Antioche, fut des plus empressés. Le camp se pavoisa spontanément, et l'on se mit en devoir, malgré le découragement général, d'offrir aux illustres étrangers de brillantes fêtes, des jeux variés, des manœuvres équestres, des représentations de combats simulés, en apparence pour leur faire honneur, et en réalité, disent les chroniques, afin de dérober à leurs yeux le spectacle de la détresse extrême qui régnait dans l'armée. Les jeux de dés et d'échecs furent au nombre de ceux qu'offrirent les Croisés à leurs hôtes égyptiens ; ensuite, le jeu de la *quintaine*, exercice à cheval qui, selon Du Cange, consistait à courir sus à un mannequin armé d'un bouclier et d'un bâton tendu. Cette grossière image d'un guerrier était attachée d'une manière mobile à un pieux fixé en terre. Si le coup de lance qui lui était destiné n'était pas exactement dirigé sur le milieu de la poitrine, le mannequin faisait une brusque conversion sur son axe, et le bâton tendu allait rudement frapper le maladroit cavalier, aux grands éclats de rire des assistants (1). Dans leurs communications avec les chefs de la Croisade, tous les efforts des envoyés égyptiens eurent surtout pour objet d'exciter les princes de l'Occident à pousser avec vigueur les opérations du siége, offrant au nom de leur maître de subvenir aux frais de cette entreprise par de nombreux subsides en hommes, argent et subsistances. Ils terminèrent enfin par solliciter l'amitié des Chrétiens et la stipulation d'un traité de paix et d'alliance (2).

Telle est la substance du récit de quelques chroniqueurs. Toutefois, nous devons dire que le moine Robert, au cin-

(1) Voyez les curieux détails de cette réception, rapportés par Robert-le-Moine au début du liv. v de son *Histoire de Jérusalem*.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. IV, chap. 24. — *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 59.

quième livre de son histoire, présente cette entrevue mémorable sous des couleurs beaucoup moins amicales, le chroniqueur paraissant confondre cette première ambassade avec une seconde qui eut lieu pendant le siége d'Archis, et qui est rapportée par Guillaume de Tyr au chapitre 19 du livre VII[e] de sa chronique. Suivant le moine de Saint-Remi, les envoyés musulmans se présentèrent avec hauteur, et demandèrent que les Croisés fissent leur apparition à Jérusalem en qualité de simples pèlerins, avec la pannetière et le bourdon, en s'abstenant de toute démonstration militaire, sous peine d'encourir la colère des *Babyloniens* (1) et du roi des Perses.

(1) *Robert-le-Moine*, début du liv. V. — La Babylonie dont la capitale, la grande Babylone des bords de l'Euphrate, était depuis longtemps ruinée, s'étendait dans les plaines baignées par les cours inférieurs du Tigre et de l'Euphrate, entre Bagdad et Bassora, au nord-ouest du golfe Persique, et comprenait entre autres la province qui porte aujourd'hui le nom d'*Irak-Araby*. Mais il est nécessaire de faire observer qu'il existait dans la Basse-Egypte une autre ville de *Babylone*, colonie de la première, assise sur l'emplacement occupé depuis par le *Vieux Caire*, vers la pointe méridionale du Delta du Nil. L'existence de cette autre ville de Babylone est, entre autres preuves, établie par ce passage du chapitre 85[e] du livre de Jacques de Vitry, évêque d'Acre, historien du XIII[e] siècle : « La plante qui produit « le baume fut par des Egyptiens apportée du pays de Jéricho dans les « champs au milieu desquels se trouve la ville égyptienne qui porte le « nom de Babylone ; *in campum civitatis Ægyptiæ, quæ Babylonia nuncu-* « *patur.* » Dans sa seconde lettre adressée au pape Honorius III insérée au tome troisième du *Trésor des Anecdotes* de Martène et Durand, le même Evêque se montre encore plus explicite lorsqu'il dit : *Babylonia quam ipsi appellant Le Cahaire* (*Cayer*, le Caire). On voit même par un passage du même auteur qu'il y avait en Egypte deux villes de Babylone, situées à cinq milles l'une de l'autre ; l'une sur le Nil, qui n'était plus qu'une ruine au temps des Croisades ; l'autre moderne *nova Babylonia*, ville très-considérable également située sur la rive du Nil. On peut voir encore le poëme de Gilon, livre troisième, tome III[e] du *Trésor des anecdotes* de Martène. Il est donc important de ne pas oublier que, dans nos chroniqueurs, la

« L'émir de Babylone, notre seigneur, dirent-ils, vous « envoie à vous, princes des Francs, le salut, et son amitié « si vous voulez obéir à sa volonté. Les conseillers du roi « des Perses et ceux du seigneur notre maître se sont réunis « pendant sept jours pour délibérer sur les exigences des « temps. L'assemblée s'est étonnée que vous vous soyez mis « en armes pour visiter le sépulcre de votre Dieu, et que « des étrangers aient poussé l'indignité jusqu'à tirer l'épée « pour exterminer les anciens possesseurs du sol. Si vous « voulez marcher avec la besace et le bâton, vous serez « partout bien accueillis, à l'aller comme au retour. On four- « nira des chevaux à ceux qui n'en ont pas, et des vivres à « ceux qui en manquent. Il vous sera permis de séjourner « un mois entier à Jérusalem, de la parcourir librement et « de vous prosterner dans le temple et devant le tombeau « de Votre Seigneur. Que si, pleins de confiance dans vos « courages et la force de vos armes, vous rejetez cette « proposition, sachez que vous vous exposez aux plus grands « périls, et qu'aucune puissance humaine ne saurait résister « aux Babyloniens et au roi des Perses. Dites-nous mainte- « nant sans détour ce que vous pensez de nos paroles. » A cette étrange harangue, les princes répondirent en ces termes : « Aucun homme sage ne s'étonnera que nous ayons « pris les armes pour venir visiter le tombeau de Notre- « Seigneur, et que nous ayons entrepris de vous chasser « de ce pays. Nos pèlerins, en effet, qui jusqu'ici se sont « présentés avec la besace et le bâton, ont été de votre « part l'objet des plus amères dérisions et des plus indignes « traitements. Cette terre, quoique possédée depuis long- « temps par vous, n'est pas votre propriété. Les nôtres l'ont

dénomination de *Babylone* et de *Babyloniens* doit ordinairement s'entendre de la ville du Caire et des Egyptiens.

« occupée dans les anciens temps, et votre usurpation a « seule pu constituer votre droit. Le ciel a décidé que « l'héritage des pères doit retourner aux enfants. Ne soyez « pas si fiers d'avoir vaincu la nation efféminée des Grecs, « parce que, avec l'aide divine, le glaive des Francs saura « venger leur injure. Nous n'avons nul besoin de vos conces- « sions. Dieu nous ayant donné Jérusalem, nous saurons « la prendre malgré vous, et ne quitterons les armes « qu'après l'avoir conquise. Elle nous appartiendra, non « par le don des hommes, mais par un effet de la justice de « Dieu. Sachez bien que nous ne redoutons aucune puis- « sance au monde, parce que la mort nous apparaît comme « une vie nouvelle et impérissable. et que nous nous confions « en celui qui a dressé nos mains pour le combat, et disposé « nos bras comme un arc d'airain. » Après cet échange de bravades mutuelles, où l'on reconnaît un peu de cet esprit déclamatoire si familier aux écrivains du temps, les ambassadeurs, mécontents du tour qu'avaient pris les négociations, auraient demandé et obtenu l'autorisation d'entrer dans la ville d'Antioche, toujours au rapport de Robert-le-Moine, qui, nous le répétons, dans toute cette partie de son récit, diffère essentiellement des autres chroniqueurs, par suite sans doute de la confusion dont nous avons parlé (1).

Rien n'annonce d'une manière certaine que cette importante négociation ait abouti au traité d'alliance pour la conclusion duquel Guillaume de Tyr affirme que les ambassadeurs du Caire avaient été députés au camp des Chrétiens. Toutefois, en une matière entourée de tant d'obscurité, il ne sera pas inutile de rapprocher du récit de cette ambassade et des négociations qui furent alors tentées, un passage d'un historien arabe, *Ibn-Giouzi*, rapporté au tome IVe de

(1) *Robert-le-Moine*, au début du liv. V.

la *Bibliothèque des Croisades* : « Les princes musulmans « unirent leurs forces et vinrent tous ensemble assiéger les « Francs dans Antioche. A l'égard d'Afdal, premier ministre « du calife d'Egypte (1), il n'envoya aucune troupe. J'ignore « pourquoi ; car il avait de l'argent et des hommes en abon-« dance. » Ces paroles de l'historien arabe ne sembleraient-elles pas laisser entendre que le calife égyptien ou son ministre, postérieurement au retour de l'ambassade, crut avoir de puissants motifs pour ne pas employer activement ses armes contre les Chrétiens assiégés dans Antioche. Mais quel dut être dans ce cas le mobile de l'inaction du premier ministre, général des armées égyptiennes, qui provoque ainsi les plaintes de l'historien arabe? Le calife son maître se croyait-il lié envers les Chrétiens par les clauses d'un traité d'alliance? ou seulement cédait-il au sentiment de jalousie qui depuis longtemps lui faisait désirer l'abaissement de la puissance des Perses et des Turcs, qui s'étendait sur la ville d'Antioche comme sur le nord de la Syrie et sur l'Asie-Mineure? Quant à nous, il nous semble qu'il convient de rejeter l'idée d'un traité définitivement conclu entre les Croisés et les Egyptiens ; car nous voyons, par un passage du *Belli sacri historia*, chapitre 99, que des députés furent chargés par les princes chrétiens de porter au calife du Caire la réponse aux propositions dont étaient porteurs ses ambassadeurs. Il n'y avait donc alors rien encore de conclu définitivement. Nous verrons d'ailleurs plus tard qu'à peine sortis d'Antioche pour se rendre à Jérusalem, les Francs entrèrent

(1) Les auteurs de *l'Art de vérifier les dates* donnent à Afdal le titre de *visir* de Mostali ; et M. Mailly nous assure que les visirs des califes fatimites prenaient le titre de Sultan, usurpant auprès de leurs maîtres la même autorité que s'étaient arrogée à Bagdad les sultans turcs auprès des Califes d'Orient.

immédiatement en guerre avec les sujets du calife Mostali, qui possédait les provinces assises le long des côtes de la Méditerranée. L'abbé Guibert nous affirme que la députation du prince de Babylone n'avait d'autre objet que de reconnaître quelle était la vraie situation des Croisés, et semble laisser entendre qu'après s'être assurée de la misère qui régnait dans le camp, elle s'était retirée sans rien conclure. D'un autre côté, Albert d'Aix affirme positivement l'existence de ce traité d'alliance, puisqu'il le fait rompre par le calife du Caire, *Rex Babyloniæ*, en représailles de la prise de Tortose et de l'investissement d'Archis par les armes du comte de Toulouse. Enfin, le comte Etienne de Blois, dans sa lettre datée d'Antioche, parle dans le sens de la stipulation d'un traité d'amitié avec les Turcs (1). Le point historique relatif à la conclusion d'un traité de paix et d'alliance entre les Francs et les Egyptiens sous les murs d'Antioche nous semble donc loin encore d'être tout à fait dégagé du nuage d'obscurité qui l'a recouvert jusqu'à ce jour.

Quoi qu'il en soit, s'il faut ajouter foi à Guillaume de Tyr, contredit comme nous l'avons vu par l'abbé de Nogent, les ambassadeurs du Caire furent remplis d'admiration en contemplant l'appareil militaire qui s'étalait sous leurs yeux et les travaux patients auxquels chaque jour se livraient en leur présence les soldats de l'Occident; et ils ne purent, dit la chronique, s'empêcher de reporter avec tristesse leur secrète pensée sur les graves événements que l'avenir semblait tenir en réserve. L'avenir en effet rendit les Chrétiens maîtres de tout le pays qui d'Antioche s'étend jusqu'aux frontières d'Égypte voisines

(1) Lettre d'Etienne de Blois datée d'Antioche, nº 11 de nos *Pièces justificatives*. — *Guibert de Nogent*, liv. VII, chap. 3.— *Albert d'Aix*, liv. V, chap. 46. « Ruperat enim rex Babyloniæ *fœdus*, quod Legati ejus Antio- « chiam missi cum christianis Principibus *pepigerant*. »

de Gaza (1). Bientôt les envoyés égyptiens, après avoir pris une part personnelle à l'expédition dirigée contre les Turcs, de laquelle il sera bientôt parlé, reprirent le chemin du Port Saint-Siméon, emmenant avec eux des ambassadeurs chrétiens pour les présenter à leur maître, et, selon toute apparence, continuer le cours des négociations entamées (2).

Vers le même temps vivait à Antioche un méchant émir qui avait juré une haine implacable aux enfants du Christ, et ne manquait jamais l'occasion de livrer au tranchant du glaive ceux qu'il considérait comme les ennemis du Prophète. Il avait acheté douze soldats chrétiens faits prisonniers dans les champs de l'Asie-Mineure, et les avait d'abord comblés de bons traitements, leur faisant servir en abondance tous les aliments qu'ils pouvaient désirer. Ces captifs, un instant abusés par les semblants d'amitié qui leur étaient prodigués, se livraient à l'espérance, pensant que la liberté allait leur être rendue, lorsque un jour le cruel émir se les fit amener, puis donna l'ordre de les précipiter du haut d'une tour élevée, au sommet de laquelle il les avait fait monter. Quelques jours après cette odieuse exécution, il arriva que cet émir sortit de la ville, escorté de deux hommes seulement, pour aller, selon sa coutume, à la chasse des Chrétiens, qu'il rencontrait isolés. Mais le hasard fit passer près de lui Pierre Raymond de Hautpoul, qui l'attaqua, tua ses deux hommes et le fit lui-même prisonnier. L'émir s'empressa de se faire connaître, et promit de faire remettre aux Chrétiens, en échange de sa vie, deux tours confiées à la garde de ses deux

(1) Gaza, ville capitale des Philistins, dont Samson enleva les portes, était voisine de la Méditerranée, dans la Phénicie, et située à neuf ou dix myriamètres au sud-ouest de Jérusalem.

(2) *Guillaume de Tyr*, liv. VII, chap. 19. — *Albert d'Aix*, liv. III, chap. 62. — *Belli sacri historia*, chap. 99. — Poëme de Gilon, liv. III inséré au tom. III du *Thesaurus anecdotorum* de Martène et Durand.

frères. Sur ce, le prisonnier fut conduit devant la porte de Saint-Paul, près de laquelle campait le prince Boémond; et, à sa voix, ses frères ne firent aucune difficulté, pour racheter sa vie, de consentir à livrer les tours confiées à leur garde. Mais il se trouva que la remise de ces tours n'aurait pu, à raison de la situation qu'elles occupaient dans la ville, être d'aucune utilité aux Croisés. En conséquence, à la sollicitation des Arméniens qui se trouvaient présents, l'émir fut mis à mort en expiation des cruautés dont il s'était souillé envers les Chrétiens (1).

Vers le même temps encore, le prince Boémond tenait dans ses fers un vieillard turc dont l'âge avait blanchi les cheveux, et qui avait été enlevé pendant la traversée de l'Asie-Mineure. Ce prisonnier, du sein de sa prison, ne cessait de s'écrier : « Que mon maître me fasse chrétien ou « qu'il me tranche la tête; que dans tous les cas, ma foi « ne lui soit pas suspecte. » Boémond, qui selon la chronique était un homme sage, répondit : « Mieux vaut conquérir cet « homme à la foi chrétienne que de lui trancher la tête. » En conséquence il ordonna de le faire chrétien, lui imposa le nom d'*Hilaire*, et lui fit remettre des chevaux et des armes. Le nouveau converti était chéri de tout le monde et entouré de toutes sortes d'attentions. Mais le démon de la trahison ne tarda pas à pénétrer dans son cœur. La liberté dont il avait joui lui avait appris que l'armée des Francs avait fait des pertes immenses, et n'était plus que l'ombre de ce qu'elle était alors qu'elle marchait triomphante sur la ville d'Antioche. S'étant donc échappé à la faveur de la nuit, il se rendit auprès de l'émir qui commandait à Alep, et lui dit : « J'arrive « du camp des Chrétiens. Si vous voulez conquérir tous les « trésors de l'Occident, venez avec moi à Antioche. Le

(1) *Belli sacri historia*, chap. 44.

« prince Boémond n'a pas conservé plus de cinquante « cavaliers ; les autres princes en ont moins encore ; les « chevaliers les mieux avisés se sont retirés ; le camp « des Chrétiens ne renferme plus que des femmes et du « menu peuple. » Le renégat, continuant la mission qu'il s'était donnée, alla trouver ensuite les émirs de Damas, de Tripoli, de Césarée, et leur tint à tous le même langage. Bientôt on vit les populations de ces provinces s'ébranler et commencer leurs dispositions pour venir au secours des habitants d'Antioche (1).

(1) *Belli sacri historia*, chap. 47. — Au chapitre cinquante, l'auteur anonyme rapporte que le renégat qui avait trompé les Turcs sur la véritable situation des Chrétiens, ne tarda pas à être mis à mort par ordre des émirs, auxquels il avait inspiré une sécurité qui devait leur devenir fatale, ainsi que nous le verrons plus loin.

FIN DU TOME PREMIER.



Milles Romains
Vistule Fl.
Vistule
Fl.
Belgrade
Semendrie
Bouillon
Danube
Fl.
Nissa
Sophia
Philippopolis
Gorges de St Basile
Andrinople
MER NOIRE
CONSTANTINOPLE
Bosphore
MER DE MARMARA
Salonique
GRECE
Athenes
Corinthe
Argos
Cyclades
I. Tasso
I. Lemnos
I. Metelin
I. Skyro
I. Scio
I. Andro
I. Nicaria
I. Samos
I. Naxie
I. Milo
I. Santorin
I. Stampalie
I. Nanfia
I. Cerigo
Smyrne
RHODES
Rhodes
Scarpanto
Modon
Grave sur pierre par E. Rembielinski 12 r. de Laborde Paris

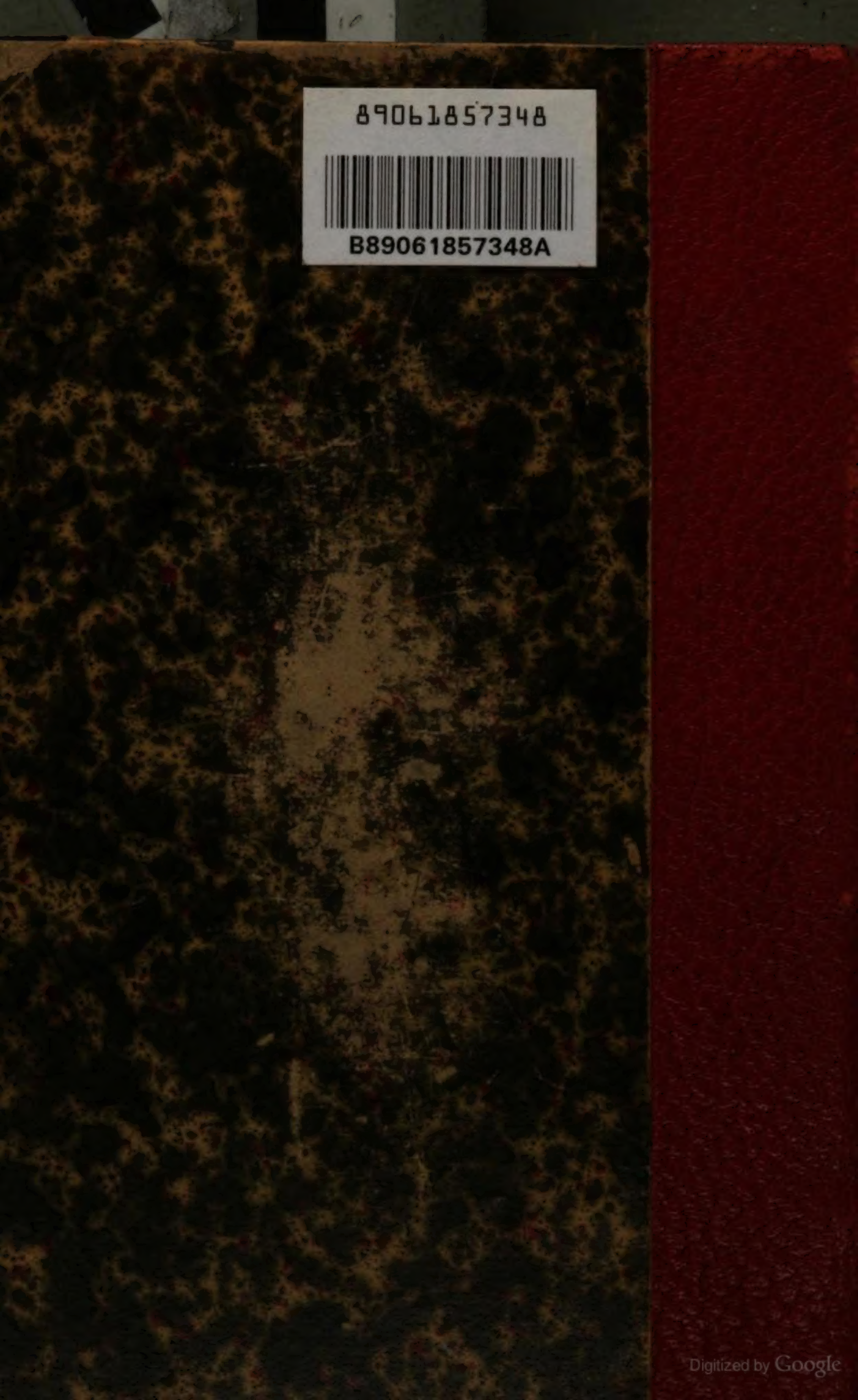
TABLE DES CHAPITRES DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.






89061857348
B89061857348A
Digitized by Google